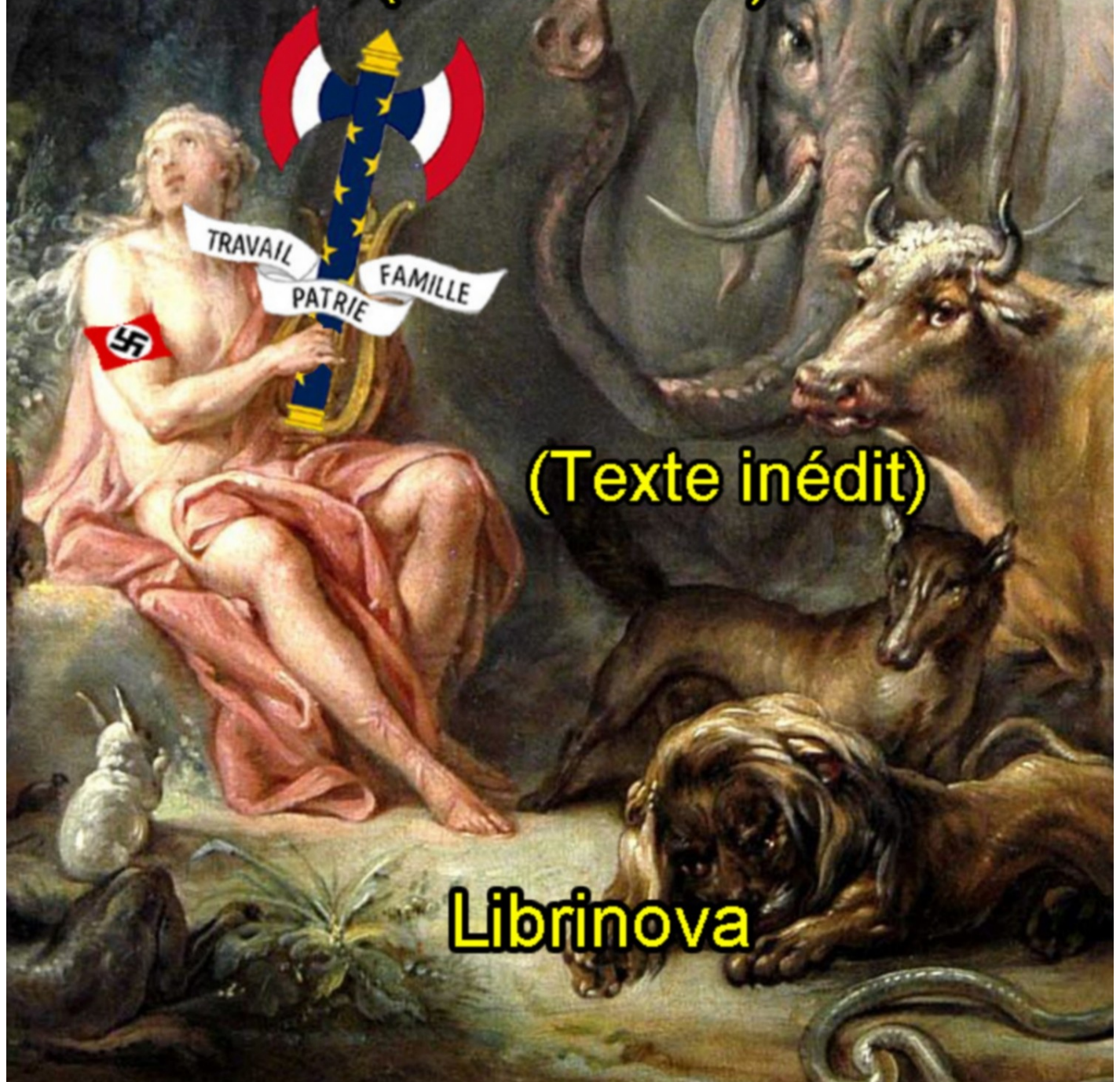


Pierre Darmon

**Arnaques et névroses dans
le monde des lettres et des
arts sous l'Occupation
(1939-1945)**



(Texte inédit)

Librinova

Pierre Darmon

Arnaques et névroses
dans le monde des
lettres et des arts
sous l'Occupation
(1939-1945)

© Pierre Darmon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4665-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Hitler, qui se voulait aussi protecteur des arts et des lettres et mécène des temps modernes, a prétendu faire de la France occupée la démonstration mondiale de sa sensibilité artistique. Lors de la Première Guerre et dans les années qui suivirent, lui-même et tous les Allemands avaient été marqués au rouge par l'image de Barbarie qu'on leur collait à la peau, image parfois justifiée, mais amplifiée par la propagande. En se faisant protecteur des arts, en faisant de Paris la capitale culturelle de l'Europe occupée, le führer comptait détruire cette légende et accréditer l'idée qu'il est possible de s'entendre avec le Reich comme entre gens de bonne compagnie.

À cet aspect psychologique de la question s'ajoutent des considérations stratégiques. Hitler ne perdra jamais l'espoir d'une entente avec l'Angleterre aryenne qu'il courtise et admire. À cette fin, il ira jusqu'à charger Coco Chanel, amie de Churchill, d'une mission extravagante de bons offices auprès du premier ministre. Ce fut un échec mais le projet politique n'était pas si fou qu'il en avait l'air. L'Allemagne avait de solides pôles de sympathie outre-Manche. On pouvait compter avec les Munichois (Chamberlain, Halifax, Henderson, Joseph Kennedy), avec une partie de la gentry (les Mitford) voire de la famille royale qui n'avait pas oublié ses attaches familiales avec la noblesse allemande. À quoi s'ajoute le poids de certains industriels qui voyaient dans l'Allemagne un partenaire économique sérieux et ceux, alors nombreux, qui préféraient le führer au communisme.

Hitler le sait, il va s'efforcer d'en jouer. D'autant qu'il possède une carte maîtresse : l'excellente solution politique qu'il se réserve de mettre en place après entente. Il dispose d'un premier ministre de bonne volonté, et pas n'importe lequel, Lloyd George, le Clémenceau anglais; d'un ministre de l'Intérieur à poigne, Oswald Mosley, sorte de Darnand à l'anglaise; d'un ministre des affaires étrangères compréhensif (Halifax ou Henderson) et surtout, d'un roi plus vrai que nature, le duc de Windsor qui redeviendrait Edouard VIII, sympathisant nazi qui, depuis ses exils dorés, opère de longue date un travail de sape, sinon d'espionnage, au profit de l'ennemi. L'image d'une Angleterre à la détermination d'airain s'est imposée comme une évidence avec la victoire des alliés, mais en 1940 cette image présentait des failles qui mirent l'Intelligence Service sur les dents et, sans la surhumaine volonté de Churchill, le pire aurait pu advenir.

En toile de fond du rêve anglais, quelle image exquise que celle d'un Hitler

protecteur des arts et des lettres pour s'attirer la sympathie d'une Angleterre à la sensibilité artistique si fine. Avec la défaite de la France, on a pu croire que les artistes dits "dégénérés", Picasso et Matisse en tête, courraient un grave danger. Hitler, et plus encore Goebbels, qui n'aimaient pas les intellectuels, sauf s'ils étaient de son bord, se sentait en consonance de tempérament avec les artistes peintres, sculpteurs et musiciens classiques ou pompiers et se flattait de laisser les autres en paix. Tous bénéficièrent d'une liberté totale pendant la durée de l'Occupation et purent se produire en public, peindre et exposer comme ils l'entendaient, ce qui n'aurait pas été possible outre Rhin.

Hitler lui-même, dessinateur dans sa jeunesse, se prenait pour un artiste de grand talent et il traînera toute sa vie comme un boulet son double échec au concours d'entrée à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts de Vienne. Selon Laurence Bertrand-Dorléac¹, Il laisse aux archives de Vienne un fonds composé de 2000 aquarelles et plusieurs croquis architecturaux. Encore la plupart de ses oeuvres se seraient-elles égarées. Le jury de l'Académie des Beaux-arts l'aurait, certes, crédité d'un certain talent de dessinateur de monuments et lui aurait conseillé l'architecture tout en déplorant la froideur évidente de ses dessins. Dépité et vivant sa carrière dans sa tête (comme la guerre plus tard), il cachera toujours ses échecs à ses proches et leur fera croire qu'il suit avec succès ses études à l'Académie. Dans sa tête, Hitler n'a pas échoué, il a été victime de la nullité des membres du jury. Il le croit et le croira dur comme fer jusqu'à la fin. C'est à se demander s'il ne s'est pas estimé peintre de plus grand talent qu'homme politique, le métier de führer étant devenu son violon d'Ingres. Et comment ne pas s'empêcher de penser que cette carrière artistique incomprise préfigure l'échec de son grand dessein mondial qu'il attribuera à la nullité de ses généraux et à leur trahison supposée ? C'est le propre des dictateurs de vivre dans leur imaginaire et de faire retomber sur leur entourage la responsabilité de leurs échecs.

Artiste dans l'âme, Hitler était aussi passionné d'opéra wagnérien. Il vouait une adoration mystique à *Rienzi*, qui, selon ses amis de jeunesse, le faisait entrer en transes à chacune de ses représentations à l'Opéra de Vienne. Il vivait *Rienzi*, il était *Rienzi*, il restera *Rienzi*, ce personnage messianique auquel il s'est identifié dès l'âge de vingt ans. Dans sa tête, la Deuxième Guerre mondiale se déroulera d'ailleurs comme un opéra de Wagner. On le retrouvera dans les mêmes transes, l'œil rivé à la maquette de Germania, cette colossale capitale du Reich et du monde qui devait devenir l'image de sa grandeur de son talent artistique enfin reconnu et qui, elle aussi, n'aura jamais existé que dans sa tête.

Hitler, en secret, admirait Churchill. Comme lui, il était un géant de la politique. Comme lui il était artiste peintre. Dans ses rêves, il se voyait, une fois l'Angleterre et le monde conquis, lui offrant généreusement un cottage où le vieux lion pourrait se retirer pour se consacrer à son art. À défaut d'avoir réussi dans la carrière artistique, le fûhrer se voyait donc maître d'œuvre d'un grand dessein de domination mondiale et grand maître des arts et des lettres. À six semaines de la guerre contre la France, il ne rêvait pas d'entrer à Paris sur un cheval blanc escorté de généraux galonnés et médaillés, mais entouré d'artistes. « La France ne veut pas me comprendre, disait-il à son sculpteur préféré Arno Breker. J'ai tout fait pour lui donner la main. Elle me croit un peintre en bâtiment, un garçon coiffeur. Je ne veux pas qu'on casse Paris. Je ne veux pas que les Français cassent Paris. Je ne veux pas que les Anglais cassent Paris. C'est moi qui défendrai Paris. Je vous donne rendez-vous à Paris dans six semaines. Je n'y entrerai pas avec des généraux. J'y entrerai avec mes artistes² ». Et six semaines plus tard, Hitler fera une discrète incursion à Paris entouré de l'architecte Speer et du sculpteur Breker.

Après la visite de chacun des monuments, il fera un commentaire. À l'opéra, ce qui l'étonne, c'est la loge du président de la République. Elle est de profil. « En France, on doit entrer de face. De profil ! Voilà les démocrates. » Les Invalides, Il ne les oubliera jamais. En les quittant, il avait le visage ravagé, bouleversé. Il dit : « Je ne veux pas que mes artistes souffrent. Je veux qu'ils vivent heureux. Qu'ils soient des grands-ducs. » Au sculpteur Breker il offre tout, des maisons, des châteaux, des routes. Des ateliers desservis par un train (Le domaine de Jäckelsbruch, situé à soixante-dix kilomètres à l'est de Berlin). Dans les derniers jours du Troisième Reich, alors qu'il se terre dans son bunker, on voit Hitler encore rivé à la maquette de Germania dans une pièce dédiée et plus que jamais attaché à ses rêves de grandeur.

Dans Paris occupé, à la tête des départements artistiques et littéraires qui dépendent de la Propaganda Staffel, à l'ambassade d'Allemagne et à l'Institut allemand, les postes de commande seront occupés par des intellectuels francophiles et francophones qui se montreront pour la plupart (à l'exception du Dr Dietrich, sonderführer du cinéma très peu sympathique car sous la coupe de Goebbels), étrangement complaisants avec les gens du monde des arts et des lettres au point de s'attirer les mauvaises grâces de la Gestapo. C'est ainsi que, vis-à-vis du monde de la culture, se dessinent chez l'occupant, deux pôles contraires. D'un côté les francophiles "amis" des artistes français : l'ambassadeur d'Allemagne Abetz, Karl Epting, directeur de l'Institut culturel franco-allemand,

les sonderführer Heller, chef de la Schriftum – section lettres à la Propaganda – et Werner Lange, section peinture, sculpture musique. Ces "amis" francophiles semblent avoir le soutien de Göring et d'Hitler qui peut ainsi faire parade de sa vocation d'artiste jusque là refoulée. À l'inverse, Göbbels et Himmler cherchent à traiter les Français en colonisés et à rabaisser leur niveau culturel pour faire triompher en Europe l'art aryen. Entre amour de l'art, séduction et hostilité, on navigue à vue, les francophiles semblant l'emporter grâce à la "sensibilité" artistique d'Hitler. Soumission par la séduction ou arnaque ?

Comment écrivains et artistes réagirent-ils à cette trouble mansuétude ? Certains, se sentant flattés, comme Sacha Guitry ou Cocteau, sans tomber dans le piège de la collaboration, se compromettent par inconscience ou vanité. D'autres, au contraire, mettront leur plume ou leur talent au service de l'idéologie nazie, comme Drieu La Rochelle, Brasillach, Chardonne, Giono, Benoist-Méchin, Fraigneau, Thérive... De très rares, comme Jean Guéhenno, s'abstiendront d'écrire pour s'épargner l'humiliation d'avoir à se soumettre à la censure allemande, même si leur œuvre n'a rien de subversif; quelques-uns, enfin, s'afficheront comme rebelles à toute contrainte, même s'ils se tiennent à l'écart des passions partisans (Mauriac, Duhamel, Valéry). Le problème est moins épineux pour les peintres dont les toiles se prêtent à l'interprétation qu'on veut bien leur donner et il n'existe presque pas pour la musique.

Durant toute la période de l'Occupation, le monde des arts et des lettres s'est trouvé entraîné dans un tourbillon de passions. Les facteurs de déstabilisation sont nombreux: une idée ou une pensée, banale en soi, va se trouver amplifiée ou dénaturée à travers le prisme de l'art et de la subjectivité au point de prendre une signification, collaborationniste ou résistante, qu'elle n'avait pas à l'origine. À la faveur du changement et des places disponibles, on va voir remonter à la surface une foule de petits maîtres qui, gonflés d'orgueil, vont semer le trouble et la jalousie, facilitant le foisonnement des arnaques et des névroses avant de retomber dans le néant à l'heure de la Libération.

Personne ne pouvait s'imaginer pareille cacophonie lorsque, En ce 3 septembre 1939, le monde des lettres et des arts avait les yeux tournés vers Cannes où s'ouvrait le premier festival du cinéma.

Première partie
La Drôle de guerre et les débuts de l'Occupation

Chapitre I

1939-1940

Une culture en hibernation

Août 1939. Sur la Côte d'Azur, branle-bas de combat ! La grande affaire se passe à Cannes où le Premier Festival international du cinéma doit s'ouvrir le 3 septembre. Vers la mi-août, des touristes auréolés de gloire ont envahi les bords de la Méditerranée. Ils s'appellent Marlène Dietrich, Charles Boyer, Pola Negri, Gary Cooper, Douglas Fairbanks, Annabella. Comment se douteraient-ils qu'ils sont venus pour assister, en ce 3 septembre, jour fatidique de la déclaration de guerre, à l'inauguration d'un festival mort-né et au premier jour du conflit le plus meurtrier de l'histoire ?

N'existait à ce jour qu'un seul festival international du septième art, la Biennale de Venise, fondée en 1932 par le régime fasciste. Mais cette manifestation, d'essence artistique dans son principe, avait, un an plus tôt, sombré dans la dérive partisane en écartant *Quai des brumes*, de Marcel Carné, au profit de deux films à la gloire des régimes totalitaires : *Luciano Serra, pilote*, de Goffredo Alessandrini et Vittorio Mussolini, fils du Duce, et *Les Dieux du stade*, de Leni Riefenstahl, documentaire sur les jeux olympiques de 1936 à la gloire du nazisme. C'était plus qu'il n'en fallait pour hérissier de défiance les démocraties. Ainsi naquit, en France, l'idée inspirée par Jean Zay d'un festival dépouillé de toute arrière-pensée politique.

Cependant, à mille lieues d'un été qui sent la poudre, les étoiles du cinéma boivent à grands traits l'air et le soleil de la Côte. Marlène Dietrich est à Eden Roc et suit du regard sa fille Maria qui tournoie dans l'eau autour d'un certain John Kennedy, fringant jeune homme d'avenir de vingt-deux ans. « Quel été ce fut, soupirera-t-elle plus tard, nous ne nous doutions pas que ce serait le dernier³ ! »

Dalio, qui vient de toucher un cachet de 75000 francs pour sa participation *La Règle du jeu*, de Jean Renoir, est à Cannes. Il se partage entre le Carlton et le casino. « La seule guerre qui me mobilise pour le moment, écrira-t-il, c'est celle que je mène contre le casino. La chance est avec moi... Je gagne 300000 francs⁴. » Il n'est pas le seul. Pola Negri se souvient, à cette époque, que « les sommes d'argent qui changeaient de mains dans les casinos battirent tous les records, bien que le monde fût encore soumis à une dépression terrifiante⁵ ». À

Juan-les-Pins, deux danses font fureur : le boom à Daisy et le lamberth walk. Dans l'euphorie du moment, les prémices de la tragédie sont tournées en dérision par un chef d'orchestre et un saxophoniste déguisés en Hitler et Mussolini. Sur les côtes de Bretagne, un couple mythique se forge. Michèle Morgan et Jean Gabin, réunis pour le tournage de *Remorques*, de Jean Grémillon, tombent amoureux l'un de l'autre. Dans la nuit de l'Occupation, le souvenir de l'idylle fera battre les cœurs.

Dans toute la France, les salles obscures jouent à guichets fermés. L'affluence bat tous les records : 44 millions de spectateurs en juillet, 33 millions en août⁶. C'est mauvais signe : nombreux sont les Parisiens hantés par le spectre de la guerre qui ont préféré ne pas désertier la capitale. Mais la pléiade d'acteurs et la qualité des programmes proposés émoissent les angoisses. Une dizaine de films présentés en 1939 passeront à la postérité.

31 août 1939. Veille de l'entrée des Allemands en Pologne et de la mobilisation générale. Qui l'eut cru, ce soir-là, en voyant le ciel de Cannes étinceler de paillettes multicolores. « Emportant nos coupes de Champagne, se souvient Pola Negri, nous courûmes sur la terrasse pour voir s'embraser tout entier le front de mer, quand se déclencha un éblouissant feu d'artifice. » Soudain, lézardant le ciel, une succession d'éclairs et de furieuses déflagrations mettent fin aux festivités. Ce n'est pas le bouquet final, mais l'orage. La panique précipite la foule à l'abri⁷. Etrange prémonition !

Le lendemain, 1er septembre 1939, à Sarajevo, Princip tirait à bout portant sur l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et le monde s'embrasait. 1er septembre 1939, Princip ? François-Ferdinand ? Sarajevo ? Cela se passait à Romans où Max Ophüls donnait le dernier coup de manivelle d'une reconstitution historique intitulée *De Mayerling à Sarajevo*⁸. Deux jours plus tard, la France et l'Angleterre étaient en guerre.

Partout en France, la fréquentation des quelques salles obscures qui n'ont pas fermé malgré la mobilisation s'effondre. À Paris, de 44 millions et 33 millions de spectateurs en juillet et en août, elle tombe à 6 millions en septembre, avant que ne s'esquisse une timide reprise : 15 millions en octobre, 23 millions en novembre⁹. Aux conséquences de la guerre et de la mobilisation s'ajoute la pauvreté des programmes et l'absence de nouveautés en raison de la fermeture des studios. Les films en exclusivité ont déserté l'affiche tandis que la censure militaire achève de vider le répertoire de ses meilleures productions.

Pour les théâtres, c'est bien pis ! Plusieurs d'entre eux affichent relâche. Un

projectionniste, une guichetière et 2 ouvreuses suffisent à faire fonctionner un cinéma mais c'est une équipe de techniciens qui s'affaire dans les coulisses d'un théâtre. Quant aux studios de production cinématographique, ils ferment pour la plupart. Les libraires, eux aussi, affichent grise mine. On ne lit plus que les journaux. Quant aux maisons d'éditions, elles fonctionnent au ralenti ou s'installent en province. La censure et le commissariat à l'Information, seuls, travaillent sans relâche. Mais durant les 8 mois de guerre statique appelée *drôle de guerre*, c'est une drôle de censure qui s'agite à l'hôtel Continental.

La drôle de censure de la drôle de guerre

En nommant Jean Giraudoux à la tête du Haut commissariat à l'Information, Daladier a fait le pire des choix. D'abord, Giraudoux est l'auteur de *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Rien de tel pour désarmer la France plongée dans une guerre qui s'acharne à ne pas avoir lieu. Et ce n'est pas tout, car voilà le comble de l'incohérence : Giraudoux est l'auteur de *Pleins pouvoirs*, un livre publié et plusieurs fois réédité en 1939. Or, dans ce livre, d'un racisme prononcé quoiqu'on ait pu en dire, il se déclare « pleinement d'accord avec Hitler » dans le domaine de sa politique raciale : « Dans l'équipe toujours remarquable des hommes d'État, écrit-il, celui auquel il conviendra de tresser plus tard des couronnes aussi belles qu'au ministre de la paix, sera le ministre de la race [...] »

Un peu plus loin, parlant des juifs, Giraudoux précise dans un style que n'auraient renié ni Hitler ni Goebbels :

« Sont entrés chez nous [...] des centaines de mille d'Ashkenazis échappés de ghettos polonais ou roumains [...], entraînés depuis des siècles à travailler dans les pires conditions, qui éliminent nos compatriotes, tout en détruisant leurs usages professionnels et leurs traditions ... Tous ces émigrés [...] apportent là où ils passent l'à-peu-près, l'action clandestine, la concussion, la corruption [...] Horde qui s'arrange pour être déchuée de ses droits nationaux et braver ainsi toutes les expulsions, et que sa constitution physique, précaire et anormale, amène par milliers dans nos hôpitaux, qu'elle encombre¹⁰ . »

Les idéologues nazis avaient de quoi frémir de contentement. *Pleins pouvoirs* sera traduit en allemand et, pendant la drôle de guerre, se retrouvera en bonne place dans toutes les librairies du Reich. Par la suite, on tentera de disculper Giraudoux de toute accusation de racisme en montrant que par le terme de "race" il désignait la "culture". Peut-être, mais tout de même... pour un ministre de l'Information, ne pas censurer son propre livre ne fait pas sérieux ! Il faut dire qu

Giraudoux laissera passer, en pleine drôle de guerre, *Les Sept couleurs*, roman où Brasillach fait l'éloge d'Hitler et du nazisme. Et ce roman, nous le verrons, frôler le Goncourt 1940 !

Lorsqu'il reçoit sa nomination, le 1er septembre 1939, Giraudoux qui, dans un éclair de lucidité, ne se sent pas une âme de censeur, n'a pas le moral. Le dramaturge et homme politique Maurice Toesca l'a rencontré à cette date à Vittel. Est-il bien l'homme de la situation ? se demande-t-il. Lui-même en doute : « Il se montre peu glorieux de sa nomination. Ce choix l'ennuie. À vrai dire tout semble l'ennuyer. Nous parlons de Vittel et de ses curistes¹¹ » Peu après, Toesca rencontre le général d'aviation Vallin de retour d'une mission en Russie : « Il me dit son impuissance à nous protéger ; il n'a pas davantage le moyen d'attaquer. Ses appareils sont d'un modèle désuet et pas du tout en état de lutter contre ceux de l'ennemi¹². » Ca commence bien !

Giraudoux part du principe qu'un pays qui n'a rien à se reprocher n'a rien à cacher. C'est sans doute pourquoi, après *Pleins Pouvoirs* et *Les sept couleurs*, le livre ouvertement raciste de René Gontier, *Vers un racisme français* (Denoël) de Me René Gontier, n'est pas interdit. Il se veut scientifique et parle moins de racisme à la manière des nazis que de "raciologie". Sous l'Occupation, ce livre n'en deviendra pas moins la Bible des ultra collaborationnistes et Rebatet, dans son violent pamphlet fasciste *Les Décombres*, lui rendra un hommage appuyé. En mai 1942, Me René Gontier sollicitera de son ami Darquier de Pellepoix un emploi au Commissariat général aux questions juives. *Pleins pouvoirs, Les Sept couleurs, Vers un racisme français...* que de cadeaux pour Goebbels !

Giraudoux n'en est pas à une bévée près. Pour le réveillon du jour de l'an 1940, Jacques Benoist-Méchin est sur le front. Dans sa chambrée, on attend les bons vœux de Giraudoux. À minuit, il parle, et ce qu'il dit glace l'armée d'horreur : « Petits soldats de France qui dormez dans vos casemates ou dans vos chambrées, notre pensée va vers vous au début de cette année où l'Ange de la mort va venir vous visiter...¹³ »

Dans le même temps, à l'hôtel Continental (place de la Concorde), où siège le ministère de l'Information, règne une étrange atmosphère. Me Maurice Garçon pressenti pour participer à une émission radiophonique, n'en croit pas ses yeux :

Un nombre incalculable de dactylographes polyglottes y sténographient tout ce qui se dit et s'écoute dans le monde entier. Des équipes de traducteurs mettent les textes en français et transmettent à des fonctionnaires qui font des analyses et des rapports. Ceux-ci passent à d'autres qui font la synthèse. Ensuite on envoie

des notes à chaque ministère intéressé [...] On constitue ainsi des archives affolantes. On travaille douze heures par jour. Et on n'est pas payé¹⁴.

Trois mois plus tard, la situation n'a guère évolué :

L'air qu'on y respire est toujours le même. Aucune puissance au monde ne viendra à bout de cette redoute. L'entreprise de nettoyage n'a pas abouti. Ceux qui sont là s'y maintiennent contre vents et marées. Les couloirs sont toujours pleins de femmes charmantes qui se poursuivent avec des rires espiègles et une quantité considérable de juifs occupent ces bureaux¹⁵.

La mauvaise organisation du service réserve d'extravagantes surprises. Le 5 janvier 1940, Me Garçon apprend médusé à la lecture de la première page de *L'Intransigeant* qu'il passe sur la radio nationale le soir même avec quatre autres orateurs. N'ayant pas été prévenu, il téléphone au Continental pour signaler l'erreur. On lui répond que la nouvelle est exacte mais que, submergé de travail, on n'a pas eu le temps de le prévenir. Il s'agirait, après un discours de Me de Moro-Giafferi, de démontrer que Hitler est un être satanique et maléfique qui procède de l'intervention du diable. Le réceptionniste est très surpris de s'entendre dire par Me Garçon que c'est idiot et qu'il ne marche pas¹⁶.

L'une des fonctions du ministère de l'Information étant de censurer tout renseignement susceptible de porter atteinte au moral des populations ou de laisser entendre que le pays n'a pas le moral, on peut dire que le Continental s'acquitte fort mal de sa mission. Si prompt à dissimuler le lieu d'affectation de Fernandel où de tout autre deuxième classe, la censure laisse passer avec une naïveté ingénue les témoignages qui indiquent à l'ennemi la démotivation d'une armée saisie de léthargie. Au fil des pages, *Cinéma* et *Pour vous* distillent l'apathie qui règne sur le front. Pendant que la Pologne se fait étripper, cent dix divisions françaises se retrouvent, dans une atmosphère de congés payés ratés, face à des lignes ennemies dégarnies. Parmi les soldats français, les uns se promènent, les autres rêvent ou creusent des trous. Bien entendu, il n'est pas question de faire des sondages parmi les deuxièmes classe. On préfère interroger les vedettes.

Dans *Cinéma* du 18 octobre, le reporter Georges Fronval nous compte sa bonne aubaine : il a rencontré le soldat Pierre Brasseur. Et cette rencontre n'a rien d'exaltant. Il confie : « Ce qui me pèse c'est l'inactivité à laquelle nous sommes astreints durant de longues heures... » Christian-Jaque soupire : « Je

passé mes soirées plongé dans tous mes souvenirs. Mais je trouve quand même le temps long. » Même confession d'Albert Préjean à *Cinéma* : « Je suis en ce moment en première ligne dans un secteur très calme [...] Mon boulot consiste à faire des abris. »

Jean Giraudoux, lui aussi, s'ennuie dans son ministère. Chose plus grave, il ennue tout le monde à la radio. Jean-Pierre Aumont, qui a travaillé sous ses ordres écrira : « Il dirigeait le ministère de l'Information avec une flâneuse indifférence, l'œil perdu, non pas vers la ligne bleue des Vosges, mais vers les cimes, plus ensoleillées, de la Troade et de l'Hellespont¹⁷. »

Du côté de la troupe, cela ne va guère mieux. Maurice Toesca a laissé un témoignage éloquent sur le pessimisme des soldats. En décembre 1939, Dorgelès est invité à dîner par un régiment cantonné à Neufchâteau. 300 soldats et officiers le reçoivent en grande pompe. Ils lui ont préparé une surprise : « Devant chaque assiette brûle une bougie qui éclaire une petite croix de bois dressée sur la table ! » De la Grande Guerre, on ne retient ni l'héroïsme ni le courage des poilus mais les morts à perte de vue¹⁸.

Il faut donc compter avec les facteurs de réconfort qui ne doivent rien au ministère. Il y a les gentilles mairaines de guerre et les talents de Joséphine Baker, de Mistinguett et de Maurice Chevalier qui, allant de cantonnement en cantonnement, se dépensent sans compter pour remonter le moral de la troupe. Maurice Chevalier s'est notamment immortalisé en chantant devant la foule des troupes hilares l'histoire si véridique de cette armée dont « le colonel était de l'Action française », dont « le commandant était un modéré », dont le « capitaine était pour le diocèse » alors que « le lieutenant bouillottait du curé ». Quant au caporal, il était « inscrit sur toutes les listes et la deuxième classe au PMU ».

Étonnante tunique d'arlequin que cette armée qui s'ennuie. Mais voilà le plus extraordinaire : dans cette multitude de témoignages navrés, on est frappé par l'absence de références à l'ennemi. Les Allemands ? Les nazis ? Hitler ? Personne ne connaît. Les pensées restent en deçà de la Ligne Maginot. En 1914, un seul cri s'échappait de toutes les lèvres : « À Berlin ! ». En 1939, une seule idée est chevillée à l'âme : « À Paris ! » La grande presse sera-t-elle à la hauteur ?

Bourrage de crâne

C'est dans le tourbillon de l'hôtel Continental que travaille un service qu'on pourrait appeler le service des petites histoires ou du bourrage de crâne. Y sont affectés un certain nombre de lettrés, professeurs et même, parfois, professeurs

agrégés, voire de normaliens. Ils ont pour mission de passer au crible la presse française ou étrangère et d'y découvrir ou d'imaginer des détails, voire des petites histoires susceptibles de distraire et de soutenir le moral de l'arrière. On recherche aussi de bonnes idées destinées à renforcer la puissance de nos armes. Plusieurs journalistes ou écrivains vont répondre à l'appel :

Dans *L'Intransigeant* du 31 août, l'idole nationaliste des anciens combattants, Jacques Péricard, auteur d'ouvrages connus comme *Debout les morts* ou *Ceux de Verdun*, suggère très sérieusement, trois jours avant la déclaration de guerre, de lever une légion des volontaires de la mort composée de tuberculeux ou d'invalides encore capables de frapper un grand coup avant de mourir, abandonnant ainsi à la patrie leur ultime étincelle de vie :

Imaginons que 10 tuberculeux s'attaquent à un réseau de barbelés, le premier coupe un fil ou deux, le deuxième un ou deux encore, et ainsi de suite. Tous les assaillants seront tués peut-être, mais le réseau sera coupé. Cent « trop vieux » aux jambes encore alertes, au cœur solide, peuvent forcer un blockhaus aussi bien que de jeunes soldats.

Une semaine plus tard, le célèbre dramaturge Henri Lavedan reprend l'idée dans *Marianne* : « Hier, un appel a été lancé pour la création d'un corps de volontaires de la mort. Ce sont les trop vieux qui veulent offrir leur vie pour des missions désespérées. Les jeunes sont prêts, vêtus de neuf, les vieux acceptent de se faire tuer pour eux. »

Le même jour, 6 septembre, *Le Petit Parisien* publie triomphalement une première liste de « mal foutus » (selon les termes du journal), « de tuberculeux, syphilitiques, paralytiques généraux, cul-de-jatte et unijambistes de 14 toujours lions combattants qui se sont portés candidats au sacrifice ». Et ce n'est pas de l'humour noir. Ainsi, un unijambiste de la Première Guerre aura-t-il des chances de perdre sa jambe valide dans la Seconde. Des bataillons de kamikazes tuberculeux ou cul-de-jatte, les Japonais eux-mêmes n'y songeront jamais !

Pour se changer les idées, on peut lire les petites histoires concoctées dans les officines du ministère par des bataillons d'agrégés de lettres :

"Ces jours-ci, un pilote qui retournait à sa base après avoir survolé la mer du Nord heurta quelque chose au vol. Bientôt une odeur appétissante s'éleva du moteur et le pilote se demandait s'il était victime d'une hallucination de l'odorat. En arrivant à la base, l'ingénieur de l'aérodrome examina le moteur et en sortit, à la joie générale... un canard sauvage cuit à point." (*L'Intransigeant*, 27 décembre

1939).

"Les parachutistes allemands sont lâchés avec une bicyclette pliante qui pèse une douzaine de kilos et une mitrailleuse. Pour empêcher des atterrissages trop pénibles, leurs talons et les semelles de leurs chaussures sont munis de puissants ressorts. Les experts anglais ont constaté que ce dispositif garantit non seulement les parachutistes contre les entorses ou fractures possibles à l'atterrissage, mais également leur permet de sauter par-dessus de petits cours d'eau" (*L'Intransigeant*, 3 juin 1940).

On peut lire aussi que les pilotes de la Luftwaffe ont surnommé leurs avions "pavés volants", que les tartines de confiture de la Grande Guerre ont repris du service, que la pénurie de lait est si sévère en Allemagne qu'on en est réduit à traire les femmes (*Le Temps*), que Dieu a voulu cette guerre car il voulait que nous gagnions (*Marseille-Matin*), que geneviève Tabouis, pythonisse officielle de la III^e République, nous a informé que Hitler dépressif avait bien failli se donner la mort (*L'œuvre*), que les Allemands procéderaient à la collecte des épingles à cheveux pour conjurer la crise du fer; que leur bol alimentaire serait si défaillant qu'ils n'auraient plus la force de monter les escaliers du métro... Mais pour une fois, on peut croire la presse lorsqu'elle annonce qu'on a dû exempter le deuxième classe Fernandel de ses tours de garde, la foule hilare se bousculant autour de sa guérite (*Le Cri de Paris*, 29 octobre 1939).

Au milieu des coquilles, surgissent quelques retentissantes boulettes : On lit dans *L'Action française* au moment du franchissement de la Meuse : « L'ennemi remporte des victoires sur la carte, mais c'est à cela que se limite son succès. Si l'on compare le résultat au but qu'il se proposait, son offensive est un échec. »

À *Paris-Soir*, le journaliste Georges Suarez, fondateur du journal *Gringoire*, nationaliste jusqu'à la défaite et ultra collaborationniste ensuite, s'en prend violemment à Hitler l'accusant d'avoir été un tire-au-flanc pendant la Première Guerre et un « prostitué homosexuel » ensuite.

Les journaux de mode eux-mêmes reçoivent du commissariat à l'Information mission d'entretenir le zèle patriotique des lectrices. Et ils font de leur mieux comme en témoignent les derniers cris de la mode. Dans *Marie-Claire* du 10 novembre 1939, que d'élégance !

Fausse Alerte : "un manteau trois-quarts d'hermine recouvre une robe de dîner en crêpe marocain noir rehaussé de simulas bleutés".

Offensive : "associe une blouse de soie imprimée à une jupe assez longue de

drap du même ton. Courte jaquette au revers de soie imprimée, le masque à gaz placé dans un petit sac tressé dans ce même tissu décoré."...

Les modèles les plus charmants s'appellent *Maginot*, *Bombardier*, *Avant postes*, *Tank*, *DCA* et *155 court*. Un couturier a même eu la délicieuse idée d'appeler un déshabillé de dentelles *No Man's Land*. Et c'est d'un chic fou.

Censure cinématographique

Dès le mois d'octobre 1939, Suzanne Borel, attachée à la section « cinéma et photo » du commissariat général déclare à *La Cinématographie française* que, pour lutter contre la propagande allemande, il faut désormais bannir de notre production toute « individualité artistique souvent originale mais point toujours saine » et les films « déprimants, morbides, immoraux et fâcheux pour la jeunesse ».

Le résultat est affligeant. Est cloué au pilori, parce que attentatoire au prestige de l'armée, le comique troupier. *La Garnison amoureuse*, *J'arrose mes galons*, *Les Dégourdis de la 11e*, *Trois artilleurs en vadrouille* sont bannis des écrans¹⁹, ce qui ne semble pas devoir être une grande perte. Sont aussi interdits, sous le prétexte qu'ils sont démoralisants : *Hôtel du Nord*, *Quai des brumes*, *Le jour se lève*, *La Maison du Maltais*... ce qui est plus dommageable.

Quelques rares productions de circonstance ne sortent de l'ombre que pour y retomber. Le film le plus emblématique du nouvel esprit est un extravagant mélodrame d'un masochisme pré-pétainiste : *Les Magiciens du ciel*, de Georges Lacombe, avec René Lefèvre, Michèle Morgan et Michel Simon. Mauvais garçon des banlieues, René Lefèvre simule la cécité en mendiant à l'entrée des métros. Michèle Morgan, transfigurée en lieutenant de l'Armée du salut, a décidé de sauver son âme. Elle le met en présence d'un aveugle de guerre avant de le présenter au capitaine de l'Armée du salut, Michel Simon. Celui-ci l'embrigade et le voilà, touché par la grâce, clamant dans les rues qu'il n'était qu'un vaurien. Cependant, Michèle Morgan s'épuise à la tâche et meurt, au cours d'une nuit de Noël. René Lefèvre, qui en était amoureux, tente de se suicider, mais il est sauvé par Michel Simon qui aimait, lui aussi, la défunte. Tous deux vivront désormais dans une union mystique vouée au culte de la morte. Tel est l'archétype des films sains et optimistes recommandés par le commissariat général à l'Information.

Si le thème de la rédemption est repris dans *Notre Dame de la Mouise*, de Robert Péguy, d'autres productions, bâclées en quelques semaines par un personnel réduit, font référence aux malheurs du temps, à grand renfort de

masques à gaz, d'abris antiaériens et de marraines de guerre. Quelques films exaltent la vertu réconciliatrice des caves. Dans *Fausse alerte*, de Georges Lacombe, des querelles de voisinage et des haines de concierges se dissipent dans une cave au cours d'une fausse alerte. Dans *Elles étaient douze célibataires*, de Jacques de Baroncelli, une douzaine d'insupportables mégères de l'aristocratie macèrent dans un creuset à cancons jusqu'au jour où, réunies dans une cave, elles décident de fonder une œuvre pour les soldats sans famille. La *Cinématographie française* commente : « Le début, dans la cave, avec les femmes masquées contre les gaz est d'un caricatural réjouissant. »

Les actualités Éclair, Pathé et Gaumont, fleuron de la propagande, rivalisent de platitude. La presse cinématographique est sévère à leur égard. Dans un article sans concession, Raymond Bernard compare, dans *Pour vous*, deux séquences de la même bande d'actualité. L'une, allemande, présente une grandiose manifestation hitlérienne. L'autre, française, montre les obsèques émouvantes d'un citoyen éminent. « Le film allemand, remarque-t-il, avait provoqué des applaudissements, le film français des éclats de rire²⁰. »

La supériorité des actualités allemandes tient surtout à la qualité de la mise en scène et des personnages, tous fanatisés : défilés au pas cadencé à la lumière des torches...²¹. À l'inverse, les actualités françaises multiplient les bandes montrant la vie de troglodytes sur et sous la Ligne Maginot, les soldats affectés à des besognes agricoles et l'évacuation des œuvres d'art vers l'arrière. L'image est grise, plate et statique, le commentaire banal, sinon risible. Aussi les reportages français ne font-ils pas recette à l'étranger. Le marché américain est inondé d'images de guerre allemandes et les exploitants belges reçoivent gratuitement un journal filmé commenté en français mais fabriqué à Berlin.

Sous le pseudonyme de Jean-Jacques Valjean, Alexandre Ryder réalise *Après Mein Kampf, mes crimes*, par Adolphe Hitler, à la demande du commissariat à l'Information. Sorti dans les salles en mars 1940, il s'agit d'un long métrage, pour une fois de bonne facture, mêlant des scènes de fictions à des documents d'actualité. Une publicité parue dans *La Cinématographie française* le présente en ces termes délicieux : « Adolf Hitler, son passé, sa vie intime. Hitler est-il juif ? Voyez la troublante réponse dans *Après Mein Kampf, mes crimes*. Quelle est la vie sentimentale d'Adolf Hitler ? Le moment est venu de faire sur la personne d'Adolf Hitler des révélations inouïes que lui épargnait son immunité de chef d'État. Adolph Hitler est-il le fils d'un bâtard ? Les dessous de la Gestapo mis en pleine lumière²². »

Mais l'enfant chéri de Jean Giraudoux reste une superproduction patriotique, œuvre de Julien Duvivier sur un scénario de Marcel Achard et de Charles Spaak : *Untel Père et fils*. Des acteurs éminents y apportent leur concours : Raimu, Louis Jouvet, Michèle Morgan, Robert Le Vigan, Fernand Ledoux, Suzy Prim. La mise de fond est exceptionnelle en cette période de restrictions, mais le résultat n'est pas à la hauteur des espérances. *Untel père et fils* se veut la saga exemplaire d'une famille française d'origine paysanne, les Froment, dont l'ascension sociale est, entre 1870 et 1939, rythmée à trois reprises par le son du canon. Mais le pessimisme de Julien Duvivier l'emporte sur l'exaltation patriotique et le film déroule sous nos yeux le consternant tableau d'une famille de médiocres : ivrognes, matamors, dégénérés, mythomanes tiennent l'écran de bout en bout. Comme l'indique Georges Sadoul, il s'agit « d'un triste cortège de ratés servant surtout à évoquer le *Paris by Night* tel qu'on le montre aux touristes étrangers : Expositions universelles, French cancan, boîtes de nuit, grands couturiers. Aucun patriotisme vrai n'inspire un scénario confus d'où le peuple français est absent²³ ».

En 1946, Georges Gharensol écrira : « Il est difficile d'imaginer que pendant la drôle de guerre un tel film ait pu être tourné comme un moyen de propagande ; aujourd'hui, en regardant les ratés et les fantoches qui s'y agitent, il semble que la défaite s'y soit inscrite en surimpression²⁴ ». Terminé un peu avant l'invasion, *Untel père et fils* n'eut pas le temps de sortir sur les écrans français. C'est aux États-Unis, où Julien Duvivier avait émigré avec ses bobines, qu'il fut d'abord exploité sous le titre *Heart of Nation*, et présenté, qui l'eût cru, comme « ambassadeur de l'esprit français ». Malgré tout, en France, la vie continue. Au ralenti, mais elle continue tout de même.

La vie continue

Comme d'habitude, les Français ont tous les soirs l'oreille rivée au poste de radio. Mais ils n'écoutent que rarement la radio nationale qui, après avoir vécu ses dernières heures de créativité, distille l'ennui. Ils se branchent donc sur radio Soettens (Suisse romande) ou Radio-Stuttgart où le traître Ferdonnet anime une émission quotidienne de propagande destinée à démoraliser les Français. Pour capter l'auditoire, il dispose d'une arme redoutable. Il donne des nouvelles des prisonniers, annonce que tel ou tel aviateur est sain et sauf et s'efforce de reconforter les familles. Du coup, son audience devient respectable. De plus, il est si bien renseigné que l'état-major français en est réduit à se demander d'où lui viennent ses informations. Des bruits courent sur sa personne. Il serait originaire

de Niort, enfant de bonne famille il a rêvé de journalisme mais n'a jamais été chargé que de la rubrique des chiens écrasés. Orgueilleux et incompris, il aurait décidé de passer à l'ennemi pour se venger. Jugé par contumace, il a été condamné à mort. En fait, Ferdonnet n'est qu'un speaker qui sera fusillé en 1945. L'auteur de l'émission serait un étrange aventurier sur les exploits duquel nous reviendrons.

Lorsqu'on ne va pas au cinéma, on va dans les théâtres encore ouverts. La dernière pièce d'Henry Bernstein est chaque année l'événement de la saison. En février 1940, il présente *Elvire* sur les planches des Ambassadeurs. Un drame dans l'air du temps où la peste brune s'insinue dans un foyer sous de flatteuses apparences. Elvire, jeune et séduisante aristocrate autrichienne victime du nazisme surgit soudain dans le tumulte d'un couple à trois qui va devenir à quatre sur fond de montée des périls.

À l'Odéon, autre pièce d'actualité en deux actes, 1939, de Denys Amiel. Par un douloureux hasard, la générale tombe le 10 mai 1940, jour où la Wehrmacht envahit la Belgique et les Pays-Bas. M. Abram, directeur du théâtre et metteur en scène de la pièce, doit faire une annonce pour signaler que la pièce était terminée depuis 9 mois. Le premier acte, qui se déroule dans quelque château d'un pays montagneux d'Allemagne, montre Hitler et les diplomates russes discutant du pacte germano-soviétique, démembrant la Pologne, et se partageant l'Europe. Singulière prémonition lorsqu'on sait que le partage de la Pologne faisait partie d'une clause secrète.

La Comédie Française essaie de revivre, note Maurice Garçon le 19 octobre 1939, mais les habitudes sont bouleversées. Ce n'est ni une matinée ni une soirée. On commence à 6 heures 15 et on a fini à 9 heures. On dîne après. Au programme, *Une nuit* de Musset et *Le Gendre de Monsieur Poirier*. Le véritable spectacle est dans la salle. Qui sont ces gens ? Beaucoup d'hommes, tant français qu'étrangers, pas de toilettes bien entendu, un mélange bizarre. Il n'y a pas de vestiaires pour qu'on puisse filer plus vite en cas d'alerte. On garde les paletots sur les genoux. Certains y ajoutent l'étui pour masque à gaz. En fin de représentation, au moment où les artistes s'approchent de la rampe pour saluer et qu'on lève une dernière fois le rideau, un phonographe nasillard joue *La Marseillaise*. Les spectateurs l'écoutent debout et s'en vont. La foule se disperse dans les rues obscures à la lueur d'une lampe de poche²⁵.

La ville est ponctuée de rumeurs et de fausses alertes. On est persuadé que les Allemands ouvriront les hostilités le 11 novembre 1939, jour anniversaire de l'armistice. On voit dans le ciel un avion blanc volant très haut. La foule

s'agglutine, le nez en l'air. Est-ce une arme secrète ? Non, c'est Jupiter, planète éclatante qu'on peut voir parfois de jour.

Grande effervescence à la brasserie Lipp, boulevard Saint Germain. Un certain Alain Laubreaux et un certain Darquier de Pellepoix profèrent des insultes contre les juifs qui ont provoqué cette guerre. Ils sont pris à partie par des antiracistes. On entend : *Eh bien ! Alain ! Ils nous ont eus ! [...] Pas encore [...] Comment ! Pas encore ? Tout est foutu, mon vieux ! Les Juifs ont gagné ! [...]* Une juive, toute rouge, administre une claque à Laubreaux, la première du genre. Pas grave. Il en verra d'autres ! Les antiracistes arrivent à la rescousse. Un nègre prend le parti des antisémites. Les castagnes pleuvent jusqu'à l'arrivée de la police. En se dispersant, les antisémites crient *Mort aux juifs*²⁶.

Quelques jours plus tard, Alain Laubreaux crée un nouveau scandale en déclarant à un journaliste danois farouchement antinazi : « Rien de ce qui ressemble à une participation à cette guerre abjecte et méprisable ne me paraît possible. Je ne puis souhaiter qu'une chose pour la France une guerre courte et désastreuse²⁷ ». Aucune cour martiale ne se saisira de cet acte d'intelligence avec l'ennemi.

Plusieurs présumés communistes sont pourtant en prison. Aucune charge n'ayant été retenue contre eux, ils sont présumés innocents. Mais comme leur dossier a été communiqué sur ordre au ministère de l'Intérieur qui ne veut pas s'en dessaisir, il est impossible de rendre en leur faveur une ordonnance de non-lieu. Une circulaire de Daladier leur interdit même de correspondre avec leur famille et demande que les avocats qui passeraient outre lui soient signalés.

La drôle de guerre se termine le 10 mai avec l'invasion allemande de la Hollande et de la Belgique. En quelques jours, le front est en miettes. Le 20 mai, au lieu de se pencher sur la situation militaire, politiciens, officiers, hommes de lettres et artistes se rendent au Sacré-Cœur pour placer Paris sous la protection de Sainte-Genève. Le lendemain, Me Maurice Garçon rencontre Léautaud. Cette cérémonie le révolte : « Et tous les francs-maçons y étaient... Et Daladier... Et Paul Reynaud... Des pitres. Jamais on n'avait vu une si belle mise en scène. On se serait cru à l'opéra, il ne manquait que des ballerines. » Je ne le croyais pas si anticlérical, se dit Me Maurice Garçon. Je voulais connaître la vraie raison de sa fureur, car il est toujours en fureur lorsqu'il émet une opinion. Il s'en est expliqué : « Se mettre à genoux, c'est faire un acte d'humilité. C'est faire acte de faiblesse. Devant le danger, je réagis. Je ne me mets pas à genoux. À genoux, on met les gens à qui on coupe le cou sur un billot. On ira faire des génuflexions après... Ah, il doit bien se foutre de nous le bon Dieu en nous voyant nous mettre

à plat ventre devant lui au lieu de se préparer à se défendre. »

Alors que l'invocation divine officialise le défaitisme, au Palais, les magistrats poursuivent et condamnent à tours de bras les propos défaitistes. Ceux qui ne croient pas en la victoire et ont le malheur de le dire sont traduits devant le tribunal militaire ou en correctionnelle, sans qu'on sache les raisons de l'orientation. Ils encourent une peine de plusieurs années de prison. Le 30 mai, la capitulation du roi des Belges porte l'exaspération à son compte. Dans les cafés, les rafles se succèdent. Etrangers, républicains espagnols, juifs allemands ou polonais et suspects sont mis à l'ombre sans raison.

Le 15 juin, les envahisseurs sont à Paris. Transformée en une fourmilière dévastée par les panzers et les stukas, la France de l'exode obéit à des comportements irrationnels. Puis, tout se fige. Demandé le 17 juin, l'armistice entre en vigueur le 25. Un lent reflux s'amorce vers le nord. La zone sud semble reprendre vie. Politiciens et intellectuels, un instant dispersés, se ressaisissent et se retrouvent à Bordeaux, à Vichy, sur la Côte d'azur, ou à l'étranger. Maître d'œuvre d'une nouvelle politique, le Maréchal Pétain monte alors sur le trône du royaume de Bourges.

Chapitre II

De l'illusion du pouvoir au culte du Maréchal

Le gouvernement de Vichy repose sur une triple duperie. L'ambition, dit-on, est la dernière passion des vieillards. En ce 17 juin 1940, le président Lebrun, réfugié avec le parlement à Bordeaux, vient de faire appel au vieux maréchal Pétain à la Présidence du Conseil. Ivre de pouvoir, celui-ci cherche à précipiter la défaite pour monter au plus vite sur son trône. L'armée française est disloquée, c'est un fait. Mais certaines unités se battent encore avec courage pour sauver l'honneur du drapeau et limiter les dégâts. Mais à la radio, Pétain, pressé de s'entendre avec l'ennemi, s'adresse aux soldats. Il dit : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. » C'est la première duperie du nouveau régime, car pour les Allemands, c'est, plus encore que pour les Français, la "divine surprise". Ils répandent la bonne nouvelle par voie de tracts largués sur les troupes encore pugnaces. Elles posent aussitôt les armes, croyant bien faire, au grand dam des généraux qui protestent. Pétain fait donc semblant de se reprendre en précisant le lendemain : « Il faut *tenter* de cesser le combat ». Trop tard ! Par régiments entiers, les soldats ont cessé de se battre sur ordre du Maréchal et se sont laissés capturer, persuadés que, les combats ayant cessé, ils pourront très vite rentrer chez eux une fois la paix revenue. Leur captivité durera cinq ans. Le 18 juin le général de Gaulle lance son appel sur la B.B.C. et le 22, l'armistice est signé. La France est divisée en deux zones. Au nord, la zone industrielle est occupée. Au Sud, la zone agricole est dite "libre". Elle couvre le tiers de la superficie du territoire. Les deux zones sont séparées par une ligne de démarcation. Les vaincus verseront aux vainqueurs un tribut quotidien de 400 millions de francs (136 millions d'euros) pour frais d'occupation. Après quoi, tout le monde se retrouve à Vichy.

La conquête du pouvoir

La deuxième duperie se déroule le 10 juillet 1940 au théâtre du casino de Vichy où l'assemblée nationale, manipulée par Laval, accorde par 569 voix contre 80, « au gouvernement de la République, sous la signature du maréchal Pétain, les pleins pouvoirs pour établir la nouvelle constitution française. » Faux ! Le « gouvernement de la République », toujours légalement en place, et la « nouvelle constitution », vont être enterrés en quelques jours. Ainsi, les 569 députés qui ont fait confiance à Pétain, voyant en lui un nouveau Cincinnatus, n'ont pas sabordé la République, comme on le dit. Ils ont été dupés ayant pu

croire de bonne foi qu'ils n'accordaient à Pétain les pleins pouvoirs qu'à seule fin d'élaborer une nouvelle constitution qui serait soumise à l'assemblée. Le « gouvernement de la République » sera jeté aux orties, il n'y aura jamais de « nouvelle constitution » et Pétain se cramponnera au pouvoir jusqu'à la Libération.

La troisième duperie réside dans la mise en place d'un gouvernement qui ressemble si peu à un gouvernement qu'on ne le désigne plus que sous l'expression de "Révolution nationale." Comment définir l'indéfinissable ? La "Révolution nationale" se compose d'un ensemble de principes convertis en décrets loi sans avoir été discutés, ou si peu, en conseil des ministres, et en dehors de toute forme de contrôle sinon sous celui du Reich. En deux mots, on peut la définir ainsi : La Révolution nationale est le contraire de la Révolution française. En un seul jour, la France s'est retrouvée en 1788... avec les nazis en plus !

Quelles sont principes de cette Révolution nationale ? Certains d'entre eux agitent de longue date les esprits : Rejet du parlementarisme et du multipartisme; corporatisme avec charte du travail; organicisme ou solidarité de toutes les classes; antisémitisme d'Etat; régionalisme politique; rejet des intellectuels modernes et retour à la terre; culte de la personnalité, influence dissolvante de la ville. Le nouvel esprit se donne pour mission d'opérer le redressement de la nation que Pétain, impressionné par le redressement de la Prusse après Iéna et Tilsitt ou de la France après 1870, croit certain et spectaculaire par la magie de son aura. Il gouverne « en son conseil » par décrets-lois rendus exigibles en termes fleuris d'ancien régime : « Nous, Maréchal de France, Chef de l'Etat français, le conseil des ministres entendu, décrétons... »

Laval, artisan de la prise de pouvoir par Pétain, vice président et dauphin du Maréchal aime à lui dire : « Monsieur le Maréchal, savez-vous que vous avez plus de pouvoir que n'en avait Louis XIV qui ne pouvait rien faire sans l'approbation des parlements ? » Sensible à toute forme de flatterie, le Maréchal aime entendre de pareils compliments et s'en va de l'un à l'autre disant tout guilleret : « Savez-vous que j'ai plus de pouvoir que Louis XIV ?...²⁸ » Cette fois, c'est Pétain qui est dupé. Il n'a du pouvoir que l'ombre. Une illusion qui va s'émietter au profit de Laval, de Darlan, de ministres à forte tête, de la Légion, de la Milice, des associations diverses ou des partis ultra collaborationnistes qui, un peu partout, finiront par faire la loi dans l'anarchie. Surtout, Pétain gouverne sous le contrôle des Allemands qui ont les moyens de rendre ses décisions caduques quand bon leur semble.

À quoi s'ajoutent deux petites arnaques inattendues. Rengaine emblématique, *L'hymne du Maréchal* (« Maréchal, nous voilà, devant toi le Sauveur de la France... ») est immortalisé, dès les premiers mois de 1941, par André Dassary après avoir été emprunté au compositeur juif polonais Casimir Oberfeld, déporté de France en 1943 et mort à Auschwitz en janvier 1945. Elle traîne sur toutes les lèvres et sature les ondes. Détail non moins curieux, c'est un écrivain juif, Emmanuel Berl, qui a écrit les premiers discours du Maréchal dont sont tirées ses formules fétiches : « Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal » ou « La terre, elle, ne ment pas » ou bien « l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice »... Ainsi, ce sont deux juifs qui, sans le savoir, ont donné à la berceuse maréchaliste ses emblèmes les plus pérennes.

Le maréchal ne règne qu'au royaume de ses rêves. L'homme de lettres René Benjamin a saisi au vol quelques-uns de ses propos. Ils sont lourds de sens. On parle au Maréchal de la corporation. Il dit : « Dépêchons-nous. Mettons-la d'abord en train. Elle se perfectionnera en vivant. Mais d'abord, donnons-lui la vie. » Lui parle-t-on de constitution, alors : « Ne nous pressons pas. Celle de 1875 a été assez nuisible pour qu'on prenne garde en édifiant la nouvelle. » Il rêverait d'un Sénat, poursuit René Benjamin... « Oh ! composé de très peu de membres, et... nommés par lui. Presque les Sept Sages de la Grèce. Encore faudrait-il les trouver. Et d'une Assemblée consultative qui serait... les conseillers du roi !²⁹ » C'est le garde des Sceaux Joseph Bathélémy qui est chargé de la rédaction de cette constitution d'essence monarchique qui ne verra jamais le jour. Dans son Journal, Léon Werth signale que « le Maréchal veut qu'elle soit traversée par une grande vibration humaine et généreuse. Il veut aussi restaurer la mystique, la chevalerie du travail³⁰. » Comment traduire ces chimères en articles de constitution. Le chef de l'Etat siège donc sur un nuage avec le sentiment d'être un personnage important et de droit divin. Une grande partie de la France ne lui rend-elle pas un culte ?

Le culte du Maréchal

Le culte du Maréchal n'a rien d'institutionnel et tout d'existentiel. Il s'agit d'un phénomène collectif, circonstanciel et spontané qui se façonne sur le tas autour de l'image du Sauveur. Du jour au lendemain, la France passe du cauchemar à l'espérance. Pétain, qui fut déjà le sauveur de la France en 1916, réitère, sous l'effet d'une sorte de prédestination céleste, l'exploit de Verdun. Il est celui qui a redonné espoir et confiance aux poilus. C'est donc sous l'aile protectrice du saint laïque de la cité thermale que les Français, se rassurant comme ils le peuvent,

auront l'impression que rien ne peut plus leur arriver.

L'écrivain René Benjamin, prix Goncourt 1915 et maréchaliste de stricte observance, devient son hagiographe. Dans son livre *Le Maréchal et son peuple*, il se souvient avec une émotion religieuse de ce jour de 1940 où le maréchal prit la parole à la radio pour annoncer aux Français qu'il les prenait sous sa protection : « Nous pleurons en l'écoutant. Il nous venait envie de serrer dans nos bras cette petite boîte de radio, énervante et honnie un quart d'heure avant. Il n'avait pas achevé que nous nous jurions tout bas d'être toujours à lui³¹. »

René Benjamin a suivi le maréchal dans ses déplacements et en a noté les moindres détails. Tandis qu'il parle à son peuple « comme faisaient les rois quand ils étaient de grands rois, il transfigure ceux qui ont la chance de l'approcher. » Il aime à serrer les mains qui se tendent vers lui, surtout celles des mutilés de 14. Alors, pour chacun, il a un mot qu'on croirait tiré par du néo-réalisme cinématographique italien:

— J'étais à Verdun... dit l'un

— Moi aussi..., répond Pétain.

Le suivant est debout sur deux moignons. Il n'a plus de pieds. Les yeux dans les yeux, le Maréchal lui dit doucement :

— Quand le cœur reste... que demander de plus ?

À ces mots, un voisin s'écrie dans un sanglot :

— Ah ! Monsieur le Maréchal... que Dieu vous garde !

C'est au tour d'un aveugle. Pétain lui serre longuement les mains. Quand il est passé, l'infirmière pressant le bras de son infirme, pleure, et s'écrie :

— Ah !... qu'il est beau !

Alors, l'aveugle, qui l'a vu avec les yeux de l'esprit, répète extasié, en ayant l'air de regarder le ciel.

— Ah ! Oui... c'est vrai... il est beau !

La petite tête d'un enfant se présente. Le Maréchal la tapote affectueusement. "Ne lui lavez plus les cheveux" dit une voisine à deux doigts de la syncope. Quelqu'un dans la foule s'écrie :

— Qu'il rentre, qu'il rentre... il est capable d'attraper froid !

Sur le balcon de la mairie, le Maréchal s'est avancé en majesté. Il regarde cette foule, et lui adresse un bonjour des deux mains. C'est une foule immense et dévote. Elle couvre la place, elle emplit les fenêtres, elle hérissé les toits. Il y a des êtres humains accrochés à tous les barreaux, aux arbres, aux réverbères. Les

hommes sont tête nue ; les enfants agitent des drapeaux, les femmes des mouchoirs. Ils le voient enfin, et tous pensent comme l'aveugle : « Ah ! Qu'il est beau ! » Puis, ils diront leur vie durant : « Je l'ai vu ! » Et ils commenceront à raconter.

Mais pendant qu'ils crient : « Vive le Maréchal ! » Pétain fait signe de la main. « Je voudrais bien parler. » Le silence devient impressionnant. Alors la forte voix du chef de l'Etat s'élève vers les cieux :

Mes amis, je vous remercie de vos acclamations... Je suis très heureux d'être ici. Mais... si vous alliez déjeuner ? Il faut que je déjeune moi-même !... Nous ne nous perdons pas pour cela. Je vous donne rendez-vous ici à trois heures et demie³² ."

Et partout, Pétain, roi thaumaturge, ressuscite l'attouchement des écrouelles et des scrofuleux. Les parents, mus par un vieux fond de superstition, déposent inconsciemment leurs enfants sur le bord de la rue où passera le Maréchal pour saluer les uns et les autres et peut-être posera-t-il une main affectueuse sur leur douce chevelure. Certes, cela ne les guérira pas de la coqueluche, mais sait-on jamais. Dans son *Journal*, Léon Werth évoque à la date du 20 novembre 1940, la visite du chef de l'Etat à Marseille. Il note : « une petite fille qui voulait à toute force l'embrasser, ne pouvant y parvenir, éclate en sanglots³³ . »

Partout, lorsque passe le Maréchal, c'est le branle-bas de combat : tapis rouges, routes décorées, villes pavoisées, monumentales francisques, portraits, cartes postales et photographies grandeur nature du chef de l'Etat envahissent les lieux. Les groupes de scouts, de compagnons, de jeunes des camps et les fillettes du patronage qui tendront le bouquet sont en émoi. Les agents de la Secrète chargés de la surveillance et de la claque prennent des allures de badauds. Une colonne d'agent parcourt la ville en chantant "Maréchal, nous voilà !" . Mais de nombreuses bouches restent closes³⁴ .

La présence par l'image du maréchal est universelle. Plusieurs d'entre elles ont été mises au concours : Effigie du Maréchal sur les timbres postes, au concours ! Moules des *biscuits du prisonnier* avec le visage du Maréchal, au concours ! Images distribuées aux bons élèves, au concours ! Planches d'images d'Epinal, maquettes en cartons, cendriers, buvards, médailles, boîtes d'alumettes... au concours ! Le 8 mai 1944, Abel Bonnard, ministre de l'éducation, inaugurera le Salon annuel de l'imagerie au Louvre qui, pour la première fois, célébrera l'"art-Maréchal", selon l'expression de Florence Bertrand-Dorléac, à travers un bric à

brac de cannes, de pipes, de vaisselle, d'objets de bureau entreposés dans une salle réservée au Service personnel du chef de l'État³⁵.

Le Maréchal est tout spécialement attaché au cérémonial de l'offrande. À l'hôtel du parc ou au cours de ses déplacements, artisans et paysans dévots lui font l'hommage de ce qu'ils ont de meilleur. Ce sont des produits de la terre, fruits et légumes de toute beauté voire, des œufs ou des produits de l'artisanat : cannes ou pipes finement sculptées, broderies. Cela fleure bon le terroir de l'ancienne France et la richesse régionale.

Il serait difficile de s'attarder sur toutes les manifestations culturelles qui ponctuent l'ordinaire du Maréchal. L'une d'elle mérite une mention spéciale en raison de sa dimension symbolique : la célébration du « chêne du Maréchal ». Nous sommes le 9 novembre 1940 en forêt de Tronçais. Le Maréchal parle : « Je forme le vœu, dit-il, de rester aussi droit que ce chêne, afin de pouvoir me consacrer encore au service du pays. »

C'est en présence des représentants des autorités civiles, militaires et ecclésiastiques, dans le cadre d'une cérémonie quasi monarchique qui se déroule en forêt de Tronçais, qu'un chêne est dédié au Maréchal au son des trompes des piqueurs de La Rochefoucault. L'arbre, et plus précisément le chêne, occupe une place importante dans la mythologie de l'extrême droite. Enraciné depuis des siècles dans la terre de France, il incarne sa pérennité. Le Maréchal, fétichiste du symbole, est friand de ce genre de cérémonie qui l'enracine, lui aussi, dans l'éternité. En présence de la foule des gens du terroir et d'un groupe de jeunes des chantiers de jeunesse, faisceaux et francisque sur l'épaule, il prend place devant le chêne qui portera désormais son nom tandis que Jacques Chevalier, secrétaire général à l'instruction publique et historiographe de la forêt de Tronçais, dit :

Monsieur le Maréchal, permettez-moi de vous présenter votre arbre, le plus beau de cette vieille sylvie gauloise mise en réserve par Colbert. Nous sommes au cœur de la forêt de Tronçais. Il y a, autour de nous, des baliveaux qui datent de François 1er. Votre arbre doit avoir 270 ans et mesure 30 mètres de haut.

À ces mots, de la foule exaltée s'élève une immense clameur, comme s'il se fût agi de l'annonce d'une grande victoire de nos armes. S'ensuivent des festivités campagnardes. On se croirait au temps du bon roi Henri. Toute la presse a fait état de l'événement³⁶.

Le plus fervent fidèle du culte du Maréchal est le Maréchal lui-même. Il jette sur sa propre personne un regard plus dévot et admiratif que ne l'est celui de ses

adrateurs les plus enthousiastes. Dans chacun de ses discours, il n'omet jamais de chanter sa propre geste. À l'occasion de la journée de l'Enseignement qui se déroule à Vichy le 3 septembre 1942, il se rend de bout en bout un vibrant hommage dans le fluvial message radiodiffusé qu'il adresse aux instituteurs. Parlera-t-il de la noblesse de leur mission ? De la façon dont ils se dévouent au profit des enfants ? De l'importance de leur mission au sein de la société et de la nation ? Non. Il parle de lui, de lui seul, de sa perfection. Il n'est pas seulement le chef de l'Etat, il est l'Exemple :

Instituteurs de France,

Dans tous les commandements militaires que j'ai exercés, depuis le plus modeste jusqu'aux plus élevés, j'ai toujours eu le goût et le souci de rejoindre dans leur nature les hommes qui dépendaient de moi [...] On m'a demandé souvent par quelle voie j'avais pu obtenir leur confiance. J'ai répondu invariablement : j'aimais mes soldats [...] Cette affection je l'étends maintenant à la jeunesse afin de mériter sa confiance [...] Personne n'est mieux qualifié que moi pour gagner la confiance de la jeunesse. Je le sais par expérience, car j'ai eu à participer à l'instruction des recrues comme jeune officier, puis à celle des cadres et enfin à celle des élites de l'armée comme professeur à l'Ecole supérieure de guerre. Je... je... je...³⁷

Les poètes, eux aussi, chantent le Maréchal. Malheureusement, la poésie courtisane fait peine à voir. Le grand Paul Claudel lui-même n'échappe pas à l'air du temps lorsque, à l'occasion d'une représentation de *L'Annonce faite à Marie*, il fait réciter à Vichy par l'actrice Eve Francis une *Ode au Maréchal* qui paraîtra dans *Le Figaro* du lendemain 10 mai 1941 et dans toute la presse :

Monsieur le Maréchal, voici cette France entre vos bras, lentement

Qui n'a que vous et qui ressuscite a voix basse.

Il y a cet immense corps, à qui le soutien si lourd et qui pèse de tout son poids.

Toute la France d'aujourd'hui, et celle de demain avec elle, qui est la même qu'autrefois !

Celle d'hier aussi qui sanglote et qui a honte et qui crie tout de même

Elle a fait ce qu'elle a pu ! etc.

Ce méchant poème n'empêchera pas Claudel de faire partie du groupe "Poètes de la Résistance". C'est à ce titre qu'il composera, 4 ans plus tard, en octobre 1944, une *Ode au général de Gaulle*. Pire que la précédente, elle sera publiée le

23 décembre 1944, dans *Le Figaro*. Claudel fait parler la France, et ce qu'elle dit n'aura pas de quoi faire plaisir au Général. Elle commence en ces termes : « La France qui parle reconnaît son chef légitime. Pétain était le père, de Gaulle le fils. »

Probablement jaloux de Claudel, Sacha Guitry ne pouvait pas omettre de verser son écho au culte poétique du Maréchal. Pauvre Maréchal !

ENFIN !

Le Maréchal est au pouvoir !

Bonheur inespéré pour des républicains

Enfin l'on va Crier pouvoir :

Vive Quelqu'un !

L'envers de la médaille

La berceuse maréchaliste endort l'opinion mais ses effets vont faire long feu. À mesure que répression et restrictions prennent le dessus, l'ampleur de la duperie finit par crever les yeux. Il faut dire que les rouages d'une propagande mal faite finissent par se gripper. Léon Werth note dans son journal : « les rotatives ne sont pas, en cette matière, si efficaces qu'on pourrait croire. Le peuple n'accepte point telles quelles les vérités qu'elles lui débitent³⁸. » De plus, le Maréchal finit par se présenter comme l'homme d'une providence qu'on ne voit pas venir et des formules toutes faites qui se veulent héroïques : « Vous avez 3 enfants prisonniers, Madame, moi, j'en ai 1,5 million, car tous les prisonniers sont mes enfants. » En quoi cette bonne parole rendra-t-elle ses enfants à cette pauvre mère ? Surtout, l'arnaque devient macabre lorsqu'elle exploite au profit du Maréchal le malheur d'enfants qui vont mourir : Lors du naufrage en Méditerranée du paquebot *Lamoricière*, en janvier 1942 (255 morts), *L'Echo d'Alger* du 10, sous le titre « La fin tragique de 14 enfants », invente une histoire poignante : « Lorsque l'ordre d'abandonner le navire fut donné, les enfants du groupe Guynemer furent rassemblés sur l'arrière et les deux infirmières leur firent chanter *La Marseillaise* et l'hymne "*Maréchal nous voilà*". »

Sous le choc de la débâcle, les Français, jetés dans les bras de Pétain, étaient prêts à accepter n'importe quelles concessions pourvu que cessent les combats. Les conditions imposées semblaient d'autant plus convenables que les Allemands se montrèrent dans un premier temps "corrects", selon le terme consacré. Ils avaient grandement sous-estimé l'insidieuse malignité du garrot qui permettait à l'occupant d'obtenir n'importe quoi de n'importe qui et n'importe

quand. Au fil du temps, on allait s'apercevoir que les conditions d'armistice étaient d'autant plus léonines que le régime de Vichy, les collaborateurs et les ultra collaborationnistes allaient contribuer à la mise en coupe de la France.

Dès les premiers jours de rares esprits lucides font voler les illusions. Alors que la majorité des Français veulent encore croire en la Révolution nationale, ils en démontrent l'absurdité :

On parle de « refaire la France », comme si nous étions encore libres de la refaire à notre gré; comme si nous n'étions pas à sa merci [d'Hitler]. (*Journal*, édition de Londres, 22 septembre 1940).

Le retour à la terre, en dépit de son côté séduisant, implique l'implosion de la France. C'est une sorte de « mélange de nazisme et d'idylle champêtre. » Même s'il peut paraître opportun, il n'en implique pas moins un repliement qui fait le jeu d'Hitler. En effet: « Réduire la productivité de la France à l'agricole, garder pour soi la puissance industrielle, commerciale et intellectuelle, c'est là son plan; et se réserver des possibilités illimitées de prélèvement sur notre production agricole vassalisée, quoi de plus habile ? (*Journal*, 22 septembre 1940). »

Les campagnes se cantonnent dans une indifférence mêlée de scepticisme. Replié à Bourg-en-Bresse, le romancier Léon Werth remarque que les paysans, insensibles aux bouleversements politiques, ne s'intéressent qu'aux restrictions et aux réquisitions. Mais ils suivent avec passion le duel aérien Angleterre-Allemagne et la guerre italo-grecque : Ils ont découvert l'Albanie et tout échec italien les met dans la jubilation si bien que tous les actes, mesures, réformes ou projets de Vichy passent inaperçus. Ils ne connaissent même pas le visage de Pétain, les marchands de cartes postales n'ayant pas pénétré les fermes. Et puis, comment croire au culte du Maréchal quand on est de toute éternité à l'écoute des caprices de la nature³⁹.

On va bientôt s'apercevoir que le nouveau régime est répressif. Toute liberté d'expression, même en privé, est bannie. Un manœuvre est condamné par le tribunal de Trévoux à six mois de prison pour propos défaitistes. Mais que veut dire "défaitiste" en septembre 1940 ?⁴⁰ Le 13 novembre 1940, Me Rolland, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, ancien président d'honneur des anciens combattants républicains, ancien membre de la commission municipale, est poursuivi pour avoir exprimé des opinions de nature à porter atteinte à l'autorité française. Au cours d'une conversation privée, il a tenu des propos injurieux pour le Maréchal Pétain au moment de la signature de l'armistice. Il est

condamné à un mois de prison et à 1000 francs d'amende. Les anciens combattants présents à l'audience applaudissent⁴¹. La délation ira se nicher là où on l'attend le moins, dans un jury d'agrégation. En juillet 1942, quatre membres d'un jury d'agrégation de lettres délibèrent. L'un d'eux, le latiniste Durry, "parle mal" du régime de Vichy. Il est révoqué peu après. Lequel des trois confrères l'a-t-il dénoncé ?⁴² Dès l'automne fonctionne le « contrôle postal et téléphonique ». Il aggrave la surveillance policière des Français.

Les premières victimes de la répression sont les intellectuels et les universitaires. « La France, écrit Léon Werth, n'a pas besoin d'intelligence. La France n'a que trop d'hommes intelligents. » L'élégance est désormais dans la foi du charbonnier. Dénoncer le rationalisme et la science, montrer au besoin, par de subtiles acrobaties, que la science elle-même n'est pas rationnelle. Quelle classe ! Le Physicien Paul Langevin, professeur au collège de France depuis 1909, est la première victime d'une double répression. Révoqué par Vichy pour avoir participé dans le passé à des réunions communistes (sanction rétroactive), il est incarcéré à Fresnes par les Allemands pour avoir tenu des propos bellicistes. Ces sanctions provoquent en milieu universitaire, qui était plutôt de droite avant la défaite, les premières campagnes collectives de protestation contre le régime et la répression vichystes. Elles aboutissent à la libération du savant et à sa mise en résidence surveillée à Troyes. Plusieurs universitaires sont dénoncés par la presse collaborationniste comme de "pauvres" savants par des journalistes qui n'ont pas dépassé le stade des manuels scolaires. Le 11 novembre 1940, des lycéens hostiles à Vichy et à l'occupant manifestent à l'arc de triomphe en signe de protestation.

Mais dans le domaine de la répression, Vichy se fait duper par les extrémistes de la zone occupée. Les prises de position qui déclenchent les foudres de la police en zone libre sont peu de chose au regard des propos de plus en plus séditieux et insultants proférés contre le Maréchal par la presse de zone occupée. Vichy se heurte en effet aux ultra-collaborationnistes qui l'accusent de laxisme et empiètent sans complexe sur les services publics. Le PPF de Jacques Doriot crée son propre service de renseignements par le truchement de son organe de presse, *Le Cri du peuple*, qui donne des consignes et codifie la délation à travers une sorte de catéchisme de l'action civique. Le parti s'arroge ainsi des prérogatives régaliennes qui relèvent du ministère de l'Intérieur et crée des "Equipes Pétain" dont le devoir est de flétrir et de dénoncer tout ce qui peut s'opposer à la Révolution nationale⁴³. Cette prise de pouvoir par de petits partis

extrémistes va peu à peu installer un climat d'anarchie incompatible avec l'idéal d'ordre et les objectifs du régime de Vichy.

Encore *Le Cri du Peuple* reste-t-il réservé au regard de *L'œuvre*, de Marcel Déat, qui, dans son édition du 1er août 1941, dénonce la trame du vaste complot ourdi à Vichy contre la France. Sous le titre "Vichy clinique d'avortement", Marcel Déat, aiguillonné par quelques réminiscences d'Ulmar de gauche, ressuscite les vieux mythes complotistes de la "synarchie", du "syndicat" et des "200 familles" qui sabotent à leur profit la Révolution nationale et la politique d'alliance avec le Reich.

C'est donc un profond travail de sape qu'opèrent les ultra-collaborationnistes avec l'assentiment occulte des Allemands toujours désireux de diviser pour mieux s'imposer. Les divergences sont si profondes qu'il n'est pas rare qu'on en vienne aux mains comme le prouve l'étonnante joute qui opposera René Benjamin, grand prêtre du culte maréchaliste, à l'ultra collaborationniste Pierre-Antoine Cousteau, personnage insignifiant mais pervers.

René Benjamin, alors président du jury Goncourt, publiait en juin 1943 un livre bassement courtisan à la gloire du Maréchal Pétain : *Le Grand homme seul*. C'était une pâtée de tours pompiers et de consonances cacophoniques du genre, « Je peux peut-être » ou « À l'heure alors », coulée dans un tissu de verbigérations. À propos d'un dialogue entre Pétain et Maurras qui s'inspire du dialogue de Platon, Benjamin, porté par l'extase, écrit : « Les yeux de ces deux hommes croisèrent leurs feux. Ce furent deux éclairs. Je crois les voir encore » ou bien « c'est au sortir d'une bonne conversation pendant un brave repas tout simple, à la française. » ou encore « Maurras en ferme les yeux de gratitude béate. » Quelques mois plus tard, P.-A. Cousteau, citant ce livre traitait Benjamin de « bouffon » dans *L'Appel* du 27 janvier 1944. Benjamin lui répondit en le qualifiant de « salaud » et d'« imbécile ». Cousteau enchaîna : « je tenais M. Benjamin pour un vilain bonhomme, prêt à toutes les sales besognes. Je le savais infâme, je le savais peu doué pour les lettres et d'un jugement borné. Mais j'ignorais qu'il fût tout à fait idiot. » etc...

Tel est le niveau de l'antagonisme qui oppose les révolutionnaires collaborationnistes de Paris aux orthodoxes de Vichy quelques semaines avant le débarquement de Normandie. Or, la presse collaborationniste de Paris est largement pourvue en papier par la Propaganda Staffel alors qu'à la même époque Mauriac parvient à peine à décrocher par faveur de quoi faire tirer 3000 exemplaires de son roman *La Pharisienne* et que Georges Duhamel est interdit d'édition. Comment s'étonner dès lors de l'effondrement du niveau littéraire de

la France ?

Le fossé qui sépare les deux zones est peut-être plus sensible dans le domaine des mœurs et de la culture. En zone occupée, règne une relative liberté dès lors qu'il n'est pas porté atteinte à l'intégrité de la puissance occupante. En zone sud c'est une véritable terreur puritaine qui s'abat sur la pensée.

Terreur puritaine en zone libre

Le 9 juillet, un article du *Temps* sur « La Jeunesse de France » dénonce l'influence néfaste de Gide sur les jeunes, uniquement sur la foi des titres de deux de ses livres : *le Traité du Narcisse* et *L'Immoraliste*. C'est « contre cette influence considérable, mais néfaste, qu'il faut aujourd'hui réagir, écrit Gide, car j'aurais fait fâcheuse école, formant une génération orgueilleuse et déliquescence. » Gide prend la critique en philosophe car « cette vieille accusation de *corrumpere juventutem* met du bon côté de la gloire plus sûrement que les éloges » mais il redoute que pareille accusation n'annonce un prochain interdit sur ses œuvres⁴⁴.

En zone occupée, la censure allemande est essentiellement politique. La censure des mœurs y est très légère, à moins qu'il ne s'agisse de pièces juives, comme les comédies de Bernstein. En zone "libre" s'ajoute à la censure politique une censure puritaine éminemment castratrice. C'est une véritable « terreur », selon le terme employé par Henri-René Lenormand, qui se déchaîne contre le livre et le spectacle. Henri-René Lenormand est bien placé pour fustiger les outrances du puritanisme vichyste. Il est à la fois dramaturge et psychanalyste. « Au sang généreux qui coule encore, écrit-il dans *Comoedia*⁴⁵, malgré la défaite dans les veines de l'écrivain français, on s'efforce de substituer un fade et rosâtre liquide. » 700.000 volumes sont retirés de la circulation. Le substantif « fesse » est interdit d'impression. Un ouvrage d'ethnographie africaine est mis au pilon, parce qu'il contient la photographie d'un indigène *in naturalibus*. Une liste d'auteurs dramatiques censurés est dressée. Y figurent, dans un voisinage incohérent, Maurice Donnay, Paul Raynal, René Fauchois, Jean Cocteau et Lenormand lui-même.

Amants, de Maurice Donnay, jugée dangereusement subversive; *Boudu sauvé des eaux*, innocente comédie de Fauchois et *Tartuffe* sont interdits en zone non occupée. Et, pour comble d'humiliation, aucune de ces mesures n'est imputable aux Allemands. Selon Henri-René Lenormand cette censure est d'essence religieuse sans avoir été réclamée par la hiérarchie catholique.

Il n'est donc pas étonnant que *Les Décombres*, de Lucien Rebatet, ait été

interdit en zone « nono » après avoir fait des prodiges de vente en zone occupée. Les pages anticléricales et antimilitaristes, d'une extrême férocité, sont aux antipodes de l'esprit de Vichy. Rebatet écrit : « J'appréciais peu que le clergé s'emparât de notre malheur pour se pousser au premier rang. Ses voix engluaient à chaque instant la radio. Je détestais ces abbés feutrés qui venaient nous mettre en garde contre l'amertume et la colère... »

L'œuvre du 20 août renchérit : « Le haut clergé français forme, depuis trente années, l'une des plus remarquables collections de laquais et de chiens couchants, rampants devant le pouvoir, que puisse offrir l'histoire de la lâcheté humaine. »

Puritains de Vichy et collaborationnistes de Paris sont pourtant d'accord sur un point : il faut abattre sans pitié les auteurs décadents de l'entre-deux-Guerres qui ont sapé le moral de la jeunesse et jeté la France dans l'abîme. C'est sur la bienheureuse Côte d'Azur qu'un orage impromptu déchire le voile des illusions sous lequel les artistes se croyaient protégés, en zone libre, des aléas de la conjoncture. Le 22 mai 1941 doit se tenir à Cannes une série de conférences à l'hôtel Ruhl au cours desquels André Gide a prévu de faire connaître le poète Henri Michaux comme il le mérite. Or, le jour même de l'événement, son organisateur, le journaliste Roger Stéphane, reçoit une lettre comminatoire de la Légion des combattants le sommant de renoncer au projet. Gide, y est traité de "Corydon" et de "communisant", et accusé d'avoir été, avec *Quai des brumes*, l'artisan de la défaite pour avoir introduit chez les jeunes le virus de la corruption. Ordre lui est donc donné d'avoir la « pudeur » de se taire.

Aussitôt, les littéraires présents à Cannes tiennent conseil. Roger Stéphane, Gide, Roger Martin du Gard, Marc Allegret, Marcel Achard et Malraux se demandent comment réagir. Passer outre le diktat est impensable. Les légionnaires ont réservé un grand nombre de places et sont bien décidés à orchestrer la grande musique. Gide propose d'annuler la conférence et d'annoncer cette décision en la faisant précéder d'une protestation qui serait lue par l'actrice Francis Claude, avec l'espoir qu'on n'oserait pas interrompre une femme. Proposition rejetée. Malraux fait remarquer que Gide, auteur de talent, ne peut se mettre au niveau du général Acquavica, secrétaire de la Légion, dont la mise en demeure est rédigée dans un français patagonique. On décide néanmoins de lire une protestation écrite en bon français suivie de la lecture du texte écorché d'Acquavica.

Soudain, coup de fil. C'est Acquavica qui annonce que la Légion a décidé, dans un mouvement de grandeur d'âme, d'autoriser la conférence de Gide « par

égard à son talent, si bon lui semble ». Mais « bon ne lui semble pas. » Impossible d'accepter d'une bande d'Ostrogoths ni interdiction ni licence. L'apparition de Gide sur l'estrade, à 9 h 15, est saluée par une salve prolongée d'acclamations. La lecture de sa déclaration est ponctuée d'applaudissements. Le public atterré hurle son indignation lorsqu'on lit le texte d'Acquaviva. Alors, le dramaturge Claude-André Puget, qui est dans la salle, monte sur scène et invite Darnand, chef local de la Légion, à venir faire lui-même une conférence sur Michaux. Et ce sont les légionnaires qui se font huer. Dans les jours qui suivent, 165 d'entre eux remettent leur démission⁴⁶ .

À Paris, la presse ultra collaborationniste triomphe et jubile. *L'Appel* du 12 juin 1941 commente, en attribuant la mesure d'interdiction à Pétain lui-même : « bonne mesure d'hygiène publique : interdiction faite à "Monsieur" André Gide, en date du 22 mai, de parler dans un hôtel « chic et sans doute gaulliste de Nice, et d'y présenter à un public de Juifs, de snobs et de crétins refoulés, un véreux et obscur Corydon nommé Michaux. » Et cette presse croit faire preuve d'esprit en surnommant André Gide "l'androgide" !

Dans le même temps, à Vichy et sur la Côte d'azur, La zone dite libre se présente sous un jour nouveau.

Chapitre III

L'an 40

Vichy – Côte d'Azur – Grand large

« Français, vous avez la mémoire courte » disait un jour le Maréchal. Rien n'est plus juste. Quelques semaines après l'exode et la blitz Krieg, Vichy baigne dans un climat festif tandis que la Côte d'Azur retrouve sa clientèle ordinaire plus euphorique que jamais. Après les tragédies de la guerre et de l'exode on découvre à Vichy et sur la Côte un monde déroutant, avant tout soucieux d'oublier les 100000 soldats tombés au front, les 2 millions de prisonniers et les jours noirs de la défaite.

Le choix de Vichy comme capitale du nouvel Etat ne doit rien au hasard. Nulle ville, en effet, ne se prête mieux que la reine des villes d'eaux au rôle de capitale, même provisoire. Les grands palaces deviennent autant de ministères. La liaison entre les divers départements du pouvoir est instantanée, le réseau téléphonique est dense. Il n'y a que quelques mètres entre l'Hôtel du Parc, où sont installés la présidence, la vice présidence du Conseil et le ministère des Affaires étrangères et le Majestic où siègent les questures; le Carlton, qui abrite les Travaux publics, l'Education nationale, et l'hôtel des Ambassadeurs où résident les ambassadeurs accrédités auprès de l'Etat sont à une enjambée de là.

Vichy, capitale de la foire aux Vanités

Dans son livre tristement célèbre, *Les Décombres*, Lucien Rebatet, qui pouvait parfois se montrer bon écrivain, a laissé une description gothique de cette capitale improvisée :

Vichy est un salmigondis cocasse de hammams couronnés de coupoles vaguement turques, de kiosques, de casinos, de tarabiscotages en zinc, en ferraille forgée, en rocailles, qui représentent à peu près toutes les incongruités architecturales du dernier siècle et voisinent avec de lourds échantillons de nos bâtisses contemporaines. Cette espèce d'exposition universelle offrait l'agrément d'être [...] Que le chef de l'État en fût réduit à planter son drapeau sur un vulgaire « building » à touristes, on ne pouvait concevoir un signe plus affligeant de notre détresse.

Une fois les curistes chassés, on s'installe à l'Hôtel du Parc dans un désordre de bazar oriental. « Dès 7 heures du matin, note Roger Stéphane, les valets de

chambre et les chasseurs de l'hôtel du parc descendent les bagages des clients, pendant que les soldats attachés à l'état-major montent dans les chambres de lourdes caisses contenant nos raisons d'espérer ou de désespérer⁴⁷. » Les trois départements ministériels y sont superposés : services de la présidence (Maréchal Pétain) au premier étage, services de la vice-présidence (Pierre Laval) au deuxième et services du ministère des Affaires étrangères (Paul Baudoin), au troisième. Entre les trois services, le va-et-vient est permanent. Seul le jeune Baudouin circule à pied d'un étage à l'autre car les ascenseurs de l'Hôtel sont constamment embouteillés et il n'est pas rare de piétiner cinq à six minutes dans l'attente de la cabine. Aux nombreux visiteurs s'ajoutent des dizaines de kilos de dossiers. Les liftiers s'en indignent: « Ça ne paye pas, dit l'un. C'est pas un ascenseur, ça, c'est un monte-charge."

Toutes les chambres à coucher sont converties en bureaux. Les affaires de la France se traitent en des lieux où, la veille encore, il n'était question que de vésicule biliaire. Dans les chambres, on enlève lits et meubles inutiles. Les administrations se tassent les unes contre les autres. Tel directeur prend place derrière un étroit guéridon dans un décor de boudoir. Aux murs, le portrait du Maréchal domine partout les lieux. Les dossiers s'entassent sur les chaises, parterre, dans les baignoires, sous les lits, dans les lavabos. La cuvette des WC, seule, est dispensée de les héberger. Chaque chambre abrite un ministère dont le secrétariat a été aménagé dans la salle de bain attenante. Le Maréchal s'accommode avec bonhomie de la bizarrerie des lieux. « Il en a vu d'autres, note son hagiographe René Benjamin. Vichy est un billet de logement de plus. Il escompte avec patience un avenir meilleur. Lui aussi a un bureau qui était une chambre. Il me l'a montrée. Il a tourné un verrou pour ouvrir la salle du Conseil des Ministres. Elle était vide. Il a dit : Voilà. Ce n'est que cela [...] Il travaille sur une table étroite. Elle lui suffit. Il ne l'encombre jamais. Les papiers passent, ne restent pas. La pièce est dans un angle de l'hôtel du Parc. De la fenêtre on voit l'Etablissement de bains. »

Pareille disposition réserve d'étonnantes surprises. Le bureau du chef de l'Etat présente sur l'un de ses murs deux portes ornées de glaces qu'on prendrait volontiers pour les portes d'une armoire. Ce sont les portes qui donnent sur le secrétariat du Maréchal. Un jour, un témoin a vu l'une des deux portes s'ouvrir et Pétain entrer dans son bureau. « C'est étrange, dira-t-il, j'ai eu l'impression que le Maréchal sortait d'un placard⁴⁸. »

Une autre fois, Jacques Benoît-Méchin voulant se rendre chez le chef de l'Etat ouvre une porte et tombe sur une femme assise sur un bidet. Il esquisse un

mouvement de recul, croyant l'avoir surprise pendant ses ablutions intimes. Mais elle lui dit en souriant :

— Que cherchez-vous, Monsieur ?

— Le bureau du Maréchal, répond-il gêné

— Entrez donc, c'est ici. Je suis sa secrétaire.

Benoist-Méchin s'aperçoit alors qu'une salle de bain sert d'antichambre à la présidence et que la demoiselle au bidet est une dactylo devant sa machine posée sur une table basse.

— Que faites-vous, lui demande-t-il ?

— Je tape la Constitution⁴⁹.

Dans le hall de l'hôtel, au milieu des pancartes indicatrices et des panneaux où quelques prospectus oubliés évoquent les vacances de neige ou les bords de mer, une population affairée et disparate grouille, scrute les potins. Les postes sont instables et on les perd en moins de 24 heures. Des directeurs généraux sont balayés du jour au lendemain et se retrouvent sans siège, comme à la chaise musicale. De nouveaux promus surgissent, prêts à en découdre mais d'invisibles oubliettes les engloutissent au bout de quelques jours. Seuls s'y retrouvent les équilibristes et les cascadeurs.

Une fois l'installation achevée, l'Hôtel du Parc offre un tableau inattendu. On pourrait croire que règne en ce haut lieu de vertu puritaine une atmosphère grave et noble. Or, à l'heure de l'apéritif, c'est la stupeur. Le bar est envahi par de jeunes et jolies femmes, fort délurées, à la page, importantes, amusantes, dynamiques et encombrantes. N'y manque qu'un orchestre swing. Intrigues, potins, combines agrémentent ces réunions politico mondaines où les affaires de cœur rivalisent avec les questions de haute politique. Victor Bathélémy, ancien communiste venu à Vichy pour tenter sa chance dans l'ombre du Maréchal se souvient : « La promiscuité qu'engendrait un tel surpeuplement, ajoutée au déracinement et au traumatisme de la défaite, provoquait un relâchement des mœurs à peine imaginable. Tout le monde couchait avec tout le monde⁵⁰ » tandis qu'au dessus, au deuxième étage, le “Chef” méditait sur les bienfaits de la Révolution nationale.

Entre la tragédie de l'exode et la splendeur factice d'une capitale de carton pâte, le contraste est ahurissant. Vichy offre le spectacle aussi inattendu que déplacé d'une faune mondaine qui n'a rien à envier au *High Life* parisien. Rebatet en a laissé une fidèle description :

Vichy bourdonnait, comme un Deauville des plus heureux jours. De la gare à

l'Allier, c'était un flot de robes pimpantes, de négligés savamment balnéaires, de vestons des grands tailleurs, Hollywood, Juan-les-Pins, les Champs-Élysées. Étaient au rendez-vous, tout Auteuil, tout Passy, toutes les grandes « premières » de Bernstein et de Jean Cocteau, la haute couture, la banque, la Comédie-Française, le cinéma, avec les grues les plus huppées du boulevard de la Madeleine, juchées sur leurs talons Louis XV et sur une superbe dont elles ne descendaient plus à moins de mille francs.

Dans les parages de l'hôtel du parc, l'atmosphère est étrange. La foule piétine dans l'attente de cet instant magique où le Maréchal fera son apparition à la grande porte du palace. Peut-être tapotera-t-il la chevelure de cet enfant qui se détache en bordure de la rue. Alors, les parents s'en iront comblés car le saint homme a des onctions de thaumaturge. Un peu plus loin, Laval, cigarette aux lèvres et cravate blanche au col, traîne sa dégainée de bagnard entouré d'une cour d'arrivistes et de politiciens véreux. Des fantômes de parlementaires errent dans le parc, sur les bords de l'Allier ou aux abords des hôtels réquisitionnés dans l'attente d'être reconnus comme les personnalités providentielles de tel ou tel service. On se presse autour des buvettes avec l'espoir d'être reconnu par un curiste d'envergure nationale et d'engager le dialogue avec lui. Une à une, les cases de l'échiquier politique se remplissent ou se libèrent. Ça bruisse de rumeurs et de supputations. Jean Montigny sera-t-il directeur de l'Information ? Tixier-Vignancour de la Radio ? Giraudoux prendra-t-il la direction des Œuvres Françaises ? Mystère. René Gillouin n'a pas été nommé secrétaire général à l'Éducation Nationale comme prévu. Étonnant !

Au quai d'Orsay (3^e étage de l'hôtel du Parc), bain de jouvence. La moyenne d'âge du corps diplomatique est abaissée à 50-70 ans. Un certain Charvériat, ayant été nommé ambassadeur à Bucarest, il libère le poste envié de directeur des affaires politiques. C'est RoCHAT (68 ans), directeur adjoint, qui lui succède. L'expérience qu'il a acquise dans différents ministères comme chef de cabinet des Affaires Étrangères de 1933 à 1936 lui sera d'un précieux secours. Ailleurs, des noms d'inconnus surgissent.

Si l'hôtel du Parc ou le Majestic grouille de visiteurs, il est d'autres lieux où règne un calme idyllique. Dans une école proche de l'hôtel de ville, le ministère de l'Éducation nationale coule ses premiers jours paisibles en attendant meilleur logement. À l'entrée, le directeur de cabinet, Louis Lavelle, philosophe existentiel et doctrinaire de l'anti-narcissisme paraît un peu déconcerté par son nouveau métier auquel rien ne l'avait préparé. Le directeur de l'Enseignement

supérieur, M. Rosset, coiffé d'un béret basque, accueille lui-même les visiteurs dans la cour, et celui de l'Enseignement du second degré, un bon géant dénommé Chatout, fait de même.

Et partout, les militaires paradent, le képi galonné et le torse ruisselant de décorations. Rien de tel qu'une bonne défaite pour vous donner fière allure. Battue sur le terrain, l'armée triomphe en ville. Les décorations pleuvent dru. Du matin au soir, tout le monde défile au son de la Marseillaise, en rang et au pas cadencé, drapeau tricolore en tête. L'armée d'armistice réduite à la portion congrue fait une démonstration éblouissante devant l'hôtel du parc sous l'œil martial du Maréchal et du général Weygand. Elle est suivie par la légion des combattants et le sera, bientôt, par la sinistre Milice. Dans le même temps, des groupes d'officiers allemands en civil sillonnent incognito les rues de la ville et raflent les dernières boîtes de pastilles aux kiosques des Sources et les derniers chocolats aux étalages de la " Marquise de Sévigné".

Ce faisant, Vichy est devenu le point de mire de tous les regards. Les politiciens ne sont pas les seuls à hanter les lieux. Plusieurs sommités du monde des lettres et des arts s'y sont données rendez-vous, mues par l'idée insensée de se retrouver au cœur d'une France renaissante et de s'y faire connaître. Le monde de la littérature est partout. Roger Martin du Gard, le plus modeste des prix Nobel, promène un coquin de veston à carreaux. « J'ai dû m'enfuir de Bellevue, explique-t-il, sans avoir le temps de faire ma valise. » Et quand on lui demande ce qui l'a amené à Vichy, il répond : « La curiosité ». Mais il refuse de prendre des notes. « Non, dit-il, il faudrait un Saint-Simon qui aurait lu Ubu-roi. » Rencontrant Louis Martin-Chauffier en compagnie de Martin Maurice, auteur de *Amour, terre inconnue*, il leur propose de fonder l'association des Martin de la littérature. L'éditeur Bernard Grasset, perpétuel exalté, cherche à s'imposer comme l'homme providentiel de l'édition française. Il s'en est entretenu avec le président de la Société des gens de Lettres, Jean Vignaud, qui vient de repartir pour la capitale.

On songe déjà aux prochaines élections académiques. Quand rentreront nos habits verts ? Quand la Coupole rouvrira-t-elle ses portes ? Henri Massis, cependant, a d'autres soucis. À l'Hôtel du Parc, comme un flatteur lui demande s'il serait candidat à l'un des fauteuils vacants, il répond avec gracieuseté : « Ce n'est pas le moment de se mettre immortel en tête ».

Le monde du cinéma ne manque pas à l'appel. Dans les rues et autour des fontaines thermales déambulent Louis Jouvet, qui prépare une tournée en Amérique du Sud, Madeleine Ozeray qui, au grand dam de Jouvet, n'a d'yeux

que pour Max Ophuls; la chanteuse Mireille, qui prend des leçons de vélo; Claude Dauphin, Jean-Pierre Aumont, Charles Vanel, Yvonne Printemps, Jean Cocteau et Corinne Luchaire, suivie d'un jeune journaliste de *Paris Soir*, Max Corre, futur directeur de *France-Dimanche*, dont elle vient de tomber amoureuse.

Le jour de son arrivée, elle participe à un excellent dîner organisé par son père, le journaliste Jean Luchaire, l'homme qui monte. N'est-il pas, de longue date, l'apôtre de la réconciliation franco-allemande ? Autour de la table ont pris place Jean-Pierre Aumont, Claude Dauphin, son frère Jaboune, animateur d'émissions enfantines à la radio, la chanteuse Mireille, Emmanuel Berl dont on murmure qu'il inspire, quoique juif, les discours de Pétain. Ici ou là, les discussions s'animent. Cocteau déclare : « Nous n'avons eu ni assez de foi ni assez de mauvaise foi pour gagner cette guerre. » À Roger Stéphane, qui lui demande: « Quels sont tes projets ? » Jean-Pierre Aumont répond : « Vivre ». Emmanuel Berl déclare à Jean Luchaire, un sourire ironique aux lèvres : « Vous serez pendu, mon cher ami. » Etrange prémonition quand on sait qu'il sera fusillé⁵¹.

C'est dans les restaurants que se nouent et se dénouent les intrigues. Quiconque veut réussir doit être vu au "Chantecler", restaurant de l'hôtel du parc. Haut lieux de la vie politique et mondaine, il reçoit le Maréchal qui, entouré du gratin politique, y prend ses repas abrité par un paravent. D'autres établissements participent du snobisme ambiant. À la brasserie "Gambrinus", où il y a foule, les nouveaux arrivants attendent sur une terrasse couverte où un « aboyeur » stylé les appelle par leur nom dès qu'une table est disponible. Un frémissement parcourt les convives quand on appelle Baudouin ou le sinistre Adrien Marquet. Au restaurant des "Fleurs", long couloir bordé de tables, on attend d'abord dans le brouhaha. Pour patienter, on va de table en table serrer la main des amis et connaissances. L'aviateur Fonck, ami de Goering et futur collaborationniste en vue, en est l'un des habitués.

Il y a encore "Marius", plus modeste, et "Ricoux", petite boîte sur les bords de l'Allier. "À la bonne cuisine", l'ambassadeur François Poncet et même le président Laval (après avoir bu son verre à la source de l'Hôpital) font de fréquentes apparitions. De là, on va prendre le café à l'Aviso, au bord de l'eau, en regardant les pédalos glisser sur la rivière, ou l'on se promène dans les rues qui offrent un spectacle ahurissant.

On y rencontre le Tout-Paris du Fouquet's et des Deux-Magots. Et de partout s'élèvent des effluves de ragots qui font bourdonner la ville. Roger Stéphane en a

noté quelques-uns. Emmanuel Berl ne comprend pas l'indignation de certains journalistes devant l'antisémitisme de *Paris-Soir* : « Je sais bien que ce journal doit tout à Lazareff, mais il n'y avait pas que des rédacteurs juifs. » André Germain est attablé au Cintra. Grand banquier, il plastronne. N'est-il pas de longue date partisan d'un rapprochement avec l'Allemagne ? Pour lui rabattre le caquet, l'éditeur Léon-Pierre Quint lui rappelle qu'il est l'auteur d'un livre antihitlérien dont la publication a été suspendue *in extremis* en mai. Or, il lui laisse entendre que les épreuves n'ont pas toutes été détruites. Aie ! Y aurait-il du chantage dans l'air ? Un jour, André Germain prend Roger Stéphane par le bras et lui dit en aparté : « Mme Boas de Jouvenel, mère juive du philosophe pro-allemand Bertrand de Jouvenel m'a suggéré de fonder "un journal antisémite modéré". »

Avant chaque repas on se réunit pour l'apéritif. Quatre bars de Vichy se partagent la clientèle chique : La "Restauration", où se rencontrent les émigrés des Deux Magots ; le "grill de l'Hôtel du Parc", fréquenté par les « officiels » et les « officieux », et où, un jour, Y. M. déclare qu'après tout, la nouvelle politique française est celle de Ferdonnet, ce qui lui attire une réponse cinglante : « Vous ne pourriez pas dire *Monsieur* Ferdonnet ? » ; "Le Cintra", sorte de « salon de thé pour vieilles Anglaises », reste à peu près désert. Aux "Ambassadeurs", la clientèle arrive à partir de 10 heures du soir. C'est ici que viennent tous les soirs l'actrice Corinne Luchaire et Gérard Oury, jeune pensionnaire du Français, « aigri et antisémite parce qu'il n'a pas la gloire de J.-P. Aumont » précise Roger Stéphane⁵².

Sur un autre versant, la cité thermale offre un tableau de désolation dès qu'on s'éloigne de l'hôtel du Parc, de son environnement cossu et de son cérémonial factice. Des riverains sont refoulés vers des logis étroits et peu nombreux, les administrations se réservant les logements les mieux placés. Les Vichyssois modestes, expulsés de chez eux, se débattent parmi les innombrables difficultés de la vie quotidienne. Bousculades et files d'attente se multiplient tandis que les prix montent en flèche, comme partout ailleurs, et plus encore peut-être, les campagnes des environs étant vampirisées par l'intendance des grands hôtels et des restaurants de luxe tandis que le peuple affamé grelotte, le charbon étant réservé aux palaces et aux administrations.

Des policiers et les hommes noirs du Maréchal, sorte de milice privée, parés de baudriers et de gants à crispins sont partout. Des mouchards aussi, les uns hantent les simples bistrots, les autres les bars chics ou les salons des hôtels ministériels. Mais le service d'ordre ne peut empêcher la jeunesse doriotiste de

fracasser de nuit les vitrines des commerçants juifs pas plus qu'elle ne peut faire la chasse aux patriotes qui barbouillent les murs de « Vive de Gaulle ».

Dans tout cela, où est la France ?... Atmosphère de complot et de gabegie dans les ministères, de combine dans les bars à la mode, de noce au « Cintra » ou au Chalet du parc et de misère ailleurs, syndics de faillite un peu partout... Vichy est bien cette capitale d'un Etat planté sur le roc des illusions et de la crédulité publique. Un autre pôle du *high Life* se dessine sur la Côte d'azur, à Cannes, notamment, où les nostalgiques du premier festival sont revenus sur les lieux de leurs plaisirs avortés.

Sous le soleil du Midi

Nice, Antibes, Cannes et Juan-les-Pins baignent dans une atmosphère festive. « Nice, écrit Maurice Chevalier, connaît une période de boom extraordinaire, surpeuplé de réfugiés; toutes sortes d'affaires importantes et mystérieuses s'y traitent à chaque heure. Les bars, restaurants, cabarets regorgent de personnages ne regardant pas à la dépense. » « Tout y coûte un prix fou, note Cocteau dans son *Journal*. On se ruine avec la nourriture, les hôtels. Jeannot [Jean Marais] m'écrit qu'il paye 180 francs (90 euros⁵³) une soupe pour le chien⁵⁴ »

Les jeunes vedettes du cinéma français ont élu domicile au Grand Hôtel de Cannes. En ce mois d'octobre estival, Michèle Morgan, Michel Auclair, Louis Jourdan, Danielle Darrieux et Micheline Presle ignorent les temps calamiteux. Dans l'insouciance des vacances retrouvées, ils vivent au rythme des baignades, des parties de tennis, des balades à vélo et des farces de collégiens qui mettent l'hôtel sens dessus dessous⁵⁵. La guerre ? Quelle Guerre ?

Non loin de là, Mireille Balin a rejoint Tino Rossi dans sa somptueuse villa de Catari. Tous deux égayent la bonne ville de Cannes par leurs visites fréquentes. C'est l'idylle du moment, celle qui berce le cœur des jeunes filles à peine écloses aux choses de la vie. On ignore encore que le couple se déchire et que Tino Rossi, que tenaille une jalousie de tigre, ne peut même plus supporter de voir l'actrice un livre à la main⁵⁶.

Dans les rues de la ville, le tambour municipal annonce à la ronde que Claude Dauphin, Gaby Morlay, Pierre Brasseur, Robert Lynen ou Jean-Pierre Aumont apparaîtront sur scène, le soir même, « en chair et en os ». Pour les habitants de la Côte d'Azur, c'est une aubaine. L'exode a drainé dans le Midi une foule d'acteurs qui se donnent en spectacle dans les endroits les plus insolites : tréteaux, cirques, salles de mairies, granges, garages⁵⁷ ...

Maurice Chevalier, converti à l'idéal de la Révolution nationale, chante à Car au Majestic. Il chante, qui l'eut cru, une nouvelle chanson dédiée au Maréchal dont la postérité n'a gardé aucune trace. Il faut croire que l'inspiration pétainiste ne sou pas l'enthousiasme puisque le public réclame *Prosper Youp la boom c'est le ro macadam*. Alors, dans les paroles de « notre Maurice national », plane l'ombre puritanisme de Vichy.

— Non, dit-il, je ne chanterai pas « Prosper ». Je ne vous chanterai pas non « Valentine ». Ce sont des chansons d'avant guerre. Les mauvais garçons n'ont rien à faire dans la France d'aujourd'hui. Et il chante « Ma Pomme » dont la fra gaité et la gentillesse n'ont rien d'équivoque⁵⁸.

Le "Bidou" rouvre ses portes comme de nombreuses boîtes de nuit, anciennes et nouvelles, qui drainent la foule des Français réfugiés en zone Sud. Au théâtre du Casino, on joue une « comédie de jeunes », *Am Stram gram* où se révèle la frêle débutante Michèle Presle. Viviane Romance, Edmond Greville et Pierre Blanchar s'établissent sur cette côte d'azur bercée par la voix "douce et caressante" de Germaine Montero tandis qu'au casino de Cannes Jules Berry, joueur et fumeur invétéré, tente sans succès d'initier Maurice Chevalier au baccara⁵⁹.

Extraordinaire atmosphère à Monte-Carlo. Des gens impassibles perdent 100 francs – ou dix mille francs. Beaucoup perdent leur nourriture du lendemain. « Mais le jeu est une nourriture. Pour la plupart des joueurs, le jeu, c'est l'aventure à portée de la main⁶⁰ ».

À Antibes, Marcel L'Herbier rêve. Dans son jardin, il réunit Jean Renoir, Pagnol, Henri Decoin, Marc Allégret et Raymond Bernard. Tous ensemble, ils échafaudent de mirifiques projets. Il s'agirait de fonder à Valbonne, non loin de Mougins, un vaste complexe cinématographique, une sorte de Cinecittà ou de Hollywood à la française. Les démarches pour l'acquisition du terrain et l'adhésion des municipalités vont bon train. On dresse des plans sur le papier. Mais en ces temps calamiteux, les châteaux en Espagne apportent une platonnique bouffée d'oxygène avant de s'écrouler⁶¹. Au-delà du rêve, l'avenir du cinéma n'incite guère à l'optimisme. À Jean-Pierre Aumont, Cocteau écrit : « Si on parle de films, tâche de caser Jeannot. On va faire des films jeunes et agricoles. On aura besoin de vous tous. Moi, je ne suis pas sans crainte devant une longue période "morale" et plate. Tout relief sera suspect⁶² ».

Dans l'immédiat, il faut survivre. Des acteurs de talent en sont réduits à des expédients navrants. Robert Le Vigan s'est réfugié à Oran où il retrouve sa femme Alphonsine Lassauce. À Alger et à Oran, le voilà en quête d'un engagement dans les studios de la radio ou dans un théâtre, mais sans succès. De retour à Marseille, il rencontre le metteur en scène André Hugon qui le recrute à vil prix pour une comédie policière de piètre niveau, *Chambre 13*. Jules Berry et sa femme, Josseline Gaël, ont déjà signé. La mort dans l'âme, Le Vigan les imite, ce qui lui permet de subsister quelques mois⁶³.

Sous l'insouciance de façade perce l'angoisse. Le Midi est devenu la terre d'accueil provisoire d'une autre catégorie de réfugiés, beaucoup moins enviables : les Juifs. Certains d'entre eux, parmi les producteurs, font même des projets. Mais le vent a tourné et, bientôt, il n'est plus question que de sauver sa vie. Alors, l'humour du chroniqueur Galtier-Boissière, qui suggère que Cannes s'écrive désormais Kahn, semble un peu déplacé.

D'autres détails, anodins d'apparence, annoncent la tragédie. Au terme d'une tournée théâtrale, Robert Lynen, le garçonnet qui, huit ans auparavant, a fait pleurer la France d'émotion dans *Poil de carotte*, de Julien Duvivier, décide de s'éclipser. La larme à l'œil, Jean-Pierre Aumont se souvient : « Nous le taquinions quand il refusait de nous dire où il irait, après notre tournée. Nous ne savions pas qu'il faisait déjà partie d'un groupe de résistants. » Robert Lynen sera arrêté, déporté en Allemagne et fusillé en février 1944. Devant le peloton d'exécution, il forcera l'admiration de ses bourreaux⁶⁴.

Au soleil de la Côte d'azur, quelques-uns ont préféré l'air du grand large.

Ceux du grand large

La presse collaborationniste se déchaîne contre ces Français d'Amérique qui déserté le pays. Fort heureusement veille la justice immanente. Le journaliste nazi Emile Buré, dont on dénonce la vénalité et l'ivrognerie et qui dirige le journal gaulliste *France-Amérique*, y serait mort après un séjour en hôpital psychiatrie. Mort... mort de langueur, terrassé par la nostalgie de la « douce France », dit *L'hebdomadaire 7 Jours*, annonce dans sa grande enquête sur « Les émigrés français aux Etats-Unis⁶⁵ » qu'on a trouvé la cause de cette langueur : il n'apprécie pas les restaurants libre-service qui pullulent à New-York : « Jamais, soupirait-il, je m'habituerai à ça. Nous étions dans une « cafétéria » de « down town », comme milliers et des milliers d'autres habitants de New-York. Nous déjeunions dans ces établissements où, en entrant, on reçoit un plateau et un couvert, avec lesquels on passe devant un comptoir long de 25 mètres, sur lequel s'alignent des foules de p

et des monceaux de victuailles. [...] assis ou debout, son chapeau sur la tête mange comme des bêtes à l'étable, ces rations de nourritures. » Cette Amérique *Temps modernes* est bien la cause du suicide, soutient le tabloïde.

Les autres émigrés partagent le même sentiment, poursuit le journaliste. « tiennent mieux le coup mais, au fond, tous sont punis d'avoir quitté leur pays par regret qu'ils en éprouvent à chaque seconde de la journée. Je les ai tous vus de ces dernières semaines, les « émigrés ». Tous, même ceux qui habitent les hôtels de luxe et que Simone Maurois appelle plaisamment les « ritzfugiés », ont au cœur l'amère nostalgie de la patrie lointaine. Ils sont rongés d'inquiétude quand ils pensent à ce qu'ils ont pu devenir leur appartement à Paris. »

Les occasions de humer l'air de la patrie perdue ne manquent pourtant pas à New York. Il suffit de se rendre dans les restaurants français comme « l'Atelier », juché au sommet d'un building de 26 étages dominant le Central Park, ou comme « La Porte soufflée », auberge aux nappes à petits carreaux rouges et blancs, où l'on sert le vin en pichets, ou dans ces petits « bistrots » voisins du quai où est amarré le Normandie dont le personnel fréquente les "bouchons banlieusards" du coin. On y voit de temps en temps à côté d'autres « émigrés » connus comme l'ancien ministre Pierre Cot et sa femme, la comtesse Vénézuélienne; Eve Curie, Henri et Hervé de Kerillis, Henri Bonnet, le peintre Fernand Léger et Saint-Exupéry de passage à New-York et dont le livre, *La Terre des Hommes*, est le best-seller de l'année aux Etats-Unis...

Certains préfèrent se faire oublier. C'est le cas des barons Edouard et Robert de Rothschild ou du peintre Jean Carlu et du compositeur Darius Milhaud. D'autres ont trouvé le moyen de tirer parti des malheurs du temps. Ainsi, Jules Romains, l'auteur de « Knock » aurait touché près de 25.000 dollars, soit plus d'un million de francs (430000 euros), pour sept articles publiés par le grand hebdomadaire *Saturday Evening Post* et intitulés « Les 7 Mystères de l'Europe », ce qui lui permet de vivre avec sa femme au luxueux hôtel Surrey et d'y attendre paisiblement des jours qui seront difficilement meilleurs.

André Maurois n'a pas davantage à se plaindre de "l'hospitalité yankee". Il a publié dans *Co'ber's* et *Life* quelques articles rémunérateurs. M. et Mme Maurois ne sont pas des « ritzfugiés », selon le terme à la mode. Ils ne vivent pas au Ritz mais sont contents d'habiter le *Bits Tower*, un luxueux immeuble à appartements dont les étages dominent Park avenue.

L'ancien secrétaire général des Affaires étrangères, Alexis Léger (Saint-Joseph), est le parent pauvre de la colonie. Il a vécu quelque temps à New-York, dans un hôtel de seconde classe, le Shelton, où il occupait une chambre étroite qui ressemblait à une cellule. Il a refusé d'écrire ses souvenirs et de faire des conférences.

On le verra ensuite à Washington comme modeste bibliothécaire à la « Library » du Congrès.

Au début de leur séjour, André et Simone Maurois (épouse Caillavet) ont connu de sérieux ennuis. Un livre déplaisant sur Franco intitulé *J'accuse* venait de paraître sous la signature d'André Simone. Sournoisement, le bruit se répandit à New-York que "André Simone" était un pseudonyme dissimulant à peine "André" Maurois et "Simone" Caillavet. C'était faux mais la rumeur enflait. Ils durent se rendre à l'éditeur pour lui demander une mise au point. Mais les Maurois devaient faire face à un problème autrement grave : l'affaire Maurois-Bernstein.

Le dramaturge Henry Bernstein n'avait d'autre choix que de quitter la France où les antisémites l'auraient lynché sans états d'âme. Déchu de son poste de directeur du théâtre des Ambassadeurs, que Otto Abetz lui a confisqué pour l'offrir à Alice Coiro, il avait élu domicile dans une suite du Waldorf Astoria où il vivait, dit-on, entouré de jolies femmes. Un peu mythomane, il s'était autoproclamé chef de la colonne française libre et accablait ses compatriotes de notes et de circulaires. Il fustigeait notamment Maurois qui avait cherché à comprendre les motivations de Pétain. A cela commença un échange de lettres ouvertes qui firent les choux gras de la colonne française et même des Américains et des Vichystes de France. Dans l'une d'elles, Bernstein reproche à l'auteur de *Disraeli* d'avoir troqué son nom de Herzog pour le pseudonyme de Maurois : « Votre abdication dans un pareil moment, poursuit-il, apparaît comme une désertion. Je crois qu'il est de mon devoir, en qualité de chef du mouvement organisé des émigrés, de vous engager à fixer votre choix. Etes-vous prêt pour moi ? »

Maurois fit d'abord remarquer qu'il avait pris le pseudonyme d'André Maurois en 1917, quand il débutait dans les Lettres. Il était alors officier et les règlements militaires lui interdisaient de publier sous son nom. Après quoi, il remit verbalement Bernstein à sa place : « Vos accès de mégalomanie inquiètent depuis plusieurs années vos meilleurs amis. Je ne suis pas surpris d'en être la victime à mon tour. À ce moment il ne nous a été enjoint, ni par la solidarité ethnique, ni par la solidarité nationale, de vous reconnaître comme chef. Le bruit a couru que les témoins allaient être échangés. Mais le duel est fort mal vu aux Etats-Unis et tout New-York a encore du mal à accepter que vous a décoché le chroniqueur Walter Winchell qui vous avait appelé, au lendemain de votre combat avec Edouard Bourdet : *M. Henry Bernstein, l'écrivain bien connu...* ». L'affaire en restera là.

Mais ces soucis n'étaient que peu de choses au regard des souffrances imposées aux Français par l'Occupant. Bernstein avait laissé d'autres problèmes en France. Alain Laubreaux l'avait accusé de corrompre la société française par ses pièges.

Attaqué en justice, l'imprudent critique avait été condamné, le 8 février 1941 10000 francs de dommages-intérêts. Réhabilité sur ordre du Maréchal, il fut nommé à un poste important de Radio Vichy. L'affaire aurait pu en rester là, Bernstein écarté dans son petit nid douillet du Waldorf Astoria. Mais il fit savoir à son défenseur, Pierre Masse, qu'il entendait qu'elle suivît son cours. Ce fut, tout au long de l'instance, le procès du théâtre "trouble" et "bassement sensuel", de Bernstein d'ailleurs vilipendé par Daudet, Gide, Léautaud et Thibaudet.

Plus joyeuse et vivante est la colonie française d'Hollywood. Fuyant les Allemands, les réalisateurs Jean Renoir, René Clair, Léonide Moguy, Max Ophüls et Julien Duvivier, ainsi que les acteurs Jean Gabin, Jean Boyer, Michèle Morgan, Dalio et Jean-Pierre Aumont, s'embarquent à destination du grand large californien. Plus tard, Gabin et Aumont rejoindront Claude Dauphin, Jean Mercure et Françoise Rosay dans les rangs de la France libre. Louis Jouvet, son imprésario Marcel Karsenty et une troupe de vingt-neuf comédiens sillonnent quant à eux l'Amérique du Sud.

Si, pour certains d'entre eux, l'exil est un exil doré, d'autres se sentent bientôt gagnés par un sentiment de malaise devant le luxe et l'abondance alors que la France plonge dans la nuit. À Hollywood, Michèle Morgan s'exclame: « Un enchantement. Un rêve, je roule dans un rêve ! » Jean Renoir gardera une impression mémorable de son premier breakfast à l'hôtel La Fayette : « Aux salades succédèrent des poissons fumés, puis ce fut au tour des biftecks impressionnants, le tout accompagné d'une bouteille de vin français. Le défilé des pâtisseries vint couronner cette débauche de nourriture⁶⁶. » Mais c'est un sentiment de dégoût qu'éprouve Jean-Pierre Aumont à la vue de ce spectacle. « Je ne pouvais plus, écrit-il, supporter ce luxe étalé sans vergogne, cette nourriture trop abondante, ces femmes trop bien habillées. Je ne pouvais plus supporter de gagner trop d'argent à faire le joli cœur alors que tant de mes amis, de mes camarades, de mes compatriotes étaient morts, ou prisonniers, ou déportés, ou traqués, ou malheureux⁶⁷. »

D'autres trouvent un accueil moins fastueux mais plus chaleureux auprès de Marlène Dietrich devenue l'âme d'une petite colonie française. Dans ses *Mémoires*, elle se souviendra avec émotion de René Clair, « qui n'était pas le plus aimable des hommes », de Dalio, qui était « le plus charmant », de Jean Renoir, qui « adorait les choux farcis ». Car Marlène, en l'occurrence, se montre fin cordon bleu. Gabin, « déboussolé », lui inspire des élans de tendresse. « Il s'accrochait à moi, dira-t-elle, comme un orphelin à une mère adoptive, et j'étais ravi de le materner jour et nuit [...] Je m'occupais de ses contrats et de sa maison

[...] J'étais sa mère, sa sœur, son amie, et plus encore⁶⁸. »

Duvivier et Jean Renoir tournent plusieurs films à Hollywood. René Clair y réalise quelques œuvres marquantes. Après *La Belle ensorceleuse*, qui se solde par un échec commercial, il est au rendez-vous du succès avec *Ma femme est une sorcière* et *C'est arrivé demain*. L'exil réussit si bien à Jean Boyer, dont le pouvoir de séduction fait merveille outre-Atlantique, qu'il décide d'opter pour la nationalité américaine. Initiative que stigmatise André de Masini dans *La Revue de l'écran* : « Pas si bête, M. Charles Boyer. Un homme célèbre, choyé et adoré comme vous êtes ne peut s'accommoder du malheur, des restrictions, ni des contraintes. Profitez de votre nouvelle nationalité, M. Boyer, tant qu'elle pourra vous dispenser ces faveurs, ce luxe et cette sécurité auxquels vous avez sacrifié votre dignité d'homme et de Français.⁶⁹ »

Il est vrai qu'en ces temps de misère, mieux valait vivre sous le ciel de Californie que sous ciel de plombé de Paris.

Chapitre IV

L'an 40

Paris sous un ciel vert-de-gris

Durant les premiers jours de l'Occupation, chez les intellectuels comme dans les classes populaires, le traumatisme est si profond que s'ouvre la chasse aux responsables. Dans le désarroi, on s'en prend à tous et à n'importe qui. Anglais, juifs, philosophes, démocrates, Picasso, peinture « dégénérée », littérature de l'entre deux guerres, Gide, Cocteau, *Quai des Brumes*... sont cloués au pilori. Pour en savoir plus, on interroge mages, fakirs et voyantes extralucides. Les journalistes changent de camp en une nuit et une partie de la police ne sait plus que faire pour plaire à l'occupant. On remercie les Allemands de nous avoir épargné la révolution et la Commune... on a perdu la tête.

Mais le sentiment dominant de rancœur n'est d'abord dirigé ni contre les juifs ni contre les parlementaires ni contre les Allemands mais contre les Anglais. La déferlante anglophobe s'explique par le rembarquement de Dunkerque, alors perçu non pas comme un miracle mais comme un lâche abandon. L'inaction de l'aviation anglaise est une dérobade, la tragédie de Mers-el-Kébir une trahison. Les Anglais, comme les juifs, sont bien responsables de la défaite. On remonte jusqu'aux souvenirs d'enfance, jusqu'à Fachoda. Amère consolation, les Anglais ne tiendront pas longtemps face aux Allemands.

Les offres de paix généreusement proposées par Hitler ayant été repoussées, les jeux sont faits. Pour les Allemands, il convient dès lors d'exploiter l'anglophobie des Français. Les slogans volent de bouche à oreille : « Les Anglais se battront jusqu'au dernier Français », « Les juifs, maîtres de la City ». Les murs se couvrent d'affiches. Elles représentent la pieuvre Churchill, invoquent le souvenir de Jeanne d'Arc et de Napoléon... L'une de ces affiches annonçant « eux... toujours eux... », un gamin de Paris ajoute au fusain : « C'est pourtant pas eux qui m'ont fauché mon vélo » (la Wehrmacht réquisitionnait alors, sans bourse délier, les bicyclettes dont elle avait besoin)⁷⁰.

Vague anglophobe et perte de repères

L'anglophobie est sans doute la plus forte chez les intellectuels. Dans l'entourage de Me Maurice Garçon comme dans celui de Léon Werth, le mythe de la perfide Albion semble avoir de si beaux jours devant lui que les Allemands vont lui donner la priorité au détriment de leurs chevaux de bataille favoris que

sont l'antisémitisme et l'antiparlementarisme provisoirement mis en veilleuse.

Radio-Paris attise la flamme : Le chroniqueur Jean Galtier-Boissière, directeur de *Crapouillot* (qui a cessé de paraître) note dans son *Journal* à la date du 7 juillet 1940 le contenu d'une émission anglophobe : « La France a déclaré la guerre à l'Allemagne pour défendre l'hégémonie anglaise et assurer la revanche des juifs. Enfin ! On rend justice à la clairvoyance du fameux Ferdonnet ! »

Infatigable observateur, Me Maurice Garçon a bien senti que la tonalité émotive est alors au seuil d'un renversement de tendance. Le 28 juillet, il rencontre l'écrivain Jacques Boulenger qui estime que « la victoire des Anglais serait pour nous plus humiliante que tout. Notre rétablissement par les Anglais aurait pour effet, pense-t-il, de nous mettre autant en servitude que l'Allemagne⁷¹. » Un sentiment aussi confus qu'inélégant trotte alors dans les cervelles. Si l'Angleterre était vaincue, nous serions deux à payer ! Or, pour tout le monde, l'Angleterre a déjà perdu. On se frotte les mains. Le lendemain, 29 juillet, Maurice Garçon rencontre Michel Bourdet, contrôleur de la Comédie française dont le discours porte le désespoir à son comble : « Il se montre tout excité à l'idée d'écrire des articles anglophobes dans *La Gerbe*. »

L'Anglophobie est présente jusque dans les petites villes où la légende de Jeanne d'Arc ou le retentissement de Fachoda s'accrochent aux mémoires conservatrices de la France profonde. À Bourg-en-Bresse, Léon Werth observe le phénomène : « Les Anglais, me dit une vieille femme, les Anglais sont des égoïstes et des traîtres... Le général de Gaulle, c'est un prétentieux. » Le retournement de tendance en faveur des Anglais sera pourtant plus rapide dans les campagnes que dans les villes. La propagande allemande y pénètre plus difficilement et ne peut contrebalancer l'influence grandissante de la B.B.C. qui attise les curiosités. « Le Bourg, maintenant, dira Léon Werth dès 1941, fait des vœux pour l'Angleterre. La situation se fait de jour en jour plus claire. Un peu partout en France, on est pour ou contre l'Allemagne, pour ou contre l'Angleterre. »

En contrepoint de la vague anglophobe, la vague germanophile semble d'abord avoir le vent en poupe. Elle concerne surtout les milieux de la droite intellectuelle qui pratiquent de longue date la religion de l'ordre. Pour les germanophiles, la victoire anglaise ramènerait le régime de Blum et les juifs, pour les autres la défaite allemande nous causerait la guerre civile. Le souvenir de la Commune est dans tous les esprits.

Les germanophobes voient des Allemands partout, mais les germanophiles ne les voient nulle part. Pour Jacques Bernard, directeur pro-allemand du *Mercure*

de France, leur présence est discrète; pour Me Maurice Garçon on ne voit qu'elle. Pour les uns, pas un chat n'assiste au défilé quotidien d'une compagnie de la Wehrmacht sur les Champs-Élysées. Pour les autres, on se bouscule sur son passage. Ce point de vue est défendu par Michel Bourdet, contrôleur de la Comédie française qui considère l'Occupation, dit-il à Maurice Garçon, comme « un bienfait qui nous préserve d'une révolution sanglante. En ce qui concerne les pillages des juifs, poursuit Me Garçon, il considère qu'il y a là une excellente opération qui préserve les chrétiens du pire. Et il a foi dans le nouvel ordre de l'Europe que veut instaurer Hitler. Il vomit notre ancienne démocratie et désire l'alliance de toute l'Europe contre l'Angleterre. J'ai rencontré depuis trois jours pas mal de gens dans cet état d'esprit⁷² ».

Les Français n'ont plus de repères, à quoi s'ajoute une grave incohérence des comportements. Anglophobes, germanophiles, antiparlementaristes, qui croire ? On accepterait volontiers une dictature à condition que les hommes du passé en soient exclus. Les généraux vaincus ou les politiciens comme Laval inspirent un incoercible dégoût. Si, en zone non occupée, triomphe le culte du Maréchal, nombreux sont ceux qui, sous l'influence d'une presse collaborationniste considèrent la politique du chef de l'Etat comme inadaptée. Que lui reproche-t-on ? D'être trop ceci et pas assez cela.

Des rumeurs entretiennent le brasier. Des alertes retentissent, ce sont les Anglais qui viennent nous bombarder. Des commandos venus d'outre Manche allument des incendies dans nos campagnes. Plusieurs anciens combattants s'imaginent avoir vu dans le métro, revêtu de l'uniforme des officiers nazis, l'officier qui les a commandés pendant la guerre. Rien n'illustre mieux la désorientation des esprits que la vogue des mages et des fakirs et, plus encore, la crise de conscience qui frappe une partie de la police.

Dans cette France qui va à vau-l'eau, mages et fakirs tiennent le haut du pavé. La débâcle et l'exode ont disloqué les familles. Nombreux sont ceux qui n'ont aucune nouvelle d'un fils, d'un frère ou d'un mari mobilisé. Mort ? Porté disparu ? Prisonnier ? Mais dans quel stalag ? Tout s'est évanoui dans la fourmilière de l'exode. Des enfants se sont évaporés dans la nature, des familles se sont éparpillées. Pour s'y retrouver, il y a les petites annonces des journaux, les avis de recherche placardés aux murs, photo à l'appui. Mages, voyantes, pythonisses, cartes et boules de cristal sont sollicités comme jamais. Afin d'éviter toute infiltration d'extralucides charlatans au sein de la profession, les fakirs fondent un syndicat qui tient congrès en janvier 1941. Ils prédisent : « 1941 commence mal et finira bien. restrictions, petite épidémie... » Il est dit

aussi que « les femmes seront moins frivoles et les récoltes plus abondantes. Un grand savant découvrira une étoile etc. » Comme les prédictions affluent, elles finissent par se contredire. Le syndicat décide donc d'accorder les violons et d'inventer des prédictions qui s'harmonisent⁷³ .

La criminalité de guerre s'en mêle. Certaines extralucides organisent un réseau de renseignements composé de concierges qui savent quelles sont les infortunées familles à la recherche d'un corps, d'une sépulture ou d'un lieu de détention, ce qui permet de frapper à la bonne porte et d'être accueilli en sauveur. La voyante providentielle se fait alors remettre la somme de 2000 francs pour les frais de recherche et s'évanouit dans la nature. Toutes les classes sociales et même les plus instruites (artistes, professeurs et médecins) s'y laissent prendre.

À Marseille, où le fléau est endémique, l'inspecteur Lamoureux, spécialisé dans ce genre d'affaire, déclare à Marcel Montarron, du *Petit Marseillais* : « Voyez-vous, la crédulité des gens est telle que, même avertis, ils se laissent encore duper. Nous avons, un jour, par l'entremise de leur syndicat, adressé une circulaire aux concierges pour les informer qu'une voyante escroquait les familles de prisonniers. Malgré cet avertissement, elle continue à faire des victimes !⁷⁴ » Et pour cause, les concierges étant intéressés à l'arnaque.

À Paris, la Police judiciaire arrête Thérésia qui vaticinait au 29, avenue de la Porte d'Italie, dans un baraquement en planches qu'elle avait fait aménager pour recevoir sa clientèle. Elle se rendait aussi à domicile, ce qui lui permettait de se faire confier des objets de valeur en présence desquels elle devait réciter des incantations secrètes mais qu'elle ne rendait jamais⁷⁵ .

Les intellectuels les plus distingués n'échappent pas à l'air du temps. Le poète Max Jacob fait des horoscopes et de troublantes révélations à Jean Marais. Jean Cocteau consulte le célèbre fakir Tahra Bey qui lui confie : « depuis que Mussolini ne me consulte plus, mes affaires marchent mal. » Il affirme que tous les industriels et même les hommes politiques ont leur fakir. Tahra Bey officie à Paris depuis 1925. Il se dit d'origine égyptienne mais Cocteau affirme qu'il est Arménien⁷⁶ . Une voyante révèle à Jean Marais qu'il y a "un homme âgé" dans sa vie. Tout le monde comprend, sauf Cocteau⁷⁷ . Une institutrice demande à une voyante de Montpellier des nouvelles de son mari prisonnier. Elle lui annonce « Faites-lui à déjeuner après-demain. » Le surlendemain, elle met deux couverts à table. Le mari arrive en effet de façon impromptue et croit qu'elle attend son amant. Ils divorcent⁷⁸ .

Dans la presse, la désorientation des esprits est à son comble. Que de retournements de veste. Des pacifistes, des anciens membres de la LICA (Ligue contre l'antisémitisme), des hommes résolument ancrés à gauche se retrouvent dans la presse collaborationniste⁷⁹. Un pacifiste convaincu devient secrétaire de rédaction du *Matin* nazi. Un autre est rédacteur à *L'Œuvre* de Déat. Suarez, qui a vitupéré contre Hitler pendant dix ans, est rédacteur en chef de l'hitlérien *Aujourd'hui*. Luc Durtain, qui fut bolchevisant et assidu de La Maison de la culture communiste, n'hésite pas à signer aux *Nouveaux Temps* journal d'affaires pro-allemand de Luchaire à côté de l'octogénaire Armand Charpentier, pacifiste et antifasciste d'hier et, de plus, ancien vénérable de la franc-maçonnerie !

Selon le témoignage recoupé de Maurice Garçon, on découvre des comportements aussi incohérents que déprimants dans les rangs d'une partie de la police. C'est d'abord l'amer constat de la lâcheté de certains fonctionnaires. Depuis que les Allemands sont à Paris, les agents, qui les saluent en claquant des talons, molestent les Français et les obligent à respecter tous les règlements édictés par l'occupant, notamment l'obligation de traverser les rues aux clous. Pour bien montrer leur platitude à l'égard des vainqueurs, ils se font un malin plaisir de donner des coups de sifflet à la moindre infraction et verbalisent comme animés d'une joie cruelle⁸⁰.

Le brigadier de la police judiciaire Gripois se montre ulcéré par la complaisance de la police et de ses "manières rampantes". Des commissaires allemands ont été adjoints à la police judiciaire. Malgré l'humiliation, on ne sait comment les flagorner. Les commissaires français leur font le salut hitlérien. Encore est-ce un moindre mal. Dans leur abaissement, ils se sont abouchés avec des marchands de photos obscènes qu'ils arrêtent en temps normal, et leur demandent des tirages qu'ils offrent à leurs maîtres. Pour ne pas s'arrêter en si bon chemin, ils leur offrent aussi des femmes en chair et en os. Certains jours, ils raflent ce qu'ils peuvent trouver de mieux dans les bordels et, sous prétexte de visite sanitaire, les conduisent à Saint-Lazare et les livrent en lots aux Allemands qui font leur choix et les amènent dans des hôtels réquisitionnés. Pour faire plaisir aux occupants, les commissaires leur organisent des visites domiciliaires chez les juifs et, les accompagnant, leur permettent de voler les objets d'art de leur choix⁸¹. Pareille bassesse baigne en effet dans un climat antisémite, même si l'antisémitisme n'est pas une nouveauté en France.

De l'antisémitisme à la française à l'antisémitisme d'Etat (1933-1940)

Si la France a dû attendre l'arrivée des Allemands pour promulguer des lois

antisémites, l'antisémitisme à la française ne les a pas attendus pour s'exprimer au grand jour. Pourtant, au lendemain de la Grande Guerre, l'antisémitisme avait été étouffé par la participation à l'effort de guerre des juifs qui, en nombre de morts, ont, si l'on en croit les statistiques du ministère de la Guerre, versé à la patrie un tribut analogue à celui des chrétiens et des musulmans (les statistiques de Vichy seront honteusement minorées au détriment des juifs). Dans les années 1920, plus personne ne se disait antisémite et il était même de bon ton de s'inscrire à la LICA (Ligue contre l'antisémitisme). Alain Laubreaux, qui deviendra l'impitoyable sycophante d'Israël dans les années trente et sous l'Occupation, en était membre actif au point de devenir l'ami personnel de son président Bernard Lacache.

La situation se renverse en 1933. D'abord, l'accession au pouvoir d'Hitler montre que l'antisémitisme peut être payant. Ensuite, l'arrivée de réfugiés fuyant les persécutions agite la fibre xénophobe et crée une névrose de dépossession dans certains domaines de la culture (cinéma, arts plastiques, journalisme...) Enfin, quelques scandales retentissants donnent son support objectif au mouvement (affaires Stavisky, Hanau, Faillite de Pathé Natan présentée à tort comme frauduleuse). À quoi s'ajoutent l'accession au pouvoir de Léon Blum et le rôle grandissant de Georges Mandel et de Jean Zay.

Deux dates balisent le phénomène. En 1933 survient l'affaire Florent Schmitt, premier événement médiatique mais peu connu de la nouvelle vague antisémite. Quatre ans plus tard, en 1937, Céline publie *Bagatelles pour un massacre* puis *L'Ecole des cadavres* (1939) qui vulgarisent le mouvement en codifiant ses poncifs: les juifs provoquent les guerres, chassent les habitants du pays qu'ils envahissent après les avoir ruinés etc. Après la publication de ces deux livres, l'antisémitisme tourne parfois à la névrose.

Pour le grand public, tout commence donc avec une affaire oubliée, l'affaire Florent Schmitt. Au cours d'un concert à la salle Pleyel, le 27 novembre 1933, la cantatrice Nadia Grey et Kurt Weill, l'auteur de *l'Opéra de Quat-Sous*, tous deux juifs chassés d'Allemagne, interprètent trois chansons de ce dernier. Les deux premières, *La vendeuse* et *La Parente pauvre*, passent la rampe avec succès. La troisième, intitulée *Ballade de César*, a du mal à en faire autant. Ce qu'on aurait volontiers pardonné à un non juif va recevoir un accueil violent venant d'un juif immigré.

À la fin du morceau, un auditeur exaspéré se lève et crie "Vive Hitler !". D'autres l'imitent. Une voix domine le tumulte : « Nous avons assez de mauvais musiciens en France sans qu'on nous envoie tous les Juifs d'Allemagne ».

L'apostrophe étant saluée par une salve d'applaudissements, les solistes, mal placés pour apprécier le propos, croient qu'on les bisse et interprètent de nouveau *La Ballade de César*, ce qui porte l'exaspération à son comble, les uns protestant contre la *Ballade*, les autres contre la manifestation d'antisémitisme. Les agents interviennent et font évacuer la salle. La discussion se poursuit dans le hall de la salle Pleyel et le trottoir du faubourg Saint-Honoré. L'effervescence redouble lorsqu'on apprend l'identité du mécontent qui a crié "Vive Hitler" et protesté contre les musiciens immigrés. Il s'agit du grand compositeur français Florent Schmitt, auteur du psaume 47 et de plusieurs œuvres marquantes, et de son ami le compositeur Marcel Delannoy qui a également participé au vacarme antisémite⁸².

Ce genre d'esclandre est loin d'être anecdotique. Il brise les tabous, libère la parole et fait sortir de l'ombre une presse antisémite. Dans *L'Européen*, Jacques Alphand écrit : « Il semble un peu déplacé que des personnalités qui trouvent un asile sûr, et une totale liberté sur notre sol, cherchent à y reconstituer les fragments de leur patrie⁸³. » René Dumesnil, dans *Le Mercure de France*, juge inadmissible qu'on nous impose « une musique qui ne brille que par sa bassesse ». L'antisémite Lucien Rebatet, alors critique musical à *l'Action française*, était dans la salle. Il ne pouvait pas approuver le "Vive Hitler !" dans le journal le plus germanophobe de France, mais il profita de l'occasion pour lancer le genre de poncifs antisémites qui deviendront quotidiens dans la presse de la collaboration :

M. Schmitt demande avant tout aux Parisiens combien de temps ils supporteront sans murmurer le monopole d'Israël sur notre vie musicale. Il ne s'agit nullement de contester leur place à un Horowitz, une Wanda Landowska. Mais, pour un grand virtuose juif, neuf fois sur dix, le virtuose d'exportation, plaie de nos concerts par son astucieuse vulgarité, est un Juif. L'exode des Juifs d'Allemagne tournant à l'invasion, Paris est en train de devenir la capitale intellectuelle du « peuple élu », semant autour de nous tous les germes de décadence qu'il porte depuis les Pharaons⁸⁴.

En 1938, la boucle est bouclée avec le best seller de Céline, *Bagatelles pour un massacre*, suivi de *L'Ecole des cadavres* qui vont cristalliser les tendances antisémites de la société française et ouvrir la porte au triomphe de l'antisémitisme d'Etat de Vichy et de l'antisémitisme raciste et exterminateur en zone occupée. *Bagatelles* est un pamphlet d'une extraordinaire violence, un

carrousel, un festival d'injures ordurières dont Léon Daudet dira : « À côté de ce bouquin, fébrile et débridé, la France juive de Drumont est un verre d'eau le fleur d'oranger⁸⁵ . »

En 1939, Céline récidive en pire puisque cette fois, son nouveau livre, *L'école des cadavres*, rend hommage à Hitler et Mussolini. Son délire est traversé par une sorte de bréviaire de la haine :

- Quel est le véritable ami du peuple ? Le fascisme.
- Qui a plus fait pour l'ouvrier, L'U. R. S. S. ou Hitler ? C'est Hitler.
- Qui nous préserve de la guerre ? C'est Hitler ! Les communistes (juifs ou enjuivés), ne pensent qu'à nous envoyer à la bute, à nous faire crever en croisades.
- Qui est bon ?
- Hitler. Il est un bon éleveur de peuples, il est du côté de la vie, il est soucieux de la vie des peuples, et même de la nôtre. C'est un aryen.

Jusqu'à l'arrivée des Allemands l'antisémitisme français dérive d'une spéculation de l'esprit sans idée de persécution physique ou de spoliation. Certes, une forme de persécution ségrégationniste existe mais elle se fait par entente tacite au niveau de certaines corporations. Me Robert Badinter signale que le bâtonnat, qui repose sur une décision collective de l'ensemble des avocats, n'a jamais été confié à un seul juif. Il cite à cet égard le cas de Me Pierre Masse, avocat juif éminent, au cursus irréprochable, citoyen couvert de médailles militaires appartenant à une famille dont plusieurs membres sont tombés au champs d'honneur et qui n'a jamais pu décrocher le bâtonnat qui aurait été accordé sans discussion à un chrétien de sa qualité⁸⁶. À Oran, au grand étonnement des antisémites, on apprend que 11 des 30 avocats juifs inscrits sont d'anciens combattants qui resteront à leur poste. Révoltés, les avocats non juifs soupçonnent une fraude et demandent confirmation au ministère de la Guerre. La réponse, sans équivoque, remet en question bien des idées reçues⁸⁷. Selon certains témoignages, une même ségrégation existerait à l'Internat de médecine.

À partir de 1937, plusieurs livres antisémites font leur apparition en librairie. Outre les deux pamphlets de Céline, on peut citer *Péril juif* de Marcel Jouhandeau (1937), compilation fadasse et de mauvaise facture de certains textes présentés comme antisémites et tirés des Ecritures et les « essais » déjà cités : *Vers un racisme à la française* de René Gonthier et *Pleins Pouvoirs* de Giraudoux. Il en existe d'autres du même tonneau. Quelle est la cause de cette soudaine flambée de l'antisémitisme littéraire ? L'immigration, certes. S'y ajoute

une autre raison impérieuse : le juif se vend bien. Il est d'actualité en ces temps de montée du fascisme. L'antisémitisme deviendra donc une spécialité mercantile pour auteurs en mal d'inspiration avant de tourner dans bien des cas à la névrose sous l'Occupation.

À côté de cet antisémitisme littéraire existe un antisémitisme de salon. Plus discret, il permet aux antisémites de se défouler sans se compromettre publiquement. À force de parler des juifs, on finit par les voir partout, même lorsqu'ils ne le sont pas. Au cours de la drôle de guerre, Drieu La Rochelle, antisémite virulent, est invité à dîner chez le pianiste Alfred Cortot. La conversation roule sur « l'invasion juive ». Cortot dit que dans une commission au ministère il y a 5 juifs sur sept. C'est partout comme ça, rétorque Mondor. À la censure il y a Gombaut (non juif mais ayant des amis juifs) et le planton, c'est Jean-Pierre Aumont, alias Salomon (deuxième classe). Auprès de Giraudoux, je vois Maurois et de Tarde (non juif)⁸⁸. On commence à craindre en haut lieu, dit un invité, la trahison massive des juifs allemands réfugiés qui serait suspectés d'espionnage à 90%. « Beaucoup, dit un autre invité, souhaitent la victoire de Hitler qui nous en débarrassera [des juifs]⁸⁹. »

Quelques jours plus tard, Drieu la Rochelle assiste à une reprise de *Week End*, une pièce de Noël Coward. Il commente dans son Journal : « Presque tous les acteurs étaient juifs, et la moitié des spectateurs. Quel goût du médiocre ils ont, de la mièvrerie petite-bourgeoise. Ils sont conservateurs des pires gâtismes. Pédérastie et juiverie, cela va bien ensemble.⁹⁰ » Les acteurs en question étaient : Drain, Pierre Almette, Pierre Guy, France Elys, Nadine Picard, Anie Morène, Sacha Pitoëf, Claude Albi. Aucun d'eux n'était juif.

À quoi s'ajoute la force des préjugés. Maître Maurice Garçon, homme rationnel et sage, en est pétri de longue date sans être antisémite virulent ou fanatique pour autant, puisque, en temps voulu, il dénoncera les lois raciales et les persécutions. Lorsqu'il visite au Palais Berlitz l'exposition « La France et le juif », il laisse s'échapper une réflexion qui en dit long sur l'enracinement des idées reçues. Il écrit le 2 octobre 1941 dans son *journal*⁹¹ : « On ne peut pas ne pas être frappé du nombre de juifs qui encombraient les professions libérales, la banque, le cinéma, que sais-je encore. Le tableau du cabinet Blum est évidemment outrageant pour une nation qui n'est pas exclusivement sémite⁹². Qu'il y ait eu à freiner, on doit en convenir. Mais de là à en arriver à la persécution actuelle, il y a un monde. »

À la veille de la défaite, pas de persécution antisémite, donc, mais les esprits

sont prêts à accepter passivement tout antisémitisme d'Etat, sans se douter des conséquences. Il va frapper la France de plein fouet avec l'arrivée des Allemands. Les juifs sont classés en « français » et « étrangers ». Dans le cadre de l'antisémitisme d'Etat institué par Vichy, les premiers sont placés sous sa protection théorique. Les seconds livrés à la grâce de Dieu. Pendant 4 ans, les uns et les autres vont vivre au rythme des 300 à 400 décrets qui vont s'abattre sur eux. Ce sont les acteurs juifs qui, dès la fin du mois de juillet 1940 essuient les premiers plâtres. Interdiction leur est faite de monter sur les planches sous peine de fermeture du théâtre. La première mesure officielle des autorités allemandes contre les Juifs remonte au 27 septembre. Une ordonnance dispose que tout commerçant dont le propriétaire ou le détenteur est Juif doit être désigné par une affiche spéciale. Elle doit avoir vingt centimètres sur quarante et porter, en caractères noirs sur fond jaune, l'inscription suivante : *Judisches Geschaef, Entreprise juive*.

Les visages se figent à l'annonce de l'ouverture des opérations de recensement des Juifs fixée au 3 octobre. Tous sont tenus, sous la menace de sanctions, de se faire inscrire au commissariat du quartier de leur domicile. Chaque jour a sa lettre déterminée. Le 3 octobre doivent se présenter les juifs dont le nom commence par A, le 19 par W, X, Y, Z. La plupart des sujets concernés se présentèrent. Henri Bergson, bien que moribond, quitta son lit et, soutenu par deux amis, se présenta en personne au poste de police. Une grande publicité fut donnée à l'événement, ce qui incita les juifs hésitants à suivre son exemple. Ce recensement devait servir à l'établissement du sinistre fichier juif qui allait faciliter rafles et déportations.

Le sinistre festival se poursuit avec la promulgation du premier statut des juifs (3 octobre 1940), qui donne une définition du juif et édicte contre lui un certain nombre d'exclusions professionnelles. Le 18 octobre 1940 est promulguée une ordonnance allemande plaçant sous séquestre les entreprises et biens appartenant aux Juifs absents ou arrêtés, dite ordonnance d'aryanisation. Puis, le temps s'écoule sans la moindre mesure discriminatoire. On respire. Mais le 26 avril 1941 survient l'ordonnance allemande redéfinissant le deuxième statut des Juifs imposé par Vichy.

Ces mesures, qui ne s'accompagnent d'aucune persécution physique, passent d'abord à peu près inaperçues, personne, à l'exclusion des juifs eux-mêmes, ne pouvant imaginer la suite des événements. On croit volontiers quelles sont imposées par l'occupant et font partie des servitudes des conventions d'armistice au même titre que la ligne de démarcation ou le tribut quotidien de 400 millions

de francs. Personne ne se doute encore que les 3 statuts des juifs, rédigés par le Garde des Sceaux Barthélémy, ont été pris en conseil des ministres à l'exclusion de toute pression allemande et que le Maréchal Pétain y a ajouté sa griffe... pour les alourdir.

Dans l'immédiat, la vie reprend.

Deuxième partie
Médias et culture à l'heure allemande

Chapitre V

Les médias de la défaite

Le poids de l'occupant

Pour les Allemands, il y a urgence de voir renaître une vie d'apparence normale. La première mesure consiste à faire reparaître deux grands quotidiens parisiens, l'un du matin, l'autre du soir. Ils sont nécessaires pour informer la population des intentions du gouvernement militaire et lui communiquer les nouvelles qu'on voudra bien lui communiquer. C'est au sonderführer Weber, chef du département de la presse à la Propaganda Staffel qu'incombe cette tâche. Il parvient à remettre *Le Matin* en route très vite et dans d'excellentes conditions.

L étrange Bunau Varilla et le mystérieux garçon d'ascenseur

Il fait sa réapparition dans les kiosques le 17 juin 1940. La présentation n'ayant pas changé, ses anciens lecteurs croient avoir retrouvé leur quotidien d'avant guerre. Mais que de différences quant au contenu ! Jusqu'à l'arrivée des Allemands à Paris, son directeur, Maurice Bunau Varilla, était ultranationaliste et patriote depuis 1901, date de son entrée en fonction. Une fois les Allemands dans la place, le voilà collaborationniste jusqu'au délire. Etrange personnage que ce Bunau Varilla alors âgé de 85 ans mais avec le tonus d'un boy-scout et la gaieté d'un rossignol grisé de printemps. Patron de presse, c'est lui qui, pendant la Grande Guerre, a porté le tirage du *Matin* à 1,7 millions exemplaires. En marge de son job, il n'a qu'une marotte : devenir le bienfaiteur de l'humanité.

C'est dans ce but qu'il commercialise toutes sortes de panacées médicales. Il commence avec la mycolysine au début du siècle. C'est un ferment administré par voie buccale ou intradermique, une sorte d'antibiotique avant l'heure qu'il impose à tous les employés du *Matin* jusqu'à ce que le Dr Doyen, inventeur du produit, le menace d'un procès. Le journaliste Jules Sauerwein reconnaît : « Je dois dire qu'ayant été affligé, en l'année 1912, d'un rhumatisme articulaire aigu, je fus même apparemment sauvé par ce produit⁹³ »

Bunau Varilla se lance alors dans la commercialisation du synthol, mélange d'analgésiques mis au point par un pharmacien de Romorantin en 1872, qu'il recommande aux hommes politiques et à certains monarques dont Georges de Grèce. Il l'impose de nouveau à ses employés mais comme il y ajoute de l'hydrate de chloral pour le rendre plus efficace et tonique, il manque de peu d'empoisonner tout le personnel du *Matin*⁹⁴. Alors, pour lui redonner du tonus, il

exige de chaque employé qu'il marche sur la pointe des pieds pendant 5 minutes chaque matin avant de se mettre au travail⁹⁵.

Converti au nazisme, c'est vers Adolphe Hitler et vers lui-même que Bunau Varilla se tourne, dès 1940, pour soulager l'humanité de tous ses maux. À cette date, note Jean Quéval, « il ne savait plus très bien s'il menait le combat d'Hitler ou si Hitler menait le combat de Maurice Bunau-Varilla. » Toujours est-il que *Le Matin* dégage en 1941 un bénéfice en sa faveur de 35 millions⁹⁶. Du matin au soir, il récite à ses visiteurs des litanies qui frisent l'hébétude : Hitler ? « C'est le premier homme de guerre de tous les temps : il a battu la meilleure armée du monde après la sienne. C'est le premier financier : il a fait la guerre sans argent. C'est le premier politique : il a détruit les Juifs... » Fidèle serviteur du Reich, il mourra dans son lit en 1944, évitant de quelques semaines le peloton d'exécution.

Une fois *Le Matin* entre de bonnes mains, Weber se met à la recherche d'un quotidien du soir. Il se tourne vers *Paris-Soir* mais comme son directeur, Jean Prouvost, a déserté les locaux dont il a confié la garde à un garçon d'ascenseur alsacien nommé Schlisselé, c'est ce dernier que la Propaganda nomme d'autorité grand patron de *Paris-Soir* (bientôt surnommé *Pourri-Soir* par les Français). Voilà donc le liftier dans son bureau directorial avec un salaire de 5000 francs par mois. À la surprise générale, il va y faire preuve de qualités d'administrateur remarquables. Schlisselé devient dès lors le personnage légendaire de l'immeuble de la rue du Louvre. L'épisode a souvent été déformé au point de donner naissance à une histoire où les calembredaines feuilletonnesques s'imbriquent dans un scénario trop beau pour être vrai. Ce brave liftier est en réalité un espion de la gestapo infiltré de longue date dans le plus grand quotidien de Paris. Il sera remplacé par Eugen Gerber, dramaturge raté et personnage trouble, dont nous reparlerons à propos de *Portier du Paradis*, une pièce de théâtre restée comme la plus grande arnaque du répertoire parisien sous l'Occupation.

Mais faute de journalistes aux ordres, les Allemands en sont réduits à rédiger eux-mêmes certains articles ce que prouve ce texte délicieux écrit en Français germanisé ou en allemand francisé et signé du malheureux François Janson dont on a trafiqué l'article à son insu :

Facile, très facile apparait donc, dès maintenant, la cautérisation de l'ulcère. Gouvernants et surtout vous, Grand Maréchal, avez (pour ayez) derrière vous une masse confiante ; profitez-en, en extrayant la quintessence (sic) de ce bon

sens, qualité éminemment française, et moins lourde sera l'œuvre à réaliser.

Engagé dans la bonne voie derrière un pasteur bienaimé, le peuple de France, confiant et résolu, attend de vous Paix, Travail et Liberté (*Paris-Soir*, 3 juillet 1940).

Au même instant, *Aujourd'hui*, qui avait été confié à Henri Jeanson jugé trop indépendant, passe entre les mains de Georges Suarez ancien hitlérphobe devenu hitlerophile passionné depuis que les Allemands sont à Paris. Fondateur du journal *Gringoire* et ancien journaliste à *Paris-Soir* et à *Ère Nouvelle*, il semble l'homme de la situation.

Homme de la situation ? Pas vraiment. Dans *Paris-Soir* et *Ere nouvelle* du 8 décembre 1939, il s'en est pris violemment à Hitler sous le titre "Hitler agent des mœurs", l'accusant d'avoir été un tire-au-flanc pendant la Première Guerre et un "prostitué homosexuel et indic de police" ensuite. (Il précise même qu'il racolait au jardin des Anglais de Munich, lieu de rendez-vous des "mignons" !) Il l'accuse encore d'avoir émargé aux services français de contre espionnage. La gaffe ! Il n'empêche, une fois les Allemands à Paris, il se présente sans complexe à la Propaganda Staffel, propose ses services et se retrouve à la tête d'*Aujoud'hui*. Mais voilà qu'un délateur le dénonce à la Propaganda, liasse d'articles à l'appui. On lui répond : *Tant mieux, nous le tenons !*

La presse dite "spécialisée" ou de "parti" fait ses débuts en juillet 1940 avec l'immonde *Au Pilon*, organe officiel de la délation. Ce torchon est d'abord dirigé par un certain Petit, puis par le Hongrois fraîchement naturalisé Bestandji de Villani, ancien trésorier du Club du Pavois. Il est flanqué de Lucien Pemjean, anarchiste de l'époque héroïque dont l'évasion de Clairvaux fit grand bruit aux alentours de 1900 et qui, presque octogénaire, continue à parler dans ses articles d'Esterhazy, du général Boulanger et du fort Chabrol.

Ses collaborateurs, Urbain Gohier et Robert-Jullien, antisémites de vieille souche, se nourrissent de chantage et de dénonciation de juifs ou de francs-Maçons. *Au Pilon* est bien vu, sinon secrètement financé par les nazis qui l'utilisent pour faire passer des informations ou des opérations de manipulation qu'ils rougiraient de confier à tout autre journal. En dénonçant comme juive telle ou telle personne, on donne à la Gestapo l'occasion d'intervenir et à la Propaganda Staffel celle de voler à son secours, créant ainsi, par une politique du froid et du chaud, un climat d'intimidation et des liens de sympathie sinon de collaboration.

Le 21 septembre paraît le premier numéro de *L'Œuvre* dirigé par Marcel Déat,

homme de classe, ancien élève de Normale Supérieure, ancien combattant 4 fois cité qui méritait mieux que le rôle de collaborateur *high game* qu'il s'est assigné. Mais, selon la formule de Galtier-Boissière, « il souffrait d'un portefeuille rentré sous le règne de Daladier et son néo-socialisme le conduisit à l'Hitlérisme ». Auteur du fameux article « Mourir pour Danzig », il sera amené à exprimer des pensées sacrilèges : « Nous avons eu la chance d'être battus par un homme de génie... Quiconque est vraiment français et a le souci de l'avenir doit aujourd'hui faire confiance à Hitler. » (*L'Œuvre* 12 novembre 1943). Ses articles, qui sacrifient aux pesanteurs universitaires, tourneront au plaidoyer en faveur de l'Europe nazie. Cette hitlerophilie passée au filtre de ses souvenirs d'homme de gauche en fera l'un des plus virulents contempteurs de Vichy dont il fustigera l'hypocrisie paternaliste et la prosternation aux pieds des généraux vaincus, du haut clergé et des 200 familles.

Le 19 octobre 1940, le premier numéro du *Cri du peuple* fait son apparition dans les kiosques. Organe du Parti Populaire français de Doriot, qui réunit sous la bannière du Maréchal aussi bien les dissidents du royalisme que les transfuges du communisme. Entretenu de longue date par Mussolini, Doriot aura le front d'imprimer en tête de son premier numéro : « Ce journal est français et indépendant. Il paraît sans aucune dépense de lancement grâce au concours intellectuel et matériel d'une équipe d'hommes jeunes, riches en énergie et décidés à tout pour sauver le pays ».

Le 1er novembre 1940 est lancé par le nouveau magnat de la presse collaborationniste Jean Luchaire, *Les Nouveaux Temps*, qui, par sa présentation, se veut le sobre successeur du *Temps* alors replié en zone Sud mais, subventionné par l'Ambassade d'Allemagne, il ne tardera pas à verser dans l'outrance collaborationniste.

Les hebdomadaires ne sont pas en reste. Dès le 10 juillet 1940 paraît *La Gerbe*, journal littéraire du cinglé Alphonse de Chateaubriant qui préconise, en des termes qu'on croirait tirés des Evangiles, une union mystique entre l'Allemagne et la France. *Je Suis Partout*, passé corps et âme à l'ennemi fait sa réapparition sous la direction du milliardaire franco-argentin Charles Lesca. Il publie des chroniques artistiques de haut niveau grâce à la collaboration de Brasillach, rédacteur en chef, et de Rebatet dont les excellentes critiques musicales et d'art ne parviendront pas à racheter les articles favorables au nazisme. Le visqueux Alain Laubreaux, secrétaire infidèle d'Henri Béraud, mouchard et plagiaire, y tient, avec une verve grinçante, les critiques dramatiques et se répand en dénonciations anonymes dans la colonne "échos".

C'est en août 1940 que les lecteurs de *L'Illustration* retrouvent en kiosque leur revue centenaire. Elle est désormais animée par deux aventuriers faisant office de paillassons du Reich : Jacques de Lesdain et Robert de Beauplan dont nous aurons à reparler. Les premiers numéros évoquent la nécessité d'un espace vital pour l'Allemagne ou décrivent avec jubilation ces braves soldats allemands qui, transformés en touristes, sillonnent Paris, s'agglutinant autour du Sacré-Cœur ou de Notre Dame, appareil photo leïca en main. D'autres revues illustrées, *7 jours* et l'édition française de *Signal* peuvent, aujourd'hui encore, servir de sources iconographiques une fois recoupées.

Des directives très strictes sont données aux journalistes par la Propaganda Staffel au cours de conférences qui ont lieu à intervalles rapprochés à l'Institut allemand de la rue Saint-Dominique. Des titres et les principales nouvelles du jour sont suggérés. Il est recommandé de broder autour de quelques grands axes directeurs : Attaques contre les anglais et de Gaulle, contre les juifs, les Francs-maçons et les politiciens à leur solde, tous responsables de la guerre et de la défaite; campagne en faveur de la collaboration et de l'ordre nouveau, magnanimité du Führer etc. Seules restent libres les rubriques des chats écrasés, des sports et des petites histoires édifiantes.

Il est ainsi recommandé d'inventer des petites histoires sur le thème de la correction des Allemands. Et dans ce domaine, les petites histoires des journaux collaborationnistes, d'une invraisemblable niaiserie et d'un abaissement calamiteux, ne valent guère mieux que les petites histoires inventées pendant la drôle de guerre.

"L'école de la discipline"

Une jeune et charmante Parisienne, au lieu d'emprunter le passage clouté pour traverser la rue Drouot, s'engage sur la chaussée où bon lui semble. Un gardien de la paix l'interpelle. Cette dernière fait la sourde oreille, fière de son indépendance. Mais un officier allemand suit la scène. Il s'approche de la récalcitrante, la prend poliment par le bras et l'oblige, en sa compagnie, à suivre six fois le passage clouté dans les deux sens. Excellente leçon qui servira, sans nul doute (*Ouest-Eclair*, août 1940).

Sous le titre de "Un joli geste de femme"

L'autre jour, Champ-Élysées. Le concert donné par l'orchestre de la Kommandantur vient de prendre fin. Les applaudissements crépitent et lorsque le chef d'orchestre descend les marches du kiosque, une spectatrice lui remet quelques roses rouges. Geste crâne, élégant, que le public sut souligner d'un

redoublement d'ovations (*Paris-Soir*, 31 août 1941)

Encore est-ce du rose-bonbon. Viendront les temps où les journalistes devront inventer des petites histoires pour justifier la déportation des juifs ou les exécutions d'otages. Les fausses nouvelles, peut-être voulues pour déstabiliser les Français sont pléthores. *Paris-Soir* publie le 30 juillet un grand article sur la mort en avion de Charles Trénet. Deux jours plus tard, on apprend qu'il a été fusillé. Quatre jours plus tard qu'il chante à Cannes. Paul Léautaud et le peintre Lucien Mainssieux sont prématurément enterrés et Emile Buré, directeur de *France-Amérique*, peut lire à New-York tous les détails concernant son suicide survenu en raison de son mal du pays. Encore ne savait-il pas sa chance de ne pouvoir capter de New-York ni Radio-Paris ni Radio-Vichy.

Les ondes de la défaite

En 1939, à la veille de la guerre, la Radio Nationale vivait ses dernières heures de brillantes émissions. On pouvait y entendre *Les jeux radiophoniques* de Jean Nohain; *Les Potins de Paris* avec Coco Aslan; Les incollables avec Claude Dauphin, Maurice Bourdet, Jean Nohain, et Maurice Diamant-Berger; la célèbre *Demi-heure en correctionnelle* qui groupait Marguerite Moréno, Pauline Carton, maître Chalandru et maître Barbinot; *L'heure des enfants* de Jaboune et les émissions de Pierre Dac et de Max Régnier. C'était tonique et bon enfant.

Avec l'Occupation, c'est tout un monde de la création et de l'intelligence radiophoniques qui fait naufrage. La Radio Nationale est remplacée par la sinistre Radio-Paris. Désormais, ce sont les médiocres qui tiennent le micro : Jacques Bouly de Lesdain, Robert de Beauplan, Radiolo alias Marcel Laporte, Piche; Oltramare (alias Dieudonné, alias Soral). C'est le triomphe de la haine dans l'ennui. Seules les émissions littéraires (lorsqu'elles ne sont pas orientées) et musicales gardent une bonne tenue.

Radio-Paris, alors installée sur les Champs-Élysées dans l'immeuble du Poste Parisien, est contrôlée par la Propaganda Staffel. Les cachets y sont princiers et payés en marks allemands au pouvoir libérateur vingt fois supérieurs à celui du franc⁹⁷. De plus, ils ne sont pas déclarés au fisc et l'anonymat est garanti. Dans ces conditions, des inventeurs de rubriques ou d'émissions, des artistes dramatiques ou lyriques et des musiciens se portent candidats en grand nombre⁹⁸. Qui sont les nouveaux messieurs de la nouvelle Radio-Paris allemande ? De fieffés coquins, en vérité.

L'Occupation fait le bonheur des affairistes véreux dont les Allemands verront

vite le parti qu'ils peuvent tirer sans se compromettre dans toutes sortes d'opérations impopulaires et louches. Elle fait aussi le bonheur des ratés car des places de première fraîcheur sont à prendre dans différents secteurs de la vie culturelle comme en témoignent les archives administratives de radio-Paris qui ont échappé à la destruction.

Tout le monde connaît Radiolo mais personne ne l'a vu. Radiolo, c'est l'homme de l'horloge parlante. Il suffit d'appeler Odéon 84-00 pour entendre "Au troisième top, il sera exactement..." C'est lui, Radiolo, alias Marcel Laporte, pionnier de la radio, speaker dès 1922 à Radiola, premier poste émetteur de France⁹⁹. Dès l'arrivée des Allemands, il les contacte en s'autorisant de son titre officiel de "speaker" principal du Centre de l'Observatoire. Les Allemands qui, abusés par cette référence, ignorent qu'il est l'homme du "troisième top", se laissent arnaquer et, le 7 juillet 1940, le voilà du jour au lendemain promu au rang de "chef du service des reportages" de Radio-Paris.

À ce titre, les Allemands mettent plusieurs voitures à sa disposition pour ses équipes de reporters. Il les utilise pour monter un fructueux trafic de location d'autos qu'il gère sous l'égide de Radio-Paris. De 1940 à 1942, cette double sinécure lui rapporte 41200 marks par mois. En juin 1944, Radiolo revendra ses parts de l'affaire de location pour 250000 francs et s'évanouira dans la nature. Il sera arrêté quelques semaines plus tard à Clermont-Ferrand tandis que son fils René, qu'il avait fait entrer à Radio-Paris, cherchera à intégrer les cadres de la toute jeune Radiodiffusion Nationale.

Passons au suivant. Il s'appelle Piche. À Radio-Paris on le surnomme « l'homme au grand nez ». « Il est petit, râblé, le teint et les cheveux très noirs (*France-Soir*) ». Il a 26 ans. D'où vient-il, personne n'en sait rien. C'est pourtant un professionnel qui parle couramment l'allemand et affiche une germanophilie passionnée. Dès 1941, il part pour l'Allemagne où il crée « Les Services européens de la radio » (*Die Deutschen Europeasender*), plus connus sous le nom de *La Voix du Reich*. Il devient dès lors l'un des propagandistes les plus estimés de Berlin où il a ses entrées à la Wilhelmstrasse.

En juillet 1943, il est affecté à Radio-Paris comme directeur de l'information permanente et en avril 1944, Piche devient l'animateur du *Clairon de France*, poste émetteur spécialisé dans la propagande dirigée contre les alliés. Il gagne alors 50.000 francs par mois à Radio-Paris et 25.000 francs à *l'Echo de Nancy*. À la libération de Paris, il se retrouvera à Drancy où il partagera ses loisirs avec les 53 collaborateurs de Radio-Paris arrêtés en même temps que lui¹⁰⁰. Viennent enfin les chroniqueurs vedettes bien connus : Jean Hérold Paquis et Philippe

Henriot, de sinistre mémoire mais orateurs de talent.

Et voici l'un des arrivistes les plus en vue de la Collaboration : Robert de Beauplan¹⁰¹, éditorialiste des dernières heures de Radio-Paris. C'est l'homme du « débarquement à tout prix ». Pourquoi ? « Pour que les Allemands, dit-il, apprennent une bonne fois aux Alliés comment on se casse le nez sur le mur de l'Atlantique et comment, en franchissant le « Channel », on perd la dernière... Manche (sic). » Le Tout-Paris connaît ce bellâtre sur le retour. Monoclé, la boutonnière fleurie, il s'essouffle la nuit à danser dans les Night-Clubs. Il chevrote. Son élocution est difficile, cassée. N'importe. Beauplan a la haute et longue main sur *Le Matin*, *L'Illustration* (avec Lesdain) et la radio. Surtout, il est plein de bonne volonté et docile. Un paillason idéal. Et pas bête avec ça. Normalien et agrégé de lettres, il a fait ses débuts à *L'Illustration*, qu'il connaît comme sa poche, dès l'âge de 20 ans.

Les Allemands à peine entrés à Paris, il se prosterne et leur propose ses services. Au lieutenant Weber, il écrit en novembre 1940 : « Vous savez que vous pouvez compter sur moi car nul plus que moi n'est convaincu que seule l'adhésion sans réserves à la nouvelle Europe pourra nous sauver. » C'est l'argument qui fait mouche. Les Allemands vont faire de Beauplan le chantre de la nouvelle Europe dans la presse et à la radio en échange de rétributions mirobolantes. On apprendra par la suite qu'il écrivait plusieurs de ses articles sous la dictée de Laval. Sa conviction « européenne » rapporte à Robert de Beauplan des appointements fastueux mais lui attire aussi de sérieuses menaces de mort. Peureux comme une belette, il ne sort plus sans garde du corps et ne passe jamais deux nuits au même endroit.

Deux autres propagandistes vedettes ne tardent pas à s'imposer : Charles Dieudonné et Maurice Rémy. Chaque mardi et vendredi, de 21h30 à 22h, Français peuvent les entendre dans *Le Rythme du temps*. Tous deux sont des hommes de lettres ratés. Le Suisse Oltramare (alias Soral ou Dieudonné), rédacteur en chef de l'ancien *France au travail* anime également les magazines *Un neutre vous parle* et *Les juifs contre la France*.

Qui est le sinistre Georges Oltramare ? On l'a vu successivement homme de lettres, auteur dramatique joué sans succès à Paris, journaliste et chef du parti fasciste suisse, puis journaliste helvétique surnommé « le petit duce de Genève. » C'est à la demande d'Abetz qu'il entre à Radio-Paris. Maurice Rémy, son compère, que les *Lettres françaises* surnomment « le Jules Berry du pauvre », est un petit escroc qui, après avoir essayé de s'imposer sur les scènes parisiennes, a « fait les portefeuilles » dans les loges. Les Allemands, qui le tiennent grâce à son casier judiciaire, l'imposent à Radio-Paris.

Dieudonné et Rémy sont aussi les animateurs du *Rythme du temps*, émis composée de sketches qui développent dans le style des chansonniers les poncifs ultracollaborationnistes. L'un des auteurs de ces sketches serait Céline. Au milieu d'un ramassis d'interprètes laissés pour compte, on distingue dans cette émission la présence incompréhensible de quelques acteurs de talent : Robert le Violeux paranoïaque pathologique; Pierre Fresnay, issu de la pure orthodoxie pétainiste et deux femmes successives de Sacha Guitry, Charlotte Lysès et Yvonne Printemps. Mais aussi quelques délirants paroxystiques comme le monomane Flamand Vancloot qui rabache à longueur d'émissions que la France est un pays de débiles mentaux et que le "génial Adolphe" est seul capable de guérir¹⁰².

L'émission *Les juifs contre la France* achève de plonger Radio-Paris dans l'abjection. C'est une émission de délation qui dénonce comme juifs les malheureux qui ne plaisent pas à Oltramare ou dont l'aryanité est mal établie. Oltramare, qui est l'animateur, soutiendra dans ses *Mémoires*, parues en 1960, qu'il y respectait certaine déontologie et faisait même preuve d'humanisme : « Notre courrier est soumis à un examen sérieux. Nous jetions à la poubelle les dénonciations contre ou tel juif qui ne portait pas l'étoile. On se bornait à signaler les appartements laissés vacants par des juifs en fuite. J'ai demandé qu'on y installât des sinistrés. Beaucoup de victimes des bombardements de Paris doivent à nos services d'avoir trouvé un toit. Dans la question juive, j'estimais la simple vérité suffisamment éloquente. Les persécutions sont odieuses, les mesures de prophylaxie nécessaires¹⁰³ » Après avoir passé au travers des mailles de l'épuration, on le retrouvera chroniqueur sur les ondes de radio Le Caire et, sur le tard, auteur de brochures pornographiques.

Une bonne surprise, toutefois. On entend sur Radio Paris de l'excellente musique. Mendelssohn, Meyerbeer, Offenbach, Renaldo Hahn et même le jazz "négroïde" y sont à l'honneur. Est-ce du libéralisme ? Loin de là. Nazis et collaborateurs jettent leurs principes par-dessus bord pour attirer leurs auditeurs en les berçant de musique juive ou nègre, s'il le faut¹⁰⁴.

En zone sud, changement de décor. À la Radio Nationale (Vichy), Jean-Louis Tixier-Vignancourt a licencié tous les collaborateurs artistiques, soit, 1057 spécialistes rompus au métier. Les nouveaux-venus, payés au cachet, sont malléables et corvéables à merci mais d'une crasse nullité et parfaitement soporifiques¹⁰⁵. Il faut dire qu'ils n'ont rien à raconter. L'émetteur, qui est difficilement audible à Paris, émet 7 heures par jour: de 6h30 à 9 heures, de 11h30 à 14 heures et de 18 heures à 21h 45. Les programmes se composent surtout d'émissions patriotiques insipides : *Pour nos prisonniers*, *À l'aide des*

réfugiés, Emission de la Famille française, Bonjour la France, Salut aux couleurs, Nouvelles des vôtres. Elles sont ponctuées de quatre bulletins d'informations et de quelques émissions sportives ou de jeunesse¹⁰⁶. Ici, ni musique ni dramatique ni émissions littéraires, mais un festival Pétain. L'absence de professionnalisme crève le tympan. On comprend donc que, dans les deux zones, les auditeurs se soient tournés vers Radio-Paris ou, pour se remonter le moral, vers la B.B.C. et radio Soettens (Genève). En effet, 36% des Français écoutent radio Soettens, 34% la BBC, 14% Radio Paris et 1% Radio Vichy.

Une vie littéraire sous contrôle

En zone occupée, les écrivains vivent au rythme des humeurs de la Schriftrum, département littérature de la propaganda Staffel, qui a son siège au 62 avenue des Champs-Élysées, laquelle dépend de la Propaganda Abteilung, qui a pris ses quartiers à l'hôtel Majestic. À la tête du Schriftrum, le sonderführer (civil militarisé au grade de lieutenant) Gebhardt Heller est chargé de la censure, de l'élimination des influences antiallemandes ou juives qui pourraient encore infecter les livres, de la propagande et de l'orientation. Il est entouré de deux conseillers techniques, l'écrivain Friedrich Sieburg, nazi intransigent, auteur de *Dieu est français*, et du capitaine Ernst Jünger, humaniste francophile et francophone de grand talent qui remplit un emploi fictif au Majestic. Heller est l'auteur d'un livre de souvenirs qui est l'une de nos meilleures sources d'informations sur le Paris littéraire de l'Occupation (*Un Allemand à Paris*, Le Seuil, 1981). Bien que ce livre soit un plaidoyer *pro domo*, il est à peu près certain qu'il a réussi à soumettre par la séduction, ce que lui-même reconnaît. Il est devenu l'ami de François Mauriac et de Paulhan, tous deux opposants ou résistants, et n'a jamais été attaqué par le journal clandestin *Les Lettres françaises*. Après la guerre, il restera en correspondance avec Mauriac et le modèle préféré de Maillol, Dina Vierny, résistante et juive, parlera de lui comme d'« un type épatant ». Il a sauvé plusieurs auteurs juifs ou compromis. À sa décharge, on peut dire aussi que Céline, auquel il reprochait son antisémitisme, le détestait. « À quoi bon être nazi si ce n'est pas pour être antisémite », dira-t-il. En juin 1948 il écrira à Charles Deshayes : « Heller à Paris ? Hé ! Je l'appelais le Zazou de la NRF. C'est un enculé plein de ressources et de perfidies policières. C'est une âme de chienne perverse – Il ne vaut rien – Sa place est au bordel. Il doit être passé indicateur de la Police française...¹⁰⁷ »

La politique du Schriftrum est d'une suprême habileté. On convoque un auteur ou un dramaturge, connu de préférence, pour lui mettre sous les yeux quelques

menues broutilles jugées hostiles à l'occupant. L'auteur, suant à grosses gouttes, se défend comme il peut, craignant à tout moment de se voir interdit de publication. On discute. Alors, le censeur se montre de plus en plus compréhensif, voire admirateur. Des liens de sympathie se nouent et l'auteur s'en retourne charmé. Sacha Guitry, qui tombera dans la nasse, s'en ira chanter à tous les carrefours la gentillesse allemande de ces officiers au milieu desquels il se fera photographier avec complaisance.

Il faut dire que les éditeurs français ont facilité la tâche du Schriftrum en devançant les désirs de la Propaganda. En septembre 1940, le syndicat des éditeurs présidé par René Philippon, s'engage, de sa propre initiative, à ne pas publier de livres qui pourraient déplaire aux maîtres et à ne soumettre à la censure que les livres ou les extraits sur lesquels il est permis d'avoir des doutes. Les éditeurs ont même devancé les trois listes Otto où figure l'ensemble des titres interdits de librairie (auteurs juifs – puis communistes – ou anglais, livres germanophobes ou défaitistes ou tout livre pouvant compromettre la position des occupants). Que demander de plus ?

Pour mieux contrôler l'édition, les Allemands usent dès le début de l'arme du chantage en plaçant sous séquestre la plupart des maisons d'édition. Il est si facile de trouver une bonne raison, la plupart d'entre elles ayant publié, pendant la drôle de guerre, des textes germanophobes, par devoir patriotique le plus souvent. Le séquestre sera levé à condition de donner des marques de bonne volonté. Le cas de Sorlot est un peu plus grave. Il a publié une traduction de *Mein Kampf* sans l'accord de l'auteur, délit pour lequel il a d'ailleurs été condamné par le tribunal de la Seine, Hitler ayant été qualifié d' » écrivain comme les autres ». Qu'à cela ne tienne, on passe l'éponge à condition que Sorlot se montre gentil et obéissant. Promesse tenue au-delà de toute espérance.

Le pôle Propaganda fonctionne en étroite symbiose avec l'ambassade d'Allemagne, rue de Lille, que l'ambassadeur Otto Abbetz, francophone et francophile féru de culture française a transformé en une petite principauté où, dans l'hôtel de Talleyrand, il vit entouré d'artistes et de lettrés. C'est de longue date qu'il a tissé dans le milieu parisien des lettres et des arts un réseau d'amitiés dont il a fait, avant la guerre, l'un des rouages de cette cinquième colonne qui n'était que trop réelle. Lorsqu'il est nommé ambassadeur, il se retrouve donc en terrain conquis d'autant que sa femme Suzanne, ancienne secrétaire de l'homme qui monte, Jean Luchaire, magnat de la presse collaborationniste, est française de pure souche mais convertie à l'hitlérisme le plus farouche. Lui-même, en dépit de son amour sincère de la civilisation française, saura se montrer nazi

inflexible.

L'évangile hitlérien est propagé par l'Institut allemand dirigé par le docteur Epting. Sous couvert de vivifier les relations culturelles franco-allemandes il a pour but le renforcement de l'emprise allemande sur la culture française. Il organise de nombreuses conférences, très ennuyeuses mais fréquentées par une armée de courtisans. Elles se tiennent pour la plupart à la Maison de la Chimie, rue Saint-Dominique. Ont lieu à l'Institut des réunions d'information où la presse vient s'informer des dernières nouvelles du Reich. Toute nouveauté littéraire favorable à la saine doctrine est honorée de cocktails richement garnis de canapés et de petits fours ce qui, en ces temps de pénurie, attire les mouchérons de la presse. Officiers en uniformes, gens de lettres, artistes et dames du monde égayent les lieux de leur présence. Mais tout a un prix. Les flashes crépitent et les preuves de compromission s'engrangent à la volée.

Le quatrième pôle de la culture allemande est la librairie franco-allemande Rive Gauche, à l'angle de la place Victor Cousin et du boulevard Saint-Michel. Causeries, signatures, conférences, salle de lecture, belles vitrines, tableaux de maîtres, personnel bilingue... rien ne manque sauf les clients.

Le monde du théâtre et du cinéma échappera-t-il aux contraintes des temps nouveaux ?

Chapitre VI

Théâtre et cinéma à l'épreuve des années noires

Dès le mois de septembre 1940, la reprise est générale en zone occupée dans le monde de la culture, de l'art et des spectacles. Au prix de sérieux accommodements, tout de même. L'heure des soirées, au théâtre comme au cinéma a été avancée, car le métro s'arrête vers vingt-trois heures trente et le couvre-feu tombe à minuit. Cependant on lit parfois dans les journaux que « les participants de tel ou tel gala organisé au profit du Secours national seraient, par dérogation spéciale, ramenés à leur domicile en autocar à deux heures du matin. »

La fréquentation des salles de spectacle retrouve ses niveaux ordinaires pour les dépasser en 1941. Octobre est le mois des records. Au Châtelet la recette quotidienne s'élève à 55000 francs (25000 euros) par jour au Châtelet, à 50000 au Casino de Paris et à 30000 au Palace¹⁰⁸.

Au Châtelet, *Valse de Vienne*, de Richard Strauss et Maurice Lehmann fait salle comble. À hauteur du Palace, le faubourg Montmartre est embouteillé une heure durant par les files d'attente. C'est Jane Sourza qui, dans une opérette de Raymond Souplex, attire les foules. Après la parenthèse de la débâcle et de l'exode, les gloires traditionnelles renouent avec le succès, donnant la fausse impression que rien n'a changé : Fernandel draine les foules comme jamais. On offre un million (390000 euros) à Jane Sourza pour tourner un film. Edouard Bourdet est au top des entrées avec *Hyménée*, à la Michodière, suivi de près par Sacha Guitry, auteur de *Vive l'Empereur* à la Madeleine. Enfin Boléro, de Michele Duran, donne la dernière de ses 250 représentations aux Bouffes-Parisiens. Une autre vedette occupe l'espace médiatique qui fait le bonheur des Allemands : le nu.

Quand le nu collabore

C'est pour des raisons psychologiques et tactiques que les Allemands sont impérativement attachés à la reprise de la vie artistique et mondaine dans la France occupée. Il s'agit de faire de Paris le Luna Park de l'armée allemande, la récompense des plus vaillants soldats et des blessés en convalescence, comme le front de l'Est sera la punition des têtes dures. Paris doit aussi devenir, on le sait, la vitrine de l'Occupation destinée à montrer aux anglo-saxons qu'une vie brillante et civilisée s'épanouit dans les territoires administrés par ces « barbares de Boches », comme pour compenser l'horreur inspirée par les images venues de

Pologne.

Dès le mois d'août, music-halls et cabarets regorgent de femmes nues et d'uniformes verts de gris. La France puritaine du Maréchal va-t-elle s'en offusquer ? Point du tout, cela fait partie de la collaboration et *La Gerbe* hebdomadaire vertueux et catholique intégriste dirigé par le mystique Alphonse de Châteaubriant présente nos nus comme un hommage aux Allemands et s'excusant d'une mise en scène un peu bâclée en raison de l'empressement mis à leur donner satisfaction. Dans la livraison du 11 novembre 1940, *La Gerbe* se montre un peu honteuse, non pas d'exhiber nos nus en présence d'Allemand mais de la faire à travers une mise en scène hâtive et indigne de nos envahisseurs :

Que partout le nu, le beau nu, le nu attrayant triomphe actuellement, ou que certaines revues déshabillées soient niaises et des plus minables... nous nous en faisons une raison, tout en ayant un peu honte. L'étranger sait que ces spectacles ont été hâtivement montés, nous disons-nous; il fera la part des choses. Il se doutera que ces exhibitions ont été réalisées un peu pour lui puisque, hélas ! pour beaucoup, le renom de Paris est tributaire de la beauté de quelques croupes joliment arrondies.

Est-ce tout ? Non. La Maréchale Pétain, parangon de vertu, aurait elle-même justifié ces nudités honteuses en termes hautement spirituels. Sa déclaration, sans doute apocryphe et inventée par les propagandistes, démontre l'exubérante fantasmagorie des journaux de la Collaboration. *Aujourd'hui*, journal pronazi de Suarez, prête à la maréchale un étrange propos dans son édition du 12 janvier 1942.

N'est-ce pas que Paris est chic et que sa tenue est irréprochable ?... Certains vous auront dit peut-être la vie excessive de quelques boîtes à la mode... Je suis sûre que vous ne vous en serez pas scandalisée. Il faut faire la part de certaines nécessités. Paris doit son rayonnement à des valeurs spirituelles, mais aussi à l'éclat de quelques divertissements.

Encore les surprises ne font-elles que commencer. Fin juillet 1940, *Phi Phi* est la première opérette présentée sur les scènes de Paris aux Bouffes-Parisiens. Quoi de plus naturel ? Dans ce succès mondial de Willemetz, dont la célébrité remonte à 1918, on voit les statues de Phidias se transformer en femmes de chair pour la plus grande joie des soldats de la Wehrmacht qui l'ont bien mérité après l'épuisante campagne de France. Or, *La France au travail*, journal contrôlé par

l'ambassade d'Allemagne, soutient très sérieusement, le 1er août 1940, que la France retrouve son honneur et son prestige perdus sur les champs de bataille grâce à ses nus nationaux :

On les croyait [les Français] sans imagination et sans courage, incapables de se reprendre ou de réagir. Mais non ! Il ne fallait pas juger la France à l'heure de la grande panique du mois de juin. Écartons les mauvais souvenirs. Aujourd'hui, grâce au ciel, nous secouons notre torpeur. Nous redevenons nous-mêmes. Nous allons nous réhabiliter aux yeux de l'univers. On vient de reprendre *Phi-Phi*... Si nous avons perdu Metz et d'autres villes, Willemetz nous reste, et cela nous console...

Grenier de l'Allemagne, Luna Park et réservoir de nus, telle est la mission dévolue à la France par l'occupant. Qu'en sera-t-il de l'art dramatique ? Début septembre, au théâtre des Ambassadeurs géré par Alice Cocéa après le départ de son propriétaire Henry Bernstein, on monte avec fracas une pièce médiocre de Michel Duran, *Nous ne sommes pas mariés. La Gerbe* du vertueux Châteaubriant, si prompt à célébrer les vertus rédemptrices du nu français dans le même numéro, s'offusque à l'idée que les Allemands puissent nous juger à partir de ce navet. L'histoire, il est vrai, n'a rien de renversant. Au long des trois actes, un homme se demande si oui ou non il peut tromper sa maîtresse. Doit-il le faire discrètement plutôt que de la rendre malheureuse en lui disant tout. Le critique en conclut : « Et après cela on va peut-être se froisser, pousser des cris d'orfraie, lorsqu'on nous traitera de peuple léger... ! » Mais l'essentiel est ailleurs. Il s'agit de remettre au plus vite les grandes scènes dramatiques en activité.

Reprise théâtrale du grand théâtre

Les Allemands se flattent d'apporter un renouveau dans le domaine artistique débarrassé des scories judéo-américaines. Mais la reprise des spectacles doit être présentée aux Français comme une faveur qui, comme toute faveur, ne s'acquiert pas sans peine. C'est donc un drame qui se joue autour de cette reprise, surtout en ce qui concerne les théâtres nationaux (Comédie française, Opéra, Opéra-Comique, Odéon, Chaillot) considérés comme prioritaires. Ce drame se joue à trois : l'innocent quémandeur, le méchant et le gentil.

Robert Cardinne-Petit, secrétaire général de la Comédie Française, (l'innocent est convoqué à la Propaganda Staffel. Il y a foule dans les antichambres du 62. Il remplit des formulaires dans l'attente d'être reçu par un grand escogriffe de

sonderführer (le méchant) qui lui lance sèchement:

— Enfin, vous vous décidez à vous présenter. Tous les directeurs sont là monsieur. Dois-je vous rappeler que vous êtes les vaincus ? Que voulez-vous ?

— Rouvrir la Comédie Française,

— Et... quand cela ?

— Au plus vite

— Revenez demain.

Cette comédie se renouvelle 7 matins de suite. Un beau jour, le sonderführer présente à Cardinne-Petit le lieutenant L... , grand diable blond à l'air martial (un autre méchant) qui, dans un long discours, lui démontre les bienfaits du nazisme. Il lui dit :

— Lorsque nous vous aurons débarrassés de vos juifs, ce que vous êtes incapables de faire par vous-mêmes, vous serez bien obligés de reconnaître le service que nous aurons rendu à votre pays. Nous ne voulons que vous aider. Je veux la liste de vos acteurs juifs !

— Nous ne les connaissons pas.

— Il y en a, et vous les découvrirez très facilement !

Une dérobade aurait exposé la Comédie française à la réquisition dont elle était menacée. La maison deviendrait alors un *Soldaten Theater* et son matériel (garderobe et accessoires) serait confisqué. Il fut donc décidé de communiquer la liste de tous les artistes, sociétaires et pensionnaires, sans précision d'origine raciale. Comme on pouvait s'y attendre, la dérobade provoqua un séisme. Alors se présente le lieutenant Luchte qui ordonne : *Suivez-moi*.

« J'avoue qu'à cet instant je n'en menais pas large », confie Cardinne-Petit. Luchte conduit le malheureux dont les jambes flagellent au café "Le Colisée" où il lui dit : « Vous êtes un bon Français, voulez-vous une paire d'œufs brouillés ? » Il lui fait alors mille compliments et tous deux discutent en gens du monde de la date de réouverture de la Comédie française. Il lui précise également que la Propaganda possède la liste des juifs. Tous les responsables convoqués ont effectivement constaté au 62 la présence de gens qui n'avaient rien à y faire. Autant de juifs exclus, autant de place à prendre¹⁰⁹. On reste sur une bonne impression. La réouverture du théâtre français aura lieu solennellement le 7 septembre en présence des autorités françaises et allemandes. Devant une salle verdoyante, Abel Bonnard, futur ministre de l'Education de Vichy, se produira

dans une conférence intitulée *Valeur de l'homme ordinaire*, qui sera suivie de lectures et de récitation.

Les directeurs de théâtre privés ne sont pas davantage au bout de leurs peines. Sacha Guitry doit lui-même emprunter le chemin des galériens. Dès le 31 juillet 1940, il fait, le premier, représenter sa pièce *Pasteur*. Comment en est-il arrivé là et si vite ? Il s'adresse d'abord au Dr Gustave Roussy¹¹⁰, ministre de l'Education. Autorisation accordée. Mais il est nécessaire de la soumettre au général Turner (un gentil), gouverneur administratif de la ville de Paris. Par l'entremise de la Préfecture de police, il en obtient un rendez-vous. Entre les deux hommes, le courant passe. « Il parlait incorrectement le français, se souvient Sacha Guitry, et se flattait d'avoir des ascendances anglaises. Mais il n'affectait pas cette courtoisie de commande dont certains Allemands se paraient volontiers. » Autorisation accordée mais, pour la forme, il est nécessaire d'adresser une requête au lieutenant Raedemaker, à la propaganda Staffel, 62 avenue des Champs Elysées. Et c'est la douche froide. Jaloux de ses prérogatives, Raedemaker (un méchant) se montre surpris d'avoir été prévenu de la visite de Sacha par le général Turner. Il pratique d'inadmissibles coupures dans le *Pasteur* de Sacha. Le texte est rétabli grâce à l'intervention du gentil Turner qui s'emporte contre Raedemaker et le « jeune acteur sans compétence, impertinent et frivole. » Dans le Bureau de M. Wachter, directeur de la Propaganda Staffel, Sacha est confronté à Raedemaeker¹¹¹ qui est sommé de lui présenter des excuses. Bien joué ! Sacha enchanté, gardera une excellente impression de ces Allemands qui le traitent avec tant de prévenances et il restera l'ami du général Turner.

Le 31 juillet 1940 *Pasteur*, pièce destinée à exalter la grandeur française en ces heures sombres est salué par la presse. Les étudiants en médecine, convoqués gratuitement à l'une des représentations, arrivent en petit nombre, avec trois quarts d'heure de retard. Ils communient avec un public vibrant d'enthousiasme quand les interprètes crient « Vive la France » ou prononcent cette réplique de *Pasteur* apprenant la déclaration de guerre en 1870 : « Faites-moi penser à renvoyer demain à l'Allemagne mon diplôme de docteur. » L'autorité militaire protestera, mais la Propaganda est satisfaite. L'opération de séduction a bien marché car elle vient de mettre le gros gibier Sacha un peu plus dans sa besace. Et ce n'est pas tout.

Un soir, Sacha Guitry reçoit dans sa loge le général Turner qui lui demande d'exprimer l'un de ses vœux les plus chers. N'importe lequel, ses désirs étant de tous ordres. Touché par tant de gentillesse, il demande le retour de prisonniers.

— Eh bien, dit Turner, faites moi parvenir leur nom. Combien en voulez-vous

— Dix

Peu après, Sacha fournit une liste de 11 prisonniers qui seront effectivement libérés. On le verra désormais partout entouré de gradés et copieusement photographié, sourire aux lèvres, ce qui lui coûtera quelques désagréments à la Libération. Dans le même temps, le cinéma, lui aussi, se remet en marche. Ses débuts sont laborieux.

Cinéma rutabaga en zone Sud

Le 1er janvier 1941, *Les Cahiers du film*, revue cinématographique fondée en 1933 et dirigée par Marcel Pagnol, fait sa réapparition dans les kiosques après une interruption de six mois. Le nouveau cru cinématographique, issu des studios marseillais Marcel-Pagnol, y est à l'honneur. *La Fille du puisatier*, *L'An 40*, *La Nuit merveilleuse* et *Le Chapeau de paille d'Italie* font l'objet de commentaires dithyrambiques : « Cinq grands films, en un mot, évoluant à travers les sujets les plus différents et qui serviront de base de départ magnifique à la nouvelle production française de la saison qui vient. »

Dans les faits, ni le malheur des temps ni le nouveau régime n'inspirent les cinéastes en zone Sud. *La Fille du puisatier* est un lourd mélodrame sauvé de la débâcle par le talent de Pagnol et les interprétations de Raimu, Fernandel et Charpin. On est loin des coups d'éclat réalisés jusque-là par le maître d'œuvre provençal. Une actualité traitée à chaud et une affiche prestigieuse, suggérant qu'on renoue avec les grandes traditions d'avant-guerre ont assuré l'immense succès du film. Mais durant près de deux heures, les poncifs du temps se traînent en longueur dans un tissu conventionnel de bons sentiments.

Une fille séduite (Josette Day) qui se découvre enceinte ; un suborneur qui, sous les traits d'un bel aviateur, file à l'anglaise (Georges Grey); un brave puisatier de père navré de chagrin qui chasse sa fille indigne (Raimu), un valet niais mais brave homme qui fait des offres de service à la malheureuse (Fernandel), des parents hautains qui refusent d'admettre que leur fils ait croqué la pomme (Charpin et Line Noro), tels sont les personnages qui forment la trame d'une intrigue à faire pleurer dans les chaumières. Mais la débâcle et les malheurs de la France portent les germes de la réconciliation. Le bel aviateur tombe à l'ennemi et les parents hautains, grandis par le malheur, retrouvent leur fils sous les traits de ce bâtard qu'ils ont jadis repoussé. Là-dessus, Pétain prend la parole pour demander l'armistice. On l'écoute, on pleure, on se réconcilie. Et puis le bel aviateur n'est pas mort. De retour au village, il épouse la fille séduite.

La Fille du puisatier est criblé de références à l'idéologie vichyste : allusions

au « retour à la terre », à la grandeur du travail artisanal, aux vertus délétères du négoce, à la réinsertion dans la société de l'enfant illégitime, à la natalité (Raimu est père de six enfants). Dans une atmosphère de contrition et de renoncement, on oppose aux « mensonges qui nous ont fait tant de mal », aux miasmes de la Troisième République, au passé corrompu, symbolisé par la séduction de la fille du puisatier. Mais ces sentiments répondent aux préoccupations du moment, d'autant que le film est ponctué de réelles envolées patriotiques.

Avec *L'An 40*, Yves Mirande fait un fiasco, bien que le film ait été présenté par *Les Cahiers du film* comme un chef-d'œuvre : « Film satirique et de grande actualité, mais établi avec un tact que commandaient les circonstances, *L'An 40* demeurera comme une des œuvres types de la grande production française de l'immédiat après-guerre. » Il est difficile de porter un jugement sur un film aujourd'hui disparu, mais force est d'admettre qu'il n'y a pas de quoi s'extasier à la lecture du synopsis. Après l'exode, deux riches Parisiens, les époux Berriau (Jules Berry et Cécile Sorel), se réfugient dans leur château périgourdin. La pénurie aidant, ils se reconvertissent dans l'agriculture, mais avec les moyens du bord. Le châtelain attelle des chevaux de labour à sa Rolls-Royce, la châtelaine en est réduite à rouler à bicyclette et on couche sur des matelas posés à terre, tous les meubles ayant été expédiés en Bretagne. Alors les Berriau découvrent qu'ils n'ont jamais été aussi heureux. C'est le retour à la terre version Yves Mirande, sorte de « Sacha Guitry du pauvre ». Notons au passage la subtilité de certains dialogues : « On ne dira plus je m'en fiche comme de l'an 40 », déclare Jules Berry. « Mais si, réplique Cécile Sorel, bientôt la France saura se redresser magnifiquement et, dans quelques mois, on pourra redire : je m'en fiche comme de l'an 40. »

À Marseille, *L'An 40* est annoncé à son de trompe. Le 31 janvier 1941, on amène les populations en promenant la fameuse Rolls-Royce tirée par les chevaux de labour dans les rues de la cité phocéenne. Mais le public, qui ne s'en fiche pas encore comme de l'an 40, accueille le film à coups de sifflets. Rire des malheurs de la France ne fait pas recette. Le lendemain, *L'An 40* est interdit par la censure de Vichy et retiré de l'affiche¹¹².

Vénus aveugle est le plus mauvais film d'Abel Gance. Inspiré lui aussi par le thème du malheur et de la rédemption, il est dédié au maréchal Pétain, qui ne méritait pas encore cela. La dédicace courtisane du réalisateur répond d'ailleurs à l'esprit du temps : « C'est à la France de demain que je voulais dédier ce film, mais puisqu'elle s'est incarnée en vous, Monsieur le Maréchal, permettez que très humblement je vous le dédie. »

Pauvre « France de demain » ! Clarisse (Viviane Romance), vedette de l'affiche publicitaire des cigarettes « Venus », apprend qu'elle va perdre la vue. Voulant épargner à Madère, l'homme qu'elle aime et qui a élu domicile dans un bateau échoué, le fardeau d'une aveugle, elle se fait passer pour infidèle et retrouve son métier de danseuse. Puis, se voyant enceinte, elle revient vers lui. Trop tard ! Celui-ci a épousé Giselle. Devenue aveugle, elle met au monde une fille qui meurt de la diphtérie. Détail atroce : retirée sur le bateau échoué, elle berce une poupée qu'elle appelle par le nom de sa fille. Lorsqu'il découvre la vérité, Madère, saisi de remords, revient près d'elle et se fait passer pour un autre à la faveur de sa cécité. Giselle le quitte, lui abandonnant sa fille. Clarisse retrouve la vue, l'amour, et une enfant.

Tous les ingrédients du masochisme vichyste sont au cœur de l'extravagant mélodrame : éloge du sacrifice, du renoncement, du recueillement, de la force rédemptrice du désastre, du remords; exaltation de la divine surprise concoctée dans le creuset du malheur. Le film obtient un succès considérable. Lui aussi fait vibrer la sensibilité d'une France en deuil. S'il est inutile d'évoquer *Chambre 13* et *Le Chapeau de paille d'Italie*, *La Nuit merveilleuse* mérite une mention spéciale. Réalisé par Jean-Paul Paulin d'après une idée originale de Pétain lui-même, ce film étrange et prodigieusement soporifique sera projeté au profit du Secours national lors des fêtes de Noël 1940. Fernandel, Charles Vanel, Madeleine Robinson et Charpin lui ont apporté leur concours bénévole. Dans son édition du 15 décembre, *Le Film* signale à ce propos : « Le Maréchal a voulu, en ces pénibles jours d'hiver, où tant de malheureux souffrent du froid et de la faim dans notre pays, qu'un film puisse aller porter, à l'occasion de Noël, la profonde leçon de fraternité qui se dégage de la plus grande fête chrétienne. »

La Nuit merveilleuse est une transposition de la Nativité à l'époque moderne sur fond de Blitzkrieg. Le 24 décembre 1940, un couple d'humbles réfugiés s'avance sur un chemin enneigé de montagne. Il s'appelle Joseph, et c'est un menuisier d'Arras. Sa femme, Marie, est sur le point d'accoucher. Quand ils arrivent au village, l'aubergiste (Charpin) refuse de les héberger. Ils sont recueillis par une fermière qui leur offre sa grange. Là, sur une couche de paille préparée par le fermier (Charles Vanel), entre le bœuf et l'âne, Marie se prépare à mettre l'enfant au monde. Dans une pièce voisine, le berger (Fernandel), raconte aux enfants du voisinage l'histoire de la Nativité. Alors, comme guidés par l'Étoile du Berger, des personnages se mettent en marche dans la nuit. Ils pénètrent dans la cabane pour apporter au nouveau-né leur offrande. Une femme de noir vêtue (Madeleine Robinson), dont le fils est tombé à l'ennemi, apporte à

l'enfant une couverture qui servit jadis à son petit. D'autres apportent des chaussons, des langes, des tricot. Et voici les rois mages : un étudiant, un Sénégalais et un matelot. C'est ainsi, conclut la revue *Le Film*, que « le défilé des donateurs continue, image vivante du Secours national ». Les réactions du public ont sans doute été réservées, à en juger par le silence pudique de la presse.

Malgré la tristesse morbide qui se dégage de ces films, les nouvelles institutions du cinéma mises en place par le régime de Vichy ne cessent de clamer – comme jadis le défunt commissariat à l'Information de Giraudoux – que l'ordre nouveau a besoin de films jeunes, gais et optimistes. À Paris, au contraire, la saison cinématographique s'annonce brillante. Mais elle est allemande.

Le cinéma sous la botte : le dictateur de la Continental

En zone Nord, changement de décor ! Peu soucieux de l'ordre puritain et masochiste qui triomphe à Vichy, le cinéma se permet ici toutes les licences. 500 salles obscures auront rouvert leurs portes en Octobre. Ce flamboiement retrouvé ne saurait masquer l'essentiel. Les spectacles sont passés sous le contrôle de l'occupant et la rentrée cinématographique se déroule, cette année-là, sous le signe de la culture allemande.

Le 5 novembre 1940, sur les Champs-Élysées, le cinéma d'exclusivité Colisée est à la fête. Pour le coup d'envoi de la saison cinématographique, le premier depuis deux ans, tout le gratin du septième art s'y est donné rendez-vous. L'atmosphère est brillante. Voici donc, en tenue de soirée, Danielle Darrieux, Mireille Balin, Edwige Feuillère, Junie Astor, Harry Baur. Et voici les metteurs en scène Christian-Jaque, Henri Decoin, Georges Lacombe, Maurice Tourneur, Serge de Poligny. Le film présenté a fait l'objet d'une importante campagne publicitaire sur les murs de Paris, dans les couloirs du métro, dans les journaux et sur les ondes radiophoniques. Il sera d'ailleurs retransmis en direct par Radio-Paris¹¹³.

Ce gala est toutefois un peu moins parisien que ceux des précédentes années. *Le film* en question s'appelle *Der Postmeister*. Il a été produit à Vienne par la Wien-Film, réalisé par le metteur en scène Gustav Ucicky. Les Allemands, il faut le reconnaître, ont bien fait les choses. *Le Maître des postes*, d'après l'œuvre de Pouchkine, est une réussite.

Un mois plus tard, le 21 novembre, le cinéma « Le Paris » déploie ses fastes pour une nouvelle soirée de gala. Les célébrités françaises de l'écran sont toujours au rendez-vous. Sont également présentes quelques sommités du monde de la médecine car le film *Robert Koch, le vainqueur de la mort*, réalisé par

Hans Steinhoff et montré ce soir-là dans sa version française sous le titre *La Lutte héroïque*, retrace la vie du savant Robert Koch. Ce film est aussi un grand succès. Le champ est libre. La production française en zone occupée est au point mort et les films produits en zone Sud n'y sont pas encore autorisés. Et quand bien même, on ne perd rien.

Mieux que quiconque, les Allemands connaissent l'impact du cinéma sur les esprits. À l'ombre du Dr Goebbels, ils ont appris à manier cette arme de propagande et c'est en orfèvres qu'ils s'installent, dès le 28 juin 1940, à l'hôtel Majestic, siège de la Propaganda Abteilung (département de la propagande) qui contrôle le *Referat Film* (service du cinéma) que dirige le Dr Diedrich au 62 Champs-Élysées. Du *Referat Film* dépend la censure des films (*Filmprüfstelle*) et de la presse. Patron du *Referat Film*, le Dr Diedrich, est un personnage paternel et bon enfant. Grand amateur de mondanités, il est de toutes les premières, de tous les galas où il brille par l'élégance de sa mise et de ses bonnes manières. Ami des Français, et, plus encore des « petites Françaises », on le voit souvent, le soir venu, hanter les coulisses du Casino de Paris.

Si bon soit-il, Diedrich, homme de Goebbels, a des humeurs. Premier directeur du COIC (Centre d'Organisation de l'Industrie Cinématographique créé par Vichy), Raoul Ploquin, parle d'un « nazi effrayant ». Le producteur Roger Richebé, alors membre du comité directeur du même organisme, se souvient, non sans un sentiment rétrospectif de terreur, de s'être un jour présenté au *Réferat Film* en compagnie de Marcel Achard pour plaider la levée d'interdiction qui frappait un auteur, Léopold Marchand, dont la femme était juive. « La colère de l'hitlérien, écrira-t-il trente-cinq ans plus tard, retentit encore à mes oreilles.

- Vous, les Français, criait-il, vous ignorez le problème juif !
- Mais, protestait Achard, Marchand n'est pas juif !
- Êtes-vous là, vous, pour savoir ce qui se dit sur l'oreiller ?

Après l'échec de cette intervention, la malheureuse épouse se suicidera. Diedrich ne se perd pas toujours en mondanités et en bonnes manières. Il s'occupe aussi du cinéma français, mais pour lui tordre le cou. Dans ce domaine, la politique culturelle de l'occupant vise deux objectifs : la purification des films en cours d'exploitation et l'éradication du patrimoine cinématographique français. Il s'agit, dans ce dernier cas, de favoriser la production germanique en lui ouvrant un espace vital purgé de toute concurrence. Tout commence avec la saisie des films dits « antiallemands ». Tous les films terminés avant le mois d'octobre 1937 seront aussi, en zone occupée, saisis et remis au commandement

militaire qui les détruira.

Dès le mois d'octobre 1941, les amateurs de cinéma se retrouvent avec plaisir dans ces mêmes cinémas d'exclusivité ou de quartier qui ont bercé leurs rêves d'avant-guerre. Lorsqu'ils assistent, émerveillés et rassurés, à la projection des premiers films français tournés après la défaite, qu'ils retrouvent Danielle Darrieux dans une exquise comédie « à l'américaine », *Premier rendez-vous*, ou Robert Le Vigan dans un excellent policier mis en scène par Christian-Jaque, *L'Assassinat du père Noël*, ils peuvent croire que la France reste la France et que le cinéma français est resté français. Comment pourrait-on imaginer que ces films, qui fleurent si bon la France, sont produits par une firme allemande : La Continental.

De plus, L'exploitation et la distribution passent d'emblée sous le contrôle du commandement militaire. Malheur, donc, à qui refusera de diffuser les « chefs-d'œuvre » de la propagande nazie comme *Le Jeune Hitlérien Quex* (*Hitler-junge Quex*) ou *Le Juif Süß*. Dans l'immédiat, la Filmprüfstelle se contente d'expurger de leurs miasmes hébraïques les films autorisés. Le nom des techniciens juifs est rayé des génériques et les séquences où apparaissent des acteurs juifs secondaires sont éliminées. Certes, pour des raisons psychologiques, les Allemands ne tiennent pas à tarir la production cinématographique française en zone occupée. Paris doit rester la belle vitrine de la collaboration. Ce faisant, la vague teutonne submerge les écrans. Sur ces entrefaites arrive celui que personne n'attendait et qui, de sa haute stature, va tout dominer : un certain Alfred Greven.

Vers le mois de septembre 1940, un homme tiré à quatre épingles, avec « une belle tête d'Allemand romantique », installe ses bureaux rue de la Baume. Il n'aurait retenu l'attention de personne s'il ne s'était trouvé au cœur d'un ballet insolite. On y voyait défiler les personnalités les plus prestigieuses du cinéma français : Danielle Darrieux, Louise Carletti, Pierre Fresnay, Harry Baur, Robert Le Vigan..., les metteurs en scène Marcel Carné, Christian-Jaque, Georges Lacombe, Léo Joannon, Henri Decoin... Peu après, l'homme en question aménage au 104, avenue des Champs-Élysées et *Le Film* du 1^{er} novembre 1940 peut enfin titrer : « Une société de production s'est créée : Continental Films. »

De ce personnage de légende, qu'on retrouve dans quelques monographies avortées, mais qui a été porté à l'écran par Bertrand Tavernier (*laisser-passé*), on sait peu de choses, les archives de la Continental ayant été détruites avant le départ des Allemands. Qu'est devenu Greven par la suite ? Mystère ! On lui prête divers métiers, tantôt producteur, tantôt éditeur, tantôt industriel. C'est en 1973

qu'il serait mort. Les acteurs et les metteurs en scène les plus prestigieux sont contactés par la Continental et ce sont des contrats en or qu'on leur propose. Les résultats sont concluants. La Continental produira 30 des 220 films tournés en France pendant l'Occupation, Ce sont des œuvres de pure tradition française et, d'une façon générale, de qualité. Il s'agit de policiers (*L'Assassinat du père Noël*, *Le Dernier des six*, *Les Inconnus dans la maison*, *L'Assassin habite au 21*), de comédies « à l'américaine » (*Premier rendez-vous*), de satires sociales (*La Vie de plaisir*), de suspenses psychologiques (*Le Corbeau*).

Dans toutes ces productions, le public retrouve ses acteurs préférés : Raimu, Fernandel, Danielle Darrieux, Albert Préjean, Edwige Feuillère, Pierre Fresnay, Robert Le Vigan... Aujourd'hui encore, on ignore qu'un chef-d'œuvre comme *Le Corbeau* a été produit par l'occupant. En professionnel rompu au métier, Greven découvre encore le talent de Clouzot, dont il fait son principal collaborateur, et de Suzy Delair.

La Continental produira d'excellents films, dont acte. Mais au prix d'une arnaque qui coûtera cher à la production cinématographique française. Il dispose de ressources financières illimitées en partie prélevées sur les 400 millions de francs versés chaque jour par la France à l'Allemagne, au titre des frais d'entretien de l'occupant¹¹⁴. Cet argent est rentabilisé sur place au moyen de la Continental et de firmes allemandes de distribution et d'exploitation. Après quoi, ainsi fructifié, il prendra le chemin du Reich.

Intelligent, brouillon, sans scrupules et cynique mais passionné de cinéma français à qui les événements ont « offert » cette maison de production qu'il avait sans doute entrevue dans ses rêves les plus fous, Greven pratique sans complexe la concurrence déloyale et le chantage. Il est détesté dans les milieux du cinéma. Non comme occupant, mais comme concurrent abusif et insolent. En dictateur accompli, Greven a d'ailleurs décidé que les activités cinématographiques ne reprendraient pas en zone occupée avant qu'il n'ait lui-même donné le premier coup de manivelle. « Il y aura la Continental ou il n'y aura rien du tout », dira-t-il. Raoul Ploquin, premier directeur du COIC, encourage donc à contre cœur les acteurs à travailler pour Greven, allant jusqu'à parler d'« obligation patriotique ». En vérité, la plupart des professionnels courtoisaient La Continental et l'arme du chantage, quoique réelle et inefficace en ce qui concerne certaines vedettes, a sans doute été exagérée par ceux qui, à la Libération, étaient soucieux de se disculper devant les comités d'épuration.

Mais plusieurs gloires du cinéma français ont préféré rester sur une prudente réserve. Pagnol, Sacha Guitry, Delannoy, Gabin et Juvet repoussent les

propositions de la Continental. Pagnol aurait même préféré brûler son film *Prière aux étoiles* plutôt que de le confier au réseau de distribution dirigé par Greven. En février 1941, celui-ci propose à Sacha Guitry un cachet de trois millions de francs (1400000 euros soit 150 ans de revenus d'un salarié moyen) pour un film de son choix. En sa présence, Guitry téléphone aussitôt au producteur Harispuru pour lui rappeler qu'il est sous contrat avec lui. Après avoir tourné dans *Les Inconnus dans la maison*, Raimu s'empresse de signer trois contrats avec des firmes françaises pour éviter toute nouvelle proposition de Greven. Madeleine Solagne invoque une prochaine opération de l'appendicite. En réalité, elle a été opérée en 1939. Cayatte, lui, ne peut se dérober : prisonnier évadé, Greven le dénoncera s'il essaye de le lui fausser compagnie comme à ses gardiens de stalag. Edwige Feuillère est « rachetée » par la Continental à une firme française, aucune clause contractuelle n'interdisant ce genre de cession. Comme elle essaye de s'esquiver, Greven lui fait comprendre qu'il ne tient qu'à elle d'éviter la déportation à Igor, son amant juif. De son entretien avec Greven, qu'elle a rencontré accompagnée de son imprésario Jean Devalde, elle a gardé un souvenir détestable : « Nous nous trouvâmes confrontés, écrit-elle dans ses *Souvenirs*, avec une sorte de mannequin de grand bourgeois qui nous reçut avec une politesse glaciale et, prenant immédiatement de la hauteur, m'assura que je n'avais aucun moyen juridique de me soustraire à l'engagement qui était en sa possession. J'osai invoquer le droit de l'interprète à juger d'un scénario ou d'un rôle. Il me fit comprendre qu'il y avait en Allemagne d'excellents refuges pour les "incompréhensifs" de mon espèce, et que je lui semblais désignée pour ce genre de déplacement avec Igor¹¹⁵. »

Pour certains cinéastes, l'obsession de Greven tourne à la névrose. À tort ou à raison, on le crédite de tous les maux. À la suite d'un entretien anodin et courtois avec le maître de La Continental, Marcel L'Herbier acquiert la conviction que « rien ne l'empêchera de lui mettre des bâtons dans les roues quand il en aura l'occasion ». Aussi n'est-il pas surpris lorsque les autorités d'Occupation refusent leur Ausweis à Micheline Presle, Fernand Gravey, Gilbert Gil et Marie Déa, qui doivent se rendre à Nice pour tourner sous sa direction *Histoire de rire*¹¹⁶.

Après avoir terminé *Les Visiteurs du soir*, Marcel Camé et son producteur André Paulvé vivent dans la hantise de voir Greven obtenir l'interdiction du film dans un accès de jalousie. Lorsque Paulvé, pendant le tournage des *Enfants du paradis*, est, sans raison, suspendu de toute activité par les Allemands, Carné n'a plus aucun doute : « Je pensais immédiatement à Greven, écrit-il. Il entendait produire les plus grands films français et même européens. Aussi avait-il pris

assez mal le retentissement des *Visiteurs du soir*. Qu'il ait ordonné une enquête sur les ascendants de Paulvé, et qu'on ait découvert que celui-ci avait par une arrière-grand-mère quelques gouttes de sang juif dans les veines, suffisait à le contraindre à l'inaction¹¹⁷. » Les Allemands font-ils piétiner à la frontière l'équipe cinématographique qui doit tourner *Carmen* en Italie, on accuse une fois de plus l'inférial personnage d'une crise de jalousie.

Greven, pourtant, n'est pas antisémite. Du moins le dit-il. C'est le sourire aux lèvres qu'il signe, à la demande du scénariste Carlo Rim, un Ausweiss pour son beau-fils, qui est juif. Il le rédige en ces termes : « Pour le petit Jean-Francis Held¹¹⁸ ». Au cours d'un déjeuner au Fouquet's avec le scénariste Jean Aurenche, un étrange dialogue s'engage entre Greven et son invité :

« Vous savez, Aurenche, il y a une chose qui nous manque ici et en Allemagne pour que le cinéma possède quelque intérêt, car il n'en a aucun, ce sont des Juifs. Est-ce que vous connaissez des Juifs ou un Juif qui viendrait travailler chez moi ?

— Monsieur Greven, répond Aurenche, je n'en connais aucun, mais si j'en connaissais, j'hésiterais à vous le dire.

— Vous me dites ça à moi, Aurenche¹¹⁹ ?

Une autre fois, il invite le producteur Roger Richebé à son domicile et le reçoit, le visage recouvert d'un masque de Mussolini, en parodiant le salut fasciste. Au cours de l'entretien, il lui déclare soudain : « Monsieur Richebé, pour le cinéma, les Juifs sont les plus forts. » Puis, le raccompagnant à la porte, la main posée sur la poignée, il ajoute : « J'ai un Juif, chez moi, mais il ne sait pas que je le sais¹²⁰. »

Le Juif en question s'appelle Le Chanois de son nom d'emprunt, Jean-Paul Dreyfus de son vrai nom, Bayard de son nom de résistant. Présenté par Aurenche et Clouzot à Greven, qui n'ignorait rien de ses activités, il a réalisé *La Main du diable* pour la Continental.

Le monde du livre voudrait bien reprendre vie, lui aussi, mais certains auteurs se retrouvent dans l'engrenage d'une machine à broyer tandis que d'autres versent dans la névrose ou l'arnaque à la faveur d'un milieu où tous les coups sont désormais permis.

Chapitre VII

L'effondrement culturel

Avec la défaite s'ouvre la traque des responsables. Au banc des accusés, on recense avec jubilation les boucs émissaires qui ont désarmé la France en livrant la jeunesse au communisme et à l'homosexualité. Un dessin de Sennep illustre cette idée. Deux paysans discutent des malheurs du temps. Survient un bon bourgeois, à coup sûr pétainiste, qui, monocle à l'œil, leur dit : « Que voulez-vous, vous faisiez vos délices de Proust, de Gide et de Cocteau. »

Les nouveaux messieurs de la vie artistique

Contre cette littérature honnie, Henry Bordeaux, romancier médiocre mais populaire, est le premier à ouvrir le feu dès octobre 1940 en publiant une œuvre courtisane et mortellement ennuyeuse : *Les murs sont bons. Erreurs et préjugés*. Ce livre permet de jauger l'air du temps. En 1919, l'auteur visite ce qu'il reste d'un champ de bataille. Il rencontre un paysan qui contemple sa maison en ruines, mais en examinant les murs, il constate qu'ils tiennent bon. Tout n'est pas perdu. À partir de ces murs, on va tout reconstruire. Tel est l'état de la France en 1940. Elle est détruite « mais les murs sont bons ». On va la reconstruire après avoir fait table rase du passé politique, artistique et littéraire. Ainsi se dessine une violente réaction contre la littérature décadente de l'entre deux guerre et l'espoir d'une régénérescence de l'art.

Ce livre est vertement critiqué dans *Le Figaro littéraire* qui, en zone Sud, parvient pour un temps à conserver une certaine liberté d'expression. Le critique André Rousseaux y accuse Bordeaux d'être simpliste dans l'analyse des œuvres qu'il juge décadentes. Il voit des corydons partout mais ne voit pas la littérature telle qu'elle est¹²¹. Henry Bordeaux ayant dit ce qu'il avait sur le cœur, la meute des aboyeurs, stimulée par le frénétique Mauclair, lui emboîte le pas dans tous les domaines de l'art.

En période trouble, les intellectuels sont les mieux placés pour faire figure de boucs émissaires. Sous l'Occupation sont au banc des accusés les hommes politiques du front populaire, les francs-maçons, les intellectuels et les juifs. C'est ainsi que le régime de Vichy se donne pour mission de mettre un terme à ce qu'il est convenu d'appeler « l'Anti-France », c'est-à-dire l'ensemble des forces qui entraînent la France sur les pentes de la décadence. En publiant *Les murs sont bons. Erreurs et préjugés*, Henri Bordeaux annonce la couleur. Il entend

endiguer les forces de la dégénérescence et fouetter les ferments de la régénérescence.

Dans ce faux procès des mauvais maîtres, Thierry Maulnier, pourtant pétainiste, brise net « l'assaut des médiocres », renvoyant Bordeaux et consorts à la tanière de leur nullité. Mais la nature a horreur du vide. De nouveaux petits maîtres de la littérature font leur apparition avec la prétention avouée de jouer un rôle non seulement dans le domaine culturel mais aussi dans celui de la politique enfin ouvert à l'opposition fasciste. Depuis les affaires Callas et Dreyfus, nombreux sont les écrivains qui ont rêvé de devenir les Voltaires ou les Zolas de leur temps. Ce qui est valable pour ces justiciers l'est aussi pour les auteurs aspirants politiciens.

Quoi de plus urgent, pour eux, que d'adhérer à un parti politique ? Faire œuvre littéraire est une bonne chose, mais comment y songer quand la possibilité de contribuer au progrès de l'humanité vous est offerte ? Les voilà donc dans l'arène politique. Malheureusement, on suit la mode, et on se galvaude. La même mode qui poussait les intellectuels vers le communisme en 1935 pousse désormais plusieurs d'entre eux dans les bras de la Révolution nationale sinon du nazisme. Certains organisent le culte du Maréchal (René Benjamin, Henri Bordeaux), d'autres d'Hitler ou de Mussolini (A. de Châteaubriant, Drieu La Rochelle, Brasillach ou, à l'étage inférieur, Rebatet et Laubreaux). Non sans légèreté, ces derniers entonnent le panégyrique de l'Allemagne nouvelle, laissant à quai toute forme de morale et de valeur française, abandonnant tous les principes de la civilisation avec la certitude que le Reich et la Révolution nationale sont ancrés dans l'éternité. Et dans leur empressement à marcher avec l'histoire ou de la précéder, ils n'ont maintenant que mépris pour la France traditionnelle.

Pour reprendre Benda, on peut dire que la « trahison des clercs » est plus que jamais à l'ordre du jour. Les artistes collaborationnistes ne se contentent plus de leur vocation artistique mais voient au-delà. Ils partent en caravane rendre visite au vainqueur, au nom du génie français. Drieu La Rochelle, Ramon Fernandez, André Thérive, Jacques Chardonne, André Fraigneau, Brasillach, Abel Bonnard, Marcel Jouhandeau... font le pèlerinage de Weimar, rendent hommage à Goethe, écoutent Goebbels avec respect. Ils sont relayés par une autre caravane, celle des peintres et des sculpteurs. Vlaminck, Derain, Despiau, Landowski, Legueult et Belmondo sont du voyage. Et puis, ce sont les plus prestigieuses figures du cinéma, Viviane Romance, Junie Astor, Albert Préjean, Danièle Darrieux, Rebé Dary qui, sous le crépitement du magnésium, prennent le train de Berlin. Tous

ces artistes reviennent conquis par la cause du Reich et leur émerveillement, parfois de façade, est copieusement exploité par la presse pronazie. À la limite de la raison, certains d'entre eux énoncent des contre vérités avec un aplomb pyramidal. Marcel Jouhandeau rapporte ainsi de son premier pèlerinage de Weimar un « témoignage » délirant. « L'Allemagne, dit-il, est le royaume de l'individualisme, le pays de la délicatesse et celui des hommes libres¹²². »

Dans le domaine de la presse, *Comœdia*, hebdomadaire littéraire et artistique de haut niveau se veut apolitique mais consacre une pleine page à la « littérature européenne » et, comme il se doit, il y est surtout question de la littérature allemande. Convertie à l'idéal de la nouvelle idole, la NRF, fleuron de notre littérature, se met à l'heure de Berlin sous la direction de Drieu La Rochelle. Jacques Chardonne se transforme en voyant extralucide et "voit la Figure" selon sa propre expression (N.R.F., juin 1941). On devine de quelle Figure il s'agit. Un des exégètes de Chardonne nous éclaire : "C'est la Figure de ceux qui saluent le dur soleil levant ». Henry de Montherlant se réjouit du triomphe de la Croix gammée¹²³, Drieu La Rochelle de l'avènement de l'Européen nouveau forgé par l'Allemagne¹²⁴.

De ce triste constat se dégage la pénible impression d'un effondrement culturel. La stupidité est du côté de la collaboration, le talent du côté de la Résistance. Certains des auteurs séduits par l'envahisseur faisaient pourtant bonne figure avant la défaite. Chardonne aurait pu pousser plus avant ses analyses distinguées et minutieuses du couple humain, il aurait pu chanter les beautés de son terroir au lieu de nous conter cette consternante offrande du cognac à un officier allemand. Jouhandeau plongeait dans ses abîmes intérieurs d'où est sortie l'une des œuvres les plus personnelles et l'un des témoignages méconnus mais les plus riches du siècle. Pourquoi avoir délaissé la littérature pour l'engagement politique ? Pourquoi Montherlant a-t-il mis en veilleuse son talent de prosateur au lieu de cultiver son goût de l'emphase et de nous servir ses pavés boursofflés à n'en pouvoir mais, tout en s'aplatissant devant l'occupant. Drieu La Rochelle, qui écrivait des romans et des pièces de théâtre un peu fade, aurait pu travailler à mettre son réel talent en valeur. Brasillach aurait pu rester le tendre rêveur qu'il était avant sa conversion à la mystique nazie. Mais non, littérateurs honteux ou inaboutis, trop forte est chez eux la tentation de se donner l'illusion d'avoir une destinée politique, de jouer un rôle, de miser sur la facilité, de parler et d'écrire en prophètes. Là est le mal : ils se donnent pour ce qu'ils ne sont pas et l'ambition politique et sociale vampirise chez eux l'inspiration

littéraire.

À ces raisons intimes s'ajoutent des raisons contextuelles. Le manque de papier pèse comme une épée de Damoclès sur les auteurs. Pour décrocher son contingent de papier, il faut plaire à l'occupant ou avoir recours au piston. C'est grâce au coup de pouce du sonderführer Heller que Mauriac obtiendra de quoi tirer à 3000 exemplaires son roman *La Pharissienne* alors que la presse de la collaboration, d'une parfaite nullité littéraire, consomme mille fois plus de papier chaque jour. En outre, les milieux de la collaboration n'ont pas de quoi exalter l'inspiration littéraire. Il faut avoir recours à des prodiges de bassesse pour attirer l'attention de l'occupant, car tel est bien le but de l'opération. Dans ce monde frelaté par la présence nazie et le collaborationnisme, on est toujours dépassé par les médiocres si l'on ne fait pas allégeance à la Propaganda Staffel, à l'Institut allemand et à l'ambassade d'Allemagne. Et dans cette course à l'abîme, la médiocrité s'épanouit, donnant lieu à la libre expression de la verbigération ou art d'aligner des mots qui ne veulent rien dire.

Verbigération

La verbigération sévit à l'état endémique dans la littérature collaborationniste. Alphonse de Chateaubriant, le doux poète de La Brière fut un romancier de talent. En 1911, il obtient le prix Goncourt. Mystique chrétien, il déraile lorsque la révélation d'Hitler le plonge dans un état de grâce. Dans son livre *La Gerbe des forces* (Grasset, 1937) et son journal hebdomadaire *La Gerbe*, qui commence à paraître à la fin de 1940, il écrit :

Mais cet homme de génie [Hitler] doit être, par la vastitude illuminée de son cœur, autrement dépendant des vrais dieux que celui chez qui les facultés politiques ont été portées à un suprême degré de puissance.

Oui, Hitler est bon... il est immensément bon... Cet homme est avant tout un poète, un artiste, un grand cœur, et c'est pour l'homme, l'homme de toutes les nations, qu'il a réfléchi... Son corps vibre, sans s'évader une seconde du galbe de la tenue. Ce dos-là n'a pas été cabossé par les sales passions de la politique : il est plein et pur comme un tuyau d'orgue... Hitler moins peut-être héros d'exception que Hitler préfigurant l'homme de demain s'apprête à naître de nos cris d'épouvante et des convulsions de notre agonie.

Sans doute il existe un élément allemand. C'est la musique, d'abord ; puis c'est un certain type blond. C'est aussi la chair et le poil des légions de

Germanie ; c'est la certaine danse cambrée, guerrière, quelquefois rigide, et presque luthérienne, souriante aussi, du pas de l'oie.

Un autre illuminé, Jean Giono, écrivain de talent jusqu'à la défaite puis pétainiste rural qui se veut pâtre inspiré, écrit dans *Le Triomphe de la vie* (Grasset, 1942) :

Aucune loi ne pourra empêcher l'homme d'être une individualité. Pour si rapprochés qu'on force à être les angles de vision sous lesquels ils regardent tous ensemble le même objet, ces angles ont des sommets, séparés en chaque âme. C'est pourquoi les hommes peuvent apporter à la vie, et alors elle leur donne, car ils apportent chaque fois quelque chose qu'ils ont seuls le pouvoir d'apporter, leur expression personnelle, et c'est par là qu'ils ont intérêt à vivre.

Dans *Le Poids du Ciel* (Grasset, 1943) Giono s'élève en bon spiritualiste contre l'esprit cartésien

Le divin que communique à la nature la perception sensuelle de la vie, au lieu de l'employer à chercher le goût des choses, nous l'utilisons à en expliquer les raisons.

René Benjamin, prix Goncourt et président du jury Goncourt sous l'Occupation, fut, dans sa jeunesse, un pamphlétaire de talent. En 1940, il devient hagiographe patenté de Pétain à en perdre la raison :

Le Maréchal en civil était aussi impeccable qu'en uniforme, pas un cheveu ni un poil de moustache qui ne soit à l'alignement. La barbe de Maurras était dans le désordre de l'enthousiasme, et son habit avait pris les formes de la pensée quand elle s'efforce et qu'elle se tend. Plaisant et puissant contraste. Comment cette rencontre n'aurait-elle pas été féconde ? (*Le grand homme seul*, Paris, Plon, 1943)

Nous avons perdu notre âme.

— De quel côté la chercher ? C'est là que, sans hésiter, je réplique :

— Si vous avez un enfant, tournez vous vers lui. Et si vous n'en avez pas, dépêchez-vous d'en avoir un: c'est lui qui vous la rendra. (*Vérités et rêveries sur l'éducation*, Paris, Plon, 1941).

André Thérive, alors membre de l'Académie Goncourt répond le 4 novembre

1942 à un journaliste de *La Petite Gironde* qui l'interroge à son retour d'Allemagne:

La statue de Wieland harangue les arbres sur une placette à cent mètres de là. Et les collines thuringiennes, qui ondulent autour de Weimar, portent des châteaux et des abbayes dont l'une est la fameuse Wartburg.

Un certain François-Charles Bauer, critique littéraire à *Je Suis Partout*, écrit dans l'édition du 18 février 1944:

Ce grand cri de colère et d'horreur que nous berçons dans notre coeur depuis près de cinq ans, comme un enfant trop délicat pour pouvoir quitter sa chambre sans péril, nous attendons en vain que la littérature lui fasse écho. Tant de rage ensevelie dans le brouillard monotone du mois de septembre, et toutes les larmes que nous n'avons pas eu le temps de répandre dans la lumière cruelle de juin, nous attendons en vain pour elles les fontaines de leur mort. Et tant de blessures aussi, de l'esprit et du corps, si mal pansées qu'elles suppurent, toutes les mains de l'amour-propre tranchées au vif des poignets, les yeux arrachés au visage de la jeunesse dans le fracas des casseroles militaires et le grand vagabondage de la France perdue.

Qui est ce François-Charles Bauer, qui verbigère allègrement ? On le connaîtra mieux inspiré sous le nom de François Chalais. Devant la commission d'épuration, il sera félicité pour avoir écrit dans le journal *Combat*. En fait, ce n'est pas dans le journal résistant *Combat* qu'a écrit ce vieux renard, mais dans *Combats*, au pluriel, organe de la Milice. Nuance !

Henri Jamet, directeur des éditions Balzac (ex calmann-Lévy aryanisé) répond à Pierre Masteau, du Journal *L'Appel* :

Le peuple a soif de lecture : il faut lui donner de quoi satisfaire cette soif. J'ai une formule qui m'est chère et qui vaut ce qu'elle vaut, mais reflète fort bien mon état d'esprit : *il vaut mieux lire un roman policier – même mauvais – que d'écouter la radio anglaise*. (12 novembre 1942).

Armand Bernardini, Membre de l'Institut international d'anthropologie qui a la manie de dépister le juif l'a où on l'attend le moins, écrit dans *Le Matin* du 8 mai 1942 ;

Ce nom de Roosevelt n'est qu'une variante néerlandaise du nom yiddish de Rosenfeld, (confusif avec un homonyme porté par des familles allemandes purement aryennes) et qui n'est que la phonétisation germanique des trilitères hébraïques R-S-N F-L-T. Il est particulièrement savoureux de s'apercevoir que, pour des oreilles juives, Rosenfeld et Roosevelt signifient, tout simplement, " chef sauveur ".

Par bonheur, les écrivains perdus ne sont pas représentatifs de l'ensemble des auteurs français. Il en est d'autres qui résistent.

Sans être des résistants du maquis, ils n'en incarnent pas moins l'esprit du refus. On n'oubliera pas les articles de François Mauriac, surtout "La Mère humiliée", parue dans le *Figaro littéraire*. Ni, en 1940, dans ce même journal, celui d'André Gide, d'une acrimonie terrible, contre l'abaissement de Chardonne; ni ceux, courageux dans l'allusion, de Duhamel ; ni ceux de Louis Gillet, de Thierry Maulnier, pétainiste modéré mais conscient de la grandeur de la civilisation française ; ni les écrits de Jean Schlumberger dont le livre, *Jalons*, exalte la fidélité à soi-même. Paul Valéry, Jean Guéhenno, André Billy, Saint-Exupéry, Claudel ou Malraux... sont les véritables représentants de la conscience littéraire française. Ils n'ont aucun point commun avec les histrions qui hantent les salons de l'Institut allemand ou de l'ambassade du Reich, faisant planer une ombre sinistre sur le monde de la littérature.

Chez Valéry, Mauriac ou Duhamel, le talent reste intact tout au long des années noires. Or les auteurs de la collaboration nous offrent le spectacle d'une déchéance littéraire affligeante. Leurs œuvres sont composées d'une succession de lignes brisées, de raisonnements vicieux, d'insupportables longueurs, d'une tendance spectaculaire à la verbigération et aux délires polymorphes. Les raisons profondes de la rupture sont simples. Ce sont les plus faibles ou les plus frustrés qui, n'ayant rien à perdre ou ayant des comptes à régler, font le choix facile de la collaboration. Parfois, ce sont de parfaits ignares qui, à la faveur de courbettes et de places à prendre, parviennent enfin à se frayer un chemin vers le public. Les contraintes de la collaboration sont de plus antinomiques de l'inspiration littéraire. Rien de tel chez les auteurs libres qui, ne bénéficiant d'aucun soutien et souffrant plus que les autres de la pénurie de papier, doivent prendre garde de ne pas écrire pour ne rien dire. Et ce phénomène n'a rien perdu de son actualité. L'effondrement de la culture, visible en direct chez les propagandistes, reste le compagnon indissociable des dictatures..

Et puis, les auteurs collaborateurs se recrutent chez les plus fragiles, même

lorsqu'ils sont connus et talentueux comme Giono, Chardonne, Alphonse de Chateaubriant, Drieu La Rochelle ou Marcel Jouhandeau. Plusieurs d'entre eux sont des névrosés symptomatiques. Giono et Chardonne sont pris de délire mystique, Alphonse de Chateaubriant est un halluciné religieux, Brasillach un converti exalté ; Drieu La Rochelle souffre d'une névrose d'échec et d'un état maniaco-dépressif ; Marcel Jouhandeau et sa femme, l'infamale Elisa, font une névrose à deux à caractère sado-masochiste ; Céline est atteint de polynévroses portées à ébullition (délire ambulateur, paranoïa, antisémitisme névrotique, surexcitation psychique...)

Dans l'ensemble, le domaine artistique est envahi par une névrose qui domine toutes les autres au point de dénaturer l'œuvre d'un grand nombre d'auteurs collaborationnistes, même de grand talent : la névrose antisémite.

Névrose antisémite chez les gens de lettres

Cette névrose, on la retrouve dans la presse de la collaboration, bien entendu, et dans certains milieux artistiques. Mais tous les antisémites ne sont pas des névrosés. Il existe des antisémites « normaux ». Ils ont des préjugés, certes, comme Me Maurice Garçon, mais savent raison garder et, le moment venu, se battre contre les abus et les persécutions. L'antisémitisme névrotique, seul, retiendra notre attention. Quelles en sont les caractéristiques ? De façon un peu schématique, on peut dire qu'il y a névrose antisémite lorsque l'auteur ou le créateur se réclament de tendances obsessionnelles : syndrome de Soral, névrose hallucinatoire, obsession du complot etc. Lorsque ces manies existent chez le même homme, on a affaire à un névrosé antisémite. De quoi s'agit-il ?

Le syndrome de Soral. Au début des années 1980, Alain Soral travaille en étroite collaboration avec les écrivains Alexandre Pasche et Éric Walter (futur critique d'art sous le nom d'Hector Obalk). Tout va pour le mieux entre les trois auteurs dont l'un, Alain Soral, est même hébergé un temps chez les Obalk. En étroite collaboration amicale et littéraire, tous trois écrivent un livre, *Les Mouvements de mode expliqués aux parents* (1984). C'est un succès et l'harmonie règne entre les co-auteurs. Consécration suprême, le livre est choisi par Bernard Pivot pour être présenté à son émission culte "Apostrophes". C'est Hector Obalk qui est chargé de le mettre en valeur. Alain Soral le prend très mal et se croit victime d'une machination. Or, Obalk est juif. Soral réfléchit et déclare publiquement et même à *L'Obs* : » J'ai été manipulé par un Juif qui a tiré la couverture à lui. À partir de ce jour-là, j'ai étudié le Talmud, l'histoire du sionisme. J'ai découvert que la trahison et la solidarité étaient au fondement

de cette culture¹²⁵. » Soral devient dès lors antisémite, néonazi et révisionniste.

Le syndrome de Soral est donc la névrose qui consiste à détester toute une communauté à cause d'un seul de ses membres, bon ou mauvais. Il suffit donc de quelques juifs fétiches jetés en pâture par la propagande pour provoquer l'épidémie de syndromes de Soral qui frappe la France sous l'Occupation : Léon Blum dans le monde politique, Henri Bernstein dans celui du théâtre, Bernard Lazaref dans celui de la presse, Bernard Nathan dans le monde du cinéma, Benda ou André Maurois (bien que pétainiste) dans celui de la littérature et Darius Milhaud chez les musiciens... sont les plus puissants catalyseurs du syndrome de Soral.

La névrose hallucinatoire. Elle consiste à voir des juifs partout. Des journaux comme *Au Pilon* ou *Gringoire* alimentent cette névrose en publiant des listes de juifs, dont certains ne le sont pas, ce qui encombre les tribunaux. À force de matraquage antisémite, les Français, même ceux qui n'ont aucun préjugé raciste, se mettent à se poser des questions sur untel ou tel autre. Et, comme on parle beaucoup des juifs dans la presse et au gouvernement, on finit par les voir partout.

Dans son *Journal de guerre*, Paul Morand, lui-même antisémite, raconte que Darquier de Pellepoix, commissaire aux questions juives en 1943, n'arrive jamais chez ses amis sans un nouveau contingent de juifs. Et à chaque fois, c'est le scoop : la Maréchale Pétain est juive, *idem* le colonel de La Rocque (il l'a vu entrer dans un consistoire israélite en compagnie d'un bedeau). Sont juifs: le maréchal Soult, le général Vallin, le maréchal Villar (un sephardin), François Mauriac¹²⁶... La névrose hallucinatoire, nous le verrons, est l'une des polynévroses de Céline. Dans *Bagatelles pour un massacre*, il nous apprend que sont juifs, en vrac : le Pape, le roi George VI, Nostradamus, Louis le Débonnaire, le Cardinal Pacelli, Neville Chamberlain, Maurras (nom judaïque d'origine grecque), Racine (parce qu'il a écrit deux tragédies dont les héroïnes sont juives : *Esther* et *Athalie*¹²⁷) etc.

Un "savant", Armand Bernardini, qui s'improvise spécialiste d'onomastique, triture les noms des personnages célèbres pour y découvrir, de gré ou de force, une ascendance judaïque. Nous découvrons ainsi que Christophe Colomb, Marat, F.D. Roosevelt et de Gaulle sont juifs. Au fil de la presse surgissent des juifs insoupçonnés : Charles Trenet (anagramme de Netter, nom juif), Pierre Fresnay, Coco Aslan, Sacha Guitry, Suarez (confondu avec l'auteur juif Suares), Bunau Varilla, Serge Lifar, Viviane Romance, Abel Gance et Marcel Landowski,

directeur de l'Ecole des Beaux-Arts. Tous doivent se perdre en démarches pour se procurer les pièces prouvant qu'ils ne sont pas juifs.

Drieu La Rochelle, lui aussi, voit des juifs partout, mais par auto suggestion, à partir d'un détail insignifiant :

Hier, une Juive vient me voir. Je ne vois pas tout de suite qu'elle est juive. Elle était assise de face dans mon bureau. Puis, un mot lui vient. Elle prétend que Franco n'est qu'un massacreur. Je tressaille, je la regarde mieux. Je vois ce gros œil un peu dilaté, un peu exorbité, trop bleu, fixe (un peu comme celui de Bernstein), cette courbure moutonnaire, cette mâchoire un peu lourde et déformée, ces dents un peu africaines, ces cuisses mal attachées au bassin. Jolies, d'ailleurs. Elles me font froid. Comment ne pas conclure que cette femme est juive ? ¹²⁸

À la date du 19 octobre 1939, Drieu écrit dans son *Journal* : « Il [Aragon] veut désespérément s'élever au-dessus de lui-même, s'arracher à lui-même. Pourquoi cette âme de paria en révolte ? Est-ce seulement parce qu'il est enfant naturel ? Ou qu'il a du sang juif ? A-t-il du sang juif ? Oh, ces Juifs ! dont on retrouve partout le foutre ». Ou encore : « Cet ignoble Laval, ce métisse de Juif et de Tzigane, ce débris fait derrière une roulotte. Je ne l'ai vu qu'un soir mais comme il a senti mon mépris » (20 mai 1945).

La névrose complotiste est l'un des symptômes de la paranoïa. Elle consiste à faire retomber sur les juifs ou les francs-maçons tous les désastres du monde au terme d'un complot ourdi de longue date. Les juifs seraient donc à l'origine de la guerre qu'ils auraient provoquée afin de venger leurs frères chassés d'Allemagne. Et à force de chercher, on remonte le cours des événements, on accumule les témoignages à charge, et, comme qui cherche trouve, on finit par trouver. Bernard Fay, pourfendeur officiel des francs-maçons, fait remonter les origines du désastre encore plus loin puisque, dans un article de la *NRF* convertie au fascisme par Drieu La Rochelle, il accuse Descartes et le cartésianisme d'être les lointains responsables de la défaite de 40.

C'est dans cette atmosphère que les principales institutions de la littérature se laissent porter par les événements dans le décor d'une continuité de façade.

Chapitre VIII

La trouble continuité des institutions littéraires : NRF, Académie française, Goncourt

NRF, Académie française, prix Goncourt. Les trois pôles de la littérature française abordent chacun à leur façon la période de l'Occupation. Dans ces creusets où macèrent cas de conscience, manipulations, supputations et pronostics, c'est le temps des passions troubles et des gestes héroïques. À la NRF, tout semble d'abord très clair. Tombée comme par enchantement entre les mains de Drieu La Rochelle, la prestigieuse revue se veut d'abord littéraire et fédératrice de tous les auteurs, quelle que soient leurs tendances. La bonne littérature, seule, entrera en ligne de compte. Mais la tonalité émotive des temps va irrésistiblement la drainer vers le totalitarisme. À l'Académie française, on se réserve. Les pour et les contre s'y expriment librement, ne risquant pas grand-chose puisqu'ils sont immortels. Puis, à partir de 1943, on songe moins à soi qu'à la prochaine fournée d'élus. Les académiciens pétainistes ou pronazis risquant de redevenir mortels à l'heure de la Libération, on dresse des listes noires ou de candidats irréprochables et les tractations courtisanes commencent avant l'heure. À l'Académie Goncourt, on fluctue pour voler au secours de la victoire le moment voulu.

Dès leur arrivée, les Allemands savent pourtant ce qu'ils veulent. Pour des raisons de prestige, ils veulent que reparaisse la NRF, absente des librairies depuis plusieurs mois.

La NRF devient allemande

Le 15 août 1940, Abetz aurait dit à Heller (qui n'était pas encore entré en fonction) « Il y a trois grandes puissances en France : le communisme, la grande banque et la NRF¹²⁹. » La formule est peut-être apocryphe. Elle n'en est pas moins plausible. Traduisons : "Il y a trois grandes puissances en France, les communistes, les juifs, et la NRF." Décryptons : Les communistes ne perdent rien pour attendre; les juifs, on s'en charge; La NRF c'est votre affaire." À Heller, donc, de mettre en route la reprise de la NRF, mais d'une NRF apolitique. La gageure est de taille. La NRF est devenue la figure emblématique de la culture française. La faire tomber dans le giron de l'occupant, même apolitique, quelle percée ! C'est la traversée de la Meuse dans sa version littéraire.

Mais pour la diriger; quel pourra bien être l'homme de la situation ? On songe

à Drieu La Rochelle, le seul possible. Et pourtant, Drieu ne porte pas la NRF dans son cœur. Le 3 janvier 1939, il écrivait dans son journal :

Il me semble que je n'aurai plus de rapports avec La N.R.F. Paulhan me déteste et je trouve son esprit détestable. Il mériterait d'être tante. Tous ces vieux pédérastes protestants : Gide, Schlumberger, Paulhan et ce pédéraste catholique Roger Martin [du Gard]. Et aux alentours : le vieux Juif Benda, le Juif larbin Crémieux, le faux génie juif Suarès. Ce sont les enfants de l'impuissance de Gide. Ce grand impuissant. Amiel et Gide, les deux grands impuissants protestants...¹³⁰

Depuis son séjour en Allemagne, au cours duquel il devint en 1934 l'ami d'Abetz, et sa présence au congrès de Nuremberg, un an plus tard, Drieu La Rochelle, sans être devenu nazi, est conquis par l'idéal totalitaire et s'inscrit au PPF de Doriot de 1936 à janvier 1939. Il attaque la NRF « enjuivée et belliciste » de Paulhan, et lui reproche en particulier la publication, à partir de janvier 1940, *des Voyageurs de l'impériale* d'Aragon, son ancien ami qu'il déteste maintenant. De surcroît, Drieu souffre d'une névrose d'échec qui le place en position d'infériorité face à Malraux, Gide, Paulhan, Bernanos ou Mauriac et, d'une façon plus générale, face à la « bande de la NRF ». En devenir la tête pensante devrait lui procurer un délicieux sentiment revanche. Abetz lui promet protection et liberté. Il sera son seul censeur : pas de concurrence, diffusion à l'étranger... Drieu est conquis. L'amitié de Heller, placé à la tête de la section littéraire de la Propaganda, va porter l'enthousiasme à son comble.

Les opérations commencent au début d'octobre 1940. On envisage même un comité de direction composé de Céline, Eluard, Gide, Giono... La plupart des auteurs s'en réjouissent. En novembre, au 9^e étage de l'avenue de Breteuil, dans ce "pigeonnier" romantique où habite Drieu La Rochelle, c'est l'idylle entre Drieu et Heller. Les scellés apposés par l'occupant à la maison Gallimard pour des raisons de chantage, sautent d'eux-mêmes¹³¹.

Dès le début du mois de décembre 1940, les intellectuels apprennent que *La Nouvelle Revue Française* va reparaître en zone occupée. Redémarrage en beauté. Elle publiera dans ses premiers numéros des textes d'auteurs prestigieux. Ont accepté d'y participer Gide, Valéry, Aragon, Audibert, Chardonne, Fernandez, Giono et Montherlant... *L'Effort*, quotidien pétainiste de zone libre, s'en réjouit non sans une certaine réserve, Bernard Lenain s'y montrant plutôt sceptique quant à Drieu : « Ce charmant écrivain, remarque-t-il, traverse la vie

des lettres avec une nonchalance et une sorte d'indécision que l'on retrouve parfois dans ses ouvrages. Sera-t-il un bon appréciateur de textes ? Un découvreur et un « juste » ? On attend avec impatience les prochaines livraisons de la NRF¹³². »

Le premier numéro de la NRF renaissante paraît le 1^{er} décembre 1940. Au sommaire, une pléiade de bons auteurs semble augurer d'un retour à l'âge d'or : Fabre-Luce, Valéry, Eluard, Gide, Chardonne. Tout le monde jubile, y compris Abetz et Heller.

Enthousiasme vite déçu. Le texte de Chardonne, « Un été à La Maurie », est resté dans les mémoires comme un chef d'œuvre de mièvrerie littéraire et de consternante bassesse. L'auteur rapporte un dialogue imaginaire entre un Charentais, ancien soldat de Verdun, et un colonel allemand :

— Le Charentais. — Je n'ai qu'à me louer de vos soldats, et je crois que tous les habitants sont dans le même cas. D'ailleurs, les soldats n'ont pas l'air de se plaindre de l'accueil qui leur a été fait.

— Le Colonel. — Les soldats sont contents.

— Le Charentais. — Les Charentais offrent volontiers ce qu'ils ont.

Et d'offrir au colonel un verre de cognac, « du 1820 authentique ».

— Le Colonel (goûtant le cognac.) *Sehr gut... sehr gut...* Cela doit vous faire de la peine de nous voir ici.

— Le Charentais. — J'aimerais mieux vous avoir invités. Mais je ne peux rien changer à ce qui est. Appréciez mon cognac ; je vous l'offre de bon cœur.

Dans la dernière page du récit, Jacques Chardonne confine au sublime de la flagornerie en imaginant la lettre d'un autre Charentais à un capitaine allemand qui occupe sa maison :

Je regrette d'être arrivé après votre départ et de ne pouvoir vous remercier de vive voix de la façon dont l'occupation de ma maison a été faite par vos soldats. Je suis persuadé que la correction dont il a été fait preuve est une des meilleures propagandes pour la compréhension mutuelle entre nos deux pays.

Beaucoup ressentirent ce texte, d'une incroyable platitude littéraire, comme une sorte d'agenouillement devant le vainqueur qui inspira à Paulhan le qualificatif d' » abject ». À côté de la signature de Drieu, figuraient celles de

Montherlant, Chardonne, Ramon Fernandez et Fabre-Luce (ce qui semble naturel). Plus étonnantes seront, dans les numéros suivants, celles de Valéry (« La cantate de Narcisse », 1er janvier 1941), Éluard (« Blason des fleurs et des fruits », 1er février 1941), et Gide (« Feuillet du Journal », même numéro). Mais ces auteurs eurent du mal à suivre la dérive collaborationniste de la NRF et ne tardèrent pas à déclarer forfait. Jacques Cantier, biographe de Drieu La Rochelle, observe en effet que, « grâce à cette vitrine prestigieuse », Drieu « est en mesure de développer ses analyses politiques » conformes à l'idéal du moment : « réquisitoire de la France de l'avant-guerre, décadente, gangrenée par sa modération malade, sa lâcheté et son attentisme. Admiration de la force allemande consacrée par la loi du combat... » À ces thèmes récurrents s'ajoute l'éloge de l'Occupation : « Quatre millions d'étrangers en France, dont un million de juifs, m'ont bien avant vous donné les affres de l'occupation [...] À tous les envahisseurs que vous avez acceptés depuis des années, vous devriez préférer l'Allemand¹³³. » C'est le signal de la dérive. Plusieurs auteurs prennent le train fasciste en marche. Ils écrivent :

Ne serait-il pas temps pour la France, en effet, de se comprendre et de comprendre l'Allemagne ? De comprendre que l'Allemagne n'est pas ce qu'on vous a prêché, de comprendre aussi que les hommes d'Adolf Hitler ne sont pas ceux que l'internationalisme a eu intérêt à décrier à nos yeux pour nous les faire haïr ?

Marcel Jouhandeau. (1er décembre 1941)

Dès qu'il s'agit de l'Allemagne et particulièrement des Nazis, cet homme intelligent (Bertrand Russell) devient stupide. Ortega y Gasset lui-même vacille quand il touche à l'Allemagne. C'est qu'elle connaissait le mot que tous cherchaient et qu'elle était capable de l'imposer.

Jacques Chardonne (1er décembre 1942)

À ce rythme, la conjoncture militaire aidant, la revue s'éteindra d'elle-même, en juillet 1943, faute d'auteurs, la plupart d'entre eux redoutant de se compromettre.

Du côté des immortels

Sous l'Occupation, les préoccupations de l'Académie française sont moins littéraires que politiques d'autant que son prestige lui assure une immunité qui en fait le seul lieu où l'on peut encore s'exprimer librement. D'emblée, les

hostilités, qui frisent la guerre civile, commencent à propos d'un don du Maréchal de 10 millions de francs destiné à être distribué à des œuvres choisies par les Académiciens. L'un d'eux déclare, au cours d'une séance houleuse : « Il dispose d'un argent qui ne lui appartient pas. Nous ne pouvons pas être ses complices. » Un autre, qui voit loin, ajoute : « Si nous devons plus tard prononcer sa déchéance, nous serons bien gênés si nous en avons accepté un bienfait ». Le refus l'emporte mais le combat a été chaud. D'un côté les partisans de la collaboration (Charles Maurras, Abel Bonnard, Abel Hermant, Mgr Baudrillart), de l'autre ses adversaires qui disposent de trois académiciens de choc, Paul Valéry, François Mauriac et Georges Duhamel, âmes du refus.

Les hostilités se poursuivent avec la décision de Paul Valéry de prononcer l'éloge funèbre du « juif Bergson ». L'initiative n'a rien de scabreux en soi. Bergson étant converti, c'est un curé et non un rabbin qui a célébré la cérémonie religieuse. Pétain était l'ami du défunt à l'Académie et ne cachait pas son admiration pour l'homme et son œuvre. Il avait même délégué de Brinon, ambassadeur de Vichy à Paris, pour le représenter au dernier hommage. Les académiciens pétainistes n'en profitent pas moins pour tâter le terrain et obtiennent la démission de Paul Valéry de son siège de secrétaire. Il est remplacé par André Bellesort, maurrassien et antisémite, qui refuse de faire imprimer l'éloge comme le veut la tradition.

Duhamel et Valéry brandissent alors le flambeau de la résistance en faisant échouer le vote d'une motion d'applaudissement au Maréchal. L'idée, venue d'Abel Bonnard, collaborationniste à outrance, était soutenue par Mgr Baudrillart et Abel Hermant. Valéry fait remarquer que l'Académie ne s'est jamais associée à un débat politique, qu'elle siège en assemblée croupionne, les trois quarts des académiciens étant retenus en zone Sud et que toute initiative serait inopportune alors que le physicien André Langevin, membre de l'Institut a été jeté en prison par les Allemands et chassé du collège de France par Vichy¹³⁴.

L'Académie suscite dès lors de sérieuses inimitiés dans la presse collaborationniste. Dans *L'Appel* du 13 mars 1941, Julien Courtine demande son épuration à commencer par l'expulsion du "plagiaire André Maurois", alias Herzog. Cette mesure de salubrité publique devrait se poursuivre avec la mise au pilori des "nullités notoires" : François Mauriac, André Chaumeix et Louis Gillet (autre plagiaire), tous « idôles de la presse enjuivée et des bonnes dames à salon ».

Mais à la mort d'André Bellesort, en janvier 1942, le vent commence à tourner et chacun se demande s'il ne serait pas opportun de se montrer prudent. C'est

donc Georges Duhamel qui est élu secrétaire à « titre provisoire » de l'Académie « pour tenir en respect les forces maléfiques ». Duhamel n'est en odeur de sainteté ni à Vichy ni chez les Allemands qui l'ont interdit d'édition. Avec Duhamel, Mauriac, Gillet et Valéry, l'Académie a enfin trouvé sa tête résistante. Aussitôt Pétain fait savoir qu'il ne veut en aucun cas d'élection à l'Académie. Si, contre sa volonté, on procédait à des votes, il ne donnerait pas l'investiture. L' élu ferait comme La Fontaine, il attendrait¹³⁵. Sage décision, l'élection ne serait pas de nature littéraire mais politique. On ne voterait pas pour un homme de lettres mais pour ou contre ses parrains¹³⁶.

Duhamel et Valéry complotent dès lors pour ne remettre de prix qu'à des écrivains résistants ou proches de la Résistance. Aussitôt, *Je Suis Partout* se lance dans une furieuse campagne contre l'Académie et Otto Abetz cherche à faire déporter Duhamel, montrant ainsi les limites de sa francophilie. À l'Académie l'atmosphère devient irrespirable et les gifles se perdent. De moins en moins d'Académiciens acceptent de serrer la main d'Abel Bonnard. Après El Alamein et Stalingrad, on s'agite en prévision du grand nettoyage. Les résistants dressent des listes d'académiciens collaborateurs et de futurs membres résistants. Les visites de courtoisie et les entretiens privés se multiplient. Me Maurice Garçon, en tout cas, prépare fébrilement sa candidature.

Une fois la libération venue, le général de Gaulle reconnaîtra officiellement Georges Duhamel comme l'âme de la résistance à l'Académie et le recevra en audience privée. Duhamel en profitera pour lui faire savoir que les Académiciens seraient honorés de le recevoir comme l'un des leurs, ce à quoi le général répondra : « Etant votre protecteur, je ne puis être votre pair¹³⁷. »

Il court, il court, le Goncourt

Décembre 1939, coup de tonnerre sur l'Académie Goncourt qui siège pour l'attribution du prix 1940. En pleine guerre, Le roman de Brasillach, *Les Sept couleurs*, est sélectionné. Il décrit le *Road Movies* d'un jeune couple à travers l'Europe fasciste. D'un point de vue purement formel, *Les sept couleurs*, superbement écrit comme à l'ordinaire chez Brasillach, est un livre d'atmosphère et de braise, une pathétique histoire d'amour sur fond de paysages romantiques dans la grondante Europe d'avant guerre. Nous voilà promenés de Berlin à Rome et de Rome à l'Alcazar. Malheureusement, les principaux personnages de ce roman, et les plus sympathiques aux yeux de l'auteur, sont Hitler, Mussolini et Franco. Promenant le flambeau du fascisme d'un bout à l'autre du livre, Brasillach compose un Te Deum à la gloire de nos ennemis. Il raconte ses

séjours à Nüremberg, à Rome et à l'Alcazar. D'Hitler, il dit:

C'est de près seulement qu'on voit son sourire [d'Hitler], Un sourire presque enfantin, comme en ont si souvent les meneurs d'hommes. « Il est si gentil », disent de façon surprenante ses collaborateurs [...]

Qu'y a-t-il d'autre qu'un rêve prodigieux, un amour sans limites pour le Deutschland, la terre allemande, celle qui est réelle, et celle qui est à construire encore ? [...] Il [Hitler] est appelé à une mission qu'il croit divine, et ses yeux nous disent qu'il en supporte le poids.

À l'annonce de la sélection de Brasillach, Alain Laubreaux, sadique, jubile : « C'est un arc-en-ciel fasciste. Et puis, quelle confusion chez les fils d'Abraham si le Prix Goncourt était attribué au rédacteur en chef de *Je Suis Partout* ! ¹³⁸ » Mais les pages tristement magnifiques sur le fascisme italien et l'allégresse d'un peuple ressuscité comme les descriptions d'une Allemagne soulevée par la force du national socialisme, d'une Allemagne riche de rêves et éprise de pouvoir, ne pouvaient recevoir l'hommage d'un Goncourt à l'heure où les Français étaient en guerre contre une nation qui avait déjà donné les preuves de sa barbarie et alors même que l'auteur était lui-même dans la ligne Maginot, prêt à recevoir à coups de baïonnettes les héros de son roman. On peut même s'étonner que Gallimard ait publié pareille offrande aux fascistes dans un tel contexte. On est surtout atterré par le fait que Giraudoux ne l'ait pas fait interdire et qu'il ait été sélectionné pour le Goncourt et emporté les suffrages de René Benjamin, Sacha Guitry et du président et doyen de l'Académie J-H Rosny aîné, soit 4 voix, celle du président comptant pour deux. Quiconque aurait seulement écrit en Allemagne, sans même le publier, un livre à la gloire des démocraties aurait été collé au poteau sur l'heure. C'est Philippe Hériat, auteur de talent, qui décrocha le prix pour son roman *Les enfants gâtés* (Gallimard). En 1940, la dispersion des Dix et le tumulte de la défaite rendent le travail de l'Académie Goncourt problématique.

Dans une France dévastée, une question brûle les lèvres. Le Goncourt sera-t-il désormais attribué en zone Sud ou occupée ? On discute, les plaisanteries fusent. Les dix parlent même de se réunir à califourchon sur la ligne de démarcation : cinq académiciens en zone occupée, cinq autre en zone « nono ». Finalement, c'est le charme de Drouant et son petit blanc qui l'emportent. Mais, en raison du tohu-bohu et des événements, le prix 1940 est réservé pour la fin du conflit. Il sera attribué en 1946 à Francis Ambrières pour son roman *Les grandes vacances*.

Décembre 1940. C'est pour la première fois que, sous l'Occupation, l'Académie siège pour l'attribution du Goncourt 1941. L'assemblée est croupionne. Sont absents, retenus en zone libre, Léon Daudet, Jean Ajalbert, Francis Carco et Léo Larguier. Un instant court le bruit de la mort de Léon Daudet. Simple rumeur. On respire. Mais ce n'est que partie remise. Il mourra dans moins d'un an.

Ils sont donc 5 à répondre à l'appel : Pierre Champion, Roland Dorgeles, J-H Rosny jeune, Sacha Guitry et le pétainiste intégriste René Benjamin, qui, à la présidence des Dix, succède sans problème à Rosny aîné décédé. Cravaté de noir, M. Maurice, l'auguste maître d'hôtel de Drouant, domine l'assemblée de sa haute stature. C'est l'homme le plus courtisé du jour. Il est entouré d'une meute de journalistes qui rivalisent de gentillesse pour lui arracher quelques bribes sur les débats car, sous couvert de service, on le croit dans le secret des Dieux¹³⁹.

Il est d'abord question d'attribuer le prix à un prisonnier, Raymond Guérin, auteur d'un roman noir *Quand vient la fin* (Gallimard). C'est compté sans la onzième voix que personne n'attendait, celle du Maréchal Pétain. Car l'oreille de Vichy traîne partout. Pas question, en ces temps de morosité, de mettre à l'honneur l'agonie d'un cancéreux. En revanche, un auteur célébrant le retour à la terre sera le bienvenu. Six académiciens s'inclinent servilement : J.-H. Rosny jeune, René Benjamin, Sacha Guitry, Lucien Descaves, Roland Dorgelès et Pierre Champion. C'est donc un nouveau venu, Henri Pourrat, chantre agricole de talent, qui décroche la timbale pour son livre *Vent de mars* (Gallimard). Trois voix sont allées à Guy des Cars (*L'Officier sans nom*) et une seule à Frison Roche (*Premier de Cordée*).

Le prix à peine attribué s'ouvre le temps des discordes. Depuis longtemps, le vertueux Lucien Descaves protestait contre l'élection de Pierre Champion à l'Académie. En contradiction avec la volonté des pères fondateurs, qui jugeaient incompatible l'intrusion d'hommes politiques dans les rangs d'un jury littéraire, Pierre Champion affichait sans complexe son appartenance au Conseil départemental en se faisant déposer place Gaillon par une voiture de la ville de Paris à cocarde rouge et bleue. À son tour, Francis Carco proteste en secret contre le couronnement politique et forcé d'Henri Pourrat¹⁴⁰.

Décembre 1941. La session est ouverte pour le prix 42. La discorde entre conformistes et non-conformistes n'est pas réglée, mais, en homme de tact, Pierre Champion, principal objet du litige, meurt en pleine session. Puis, c'est Léon Daudet qui décède, et pour de bon, cette fois. La guerre de succession éclate aussitôt. Elle est d'une férocité aggravée par les passions du moment. Les

collaborateurs n'ont pas désarmé et les plus excités d'entre eux entendent bien brandir haut et fort l'étendard maréchaliste.

La presse collaborationniste ne jure dès lors que par ses deux favoris : Lucien Daudet et Béraud. Le frère de Léon, Lucien, ne doit qu'à sa germanophilie militante de ne pas être un personnage insignifiant et Béraud est l'homme de *Gringoire*, organe des antisémites fanatiques. Pour les modérés, l'heure n'est plus à ce genre de personnages, les armées allemandes essuyant un cruel revers devant Moscou et les Etats-Unis étant entré dans le conflit. On songe un instant à Alphonse de Chateaubriant. Panique ! Un halluciné qui voit en Hitler le messie des temps modernes et idolâtre Pétain ! Les cœurs les mieux accrochés n'y résisteraient pas. C'est La Varende qui est finalement élu au siège de Léon Daudet. S'il a écrit quelques articles dans *Je suis partout*, il n'en reste pas moins modéré dans ses opinions. De quoi satisfaire tout le monde.

La succession au siège de Pierre Champion va donner lieu à des joutes autrement féroces. Elles voient d'abord s'affronter Paul Fort et André Billy. Paul Fort, couronné comme « roi des poètes » en 1912 mais comme « empereur des antisémites » en 1942, est devenu infréquentable. André Billy qui a notamment éreinté Sacha Guitry et La Varende dans la presse littéraire ne l'est pas moins. De plus, il est ouvertement hostile à la collaboration. L'Académie se déchire. Billy a contre lui le groupe des 4 (Rosny, Benjamin, Guitry, La Varende). Elu par les cinq modérés (ou devenus tels), sa candidature n'est pas entérinée en raison du veto catégorique opposé par Guitry et La Varende.

Malgré la discorde, le cru 1942 est excellent. *Pareil à des enfants* (Gallimard) de Marc Bernard est couronné dans la sérénité retrouvée. Il retrace une folle mais parfois effrayante plongée dans les eaux troubles ou limpide de l'enfance.

Décembre 1942. On ne siège pas pour le cru 43. Donc, pas d'anecdotes savoureuses. En raison des retards dus à la guerre de succession, le vote a lieu par correspondance. Le Goncourt est décerné au livre de Marius Grout *Passage de l'homme* (Gallimard) par 5 voix sur 9. Détail pittoresque, cette année-là, Philippe Henriot avait fait partie de la liste des auteurs retenus et n'avait obtenu qu'une seule voix, celle d'Ajalbert, pour son livre, *Causeries*, tout comme celui d'Elsa Triolet, *Le Cheval blanc* (Denoël).

Décembre 1943. On retrouve chez Drouant les Dix (qui sont neuf), pour la désignation du Goncourt 1944. La Varende et Guitry sont tels qu'on les a laissés deux ans auparavant, plus fermement opposés que jamais à l'élection d'André Billy. Pour le public, il s'agirait d'une opposition non pas littéraire mais politique. La réalité est plus prosaïque. Guitry et La Varende ne pardonnent toujours pas à

Billy de les avoir malmenés dans la presse. À quoi s'ajoute une rumeur qui agite les coulisses : Sacha Guitry aurait promis de léguer son bel hôtel du champs de Mars et ses précieuses collections à l'Académie Goncourt. Or il aurait déclaré qu'il quitterait l'Académie, la déshériterait et la laisserait sur le pavé si André Billy était élu.

Les discussions traînent en longueur, moins en raison de la discorde que dans l'attente de savoir si, sur le front, la balance penchera du côté des alliés ou des Allemands. Ainsi, l'attribution du prix dépendra non pas du talent mais de l'équilibre des forces militaires. Les chansonniers exploitent la valse hésitation. Le clown Beby et 9 humoristes, lancent le "prix Ersatz", délibèrent dans les caveaux et le décernent à René Barjavel par 6 voix contre 4 à l'annuaire des PTT¹⁴¹. Beaucoup plus sérieux, les ultra collaborationnistes songent à remplacer le Goncourt défaillant par le Prix de la... LVF !

Ce sont les événements qui, après la percée d'Avranches, vont départager, fin juillet 44, les membres des Académies. Qui connaît les vainqueurs, connaît les lauréats. Les chars de Leclerc fonçant sur Paris, le résultat ne fait plus de doute. Le résistant Jean Paulhan décroche le Grand Prix de Littérature de l'Académie française, et, sur l'autre rive de la Seine le jury de chez Drouant décerne le prix Goncourt à la "résistante" Elsa Triolet pour son livre *Le Premier accroc coûte deux cents francs*. Boutade de Paul Léautaud : « C'est un prix cousu de fil rouge¹⁴² » et c'est en triomphateur qu'André Billy est accueilli à l'Académie Goncourt.

Dans ce monde des lettres et des arts qui cherche à renaître, les échanges culturels ne sont pas oubliés, mais ils se font à l'avantage des Allemands.

Chapitre IX

Echanges culturels franco allemands

La plupart de ces auteurs vont bientôt se retrouver embarqués dans le même pèlerinage, pour ne pas dire dans la même galère : le pèlerinage de Weimar. Ici, Otto Abetz et Karl Epting, les échanges culturels franco-allemands sont la clé voûte de l'édifice collaborationniste. Ils attachent la plus grande importance à l'adhésion des artistes à la cause de l'occupant en raison de l'influence majeure qu'ils exercent sur l'opinion. En 1941, l'ordre nazi sur l'Europe semble inébranlable et les artistes français acceptent volontiers de collaborer, sans être conscients du danger. Mais les flash crépitent, les caméras tournent. Le monde de la culture laisse des traces indélébiles. Les voilà stigmatisés, preuves à l'appui. Plus tard, il leur faudra justifier. Plusieurs d'entre eux ont accepté de collaborer non par conviction ni intérêt mais en échange de la promesse de libérer des prisonniers ou de d'épargner un paillard juif ou en danger. Quelques-uns ont même collaboré sans le savoir.

À partir de 1942, la victoire allemande devient hypothétique et l'embarquement pour Cythère perd de son pouvoir de séduction. Et puis, on ne tarde pas à s'apercevoir que la collaboration artistique est à sens unique. Si des artistes français sont invités en Allemagne pour admirer béatement le pays et son art, le mettant en valeur sous l'œil des caméras, la réciproque n'est pas vraie. Aucune trace française n'ira jamais porter le prestige de la France sur les planches allemandes : seuls les livres pronazis seront traduits en Allemand et un seul film français exploité en Allemagne. Encore sera-t-il produit par la Continental. Enfin, les promesses ne sont pas tenues, les prisonniers ne reviennent pas, les déportés continuent à l'être. On s'aperçoit bientôt que l'art dévoyé au profit de la politique sous couvert d'échange culturel n'est pure arnaque.

Le coup d'envoi de la collaboration artistique est donné avec l'arrivée en France de la troupe du *Shillertheater* de Berlin.

Le Shillertheater au Français

Du 25 au 27 février 1941, c'est la grande première de la collaboration intellectuelle et artistique franco-allemande avec la réception à la Comédie française de la troupe du *Shillertheater* de Berlin. Dominée par l'écrasante personnalité de Heinrich George, le monstre sacré des scènes et des plateaux allemands, elle consacre la soumission du vaincu au vainqueur. Lors de la réception inaugurale, Heinrich George présente d'emblée les festivités sous le patronage du Reich en rappelant que c'est le Führer qui l'a nommé à la tête de la troupe pour faire du théâtre allemand.

« théâtre jeune digne d'une nation jeune ». Suivent de grandes envolées sur l'avenir de Paris et la nécessaire compréhension mutuelle des cultures allemande et française, trop longtemps ignorées l'une de l'autre.

Le lendemain, après une conférence de presse matinale dans les salons de l'Institut Allemands et Français se retrouvent dans un grand restaurant. Avec sa verve cabotine, Heinrich George s'impose comme l'homme du moment. L'acteur Heinrich Baur est lié à lui par une vieille amitié. Bras dessus, bras dessous, devant les visages solides et massifs comme des rocs, tous deux, dans un élan de surexcitation psychique, parlent de leur amitié qui symbolise les retrouvailles des cultures allemande et française.

Le soir, ce sont les Français qui sont à l'honneur. Le grand artiste allemand accompagné de douze comédiens du Schillertheater, assiste, à la Comédie-Française, à la représentation de *La Nuit des rois*, fantaisie attribuée à Shakespeare. Les pensionnaires et sociétaires ont mis leurs loges à leur disposition. À l'entr'acte, on retrouve au foyer des artistes. Entouré de tous les sociétaires du Théâtre Français interprètes de la *Nuit des rois*, souhaitent une fois de plus, en sablant le champagne, la bienvenue dans l'illustre maison de Molière à Heinrich George et à la troupe du Schillertheater qui donnera le lendemain soir *Kabale und Liebe*, de Schiller. Les comédiens du Français seront là, au grand complet, en communion de pensée : les ambassadeurs de la culture allemande et, devant une salle comble, le public rivalisera de bassesse dans un tonnerre d'applaudissements. *L'œuvre* du 25 février rapporte : « S. E. M. Abetz, ambassadeur du Reich et Mme Abetz, S. E. l'ambassadeur M. de Brinon et Mme de Brinon, avaient tenu à honorer de leur présence cette manifestation théâtrale. Dans la salle, on remarquait outre les hautes personnalités civiles et militaires allemandes, les membres de la Comédie-Française, les représentants de la presse et de nombreuses personnalités parisiennes du monde du théâtre et des arts.

Pourtant, faute de connaître la langue de Goethe, peu nombreux furent ceux qui purent apprécier la qualité de l'œuvre et de l'interprétation. Peu importe, ils étaient non pas pour la pièce mais pour faire acte de courtoisie. Les Allemands, mûrs compères, avaient saisi la bonne aubaine en truffant le public de connaissances du milieu littéraire français et d'habiles physionomistes afin de faire une ample moisson de candidats à la collaboration artistique et littéraire. Pas de sociétaire, pas un pensionnaire ne manquait à l'appel. La soirée se termina l'ambassade d'Allemagne par un échange au champagne de cadeaux (livres, manuscrits rares).

Le pèlerinage de Weimar

Les échanges culturels s'enchaînent. Automne 1941. Après la brillante réception du Schillertheater au Français, c'est au tour de l'Allemagne de recevoir une pléiade d'auteurs. Jouhandeau, Brasillach, Ramon Fernandez, Freignaud, Drieu la Rochelle et Abel Bonnard sont du voyage, guidés par l'ange gardien Gerhardt Heller¹⁴³. Ils doivent y rencontrer des délégations d'auteurs de tous les pays d'Europe. Rendez-vous : Weimar, patrie de Goethe. Conférences, promenades culturelles et pause dans des salons de thé se succèdent. Certains pèlerins sont logés à l'hôtel Erb-Prinz, où ont dormi Schiller, Napoléon et Liszt. On assure à Jouhandeau que la chambre qu'il occupe fut jadis celle de Jean-Sébastien Bach. Mais Jouhandeau s'en moque. Ses pensées sont ailleurs. Il n'est pas content car il trouve que Gerhardt Heller, dont il est amoureux, ne s'intéresse pas assez à lui.

Dimanche 26 octobre 1941, dernier jour des rencontres. Goebbels doit fleurir comme chaque année les tombes de Goethe et de Schiller. Les deux poètes amis reposent à Weimar dans un cimetière aux allures de parc romantique, côte à côte au fond d'une crypte. Goebbels prononce quelques mots. L'émotion est intense parmi les invités. Mais à quelques lieues de là, sur la jolie colline d'Ettersberg se trouve le camp de concentration de Buchenwald. Le chêne sous lequel Goethe aimait à méditer se trouve même à l'intérieur de sa clôture de barbelés électrifiés.

Les festivités se terminent au Weimarahalle, palais des congrès construit dix ans plus tôt pour les festivités du centième anniversaire de la mort de Goethe. Après quelques démonstrations des jeunesses hitlériennes sur fond musical, le Dr Goebbels prononce le solennel discours d'ouverture de la "Semaine du livre allemand de guerre". Puis, les délégués étrangers sont invités à assister à la représentation d'une pièce de Goethe : *Iphigénie en Tauride*. Ramon Fernandez a laissé un témoignage enthousiaste de cette réception:

Imaginez une salle toute remuante de drapeaux tenus par la jeunesse hitlérienne. Debout, derrière un pupitre, le docteur Goebbels prend la parole : C'est un homme mince, auquel ses yeux clairs, ses cheveux sombres et son teint mat donnent je ne sais quoi de maritime. L'Allemagne, dit-il, était fière du titre qu'on lui avait décerné jadis, de peuple de poètes et de penseurs¹⁴⁴.

Les Français sont éblouis, comme le furent en 1938 Brasillach et l'équipe de *Je suis Partout* au congrès de Nüremberg. Les artistes ne sont pas les seuls à faire le pèlerinage du Reich. Ouvriers et syndicalistes sont invités à observer les

conditions de travail outre-Rhin. Il existe même un pèlerinage des chefs et des sous-chefs de gare. Ce panachage permet aux Allemands de tendre un piège subtil à Ramon Fernandez. Au cours d'une conférence organisée à la salle des sociétés savantes, il est invité à confronter ses impressions avec celles d'un serrurier et d'un syndicaliste de retour du Reich. Lorsqu'on lui demande ce qu'il pense des travailleurs français en Allemagne, force est de répondre : « Tous les Allemands sont d'accord pour reconnaître que les ouvriers français travaillant en Allemagne sont les meilleurs artisans de la collaboration franco-allemande. » Or, toute propagande en faveur du travail en Allemagne sera bientôt considérée comme un crime d'intelligence avec l'ennemi. Ramon Fernandez échappera à la réprobation par une mort prématurée.

Le pèlerinage des peintres et des sculpteurs

Après les hommes de lettres, peintres et sculpteurs sont invités à prendre le bâton de pèlerin. Vlaminck, Derain, Legueult, Despiau, Othon Friesz, Dunoyer de Ségonzac, van Dongen, Oudot, Landowski, Bouchard et Belmondo sont pressentis. Aucun ne refuse, à l'exception de Maillol. À noter que Vlaminck, peintre officiellement classé comme "dégénéré" et interdit d'exposition en Allemagne est du voyage. Dans son *Journal*, Landowski, directeur de l'école des Beaux-arts, précise que c'est à contrecœur que les professeurs de l'Ecole acceptèrent. D'autant que le pire des collabos, Henri Bouchard, était devenu l'âme zélée de ce pèlerinage, ce qui aurait dû faire fuir tout le monde. Mais la promesse de faire libérer plusieurs élèves prisonniers emporta l'adhésion des professeurs.

L'organisation de leur séjour posait pourtant de sérieux problèmes à Werner Lange, chargé du département des arts plastiques à la Propaganda. Les peintres et sculpteurs qui auraient pu accueillir les invités avaient tous été considérés comme "dégénérés" ou étaient morts, en prison ou en exil, et il n'était pas question de les présenter à Adolf Ziegler, peintre officiel de l'Etat et préféré d'Hitler dont les nus léchés et les portraits officiels auraient jeté un froid, d'autant qu'il avait été chargé de l'épuration de la peinture allemande et de l'expulsion des peintres dits "dégénérés".

Les invités du Reich sont donc invités à visiter la Grande Chancellerie, œuvre d'Albert Speer et les ateliers pharaoniques peuplés de statues monstrueuses des sculpteurs Arno Breker et Thorak¹⁴⁵, enfants chéris du Führer. Landowski note dans son *Journal* que « leur art ne dépasse pas celui des décorateurs-entrepreneurs-industriels, qui traitaient jusque vers 1910 à la grosse [sic] la

décoration des façades à tant de l'heure.¹⁴⁶ » L'horreur culmine avec la visite de l'atelier du portraitiste pompier Leo Samberger, auteur du manifeste des artistes allemands contre l'art juif et bolchévique¹⁴⁷. Par bonheur, la visite des musées et des lieux historiques (maison de Beethoven) remontera le moral des invités.

Le voyage terminé, ce fut au tour des journaux d'en rendre compte. À la maison de la Presse, la Propaganda Staffel reçut une quinzaine de peintres et sculpteurs français de retour d'Allemagne : « Tous parlaient du beau voyage qu'ils viennent de faire », écrit un chroniqueur du *Matin*. Interrogé par *Comoedia*, Despiau, qui s'en mordra les doigts, dit : « Je suis heureux d'avoir vu ce que j'ai vu. Les notions d'ordre, de discipline, qui nous effarouchent, exaltent au contraire les artistes allemands. Chaque nation a son génie propre, et je souhaite l'avènement d'une Europe qui tirerait parti de la variété même de ses richesses. Je me sens profondément Français. Je veux être Européen, et y être admis avec mes qualités aussi bien qu'avec mes défauts de Français¹⁴⁸. » Mais voilà le plus navrant.

Quelques jours après leur retour, les artistes ayant participé au voyage se succédèrent dans le bureau de Werner Lange. Ils ne venaient pas les mains vides, précise Lange. « Chacun apportait une œuvre, quand ce n'étaient pas deux ou trois. Quelqu'un leur avait suggéré de remercier le Dr Goebbels d'un si beau voyage. Vlaminck, oubliant qu'il était catalogué "dégénéré" en Allemagne, se présenta avec un très beau paysage hollandais à la gouache. Segonzac apporta un magnifique dessin de Provence. Derain avait sorti de son atelier une sanguine représentant une femme debout... Bref, note Werner Lange, j'avais soudain dans mon bureau une collection qui aurait fait pâlir d'envie tout collectionneur averti ! » Ces chef-d'œuvres "traînèrent" dans la pièce puis, on vint les chercher. Ils étaient si nombreux que plusieurs voyages en voiture furent nécessaires." Werner Lange ignore ce qu'ils sont devenus. Sans doute prirent-ils le chemin du Reich pour y être réduits en cendres sous les bombardements alliés¹⁴⁹.

Ce n'est pas le plus grave. À l'Ecole des Beaux-Arts souffla le vent de la consternation lorsqu'on s'aperçut que les seuls prisonniers élèves de Bouchard, le fieffé collaborateur qui avait poussé ses collègues au voyage, avaient été libérés. Landoswki furieux s'en plaignit auprès d'Abetz qui lui répondit sèchement : « Toutes les faveurs sont suspendues en raison de l'évasion du général Giraud. » Belle arnaque, en vérité ! Ceux qui s'étaient compromis pour des prunes passeront tout de même devant une commission d'épuration. Etaient-ils conscients du rôle qu'on leur avait fait jouer ? Plus tard, Dina Vierny, le modèle

préféré de Maillol, apportera une réponse à cette angoissante question : « Les pauvres artistes ont été piégés et dindonnés pour la vie, écrit-elle. Parce qu'il y en a qui sont morts de chagrin comme Despiau et Friesz. Et les autres ont perdu l'honneur pour toujours. Ils ne pouvaient pas comprendre que c'était si mal, que c'était criminel. »

Dina Vierny, juive et résistante dont le témoignage ne saurait être révoqué en doute, a défendu Despiau devant le comité d'épuration. Elle a déclaré : « Il n'est pas plus fasciste que mon derrière ! Ce fut une arnaque terrible ce voyage. Ils n'étaient pas collaborationnistes. Ils s'en "foutaient", étaient des "artistes tête en l'air", ne faisaient pas de politique mais rêvaient. Ils se sont laissés embarquer par Arno Breker qui leur a chanté des chansons en leur faisant miroiter une libération de prisonniers. Et ils ont brisé leur vie. »

Mon pauvre Despiau ! soupire Dina Vierny :

Je le rencontre à Saint-Sulpice après la guerre. Il rasait les murs.

— Mais qu'est-ce que vous avez, Despiau ? Vous êtes malade ?

— Vous me dites encore bonjour ?

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

Alors il me raconte ses malheurs. Personne ne lui parlait plus. Il est mort en 1946, très triste. Il ne s'en était jamais remis¹⁵⁰.

Si les pièges sont à tous les carrefours en ces années de larmes et de sang, l'attendrissement ne saurait jouer en faveur des auteurs. Ni Brasillach ni Fraigneau ni Abel Bonnard ne pouvaient rien ignorer du guêpier dans lequel ils mettaient les pieds en allant communier à Weimar. Les vedettes du cinéma en avaient-elles conscience au seuil du plus prestigieux des pèlerinages de l'Allemagne nazie ?

Gratin du septième art français chez Hitler

La collaboration culturelle dans les milieux du cinéma culmine en mars 1942 avec le voyage en Allemagne de plusieurs vedettes à l'invitation de Carl Frölich, président de la Reichsfilmkammer. Pour la presse pro-nazie, qui couvre l'événement avec jubilation, c'est l'occasion de montrer que la politique de collaboration n'est pas une vue de l'esprit. L'hebdomadaire illustré allemand *Signal* consacre un reportage photographique aux ambassadeurs outre-Rhin du cinéma français. Le chroniqueur et scénariste Pierre Heuzé, qui est du voyage, en a brossé dans *Ciné-Mondial*, dont il est rédacteur en chef, un compte rendu en dix épisodes d'une inspiration consternante. Dès les premières lignes, le récit

baigne dans une atmosphère malsaine :

Sur le quai, piétinement des départs... Qui sont ces femmes aux bras chargés de fleurs, ces hommes élégants saisis au vif par les appareils photographiques, les caméras et les micros. Vous les connaissez : Danielle Darrieux, qui a l'air d'une enfant mutine à la veille des échappées estivales; Viviane Romance, à la toison rousse et belle comme un lion; Junie Astor, un peu énigmatique; Suzy Delair, nez au vent, la lèvre en accroche-cœur, puis Albert Préjean, qu'un porteur, tout de suite, baptisa « Toto »; René Dary, très gavroche parisien... Tels sont les artistes qui, dans un moment, vont rouler vers l'Allemagne afin de prendre contact avec le cinéma d'un grand pays¹⁵¹.

À l'heure des explications, tous se présenteront comme victimes d'un odieux chantage. La Propaganda Staffel les aurait même menacés de leur retirer leur carte professionnelle en cas de dérobade, ce qui semble peu vraisemblable. Junie Astor et René Dary, eux, prétendront avoir obéi à un diktat de Diedrich, inflexible chef du Referat film à la Propaganda. Danielle Darrieux soutiendra que son futur mari, Porfirio Rubirosa, étant alors en prison à Berlin, elle était contrainte d'obéir pour lui éviter de mauvais traitements¹⁵². En fait, Rubirosa, diplomate en poste, était en résidence surveillée mais libre comme l'air, la République dominicaine étant en guerre avec le Reich, et sa fiancée semble avoir surtout obéi au désir de se jeter dans ses bras, seule raison sympathique. On aurait menacé Albert Préjean de représailles pour sa participation à des émissions antiallemandes pendant la drôle de guerre¹⁵³. Pour convaincre Viviane Romance, on lui aurait rappelé que sa grand-mère était polonaise, et peut-être juive¹⁵⁴.

En fait, nulle menace n'a jamais été proférée. Tous sont allés en Allemagne de leur plein gré et nombreux furent ceux qui se portèrent sans succès candidats au voyage. En 1942, quand le vent commença à tourner pour les Allemands, les artistes pressentis resteront sur une prudente réserve et aucune représaille ne sera exercée contre eux. Jean Delannoy portera donc un jugement sévère sur ce troublant pèlerinage : « Ce sont eux, dira-t-il, qui ont opté pour l'Allemagne. Ceux-là, je les condamne. Le voyage de Berlin, ils l'ont fait dans un enthousiasme qui est assez pénible, il faut bien le dire¹⁵⁵. » Suzy Delair et Albert Préjean, il est vrai, semblent avoir manqué de tact. Mais Albert Préjean parlant l'allemand, sa qualité d'interprète improvisé a pu induire en erreur et son dossier

d'épuration semble avoir été étrangement « vidé ». À la Libération, Junie Astor et René Dary, qui n'avaient de leçons à donner à personne, étant eux-mêmes du voyage, soutiendront devant le Syndicat des acteurs : « Suzy Delair s'est on ne peut plus mal tenue. Elle faisait chœur avec Albert Préjean et Pierre Heuzé. » Selon une note de ce syndicat, l'actrice n'aurait jamais manqué de manifester sa sympathie pour les Allemands. Elle-même reconnaîtra : « J'aime l'ordre et j'ai dit que les Allemands avaient de l'ordre, c'est tout¹⁵⁶. » Le témoignage de Michel Duran est encore plus accablant : « J'ai assisté au retour de Mlle Delair de Berlin. Greven passe, elle lui saute au cou. Embrassades. Elle lui fait une scène parce qu'elle n'a pas été présentée à Goebbels en disant : "J'en veux à Von Eyck de ne m'avoir pas présentée. Je voulais lui serrer la main"¹⁵⁷. »

À Berlin, les pèlerins sont accueillis sur le quai de la gare et couverts de fleurs par la presse et les représentants de l'industrie cinématographique allemande. À l'hôtel Eden, où ils se remettent des fatigues du voyage, Albert Préjean, qui a souvent tourné en Allemagne, se retrouve en terrain connu. La première journée est marquée par une réunion au club de la presse étrangère. Après le repas, les questions des journalistes fusent. L'après-midi, visite des studios de la toute jeune télévision. Le soir réception chez le président de la Reichsfilmkammer, dans sa maison de Berlin-Dahlem. Harry Baur, qui tourne à Berlin dans *La Symphonie de la vie*, est parmi les invités.

Le lendemain, au Marmorhaus, présentation de *Premier rendez-vous*, seul film français diffusé en Allemagne pendant la guerre. À la fin de cette première, qui est le prétexte officiel du voyage, Danielle Darrieux, la délicieuse héroïne du film, est follement acclamée et des bras, par centaines, se tendent vers elle en quête d'autographes. « C'est l'une des meilleures et des plus fortes impressions de ma carrière », aurait-elle déclaré. « Et puis, écrit Pierre Heuzé, nous nous taisons parce que nous songeons à la grande réconciliation qui serait placée sous le signe du cinéma. »

Le troisième jour, visite aux studios de la UFA, la fameuse cité du film de Badelsberg. Acteurs français et allemands se retrouvent et s'embrassent. Dans la soirée, réception chez le Dr Goebbels qui, selon Pierre Heuzé, « eut à cœur, pour honorer ses hôtes, de s'exprimer presque entièrement en français ». Mme Goebbels, elle aussi, parle un français impeccable. On assiste à la projection d'un film en Agfacolor, *Les Femmes de diplomates*. Marika Röck, qui en est l'héroïne, honore l'assistance de sa présence. Et voilà le clou du pèlerinage : le Dr Goebbels se met au piano et, tandis que ses doigts de fée se promènent sur le clavier, une chanson s'échappe des lèvres de Marika Röck. Un petit scandale

ternit pourtant cette délicieuse soirée : après la projection de *Premier rendez-vous*, Danielle Darrieux a décidé de faire l'école buissonnière : entre Goebbels et Porfirio Rubirosa, son cœur a fait le bon choix. Elle prolongera son séjour à Berlin après le départ de ses compagnons de route, transformant son voyage de propagande en voyage de noces, ce qui lui vaudra, sur ordre des Allemands, d'être bannie des plateaux français jusqu'à la fin de l'Occupation.

Quatrième jour. Visite du château de Sans-Soucis, résidence de Frédéric II et de son hôte Voltaire. À Vienne, où la troupe est reçue par Baldur von Schirach, ministre en charge de la jeunesse, on visite les Studios de la Wien film. À l'Opéra, on assiste, dans la loge de l'empereur, à une représentation de *Salomé* dirigée par Richard Strauss, Après quoi, c'est le maître en personne qui accueille les Vedettes au foyer des artistes¹⁵⁸.

En juillet 1942, c'est au tour des ambassadeurs du music-hall français de prendre le bâton de pèlerin. Cette fois, l'intention semble plus louable. Il s'agit de jouer pour les prisonniers et les travailleurs français. Jeanne Sourza, Gabriello, Lys Gauty, Fréhel et Raymond Legrand se produisent devant douze mille compatriotes à l'Europhaus et à la Coupesaale. En visite dans un stalag des environs de Linz, des prisonniers leur offrent des agapes composées de trente-six biftecks accompagnés de pommes frites. C'est un garçon du Ritz qui fait le service¹⁵⁹. Touchantes retrouvailles ! Au retour, le piège se referme. La presse invente ou arrache des impressions favorables au Reich : « Les ouvriers français pour qui nous avons joué sont très heureux de leur sort », aurait dit Gabriello à *Aujourd'hui*. Au *Matin*, il aurait précisé : « Les Allemands et nous sommes décidément faits pour nous entendre. »

Les « échanges culturels » se poursuivent à sens unique. Des acteurs allemands viennent à leur tour en France. Mais ils cherchent surtout à se mettre en valeur et à convaincre les opinions publiques. Ils ne sont ni passifs ni admirateurs comme les pèlerins de Weimar mais acteurs admirés. Conférences de presse, visite des grands couturiers et des grands modistes, restaurants de luxe et cabarets sont au programme. Ils font la une de la presse, sont rois et non oiseaux béats de passage. Le 20 mai 1941 au soir, Greven organise en l'honneur d'Heinrich George et de Zarah Leander un dîner de gala chez Ledoyen-Impératrice. Des invités de marque sont de la fête : Danielle Darrieux, Arletty, Corinne Luchaire, Harry Baur, Georges Simenon, Léo Joannon, Jean Dreville, Marcel Carné, Maurice Tourneur, Georges Lacombe, Henri Decoin et Christian-Jaque¹⁶⁰.

Heinrich George, « l'admirable interprète du Maître des postes et du Juif Süss » (*Le Film*), profite de son séjour à Paris, où il joue Schiller devant ses compatriotes en uniforme au Théâtre français. Il en profite pour rencontrer la presse et Harry Baur. Pendant une semaine, le professeur Carl Ritter et l'acteur Andrews Engelmann mettent Paris en émoi avec leurs courses-poursuites et leurs cascades à l'Étoile, à la Concorde ou à la gare Saint-Lazare. Il ne s'agit pas de faire la chasse aux résistants mais du tournage d'un thriller antisoviétique, *Guepeou*.

Quelques heures seulement après le retour des pèlerins français d'Allemagne, Marika Röck accompagnée de son mari, le metteur en scène Georges Jacoby, débarque à la gare de l'Est où elle est accueillie par une meute de journalistes. Le soir même, elle est au Casino de Paris où elle tombe dans les bras de Mistinguett. Un cocktail, auquel participent plusieurs vedettes françaises, est organisé sur les Champs-Élysées en son honneur. L'actrice serait venue en France pour se documenter. Elle voudrait, dit-on, exécuter un nouveau pas de danse dans son prochain film et c'est aux bons conseils de l'école française de « tap » qu'elle a décidé de faire appel¹⁶¹. Un an plus tard, après avoir présenté son film *Le Démon de la danse* au Festival de Lisbonne, elle est de retour à Paris où elle est reçue par Galey, directeur du Comité de l'industrie cinématographique, et l'actrice Ginette Leclerc. Cela se passait en 1941. Trois ans plus tard, changement de décor.

C'est en mai 1944 qu'a lieu la dernière visite d'une actrice allemande à Paris avec l'arrivée de Jenny Jugo et de son metteur en scène Eberhard Klagemann. Le président de l'AEC et de Tobis organise en leur honneur une brillante réception à laquelle assistent les représentants de la presse cinématographique mais nous sommes à un mois du débarquement et une seule actrice française a fait le déplacement. À l'automne de 1942, de nouveaux pèlerinages étaient à l'étude, mais le vent avait tourné et, cette fois, les vedettes françaises préférèrent s'abstenir. Le jour de gloire de la collaboration artistique s'était pourtant produit quelques mois plus tôt.

Arno Breker, sculpteur préféré et ami d'Hitler, conquiert Paris

En mai 1942, c'est à l'Orangerie des Tuileries que les sculptures géantes d'Arno Breker, jeune sculpteur de 41 ans, grand ami d'Hitler, créent l'événement. La salle s'est peuplée de colosses qui se veulent les ambassadeurs du bon goût allemand. Leur taille ne correspond ni à la volonté ni à l'inspiration de leur auteur. Elle est le fruit d'une marotte d'Hitler dont *Germania* hante les rêves.

Germania, c'est la future capitale nazie du monde, la ville qui poussera sur les ruines de l'ancienne Berlin devenue désuète et rasée. Une ville qui n'est pas à la dimension de l'homme mais à celle des dieux. Hitler est pressé de terminer la guerre pour se consacrer à sa vocation d'artiste et de bâtisseur. Faute de mieux, il abat certains quartiers de Berlin, en expulse les juifs, construit quelques édifices en guise d'amuse-gueules, se fait élever une nouvelle chancellerie digne de la huitième merveille du monde. À défaut d'avoir la ville tout de suite, Hitler en aura la statuaire héroïque qui peuplera artères et places. Ainsi s'explique à l'Orangerie des Tuileries, la présence de cette armée de titans jaillie de l'imagination d'un mégalomane.

Hitler avait découvert Breker à travers l'une de ses œuvres, un quadriges qui ornait l'entrée du stade olympique. Devenu artiste officiel, on lui avait installé, sur les bords de l'Oder, un atelier où arrivaient directement, pour y être taillés sous ses ordres, par une compagnie d'artisans, le granite des carrières scandinaves. Breker, ancien "Montparnos" des années 20, a travaillé sous la direction de Maillol et noué des liens intenses avec le monde artistique de Paris. L'amitié de Cocteau et Breker est restée légendaire. C'est l'un de ses anciens admirateurs, Jacques Benoist-Méchin, qui serait à l'origine de l'exposition. Mais Breker a mis deux conditions à son consentement. Il refuse d'être invité à Paris par les autorités allemandes. Il sera donc "l'hôte de la ville de Paris" et le comité d'honneur, présidé par Abel Bonnard ne réunira que les Français de pure souche : Maillol, Despiau, Landowski, Oudot, Van Dongen, Friesz, Vlaminck, Derain, Dunoyer de Segonzac, Belmondo, Perret, Chardonne, Chateaubriant, Drieu La Rochelle. La deuxième exigence est la présence de son maître Maillol au vernissage. Maillol accepte à la seule condition que son modèle préféré, la jeune Dina Vierny, juive et résistante (dans la clandestinité) soit du voyage. Demande agréée. C'est Heller en personne qui ira les chercher à Banyuls.

Deux incidents tragi-comiques précèdent le vernissage. En arrivant à Paris, Breker découvre horrifié le *Je vous salue Breker* de Cocteau dans *Comoedia*. C'est un poème courtisan indigne de son auteur. Breker se sent ridiculisé et savonne son ami sans tendresse en lui reprochant de s'être compromis pour du vent. Deuxième incident, l'affaire du catalogue aurait bien pu faire capoter l'exposition. La fabrication d'un catalogue de 120 pages agrémentées de 120 gravures et d'un beau texte portant la signature de Charles Despiau avait été confiée à Flammarion. Le résultat était splendide. Tout allait donc pour le mieux lorsque la Gestapo découvrit que, si Flammarion était aryen, sa femme, née Engel, ne l'était pas. Les Flammarion étaient luthériens mais avec cette manie de

voir des juifs partout, nul paratonnerre ne protégeait personne. Les foudres de la censure s'abattirent donc sur le catalogue dont on prévoyait de faire un autodafé. Informé, Breker se précipite rue des Saussaies, cogne du poing, et comme ce que Breker veut, Hitler le veut, tout rentre dans l'ordre.

Le vernissage a donné lieu à de multiples comptes rendus dans les journaux. Tout le gratin de la collaboration et les personnalités les plus prestigieuses du monde de la culture sont au rendez-vous : Les ambassadeurs De Brinon et Scapini et le personnel diplomatique ont répondu à l'appel. Côté allemand, voici les incontournables Abetz et Stulpnagel. Gino Bulli, l'ambassadeur d'Italie et tous les membres du comité d'honneur sont de la fête. Cocteau et Sacha Guitry arrivent ensemble. En découvrant les immenses statues, Sacha dit : « Si ces colosses entraient en érection, on ne pourrait plus circuler. » Discours inauguraux de Benoist-Méchin et Abel Bonnard. On s'ennuie à mourir puis on fait semblant d'admirer en mangeant des petits fours. En fin de soirée, le pianiste Alfred Cortot et la cantatrice Germaine Lubin éclairent le vernissage de leur talent.

Le séjour de Breker à Paris donne lieu à des hommages sans fin. On le reçoit comme un souverain. Les dîners officiels se succèdent. Les articles s'enchaînent¹⁶². La presse rivalise de bassesse. On parle d'un nouveau Michel-Ange... Breker et ses anciens amis "montparno" se retrouvent nostalgiques au "verre de vin" où ils évoquent leurs vieux souvenirs. À la Librairie Rive Gauche, signature d'un livre sur l'œuvre d'Arno Breker présentée par Despia. Tous deux signent. La rupture de stock est si rapide qu'il faut s'approvisionner chez les libraires du voisinage.

Puis, soirée de gala au théâtre de la Madeleine en présence du corps diplomatique. Dans la salle, on reconnaît Elvire Popesco, le ténor Muratore, Edmond Rostand... Breker partage sa loge avec les officiels et Cocteau. Au programme *N'écoutez pas, Madame* de l'inévitable Sacha Guitry. Arno Breker gardera un souvenir lumineux de son séjour parisien. « L'accueil de Paris l'a émerveillé, écrit Fernand Demeure dans *Le Matin*, il est touché et même un peu troublé par l'enthousiasme de tant d'admirateurs et surtout d'admiratrices. »

La défaite ne mettra pas un terme à sa carrière. Il continuera à sculpter jusqu'à sa mort survenue en 1991. Il fera le buste de Jean Cocteau à Milly la-fôret (1963), de Jean Marais (1963), de Morand et Roger Peyrefitte (1964), de Pagnol et Sieburg (1965), de Jacqueline Pagnol (1966). Il réalisera une sculpture d'Anouar el-Sadate. Au Maroc, à la demande du roi Hassan II, il travaillera à un monument à la gloire de Mohammed V et se retrouvera à ce titre au cœur de

l'attentat de Skhirat (1971).

Il a gardé de solides liens d'amitié avec la résistante Dina Vierny devenue une grande galiériste. Elle s'étonne toutefois qu'il n'ait jamais rien compris à la guerre. Un jour, au restaurant, ils eurent un dialogue désarmant au cours duquel Breker, qui lui a sauvé la vie en l'arrachant des griffes de la gestapo, lui proposa, se voyant en rêve comme en 1942, d'organiser à Paris une exposition de ses œuvres. À ces mots, elle sursauta :

— Écoute, Breker, c'est impossible. Tu m'as sauvée. Si tu veux, je peux donner ma vie pour toi. Je peux mourir sur place. Mais une exposition, je ne peux pas te faire ça... D'abord pour une raison très simple : ça déclencherait une émeute et la galerie serait mise à sac en deux minutes. Mais aussi par conviction profonde.

— Mais Staline m'a fait la même proposition ! Venir travailler en Russie.

— Ah, oui ! C'est le plus bel exemple d'art totalitaire !

— Mais tu ne peux pas savoir à quel point Hitler était un homme gentil...

Il se fâcha tout rouge et plus jamais n'acceptera de revoir Dina Vierny qui restera profondément troublée par un tel comportement :

D'après lui, je lui devais ça. J'aurais voulu lui rendre au centuple ce qu'il avait fait pour moi. Grâce à lui, j'ai vécu, j'ai eu deux fils. À chaque naissance, je lui ai écrit en lui envoyant une lettre touchante le remerciant de m'avoir donné ce bonheur. Je ne pouvais pas donner ce qui était impossible. Et cela, il ne l'a pas compris¹⁶³.

Comme son ami Cocteau, Breker souffrait de cécité morale. Vingt ans après la fin de la guerre, il était incapable de voir le mal à travers Hitler qu'il persistait à trouver « gentil » alors qu'il ne pouvait plus ne pas être informé de l'atrocité de ses crimes. Dina Vierny a vu dans ce phénomène non pas une pathologie de l'esprit mais un trait de caractère incompréhensible. Ce faisant, elle brosse à travers Breker le parfait tableau des contradictions qui affectent l'aveugle moral : « Il n'avait pas la moindre conscience politique. Il ne connaissait pas les droits de l'homme. Il n'avait aucun engagement humain. Il ne savait rien. C'était un homme charmant, avec un véritable charisme. Très bizarrement, il avait un cerveau vide de tout principe social, moral ou politique. Et pourtant, il a quand même été courageux. Il a sauvé une cinquantaine de Français¹⁶⁴. »

Dans ce contexte douloureux, le monde de la création littéraire reprend vie,

mais ce sont des auteurs dans la tourmente qui occupent le devant de la scène. Quelques-uns d'entre eux, plus tourmentés et sensibles à la conjoncture que les autres, méritent qu'on s'y attarde.

Troisième partie
Auteurs dans la tourmente

Chapitre X

Inconscience ou cécité morale ?

Sacha Guitry et Jean Cocteau

Loin de l'agitation qui affecte le monde littéraire, Sacha Guitry et Jean Cocteau affichent une sérénité et un contentement de soi qui les placent au dessus des forces inertielles qui planent sur la profession. Ils ne souffrent pas de névrose mais d'une obésité de l'ego. Ils ne sont ni collaborateurs ni résistants et n'ont nul besoin de l'être. Il leur suffit d'être eux-mêmes. FÉtant sans peur, sont-ils sans faille ?

On peut définir l'inconscience comme une perte de contact avec la réalité, la cécité morale comme une incapacité pathologique à distinguer le bien du mal. L'inconscient obéit à son instinct mais lorsque la réalité des faits lui ouvre les yeux, il peut se corriger car il sait où est le mal. L'aveugle moral est incorrigible. On peut difficilement lui apprendre à discerner le bien du mal puisqu'il met l'un comme l'autre dans le même sac un peu comme le daltonien avec les couleurs. Son sens moral se borne à juger l'acte au premier degré. Tel homme qui plante un couteau dans le dos de son voisin, c'est le mal. Tel autre qui sauve un enfant de la noyade, c'est le bien. Celui qui donne des ordres criminels ou en prépare le terrain par le verbe ou la plume, échappe à son jugement pourvu qu'il soit un homme aimable, intelligent et de bonne compagnie. C'est seulement lorsque le mal parvient à l'atteindre que l'aveugle moral commence à ouvrir les yeux. Sacha Guitry et Jean Cocteau, qui s'épanouissent au milieu d'officiers allemands, sont-ils inconscients ou atteints de cécité morale, ou les deux à la fois ? La question est épineuse, leur narcissisme brouillant les cartes.

Sacha le Magnifique

Dans *Les lettres françaises* du 1er avril 1944, Pierre Benet, critique communisant qui écrit encore sous le voile de l'anonymat brosse un magistral portrait psychologique de Sacha Guitry dans un « à la manière de » Sacha lui-même. Et c'est plus fidèle que l'original :

Content de sa personne, c'est un homme [Sacha] heureux. Les événements extérieurs le touchent peu. Il a joué sur tous les théâtres d'Europe. Sauf sur le théâtre des opérations. En 1914, Sacha Guitry est réformé pour rhumatisme. Ses rhumatismes, heureusement, ne l'ont pas empêché de faire son chemin. Il ne marche pas. Mais ses spectacles marchent. La guerre vide les foyers. Mais elle

remplit les salles où il paraît. Sacha Guitry n'a pas vécu. Il a joué. Il n'a jamais été soldat. Mais il est tout de même devenu cabot. Il aime les rôles historiques quand ils sont devenus sans danger. Il n'aime l'aventure qu'à condition d'écrire lui-même le dénouement. Et ce dénouement est toujours heureux pour lui. Il est sa propre providence. Ses pièces sont en trois actes et son existence en trois divorces [...] Dès l'Occupation, il ouvrait le premier son théâtre aux touristes en uniformes de la Wehrmacht. Il s'inclinait devant Goering et déjeunait avec Stulpnagel. Sacha Guitry se met facilement à table. Il lui faut un public. Et c'est un homme trop avisé pour le choisir...

Les Allemands portant un uniforme vert, et le parterre de la Comédie française étant réservé aux officiers de la Wehrmacht, On l'a désigné sous le nom de « prairie ». Et Sacha Guitry se complaît dans les prés. À partir de novembre 1940, après avoir fait représenter son *Pasteur*, le revoilà sur les planches dans sa pièce *Le Bien Aimé*. Il a envoyé une invitation à Me Maurice Garçon qui note dans son *Journal* à la date du 7 novembre 1940 : « À l'entracte, je suis allé féliciter ce magnifique cabot. Il n'y avait pas de quoi. Sa pièce est sottise. J'ai rentré mes félicitations et suis parti assez vite quand j'ai trouvé sa loge pleine d'officiers allemands. » Il note un peu plus loin : « Il résulte de sa conversation qu'il reçoit des généraux allemands à tous les repas. »

Pareille attitude lui vaudra un sévère rappel à l'ordre de *France-Amérique*, journal des Français d'Amérique : « S'il s' imagine que ces envahisseurs honorent ainsi le Théâtre Français, il ne s'honore pas lui-même en acceptant leur hommage. Sans doute Sacha Guitry est-il tenaillé par l'obsession cabotine de s'exhiber en tout lieu¹⁶⁵. » Il est difficile de lire dans les pensées de Sacha, précise Me Garçon. Il affecte d'être français d'âme, « Il m'explique, qu'ayant fait téléphoner à Pétain, celui-ci lui a donné comme mot d'ordre : "Collaboration... Collaboration". Alors il collabore. Il m'a expliqué d'ailleurs que l'Occupation se faisait dans des conditions d'honnêteté et de correction parfaites, et que les Français jouaient un jeu dangereux en provoquant sans cesse les Allemands¹⁶⁶. » À ceux qui essayent de le raisonner, il répond par sa formule favorite : « "L'art n'a pas de patrie" ou encore "L'art est la patrie des artistes" »

Invité à déjeuner chez Sacha Guitry en Janvier 1941, Me Maurice Garçon est ébloui par le faste de son hôtel du Champs de Mars et la majesté du personnage : « Grand, large, bien découplé, la voix bien posée, il m'accueille en haut de l'escalier de son hôtel et me fait entrer dans une très grande pièce ornée de beaux tableaux dont le fond est entouré de vitrines [...] Il porte un vêtement d'intérieur

de laine bleue qui tient le milieu entre le costume d'officier retraité et celui de bibliothécaire de province. Sur ce pyjama, il porte la rosette sur coussin de commandeur de la Légion d'honneur¹⁶⁷. »

Sacha fait à Me Garçon les honneurs de sa collection de pièce rares : « Regardez... Le fanion de Joffre... Une lettre de Musset... Une traite de Dickens... Le manuscrit de Poil de Carotte... etc. » Sa femme entre. « Une gamine de vingt ans¹⁶⁸. Chandail de laine et pantalon de bure. Quelques bijoux. Et l'on passe à table : foie gras, filet de chevreuil... »

Sacha Guitry est alors dans l'embarras et Me Garçon ne sera pas de trop pour le tirer du borbier. Il a une grosse affaire sur le dos, la plus sensationnelle des années noires. Un journal, *La France au travail*, tabloïde patenté de la délation, 1er ex aequo avec *Au Pilon*, vient de publier un article intitulé "Monsieur Môa est-il juif ?" *Au Pilon*, trop heureux d'achever la besogne, confirme. Dans la foulée, le conseiller Rahn convoque Sacha pour l'informer qu'il est obligé d'ouvrir une enquête. Et voilà Sacha lancé dans « la quête imbécile des certificats », courant d'une sacristie à l'autre. Chemin faisant, il passe par le bureau du Grand Rabbini de France pour lui demander un « certificat de non judaïté ». Et à la question « À votre avis, suis-je juif ? » Le grand rabbin aurait répondu : « Non, hélas ! » L'affaire est banale, en somme. Les Allemands aiment bien faire peser une épée de Damoclès sur les célébrités pour avoir main sur elles¹⁶⁹. Au même moment, Edouard Bourdet et Harry Baur, diffamés par *Au Pilon*, sont dans le même embarras. Mais pour Harry Baur, l'affaire se terminera très mal.

"Sacha Guitry est bien une triste putain ! commente Me Maurice Garçon, il m'a téléphoné dix fois par jour pour hâter l'affaire. J'ai été aussi vite que j'ai pu. » Tous les papiers étant en règle, Me Garçon rédige d'urgence deux assignations, l'une en refus d'insertion, l'autre en diffamation. Mais voilà que Sacha Guitry tombe comme foudroyé en apprenant que la presse n'a plus le droit de rendre compte des procès en diffamation. Quoi ! On ne parlera donc pas de lui dans les journaux, même lorsqu'il est victime d'une injustice ! C'est bien la première fois... Pour Sacha, c'est une catastrophe. Le coup est plus rude à encaisser que l'accusation de judaïté elle-même. Deuxième coup dur, Mme Abetz l'a appelé pour lui chuchoter qu'on voyait en haut lieu le procès d'un mauvais œil parce que *La France au travail* appartient en réalité à l'ambassade mais... motus... il ne faut pas le dire.

Persécuté et incompris, « Monsieur Moa » cherche un public et demande

audience au général Harald Turner. On a vu que ce gentil haut gradé, commandant en chef de la garnison de Paris, est devenu son ami depuis qu'il l'a aidé dans ses démarches pour décrocher l'autorisation de faire représenter *Pasteur*. Sacha pleure dans ses jupons et, lorsqu'il apprend qu'on a osé, le général entre dans une violente colère. « Quoi ! Vous, Juif ! Comment a-t-on pu. C'est un scandale ! Il va y avoir des sanctions. Je vais ordonner une rétractation immédiate et des excuses publiques de la part de vos diffamateurs. »

En échange de quoi, Sacha Guitry devra promettre de retirer sa plainte, la condamnation de *La France au travail* étant de nature à porter tort à l'ambassade. Et s'il persiste, on menace de censurer sa prochaine pièce. Marché conclu. Mais Sacha a touché du doigt une réalité : « L'aventure qui m'arrive, écrit-il, absurde en elle-même et répugnante en soi, n'en est pas moins significative. On accuse Bourdet et Harry Baur. Nous allons tous y passer. Ces lois raciales et cette autorisation qui nous est accordée de nous dénoncer entre nous est un microbe filtrant [...] Est-ce que nous allons tolérer cela davantage ? Pas une voix ne s'élève. Personnellement que puis-je faire ?¹⁷⁰ » Rien. Sacha ne fera jamais rien et oubliera.

Voulant moins se venger que d'avoir le dernier mot, Sacha va recourir à la seule arme dont il dispose : la plume. Il écrit une comédie en un acte, sorte de parodie des lois raciales, *Mon auguste Grand Père*, où il met en scène son grand père rabbin. Les répétitions auraient commencé mais Sacha était trop avisé pour croire que la pièce passerait la censure. Il se paye toutefois le délicieux culot de la lui présenter. Narguer la censure allemande indique l'immense degré d'impunité dont il se sent assuré. Il est immédiatement convoqué par Karl Epting, directeur de l'Institut allemand qui lui dit : « Non, Monsieur Guitry, nous ne pouvons pas tolérer que vous tourniez en dérision les lois raciales. Vos intentions sont claires. Votre pièce est trop drôle et nous ne croyons pas que les Français soient mûrs pour l'entendre. »

L'affaire passera par pertes et profit et Sacha Guitry ne reniera rien de ses amitiés allemandes. Sa rencontre avec le maréchal Goering, dauphin d'Hitler, n'en reste pas moins l'épisode le plus regrettable de sa carrière. Pourquoi s'être ainsi compromis ? Au juge d'instruction, Guitry dira : « Par curiosité : si j'avais eu l'occasion de rencontrer le docteur Petiot, j'aurais sauté sur l'occasion. » C'est d'autorité, explique-t-il, que deux Allemands au faciès patibulaire l'auraient conduit jusqu'au gros maréchal et, dans un premier temps, il aurait même cru qu'on voulait le fusiller ! Dans son récit *Quatre ans d'occupation*, il décrit Goering comme « une très grosse dame, en homme, qui aimerait les femmes ».

« Je vois, écrit-il, ce gros homme en uniforme couvert d'une extraordinaire batterie de cuisine qui se rue vers moi, me prend à bras le corps et me fait : "Oh ! oh ! Grosse vedette ! vedette française !" » Ce à quoi Sacha aurait répondu : « Du calme, monsieur le maréchal, voyons, nous sommes entre hommes. » Au cours d'une soirée à l'hôtel Rothschild, Goering, en l'apercevant, se serait de nouveau exclamé avec son impondérable légèreté germanique : « Ach ! Der Guitry ! »

Guitry a ses entrées à l'ambassade d'Allemagne. En mai 1943, il propose au peintre Dignimont de le faire inviter chez Abetz. Refus. « Il me serait pénible, répond le jeune peintre, de rencontrer des hommes qui fusillent des otages et emprisonnent mes amis¹⁷¹. » Mais si l'on en croit Benoît Méchin, qui n'était pas un affabulateur, Sacha Guitry aurait fini par se rendre insupportable aux yeux des Allemands eux-mêmes.

Un matin de 1941, Jacques Benoist Méchin reçoit en effet des Allemands l'ordre de se présenter à l'Hôtel Scribe. Il s'y rend en tremblant. Que lui veulent-ils ? Des officiers allemands le reçoivent cordialement. On passe au salon et on commande un cognac.

— Monsieur Benoist-Méchin, nous vous avons fait venir pour vous poser une question, vous qui connaissez bien le monde des lettres, vous devez savoir.

— Savoir quoi ?

— Comment se débarrasse-t-on de M. Sacha Guitry ?

— Mais... bredouille Benoist-Méchin, Pourquoi voulez-vous vous en débarrasser C'est un homme d'un grand talent...

— *Jawohl* ! Mais il veut absolument devenir le Führer du théâtre français et nous ne savons plus comment nous en débarrasser. Quand on le met à la porte, il rentre par la fenêtre. Il s'obstine et parle tellement qu'il nous empêche de travailler.

— Mais... c'est un causeur délicieux.

— Oui, mais, voyez-vous, il nous casse les oreilles et nous empêche de travailler...

Deux jours plus tard, le téléphone de Benoist-Méchin sonne de nouveau. Pourvu, se dit-il, que ce ne soit pas la Propaganda Staffel qui m'appelle pour savoir comment se débarrasser de Bernard Grasset qui veut devenir le Führer de l'édition française ! Mais non, c'est Roger Seydoux¹⁷²...

Sacha Guitry insiste avec la même pugnacité auprès du fisc à qui il refuse le

rappel du million de francs (335000 euros) qu'il lui doit. Alors, en septembre 1942, une idée géniale lui traverse l'esprit. Il se rend chez le ministre des Finances Cathala et lui propose le marché suivant :

— Je compte écrire un livre de luxe, *De Jeanne d'Arc à Pétain*, qui, étant vendu à 10000 francs pièce, rapporterait 5 millions de francs. L'intégralité de la recette sera versée au Secours national ce qui épongerait ma dette. Je vous dois un million, je vous en propose cinq.

— C'est mieux qu'une idée, c'est un geste, répond Cathala abasourdi.

En avril 1944, on s'arrachera ce livre à tirage limité pour la somme de 25000 francs (6200 euros) l'exemplaire au profit du Secours National. Chacun croyait faire une bonne action et un excellent placement¹⁷³. Pour la petite histoire, il faut savoir que l'ouvrage est en fait un collectif réunissant la plume bénévole des plus grands écrivains du moment : Georges Duhamel, Paul Valéry, Maurice Donnay, Jérôme et Jean Tharaud, Pierre Benoit, Paul Morand, Paul Fort, Jean Giraudoux, Jean de La Varende, J.H. Rosny, Pierre Champion, Jean Cocteau, Léo Larguier et Colette. Leurs textes sont enrichis par des illustrations de Bonnard, Brianchon, Despiou, Dunoyer de Segonzac, et Utrillo. Eux aussi crurent avoir fait une bonne action alors qu'ils avaient payé au quintuple le rappel d'impôts de Sacha qui se contenta de rédiger l'introduction, ce qui lui valut, en prime, l'honneur d'être reçu en personne par le Maréchal.

À l'actif de Sacha Guitry, il faut reconnaître qu'il protestera toujours contre la décision de débaptiser le théâtre Sarah Bernhardt, qui était juive, devenu le théâtre de la Cité dès 1940. Lorsque Tristan Bernard sera arrêté par la Gestapo et interné à Drancy, lui-même et Arletty interviendront auprès d'Otto Abetz pour le faire libérer sur le champ et avec tous les égards.

C'est peu, mais Sacha Guitry ne semble pas avoir été atteint de cécité morale. Il savait distinguer le bien du mal car il semble avoir été touché d'une réelle mais fugace compassion pour le sort des juifs lorsque lui-même fut accusé de l'être. Il n'a certes jamais collaboré au sens strict du terme mais, dépassé par sa passion des mondanités et son œdème de l'ego, il avait la mémoire trop courte pour résister au désir de séduire les gradés allemands et de s'afficher à leurs côtés. À la limite de la cécité morale, il semble avoir été un inconscient d'envergure. Qu'en sera-t-il de Jean Cocteau ?

Jean Cocteau sur les franges de la collaboration

Plus complexe est le cas Jean Cocteau. Comme la plupart des pacifistes

inconditionnels toujours prêts à pactiser avec l'agresseur pour éviter le pire, Jean Cocteau était bien disposé vis-à-vis des Allemands dès les débuts de l'Occupation. Il ne se défendait pas d'une certaine admiration pour Hitler, n'hésitant pas à proclamer : « Chez Hitler, c'est le poète qui échappait à ces âmes de pions¹⁷⁴ ». Les « pions », ce sont les politiciens français responsables de la guerre.

Dans l'un des premiers numéros de *La Gerbe*, journal ultra collaborationniste de son ami l'halluciné Alphonse de Chateaubriant, il lance une « adresse aux jeunes » les invitant à prendre part au « Nouvel Ordre européen ». S'il ne semble pas avoir été l'auteur de la formule « L'art n'a pas de patrie », il est clair qu'elle fut son credo. À la suite d'un dîner au cours duquel il a eu un échange d'idées avec Gerhardt Heller et Ernst Jünger, francophones de grande culture, Cocteau note dans son journal en mars 1942: « Une patrie c'est la rencontre d'hommes qui se trouvent instantanément au même niveau. Tous ces Allemands riaient beaucoup d'un article sur moi dans *Au Pilon*, article d'insultes demandant aux Allemands pourquoi ils me supportent. » De son *Journal* s'échappent pourtant des professions de foi sans ambiguïté :

Dîner chez Dubois avec le nouvel intendant de la Police municipale. Homme jeune et charmant nommé X. Il parle de Hitler avec grandeur et sans aucune emphase, sans aucune étroitesse. Il pense, comme moi, qu'il serait funeste d'empêcher un esprit pareil d'aller au bout de sa tâche¹⁷⁵ .

Comme à Sacha Guitry, la compagnie des Allemands lui est agréable. Mais Cocteau outrepassa parfois les limites de la bienséance. Lorsque la troupe du Théâtre de Munich se produit, en avril 1942, à la Comédie Française, il assiste sur invitation à la représentation de *Iphigénie* de Goethe. Dans son *Journal*, il ne se prive pas d'exalter le jeu des acteurs : « L'autre soir, en français¹⁷⁶ , la pièce paraissait longue et froide. Ce soir [en allemand], la pièce devient courte et brûlante. » Pure courtoisie, mais il y a plus grave. Cocteau a été invité par l'ambassadeur Abetz à partager sa loge et tout le monde l'y a vu à ses côtés. Il précise qu'après le spectacle il s'y cachait gêné car, ajoute-t-il aussitôt: « Je m'y cachais, gêné... par mes larmes ». La représentation, est suivie d'une réception à l'ambassade. Jean-Louis Vaudoyer, administrateur collaborateur de la Comédie Française est lui-même furieux, ce qui amuse Cocteau, provocateur dans l'âme.

Le pire reste à venir. L'éclat, celui qui va mettre le monde de la culture sens dessus dessous, survient à propos de l'exposition parisienne du sculpteur Arno

Becker, en mai 1942. Jacques Benoist-Méchin, initiateur du projet voulait en faire l'expression de la politique de collaboration artistique entre le Reich et la France. Arno Breker refusant une exposition sous contrôle de l'armée d'occupation, on charge Cocteau de son organisation. Or Breker est le grand ami d'Hitler et le sculpteur officiel du Reich. Il est aussi le grand ami de Cocteau, qu'il a connu à Montparnasse dans les années 1920 et à qui il ne cesse de dire depuis 1940 : « Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à me le demander. »

Cocteau, ignorant ce que cette amitié peut avoir de sulfureux en 1942, passe outre et note dans son journal : « N'ayant jamais renié une amitié anglaise, américaine ou juive, pourquoi renierais-je une amitié allemande ? Je me refuserai toujours à ces bassesses. Les hommes vous le reprochent. Dieu m'en saura gré. » Peu de jour après l'inauguration, qui eut lieu le 13 mai 1942, Cocteau faisait éclater une bombe en publiant dans *Comoedia* un fort mauvais poème à la gloire de l'ami allemand. Il s'intitulait "Salut à Breker"

« Je vous salue, Breker.

Je vous salue de la haute patrie des poètes, patrie où les poètes n'existent pas, sauf dans la mesure où chacun y apporte le trésor du travail national.

Je vous salue, parce que vous réhabilitez les milles reliefs dont un arbre compose sa grandeur etc.

Arno Breker passa un magistral savon à Cocteau, lui reprochant un acte de courtisanerie préjudiciable à l'exposition. Toutes ces raisons sont pourtant peu de chose au regard de son attitude dans l'affaire Max Jacob.

Au mois de mars 1942, Jean Cocteau écrit dans son journal : « "Après tout ! Ces otages ! Ça n'est jamais que des communistes ou des Juifs !" » Cette phrase a été prononcée en sa présence par la femme de l'un de ses amis officiers. Révolté par tant de lâcheté, il commente : « J'appelle cette phrase complicité d'assassinat. » C'est la seule allusion de son journal aux atrocités de l'Occupation, la seule étincelle de lucidité, aussi. Elle prouve que Cocteau n'ignore rien de la tragédie qui se trame à sa porte.

Or, le 20 janvier 1944, il reçoit de Max Jacob alors âgé de 68 ans une lettre émouvante. Le poète et critique d'art Max Jacob, juif mais converti au catholicisme depuis 20 ans, est un ami estimé de la communauté artistique et de Picasso qu'il a soutenu à ses débuts. Il y fait la morne énumération des malheurs survenus à sa famille et l'appelle au secours:

Mon cher Jean, je vis dans une angoisse intenable. J'ai supporté, avec l'idée de la souffrance rédemptrice, la destruction de mon logis familial à Quimper, la mort de ma sœur aînée, celle d'un beau-frère et l'emprisonnement de mon frère. On vient d'arrêter ma sœur, ma sœur préférée. J'en mourrai. Son mari est mort dans le camp de Compiègne, de tortures; elle n'avait qu'un fils, il est dans un asile d'aliénés depuis des années. Elle allait le voir tous les dimanches; on lui ôte même cette douleur consolatrice etc...

Mis au courant, Sacha Guitry répond : « Si c'était pour lui, je pourrais faire quelque chose, mais pour sa sœur... » Cette lettre, Cocteau ne la juge pas assez littéraire ni importante pour la glisser dans son journal. Il pourrait tout pour Max Jacob. Arno Breker ne lui a-t-il pas promis, à plusieurs reprises, de lui rendre les services qu'il voudrait ? À ce jour, il ne lui a jamais rien demandé. Or, ce que Breker veut, le haut commandement allemand le veut. Breker avait fait la même offre de service à son maître, le sculpteur Maillol. Ce dernier était très attaché à son modèle, Dina Vierny, juive et résistante alors en prison. Il a suffi d'un mot du maître pour que la jeune femme fût libérée. Juive et résistante ! Un tour de force inouï ! Un mot de Cocteau à Breker aurait évité d'atroces souffrances à Max Jacob. D'autant que ce dernier était lui-même sur une liste noire. Malheureusement, Cocteau a d'autres soucis en tête.

Le triomphe de son dernier film, *l'Eternel retour*, tourne au phénomène de société et le charme de Jean Marais, submergeant tout, fait oublier les rigueurs de l'Occupation. En novembre 1942, *Comoedia* signale que lors d'une dédicace de photos au Grand Palais, il a fallu faire appel aux forces de police pour contenir la marée de ses fans. Jean Marais, Madeleine Sologne, Cocteau et d'autres vedettes signaient, mais la foule était hérissée de bras féminins brandissant la photo de Jean Marais. Une jeune fille refoulée, pressée de toutes part, ballottée par la houle s'écria : « C'est épouvantable, je vais être étouffée et c'est merveilleux !¹⁷⁷ »

Lorsqu'il reçoit la supplique de Max Jacob, vers le 17 ou 18 janvier suivant, la situation n'a pas changé. Bien qu'il ne puisse se méprendre sur la fidélité de Jean Marais, ces nuées de moucherons qui tourbillonnent autour de son amant commencent à l'agacer. Ignorant le cas de Max Jacob, beaucoup moins irritant que la ronde des folles, il note dans son journal, tout de suite après avoir reçu son appel au secours :

C'en est fait. La maison est devenue une sorte de pèlerinage de jeunes filles.

Elles habitent dans l'escalier et sous les arcades du Palais-Royal. Jeannot reçoit cinquante lettres d'amour chaque matin. Il observe un calme incroyable. Il peint dans sa chambre. On entend : « Il faudra que Juliette grimpe jusqu'à Roméo », et autres sottises.

Le 24 janvier, encore rien concernant Max Jacob. Cocteau est toujours obsédé par le tourbillon des papillons :

Hier, dimanche, une de mes première sortie à été chez Etienne de Beaumont. Marais a eu la sensation d'être en contact avec les fous et les folles des lettres et de la rue Montpensier [...] Moulouk¹⁷⁸ a eu son succès. On le caressait. On l'embrassait. On lui donnait à manger de la glace à la fraise....

Le défilé des demoiselles admiratrices continue et les cache-cache sous les arcades devant nos fenêtres aussi (28 janvier 1944).

Une des jeunes filles écrit à Marais : « Savez-vous ce que nous aimons le mieux à l'école ? Ce sont les alertes. Parce que nous allons dans les caves et que nous parlons de vous. (1er février 1944).

Et pendant ce temps, que devient Max Jacob ? Le 24 février 1944, c'est à son tour d'être arrêté sur dénonciation, au milieu de la consternation générale, par des gendarmes français pendant que, étoile jaune sur la poitrine, il faisait office de sacristain au monastère de Saint Benoît-sur-Loire où il s'était retiré. Mais c'est seulement 5 jours plus tard, le 29 février, que Jean Cocteau fait mention de son appel au secours dans son *Journal* : « Je t'écis dans un wagon par la complaisance des gendarmes qui nous encadrent. Nous serons à Drancy tout à l'heure. C'est tout ce que j'ai à dire. Sacha, quand on lui a parlé de ma sœur a dit: "si c'était lui, je pourrais quelque chose !" »

Cette fois, Cocteau se réveille et rédige un appel au secours en faveur de son ami. Il le mentionne dans son journal mais ne signale pas l'identité du destinataire :

La jeunesse française l'aime et le tutoie, le respecte et le regarde vivre comme un exemple. En ce qui me concerne, je salue sa noblesse, sa sagesse, sa grâce inimitable, son prestige secret, sa musique de chambre pour emprunter une parole de Nietzsche... Revu hier un film avec Ginger Rogers¹⁷⁹ ...

C'est Gerhardt Heller qui, prévenu par une personne restée dans l'ombre, prend aussitôt l'affaire en main. L'entourage de Max Jacob, dont Picasso son ancien protégé, n'a pas fait preuve d'empressement. La réaction d'Heller est en revanche immédiate. Il en informe Abetz qui lui aurait répondu : « Faites tout ce que vous pouvez faire; moi, je vous couvrirai après. » Heller se rend en personne à Drancy. Trop tard ! Négligences, démarches et adoratrices de Jean Marais ont acaparé le temps nécessaire à toute intervention. Max Jacob est mort le 4 mars d'une congestion pulmonaire. « Il s'est éteint comme une chandelle », dira au lieutenant Heller le médecin juif qui l'a soigné. Etrange cheminement des destinées terrestres, si *L'Eternel retour* n'avait pas provoqué l'embrasement des fans de Marais, Max Jacob aurait peut-être eu la vie sauve ! En septembre 1944, le quotidien *Ce Soir* rendra compte de l'agonie du poète en termes émouvants :

Sous-alimenté, soumis sans couverture à un froid glacial sur une horrible pailleasse, il tousse et tremble. Alors que la broncho-pneumonie entame sa marche foudroyante on le conduit dans une salle glaciale qui tient lieu d'infirmerie. Il parle de sa sœur, déportée comme lui [il mourra sans avoir su qu'elle était morte peu avant lui]. Il regarde ses bourreaux sans haine. *Tous ces malheurs*, dit-il, *c'est la punition de l'humanité*. Ses dernières paroles conscientes seront des remerciements pour ses compagnons d'infortune qui le veillent. Puis il ferme les yeux et délire.

Les journaux qui signalèrent la mort du poète se gardèrent bien d'en raconter les circonstances. Le 20 août 1944, c'est-à-dire 4 jours avant la libération de Paris, *Le Petit Parisien* en rendit compte à sa façon en évoquant le « pittoresque du personnage et de ses mœurs, autant que sa conversion à grand spectacle suivie de crises de mysticisme publicitaires, qui avaient maintes fois défrayé la chronique ».

Sur la base de ses prises de position publiques et privées en faveur d'Hitler et des Allemands, Cocteau aurait pu se faire taxer d'indignité par une commission d'épuration. À sa décharge, il aurait fait valoir qu'il avait été traîné dans la boue par la presse ultra collaborationniste, ce qui pouvait, à la rigueur, passer pour un certificat de bonne conduite. L'interdiction des *Parents Terribles* et de la *Machine à écrire* par Vichy aurait plaidé dans le même sens.

Et pour parfaire le tableau, un accident inopiné allait lui permettre de mettre à son actif l'apparence d'un acte de résistance. Alors qu'il se promenait sur les Champs-Élysées, le 31 août 1943, son attention fut attirée par un bataillon de la LVF qui défilait fièrement, musique et drapeau tricolore profané en tête.

Soudain, pour ne pas s'être découvert au passage de cette mascarade, il reçut du service d'ordre de la Légion une volée de horions et de castagnes qui le jetèrent à terre. Blessé à l'œil et saignant, il fut conduit jusqu'à une pharmacie où il dit : "Je viens pour un compère-Doriot !"¹⁸⁰

Selon certains témoins, Cocteau aurait été rongé par le remords à l'idée de n'être pas intervenu à temps pour sauver Max Jacob. Si son journal n'a gardé aucune trace de ces remords, il s'étend à l'infini sur les insinuations malveillantes concernant son attitude, surtout en ce qui concerne le *Salut à Breker*. Jour après jour, comme un écorché, il égrène dans son journal son plaidoyer *pro domo*, un peu comme s'il se préparait pour un procès :

On me reproche d'avoir écrit le « Salut à Breker » et on met cela sur le compte des « stupéfiants ». Voilà deux ans que je n'ai touché à l'opium

La radio anglaise m'accuse de « collaborer ». La presse franco-allemande m'accuse d'être gaulliste. Voilà ce qui arrive aux esprits libres qui refusent de se mêler de politique.

Que me reproche-t-on ? D'être l'ami d'Arno Breker. Certes, je connais Breker de longue date. Il a sans cesse mis son pouvoir auprès d'Hitler au service de la France. Il a sauvé d'innombrables prisonniers, plaidé notre cause, empêché qu'on ne nous traite comme la Pologne.

C'est le jour même de la libération de Paris que son discours confine vraiment à la paranoïa :

Mon royaume n'est pas de ce monde et ce monde m'en veut de mal suivre ses règles. Je souffrirai toujours la même injustice. Toujours on me suscitera les scandales que je déteste en m'accusant de les aimer et d'en être l'instigateur.

Dans *Mémoires d'un fasciste*, Rebatet regrette la perte d'une recrue de choix : « Nous avons bêtement écarté Jean Cocteau, qui n'aurait pas eu à se forcer pour célébrer la jeune virilité des Waffen S.S. »¹⁸¹

Sacha Guitry et Jean Cocteau ont été coupés des réalités par leur narcissisme. Seule différence, Sacha s'admirait, sûr de lui, tandis que Cocteau s'avavançait à pas modestes, poursuivi par un complexe de culpabilité en relation non pas avec ses torts et ses imprudences mais avec sa paranoïa. En cela, son inconscience se colore de cécité morale. Incapable de distinguer le bien du mal, incapable de

remords, il n'a jamais compris l'énormité de son *Salut à Breker* et n'a rien vu de mal dans son indifférence au sort de Max Jacob. En revanche, alors même que les Allemands assassinaient le poète, il voyait le mal dans le ballet des folles créatures qui papillonnaient autour de Jean Marais.

Accusé d'être juif, Sacha Guitry a entrevu, l'espace d'un éclair, l'immense tragédie qui frappait les juifs et vu le mal. Cocteau a traversé l'Occupation sans rien voir du tout. À l'opposé de Sacha Guitry et de Jean Cocteau, toujours contents d'eux, Drieu La Rochelle et Marcel Jouhandeau ont traîné un spleen à couper au couteau.

Chapitre XI

Spleen :

Drieu La Rochelle et le couple Jouhandeau

« À choisir entre l'occupation allemande et celle des Américains et des juifs, Drieu la Rochelle a fait son choix. Il choisit l'allemande. » Selon lui, « l'occupation à semelle de fer » lui paraît plus douce que « l'occupation à semelle de caoutchouc ». *L'Emancipation nationale*, journal collaborationniste à outrance fait son miel de ce point de vue. Dans *Les lettres françaises*, l'article sans concession que Mauriac consacre à Drieu sous couvert d'anonymat (la revue étant alors clandestine)¹⁸² trouve cette profession de foi navrante de la part de l'homme de talent qu'est Drieu la Rochelle. Adorateur de la force brute qu'il appelle *semelle de fer*, c'est un homme à la personnalité complexe, décourageante, névrotique. Ses livres sont inachevés, hérissés de murs. Européen convaincu et d'avant-garde, il se sent bridé dans une Europe nationaliste qui se couvre de murailles mais, loin de s'en prendre aux dictatures qui les bâtissent, il les admire en se pâmant et fulmine contre les démocraties. Il se lance alors dans une collaboration éperdue mais, au bout de 3 ans, écrit dans son journal intime que la collaboration le "dégoûte". Il prend la direction de la NRF en novembre 1940 mais lui donne une orientation fasciste et s'étonne que les auteurs qui ne partagent pas ses idées la désertent.

À la différence de Drieu la Rochelle dont le mal vivre prit des dimensions dantesques sous l'Occupation, la vie perturbée de Marcel Jouhandeau ne changea pas d'assiette. Tel qu'il était en 1930, on le retrouvera en 1972 à travers une succession de soubresauts, de coups de théâtres et de tête, de tumultes et d'événements déconcertants racontés au fil des *Journaliers* et de ses *Chroniques maritales*.

Le mal de vivre de Drieu La Rochelle

Pierre Drieu La Rochelle offre un cas rare de personnalité implosive. Il est incapable de voir au-delà de sa propre personne, qui le passionne, puisqu'elle occupe toute son oeuvre. Mais, en même temps, il la déteste puisqu'elle ne correspond pas à ce qu'il en attend. Il rend un culte à la force et se découvre faible au point d'être fasciné chez les nazis par cette même force dont il est dépourvu. Mais il ne peut vivre sans ses faiblesses. Sa nullité, ou l'idée qu'il s'en fait, est devenue sa raison d'être et, pourquoi pas, sa raison sociale. Quelque part,

il souffre du syndrome de Münchausen ce qui se traduit par la mise en scène de ses propres névroses et sa chute dans la spirale du désespoir. Il observe avec dépit les succès littéraires de Malraux ou de Bernanos qu'il jalouse et admire, mais ses propres ventes peinent à franchir le cap des 6000 exemplaires par livre. Et pour cause, on n'y trouve qu'un seul personnage, lui-même, et ses histoires pourraient tenir au dos d'un confetti pour le seul bonheur des réalisateurs cinématographiques qui n'auront pas matière à se triturer les neurones. Comme dans *Thomas l'imposteur* de Cocteau, il finit par s'incarner avec tant de passion dans le rôle qu'il s'est attribué qu'il ira jusqu'au bout de sa composition, se laissant glisser avec délices sur la pente qui le conduira au suicide. Pierre Drieu La Rochelle, c'est l'ego sublimé, l'esthète du masochisme, le syndrome de Münchausen et le culte de l'échec dans sa plénitude. S'il n'avait pas existé, il aurait fallu qu'il s'invente pour avoir quelque chose à dire.

Dans le rôle de *L'homme couvert de femmes*, titre de l'un de ses romans, on aurait pourtant de quoi l'envier. Avec sa jolie tête et ses allures de dandy aucune femme ne lui résiste. L'heureux homme ! Eh bien non ! Drieu déteste à ce point les femmes qu'il épouse une juive afin de pouvoir s'en séparer sans trop de peine puisqu'il est antisémite. Ou alors, il choisit une lesbienne qui finira tôt ou tard par le quitter pour voler dans les bras d'une femme. Et pour couronner le tout, il prend plaisir à parler de son impuissance sexuelle¹⁸³ et à se présenter comme un gigolo¹⁸⁴ qui a toujours vécu de l'argent des femmes, ce qui est vrai, puisque les 6000 exemplaires vendus pour chacun de ses livres lui permettraient à peine de vivre sous les ponts alors qu'il occupe un splendide "pigeonnier" planté au neuvième étage d'un immeuble de l'avenue de Breteuil.

Voulez-vous savoir qui est Drieu La Rochelle ? Lisez son dernier roman, *Gilles* (1939) où il incarne son propre personnage. Dans ce livre testament qui annonce sa propre mort, Drieu La Rochelle se livre tout entier : Mal vivre, névrose d'échec, sentiments contradictoires, masochisme, névrose maniaco dépressive... Tout y est. Gilles, combattant de la Grande Guerre, découvre soudain l'arrière. Gigolo dans l'âme, il épouse une riche juive dont il se lasse, retourne au front et rencontre une maîtresse plus âgée mais experte en l'art de dispenser le plaisir. Puis, il apprend avec amertume qu'il est trompé par sa femme tout en déplorant qu'elle ne se lasse pas de lui. Incurable mécontent, Il remonte au feu pour s'y faire tuer comme son alter ego Thomas l'imposteur.

Gilles reçut un accueil injustement glacial. Comme peinture de caractère, c'est un bon roman. Mais il y manque on ne sait trop quoi. Une ouverture sur le monde, peut-être. La critique le passa sous silence, à l'exception de

L'Intransigeant qui déplora les blancs de la censure (25 décembre 1939). Paul Bertin, dans *Le Figaro* (12 octobre 1939), lui consacra un article sympathique. *Gringoire* (13 octobre), fut bien le seul à avoir trouvé le ton juste pour faire l'éloge de ce « curieux roman, plein de dessous excitants, cruels, prodigieusement intelligents. [...] Gilles, dans son apparente incohérence, et jusque dans son plus inattendu caprice, restera une des meilleures figures tracées par M. Drieu la Rochelle : il est un de ces innombrables combattants de 1914 qui ne parvinrent pas à comprendre la guerre, et à qui la guerre empêcha de comprendre la paix. »

L'itinéraire qui conduit Drieu la Rochelle à la Collaboration et à de folles illusions est bien connu grâce aux travaux de Jacques Cantier. Il est l'homme de son temps et partage son spleen avec d'autres Français revenus désorientés de la guerre. Ancré à gauche comme tant d'autres au lendemain du conflit, il n'est ni nationaliste ni antisémite. Dans les rangs de la LICA il serait même un philosémite militant. Pacifiste passionné, il pense que l'union des nations, c'est-à-dire la communauté européenne, est la seule garantie d'une paix durable, idée qu'il exprime dans *Le Jeune Européen* (Gallimard, 1927). La politique d'Aristide Briand, les accords de Locarno et le Pacte Briand Kellog le combleraient. Mais la montée du communisme, la journée du 4 février 1934 et la zizanie de la démocratie française semblent devoir opérer un travail de sape. La force, seule, pense-t-il, pourrait rétablir l'ordre. Il ne va pas tarder à la découvrir, mais en Allemagne. En 1934, il y fait un voyage dans le cadre d'une association pacifiste franco-allemande de jeunesse et se lie d'amitié avec un certain Otto Abetz, étudiant peu connu qui travaille sur la France. En 1935, il assiste, ébloui comme tant d'autres, au congrès de Nuremberg. Et comme tant d'autres hallucinés, le voilà converti au culte de la force, au nazisme et à l'antisémitisme.

Avec la guerre et l'Occupation, l'itinéraire de Drieu prend un cours nouveau. L'hégémonie de l'Europe, qu'il appelait de ses vœux, semble devoir prendre corps. Peu importe que cette hégémonie soit allemande ou française. En bon positiviste, il ne spéculait que sur la réalité. Or, dans la réalité, l'hégémonie de l'Europe est désormais allemande. Il faudra faire avec, qu'on le veuille ou non. Le remède qu'il propose, on le connaît. Comme l'écrit Mauriac, c'est « le mariage de raison avec le peuple à suceoirs et à ventouses qui se nourrit désormais de notre substance. Mais, ajoute Mauriac, l'effort passionné de tout un peuple pour s'arracher à l'embrassement de la pieuvre, M. Drieu la Rochelle n'y a pas participé¹⁸⁵ ». Lui, si Français par ses qualités comme par ses défauts, lui, soldat de 1914, aimait la force, le succès. Il en voulait à la France d'être si petite

et si faible. Cette jeunesse mécanisée au service d'un seul homme qu'il avait découverte outre Rhin l'éblouissait et ce sera l'embarquement pour Cythère et le grand naufrage.

En Juin 1940, la France s'effondre. Drieu croit que son heure a enfin sonné ! Jusque-là, le succès lui avait toujours échappé. On ne lisait pas ses livres, on ne le prenait pas au sérieux. Il pouvait bien trouver des titres tapageurs, comme *L'Homme couvert de femmes* et autres gentilleses, cela n'intéressait personne. Et, tout à coup, balayée par la défaite, la scène se libère. Les Allemands sont là, les Français s'effacent. Drieu est là, lui aussi, pour porter la bonne parole. En faisant table rase du passé, l'Occupation lui ouvre un champ de conquête à sa mesure. Tous les journaux lui sont livrés, y compris la N.R.F. Il tient la vedette, la vedette d'écrivain politique.

Mais ce cursus, somme toute banal en ces temps calamiteux, prend son essor sur fond d'état maniaco-dépressif. La vie de Drieu La Rochelle est ponctuée d'une alternance d'états euphoriques et dépressifs. Pendant la rédaction de *Gilles* c'est l'euphorie. Il tient son chef d'œuvre. La presse se tait et les ventes culminent à 6000 exemplaires, comme à l'ordinaire. C'est la dépression. Survient la guerre et la drôle de guerre. Il espère que du conflit naîtra une Europe dominée par le vainqueur. C'est une France victorieuse qu'il appelle d'abord de ses vœux. Après le franchissement de la Meuse, il comprend que tout est perdu. C'est la dépression. Soudain, il entrevoit une Europe unifiée sous l'hégémonie allemande. C'est l'euphorie. Promenade dans la joie au jardin des Tuileries. Il rencontre Bernstein, le dramaturge juif qu'il déteste en raison de la facilité insolente de ses succès. L'euphorie lui inspire une brutale réaction de défoulement. Se sentant désormais tout puissant, il se jette sur lui. S'ensuit une scène puérile qu'il a consignée dans son *Journal*¹⁸⁶ :

Bernstein me crie en passant: « Courage. » Dans sa bouche de vieil histrion, cela me paraît insultant. Je me retourne et lui demande ce qu'il entend par là. Me voyant menaçant, il blêmit et répète cela veut dire : « courage » [...]. Je me jette sur lui et lui donne quelques coups de poing. Perdant la tête, il me donne des coups de pied dans le ventre comme un vieux voyou. Je le bouscule encore un peu, puis dégoûté je m'en vais.

Tout cela pendant qu'on annonce la prise d'Amiens et d'Arras.

— Comment osez-vous attaquer un vieillard de soixante-quatre ans, criait B[ernstein]. J'ai un témoin. En tous cas, je vous ai donné un coup de pied... »

— Rien de plus lâche que les coups de pied, Bernstein. » Il était décomposé.

Drieu la Rochelle devient dès lors détestable. Il ne veut pas quitter Paris. Il préfère voir de ses yeux l'arrivée des Allemands et la tête des juifs. Il tient sa revanche contre le Front populaire. L'euphorie atteint son paroxysme lorsqu'il se retrouve à la direction de la NRF sur proposition d'Abetz et de Heller. Le voilà donc en position de force face à ceux qu'il jalousait. Il s'y voyait déjà, 5 mois auparavant, écrivant dans son journal dès le 21 juin 1940, quatre jours après la signature de l'armistice :

Quant à La N.R.F. elle va ramper à mes pieds. Cet amas de Juifs, de pédérastes, de surréalistes timides, de pions francs-maçons, va se convulser misérablement. Gallimard, privé de son Hirsch et de quelques autres, Paulhan privé de son Benda, vont filer le long des murs, la queue entre les jambes.

Détail paradoxal, à son poste de direction de la NRF, rue Sébastien Bottin, il travaille dans un bureau voisin de celui de Paulhan, ancien directeur de la revue devenu simple lecteur chez Gallimard, chef de la résistance des intellectuels à l'occupant et rédacteur en chef de la revue résistante *Les Lettres françaises*. Les divergences n'ont pas entamé leur amitié et Paulhan le soutient discrètement dans son entreprise, allant jusqu'à prendre en charge la réalisation de certains numéros de sa revue. Mais le rêve œcuménique de Drieu ne résiste pas, on l'a vu, à ses pulsions fascistes. Ses auteurs le désertent. À la fin du mois de décembre 1942, qui marque le retournement de la situation militaire en faveur des alliés, il se prend à douter et replonge dans son accès final de dépression. Dans la N.R.F de décembre 1942, il publie même un article surprenant où il avoue qu'il se sent seul. Seul et conscient de son impuissance. Seul dans le cercle de haine et de mépris qui entoure les collabos. En avril 1943, Mauriac le descend en flammes dans *Les lettres françaises* sous le titre "Les faux calculs de Drieu La Rochelle", mettant en relief sa naïveté et ses faiblesses littéraires. Paulhan, directeur de la revue, est donc devenu le complice de ses ennemis. Du moins le croit-il. L'article se termine en des termes qui sont autant de flèches qui l'atteignent en plein cœur :

Ce Drieu, si fier d'être lucide, n'a pas vu ce que les paysans de chez nous avaient discerné dès les premiers jours, ce que lui-même, trop tard, a fini par découvrir : que toute force est relative et que c'est l'Allemagne aujourd'hui qui, aux prises avec les Anglo-Saxons et les Slaves, fait figure de pygmée. Sans doute en voulait-il à la France d'être à son image.

Ainsi, son culte de la force se retourne contre lui. Il quitte la NRF et découvre alors la profondeur du néant qui s'ouvre sous ses pas. Pareil à une bête traquée, il renâcle. Sa misanthropie, sa détestation du monde tournent à la psychose. Il égrène dans son journal la dramatique litanie de ses haines. En le feuilletant, on n'a que l'embarras du choix :

Je hais les Juifs. J'ai toujours su que je les haïssais. Quand j'ai épousé Colette Jéramec je savais ce que je faisais et quelle saloperie je commettais. Je n'ai jamais pu la baiser à cause de cela [...]

Pétain, ce gnome hideux issu de tout l'ignoble rêve d'enrichissement du prolétariat français [...] etc.

Drieu La Rochelle a été collaborateur à outrance mais n'a cessé de se le reprocher, il haïssait les juifs qu'il voyait partout mais, à la différence d'autres intellectuels collaborateurs, il a tout fait pour leur venir en aide. Il a vitupéré contre Paulhan, Gaston Gallimard et Aragon, mais en acceptant le poste de directeur de la NRF il a dit à Heller : « Veillez à ce qu'il n'arrive jamais rien à Malraux, Paulhan, Gaston Gallimard et Aragon, quelles que soient les allégations dont ils feraient l'objet¹⁸⁷ . »

Profondément affecté par son portrait brossé au vitriol par Mauriac dans *Les Lettres françaises*, par l'exécution de Brasillach, le 6 février 1945, et par la découverte des atrocités nazies, il développe un complexe de culpabilité et se sent comme étouffé par la honte et le remords. En mars, il reçoit une convocation de la justice. Cette fois, il est bien devenu le personnage qu'il s'est toujours composé. Tenaillé par la hantise de répondre de ses errements, il se suicide dignement aux barbituriques en mars 1945. Le jour de son enterrement, Paulhan dans une lettre à Colette Jéramec, sa première femme juive qui n'avait cessé de l'aimer et de le soutenir jusqu'à la fin, voyait dans son suicide beaucoup de grandeur et un véritable sacrifice pour que ne soient pas inquiétés certains de ceux qu'il avait entraînés dans la collaboration.

Et de fait, on ne peut se défendre d'une certaine affection pour ce « jeune homme qui n'a pas su mûrir » (Mauriac). Dans le rôle du pauvre bougre, avec ses airs de chien battu et ses yeux de cocker, il nous a bien eus. On a gardé de lui l'image de l'enfant fragile que tant de femmes attendries ont voulu protéger et mater. Drieu La Rochelle fut un ange fourvoyé en enfer¹⁸⁸ .

Marcel Jouhandeau et Élise : le couple démoniaque

La vie de Marcel Jouhandeau est un bouillon de culture où fermentent les ingrédients les plus divers : piété, homosexualité, création littéraire, vie matrimoniale tordue, animaux domestiques, antisémitisme, sado-masochisme, collaboration... À la différence de Drieu la Rochelle toujours accroché au récit de ses malheurs, la vie de l'extraverti Marcel Jouhandeau est faite de lignes brisées, de carrefours périlleux, de cheminements et de détours inattendus. Elle est si riche en épisodes qui frisent l'incohérence, qu'on ne sait pas par quel bout la prendre, même en se limitant à la période de l'Occupation. Alors que la vie de Drieu la Rochelle tient dans *Gilles*, un roman de 600 pages, la vie de Jouhandeau racontée par lui-même tient dans ses chroniques maritales et un journal intime de 28 tomes: *Les Journaliers*.

Les fondements de cette vie sont problématiques. Marcel Jouhandeau, de religion catholique, apostolique et romaine, est profondément pieux. Il songe même à entrer au séminaire. Mais il est non moins profondément homosexuel ce qui fait mauvais ménage avec ses aspirations religieuses. En 1930, rêvant d'une vie « normale », il décide de se marier. Il épouse la danseuse Elisabeth Toulemont, dite Caria ou Caryathis, catholique et antisémite frénétique qui apparaît dans ses livres sous le nom d'Élise ou d'Elisa. A-t-il fait le bon choix ? Dans l'entourage de Jouhandeau, la réponse est unanime : c'est Non ! D'un point de vue littéraire, Élise est le personnage piquant qui donne un sens à son œuvre. Loin de prendre un cours normal la vie de Marcel Jouhandeau va prendre un tour de plus en plus tordu.

Élisa est une infernale dominatrice et Jouhandeau un gentil soumis. Leur vie devient dès lors un tissu de vacheries. En 1936, c'est elle qui pousse Marcel à se fourvoyer dans le nazisme. C'est elle qui le convertit à l'antisémitisme névrotique, le poussant à écrire des articles antisémites et à publier en 1937 *Péril Juif* (Sorlot), une compilation si fadasse de l'antisémitisme à travers les Ecritures qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'en soumis docile, Jouhandeau a obéi à contrecœur au diktat de maîtresse Élisabeth. Cela est encore véniel. Il y a plus grave.

Élise sème l'épouvante partout. C'est bien simple, elle fait peur même aux Allemands. Gerhardt Heller écrit : « On se demande comment Jouhandeau a pu continuer de vivre aux côtés de ce monstre¹⁸⁹. » Ernst Jünger, qui l'appelle l'infernale Élisabeth, en donne la description physique d'un épouvantail : « Sa femme fait songer à ces masques qu'on trouve dans les vieux villages de vigneron. Leurs expressions nous envoûtent moins que la fixité de leurs figures de bois peintes de couleurs criardes¹⁹⁰. » Heller ajoute : « Élisabeth trône dans sa nouvelle

cuisine comme une divinité, toujours entièrement présente dans l'instant, alors que Marcel si souvent est ailleurs, insaisissable. Ce qui est aussi une manière d'échapper à la présence oppressante de cette espèce de tyran avide, orgueilleux et cruel, si souvent décrit dans ses livres¹⁹¹. »

Peu après leur mariage, Élise pousse Marcel à se soigner, l'homosexualité étant alors considérée comme une maladie. C'est l'échec. Et pourtant, ce n'est pas faute de bonne volonté de la part de Marcel. Il semble avoir vraiment aimé sa femme. Chaque jour il remet l'ouvrage sur le métier mais le désir se perd en étreintes impuissantes. C'est du moins ce qu'il raconte dans ses *Chroniques maritales*. En 1943, il publie *Les Nouvelles chroniques maritales* qui illustrent à nouveau son « enfer conjugal ». Il y dépeint un homme en proie aux caprices, aux extravagances, aux dangereuses acrobaties morales, aux folies maniaques de sa femme Élise. C'est le récit transcendé d'une vie conjugale sans lumière, sans espoir et sans grandeur. Récit métaphysique, car Jouhandeau n'est réaliste que dans la description d'une atmosphère et de gestes susceptibles d'illustrer ses idées. Quels sont ces gestes ?

Le couple Jouhandeau, que tout le monde appelle maintenant le « couple diabolique » dans les milieux littéraires, va se complaire dans le jeu cruel du sado-masochisme chacun jouissant du mal qu'il fera à l'autre. Et ils aiment ça ! C'est devenu leur raison d'être. Jouhandeau y fait encore allusion dans *Les Journaliers* de 1959 où, en bon masochiste il note : « Parfois, quand je songe au monstre auprès duquel je vis, à ses injustices, à son avidité triomphante, dont je me fais presque le complice, en les souffrant, j'en arrive à m'indigner contre moi-même, à ne plus pouvoir me supporter sans impatience. »

Ulcérée à l'idée de voir son corps délaissé, il semble bien que maîtresse Élixa se soit laissée séduire par des plombiers ou des électriciens de passage pour se rassurer quant à son pouvoir de séduction et mettre Marcel en rogne, car elle lui raconte tout avec jubilation. Heller mentionne en effet que Marcel ne pouvait pas laisser Élise seule quand des ouvriers étaient à la maison. L'exhibitionnisme de maîtresse Elisa, tombé dans le domaine public, était un autre moyen de jauger ses charmes. Jouhandeau y fait maintes allusions dans ses chroniques. Un jour, Élise lui raconte :

Quand Marcelle Braque et Alice Derain sont entrées, je n'avais pas fait ma toilette. Alors, toute nue devant elles, sans me regarder une seule fois dans ma glace, mais seulement dans leur sourire, je me suis mise à tordre mes cheveux, à me coiffer, comme faisait ma grand-mère et toutes les deux, elles m'ont dit que

je ne l'avais jamais mieux fait¹⁹² .

Le témoignage est confirmé par Ernst Jünger, dans son *Journal* en date du 14 mars 1942 :

Dans un album de photographies de sa femme, il y avait des nus du temps où elle était danseuse. Ce qui ne m'étonna guère, car les livres de Jouhandeau m'avaient appris qu'elle aimait à errer dans cet appareil à travers leur maison, surtout en été, et qu'elle allait jusqu'à recevoir ainsi les fournisseurs, les ouvriers ou l'employé du gaz.

Jouhandeau n'est pas en reste. Il se plaît à raconter à sa femme ses aventures homosexuelles qui s'accompagnent souvent d'un amour passionné, lui faisant oublier le reste du monde. « Aimer quelqu'un, écrit-il, c'est jeter une sorte d'interdit sur l'univers entier duquel on n'a plus rien à attendre, au bénéfice d'un seul visage qui, en vous éblouissant, plonge tout le reste dans la nuit¹⁹³ ». Et comme pour attiser la souffrance d'Elisa, il insiste sur ses relations avec ses amants juifs. En 1938, il est même tombé amoureux d'un juif qui restera le grand amour de sa vie. Mais ceci n'est que brouille au regard d'un épisode aux effluves horribles.

Comme Léautaud, Marcel vivait au milieu d'une ménagerie composée de chats, de chiens, de pigeons et de poules. Parmi ses poules, l'une était sa préférée. En présence de ses invités, il la prenait sur ses genoux et la caressait. On imagine la scène, lui, sa poule sur les genoux, elle assise nue à côté de lui. Lorsque Marcel et Elisa allaient à leur maison de campagne, dans l'auto, il couvrait sa poule pour éviter qu'elle ne prenne froid. Il lui arrivait même de la prendre dans son lit et de dormir avec elle. Malheureusement, elle devint vieille et mourut. Un jour, Marcel Arland fut invité à déjeuner chez le couple infernal. On lui servit de la poule au pot. À la mine déconfite de Marcel Jouhandeau et à sa mastication douloureuse, il comprit qu'Élise, pour se venger, lui faisait avaler sa poule bien aimée dont elle avait été jalouse¹⁹⁴ .

Pour simplifier les choses, Marcel Jouhandeau tombe amoureux de Heller. Lorsque, à l'automne de 1941, il fait le voyage de Weimar, avec un groupe d'auteurs français, à l'invitation de Goebbels, tous sont accompagnés par Heller. Mais il a l'impression que celui-ci ne fait pas attention à lui. De dépit, il écrit un court récit qui raconte sa relation avec le lieutenant H (Heller bien entendu) et un autre officier venu en permission du front de l'Est qui l'aurait rejoint à Weimar.

Ce récit, assaisonné de détails intimes, sera tiré à 25 exemplaires et fera l'objet d'une diffusion confidentielle, Heller s'étant opposé à une diffusion publique (et pour cause). L'opération était de toute évidence destinée à le rendre jaloux.

Ce manège ne plut pas à Élise qui voulut se venger. Sachant que Paulhan, qui dirigeait un réseau de résistance, était le meilleur ami de Heller, elle écrivit une lettre de dénonciation à la Feld gendarmerie de l'avenue de la Grande armée. Mais prévenu, Paulhan s'esquiva de justesse tandis que Heller, qui l'avait alerté, parvint à convaincre Abetz de son innocence. Pendant longtemps, Jouhandeau ne voulut pas croire en la culpabilité de sa femme dans cette affaire et persista dans son amour impossible. À l'approche de la Libération, la folie d'Élise tourna à l'hystérie furieuse. Au grand désespoir de Marcel saisi de sueurs froides, elle se déchaînait contre les Parisiens qui se pavanaient à la terrasse des cafés pendant que les alliés étaient aux portes de Paris, les traitant de lâches et de traîtres.

À la Libération, Marcel Jouhandeau ne fut inquiété ni par les comités d'épuration ni par la justice, son activisme pro nazi et antisémite n'ayant jamais été tapageur. Surtout, on estima sans doute qu'il avait déjà son compte avec sa femme. En 1965, Jouhandeau attaquera Roger Peyrefitte en justice qui, dans son livre *Les Juifs*, l'avait accusé d'être « un gentil antisémite » mais il fut débouté. Ne s'avouant pas vaincu, il publia une justification qu'il intitula *Roger Perfide*.

À côté des écrivains collaborateurs maniaco dépressifs ou sado masochistes, les hallucinés occupent une place non moins pathétique.

Chapitre XII

Religion dévoyée et névrose mystique :

Alphonse de Châteaubriant – Robert Brasillach

Après l'accession d'Hitler au pouvoir se répand en Europe dans quelques groupes fanatisés un mouvement que l'on a appelé le mysticisme nazi ou fascisme mystique. Ce courant quasi religieux est la combinaison du pangermanisme ou du fascisme et d'un messianisme politisé revêtu des attributs du christianisme. En France, des auteurs de talent, comme Alphonse de Châteaubriant, chez qui l'influence de la religion prend un tour tapageur, épousent cette ferveur; des intellectuels talentueux comme Brasillach, dont on s'explique mal le douloureux basculement vers le collaborationnisme criminel ont été, sans s'en rendre toujours compte, précipités dans l'enfer de la collaboration ultra par leur adhésion à cette mystique. S'agit-il d'une religion nouvelle ou d'un transfert ?

Châteaubriant l'halluciné

Le 13 août 1936, l'écrivain français Alphonse de Châteaubriant rencontre Adolf Hitler à Berchtesgaden. Dans ce Berghof planté au cœur du paysage grandiose des Alpes bavaroises, c'est l'illumination. Alphonse de Châteaubriant se donne à Hitler comme Thérèse de Lisieux se donne à Dieu à l'âge de 11 ans, c'est la rencontre de Jeanne de Chantal et de saint François de Sales venu prêcher le carême à Dijon. C'est la Vierge Marie venant à la rencontre de Bernadette Soubirous. Les mannes de Bernadette Bourguignon, de Madame Guyon et de Catherine Cadière flottent dans l'air. Et de fait, il y a quelque chose à la fois d'enfantin et de féminin dans le mysticisme quasi hystérique d'Alphonse de Châteaubriant. Pour bien comprendre cette étrange histoire, il faut remonter loin, bien loin dans le temps.

Il était une fois, au début du XXe siècle, un gentilhomme campagnard. Ses terres étaient situées dans ce marécageux pays d'Ouest, d'une étrange beauté, qu'on appelle La Brière. Il y avait été élevé dans le culte des ancêtres, des souvenirs de la chouannerie et dans le goût des armes. À dix-huit ans, après avoir tenté Saint Cyr, il décide de mener une vie de seigneur médiéval dans ses propriétés de la Brière, partageant ses loisirs entre la lecture et la chasse. Au milieu de ses gens, il arpente la campagne, fusil et livre en main. C'est ainsi que Jean Quéval présente Alphonse de Châteaubriant dans son livre *Première page*,

Ce personnage gothique est donc d'un autre temps. Son misonéisme le pousse à rejeter la presse, la radio, le cinéma, l'automobile, le téléphone... Il ignore la politique. La démocratie lui est aussi incompréhensible qu'elle l'aurait été à un magnat polonais trois siècles auparavant. Mais il comprend le langage des bêtes et rêve de partir en Croisade pour délivrer le tombeau du Christ. Et voilà le plus étrange. Très tôt, il se sent prédestiné pour être l'instrument d'une résurrection de l'ordre et d'une purification des hommes. Il lit Plutarque et Nietzsche, s'enivre du culte des héros et s'enfonce peu à peu dans la folie mystique. Tout cela est un rêve. Dans la réalité, réduit à ses justes proportions, Alphonse de Châteaubriant ressemble à ces personnages décadents que Montherlant met en scène dans son roman *Les Célibataires*.

Il a pourtant un don d'ubiquité, le diable d'homme. Il est à la fois cet être fantasque et un écrivain célèbre et talentueux qui passe sans façon du monde mystique à celui de la littérature classique. En 1911, son deuxième roman, *Monsieur des Lourdines*, obtient le prix Goncourt. Romain Rolland y voit un livre « à rendre en un mois son auteur célèbre dans le monde entier ». Sur fond de vie traditionnelle dans La Brière, Châteaubriant y raconte les vicissitudes des habitants des tourbières, pris entre culture traditionnelle de la tourbe et défis de la vie moderne. Dans leur campagne ancestrale, ils doivent faire face à des sociétés étrangères qui désirent s'y implanter. En 1923, son troisième roman, *La Brière*, grand prix de l'Académie française, est tiré à 600000 exemplaires. En 1927, il publie *La Meute*. Là s'arrête sa carrière littéraire, ici commence sa carrière d'halluciné mystique.

Châteaubriant est obsédé par la montée du communisme athée et ses rêves de croisades prennent la forme d'une lutte contre le bolchevisme. En 1933, sa vérité lui est révélée. Il découvre dans le national-socialisme le feu régénérateur et dans Hitler le prophète de Dieu. Il passe le Rhin en 1936, dans l'état d'esprit des croisés se rendant au Saint Sépulcre, pour rendre hommage au peuple allemand. Hitler, qui aime à s'entourer d'artistes et connaît ses sentiments, l'invite au Berghof. En présence du Führer, Châteaubriant ne s'agenouille pas mais presque. Il lui dit qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est le Sauveur de l'humanité, le prophète des temps modernes. Hitler accueille ces propos d'autant mieux qu'il en est lui-même persuadé. Alors se passe une scène hallucinante. Le führer prend les mains de Châteaubriant dans les siennes, le regarde droit dans les yeux à la façon d'un hypnotiseur et dit : « Monsieur l'écrivain français, vous avez compris le national-socialisme mieux que les 99% d'Allemands qui votent pour moi ! »

Cette histoire, Châteaubriant la raconte dans *La Gerbe des forces*, livre qu'il écrit juste après cette rencontre. Célébration lyrique et mystique de l'Allemagne nazie, c'est une suite d'incantations pauvres d'idées mais riche en vaticinations. On peut y lire ce genre de puérilités : « Ah ! chère et douce France il ne suffit plus aujourd'hui d'avoir ton âme de cygne... » Ailleurs, il explique qu'il a interrogé la montagne, le sapin, l'hiver pour savoir qui est Hitler. Ils lui ont tous répondu, mais il ne nous dit pas quoi. Ou bien, il fait appel aux poncifs de la poésie hitlérienne : les « forces telluriques » du comte de Herperling, l'auteur des cérémonies nocturnes des fêtes de Walpurgis...

Sur fond de verbigération chronique ses pensées s'articulent autour d'une seule idée : Il faut choisir entre Berlin et Moscou. Et c'est Berlin qu'il choisit. Le livre, universellement jugé débile par la presse et dans le monde des lettres, a soulevé un tollé en raison de la notoriété et de la qualité de l'auteur. *L'Action française*, réactionnaire mais germanophobe exprime l'indignation universelle à travers la plume de J. N. Faure-Biguet : « Puérilité ! C'est le seul mot décent, le seul mot juste que l'on puisse employer pour ce livre, où l'on voit l'auteur s'agenouiller de page en page, avec un respect religieux, devant tout ce que représente l'Allemagne et l'hitlérisme. »

Peu après l'armistice, Châteaubriant reprend son bâton de pèlerin et se rend à Vichy pour rencontrer le Maréchal. Le dialogue entre les deux hommes a été relaté dans *La Gerbe*, hebdomadaire politique et littéraire fondé par Châteaubriant avec le soutien financier de l'ambassade d'Allemagne : « Je suis venu vous faire l'hommage lige de ma personne, dit-il au Maréchal. Vous êtes ce que possède le peuple. Vous lui appartenez. Vous êtes une source à laquelle il boit, sa source maternelle, la source à laquelle il se refait, parce que cette source sort du caillou, caillou qui est en lui. »

Le Maréchal, qui aime les marques d'adoration, lui tend les mains. Alors s'ensuit un entretien sur la France et une nouvelle diarrhée verbale : « Sa main retient la mienne. Je l'assure de mon loyalisme et de ma fidélité absolue, et mon regard, avant que je fasse un seul mouvement, demeure dans le sien un long moment, et je me sens, dans cette minute présente, relié par lui à toute l'âme du passé et à toute la force de l'avenir¹⁹⁶. »

À l'automne 1940, Châteaubriant crée officiellement le « Groupe Collaboration », qui est autorisé en février 1941 par les autorités allemandes. Il s'agit d'une association d'écrivains et d'artistes qui s'engagent à mettre leur art au service de l'ennemi. Nul ne peut donc y adhérer sans savoir qu'il se rend coupable du crime d'intelligence avec l'ennemi. S'y inscrivent : de Brinon, Mgr

Baudrillart, Abel Bonnard, Georges Claude (physicien), Drieu la Rochelle, Pierre Benoît, Florent Schmitt (compositeur), Othon Friesz (peintre considéré comme « dégénéré » en Allemagne), Paul Belmondo (sculpteur) et Marc Augier. Dans le même temps, il prend la direction littéraire de *La Gerbe* auquel il donne une orientation collaborationniste, antijuive puis anticomuniste. Le premier numéro paraît le 10 juillet 1940. Y collaborent Sacha Guitry, Jean Anouilh, Jean Cocteau, Marc Augier. Sa quête d'auteur n'a pas toujours été couronnée de succès. Me Maurice Garçon se montre plus que réservé envers ce personnage qui ne lui paraît pas très équilibré. Le metteur en scène Jacques Copeau en a gardé, lui aussi, le souvenir d'un halluciné :

Ce qui sort de sa bouche c'est une louange totale du nazisme qu'il a compris, me dit-il, après plusieurs années d'étude, le jour où lui est tombé entre les mains un mandement du Führer à l'un des gauleiters. Il dit que cette doctrine, en détachant complètement l'individu de soi-même, a formé les types vivants d'humanité les plus complets, les plus beaux qu'il n'ait jamais connus. Il dit qu'ils cherchent Dieu. Il se renverse en arrière dans son fauteuil, lève les yeux et les bras au ciel... ¹⁹⁷ .

Châteaubriant le preux ne sera pas toujours d'une parfaite charité avec les auteurs qui lui refusent leur collaboration. Sous couvert d'anonymat, il écrira contre eux de venimeux articles. La tendance ultra collaborationniste du journal s'affirmant au fil des mois, son soutien à Vichy fera place à une hostilité à peine voilée au Maréchal jugé trop modéré. Condamné à mort par contumace, Alphonse de Châteaubriant meurt en 1951 dans le monastère du Tyrol où il vivait caché.

Robert Brasillach et les hallucinations collectives de Nuremberg

La conversion au nazisme ne prend que rarement une dimension aussi spectaculaire. Plus insidieuse sera cette forme de conversion qui s'insinue dans l'âme des jeunes gens à la faveur d'une savante mise en scène dont Robert Brasillach restera la victime emblématique. Comment l'auteur de romans d'enfance et d'adolescence, au réalisme tendre et délicat, *le Voleur d'étincelles*, *l'Enfant de la nuit*, *le Marchand d'oiseaux*; comment l'historien du cinéma et le spécialiste de Virgile et de Corneille a-t-il pu verser dans cette religion du mal située aux antipodes de sa personnalité ? C'est un phénomène incompréhensible en dehors d'un coup de foudre suivi d'une adhésion impulsive, mystique et fanatique à une foi diabolique.

Nombreux furent les jeunes qui, dans l'entre-deux-guerres, sont revenus éblouis de leur voyage en Allemagne et du pèlerinage de Nüremberg. Tous les auteurs qui, à la même époque, ont fait le pèlerinage de Moscou en sont revenus révoltés, à l'instar de Gide, Céline, Drieu La Rochelle, Morand, Fabre-Luce ou Béraud. À l'inverse, ceux qui firent le pèlerinage de Berlin ou de Nuremberg, en revinrent fanatisés comme le seront ceux qui, dans les années 60, feront celui de Pékin ou de Cuba. Les Allemands avaient pu mesurer, à la faveur des jeux olympiques de Berlin, en 1936, l'importance du tourisme idéologique. Ils ont découvert qu'il suffit de plonger l'étranger dans un bouillon de culture soigneusement entretenu pour transformer une curiosité en foi ardente.

En 1938, c'est toute une équipe de jeunes journalistes qui décide de faire le pèlerinage de Nuremberg avec Robert Brasillach qui en fera un compte-rendu nostalgique dans *Notre avant-guerre* (1942)¹⁹⁸ et dans son roman *Les sept couleurs* (Gallimard 1939). Nous les retrouverons tous dans la presse ou les institutions collaborationnistes. Georges et Germaine Blond écriront dans *Je Suis Partout*, comme Jean-Pierre Cousteau. Le vieux Pemjean (72 ans) sera journaliste à *Au Pilon*, Pomaret deviendra ministre du travail de Vichy. Annie Jamet (femme d'Henry) sera fondatrice du "Cercle des conférences de la Rive Gauche", qui groupe les jeunes fascistes. Rebatet et Drieu La Rochelle ont été d'un autre voyage et ont subi la même influence. En 1938, Bertrand de Jouvenel fera un compte-rendu du Congrès pour *Gringoire*. Lui aussi se sentira gagné par la mystique nazie bien que juif par sa mère.

D'emblée, l'équipe de Brasillach est mise en condition par le charme de Nuremberg et de ses environs, de ses rues propres, de ses maisons fleuries et de la convivialité naturelle des Allemands qui, hier comme aujourd'hui, ne doit rien à la légende. Seule allusion à l'antisémitisme, une pancarte qui, à l'entrée d'un village, annonce : *les juifs ne sont pas souhaités ici*. Même impression de plénitude dans le reportage de Bertrand de Jouvenel :

La ville est pleine de militants en habits de fête bavarois, en culottes courtes et chapeaux verts, bûcherons de la Forêt Noire avec de magnifiques pipes en porcelaine, fermières en robes couleur de bonbon. Tout respire l'opulence et la joie. Au village de "la Force par la Joie", le vin coule des fontaines et on se tape les cuisses selon les meilleures traditions chorégraphiques du Tyrol¹⁹⁹.

Les "Olympiades brunes" se déroulent dans un climat d'intense religiosité qui suggère une savante opération de transfert du christianisme vers le nazisme. Brasillach écrit dans *Notre avant guerre* :

Ce décor raffiné nous introduit simplement aux cérémonies que nous sommes venus voir, et nous prépare aux rites sacrés de l'Allemagne nouvelle [...] Il nous reste à pénétrer dans l'enceinte magique et à voir se dérouler l'office hitlérien. C'est bien un office, en effet, et tous les voyageurs en ont fait déjà la remarque [...] Les rayons de lumière qui s'élancent vers le ciel sont les colonnes d'une cathédrale de lumière.

À la limite, ne peut-on pas voir dans le nazisme un simple plagiat du christianisme ?

Il y a réellement, dans la pensée d'Hitler l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre si ce n'est, osons le dire, à celle de l'eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux l'analogue de la consécration du pain, une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme.

La nuit tombée, dîner au bivouac. Brasillach note : Nous y serons reçus par M. Himmler, chef des S.S., maître de la Gestapo, et M. Goebbels en personne présidera le dîner. La banalisation du mal est en marche. Brasillach attend avec émotion de voir Hitler en personne : « Je me demandais quelle serait mon impression devant l'homme qui supporte sur ses épaules non seulement cet empire, mais encore cette religion nouvelle. » Le Führer apparaît et c'est la révélation, la rencontre mystique, sinon la bouffée hystérique. Brasillach est frappé de plein fouet par son regard : « Il faut regarder ses yeux. Dans ce visage, eux seuls comptent. Ce sont des yeux d'un autre monde, des yeux étrangers, d'un bleu profond et noir où l'on distingue à peine la prune. »

Une même atmosphère se dégage de l'article de *Gringoire* : « Tout respire l'opulence et la joie au village de "la Force par la Joie" ». Le Führer se montre partout. Il est grave. Conrad Hendlein²⁰⁰ et les chefs militaires du Reich discutent ferme des Sudètes, mais la foule anesthésiée en oublie l'odeur du salpêtre. Le congrès se déroule dans une atmosphère propice aux grandes conversions. Tous sont envoûtés par l'effervescence mystique qui émane de la foule et des lieux. Colonnes de lumière, apparition du Messie. Approcher Hitler, l'entendre, le voir, c'est l'obsession de ces centaines de milliers de fidèles. Le programme du congrès prévoit onze apparitions, dans une citadelle de lumière réglée par Speer, et huit discours du Führer.

On pense au sabbat des sorcières, mais aussi aux Mystères d'Eleusis, aux mystagogues, aux mystes. Nuremberg, c'est Delphes ressuscité. On croirait entendre « Au stade, les mystes ! » Quelques détails échappent pourtant à l'attention des initiés et des mystes. Lors des jeux olympiques de 1936,

l'Allemagne s'était efforcée d'escamoter toute trace d'antisémitisme. Tel n'est plus le cas en 1938. À Nüremberg, les rares magasins juifs qui subsistent sont stigmatisés par des poteaux jaunes à pancarte plantés sur le trottoir, en face de la vitrine et portant deux mots abrasifs : « magasin Juif ». Mais dans le tourbillon festif, qui les remarque ? Un peu plus loin, Bertrand de Jouvenel fait une découverte encore plus glaçante. Dans le centre de la ville des affiches montrent le visage grimaçant qui représente « le juif » et expliquent qu'il est le fauteur de toutes les guerres.

L'horreur culmine dans la façon dont Brasillach explique la nuit des longs couteaux dans le passage le plus révélateur de son livre *Notre avant guerre* (Plon, 1941) :

Il [Hitler] est descendu du ciel, tel l'archange de la mort, pour supprimer par devoir quelques-uns de ses plus vieux compagnons. Et sans doute, on est bien libre de voir, dans le 30 juin, une révolution de palais. Mais c'est aussi autre chose. Car cet homme a sacrifié à ce qu'il jugeait son devoir, et sa paix personnelle, et l'amitié, et il sacrifierait tout, le bonheur humain, le sien et celui de son peuple par-dessus le marché, si le mystérieux devoir auquel il obéit le lui commandait. On ne juge pas Hitler comme un chef d'État ordinaire. Il est aussi un réformateur, il est appelé à une mission qu'il croit divine, et ses yeux nous disent qu'il en supporte le poids terrible.

La conversion au nazisme est achevée. Le doux rêveur, le tendre ami des enfants est prêt à tout. Il ira jusqu'à demander qu'on fusille tous les juifs, tous les résistants, tous les communistes, tous les otages jetés en prison puisqu'un "mystérieux devoir", une "mission divine" un archange de la mort descendu du ciel le demande au prophète. Dès lors qu'il est converti à ce pacte de sang, Brasillach ne reculera devant rien. Il y a bien des chrétiens pieux et humanistes qui, une fois devenus inquisiteurs, enverront sous l'emprise de la foi ou d'un ordre de Dieu des milliers d'innocents au bûcher. Il y a aussi des djihadistes qui, convaincus d'accomplir une "mission divine", feront voler des têtes si Allah le leur demande. Il y a des Français comme Brasillach qui feront tomber de leur plume des sentences de mort pour des milliers d'innocents. C'est toute l'histoire du fanatisme. De Nuremberg, Brasillach, le doux poète de l'enfance, est revenu assassin.

Chapitre XIII

« Voir la figure »

Le choix de Chardonne, Giono et Fabre-Luce

Chez Alphonse de Châteaubriant, Brasillach ou Drieu La Rochelle, la foi mystique dans l'ordre nouveau s'est épanouie dans le grandiose, dans une atmosphère d'intense religiosité et au milieu d'attitudes culturelles impressionnantes. Rien de tel dans la métamorphose intimiste qui touche Chardonne, Giono et Fabre-Luce. Un beau matin, ils ont *vu la figure* et tout était dit. Dans la terminologie des *Lettres françaises*, Chardonne, après avoir *vu la figure*, s'est instantanément transfiguré en "femelle", c'est-à-dire en collaborateur, les "mâles" étant les résistants.

Chardonne, l'homme qui voyait la figure

Suivons l'itinéraire de Jacques Boutelleau, alias Chardonne. Auteur controversé, plaisant, illogique, vague et confus pour les uns, styliste de grande classe pour les autres. Il excelle dans les rêveries en demi-teinte. *Eva* et *Claire*, héroïnes de ses deux derniers romans offrent, selon Claude Roy, « la nébuleuse image d'un univers de myope ». Un seul de ses livres échappe à ce monde de « larves mélancoliques », *Les Destinées sentimentales*, image poétique de son terroir charentais aux maisons blanches, aux chais de Cognac clos, à l'atmosphère des années 1880 bien sentie. Jusque-là, Chardonne fait honorablement partie de la communauté des auteurs français. Ce fragile équilibre ne résiste pas à la défaite. Du monde des larves mélancoliques mais adorables, il tombe dans un bréviaire de la trahison : *Chronique privée de l'an 1940*²⁰¹. Aux premiers jours de l'Occupation, il réside dans sa propriété familiale de "La Maurie", en Charente Maritime, et c'est là qu'il *voit la figure*. *L'Eté à La Maurie*, tiré de cette chronique publiée dès décembre 1940 dans la NRF, raconte la révélation de sa germanophilie. L'épisode de l'offrande du cognac à l'officier nazi en est, on l'a vu, l'un des points « forts ».

Chronique privée de l'an 1940 nous offre l'image d'une France pétrie dans la repentance après le désastre mérité de 1940. Cette France-là, dit Chardonne, est "androgyné" et fait penser à « une vieille fille desséchée et sentimentale qui s'incarne dans une vieille fille refoulée ». Nous voilà bien loin d'Eva et Claire, nymphes vaporeuses. Entrons dans les détails : se prenant pour un philosophe alors qu'il n'est qu'un trifouilleur de mots, Chardonne prétend regarder le

désastre de haut. Doué d'ubiquité, comme Châteaubriant, il est à la fois dans le présent et le futur d'où il juge l'histoire qui, passée au filtre du temps, lui paraît belle, même s'il s'agit du triomphe des nazis. Dans cet observatoire privilégié, il se place non pas, comme l'avait fait Romain Rolland, "au-dessus de la mêlée" mais dans la mêlée. Dans la mêlée aux côtés des nazis sur lesquels il s'apitoie. Pauvre Allemagne ! Pourquoi n'a-t-elle pas été comprise plus tôt ! Les Allemands dévastent la France mais Jacques Chardonne ne leur en veut pas. Après s'être administré une pilule du bonheur imaginaire, il les trouve "corrects" et apprécie leur "générosité" :

“Les Allemands, écrit-il, ont fait la guerre avec le moins de dommages possible; ces conquérants, d'un nouveau style n'ont pas abusé de leur pouvoir absolu, même dans le premier trouble de la victoire. Quoi qu'il advienne, je n'oublierai pas cette surprise; d'autant plus que nous avons été les chercher.”

Et puis, les Français ne le méritent-ils pas ?

Ces gens voulaient souffrir, dit-il en parlant des paysans de l'Ouest, et par la faute exclusive de l'occupant. Nos malheurs ne leur suffisaient pas : ils en inventaient. Ils prétendaient manquer de tout. Chaque jour, avec une frénésie rentrée, une farouche allégresse, on annonçait quelque réquisition imaginaire, une nouvelle privation.

Les vaincus ne connaissent pas leur chance et refusent d'admettre que les Allemands leur administrent la pilule du bonheur. Les files d'attente, quelle aubaine ! Quelle leçon de patience ! La pénurie, quelle tempérance opportune » ! « Aux abords de certaines boutiques, il y a de longues files de femmes et d'hommes qui attendent, processions presque immobiles, excellent exercice. On apprend la patience, la tempérance, l'égalité, le respect du prochain. . . »

La défaite, c'est la rédemption par le nazisme. Chardonne confirme ses impressions dans sa correspondance avec Paulhan : « Ici, occupation correcte, douce, très douce. Mais j'espère que nous souffrirons. Je sens le bienfait de l'“épreuve”, la toute-puissance de l'événement. [Je déteste] l'Anglais qui me devient odieux, avec son Churchill dément, frivole et vantard²⁰². »

Dans une autre lettre, il exprime, dès novembre 1940, une ardente profession de foi pétainiste : « Pétain est le seul grand. Je le trouve sublime. Il est toute la France. Je vomis les juifs, Benda, les Anglais et la Révolution française. C'est une grande date que 1940²⁰³. » En octobre 1941, Chardonne est du pèlerinage de

Weimar où, à l'invitation de Goebbels et en compagnie de Drieu La Rochelle, Marcel Jouhandeau, Abel Bonnard... il participe au congrès des écrivains européens. Il en revient enchanté et plus germanophile que jamais. En 1942, alors que d'autres sentent le vent tourner, il accepte de présider un second voyage outre-Rhin. Il écrit alors *Chronique privée de l'an 1940*, qu'il reniera, et divers articles collaborationnistes. En juin 1943, alors que plus personne ne croit en la victoire de l'Allemagne, il pousse l'aveuglement au point de faire imprimer *Le Ciel de Nieflheim* où, plus que jamais, il exprime son admiration du nazisme : « Le national-socialisme a créé un monde neuf autour de la personne humaine ». Ses amis le découragent de le publier.

Si Chardonne s'est, après la guerre, efforcé de renier ses options collaborationnistes, il a, en 1941, élaboré dans sa *Chronique privée*, un système pour les justifier. Tel est le sens de *Voir la Figure*. "Voir la Figure" s'inspire de la philosophie de la forme. C'est un concept un peu fumeux qu'on pourrait appeler "perception globale" ou, pour être plus simple, "feeling" ou instinct. L'heureux homme. Il voit la Figure et cela suffit à son contentement. *Voir la figure* désigne un comportement paresseux et irrationnel qui consiste à se laisser porter par la foi. Celui qui a la foi doit se soumettre à tout ce qui la conforte. Voilà qui simplifie l'équation : maximum d'assurance dans les affirmations, minimum de cohérence dans les arguments. La porte est grand ouverte à la subjectivité qui transcende tout et conduit à l'extase. Extase devant ce verre de cognac offert par un campagnard à un officier allemand qui le déguste avec distinction, extase devant la merveilleuse délicatesse des nazis, extase devant le génie surhumain de Drieu la Rochelle, et, pourquoi pas... extase devant ce décalage horaire qui met la France à l'heure allemande donnant une couleur exquise aux plantations de choux sous le ciel d'Ile-de-France. Avez-vous le *feeling* pour Hitler et les nazis ? Voyez-vous la figure ? Laissez vous porter. Ne la voyez-vous pas, faites comme si.

Voilà donc Chardonne métamorphosé en voyante extra-lucide. N'est-ce pas dans le vent ? *Voir la Figure* nous dit aussi ce qui manquait à la France de 1939, ce que le national socialisme (le « vrai, socialisme ») nous apporte de salubre. Si vous vous inquiétez, Voyez la figure. Chardonne nous rassure : lui a vu la figure. Il a causé, dans des salons, avec des nazis confits de qualités mondaines, fins lettrés et férus de littérature française. « J'ai alors compris, écrit-il; qu'on ne demandait pas aux Français de changer de visage, et que le maître de l'Europe ne voulait pas instituer une mascarade de nations ».

Voir la Figure, pourquoi pas, alors ? *Voir la figure*, ça fouette le sang. Encore

faudrait-il que cette figure fût loyalement montrée, de face comme de profil, avec toutes ses grimaces. Le nazisme se fonde sur une théorie de la race, postule la supériorité de la race germanique et son droit d'asservir les races inférieures, dont la nôtre, à demi-négroïde. Or, dans la centaine de pages consacrées, dans *Chronique privée de l'an 40*, à la beauté du national-socialisme, Chardonne, qui ne pense plus depuis qu'il voit la Figure, n'a, pas une seule fois, songé à consigner les mots "race", "racisme", "espace vital", etc... À quoi bon ! Il ne voit même plus la nécessité de méditer cette pensée extraite de *Mein Kampf* : « le vainqueur avisé n'imposera ses exigences au vaincu que peu à peu : celui-ci ayant perdu toute force de résistance, ne trouvera plus de raisons suffisantes pour prendre les armes. » Tout Vichy est là. Les Français n'ont d'autre choix que de se laisser absorber par les sables mouvants. Chardonne en convient mais peu lui importe puisqu'il voit la figure ! En fait, à travers un habillage philosophique il veut nous faire croire que la politique de l'autruche est la bonne politique. À sa façon, Giono, lui aussi, a vu la figure. Mais sa figure est pastorale.

Giono du feeling terrien au feeling collaborationniste

« Panthéisme naturaliste et anarchisme rural (refus du service militaire et retour à la terre) peuvent s'accommoder à peu près de tous les régimes », écrit Thierry Maulnier à propos de l'œuvre de Giono²⁰⁴. Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, Gandhi et Raymond Duncan en passant par les bergeries du XVIII^e siècle, les auberges de jeunesse, les romans paysans de Pourrat, d'Alphonse de Châteaubriant, de Pagnol et de Giono et, plus récemment, la conversion à la nature de certains gauchistes devenus croyants de l'écologie, sont effectivement les jalons de ce naturalisme qui éveille dans le public des émotions quasi mystiques. Le langage incantatoire de Jean Giono, ancien employé de banque devenu "mage-poète", constitue sous l'Occupation la voie royale qui mène aux antiques vertus patriarcales célébrées par Vichy. Dans ses domaines de Manosque et Cantadour devenus La Mecque de jeunes gens convertis au naturalisme se groupent non pas des lecteurs de Giono mais des adeptes du culte gionesque. Jusque là, tout va bien. Malheureusement, une fois submergé par les effluves de la gloire et investi d'une auréole de prophète, Giono s'est lui-même converti à son esthétique qui lui a inspiré un livre délirant qu'il considère comme sa bible : *Le triomphe de la vie* (Grasset 1942).

Pourtant, de l'œuvre de Jean Giono enfantée dans le sillage du prestigieux *Regain*, se dégageait un lyrisme enrichi de patois et rehaussé de la couleur du vocabulaire des métiers. Sa prose évoquait alors la tendresse de Colette

lorsqu'elle parle des arbres, des champs, des routes et des oiseaux. Écoutons Giono poète dans l'un des rares moments réussis de *Triomphe de la vie* :

Ainsi, chaque printemps, la Haute Provence est traversée par de longues caravanes de moutons. En tête, vont les ânes et les mulets chargés du bât, les porteurs d'agneaux fraîchement nés et de moutons malades. En tête marche la lourde écume des béliers, beaux et parés comme des dieux, des béliers semblables à Pan lui-même.

Malheureusement, *Idées*, revue des intellectuels pétainistes, doit elle-même reconnaître, en dépit de son amour pour le retour à la terre et de l'admiration inconditionnelle de Vichy pour Giono, que « *Triomphe de la Vie*, est aussi le triomphe du pathos, du confus et de l'idéalisme le plus borné²⁰⁵. » Écoutons Giono devenu penseur verbigérateur dans l'un des pires moments du livre :

Je ne cherchais plus le chemin, j'étais la recherche même, comme le soc et le sillon. Je m'enfonçais de plus en plus loin dans la trousse ; dans cet effroyable amas de matière vivante... La vie m'envahissait si profondément au milieu d'elle, sans mort ni pitié que parfois, pareil au dieu je sentais ma tête, mes cheveux, mes yeux remplis d'oiseaux, mes bras lourds de branches, ma poitrine gonflée de chênes, de chevaux, de taureaux, mes pieds traînant des racines, et la terreur des premiers hommes me hérissait comme un soleil.

Dans *Le triomphe de la vie*, Giono, lorsqu'on finit par le comprendre, part à la recherche d'un certain genre de vie par un mélange de rêveries, d'évocations, de fictions oniriques et de discours édifiants. Il s'agit d'un plaidoyer pour l'artisanat et la terre et d'une condamnation laborieuse du monde moderne, de la civilisation mécanique. Il chante alors la déchéance de l'homme éloigné de lui-même. Version en creux et antinomique du *Meilleur des mondes*, le contact de la terre est célébré comme une expérience à caractère presque mystique et extatique qui le porte à mille lieux des règles de la vie coutumière. Giono lui aussi a vu la figure. Prosélyte naïf de la vie paysanne ou artisanale, il croit la figure capable de mettre le monde à l'abri de la catastrophe planétaire, comme si le fait de cultiver ses choux permettait de faire fi d'Hitler et de la guerre.

Mais soudain, la *Figure* s'assombrit. Du feeling pour la terre, on passe au feeling pour les nazis. L'itinéraire qui conduit le Giono de *Colline* et *Regain* aux franges de la collaboration est perfide. Jusqu'à *Que ma joie demeure*, il se contente de chanter la vie et d'exercer une heureuse influence sur une jeunesse

amoureuse de la nature. Puis, auréolé de gloire, il fait de Contadour et Manosque le centre de son prosélytisme où, entouré d'une cour d'admirateurs bêlants, il fait tomber de ses lèvres oraculaires sa doctrine naturiste éclore dans le monde enchanté de ses bergeries. S'étant pris pour Dieu il se croit alors obligé d'adresser des messages à l'univers pour célébrer le travail de la terre et lancer l'anathème contre le machinisme et la civilisation industrielle. Il affiche en même temps son mépris des masses ouvrières, tourne en dérision leurs aspirations à la culture et leur désir d'affranchissement. Au coeur d'un royaume d'utopie, lui-même et ses disciples rêvent de détruire les machines et d'instaurer une société patriarcale de paysans et d'artisans. Ce passéisme le conduit à renier le monde ouvrier, le progrès matériel et la science elle-même. C'est ainsi que dans *Le Poids du Ciel*, il s'en prend dans un langage opaque à l'esprit cartésien.

Cette haine de l'homme raisonneur et cet amour de la terre et de l'artisanat touchaient de trop près à l'idéal vichyste et à la volonté nazie de faire de la France le grenier de l'Allemagne pour qu'on ne songe pas à faire glisser le poète des pâtres, des brebis et des moutons sur la pente du pacifisme pro-fasciste d'abord, de la collaboration ensuite. Ancien combattant à la conduite courageuse, Giono a, comme plusieurs de ses compagnons de misère, gardé un souvenir cuisant des atrocités de la guerre. Lorsque se précise la menace hitlérienne, il déclare : « Ce sont les sots qui prétendent qu'il vaut mieux mourir debout que vivre à genoux ». Prendre les armes pour la défense de la liberté lui semble même dérisoire. Tombé dans le camp de la lâcheté, il déclare : « Le naturel emploi de la vie c'est de vivre ! » Peu importe le prix. Comme le signale *Les lettres françaises* :

Il reniait les ancêtres de "ses" paysans de Manosque qui avaient pris les armes pour se débarrasser des entraves féodales, il reniait l'âme profonde de la France. Et puis ces heures d'esclavage que M. Giono préférait à la mort sont venues. L'Allemagne nazie déporte nos ouvriers et nos Jeunes gens. Elle maintient des millions des nôtres derrière les barbelés de ses camps et dans ses prisons. Elle fusille et torture. Elle réquisitionne le blé et tue la joie de vivre dans nos campagnes...²⁰⁶

La revue résistante n'a pas besoin de faire beaucoup d'efforts pour accabler Giono, la revue pétainiste *Idées* (zone sud) avait, dès 1942, publié contre sa philosophie, sous la plume de Henri-François Rey, un réquisitoire implacable.

Il y a peu de chances, il n'y en a même aucune qu'une civilisation

exclusivement artisanale remplace notre actuelle civilisation de la machine. On ne revient pas en arrière, et supprimer totalement la machine causerait certainement plus de ravages qu'elle n'en a jamais causé jusqu'à présent²⁰⁷.

Le poète, le messenger de la terre, des étoiles, est mort et bien mort. À sa place est né, à la faveur du vide intellectuel créé par Vichy et l'Occupation, un phraseur assez primaire, un théoricien nébuleux, un prophète sans grandeur²⁰⁸. Henri-François Rey n'est pas le seul à avoir, dans une revue collaboratrice, critiqué Giono. Dans *Je suis partout*, Brasillach trouve une formule assassine pour stigmatiser *Triomphe de la vie* : « M. Giono pense, nous n'y pouvons rien ! »

Nonobstant, Giono signe et persiste dans le style bergerie mystique à connotation fasciste. Mais aussi, pâtre à Manosque, il se fait homme d'affaire à Paris. Lui qui clamait son mépris de l'argent s'enrichit grâce à ses livres et à ses pièces de théâtre qui plastronnent au box-office. Croyant bien faire, un laudateur allemand accable Giono dans l'édition française de *Signal* : "Quand Giono est à Paris, ce n'est plus un écrivain, c'est un guichet. On fait queue dans l'antichambre de la banque littéraire Giono-Gorganoff (nom de son manager). Après le retour à la terre, voilà le retour à la banque. "

Pour une fois, collaborateurs et non collaborateurs sont d'accord pour critiquer Giono. Ainsi, lit-on dans *Les lettres françaises* : « M. Giono a tout renié de lui-même, jusqu'à son propre chant. Que pourra-t-il écrire désormais ? » En effet, nul écrivain n'a poussé aussi loin le reniement de soi sinon Montherlant qui, ayant chanté l'héroïsme, le trahit en s'aplatissant devant le vainqueur à l'heure où l'héroïsme est devenu vertu cardinale.

Une anecdote plaisante nous révèle un trait de caractère qui montre les limites de la magnanimité du pâtre des montagnes. En 1942, il avait écrit une pièce, *Le Bout de la route*, inspirée par les brumes de ses montagnes et dont aucun théâtre d'avant-garde n'avait voulu, les théâtres d'avant-garde n'aimant pas la nouveauté. Giono se prenant pour un penseur et voyant *la figure*, s'en désintéressa bien vite abandonnant avec une moue de mépris cette production prosaïque à une troupe de comédiens, "La Compagnie des Quatre Chemins". Composée de ses jeunes naturistes, elle parvient à intéresser le théâtre des Noctambules. Succès foudroyant ! La Générale est un triomphe et, le jour de la 450e, la recette atteindra encore 9000 francs (3200 euros). Giono manifeste sa joie en invitant ses comédiens à Contadour où tous font bombance. Après quoi, le maître accepte de monter à Paris où il daignera assister à une représentation de sa propre pièce.

Quelle modestie ! Et là, stupeur ! Fine bouche ou enfant gâté, il trouve l'interprétation désastreuse et en attribue le succès à la façon dont sa pièce a été massacrée, le public ignare ayant préféré la version râtée à l'originale. On suspend tout et on repart à zéro. *Au bout du chemin* terminera sa carrière à la 900e, sans compter les tournées en province et en Afrique du Nord²⁰⁹.

Reste une question : Giono a-t-il collaboré ? Aujourd'hui encore, la réponse fait débat. Collaboré au sens strict du terme, certainement pas. Certes, il est encensé par *La Gerbe*, *Comoedia* et *Signal*. Mais qu'y peut-il ? Il écrit pendant trois ans dans *Aujourd'hui* et on l'entend sur les ondes de Radio-Paris. Cela reste bénin. Une seule profession de foi pro nazie peut lui être reprochée par le fait de sa notoriété : dans le journal *La Gerbe* du 19 mars 1942, il qualifie la défaite de 1940 et Vichy de « grande expérience » après des « années d'erreurs ».

Il lui est bien arrivé de livrer le fond de ses sentiments pro-Allemands, mais dans son *Journal* ou en privé, ce qui le rend peu sympathique, sans plus. Dans son *Journal* il renvoie Allemands et Anglo-Américains dos à dos. Lorsque les premiers mitraillent les fuyards de l'Exode, dit-il, les seconds bombardent Forcalquier « pour le plaisir »²¹⁰. Les résistants, ce sont des « assassins » et des « voyous », qui se cachent derrière un « patriotisme » profané²¹¹. Quant au sort des juifs, il s'en moque. Voici en quels termes il répondra, selon son propre témoignage, à l'écrivain Wladimir Rabinovitch qui lui demandera ce qu'il pense de la politique antisémite de Vichy.

« Il me demande ce que je pense du problème juif. Il voudrait que je prenne position. Je lui dis que je m'en fous des Juifs comme de ma première culotte : qu'il y a mieux à faire sur terre qu'à s'occuper des Juifs. Quel narcissisme ! Pour lui, il n'y a pas d'autre sujet. Il n'y a pas d'autre chose à faire sur la terre qu'à s'occuper des Juifs. Non. Je m'occupe d'autre chose²¹² ».

Alors, laissons-le à sa charrue...

Alfred Fabre-Luce, l'homme bien né au derrière entre deux chaises

Alfred Fabre-Luce, lui aussi, a *vu la figure*. Il appartient à une prestigieuse famille marseillaise où l'on trouve des armateurs, des diplomates, des négociants, des médecins, et des universitaires de haut rang. La distinction s'y transmettant de père en fils, lui-même fait de brillantes études de droit, de lettres et de sciences politiques. D'une parfaite élégance, toujours tiré à 4 épingles, les cheveux soigneusement gominés et dandy dans l'âme, il brille dans les salons où

il multiplie les conquêtes féminines. Comme Drieu La Rochelle, c'est "un homme couvert de femmes" et, comme lui, un Européen passionné. Mais à la différence de Drieu, il use de son charme avec discernement puisqu'il épouse non pas une juive, comme Drieu, mais une princesse : la princesse de Faucigny-Lucinge, descendante du duc de Berry et du roi Charles X.

En 1919, à l'âge de vingt ans, il est nommé attaché d'ambassade à Londres mais abandonne la diplomatie au bout d'un an pour se consacrer au journalisme et à l'aventure. C'est le début d'une carrière prolixe au cours de laquelle il publiera une quarantaine de livres jusqu'en 1983 et d'innombrables articles. Se donnant d'abord pour progressiste, il milite pour la liberté sexuelle et la contraception tout en faisant profession de foi pacifiste et féministe. Mais après un voyage en URSS, il vire à l'anticommunisme (*Russie 1927*), se rapproche de Doriot et entre au PPF. Son ancrage à droite se précise lorsqu'il accède à la direction de *L'Assaut*, journal hostile au front populaire. Multipliant les clins d'œil à gauche et à droite, personne ne parvient pourtant à savoir de quel côté il penche sinon vers celui des mondanités et de ses numéros de charme.

Aussi sa carrière politique piétine-t-elle au poste de conseiller général de l'Ain. Dès 1933, il ne peut pourtant se défendre d'une certaine fascination exercée par les régimes fascistes, ce qui, dans le contexte de l'époque, n'a rien de définitif. Mais il écrit bientôt dans deux revues antisémites (*Nouvelle revue romande* et *Revue du siècle*). Sa signature y côtoie celles de Georges Bonnet, Georges Hilaire, Bertrand de Jouvenel, René Benjamin, mais aussi de Joseph Goebbels, Léon Degrelle et... Eva Braun !²¹³ C'est avec la guerre que la carrière d'Alfred Fabre-Luce prend un tour palpitant. Dans le feu de l'action, il commence la rédaction du *Journal de la France* qui paraîtra en 3 tomes sous l'Occupation.

Le premier volume ("mars 1939-juillet 1941"), est publié à compte d'auteur et vendu à 4000 exemplaires. Nul mieux que lui ne raconte la drôle de guerre et la débâcle. C'est d'abord une succession de portraits brossés au vitriol dans le style des moralistes du XVII^e siècle. Malheureusement, comme Laubreaux, Céline ou Rebatet, Fabre-Luce n'est bon que lorsqu'il est méchant. Voici Geneviève Tabouis « qui tient de la voyante, de la concierge et de la montreuse de marionnettes ». Voilà Alexis Léger (Saint-John Perse), « héritage vénéneux de Briand, ce créole au visage pauvre où des yeux noirs s'ouvrent étrangement, comme une double fleur des tropiques ». Puis Paul Reynaud « tout désarticulé avec une tête de moineau qui fait de brusques mouvements à droite, à gauche... » et « Daladier boitillant, lugubre... »

Les mensonges et les vantardises se croisent et percutent, des mots

s'échangent qu'un Chamfort n'aurait pas désavoué; des dialogues, croqués sur le vif, deviennent d'un comique effrayant. Une galerie de scénettes ferait plutôt référence à La Bruyère. Blum surgit comme le diable de sa boîte et « prononce à la tribune un discours qui ressemble à une crise de nerfs. Ses bras s'allongent, sa voix s'étrangle, il est au bord de l'évanouissement. Le suraigu est un registre dont il dispose à volonté dans les conjonctures difficiles ». Puis, c'est au tour de Mandel : « Depuis quelques heures, sa lèvre pend, son pied danse, son costume est solennel. On reconnaît, à ces signes qu'il vit un jour de fête. Il a toujours aimé rencontrer, dans une atmosphère d'intrigue, une occasion d'énergie. Il lui faut l'intrigue pour que vienne l'énergie²¹⁴ ... »

Cette cascade de caricatures injustes, qui a peut-être l'excuse du talent, tourne bientôt au tragique. Car Fabre-Luce, comme Chardonne, voit *la Figure*, lui aussi. Une figure qui a fort mauvaise mine. Au spectacle de la débâcle, son ancienne fascination des dictatures tourne au *feeling*. Un *feeling* irrésistible, qui submerge tout et lui apporte la révélation du réel. Comme Drieu La Rochelle, il est transporté d'enthousiasme car il entrevoit l'Europe se dessiner grâce à l'Allemagne nazie, seul Etat fort capable de ce prodige, seul rempart contre le communisme. Lorsque, dans la journée du 16 mai 1940, la Wehrmacht perce le front de la Somme, il jubile. Dans le premier volume du *Journal de la France*, il écrit : « Certains Français, constatant une fois de plus la stérilité de notre opposition à l'Allemagne, n'aspirent plus qu'à l'unification de l'Europe. Peu leur importe l'étiquette de la nation fédératrice. Au fond d'eux-mêmes ils ont toujours pressenti qu'elle ne pouvait être réalisée que par la force. Ce soir ils sont sûrs que l'Europe est faite et ils osent s'en réjouir. »

Le 10 juin, lorsque Mussolini poignarde la France dans le dos, il avoue ne pouvoir « se défendre d'admirer le machiavélisme italien » qu'il juge « exemplaire ». « La France s'instruit dans l'épreuve », précise-t-il. « Mussolini n'incarne pas seulement une force qui monte, mais une tradition qui survit. » La signature de l'armistice devient sa victoire personnelle : « Je n'aurais jamais cru qu'un gouvernement français pût être aussi sage », s'exclame-t-il triomphant.

Alfred Fabre-Luce devient aussitôt l'enfant chéri de Vichy et des Allemands qui ne sont pas au bout de leurs surprises avec ce drôle de bonhomme. Le Tome II du *Journal de la France* (33000 exemplaires vendus), accepté les yeux fermés par la censure, donne également pleine satisfaction aux Allemands. D'autant que l'auteur accorde à *Le pays libre* du 24 octobre 1943, un entretien d'un antisémitisme crapuleux. Il a choisi ce journal dans le cadre d'une opération imprudente et machiavélique. Il s'agit de l'organe insignifiant d'un parti qui l'est

encore plus, le Parti français national-collectiviste de Pierre Clementi. Ainsi, cet entretien, qui jette une lumière blafarde sur son auteur, aura-t-il toutes les chances d'être oublié à la Libération et le sera effectivement de la haute cour et même des historiens qui ne l'ont jamais lu ni cité une seule fois, le document ayant disparu. Les seules traces que nous en ayons gardées se trouvent dans la presse clandestine.

Et c'est heureux pour l'auteur, car s'il avait été produit comme pièce à charge à son procès, ce n'est pas 10 ans d'indignité nationale qu'il aurait récoltés mais le bagne à vie pour intelligence avec l'ennemi. Fabre-Luce propose en effet l'institutionnalisation de la haine raciale et la « constitution du front intégral de défense antisémite ». Il s'agit de créer à l'échelle de l'Europe, Russie comprise, un bloc antisémite capable de régler, une fois pour toutes, le problème juif. « Les peuples d'Europe et de Russie, écrit-il, conscients de leur tradition, de leur culture, de leur mission, sont naturellement antisémites. Ils doivent s'entendre pour écarter le Juif. S'ils ne sont obérés de complexes d'infériorité, 500 millions d'hommes d'Europe et de Russie ne peuvent-ils s'organiser pour empêcher 17 millions de nuire ? J'en ai la conviction absolue pour ma part. » Or, nous sommes fin 1943, époque à laquelle les collaborationnistes fuient le navire ou font des efforts désespérés pour changer de cap. Fabre-Luce serait-il devenu fou ou suicidaire ? La Propaganda Staffel et la gestapo sont enchantées, ne pouvant deviner que Fabre-Luce les met en boîte.

En effet, dans le même temps paraît en catimini le troisième volume du *Journal de la France*. Publiant à compte d'auteur sous le label de "de l'auteur", Fabre-Luce "oublie" de le présenter à la censure allemande qui l'aurait impitoyablement repoussé. Mais il porte bien un numéro de visa. En fait, le rusé compère n'a fait que reprendre celui du tome II. Or, le tome III est d'un contenu diamétralement opposé. On peut y voir un fidèle tableau des défaites allemandes et le fâcheux pronostic du désastre final. Fureur des nazis. Fabre-Luce soutient qu'il croyait que le visa du tome II était valable pour le tome III. Mais les Allemands ne gobent pas l'arnaque, le font saisir et détruire. Les exemplaires qui ont survécu se vendent aussitôt au marché noir au prix astronomique de 3000 francs (plus de 800 euros). À telle enseigne que *Les Lettres françaises* clandestines se demandent sérieusement si Fabre-Luce n'en a pas gardé par devers lui un stock dont la vente le mettrait à l'abri du besoin.

Dans l'immédiat, la gestapo, ne mord pas à l'hameçon et l'envoie à Fresnes. Mais l'impertinent se démène comme un beau diable. Il a oublié de présenter son texte à la censure étant convaincu qu'il y trouverait un accueil chaleureux,

comme les deux précédents volumes, et, tout fier, il exhibe les passages pronazis du tome 1 et, plus encore, sa toute récente profession de foi antisémite qui lui tient lieu de passeport pour la collaboration. Il affirme n'avoir parlé des désastres allemands que pour les déplorer et susciter un sursaut salutaire. Sa défense et ses amis feront merveille. Fabre-Luce est libéré au bout de 4 mois.

Les lettres françaises du 1er septembre 1943 déchirent le voile du mystère. Fabre Luce a joué en virtuose sur les deux tableaux. L'alibi marchera une seconde fois devant la haute cour de justice où, après un court passage à Drancy dans la même cellule que Sacha Guitry, il rappellera son séjour dans les geôles nazies et présentera le troisième volume de son journal comme un texte résistant

Seulement frappé d'une indignité nationale peu gênante, il reprendra son métier d'homme de lettres ancré à droite, faisant représenter une pièce dénonçant les abus de l'épuration *Mort pour rien* (qui devra cesser ses représentations), prenant la direction du journal d'extrême droite *Rivarol*, s'octroyant le luxe de demander des indemnités à la justice pour ses séjours en prison²¹⁵ et publiant en 1947 un livre intitulé *Le projet Churchill* où il fera l'éloge du nazisme et soutiendra que le premier ministre anglais ne fait que reprendre les idées d'Hitler sur la défense de l'Europe contre le communisme : « On peut dire en ce sens, écrit-il, que l'Europe a été faite en 1940 par Hitler et que les esprits ont été seulement trop lents (ou trop passionnés) pour s'en apercevoir [...] ²¹⁶ » Peut-être, mais mieux valait faire l'Europe sous la houlette de Churchill que sous celle d'Hitler.

Puis, Fabre-Luce passe au gaullisme en 1958 et à l'antigaullisme en 1960. En 1977 son livre de politique-fiction *Les Cent Jours de Mitterrand* (1977) obtient un vif succès. En 1952, il a hérité du château familial de La Rivière, près de Thomery (Seine-et-Marne). Devenu châtelain bien aimé, celui qui fut un temps l'enfant chéri des nazis et l'admirateur d'Hitler, renoue avec les mondanités brillantes de sa jeunesse, y reçoit le gratin de l'establishment de droite : Raymond Aron, Bertrand de Jouvenel, Paul Morand, Michel Déon, Jean d'Ormesson et Valéry Giscard d'Estaing époux de sa nièce par alliance Anne-Aymone de Brantès issue de la famille princière des Faucigny-Lucinge. Nadia Boulenger et ses élèves y donnent parfois des concerts. La propriété passera entre les mains de sa fille Françoise, épouse de Me Tony Dreyfus, homme politique de marque du parti socialiste. S'il n'est pas certain que Fabre-Luce ait été le conseiller de Valéry Giscard d'Estaing, comme l'a prétendu François Nourissier, il est clair qu'il fut un aventurier de l'esprit, un "collectionneur de rencontres" (comme il se définissait lui-même), un conquistador de salon et un caméléon-arnaqueur au toupet époustouflant.

Au milieu de ces auteurs, de Sacha le magnifique au pâtre des montagnes, de Drieu à Chardonne, on vit soudain surgir avec fracas un personnage dont on se demande, encore aujourd'hui, s'il tient du diable et du divin : le Dr Louis-Ferdinand Destouches alias Céline.

Chapitre XIV

Le mystère Céline : L'enfer dans la tête

Céline fut un beau salaud. C'est entendu. Son discours, sa correspondance, ses livres et les témoignages souvent horribles, qu'il est inutile de rabâcher pour la énième fois, ne permettent pas d'en douter. Dans leur livre *Céline, la race, le juif*, Pierre-André Taguieff et Annick Duraffour n'ont eu que l'embarras du choix pour montrer, citations à l'appui, qu'il était un collaborateur antisémite et pronazi névrosé et dangereux. Certes, Louis-Ferdinand Destouches (alias Céline) n'a jamais tué personne de ses propres mains. Il n'a dénoncé ni juifs ni communistes quoi qu'on ait pu dire sur la base de témoignages oraux. À une exception près bien attestée. En 1940, à la faveur de la nouvelle législation, Il a fait exclure du dispensaire de Bezon un médecin haïtien dont il convoitait le poste en arguant du fait qu'il n'était pas citoyen français. C'est odieux, c'est raciste, mais si ce geste en fait un caractériel, ce n'est ni de la collaboration ni de l'antisémitisme. S'il a joué un rôle dans la déportation des juifs et la collaboration, c'est pour avoir, comme Brasillach, préparé le terrain de l'innommable grâce à une plume talentueuse mais criminelle. Encore Céline dit-il avoir mis son antisémitisme en sourdine durant l'Occupation, estimant que les juifs avaient enfin leur compte. Mais il ne les épargnait pas en société, dans ses interventions publiques ou dans sa correspondance. De plus, il n'a pas hésité à écrire des lettres antisémites à certains journaux bien choisis sachant qu'ils s'empresseraient de les publier, le délestent ainsi de toute responsabilité.

Alors, pourquoi Céline a-t-il autant de célinophobes que de célinolâtres sur les talons ? Pour une raison assez simple : on se refuse d'instinct d'admettre qu'un génie puisse être à la fois l'incarnation de la beauté suprême et du mal absolu. Cette incompatibilité cause une sorte de tohu-bohu dans les têtes. Ce tohu-bohu n'est pas prêt de s'apaiser mais là n'est pas le problème. La clé du problème, on la trouve dans la raison brutale et mystérieuse qui, en 1935, a fait basculer d'un coup Céline, qui n'était ni antisémite ni pronazi à l'origine, dans l'antisémitisme et le nazisme névrotiques.

L'hitlérophilie et l'antisémitisme de Céline procèdent non pas d'une névrose mais d'un bouquet de névroses : suractivité névrotique, frustration sexuelle, frustration sociale et littéraire, névrose hallucinatoire, obsession de l'argent, paranoïa, névrose d'angoisse, délire ambulatoire. Comme la plupart des névroses, les névroses de Céline procèdent d'un traumatisme. D'une façon

générale, on peut parler de névroses post-traumatiques fédérées sous la bannière de l'antisémitisme et de l'hitlérisme. Quel fut ce traumatisme ? Question complexe. Il est toutefois certain que ces névroses furent attisées par un mal incurable, étrange, silencieux, invisible, ignoré et méconnu.

Le mal invisible de Céline

Un épisode de la vie de Céline donne la mesure du caractériel qu'il était. En 1924, avant de partir pour Genève, où il devait rejoindre son poste de médecin au service d'hygiène de la SDN, il dit à sa femme Edith Follet qui s'était toujours montrée d'une gentillesse et d'un dévouement exemplaires à son égard : « Je ne veux pas te traîner pleurarde et miséreuse derrière moi... Tu m'ennuies, voilà tout. Ne te raccroche pas à moi. J'aimerais mieux me tuer que de vivre avec toi en continuité, cela sache-le bien. Et ne m'ennuie plus jamais avec l'attachement, la tendresse. J'ai envie d'être seul, seul, seul : ni dominé, ni en tutelle, ni aimé, mais libre. Je déteste le mariage, je l'abhorre, je le crache : il me fait l'impression d'une prison où je crève. » Et à de multiples reprises, les compagnes de Céline témoigneront des mêmes accès de colère hystérique.

Est-ce de la goujaterie ? Non. De la haine ? Pas davantage. C'est de la fuite. Fuir... fuir... toujours fuir. Fuir dans tous les sens du terme. La fuite à l'abîme sera l'éternelle compagne de Céline. Et cette fuite survient de façon soudaine, inattendue, inexplicable, cruelle, ce qui rendra Céline détestable. Mais aussi, c'est ce seul aspect de sa personnalité qui, quelque part, le rend humain parce que pitoyable. En effet, une souffrance intolérable et méconnue a pu fausser ses comportements. Pour le comprendre, il faut remonter à 1914.

À peine mobilisé et au combat, Céline est blessé par des éclats d'obus. À l'oreille gauche se produit un léger saignement auquel personne n'attache d'importance. Une blessure au bras gauche est jugée plus sérieuse et entraîne des troubles moteurs qui justifieront sa réforme, Céline ne pouvant plus se servir d'une arme. C'est pourtant sa blessure à l'oreille qui, mutilation de guerre ignorée, marque le début de ses tourments et, peut-être même, de ses délires. Céline est devenu "acouphénique". Désormais, ses acouphènes marqueront au rouge toutes les étapes de sa vie.

Les acouphènes sont des bruits parasites qui hantent la tête et peuvent devenir chroniques. Ils surviennent à la suite d'un trauma, même lointain et oublié, ou sans raison apparente. Aucun examen clinique, aucune radiologie, aucun examen du tympan, aucune analyse de l'oreille interne, aucun IRM ne permet de déceler la moindre lésion. Ni la sémiologie simple ni la sémiologie armée n'y peuvent

rien. Le malade exprime sa souffrance dans le vide. Après une compassion de circonstance ou de façade, sa famille, son médecin et ses amis finissent par l'ignorer et traiter par le mépris ces gémissements chroniques. L'ORL le reçoit en ces termes : « Quand je vois un acouphénique, j'ai envie de fuir ! » Ou encore « Vos acouphènes, et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ! » Rompez...

En désespoir de cause ou pour s'en débarrasser, on finit par incriminer un trouble mental ou un stress. Pas de doute, puisqu'on ne trouve rien, c'est la tête. C'est la tête qui cause le mal et non pas le mal qui fait souffrir la tête. Donc, c'est l'affaire du psychothérapeute... Bon débarras. Encore faut-il qu'un psychothérapeute compétent accepte de le prendre en charge. Alors les nuits d'insomnie succèdent aux nuits d'insomnies. Réclame-t-il des somnifères, on le soupçonne de vouloir se droguer. Considéré comme un paria, l'acouphénique s'isole. Il ne se plaint plus car c'est sa famille ou son entourage qu'on finit par plaindre. Il simule parfois des douleurs imaginaires mais crédibles pour s'attirer une compassion par procuration, refoule sa souffrance ou se défoule brutalement dans l'ivresse de la colère ou du délire. Le plus souvent, il exprime sa volonté de s'isoler. Il a compris. Plus jamais il ne parlera de ses acouphènes. Sa maladie est orpheline.

La seule description exacte et humaniste de "l'acouphénie" (faussement désignée sous le terme de "bourdonnements") remonte à...1820. On la doit au père de la neurologie et des ORL, le Dr Jean Itard²¹⁷. C'est avec une merveilleuse sensibilité qu'il décrit les souffrances de ses acouphéniques. Il en est, écrit-il, qui abandonnent leur travail et se laissent dépérir. Il en est d'autres qui se suicident ou dont la vie familiale éclate, certains fuient avec leurs jambes ou se mettent à délirer, autre forme de fuite...

Plusieurs célébrités ont souffert d'acouphènes : Rousseau (*Rêveries d'un promeneur solitaire*), Van Gogh (l'homme à l'oreille coupée), Beethoven (prémices de la surdité), Schumann et... Adolf Hitler (traumatisme de guerre)... Il n'est pas rare que l'acouphénique finisse par haïr ses acouphènes au point de les identifier à une entité vivante et malfaisante, à une sorte de horla ou d'alien... D'où, chez certains, l'envie irrésistible de se tirer une balle dans l'oreille pour se débarrasser de la bête en la tuant. Ainsi s'explique la tragédie de Van Gogh et l'histoire de L'homme à l'oreille coupée²¹⁸.

Il existe une très grande variété d'acouphènes. Bruits de la nature : ruissellement, vent dans les arbres, vagues, grêle... Ils sont infiniment moins poétiques qu'au naturel car remplissant la tête dans le suraigu ; bruits mécaniques : train, cocotte minute, sifflements, pluie de limaille sur un toit de

tôle ondulée. Hitler et Céline disaient tous deux avoir un train dans la tête. D'instinct et à force de tout essayer, l'acouphénique découvre ses « bruits blancs », c'est-à-dire les bruits dont la longueur d'onde est susceptible de neutraliser celle de ses acouphènes²¹⁹. Itard parle de l'un de ses patients dont la souffrance était apaisée par le bruit d'un feu de sarment²²⁰. Mais le plus efficace des bruits blancs est celui du métro ou du train. C'est seulement dans le métro que l'acouphénique a l'impression d'être "normal". Il en est même qui s'y installent avec un livre du matin au soir. Dans certains pays il existe des clubs d'acouphéniques. On se réunit, pour ne rien se dire, parfois. Mais c'est si bon d'être entre gens du même monde.

Dès son hospitalisation dans un hôpital militaire, la souffrance physique de Céline se doubla d'une profonde souffrance morale. Ses "bourdonnements" continuels, qui ne ressemblaient à rien de connu, simulaient la comédie d'un "tire-au-flanc". Il se mit à parler d'un grondement de métro qui roulait nuit et jour dans sa tête. Il perdit 30 kilos, on le prit pour un fou ou un simulateur sans soupçonner qu'il souffrait d'une sérieuse invalidité de guerre et, n'en pouvant rien tirer, on finira par le réformer. Mais les acouphènes persisteront. « Quand je vous parle en ce moment, dira-t-il 17 ans plus tard à une journaliste, j'ai un train dans l'oreille gauche, un train en gare de Bezons. Il arrive, il s'arrête, il repart. Ce n'est plus un train maintenant ; c'est un orchestre. Cette oreille est perdue. Elle n'entend plus que pour me faire souffrir. Je ne peux presque pas dormir²²¹. » Frédéric Vitoux a décrit avec exactitude la solitude et la souffrance de Céline :

Parfois il avait l'impression que sa tête s'élargissait, s'ouvrait en deux. Il voyait la douleur venir. Dans de tels moments, il voulait rester seul. Seul avec cette douleur insupportable. Il chassait les gens autour de lui, il ne voulait pas qu'ils surprennent sa souffrance, le voient dans cet état où il grossissait tout, où les bourdonnements devenaient insupportables. Cette blessure l'avait comme retiré du monde.

En 1924, Céline est encore le mari d'Edith Follet. Tous deux semblent s'aimer profondément mais dès le début de leur union, Edith s'est aperçu qu'un tracassin s'agitait dans sa tête. Elle témoignera d'un comportement de feu-follet rigoureusement symptomatique de l'acouphénique :

Pour une jeune femme comme moi, cela me perdait un peu. Comme si on me retirait ce que je croyais avoir sous les pieds. Avec lui, on n'était jamais

tranquille. Les choses qu'il avait dites vous revenaient à l'esprit, vous tourmentaient. Mais après, quand Louis se rendait compte qu'il vous avait tourmenté, il faisait machine arrière parce qu'il était très gentil. On aurait dit qu'il y avait deux êtres en lui.

Au cinéma, en pleine séance, il se levait et s'en allait. À peine assis dans un café, un restaurant, il réglait l'addition, il filait. À peine installé chez des amis, dans un salon, il monopolisait la conversation et s'éclipsait sans crier gare²²².

Dans ces moments, devenu fou, il disait ou écrivait n'importe quoi. Comme le précise si justement Frédéric Vitoux, « On ne peut pas comprendre Céline, cette violence qu'on lui reproche, si on oublie son état de santé, ses insomnies²²³. » Devenu médecin, Céline donnera une explication très judicieuse de son mal : la commotion aurait provoqué une fracture du rocher où le nerf auditif se serait retrouvé coincé après la calcification. Edith Follet, crut un moment que ses bourdonnements étaient dûs à un bouchon de cérumen. On insuffla de l'air dans l'oreille pour le décoller ce qui provoqua une intensification de la crise.

Même au cours des jeux érotiques que sa compagne Elisabeth Craig organisait, après son divorce, avec son amie Karen Jensen pour lui faire oublier ses malheurs, Céline « ne s'amusait plus. Il se fatiguait d'observer ». Il voulait être seul. Le monde entier l'exaspérait. Ses hallucinations auditives l'entraînaient dans d'immenses colères que l'écriture, parfois, tentait d'exprimer²²⁴.

Au sommet de la douleur, Céline ne se sentait en consonance de tempérament qu'avec les malades qui souffraient comme lui. "Voilà ! disait-il, J'aime mieux les rapports avec ceux qui sont malades. Ceux qui sont bien-portants, sont si méchants, si bêtes ; ils veulent avoir l'air si malins dès qu'ils tiennent debout, que tout rapport avec eux est presque aussitôt malheureux ! Quand ils sont couchés et qu'ils souffrent, ils vous foutent la paix. Vous comprenez ?²²⁵"

C'est peut-être pour oublier ces acouphènes que Céline va se jeter dans le tourbillon d'une vie tumultueuse.

Suractivité névrotique

À la suite de ses blessures, Céline est affecté à un emploi sédentaire au consulat général de France à Londres. Il s'agit vraisemblablement d'un emploi plus ou moins fictif car il n'a gardé de Londres que le souvenir des charmes interlopes de la grande cité, des prostituées de l'East Side, des danseuses de Music Hall, et des invitations à dîner au Savoy par Mata Hari avec qui il aurait

eu une relation amoureuse, premier fantasme connu de Céline, ses biographes ayant montré que pendant son séjour à Londres, de février à décembre 1915, Mata Hari n'y était pas. En vérité, il semble avoir passé une bonne partie de son temps dans les bibliothèques. Ses souvenirs londoniens marqueront de leur empreinte plusieurs de ses livres, *Meurtre à crédit* et *Guignol's Band*, surtout.

En décembre 1915, Céline est enfin réformé. Poursuivi par ses acouphènes, il est soudain saisi de délire ambulatorio. Il lui faut fuir, loin, très loin. En mars 1916, il signe un contrat avec la Compagnie forestière Sangha-Oubangui chargée de l'exploitation du Cameroun. Le voilà donc au cœur de l'Afrique tenaillé par la peur de la maladie (malaria, maladie du sommeil) et celle d'être assassiné par les indigènes. Il fait sa cuisine lui-même, ne se sépare jamais de son pistolet... Est-ce de la paranoïa ? Pas si sûr. Le commerce auquel il se livre est d'une simplicité radicale. Il échange deux paquets de cigarettes (des Maryland) contre une défense d'éléphant. Et comme tous les escrocs, il risque à tout moment d'être assassiné par ses gogos. Etrange, tout de même, de la part de celui qui fera de l'anticolonialisme son cheval de bataille.

En mars 1918, de retour en France, il est aussitôt engagé par la Fondation philanthropique Rockefeller pour des tournées de propagande organisées dans le cadre de la lutte contre la Tuberculose. Et ces tournées le conduiront jusqu'en Italie. Fuir, fuir... fuir toujours. À son retour, il passe le baccalauréat en avril 1919. Il a alors 25 ans, âge courant pour les anciens combattants qui bénéficient en l'occurrence de facilités. La même année, il épouse Edith Follet, jeune Rennaise issue d'une famille de médecins. Sa voie est toute tracée. Puissamment aidé par sa belle famille qui l'adore, il se lance dans des études de médecine et en boucle le cycle en soutenant une thèse, un peu truquée quant aux statistiques mais de haute tenue littéraire sur Semmelweis.

Céline aimait Édith, mais en amour comme partout ailleurs, il lui fallait fuir, fuir... fuir toujours. Plusieurs amies de sa femme, accortes et séduisantes, succombèrent à son charme sous l'œil résigné d'Edith. Il esquaissa ainsi des liaisons qui, à peine nouées, tombaient en quenouille. Edith Follet poussa même la complaisance au point de se faire la complice de ses fantasmes sexuels. Or, en matière de fantasmes, Céline était comme dans ses livres. En 1926 il fait la connaissance d'Elisabeth Craig, la seule femme de ses rêves, et poursuit sa carrière médicale. Nul ne se doute, pas même lui, qu'il est alors porteur d'un génie littéraire et que *Voyage au bout de la nuit* est en gestation dans sa tête.

En 1927, son beau-père le présente au dr Ludwig Rajchman, directeur de la section d'hygiène à la SDN. Après un contact excellent, Rajchman lui confie un

poste d'observateur itinérant à l'étranger et, notamment, aux Etats-Unis. Les Etats-Unis ! Fuir, fuir... toujours fuir... Céline semble avoir été un excellent observateur. Il fit un long stage chez Ford dont il tira des réflexions judicieuses sur le travail à la chaîne et ses conséquences sur la santé et le moral. C'est sans doute de ce stage qu'il gardera cette haine du capitalisme qu'il exprimera dans *Meurtre à crédit*. Le Dr Rajchman devint dès lors son protecteur et comme un père pour lui. Les Rajchman inviteront souvent Céline et sa compagne Elisabeth Craig au restaurant. Elisabeth, que Céline a connu après son divorce, témoignera de leur mutuelle affection. Mais Rajchman était juif, et nous verrons comment Céline lui marquera l'expression de sa gratitude dans *Bagatelles pour un massacre*.

Le Dr Ludwig Rajchman le présente au Pr Léon Bernard, lui aussi d'origine israélite, qui l'embauche comme stagiaire à l'hôpital Laennec. Le 13 avril 1928, il est élu membre de la Société de médecine de Paris. Sa candidature a été présentée par un autre juif, le Dr Georges Rosenthal. Sa première communication porte sur le service sanitaire des usines Ford de Détroit. Il s'agit d'un résumé du rapport adressé au Bureau d'hygiène de la SDN. Il ouvre ensuite un cabinet médical à Clichy où il se donne une aura de médecin des pauvres.

Sa clientèle étant rare, il se fait engager en décembre 1928 comme chercheur dans un laboratoire pharmaceutique, "La Biothérapie", pour un salaire mensuel de 1000 francs (1100 euros pas mois pour une heure quotidienne de recherche). C'est dans ce laboratoire qu'a été mis au point le dentifrice Sanogyl qui fera la fortune de la boîte. Céline n'y reste pas inactif puisqu'il invente un médicament, la Basedowine, pour le traitement de la maladie de Basedow (hypertyroïdie) et des règles douloureuse. Ce médicament restera dans le commerce jusqu'en 1971, date de la diffusion des hormones antithyroïdiennes de synthèse. Comme deux médecins juifs se succéderont au conseil d'administration de "La Biothérapie", il jugera prudent de s'évanouir dans la nature lors de la parution de son livre antisémite *Bagatelles pour un massacre*, en 1937. Au début de l'année 1929 il accepte un poste de médecin dans un dispensaire de Clichy. Il touchera 2000 francs par mois (2200 euros) pour une vacation quotidienne de 17 à 18 h 30. Il semble y avoir ambitionné le poste de médecin chef qui sera attribué au Dr juif Ichok en 1931.

À cette date, il est divorcé et s'installe avec sa compagne, la flamboyante Elisabeth Craig qui va devenir le brasier de ses fantasmes. Ses fantasmes ? Mais de quels fantasmes s'agit-il ?

Brasier de fantasmes ou frustration sexuelle ?

La sexualité de Céline est bien connue. Du moins croit-on la connaître. Il s'en est ouvert à ses amis Henri Mahé, Milton Hindus et Robert Poulet qui n'ont pas manqué de la porter à la connaissance du public²²⁶. Jean Monnier a aussi recueilli le témoignage de son Egérie Elisabeth Craig²²⁷. Les deux épouses de Céline, Edith Follet et Lucette Almanzor, bien que complices, sont restées plus discrètes sur cet aspect de la vie de Céline. Ses autres compagnes ont été perdues de vue. Evidemment, il faut être prudent avec ce genre de témoignages. La sexualité est au croisement des délires et de l'affabulation, la parole étant un prolongement du plaisir (Michel Foucault, *La Volonté de savoir*). Et avec Céline, dont la passion est de transfigurer la réalité par la magie du verbe, mieux vaut rester prudent.

Il est certain qu'il était un fameux trousseur de jupons. Son premier terrain de chasse connu se situe, nous l'avons vu, dans l'environnement de sa première femme, Edith Follet, où évoluent de jeunes et jolies amies de l'épouse qui assiste à ce manège avec indifférence ou résignation. Avec la complicité de sa femme, Louis Destouches commence même à donner libre cours à sa vocation de voyeur dans ces maisons spécialisées où le spectacle de la chair supplée l'absence de "consommation".

C'est en 1926, alors qu'il est en poste à Genève, qu'il rencontre l'idéal absolu dans une librairie. Elle s'appelle Elisabeth Craig. C'est une Américaine de 24 ans. La première, elle fera éclore ces nuées de fantasmes qui peupleront l'imaginaire de Céline jusqu'à la fin, sans doute. Il faut reconnaître qu'elle est porteuse de tous les arguments de séduction capables de transporter Céline au nirvana des plaisirs. Grande, svelte, jolie, elle est danseuse et suit des cours de danse dans une école supérieure de Genève. Pour Céline, passionné de danse, c'est la révélation. Ce n'est pas tout : elle est lesbienne (et bi). Or, la lesbienne est la reine de ses fantasmes. Et ce n'est pas fini. Elisabeth est liée à la gracieuse Estelle et à la belle danoise Karen Marie Jensen avec lesquelles elle entretient des liaisons torrides. Pour achever le malheureux Céline, la triade enchantée accepte de lui faire l'offrande de leurs ébats.

De cette liaison onirique, Céline dira plus tard à Milton Hindus : « Bien appréciables à regarder et ne me fatiguant pas de leurs appels sexuels. Qu'elles se régalent, se branlent, se dévorent – moi voyeur – cela me chaut ! et parfaitement ! » Elisabeth, qui est vraiment tombée amoureuse de Céline, sera-t-elle jalouse de cette liaison à géométrie variable et de l'amour profond que Karen-Marie Jensen commence à éprouver pour son amant ? Pas du tout, confiera-t-elle cinquante ans plus tard à Jean Monnier : « Je pensais seulement

qu'ils aimeraient être ensemble, et même faire l'amour, pourquoi pas ! Je n'ai jamais pensé que le sexe... C'est peut-être cela qui me rend différente des autres, si je suis différente... »

Vivent-ils de joyeuses saturnales ? Pas tout à fait. Robert Poulet, qui a recueilli les confidences de Céline, brosse un tableau beaucoup plus crépusculaire de cette relation en faisant d'Elisabeth une intermédiaire trouble :

Elisabeth Craig, élancée, cruelle, rousse, « setter irlandais », levait et rapportait. Le gibier était de petits « modèles » présentés par les mères, tout juste nubiles, des danseuses rencontrées au cours, de petites abandonnées débutantes, sans voix mais non sans charme, que le chien courant et le chasseur se partageaient. Le docteur ne se contentait pas de s'amuser de ces jeux, il en faisait même une morale, souhaitant comme Lycurgue, législateur de Sparte, que les petites filles commencent à douze ans par ces jeux.

Il est possible que de tels excès, tirés d'un témoignage oral, soient issus de l'imagination de Céline, expert en matière d'exagération. Selon le décorateur Henri Mahé, contemporain plus crédible de cette période, les excès du couple se réduisaient à fréquenter les maisons qu'il connaissait bien pour les avoir décorées de façon suggestive. Il s'y donnait des spectacles érotiques qui comblaient le voyeurisme de Céline. Sans plus !

En 1931, alors que la passion de Céline et Elisabeth Craig était à son summum, Elisabeth décida de regagner les Etats-Unis. Elle était vraiment amoureuse et mettra trois ans avant de se faire une raison. Elle a donné de cette séparation une raison étrange. À l'âge de 28 ans, sachant que Céline aimait les femmes très jeunes, elle se trouvait trop vieille pour lui. En creusant bien, Jean Monnier a pourtant recueilli des raisons plus substantielles sans doute liées à ses acouphènes et à ses états dépressifs.

Très vite, Céline devait trouver matière à se consoler du départ d'Elisabeth car deux femmes allaient lui tomber dans les bras sans qu'il ait eu besoin de lever le petit doigt. L'une lui tomba du ciel bien qu'il la ramassât sur le trottoir. Etudiante allemande à la recherche de petits jobs au noir et misérable, elle s'écroula d'inanition à ses pieds. Céline était trop bon pour l'abandonner à son sort, d'autant qu'elle semblait jolie. Il la conduisit au restaurant où elle engloutit une assiette de macaroni au jambon. Ensuite, ne pouvant décidément pas l'abandonner à son sort, il la conduisit chez lui où il put la contempler à son aise. Elle s'appelait Erika Irrgang, la petite vingtaine, belle, brune avec un visage à l'ovale parfait, un nez fin, des lèvres sensuelles et des yeux sombres et

immenses. Il lui fit la charité d'une chambre et d'un lit où elle sombra dans un long sommeil. Il y eut entre eux une liaison amoureuse dont on sait peu de choses, ce qui voudrait dire qu'elle fut à peu près « normale ». Il se plaisait toutefois à jouer les directeurs de conscience : « ... Devenez franchement vicieuse... Pas d'amour sans préservatif, ou alors, par derrière... » En juin 1932, elle repartit pour Breslau. Tous deux se reverront en 1935 à Berlin et s'écritront jusqu'en 1939²²⁸.

Erika partie, Céline se retrouve seul. Pas pour longtemps. Le 4 septembre, c'est une jeune Autrichienne d'origine juive, Cillie Pam, âgée de 27 ans, qui lui tombe du ciel. Cillie occupe une table voisine de la sienne au café de la paix. Comme elle ne comprend pas ce que lui dit le garçon, elle lui demande de l'aide. Céline, toujours serviable, ne vient pas. Il vole. Comme elle est jolie, le programme est tout tracé: Bois de Boulogne, restaurant et, comme par enchantement, Cillie se retrouve chez son prince charmant. Pour le séducteur, c'est un morceau de choix. Elle est professeur de danse et de gymnastique à Vienne. Céline est au seuil de la gloire, il en joue et Cillie ne lui refuse rien. Pas même une ou deux parties de débauche où Louis tient le rôle du voyeur tandis que deux femmes, une prolétaire du nom de Pauline et la belle maîtresse lesbienne d'un vieux juif (selon le carnet de Cillie) se livrent aux plaisirs de Sapho sous l'œil attendri du maître de céans, et sur son lit. Car Céline ne fait jamais l'amour. Il donne de cette abstention une raison philosophique qui vaut ce qu'elle vaut : faire l'amour, c'est donner de sa matière sans rien recevoir en retour. Reste à savoir ce qu'en pensent les femmes.

En 1932, c'est la sortie triomphale de *Voyage au bout de la nuit*. En 1933 et 1934, Céline mène, aux frais de la SDN, une carrière d'amoureux itinérant. Fuir, fuir... toujours fuir. On le voit à Breslau et à Londres où il revoit certaines de ses maîtresses. Il traverse ensuite l'Atlantique à la recherche d'Elisabeth Craig qu'il n'a jamais cessé d'aimer, la retrouve mais apprend avec dépit qu'elle s'est mariée avec un homme qu'il accuse de proxénétisme. Après quoi, fort d'un premier succès littéraire, Céline se lance dans l'écriture de *Mort à crédit* (1934). Alors, ayant besoin de se concentrer dans le calme pour terminer son roman, il prend pour compagne la sage et paisible Lucienne Delforge (Nora dans *Mort à crédit* ?), pianiste d'envergure internationale qui le quittera en 1936, supportant mal ses acouphènes et l'échec de *Mort à crédit*. En 1937, à l'âge de 43 ans, Céline se stabilise enfin dans les bras de sa future seconde femme, la danseuse Lucette Almanzor.

L'inspiration littéraire a-t-elle trouvé son compte dans la trouble sexualité de

Céline ? C'est peu probable. Céline n'a jamais rien écrit dans le feu de sa passion des femmes. Il écrit *Voyage au bout de la nuit* en 1930 et 1931, durant une période de basses eaux érotiques qui précède le départ d'Elisabeth Craig dépressive, et renoue ensuite avec les voyages et les femmes. Puis, pendant la rédaction de *Mort à crédit*, il se lie à la pianiste Régine Delforge qui ne semble pas avoir exacerbé son goût des plaisirs extrêmes. A-t-il trouvé le bonheur avec les femmes ? Ce n'est pas certain non plus. Aucune de ses compagnes n'a pu le supporter bien longtemps. Mais toutes en ont gardé un souvenir attendri et l'ont quitté avec regret. En fait, aucun couple ne résiste aux acouphènes même lorsque le puissant ciment de l'amour semble en assurer la pérennité.

Car Céline était invivable. Elisabeth Craig, qui l'a aimé éperdument, a sombré dans une dépression nerveuse qu'elle évoque en filigrane dans l'interview de Jean Monnier. Une journaliste du *Crapouillot*, Elisabeth Porquerol, qui avait écrit une critique élogieuse sur *Voyage au bout de la nuit*, aurait voulu l'interviewer. Elle a dû y renoncer. Elle écrit : « Jamais je n'ai rencontré quelqu'un d'aussi fatigant, se levant, s'asseyant, marchant, gesticulant, dansant, pendant trois heures et demie ! Son imperméable faisant autour de lui un bruit mou de toile cirée ; pourquoi ne l'a-t-il pas enlevé en entrant ? » Si, au bout de 3 heures, Céline a mis KO une femme avec qui il n'a jamais eu de relation affective, on se demande comment celles qui l'ont aimé ont pu sortir indemne d'une liaison de 3 ans. De plus, il n'est pas certain que son obsession chronique du voyeurisme ait été un argument de séduction. D'autant que, de son propre aveu, Céline se contentait de regarder sans mettre la main à la pâte. Alors pourquoi ont-elle toutes gardé de lui un souvenir attendri ? Nous le verrons plus loin. Aux acouphènes et à la frustration sexuelle, s'ajoute, après l'échec de *Mort à crédit*, la frustration littéraire.

Sur les franges du Goncourt

En 1931, un auteur alors inconnu du nom de Louis Ferdinand Destouches, se disant médecin des pauvres, se présentait chez Gallimard avec un manuscrit de 1000 pages en affirmant que, s'il était publié, il obtiendrait le Goncourt. C'était un récit semi auto biographique au style désarticulé, se jouant de la syntaxe et ponctué de mots et d'expressions argotiques. Gaston Gallimard repoussa l'extravagant docteur. Après avoir divagué d'un éditeur à l'autre, le manuscrit échoua chez Denoël. Son PDG, Robert Denoël, génie de l'édition et précurseur de J.J. Pauvert, était alors le grand dénicheur qui, selon Céline, vous bouloittait trois manuscrits par nuit et s'était spécialisé dans la publication d'inconnus de talent : Céline, Antonin Artaud, son chef de fabrication René Barjavel, la

romancière Anne-Marie Desmaret et, plus tard, le voyou Jean Genêt et l'avant-gardiste Nathalie Sarraute. Il acquiert, dès les premières pages, la certitude que le Dr Destouches, est un immense écrivain.

Ainsi est né *Voyage au bout de la nuit*, l'une des œuvres phare de la littérature du XXe siècle. Histoire savoureuse pimentée de propos joyeusement orduriers, lyrisme à rebours, personnage émouvant de Bardamu produisent une onde de choc dans le public et le monde littéraire. Le livre, soutenu par Descaves, Ajalbert et Léon Daudet frôlera le Goncourt mais obtiendra sans peine le Renaudot avant de devenir l'un des plus grands succès de librairie du siècle.

Rien, à ce jour, ne laissait prévoir que le Dr Destouches écrirait ce livre qu'on aurait pu croire éclos d'une inspiration spontanée. Il était si bien ancré dans la profession médicale qu'il tiendra à le publier non pas sous le nom de Destouches mais sous celui de Céline (prénom de l'une de ses grand-mères), de peur que l'association médecin-romancier ne porte atteinte à sa réputation de médecin.

Tous le donnaient gagnant pour le Goncourt qui sera finalement attribué à Guy Mazeline pour son médiocre roman *Les Loups*, mais dans des circonstances troubles. L'injustice scandalisa les milieux littéraires ce qui fit flamber les ventes. Deux mois après la sortie du livre, il s'en était vendu 50000 exemplaires. Céline allait toucher 150000 Francs de droit (120000 euros). L'accueil de la critique fut remarquable. Mais les têtes couronnées de l'époque, Montherlant, Bernanos, Claudel, Giraudoux, Jules Romains et Mauriac ignorèrent le nouveau venu.

Ni Denoël ni Céline ne s'attendaient à pareil résultat. Le livre avait fait l'objet d'un premier tirage de 3000 exemplaires. On n'avait même pas songé au Goncourt. Pourtant, à mesure que la gloire se dessinait, on se mit à y croire et la déception fut amère. Céline bouda, puis, sous couvert d'un voyage d'étude à l'étranger, il empocha des fonds de la SDN et partit faire la tournée mondiale de ses maîtresses. À son retour, il songea à un nouveau roman, *Mort à crédit*, qui, cette fois, décrocherait le gros lot. Mais tout ne devait pas se passer comme prévu.

Mort à crédit, pavé de 700 pages largement autobiographiques, était porteur des espérances de Céline. Ce serait, pensait-il, le tournant de sa carrière, le livre qui lui apporterait gloire et argent. Il fallut déchanter. À force de vouloir se surpasser, Céline versa dans l'outrance et le mauvais goût. Même si la verve de la première partie du livre et la critique du capitalisme qui tue ne manquent pas d'intérêt, la presse fut sévère pour ce second roman. Dans *Les Cahiers du Sud* (1er juillet 1936), la poétesse Yanette Del Etang-Tardif écrit:

Quel débit, quelle incontinence ! Par moments, nous n'en pouvons plus. Pendant 700 pages, la misère de l'homme crie, suinte, déborde, rumine, stagne, jure, halète... Le langage, ce langage de Céline, grossier, scandaleux, monotone, pléthorique, magnifique par éclairs, devient pareil à un géant abominablement isolé, englué dans une bourbe sans espace ni temps.

Céline, qui dépasserait au final les 100000 ventes avec *Voyage*, escomptait faire mieux avec *Mort à crédit*. Denoël aussi. Or, en 1944, le total des ventes franchira de justesse les 27000. Dans la "Causerie littéraire" de *L'Action française* du 11 juin 1935, Brasillach multiplie les flèches assassines :

Il faut bien dire que ce pesant ouvrage, écrit avec une application insensée, semble prouver que M. Céline, un peu grisé par le succès, a voulu aller « de plus en plus fort », et s'est adonné sans vergogne à la saoulerie de la littérature. La plupart du temps, et dans la majeure partie de cet ouvrage, on doit avouer que l'impression dominante demeure **l'ennui**²²⁹ .

Le traumatisme de Céline fut à la hauteur des illusions. Robert Denoël qui en attendait de juteux profits avait, dans toute la presse, déployé les fastes de la publicité et prophétisait un "Chef d'œuvre" :

L.-F. Céline, que l'on croyait l'homme d'un seul livre, vient de publier *Mort à Crédit*, un roman magnifique à la grandeur toute shakespearienne. Ce livre bouleverse l'opinion. Il a des enthousiastes, des fanatiques. Il a aussi ses détracteurs. En fait, c'est un livre sur mesure. Il compte parmi ces ouvrages rarissimes qui apportent aux lecteurs « un frisson nouveau ». *Mort à crédit* est le grand roman de notre époque (700 p., 25 francs, Ed. Denoël ; Steele.)

De cruelles morsures attisèrent les ressentiments de Céline. Léon Daudet et André Thérive, qui avaient soutenu *Voyage* à l'Académie Goncourt restèrent de marbre. Humiliation suprême, sûr de lui, Céline avait imprudemment dédié *Mort à Crédit* "à André Thérive" sans lui en dire mot pour lui réserver la surprise. Or, il n'en reçut qu'un silence mortifiant.

Il fut achevé par la "trahison" de Brasillach qui dévoila dans *L'Action française* son secret de fabrication en parlant d'un "immense travail de traduction", d'une sorte de thème géant. Céline écrivait un texte en bon français puis, armé du dictionnaire français-argot de Chautard, il le traduisait en langue

célinienne. Et Brasillach de se payer le luxe de donner des exemples. Dès la première page Céline écrit d'abord en français : " À huit heures, Mme Bérengé, la concierge, est morte... Elle était vraiment vieille, tout au bout de la vieillesse." Ce qui donne en célinien : "Hier, sur le coup de huit heures, la mère Bérengé, la concierge, elle est morte... Elle était vraiment *vioque*, tout ce qu'il y a de plus *vioque*." D'autres exemples suivirent. Comment Brasillach était-il entré en possession du texte original ? Une légende voudrait que Céline confiât l'original à des nègres, à charge pour eux de faire le travail de traduction. Est-ce d'eux que viendrait la fuite ?

Céline se remettra difficilement de cette démythification. Mais le mystère demeure. Comment a-t-il brusquement basculé en 1937 dans l'antisémitisme criminel et le nazisme alors que rien ne le laissait prévoir ?

Chapitre XV

Le mystère Céline : les pieds sur terre

Céline souffre désormais de frustration littéraire et commence à se demander si l'étincelle de génie qui lui a inspiré *Voyage au bout de la nuit* jaillira de nouveau. Il sait qu'elle est volatile. Il le sait comme le savait Rimbaud qui, après avoir été visité par le génie à l'âge de 19 ans, perdra l'inspiration un an plus tard et se consacrera au commerce caravanier. Et puis, il faut bien le dire, l'effet de surprise créé par l'intrusion de l'argot dans la littérature qui a joué en 1932, ne joue plus quatre ans plus tard. Or, Céline ne dispose d'aucun style de secours. Dès 1936, il change donc son fusil d'épaule. Ce sera pour le meilleur ou pour le pire. Et ce sera pour le pire.

Ses deux livres suivants, *Bagatelles pour un massacre* (1938) et *L'Ecole des cadavres* sont des « trucs », des « trucs » curieux, ingénieux dans le contexte de l'époque, peut-être, mais glauques, vicieux et sans panache. Dans la course à la gloire perdue, *Guignol's Band* (1944) marquera bien un retour à l'inspiration de *Voyage au bout de la nuit*, mais sans en avoir l'éclat. L'argot français dans le Londres de la Belle Epoque sonne mal un demi siècle plus tard. *D'un Château l'autre* présentera un intérêt documentaire, certes, sur Sigmaringen notamment. Mais jamais Céline ne retrouvera le souffle de ses débuts, alors même qu'il ignorait que le génie frappait à la porte. Qu'il en ait éprouvé un profond sentiment de frustration ne fait aucun doute. On cherche aujourd'hui à réhabiliter les livres postérieurs à *Voyage au bout de la nuit* et peut-être y peut-on trouver des qualités. Mais sans *Voyage*, ces livres ne se seraient-ils pas perdus dans l'abîme de l'oubli ?

Pamphlets antisémites et pro nazis

Bagatelles pour un massacre (1937) commence par un dialogue entre l'auteur et le Dr Gutmann. Céline lui confie son désir de faire jouer à l'opéra un ballet féérique. Projet refusé. Il lui propose alors de faire lire un texte aux commissaires de l'exposition universelle. Nouvel échec. Or, le Dr Gutmann est juif. De cette anecdote vécue, Céline fait le détonateur de son embrasement antisémite. Si la genèse du phénomène est bien sentie (syndrome de Soral), l'expression en est glaçante. À noter que Céline s'en prend aussi à l'alcool, à l'académisme, au cinéma, au surréalisme.

La sortie en librairie de *Bagatelles pour un massacre* fait l'effet d'un coup de tonnerre. D'un point de vue littéraire, Céline reste fidèle à lui-même. On a pu

parler de langue rabelaisienne. Or, la langue de Céline n'est ni la langue de Rabelais ni une langue littéraire. C'est une langue passée au filtre du temps qui a donné l'argot. Elle a son charme dans *Voyage au bout de la nuit* dont elle met le souffle en valeur, mais tombe à plat dans *Bagatelles pour un massacre*. En ce qui concerne le texte, il n'est nul besoin de se perdre en périphrases. Un passage, parmi les moins violents, en donne une idée:

On a été avec eux [les juifs] libéraux, jusqu'au caleçon, regardez pourtant, comme ils se tiennent !... Une bande de rats vociféroces, intraitables implacables ennemis... Une fois bien grimpés sur nos os, une fois ramollis nos bons cœurs, une fois bien sûrs, qu'ils nous possèdent jusqu'aux derniers leucoblastes alors, ils se transforment en despotes, les pires arrogants culottés qu'on a jamais vus dans l'Histoire...

Personne n'avait rien vu de tel depuis Drumont et sa *France juive* ou *La Libre parole*. Les arguments de Céline sont bien connus et sa thématique antisémite relève du rabâchage de tous les poncifs ancestraux enrichis d'une pincée d'idées empruntées à *Mein Kampf*. Le livre est bien accueilli par la critique qui met davantage l'accent sur les talents de pamphlétaire de Céline que sur son antisémitisme dont on ne mesure encore ni la portée ni les dangers. Gide est à peu près le seul à protester : « S'il fallait voir dans *Bagatelles pour un massacre* autre chose qu'un jeu, Céline, en dépit de tout son génie, serait sans excuse de remuer les passions banales avec ce cynisme et cette désinvolte légèreté. »

L'affaire se corse lorsque Céline parle de "fascisme juif" et ressuscite le mythe du complot. Il voit des juifs partout (névrose hallucinatoire) et, dans le domaine de la culture, il leur attribue un plan concerté pour frelater notre littérature et en faire un instrument d'abrutissement (complot juif). Sont d'origine juive, le naturalisme à la Zola, les « enfilages de cocons » à la Gide, le surréalisme, l'art nègre, le proustisme, le « fig nolage » à la Giraudoux, les « ratiocinations » d'Alain et de Benda, le « tarabiscotage obscur et précieux » de Valéry, les « salsifis » de M. Maurois, les « épiluchures » de M. Cocteau, les « navets » de M. Sacha Guitry, les « enculeries » de M. Bernstein, « l'insignifiant jacassage des Mauriac, des Lawrence, et des Colette ».

À travers les réactions du public et de la critique, *Bagatelles* permet à la composante antisémite bientôt revendiquée par Vichy de se cristalliser. René Vincent, future tête pensante de la Révolution nationale et futur directeur de la revue des intellectuels vichystes *Idées*, en rend compte dans *Combat* (journal

alors de droite) du 10 mars 1938. En puritain catholique, il dénonce l'antisémitisme de Céline en évoquant "l'indigestion", la "régurgitation", l'"expectoration"... Son "esthétique" s'inspire, dit-il, des procédés que l'influence israélite a introduits dans nos arts: dislocation de la personnalité, liberté laissée à l'instinct aux dépens de tout effort de composition artistique, lamentation aux accents sont là des apports d'Israël à la tradition française. On songe à Mauclair, on baigne dans le futur antisémitisme d'Etat de Vichy. René Vincent ne se veut pas raciste mais hostile à tout apport étranger à notre civilisation.

Même son de cloche sous la plume de Jean-Pierre Maxence qui, dans *Gringoire* du 4 mars 1938, distingue le bon juif (Bernard Lazare) du mauvais (Blum) ou, dans *La Gazette médicale de Bordeaux*, (17 avril 1938) où J. T et J. S ne peuvent se souvenir sans émotion de leurs "bons juifs" amis de jeunesse : les Darmesteter, les Bréal, les Lévy, les Bergson, les Durkheim, les Milhaud et rejettent les autres... L'antisémitisme sélectif à la française n'a donc rien de racial. Il s'agit d'un mécanisme d'exclusion qui épargne en principe les assimilés et les talentueux. C'est l'Occupation et les ultra-collaborationnistes qui vont donner à la judéophobie une extension raciste et exterminatrice.

Céline n'a pas de chance avec les resucées. Après le phénoménal succès de *Voyage au bout de la nuit*, il avait voulu récidiver en mieux mais récidiva en moins bien avec *Mort à crédit*. En 1938, il fait paraître *Bagatelles pour un massacre* qui lui permet de renouer avec le succès (75000 exemplaires vendus en un an). En 1939, il veut récidiver en mieux et récidive en pire avec *L'Ecole des cadavres*.

À travers un dialogue impromptu et dépouillé, ce livre donne à Céline l'occasion de s'expliquer sur son antisémitisme. Dans *Voyage*, Bardamu a chanté cette désespérance qui lui tenait au cœur et aux tripes. C'était le Virgile des ténèbres, le Dante des pauvres. Dans *Bagatelles* et *L'Ecole*, Céline est le Shakespeare des égouts. De la M., il en a toujours vu partout. Il en a longtemps cherché la cause et l'a enfin trouvée. La cause de toute cette M... c'est les juifs.

Deuxième idée forte. Du matin au soir, et du soir au matin, Céline se sent sodomisé. Il se retourne pour voir qui est le sodomite. Le sodomite, c'est le juif. Comme Céline est aryen, il en conclut que tous les aryens se font sodomiser par les juifs.

Troisième idée forte: le syllogisme. « Le latinisé, c'est tout près de la Grèce. La Grèce, c'est déjà de l'Orient. L'Orient, c'est en plein dans la Loge. La Loge, c'est déjà le juif. Le juif c'est déjà du nègre. Donc M. Charles Maurras est juif. »

Quatrième ligne de force, la névrose hallucinatoire : sont juifs, nous l'avons vu, le Pape, le roi George VI, Nostradamus, Louis le Débonnaire, le Cardinal Pacelli, Neville Chamberlain. Du coup, on comprend la brachicéphalie d'Hitler et le déséquilibre sexuel de l'auteur. Le livre grouille de références à la gloire d'Hitler et de Mussolini mais se heurte à l'hostilité de la presse traditionnelle de gauche comme de droite.

Dans *Le Libertaire* du 29 décembre 1938, Jean Rémy commente :

Ferdinand est donc hitlérien. Il le cachait encore l'an dernier. Aujourd'hui il ne s'en défend plus. Certes la merde rouge ne l'aveugle pas mais la brune, il en a plein les mains. On cherche vainement dans *L'Ecole des Cadavres* ce vent furieux, ce diabolique simoun qui faisait tourbillonner les injures et donnait une sorte de grandeur à *Bagatelles pour un massacre*. On ne trouve qu'une haleine empestée qui ne soulève rien que le mépris. Ferdinand ne hurle plus, il aboie.

Dans *Je suis Partout* du 17 février 1939, Brasillach, qui descend en flamme *L'Ecole des cadavres*, est plus explicite : « [Céline] est foncièrement et profondément un désespéré. Il ne croit pas à la résurrection de son pays, pas plus qu'il n'a cru aux mensonges démocratiques, bien pensants, ou révolutionnaires. Il pense que la France est perdue, et que, domination pour domination, il préfère celle de l'Allemand à celle du Juif. »

C'est à Francis Herrel que revient le mérite d'avoir tiré de la psychologie des profondeurs le sens profond de la pensée célinienne : « Ce qui nous repousse en lui [le juif], c'est notre propre image : le singe ne nous dégoûte que dans la mesure où il est humain. (*Comoedia*, 26 septembre 1942). »

Comment Céline a-t-il sombré dans ce marécage ? Rien, chez lui, ne semblait devoir annoncer l'antisémitisme fanatique et l'hitlérisme. Mais il était taraudé par l'argent. La course à l'argent, plus encore que la course à la gloire, va, chez lui, tourner à la névrose.

L'obsession névrotique de l'argent

Le succès de *Voyage* et l'enrichissement soudain de Céline entraînent chez lui une réaction paradoxale. L'argent, puisqu'il en a, maintenant, devient sa nouvelle marotte. Le cas n'est pas rare chez les artistes. L'artiste est matériellement fragile. Sa survie dépend de son inspiration et de sa cote qui sont deux facteurs éminemment volatiles. D'où l'obsession du revenu fixe d'autant plus puissante qu'un artiste qui a connu l'aisance ne pourra jamais retourner à sa rotture originelle. Céline, a toujours vécu au dessus de ses moyens ou à la limite du

besoin quoiqu'on ait pu en dire. L'obsession de l'argent le hantera jusqu'à la fin de ses jours, accompagnée du besoin de thésauriser, à l'étranger surtout, où il croit trouver un refuge plus sûr, loin des champs de bataille, ce qui s'avèrera un leurre.

Céline a toujours prétendu que l'argent avait été chez lui le *primum movens* de la création littéraire. La plupart de ses biographes en ont douté. Et pourtant, c'est l'explication la plus plausible. C'est en 1930 que, chassé par les punaises qui ont envahi son appartement de Clichy il s'installe rue Lepic avec Elisabeth Craig. À cette date, il gagne 3000 francs (2100 euros) par mois. Ses fixes n'ont jamais dépassé cette somme. À l'époque, le revenu de sa compagne, qui fait des numéros de danse, assure au couple une aisance honorable sans plus.

Mais Céline est alors obsédé par le paiement de « ses termes », selon sa propres expression. C'est pour les payer qu'il se serait lancé dans la rédaction de *Voyage au bout de la nuit*. Qu'il ait cru qu'il suffisait d'écrire pour « payer ses termes » est le plus étonnant. L'avenir lui donnera raison au delà de toute espérance, mais comment pouvait-on croire que, modeste médecin qui n'avait jamais chatouillé la plume de sa vie sinon dans sa correspondance et dans une thèse de valeur, il marquerait pareil coup au but ? Or, le pactole empoché, il persistera dans l'obsession du fixe.

C'est en effet à partir de 1933, une fois fortune faite, que lui vient le goût de l'argent. On lit dans sa correspondance : « Je suis indifférent à cette gloire mais j'aimerais bien le résultat financier, qui est très important et vous assure une fois pour toutes l'indépendance matérielle, mon rêve. Je ne suis pas certain du tout de l'obtenir mais j'ai des chances sérieuses. » Céline fait dès lors la tournée des capitales européennes, non plus seulement pour voir ses maîtresses, mais aussi pour y mettre son argent en lieu sûr. En janvier 1938, il dépose 184 pièces en or de dix florins à la Nederlansche Bank d'Amsterdam²³⁰. Il en profite, bien qu'il soit remarié, pour voir à Anvers une admiratrice impromptue, Évelyne Pollet. Il dépose ensuite de l'or à la Lloyd Bank de Londres où il revoit Erika Irrgang. Peu après, on le retrouve à Copenhague où il loue un coffre à la Privat Bank. Il y retrouve Marie Jansen, toujours aussi amoureuse. Il s'imagine ainsi mettre de l'argent en lieu sûr. L'instant crucial venu, les désillusions seront cuisantes.

Les archives de Denoël regorgent de traces laissées par Céline et son éditeur sur les différents financiers qui les opposent. Pour la seule année de 1939, les références au problème sont pléthore et véhémentes²³¹.

13 mai 1939 : L'huissier parisien Lucien Doré, 17 rue du Bouloi, adresse à la

demande de Céline une sommation aux Editions Denoël pour une traite protestée de 15 000 francs échéant le 21 avril...

Le 6 novembre 1939: Dénonciation de saisie arrêt et assignation des Editions Denoël par huissier, à la requête de Céline, relative à la lettre de change du 27 juillet protestée le 18 octobre...

Le 2 février 1940 : Céline écrit au comptable de Denoël Auguste Lepic : « Je ne connais pas et n'ai pas à connaître Hachette. [...] C'est avec Denoël que je traite, pas avec un tiers. Je n'admets aucun dépôt chez Lustucru, Hachette ou Dache !

Le 9 janvier 1940, Céline écrit à Denoël, probablement à propos de *L'Ecole des cadavres* : « Je voudrais voir tous mes livres invendus. Chez vous et chez Hachette. Voulez-vous m'envoyer vos comptes. Et puis j'irai moi-même les compter où ils sont. Les livres ne sont pas des zéphyrus. Cela se voit, se touche, se compte... Ne me dites pas qu'il y en a 3000 chez Gadant [dépôt d'invendus]. Il y en a au plus 500." Etc...

Et pendant onze ans, Céline a donné des maux de crâne au malheureux Robert Denoël. Sous l'Occupation, il sera taraudé par l'obsession du fixe, alors même que ses droits, rééditions, droits étrangers et nouveautés lui rapporteront plus d'argent que l'exercice de la médecine dans le cours de toute sa carrière. Mais l'assurance d'un fixe peut seule éteindre sa névrose d'angoisse. Pendant la drôle de guerre, il ouvre un petit cabinet à Saint-Germain-en-Laye. Lui-même et Lucette Almanzor y vivent comme des pauvres. Lucette Almanzor écrit : « On avait mis une table, des chaises, dans la pièce qui devait faire office de cabinet de consultation. On se serait cru au théâtre. On avait fait installer aussi le téléphone. Nous, nous vivions dans la cuisine, parce qu'il faisait froid, avec deux matelas par terre. En regardant la maison de l'extérieur, on pouvait croire qu'elle était inhabitée. Ça ne faisait pas sérieux. »

En l'espace d'un an, Céline ne voit pas un seul malade. Toujours poursuivi par l'obsession du fixe, il en est réduit à postuler pour un emploi de médecin maritime auprès de la compagnie de navigation Paquet et embarque à bord du Chella. L'office étant peu contraignant en raison du jeune âge des équipages et de la sélection sanitaire, les médecins à bord étaient astreints à des besognes d'entretien. Il est donc probable que l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* aura été employé au lessivage des ponts ou à la vaisselle. Pendant son absence,

Lucette Almanzor travaille sur les Champs Élysées au restaurant de luxe Ledoyen-Impératrice où elle exécute un numéro de danse chaque soir. Mais le Chella éperonne en Méditerranée un aviso britannique et coule. Céline fait partie des rescapés. En mars 1941, en plein succès commercial de son nouveau livre *Les Beaux draps*, l'obsession du fixe le reprend et il sollicite pour quelques piécettes une vacation quotidienne de médecine générale au dispensaire de Sartrouville où il remplace le médecin-chef mobilisé.

Entre le 15 et 20 juillet 1941, Céline part pour la Belgique et la Hollande. À Anvers, il revoit Evelyne Pollet. À La Haye, il doit retirer les 184 florins qu'il a déposés dans son coffre de l'Amsterdamsche Bank." Et là, horreur ! Il découvre que ses amis allemands l'ont forcé et barboté ses florins. De retour à Paris, il met tout sens dessus dessous, Français et Allemands. Il pleure. On lui a fait ça, à lui ! *Ma cassette, ma cassette... On m'a volé ma cassette !* Il écrit à Châteaubriant: « Je considère l'effraction de mon coffre comme une insulte personnelle et un lâche et révoltant brigandage [...] Qu'ils agissent ainsi avec les gaullistes ou les juifs – tant mieux – Mais avec leurs rares amis, ceux qui ont été condamnés, traqués, persécutés, diffamés, pour leur cause, c'est un comble, une monstrueuse saloperie, Quelle leçon pour leurs hésitants collaborateurs ! » Il ameute Abetz, de Brinon, Epting... En vain. Personne ne sait où est cet argent qu'il ne reverra jamais. Et pour comble de malheur, il ne peut même pas s'en prendre aux juifs !

Du coup, il tremble pour son argent déposé à Copenhague. À Berlin, il revoit Marie Jensen, lui confie les clés et le code de son coffre et lui demande d'aller retirer son argent pour l'enterrer dans son jardin ce qui prouve la confiance qu'elle lui inspire. Il sera bien heureux de le retrouver lors de son exil danois.

L'instant où tout bascule

Céline laisse derrière lui un héritage encombrant. Il a été l'un des plus ardents propagateurs d'une passion criminelle mais, de façon inexplicable, nombreux sont ceux qui ne peuvent se défendre d'une certaine affection pour lui. Doit-on lui pardonner ? Le travail de l'historien n'est pas de répondre à cette question, mais de broser un état des lieux qui permettra à chacun de se faire une opinion. Et d'abord, quelles sont les raisons qui ont conduit Céline à verser dans l'outrance antisémite et l'hitlérisme, du jour au lendemain, et à partir de quand ?

On a cru discerner dans sa famille le germe longtemps inerte de ses passions, son père étant un admirateur fervent de Drumont. Mais Céline a raillé ses idées et en a fait un personnage peu sympathique dans *Mort à Crédit*. Et puis,

pourquoi attendre 1937 pour se déclarer ? En 1924, il noue des liens d'estime et d'amitié avec son protecteur le docteur juif Rajchman. En 1926 et 1927, il est stagiaire dans les usines Ford de Détroit. Ford est un antisémite forcené qui offre *Mein Kampf* à ses ouvriers. Si Céline était alors antisémite, il aurait signalé le fait dans son rapport ou sa correspondance. Or, il n'en dit mot nulle part, l'antisémitisme lui étant encore inconnu.

En 1930, il est vrai, dans une pièce de théâtre justement tombée dans l'oubli et jamais montée, *L'Eglise*, il nous montre une SDN envahie par les juifs. Mais le propos n'est pas malveillant et le juif est alors un personnage obligé de la littérature qu'on retrouve chez Gide comme chez Valéry. Les juifs de *L'Eglise* sont d'ailleurs plutôt drôles et pas antipathiques, la pièce n'ayant aucune vocation militante. D'ailleurs, son bienfaiteur, le Dr Rajchman, qui y est représenté sous les traits de Yudenzweck, ne lui en a jamais voulu. Toute autre sera sa réaction lorsque qu'il deviendra l'abject Yubelblat de *Bagatelles pour un massacre*. Deux autres médecins juifs le soutiennent dans sa carrière. Les Dr Léon Bernard, à Laennec et Rosenthal à la Société médicale de Paris. Ses rapports avec eux ont toujours été excellents. Il est vrai qu'en 1931, le Dr Grégoire Ichok devient directeur du dispensaire de Clichy, poste qu'il convoitait. Il enrage et le déteste mais ne laisse transparaître aucun signe d'antisémitisme à son égard, le dénonçant seulement comme « agent de la cinquième colonne », comme « espion », et non pas comme « juif ». En 1933, il traverse l'Atlantique et se lance sur les traces de la femme de sa vie, Elisabeth Craig. Mais il ne la retrouve que pour apprendre qu'elle est mariée au juif Ben Tenckel. Certes, il se déchaîne, mais non pas contre le juif mais contre les proxénètes car il est sûr que son rival en est un.

En décembre 1934, au cours d'un marathon sentimental en Allemagne et en Autriche (Il s'agit officiellement d'un voyage d'étude payé par la SDN), il coule quelques heures paisibles à Breslau avec Erika Irrgang avant de rejoindre Cillie Pam à Vienne. Elle l'introduit dans un cercle psychanalytique où il rencontre le docteur A. J. Storfer, éditeur de Freud et de Wilhelm Reich et directeur de *l'Internationaler Psychoanalytischer Verlag*. Cillie lui présente aussi son amie la doctoresse israélite Anny Angel avec qui il entretiendra une correspondance suivie. Ce milieu juif et progressiste ne le choque nullement. Il s'y sent même à son aise et en gardera un excellent souvenir. Toujours pas d'antisémitisme à l'horizon.

À son retour, il livre à la presse ses impressions d'Allemagne. Le caporalisme hitlérien le révolte. « Je suis anarchiste, déclare-t-il, depuis toujours, je n'ai

jamais voté, je ne voterai jamais pour rien ni pour personne. Je ne crois pas aux hommes. (...) Les nazis m'exècrent autant que les socialistes et les communards itou. » Et dans sa correspondance avec Erika Irrgang, il ne cesse de vitupérer contre Hitler. Ainsi, au début de 1935, on peut l'assurer, rien ne laisse entendre que Céline est antisémite. Au contraire, il annonce même son intention d'écrire un livre hostile au nazisme. Tout bascule de façon étrangement inattendue dans les mois qui suivent.

Voyage au bout de la nuit s'est très bien vendu en URSS, mais il ne peut toucher ses droits, le rouble n'étant pas convertible en franc. Il décide donc de faire un séjour en Russie pour y dépenser ses roubles sur place. Comme Gide, Béraud, Romain Rolland, Benoist-Méchin et plusieurs autres, Il en revient épouvanté. Les Russes vivent dans une misère effroyable sous le joug d'apparatchiks insolents et d'un dictateur sanguinaire. Ils acceptent docilement le servage, obéissent à n'importe qui et n'importe quoi. Le système de santé est dans un état lamentable etc. Sous le coup de l'émotion, il gribouille d'une plume rageuse un mémoire anticomuniste violent de 27 pages, *Mea Culpa*, qu'il présentera à Denoël étoffé de sa thèse sur Semmelweis. À sa grande stupéfaction, il en vendra 20000 exemplaires d'un coup. Quoi ! Il s'est défoncé pendant deux ans pour écrire *Mort à crédit* en figolant chaque phrase avec une onction de copiste médiéval penché sur les Ecritures et le livre, qui piétine en librairie, atteindra à peine les 27000 ventes en 1944.

La leçon a porté. Il faut faire du pamphlet, du pamphlet sauvage, violent, écrit à la diable d'une plume trempée dans le vitriol. Mais les Russes ne se vendent pas et ne l'inspirent pas, ni lui ni personne. Le communisme sue l'ennui. Le nazisme et l'antisémitisme font au contraire recette et tiennent du thriller. De plus, au même moment triomphe le front populaire avec sa verve festive qui fait baisser les ventes de livres. Voilà pourquoi *Mort à crédit* ne se vend pas. C'est faux, l'échec de *Mort à crédit* s'étant avéré patent dès 1935. Peu importe, le Front populaire, c'est Blum, et Blum, c'est les juifs. Cette fois, le syndrome de Soral va jouer à fond. Céline exploitera donc le juif, marchandise juteuse. L'inspiration est merveilleuse ! *Bagatelles pour un massacre* se vendra à 78000 exemplaires en une seule année.

Mais par ce choix mercantile, Céline se condamne à l'antisémitisme pour faire bonne figure. Or, s'il s'inspire de la réalité pour broser ses caricatures littéraires, il s'inspire à son tour de ses caricatures pour modeler son propre personnage, devenant ainsi une caricature de ses caricatures et un antisémite fanatique de pure extraction.

Dans le même temps, il se métamorphose dans la vie en personnage tiré de ses romans. Il devient insupportable, surréaliste, habillé de vieilles défroques, cultivant sa dégaine de clochard et la provocation. En 1942 il publie un troisième pamphlet, *Les Beaux draps*, où il traîne avec délices dans la boue moins les juifs (qui ont leur compte, dit-il) que l'armée, la religion catholique, Vichy, la bourgeoisie...

En société, il se rend infréquentable. Dès 1941, il crée un beau tapage au cours d'une réception donnée au Café de la Paix par le correspondant d'un grand quotidien de Tokyo. Il s'agite, lance des réflexions désagréables à la cantonade, traite à haute voix Chateaubriant qui lui conseillait de s'habiller convenablement de « collabo de pissotière » et engueule le maître d'hôtel qui, l'ayant pris pour un clochard venu en pic assiette, voulait le mettre à la porte. En 1932, pendant l'inauguration solennelle d'un centre d'étude antisémite, alors que le capitaine Sézille, pape de l'antisémitisme en France, prononce le discours inaugural avec des onctions de maître de chapelle, on l'entend grommeler en continu dans le fond de la salle : « La tyrannie... tyrannie... judéo... judéo-marxiste... Et la connerie aryenne... On ne pourra jamais rien gonsdrir avec les Vranzais ... »

Le clou du festival culmine en 1943 à l'ambassade d'Allemagne. Invité à dîner par Abetz avec Drieu La Rochelle et Jacques Benoist-Méchin, Céline coupe la parole à Drieu qui brossait un état du front assez pessimiste et se lance dans des vociférations rapportées par Benoist-Méchin dans son *Journal* :

— Pourquoi ne nous dites-vous pas qu'Hitler est mort ?

— Hitler est mort ? s'exclame Abetz en écarquillant les yeux.

— Vous le savez aussi bien que nous ! Seulement, vous ne voulez pas le dire. Mais on n'a pas besoin d'être ambassadeur pour le savoir : ça crève les yeux ! Les Juifs l'ont remplacé par un des leurs ! Je vous dis que c'est plus le même homme. On l'a changé du tout au tout. On a mis un juif à sa place. Les Juifs ont réussi un coup fumant, la plus grande mystification de l'Histoire ! Ils ont fait disparaître Hitler dans une trappe et l'ont remplacé par un type à eux.

Hitler fait tout pour préparer leur avènement, pour faire sauter le dernier bastion qui les sépare de la domination universelle. Merveilleux collaborateur ! Il les rafle partout, pour les envoyer dans ses camps. Pour en faire quoi ? Je vous le demande ? Des engrais²³², à ce qu'on m'assure. Il n'y avait qu'un Juif pour avoir une idée pareille ! À qui voulez-vous qu'elle profite, sinon à eux ? Quand ils auront gagné la guerre ils mettront cet engrais en petits sachets et le vendront sur les places publiques de toutes les villes du monde. Une grande loterie

intercontinentale. « Achetez-moi mes petits sachets ! »

Céline est intarissable. Abetz est sur des charbons ardents. Cette esclandre, rapportée à la Gestapo par l'un de ses valets, peut lui coûter cher. Prétextant un malaise, il doit le faire discrètement évacuer par un chauffeur de l'ambassade.

Qui est Céline ? Un personnage souffrant de troubles mentaux ? Un malheureux tenaillé par son oreille interne ? Un salaud accompli ? Un génie ? un assassin refoulé ? Un auteur prêt à tout pour vendre ses livres ? Rien de si simple. Deux amis de Céline, la psychanalyste Anny Angel et l'abbé Mugnier, ont laissé de lui des portraits dont quelques détails nous orientent peut-être vers une autre hypothèse.

Anny Angel écrit : « Je l'ai connu quand il séjournait à Vienne avant la guerre, lorsqu'il n'était pas encore nazi. Je me souviens qu'à cette époque il a passé une nuit entière à parler de toutes sortes de perversions enfantines [...] Mais autrement il semblait capable d'être un ami loyal et bon. »

l'abbé Mugnier précise : « Céline parle facilement, tumultueusement, on le sent peuple, gamin. Il mime bien ses personnages, les fait parler avec toutes les répétitions nécessaires et beaucoup de *hein*. Il n'épargna pas mes oreilles de prêtre : pognon, couillon, putain, carne, truc, vache ; les verbes : enfiler, emmerder, bouffer, coucher avec, se succédaient. ²³³ »

"Perversions enfantines", "gamin"... gros mots, agitation, logorrhée, inconscience, cécité morale, propension au mensonge, mythomanie, goût de la farce, de la provocation (Edith Follet), mais aussi "ami loyal et bon", "affectueux", (Elisabeth Craig, Cillie Pam)... Tous les ingrédients de la perversité polymorphe de l'enfant sont là. Céline est un enfant au psychisme modelé par une croissance sélective. Son intelligence, son développement intellectuel et son génie ont évolué de façon spectaculaire mais ; par un contraste choquant, son psychisme est resté celui d'un enfant.

Avec ses vêtements de clodoche, ses airs de chien battu et ses enfantillages, il inspire l'attendrissement. Comme Drieu La Rochelle, il nous a bien eus, lui aussi. À chacune de ses incartades, on ne peut s'empêcher de penser : « Quel sale gosse ! », « sacré gamin ! » C'est peut-être pour cette raison que les femmes l'ont tant aimé, aimé et materné ! Qu'elles se sont faites complices de ses caprices, sans jalousie, et comme une mère qui aime faire plaisir à son enfant qu'elle aime pour son bonheur.

Peut-être les « célinolâtres » sont-ils dans le même cas. Peut-être sommes-nous tous dans le même cas. Doit-on cesser, peut-on cesser d'aimer son enfant parce qu'il est un « sale gosse » ? Voire un monstre ? Si tel n'est pas le cas, il ne faut mettre en cause ni la plume criminelle de Céline ni son génie mais notre propre faiblesse.

Le monde de la culture sous l'Occupation, si étrange lorsqu'on regarde de près ses névroses, ses manies et ses comportements troubles, devient déconcertant lorsque petites et grandes arnaques s'en mêlent.

Quatrième partie

Petites et grandes arnaques

La période de l'Occupation, comme toute période de dictature, n'est pas seulement source de tourments pour les auteurs les plus fragiles. Elle introduit aussi le levain de la médiocrité et de la zizanie dans tous les domaines de la culture, de l'art et de la société. Ainsi voit-on surgir à tous les carrefours, à la faveur du vide idéologique, des places vacantes ou des coupes claires de la censure, des productions souvent informes et bizarres. Dans la littérature, on l'a vu, Giono ou Chardonne donnent l'image de la cacophonie. Brasillach, Céline ou Jouhandeau exploitent le thème antisémite sans retenue et donnent libre cours aux divagations. Sur les planches sont des pièces délirantes ou des mièvreries à scandale; au cinéma, des naïvetés agricoles inspirés par le retour à la terre. Des personnages plus ou moins patibulaires font la loi un peu partout. Laubreaux fait régner la terreur dans le domaine du théâtre dramatique. Sous couvert de journalisme, Jean Luchaire se fait escroc en tous genres. Des aventuriers d'envergure s'immiscent dans la vie culturelle et sociale. Boulle Lesdain en offre la parfaite illustration. Partout règne l'anarchie. La Légion ou la Milice prétendent se substituer à la censure et font interdire certains spectacles jugés peu conformes à l'idéal de la Révolution nationale. Mais il faut reconnaître que sur les planches, certaines arnaques ne manquent pas de saveur.

Chapitre XVI

Arnaques aux chandelles

Baby round : Janpière Desty, le Sacha en herbe

Décembre 1941. Au théâtre des Champs Elysées se joue la pièce faiblarde d'un auteur qui l'est non moins : *C'est l'âge ingrat* de Janpière (sic) Desty. Il a 16 ans et une maman qui lui donne un coup de pouce. Et celle-ci serait, selon Alain Laubreaux, « un bas-bleu décoloré auteure d'une série de romans pour femmes de chambre ». Premier rôle, l'auteur joue son propre personnage. Il a des boutons et il mue. Pourquoi chercher ailleurs ? Dès l'arrivée des spectateurs, on est fixé sur l'ambiance idéologique qui préside à cette macarade. À l'entrée du théâtre, on passe entre une double haie de jeunes gens des Centres de Jeunesse de France et devant l'effigie du Maréchal, sans doute vieille connaissance de la famille qui patronne cette effarante exhibition. Ce n'est plus du théâtre, dit-on, c'est « la pouponnière du Maréchal ». Puis, c'est l'auteur-acteur qui, en guise de prologue, présente sa pièce :

Vous souvenez-vous, cher Spectateur, de votre « Age ingrat » ? C'est l'âge où éprouve des fringales de tout [...] Et où l'on se voit, hélas ! boutonneux, déginga maladroit dans ses mots, ses gestes... N'allez pas croire que je fais là l'apologie cancre. Mais je sais bien, moi, que nous valons mieux que ce que nous paraissions : « l'âge ingrat ». Alors, souriez en nous regardant,...

On discerne aisément, sous ce prétentieux verbiage de collégien, la griffe des parents. L'intrigue tient en deux lignes: Janpière est un enfant infernal qui met son collège en ébullition. Il fugue, croit avoir fait une grosse bêtise en tuant son surveillant et rentre penaud au bercail.

La critique a bien parlé de *C'est l'âge ingrat*, mais pour en décrire l'environnement sociologique et se poser des questions. Est-il licite que des parents fortunés offrent à leur petit génie le théâtre des Champs-Elysées qui serait sans doute plus utile aux auteurs de talent qui piétinent dans l'antichambre ? Peut-on accepter pareille prodigalité en des temps de misère et de pénurie ? Le patronage du Maréchal n'est-il pas abusif ?

Non sans ironie, *La Semaine* compare Janpière Desty à un Sacha Guitry en herbe. Il n'est plus collégien, aucun lycée n'ayant voulu garder cet enfant terrible. « Mais, comme Sacha Guitry, il se raconte. C'est la troisième fois qu'il monte sur les planches. René Rocher l'a fait débiter dans *Première Légion* et il vient de

jouer *Taina*, la pièce de sa mère Suzette Desty. »

Comoedia prend l'arnaque beaucoup plus mal. « Dire l'abîme de niaiserie dans lequel nous plonge ladite histoire est décidément au-dessus de mes forces. On se demande comment le "Centre de jeunesse et de formation professionnelle du spectacle" a pu patronner cette pantalonnade. C'est à douter de la politique culturelle de Vichy qui se vante d'apporter le plus grand soin à sa jeunesse. »

Avec *Kiddou*, de Guy Rotter, commencent les choses sérieuses.

Guy Rotter, le "Cocteau du pauvre"

Guy Rotter est l'auteur d'une comédie assez bien reçue en 1940 au Théâtre Edouard-VII, *Une Belle Histoire*, pièce émaillée de criardes vulgarités mais pime de détails pittoresques. En 1941, il prend la direction du Vieux-Colombier s'empresse d'y faire représenter sa propre pièce : *Kiddou*. Les spectateurs en q d'originalités affluent sans se douter de rien.

Le premier acte s'ouvre sur un salon bourgeois, après le dîner. Le père lit journal, la mère tricote, la fille, Arabelle, rêve pelotonnée dans un fauteuil ; le Kiddou, bouquine Oscar Wilde ; l'oncle prend le frais à la fenêtre. Tous personnages sont muets. Un haut-parleur nous les présente mais personne comprend rien aux borborygmes que crache l'engin éraillé.

Enfin les personnages se décident à parler. Les parents sont de vieilles brou mesquines, leurs rejetons des larves décadentes et l'oncle un vieux renard vice qui se paie la tête de tout le monde. Kiddou, malgré les imprécations de sa mère, va passer la nuit en boîte avec deux gais lurons, Patrice et Sylvine. Arabelle app de son oncle charitable que Kiddou est un Corydon. Tordue de douleur, elle se en tête de le remettre dans l'orthodoxie sexuelle et passe en revue ses amies qu débinent. Un instant, on peut croire qu'elle va se sacrifier. Pédérastie et ince Cocteau sera-t-il coiffé au poteau ?

Jusque-là, tout est simple. La suite se complique. Kiddou est le mignon de Pat dont Arabelle est folle amoureuse. Explications fracassantes. Les parents arrivent rescousse à quatre heures du matin et déversent un torrent d'imprécations sur enfants terribles qui, valises en main, quittent le logis infernal laissant les par terribles en larmes. Fin du premier acte.

Deuxième acte : le rideau se lève sur une mansarde où, sans le sou, Kiddou c sœur Arabelle se font faux-monnayeurs pour leur oseille de poche tandis que Syl et Patrice font l'amour sous leurs yeux.

Troisième acte : Explications, désespoir de Kiddou qui songe à se suicider lors la guerre qui éclate envoie Kiddou et Patrice se changer les idées dans le l

Maginot. Ouf ! Rideau.

Les spectateurs en quête de pittoresque sont K.O, la salle gronde, les insultes fusent. La critique est impitoyable : "vice en milieu corrompu", "exhibition effrénée", "truismes se donnant pour pensées", "névroses"... Que fait-on de l'ordre moral prôné par le Maréchal ? On attend la réaction des pouvoirs publics. La pièce relève-t-elle d'un « néo surréalisme façon Ionesco » ou s'agit-il d'une provocation contre le puritanisme Vichyste. 80 ans après, on attend la réponse. Après trois représentations la pièce sera interdite.

Le gardien du paradis et le mystérieux Eugen Gerber

Qui l'eut cru ? Le Weltdienst, bureau d'étude nazi ayant son siège à Stuttgart chargé d'étudier les opportunités d'intervention de l'Allemagne à l'étranger a mêlé, dans l'entre-deux guerres, à la vie théâtrale de la France à travers personnage étrange et dangereux, se donnant pour auteur dramatique, et l'étant façon, sans qu'on sache si les pièces que cet arnaqueur a fait représenter sur scènes parisiennes sont de lui ou des nègres du Weltdienst. On sait seulement d'un mystérieux personnage qu'il n'avait pas la conscience tranquille puisqu'il devra se réfugier en Argentine à la Libération avant d'être condamné à mort par contumace. Mais qui connaît en France cet Alsacien du nom d'Eugène Gerber, lorsqu'il vient représenter en 1936 sa première pièce française sur la scène du prestigieux théâtre l'Œuvre.

Auteur germanophone d'origine alsacienne, il commence en 1914, à l'âge de 21 ans, sa carrière d'auteur dramatique dans son Alsace natale où il écrit des pièces patriotiques. Il ne connaît pas un traître mot de Français mais va faire de sérieux progrès dans la langue de Voltaire puisqu'en 1923, il s'établit à Paris correspondant de différents journaux alsaciens et étrangers. Le Théâtre alsacien de Strasbourg crée, en 1926, sa comédie *Wie Hund und Katz* (*Comme chien et chat*). Plusieurs de ses pièces sont ensuite présentées en Allemagne et en Autriche jusqu'en 1933 où il se décide à devenir un dramaturge français à part entière.

1936. Dans l'embrasement du Front populaire, Eugen Gerber cherche à se faire connaître du public parisien en composant une pièce d'esprit populiste, *Halte-là, allez-vous ?* Il prétend y dénoncer « le bluff des banquiers et de la presse ». Le héros, cheminot anonyme, que son métier met en contact avec toutes sortes de situations délirantes et de personnages improbables sert de lien aux dix sketches composent la comédie. Un sacré saucissonnage, en somme ! Très dans l'air du temps mais qui laisse sceptique. « Mon pauvre ami, lui dit-on de partout, jamais vous ne réussirez à vous faire jouer en France. Avez-vous de l'argent ? Avez-vous

puissantes relations ? » Le cas semblait désespéré lorsque le manuscrit de *Halte-où allez-vous ?* après avoir fait le tour des théâtres parisiens, tombe à bout de souffle entre les mains de Lugne Pol, directeur du théâtre d'avant-garde *l'Œuvre*, qui pousse à l'ineptie de la pièce pour de l'avant-gardisme et convoque l'auteur. « Tu as du talent lui dit-il, laisse-moi faire ». Ce à quoi Eugène Gerber répond : « J'ai voulu faire une pièce où il y a matière à tout : ceux qui voudront rire y trouveront de quoi rire. Ceux qui veulent réfléchir y trouveront de quoi réfléchir. »

Quelques semaines plus tard a lieu la générale de *Halte-là ! où allez-vous ?* : présence d'un public composé de critiques, d'acteurs, d'hommes politiques et de directeurs de théâtre lorsque se produit un événement fracassant et unique dans les annales de la profession. Après le premier acte, six critiques épouvantés quittent la salle en protestant : « Où allons-nous ? Nous sortons parce que nous ne pouvons entendre plus longtemps une pareille insanité. » Catastrophe ! Le signal de désertion a été donné par Edmond Sée en personne, président de l'Association de critique. On est médusé. Les critiques restés en place se divisent. Les uns approuvant, les autres estimant qu'il faut "voir" avant de juger²³⁴.

Lugné-Pol déconfit doit faire une mise au point dans un communiqué de presse : « C'est toujours la même chose [...] Quand j'ai joué la première pièce de Bataille s'est trouvé des gens pour pronostiquer que j'allais un peu loin. Dix ans après Bataille était l'un des auteurs dramatiques les plus joués²³⁵ ». Il faudra donc remettre au jugement du public. Or, l'esclandre a provoqué une onde de choc qui a entraîné le rappel des curieux. On fait salle comble. Va-t-on revivre la querelle d'*Hernani* ? Du *Sacre du printemps* ?

Lors de la première, les avis sont partagés. Colette s'exclame : « Je suis perdue après le premier acte me demandant pourquoi je n'avais pas suivi le conseil de ne pas par le titre ». Dans *La femme de France* (29 novembre 1936), Claude Berton ne voit dans *Halte là ! Où allez-vous ?* qu'une accumulation de « solides lieux communs » qui traite l'auteur de « tombeur de l'ancien boulevard ». Marc Seménof, dans *Le musical* (6 novembre 1936), croit, lui aussi, « entendre, et sous quelle forme relâchée, des lieux communs de catéchisme religieux, politique, social ». « Qu'importe ! poursuit-il... Et cette petite chose sans substance doit occuper l'esprit du spectateur pendant une soirée entière ! Il est impossible de parler des interprètes comment juger de leur talent qui s'amenuise à ne rien jouer. » Dans le *Petit journal* (8 octobre 1936), trois mots de Luc Pagès suffisent à exécuter Gerber : « *Halte-où allez-vous ? Où va-t-il lui-même ? Il n'en sait rien* ».

Mais l'auteur a une partie du public avec lui. Il bénéficie aussi du génie du monstre sacré dans le rôle principal : Jean Aquistapace, acteur aujourd'hui oublié

rivalisant avec Raimu, l'aurait peut-être égalé si son concurrent ne l'avait été. Aquistapace est de ces acteurs qui excellent dans le polymorphisme, le personnage principal de *Halte-là où allez-vous !* se faisant, au long des dix tableaux, tour à tour vagabond, bandit, aristocrate, clochard... Gerber a enfin le soutien d'une partie des critiques, et non des moindres, puisque Jean Deuni le couvre de lauriers dans son prestigieuse *Comoedia*. Pour Deuni, Eugène Gerber a la foi théâtrale. Il ignore tout des combines et des arrières pensées. « On sent chez lui l'homme réfléchi. C'est un penseur. » Il est à l'image de son héros qui voit ses contemporains s'agiter, brûler la vie. Lui a choisi de vivre sa vie. Mais est-ce possible ? La pièce de Gerber prend alors une dimension de pièce sociale que Deuni s'efforce de présenter comme ferait d'une comédie d'Ibsen. Reste un point d'interrogation. Qui peut bien être Eugène Gerber dont personne n'a, à ce jour, jamais entendu parler ?

Seuls les milieux bien informés savent qu'il est lié à l'extrême-droite où l'homme élégant, il multiplie les rencontres de salon et pose beaucoup de questions. En 1940 lui donne un statut officiel. Il occupe alors le poste de directeur du quotidien *Paris-Soir* où il prend la succession du liftier espion Schlisselé. C'est un observateur privilégié qui lui permet de tout savoir de la France et des Français. Il est en même temps propriétaire de la société d'édition Théophrastes Renaudot et des revues de mode *Pour Elle* et *Notre Cœur*. Gerber devient alors l'un des personnages les plus vus du tout-Paris. Il est l'ami d'Abetz et de Laval, fréquente l'ambassade d'Allemagne et l'Institut allemand. En même temps, il poursuit sa carrière d'auteur dramatique germanophone dont les pièces obtiendraient un vif succès en Allemagne et en France. L'objet, dans la presse française, de comptes rendus prolixes et courtisans ce qui laisse indifférents les Français qui, ne connaissant pas l'Allemand, n'auront jamais l'occasion de les voir.

Vers la fin de 1943, le revoilà sur la scène parisienne du *Pigalle* dans un remake de *Halte-là, Le portier du Paradis* pièce qui, sous le titre de *Der Himmelspförtner* est jouée à Nuremberg, Berlin et Budapest. Le Paradis est une boîte de nuit de Montmartre et son portier, Michel Battine, un brave homme qui, au long des dix tableaux de la pièce, va apparaître sous les traits d'une dizaine de personnages différents les uns des autres pour se retrouver victime de gangsters qui le font passer pour coupable d'un crime dont il est innocent et envoyer en prison. Tiré à bout par miracle, il retrouve sa place de portier au Paradis et meurt victime d'une agression criminelle. La pièce s'enrichit d'un épilogue où le malheureux se présente aux portes du vrai paradis où il plaide sa cause à travers un discours qui se résume en peu de mots : « Il n'y a de la chance sur terre que pour la crapule. » Emu aux larmes, Saint-Pierre le présente à Dieu qui lui ouvrira les portes de l'éden au moment où

alliés se présenteront à celles de Paris et Gerber à celles de son asile argentin.

La première a lieu en décembre 1943 en présence d'officiels et du tout Paris artistique et mondain. Dythirambique est la critique de la presse collabo, Gerber est désormais devenu un personnage important d'un régime devant qui mieux s'incliner en attendant la suite des événements. Il faut dire qu'il n'a pas ménagé efforts pour engager l'un des seuls virtuoses capables d'incarner un personnage change dix fois de peau en l'espace de deux heures. En effet, son choix s'est passé sans modestie sur le grand Michel Simon qui, après avoir tourné sept ans durant en Italie, fait un retour mémorable sur la scène parisienne dans cette pièce rase mais efficace. On murmure que le cachet a été mirobolant. Mais au fait, d'où viennent les fonds avec quel argent avait-on payé le cachet d'Aquistapace ? Une telle subtilité sera-t-elle avoir échappé aux critiques :

Drame poignant et pitoyable que M. Gerber a mené jusqu'au bout avec vigueur (Aujourd'hui, 11 décembre 1943).

Action poétique et élan littéraire qui semblent exaltés et créés de toutes pièces par l'auteur (L'Appel, 11 mai 1944).

Le Théâtre Pigalle a connu, hier, une de ces soirées bien rares maintenant, où se retrouve le tout-Paris des grandes premières. Dès les premiers tableaux, la curiosité laissa place au plus franc succès. De nombreux rappels saluèrent le tableau final (Paris-Soir, 6 mai 1944).

Mais plusieurs critiques, peu soucieux de jouer les courtisans béats, suggèrent qu'une bonne part du succès revient à Michel Simon dont le génie donne à la pièce un éclat capable de transfigurer n'importe quel navet en chef d'oeuvre, ce qu'explique Claude Jamet, à travers un raccourci vigoureux, dans *Germinal*: « Une brouette mesurée par un étalon ». C'est aussi l'avis de Georges Chaperot qui note dans *Le cri du peuple* du 20 mai : « Il ne faut pas moins que l'immense talent de Michel Simon pour arracher l'adhésion d'un public un peu dérouté par la gaucherie (voulue ou non) de certaines scènes. »

Bon "prince" sans rire, Michel Simon n'hésite pas à placer son "ami" Michel Gerber sur un piédestal dans l'entretien qu'il accorde au *Matin* du 8 avril 1944 : « *Portier du Paradis* ? dit-il non sans humour à Marc Blanquet, une pièce admirable avec un rôle écrasant de richesses. C'était tentant et redoutable la fois. »

Mais c'est la critique des *Lettres françaises* clandestin qui provoque le séisme en dévoilant la véritable identité de Gerber, non sans avoir égratigné Michel Simon.

au passage :

À la vérité, M. Michel Simon était allé en Italie mussolinienne tourner des films fort médiocres, mais très rémunérateurs. Plus tard, il revint, sur la pointe des pieds pour incarner Vautrin. Il tient aujourd'hui le rôle principal d'une pièce de M. Eugène Gerber : *Le Portier du Paradis*.

Avant la guerre, Gerber louvoyait dans les milieux parisiens, avec son accent tudesque mais la main sur le cœur pour protester de ses excellents sentiments Français d'adoption. Aujourd'hui, ses vrais maîtres ont conquis notre pays, récompensé leur domestique en le nommant à la direction de *Paris-Soir*. Le métier d'agent secret, ne prédispose pas à l'art dramatique. Mais M. Simon a signé des contrats mains le plantureux contrat que lui offrait M. Eugène Gerber, ex-espion allemand en France.

Non sans avoir été tracassé, Michel Simon sortira indemne de ses mauvaises fréquentations. Devant la commission d'épuration des gens du théâtre, il monta qu'il a passé sept ans en Italie, mais en vertu d'un contrat signé en 1939. Il soutint également qu'il n'a jamais fréquenté Gerber que pour des raisons professionnelles sans savoir qu'il émargeait au Weltdienst. Il aura plus de mal à se défendre contre certaines accusations d'antisémitisme mais sera blanchi faute de preuves. Quant à Gerber, il mourra en 1952 à Buenos-Ayres, après avoir inventé et fait breveter une machine à broder.

De Gerber, personnage opaque, passons à un auteur français et bien français et n'a rien d'opaque puisqu'il s'agit de Jean Cocteau.

La Machine à écrire ou du rififi chez Hébertot

Le 29 avril 1941, au Théâtre Hébertot, avait lieu à Paris, la générale de *La Machine à écrire*, de Jean Cocteau. La pièce, aujourd'hui oubliée, relate l'affaire des anonymographes de Tulle qui, en 1920, mit la petite préfecture en ébullition. Elle inspira non seulement Cocteau mais aussi Clouzot qui, à la même époque, en tira un magnifique chef-d'œuvre du septième art : *Le Corbeau*.

Certes, on a connu Cocteau mieux inspiré. Alice Cocéa était à deux doigts de monter la pièce aux Ambassadeurs mais elle l'avait trouvée si confuse qu'elle préféra monter *La Parisienne* ou bien la nouvelle pièce de Salacrou²³⁶.

La machine à écrire trouva refuge au Théâtre Hébertot où la réalisation fut confiée à Raymond Rouleau qui s'arracha les cheveux en découvrant le script. La pièce grouillait de mythomanes, de menteurs et d'épileptiques. C'était un défilé de vrais et de faux coupables, en sorte que le coupable, vrai ou faux, changeait à

chaque scène. Pour simplifier les choses, Jean Marais incarnait le double rôle des jumeaux, Maxime et Pascal. On s'y perdait à ce point que personne ne pouvait savoir qui est qui ni de quoi il s'agit. Une histoire de fous, en somme ! On était loin du Cocteau de *Thomas l'imposteur*.

À quoi s'ajoutaient quelques invraisemblances que seul pouvait dépister le public averti. Elles prouvent à quel point Cocteau dominait mal le sujet. Que vient faire en province un inspecteur du Quai des Orfèvres ? La police judiciaire du 36 est essentiellement parisienne. Au 3^e acte, on apprend qu'un policier a été rappelé d'Indochine au quai des Orfèvres à cause d'une histoire sentimentale. La police judiciaire parisienne opère encore moins dans les colonies.

L'intrigue oscillait entre le drame psychologique, la pièce policière, le vaudeville et un tableau de la vie provinciale avec ses bassesses et ses hypocrisies. Raymond Rouleau, Willemetz et Hébertot, qui avaient le tournis, imposèrent des simplifications qui, selon Jean Marais, auraient affaibli la portée de l'oeuvre. Pour finir, au dernier moment, la censure allemande, qui avait pourtant donné son visa, y mit son grain de sable. Les anonymographes pullulant à l'ombre des baïonnettes allemandes, elle y vit une critique de l'Occupation. Aussi la pièce fut-elle à deux doigts d'être interdite à moins qu'on supprimât, on ne sait trop pourquoi, non pas les anonymographes ni la liaison scandaleuse entre une quinquagénaire et un ado, mais la grande scène d'épilepsie !²³⁷

La Machine à écrire passera surtout à la postérité pour avoir été prise sous le feu de la presse collaborationniste avec une violence si déplacée qu'on ne peut s'empêcher d'y trouver un parfum d'homophobie. C'est Rebatet qui, le premier, ouvre l'offensive dans *Le Cri du peuple* (5 mai 1941). Tout, chez Rebatet, transpire la haine. Non seulement dans *Les Décombres* mais aussi dans ses critiques d'art où il s'en prend moins à l'oeuvre qu'à son créateur. Lors de la première de *La Machine à écrire*, il est critique littéraire au *Cri du peuple*, et à *Je Suis partout*. En manque de bouc émissaire, son exutoire privilégié, Henry Bernstein, étant aux Etats-Unis, il trouve en Cocteau un ersatz de choix.

L'atteinte aux bonnes mœurs ne choque pas Rebatet. Tout est dicible dans une oeuvre d'art. C'est la façon de le dire qui est de bout en bout ignominieuse. À partir de ce constat, Rebatet passe, en termes vils, à l'attaque de l'homme, Cocteau : « Tout y révèle une perversion incurable des mœurs et du cerveau. Jean Cocteau appartient à une espèce humaine où l'équivoque physique va de pair avec le plus exténuant désordre de l'esprit. » Il communique cette tare à l'ensemble des comédiens qui donnent à la pièce un tour qu'on pourrait qualifier

aujourd'hui de "chochette" : « La frivolité constante de ses personnages, leur déhanchement, leur tourbillonnement de papillon, leurs simagrées de coquettes en font d'assez risibles héros de comédie. »

Cocteau, poursuit Rebatet, se rend insupportable à ses comédiens eux-mêmes : « M. Cocteau n'aime pas qu'on fume sur la scène ; M. Cocteau ne veut pas qu'on arrive en retard d'une minute au théâtre où on le joue ; M. Cocteau se douche, après chaque répétition. » La critique de la pièce arrive en tout dernier lieu. « fausse pièce policière », Cocteau étant incapable d'en écrire une vraie. « Burlesque insanité », « Du sous Bataille » et même, injure suprême, « du sous Bernstein ». Et Rebatet de terminer sur sa grande idée en matière de politique : « Voilà donc jusqu'où nous mena notre décrépitude de l'entre-deux guerres. » Et ce n'est qu'un début. L'attaque culmine dans *Je Suis Partout* du 12 mai 1941 où Rebatet, sous le pseudonyme de Vinneuil, cette fois, écrit sous le titre « Marais et marécage » que cette pièce est « le type même du théâtre "d'inverti" et l'incarnation de la perversité et de la décadence. ».

Laubreaux s'étant à son tour vanté d'éreinter la pièce dans *Le Petit Parisien* sans même l'avoir vue, Jean Marais en fut informé par un journaliste du même journal. Ce à quoi il répondit : « Vous pouvez dire à Laubreaux que s'il le fait je lui casserai la figure . » Laubreaux tint parole dans *Le Petit Parisien* du 3 mai 1941. S'il rend hommage à Michèle Alfa "étonnante de vie", il traite Jean Marais de « Lagardère de mélo puéril qui incarne tour à tour les deux frères jumeaux avec une ignorance presque sublime de la nuance et de la diction. »

S'il est impossible de se prononcer sur l'interprétation, qui n'a laissé aucune trace, on peut dire que la critique de la pièce n'a rien d'injuste et se situe bien en deçà du bouillon d'insultes personnelles vomi par Rebatet. Mais Jean Marais, lui aussi, avait fait une promesse. Il tint parole. Non pas pour avoir été critiqué, puisqu'il ignore Rebatet qui l'avait encore plus férocelement étripé, mais pour avoir fait l'objet d'une critique préméditée avant même la première.

Un soir de printemps chaud et orageux, il dînait avec Jean Cocteau et Michèle Alfa quand on vint le prévenir qu'Hébertot le demandait dans un salon particulier du premier étage. Il monte. L'orage éclate. Le salon est dans le noir en raison du black out. Des fenêtres ouvertes, on voit le ciel se zébrer d'éclairs. Dans la pénombre de cette nuit shakespearienne, se déroule alors la scène célèbre portée à l'écran par François Truffaut dans *Le dernier Métro* (1980). Jean Marais l'a relatée dans ses *Mémoires* :

— Si c'est Alain Laubreaux, dit-il, je lui crache à la figure. Monsieur, êtes-

vous Alain Laubreaux ?

Il ne répond pas. Je répète :

— Monsieur, êtes-vous Alain Laubreaux ?

Il dit oui. Je crache. Il se lève. Je crois qu'il veut se battre. Je frappe. Le petit restaurateur, qui m'avait suivi, nous sépare.

— Pas dans mon restaurant ! Pas dans mon restaurant ! Je vais encore avoir des ennuis.

— Bien. Je lui casserai la figure dehors.

Je descends. C'est aux convives du rez-de-chaussée de me supplier de prendre garde. Laubreaux est de la Gestapo. Nous serons fusillés, me dit Jean. De pied ferme, Jean Marais attend Laubreaux sur le trottoir. « Le voilà ! Il sort du restaurant accompagné d'Hébertot. Je me précipite sur lui à coups de poing. Il tombe, l'arcade sourcilière s'ouvre, il crie : « Au secours ! Police ! » Je n'ai aucun mérite; il ne se défend pas, et je continue à frapper en scandant : « Et Jean-Louis Barrault, qu'est-ce qu'il vous a fait ? Et Bertheau ? et Bourdet ? »

Je fais passer toutes ses victimes dans mes litanies enragées. Je rentre au restaurant. On m'offre du champagne. Laubreaux revient pour appeler police-secours. Heureusement, le petit restaurateur a déjà coupé son téléphone.

Pendant plusieurs jours, Jean Marais vivra dans la hantise d'être arrêté par la Gestapo. La rumeur voudrait même que Jean Cocteau ait alerté Arno Breker en sa faveur. Toujours est-il que la *Machine à écrire* sera interdite après sept représentations²³⁸. Plus dramatique et spectaculaire sera le sort d'*Andromaque* mis en scène par Jean Marais.

***Andromaque* ou la nouvelle querelle d'Hernani**

Sous l'Occupation, les pièces antiques et historiques ont le vent en poupe. Au sommet de l'Olympe, il est difficile d'effaroucher la censure. En 1943, on joue deux *Électre*: celles de Sartre et de Giraudoux. En 1944, on affiche les *Antigone* de Garnier, de Cocteau et d'Anouilh. Sartre fait représenter *Les Mouches*, Cocteau *Renaud et Armide*, Montherlant *La Reine morte*.

Pendant que Jean Cocteau commence l'écriture de *La Belle et la bête*, Jean Marais négocie avec le théâtre Edouard VII *Andromaque*, de Racine, dont il compte être metteur en scène et acteur. Dans sa chambre du Palais Royal, il commence à répéter tout seul le rôle d'Oreste avec un manche à balai en guise de canne d'ambassadeur. Cocteau se pâme : « C'est admirable; lui dit-il, aucun acteur n'a jamais songé à s'en servir. Entre tes mains, ce bâton devient royal. »

Le casting démarre tambour battant : Michèle Alfa sera Hermione et Alain Cuny Pyrrhus, Jean Marais Oreste et Annie Ducaux Andromaque.

Jean Marais veut faire du neuf, donner à la tragédie la dynamique de l'art cinématographique. Cocteau, qui assiste aux répétitions, s'extasie, comme toujours lorsqu'il s'agit de Jean Marais : « Le renoncement à la déclamation et la découverte d'une grandeur très simple fait de ce spectacle la nouveauté du théâtre tragique en 1944. L'entrée d'Andromaque coiffée d'une queue de cheval, audacieuse nouveauté, drapée de blanc, les bras moulés dans une torsade d'étoffe, est un miracle²³⁹. »

C'est l'amorce d'un grand défi. Le public admettra-t-il le génie créateur de Marais ? Les ultra collaborationnistes, eux, se préparent à venger la tourlousine essuyée par Laubreaux. On annonce en effet que ce dernier et ses voyous se proposent de fomenter des troubles qui provoqueront l'interdiction du spectacle. Trente places ont été réservées par les membres du PPF pour le soir de la première et les soirs suivants. Et c'est le déchaînement terroriste : sifflets, hurlements, boules puantes, bombes lacrymogènes. Heureusement il y a aussi les bravos et les spectateurs courageux qui regardent la pièce et écoutent avec des mouchoirs sous le nez. À la fin, les jeunes filles profitant de la bonne aubaine, se jettent euphoriques sur Jean Marais, se disputent comme des tigresses pour essuyer ses larmes, pour le consoler et l'escortent en l'enlassant jusqu'à la sortie. La recette a été de 150000 francs !

Jean Cocteau jubile. Dans son journal, il note : « Cette Andromaque explose joyeusement, et sa flamme écarlate rendra d'autres spectacles impossibles, les démodera dans le sens profond du terme. Marais peut être fier d'avoir suscité avec Racine le même scandale que *Parade*, que *Les Mariés*, que *Le Sacre*. Il réveille en sursaut des personnes qui somnolent et qui aiment la somnolence. Ce spectacle est un spectacle clef, une date, un signe d'intelligence et d'amour. »

Tout le monde n'est pas d'accord. Cocteau note quelques jours plus tard, non sans dépit : "Cette *Andromaque* décapée, qui se montre avec une violence terrible, une cruauté neuve, révolte presque tout le monde. Il semble que la beauté provoque une jalousie qui ne s'analyse pas et s'exprime en fureur. Marie Bell, que j'allais visiter dans sa loge vendredi, avant *Renaud et Armide*, me dit : « Tu es impardonnable d'avoir laissé Jeannot faire une chose pareille. C'est une honte²⁴⁰. »

La presse se déchaîne. Dans *Je suis partout* du 26 mai 1944, le feuilleton de Laubreaux déclanche les hostilités sous le titre « Une semaine dramatique ». Dans le numéro du 1er juin Vinneuil (Rebatet) revient à la charge sous le titre

« Les Etoiles décrochées ». *La Gerbe* du même jour consacre deux articles à la pièce. L'un, « Racinefollies », est signé d'André Castellet. L'autre s'intitule : « Le méchant goût du siècle ou défense de déposer des ordures. »

Ici ou là, quelques acteurs tirent leur épingle du jeu. C'est tantôt Annie Ducaux ou Alain Cuny, Michèle Alfa, parfois, mais Jean Marais, Jamais ! *Comoedia* admire les décors et les costumes et parle de réussite plastique et de jolies vignettes. Voilà pour les compliments. Les critiques sont incendiaires. On reproche d'abord à des comédiens de cinéma d'avoir envahi le théâtre. C'est un genre roturier qui contamine un genre noble. On leur reproche aussi de jouer en enfants gâtés pouvant tout se permettre. Cette idée, partout exprimée en filigrane, perce au grand jour même dans l'obscur *La Voix de la Somme* du 11 juin 1944: « Le monde du cinéma et celui du théâtre sont encore sous l'impression du scandale causé par la représentation trop « originale » qu'ont donné d'Andromaque quelques artistes gâtés avec excès par le cinéma et grisés par de trop faciles succès. »

Pour ce qui est du style, on parle d'ennui, de mise en scène mièvre, de déclamation de conservatoire... À quoi s'ajoute la flagellation morale. L'homophobie, parfois discrète, devient tapageuse sous la plume d'Alain Laubreaux. André Castellet, dans *La Gerbe*, signale que "Les cuisses de Jean Marais attirent seules les regards". Il ajoute qu'il est parti avant la fin car il n'a pas eu le courage d'affronter la scène où Jean Marais, lui a-t-on dit, se roule par terre²⁴¹. *La France socialiste* parle « d'un Oreste [Jean Marais] fantoche dépouillé de toute virilité » et d'un « Pyrrhus [Alain Cuny] en vulgaire marchand d'habits ». C'est relativement douceâtre. Avec ce poids lourd de la critique qu'est Alain Laubreaux, Jean Marais devient un « terroriste en tunique grecque qui frelate ce qu'il mâche. C'est l'Homme au Cocteau entre les dents. Il n'en guérira plus [...] » Et, plus encore : « Cet Oreste ! Ce Pyrrhus ! Dégagé de l'écœurant climat qu'entraîne un tel spectacle, marqué du sceau de Corydon contre lequel s'insurgent la santé, l'honneur d'être un homme et la simple décence : les hommes y sont nus, mais les femmes ne découvrent pas une rose de leur chair »

Au milieu du tumulte voilà que s'élève sur les ondes de Radio-Paris la voix de Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'Information. Il dit : « Les poses plastiques prises par M. Marais et M. Cuny dans Andromaque nuisent plus à la France que les bombes anglaises. » En haut lieu, la morale a donc son mot à dire, d'autant que le tintamarre attire les foules et que Jean Marais, idole des jeunes filles, déchaîne les passions. C'est plus que n'en peuvent supporter Henriot et Darnand. Darnand, secrétaire d'Etat au maintien de l'ordre et chef de la milice est un vieux

routier de la défense des bonnes mœurs. On raconte qu'il aurait fait interdire le projet de reprise d'*Athalie* et d'*Esther*, qui sont juives, et de *Phèdre* qui est incestueuse, sur la seule affirmation de Céline selon laquelle Racine serait juif.

Le lendemain, branle-bas de combat au théâtre Edouard VII. La milice occupe les lieux après avoir rossé le concierge qui s'était opposé à leur intrusion. Des mitraillettes interdisent l'accès au public venu à la deuxième représentation. Le matin même Darnand a eu un entretien avec le Préfet de Police Bussière. Il reproche au « réseau des pédérastes » parisiens de s'être affiché lors de la première et déclare que les miliciens s'opposeront par la force à la prochaine représentation. Désireux d'éviter un conflit entre la police et la milice le préfet interdit le spectacle.

L'opinion reste partagée. On songe, bien sûr, à la condamnation de Flaubert et de Baudelaire, auteurs de *Madame Bovary* et des *Fleurs du Mal*. On songe à Oscar Wilde, à *L'amant de Lady Chatterley*... L'écrivain Maurice Toesca, fonctionnaire à la préfecture de police et grand ami de Cocteau à qui il a rendu de multiples services, se montre lui-même réservé dans son *Journal* : « J'ai vu plusieurs gens de goût (et dont certains sont des amis de J. Cocteau) qui ne se privent pas de dire combien la représentation d'*Andromaque* était rendue fâcheuse non seulement par la médiocrité, la vulgarité de l'interprétation, mais aussi par l'atmosphère d'homosexualité qui régnait dans la salle²⁴². »

À la suite de la réaction de la milice et de la police, Jean Marais prend peur. Il est sûr d'avoir été porté sur une liste de personnes à arrêter. Sachant que les arrestations se produisent à l'aube, il se réveille vers cinq heures du matin et prête l'oreille, décidé à s'enfuir par le jardin du Palais-Royal en s'échappant par la porte qui donne sur l'escalier de service. Finalement, il trouve refuge chez un ami qui habite à l'Étoile et, à bicyclette avec son chien Moulouk sur les épaules, il va se baigner chaque jour au Racing-Club.

L'affaire « *Andromaque* » prend alors des proportions ahurissantes et se retourne contre le régime de Vichy. Les journaux fulminent contre l'interdiction. Le public prend le parti de Jean Marais persécuté. Radio-Alger et la B.B.C. le félicitent, les lettres de remerciements et d'éloges affluent. Jean Cocteau, lui, exulte : « Affaire sans précédent au théâtre. Tu nous a rendu le service de nous faire comprendre que la façon de dire les vers adoptée par ces messieurs est difficile et deviendra impossible pour toutes les personnes que ton style révolte et qui s'acharnent contre toi. »

Bientôt, l'affaire descend dans la rue. Un jour, en revenant du Racing, Jean Marais croise un monôme de lycéens de Janson de Sailly. Ils l'arrachent à sa

bicyclette, le prennent sur leurs épaules et scandent sur l'air des lampions : « Andromaque, Andromaque. Henriot, c'est d'la merde, d'la merde, c'est Henriot. Les miliciens... aux chiotes ! Laubreaux, c'est d'la merde, Laubreaux aux chiotes !... » Et ainsi jusqu'à la porte Dauphine. Sur les Champs-Élysées, une bande d'étudiants, reconnaissant Jean Marais le porte en triomphe, lui et sa bicyclette. La B.B.C. claironne : « Patience, Jean Marais, nous serons là bientôt. » C'est à cette époque que Jean Marais entre en clinique pour se faire opérer des amygdales. Il était temps, le lendemain, Philippe Henriot était assassiné. Peut-être aurait-il été suspecté, qui sait !

Faute de documents, il est impossible de se faire une idée de l'interprétation d'Andromaque. Ne reste qu'une mode de ce curieux scandale. *L'Eternel retour* avait lancé la mode des pulls Jacquart, Annie Ducaux a lancé celle de la queue de cheval.

Les passions aux chandelles ne s'arrêtent pas à ce genre de scandales. Elles trouvent un prolongement dans la signification symbolique qu'on accorde aux moindres propos, parfois. Au théâtre comme au cinéma, on finit par voir des allusions partout ce qui tourne au jeu de piste. C'est ainsi qu'à la faveur du trouble des esprits, naît un théâtre et un cinéma qu'on investit à marche forcée de significations idéologiques où le pour et le contre se livrent un combat sans merci à grands coups de fantasmes.

Chapitre XVII

Idéologie ou récupérations idéologiques ?

La censure a du bon. Elle incite à chercher comment exprimer interdits et tabous en langage codé. C'est un exercice délicat. Il faut être suffisamment clair pour se faire comprendre de tous et suffisamment allusif pour échapper aux griffes des censeurs. Là ne s'arrête pas la complexité du problème. Des œuvres à l'origine dénuées d'arrière-pensées politiques ont été interprétées et revendiquées par les deux camps, vichyste et résistant. En effet, tous deux exaltent les mêmes valeurs patriotiques et cocardières mais les uns le font dans la soumission et les autres au péril de leur vie. La vérité sera parfois brouillée par les auteurs qui, à la Libération, donneront des interprétations héroïques de leurs œuvres. Des œuvres considérées comme collaborationnistes sous l'Occupation, deviennent résistantes après le départ de l'occupant. Il n'est pas rare qu'on interprète une pièce ou un film dans un sens qu'il n'avait pas à l'origine. Deux pièces de théâtre ont particulièrement exalté les imaginations : *Antigone* de Anouilh et *Jeanne avec nous* de Claude Vermorel. Du côté des salles obscures, *Pontcarral colonel d'Empire* de Delannoy et *Le Corbeau* de Clouzot ont donné lieu à de multiples exégèses alors qu'ils étaient à l'origine dépouillés d'intentions idéologiques.

La trouble connivence d'Anouilh : *Antigone*

"Sur les murs de Paris, le seul nom d'Antigone semble un appel, un camouflet à l'oppresseur vichyste ou nazi qui passe devant l'affiche rouge et jaune du théâtre de l'Atelier annonçant *Antigone ou la fidélité*. » Antigone proclame à la face du tyran « qu'on peut mourir pour la justice, mourir pour la fidélité, mourir pour les valeurs qui donnent à la vie un prix. » Est-ce une profession de foi résistante ou vichyste ? Bien malin qui le dira. Mais c'est en ces termes que commence, en février 1944, la critique élogieuse que *Les Lettres françaises* consacre à l'*Antigone* d'Anouilh, parabole de la Résistance à l'occupant représentée sous la forme du combat allégorique qui oppose Antigone au tyran Créon, roi de Thèbes. En apparence, tout est clair. Il s'agit d'une pièce résistante et l'écrivain allemand Friedrich Sieburg, observateur officieux de la vie littéraire à Paris, se précipite, aussitôt après l'avoir vue, à la Propaganda Staffel pour informer ses supérieurs qu'il se joue à l'Atelier une pièce ouvertement anti allemande. Invité à s'expliquer, le réalisateur André Barsacq démontre, documents à l'appui, que l'oeuvre a été écrite avant 1941 et qu'à cette date le manuscrit avait reçu le visa allemand de censure. La cause est entendue mais

conseil lui est donné de suspendre les représentations ce qui confère *ipso facto* à *Antigone*, le label "résistant"²⁴³. Mais rien n'est si clair.

À la réflexion, des relents de collaborationnisme se mettent à flotter sur la scène. D'abord, Jean Anouilh a collaboré avec ferveur à *Je Suis Partout* et ses amitiés sont ancrées à droite (Céline, Le Vigan, Gen Paul). Plusieurs journaux d'extrême droite saluent la pièce parce qu'elle se termine par l'écrasement de la révolte et le rétablissement de l'ordre. Surtout le contenu de la pièce dégage lui-même un message trouble. Comme le souligne *Les Lettres françaises*, qui ne sait plus à quel saint se vouer, Antigone accepte l'image que Créon lui propose de son protégé Polynice : un imposteur et un jeune « faisan ». « Entre Créon et Antigone s'établit un accord profond, une trouble connivence. Créon avoue à Antigone qu'il se reconnaît en elle... » Antigone mourra donc moins par idéal que pour rester fidèle à la mémoire de Polynice. Il y a dans cette connivence comme un clin d'œil à la collaboration.

Pour *Les Lettres françaises*, la collaboration est riche en connivences inattendues : Giono, certains journalistes de *Je Suis partout*, Céline et Anouilh lui-même ont pu devenir les contraires d'eux-mêmes. Pour la postérité, Antigone restera pourtant une pièce résistante bien que Anouilh ne l'ait jamais revendiquée comme telle. Mais qu'en est-il, dans la réalité ? Pièce résistante (combat contre la tyrannie) ? Ou collaborationniste (trouble connivence) ? Simple combat de neurones, peut-être, la pièce ayant été écrite en des temps où la polémique n'agitait pas encore les esprits et où ni la collaboration ni la résistance n'existaient. Seule certitude, Antigone est un chef d'œuvre et c'est la terrible opacité de l'Occupation qui fait surgir dans les têtes des brassées de chimères et de partis pris idéologiques. Ce qui, en apparence, est d'une absolue limpidité, peut donc plonger dans les abysses lorsqu'on se triture la cervelle. Telle est aussi le cas de *Jeanne avec nous* de Claude Vermorel.

Jeanne avec nous

En janvier 1942 la pièce était créée au théâtre d'essai. Elle était unique en son genre. *Jeanne avec nous*, de Claude Vermorel, présente la particularité rare d'avoir été appréciée à la fois par les Allemands, Vichy et la Résistance. Heureux homme que l'auteur ! Le voilà nanti d'une assurance tous risques, sa pièce faisant plaisir à tout le monde. Les résistants sont ravis. Elle exalte le devoir sacré de la Résistance contre tout occupant. Les nazis ont pu apprécier la stigmatisation des Anglais et le crime de 1431 comme la tentative de réhabilitation d'un Grand Inquisiteur qui torture par devoir des patriotes, s'identifiant ainsi à certains chefs

« humains » de la Gestapo mais confrontés à des situations inhumaines. Les hommes de Vichy purent se voir à travers des juges qui, n'ayant pas le choix, sont livrés à d'impitoyables états d'âme.

Dans le journal collaborationniste *Aujourd'hui* (16 janvier 1942), Charles Méré écrit : « Le grand mérite de M. Vermorel c'est d'avoir montré l'humanité des juges, leur humanité angoissée, faillible, tourmentée. Tous, depuis Cauchon jusqu'à Courcelles, ont leurs raisons, qui s'apparentent à de multiples raisons, raison d'Eglise ou d'Angleterre. » Quel étonnant plaidoyer en faveur de collaborateurs confrontés à des choix douloureux. Alain Laubreaux, dans *Je Suis Partout*, applaudit. Il prétend même découvrir dans la pièce des allusions antisoviétiques et s'étonne avec joie de voir les juges s'appeler « camarades » !

Au lendemain de la Libération, le journal résistant *L'Aube* rappellera la fameuse apostrophe de Jeanne à ses juges : "Le peuple tout entier ne veut plus de votre paix de honte... Comme il est doux, le mot patrie, quand il s'allie au mot révolte, au mot jeunesse ». Imagine-t-on, commente le critique, le retentissement de telles paroles à Paris, en 1942 ?

Les seules restrictions vinrent curieusement de l'Eglise qui ne pouvait pas laisser dire qu'elle souscrivait à l'adage « qui veut la fin veut le moyens ». Lors de ses tournées provinciales, la hiérarchie a même excommunié la pièce et interdit aux fidèles d'y assister. Mais en dehors de ce hiatus, Claude Vermorel est le seul homme qui aurait pu recevoir à la fois la francisque, la médaille allemande du courage et la médaille de la Résistance.

Ces interprétations sont peut-être le fruit de réflexions passées au prisme d'une période qui, ayant perdu tout repère, cherche à se reconstruire en se raccrochant à d'infimes détails. Dans la préface du synopsis, Claude Vermorel écrira : « Qu'importe l'humaine vérité. J'ai surtout voulu émouvoir par le spectacle de cette fille élue, de cette fille d'acier aux prises avec la science, l'intelligence, la politique, la trahison. » Faut-il chercher ailleurs ? Dans une France délivrée de ses gangues vichystes et nazies, combien, à l'heure de la liberté retrouvée, auraient pu bomber le torse en se revendiquant d'un acte de résistance courageux ? Vermorel, lui, n'a jamais cherché à se poser en héros.

Récupérations cinématographiques

Le problème des récupérations idéologiques se pose à l'écran avec une acuité décuplée en raison de la popularité du cinéma et de sa couverture médiatique. À côté des films moraux, dont l'impact semble relativement faible, quelques longs métrages, à l'origine dénués d'arrière-pensées politiques, ont été revendiqués par

les deux camps, vichyste et résistant. Le cas le plus spectaculaire est celui de *Pontcarral, colonel d'Empire*, de Jean Delannoy. À la Libération, ce film tiré du roman d'Albéric Cahuet (1937), est devenu l'archétype du film « résistant ». On y voit un farouche colonel d'Empire (Pierre Blanchar) refuser de rallier la Restauration et traiter avec mépris ce régime venu « dans les fourgons de l'étranger. » Tout au long du film, les répliques malicieusement allusives font mouche : « Sous un tel régime, monsieur, c'est un honneur que d'être condamné. » « La place des honnêtes gens est aujourd'hui en prison, monsieur. » L'une de ces ruades aurait même été supprimée par la censure allemande : « Il est temps de sortir la France de ses humiliations, de rendre à son drapeau, le nôtre, un peu de gloire. » Ça claque comme un appel à la rébellion et la séquence finale, qui montre l'armée partant à la conquête de l'Algérie, bannière tricolore déployée, est souvent saluée par les applaudissements du public. Aucun doute, ce n'est pas sans de bonnes raisons que la Résistance a fait de *Pontcarral* son film emblématique. Et pourtant...

Pontcarral est à l'origine un film revendiqué par Vichy et en partie financé par Marion et le ministère de l'Information « en considération du sujet traité et de la qualité de la réalisation ». Albert Cahuet est lui-même issu de la stricte orthodoxie pétainiste. Rédacteur en chef de la rubrique littéraire à *L'Illustration* collaborationniste, c'est lui qui reçoit le maréchal Pétain au stand du journal à la foire de Lyon le 15 septembre 1941. Dans les écoles, on montre le film aux enfants à des fins d'édification patriotique. Dans le cadre des projections de propagande organisées dans différentes légations (Madrid, Tanger, Budapest, Ankara), c'est, avec *Les Visiteurs du soir*, le film de prestige choisi par le régime de Vichy pour représenter la France²⁴⁴. Lorsque le roi de Roumanie émet le vœu de voir quelques productions françaises, c'est encore *Pontcarral* et *Les Visiteurs du soir* qui lui sont adressés par le ministère des Affaires étrangères. Dans les stalags, c'est encore *Pontcarral* qu'on montre aux prisonniers. Les autorités d'Occupation, qui sont consultées dans tous les cas, délivrent le visa sans difficulté²⁴⁵. Si le film avait dégagé de réels messages subversifs, la Filmprüfstelle n'aurait pas poussé la générosité jusqu'à lui épargner l'autodafé.

Par ailleurs, le COIC et la presse ne tarissent pas d'éloges. Emile Puet, chef de section au Centre d'Organisation, écrit au producteur de *Pontcarral* : « Il est consolant de penser qu'à l'époque terriblement difficile que nous vivons, il existe des hommes comme Zimmer pour adapter des sujets aussi grandioses, aussi complets que *Pontcarral*, et des hommes comme Delannoy pour les porter à

l'écran²⁴⁶. » La presse de la collaboration célèbre à l'unanimité la grandeur du film et la vertu exemplaire de son héros. Dans *Le Franciste* (16 janvier 1943), Sylvie d'Albasse s'exclame : « Belle figure romanesque que ce colonel Pontcarral, fidèle de l'empereur exilé à Sainte-Hélène. L'écran nous présente là un beau type d'homme... » Dans *Je suis partout* du 18 décembre 1942, sous son pseudonyme de François Vinneuil, Rebatet se dit « de tout cœur avec les demisoldes de 1815, ces héros tombés du haut de l'épopée au beau milieu de la réaction politicienne des ultras, des moralistes, ces vainqueurs qui avaient eu l'Europe à leurs pieds et que l'on jetait dans la misère. » Claude Sylvane, dans *La Gerbe*, célèbre « la silhouette héroïque dont s'enorgueillit ce coin de France » et cite, à titre de référence, la réplique qui semble donc ne pas avoir été interdite par la Filmprüfstelle : « Il est temps de sortir la France de ses humiliations. »

À la Libération, Delannoy confirmera qu'il a réalisé *Pontcarral* dans un esprit résistant. On peut le croire. À la différence de bien d'autres, son attitude a d'ailleurs été d'une parfaite dignité. Il a toujours refusé de collaborer avec La Continental et personne ne l'a jamais vu bomber le torse au milieu d'officiers de la Wehrmacht ou à l'ambassade d'Allemagne.

Le ciel est à vous, réalisé par Grémillon et produit par Raoul Ploquin, offre un autre exemple de récupération idéologique mené à son de trompe. Dans un article intitulé « Le corbeau est déplumé », publié dans la revue clandestine *L'Écran français*, émanation des *Lettres françaises*, Pierre Blanchar (qui écrit sous pseudonyme) exalte *Le ciel est à vous*, œuvre résistante par excellence. Avec *Le ciel est à vous* écrit-il, « le cinéma français qui a accepté de s'exprimer en dépit de la présence nazie, ce cinéma a peut-être sauvé son honneur.²⁴⁷ »

Or, cette « œuvre résistante », elle aussi produite avec le concours financier du ministère de l'Information à hauteur de 65000 francs, a été revendiquée par le régime de Pétain comme représentative de la grandeur française. Le 1er août 1943, la Direction de la cinématographie demande « le tirage d'une copie destinée à être présentée à l'étranger par les soins de nos agents diplomatiques²⁴⁸. » À Vichy le film fait l'objet d'une présentation officielle en même temps que *Les Aventures fantastiques du baron de Münchhausen*. Sous le titre « À Vichy *Le ciel est à vous* et *Münchhausen* ont été projetés devant la maréchale Pétain », on peut lire dans *Le Film* du 19 février 1944 : « Le mardi 8 février a eu lieu en soirée à Vichy, au cinéma Le Paris, la présentation officielle du grand film de Jean Grémillon, produit par Raoul Ploquin. Mme la maréchale Pétain, M. Paul Marion, ministre d'Etat, les représentants des différents

ministères, le corps diplomatique au complet, ainsi que M. L.-E. Galey, assistaient à cette séance qui a remporté un immense succès²⁴⁹. »

Dans la presse de Vichy et de la collaboration, on rivalise de lyrisme pour célébrer la portée patriotique du film. En réaction au « réalisme poétique » mâtiné de judaïsme façon Carné, Rebatet y découvre, dans *Je suis partout*, « ce réalisme moral qui caractérise de plus en plus notre nouveau cinéma ». *Ciné-Mondial* doute que *Le ciel est à vous* « ait pu être tourné ailleurs qu'en France tant tout y est strictement, parfaitement français. » « Pour une fois, l'écran nous transmet l'image exacte de la France » (*Révolution nationale*). « Une œuvre d'une noblesse et d'une beauté telles que c'est à la fois le cinématographe tout entier et la France qui sont honorés par cette production » (*Aujourd'hui*)...

À propos de *Nous les gosses*, film bien innocent de Louis Daquin, on fait de partout assaut de compliments. Ces garçonnets unis contre l'adversité ne sont-ils pas à l'image de la France ? Plus tard on parlera de film résistant et, s'autorisant des sympathies communistes de Daquin, des historiens marxistes y verront comme une allusion à la solidarité de classe. Dans son *Histoire générale du cinéma*, Georges Sadoul écrit : « Le cri joyeux que constituait *Nous les gosses* était un cri de confiance dans la France, une leçon d'optimisme bien différente des *Happy End* américaines, et fondée sur la confiance dans la majorité des hommes. Le film apporta par là l'espoir, aux heures les plus noires de la guerre²⁵⁰. »

C'est ce même film que la presse de la collaboration célèbre comme représentatif de la grandeur française. Il semble si peu résistant à l'origine que les nazis eux-mêmes, séduits par l'image de cette jeunesse volontaire s'en porteront acquéreurs. C'est l'Oberbaunführer Theilen, de l'ambassade d'Allemagne, qui, soucieux d'enrichir la cinémathèque des Jeunesses hitlériennes, en demande une copie à Galey. Celle-ci lui est gracieusement remise, accompagnée des compliments de Galey : « Vous m'obligeriez en voulant bien accueillir cet envoi comme un hommage à la Cinématographie nationale. » Et le 24 juillet 1942, à 15 heures, *Nous les gosses* est présenté à Mme Abetz, ambassadrice d'Allemagne, et aux différents membres de l'ambassade²⁵¹.

Certains films finissent par prendre une valeur symbolique. Mais ici, c'est le public qui invente la connotation idéologique. Dans *Les Visiteurs du soir*, les cœurs d'Anne et de Gilles pétrifiés continuant à battre au nez et à la barbe de Satan-Hitler auraient symbolisé le cœur de la France toujours vivant dans

l'oppression. Cette image sera popularisée, après la Libération, par un dessin allégorique de Jean Effel montrant le général de Gaulle et Marianne statufiés sur un socle portant l'inscription « 1940-1944 » et tendrement enlacés sous l'œil furieux d'un Pétain satanisé qui fulmine : *J'entends le cœur qui bat, qui bat, qui bat*²⁵² ...

Porté par le merveilleux et le besoin de rêver, on a vu dans *L'Assassinat du père Noël*, de Christian-Jaque, une autre image des temps à travers le conte de la princesse endormie : « Il y a longtemps, bien longtemps qu'elle était endormie, dit le père Cornus (Harry Baur) au petit Christian. On aurait pu croire qu'elle était morte. Il y en avait même qui le croyaient, mais ils se trompaient. Elle était bien vivante et, dans son sommeil, elle faisait un rêve, un rêve merveilleux, toujours le même, elle rêvait du prince charmant qui devait un jour venir la réveiller pour lui apporter le bonheur. » La princesse endormie, c'était la France captive, et le prince charmant, le général de Gaulle²⁵³.

Si certains films ont, à l'image de *Pontcarral*, soulevé un enthousiasme universel, il en est d'autres, comme *La vie de plaisir* ou *Val d'enfer*, qui, en dépit de leur qualité, ont cimenté contre eux l'union sacrée de tous les partis. Mais voilà que, surgissant des plateaux de la Continental en octobre 1943, un film produisit dans les consciences un séisme d'une magnitude inconnue à ce jour.

L'Affaire du Corbeau

C'est en fouillant la chronique judiciaire que le scénariste Louis Chavance avait, dès 1933, exhumé la singulière affaire Angèle Laval. En 1917, cette modeste employée de préfecture, aigrie par un chagrin d'amour, avait mis sens dessus dessous sa bonne ville de Tulle en l'inondant de lettres anonymes d'une précision inouïe. Les odeurs d'égout ainsi libérées n'avaient pas seulement déchiré les familles et jeté la suspicion partout, elles avaient aussi tué. Trois suicides, dont celui d'un cancéreux, tel avait été le bilan de l'opération²⁵⁴. De cette putride affaire, Chavance avait tiré le scénario du Corbeau dont aucun producteur de la Troisième République n'avait voulu par crainte du scandale. Comme souvent en pareil cas, le projet avait trouvé refuge à la Continental et Greven, que n'étouffaient pas les tabous, lui avait fait bon accueil.

En retraçant le chemin de croix de la paisible préfecture, Henri-Georges Clouzot signe l'un des plus grands films de son temps. Aux confins du policier et du suspense psychologique, l'histoire évolue dans l'atmosphère hallucinante d'une petite ville dont les habitants, tenaillés par l'angoisse, se désarticulent au fil des jours et des missives. Le succès commercial est immense, mais le film est

voué aux gémonies à la fois par les censeurs de Vichy et par ceux de la Résistance, qui lui reprochent de donner une image avilissante de la France. Fait rarissime : la commission de contrôle cinématographique refuse – et avec quelle vigueur ! – de délivrer à la Continental le visa d'exportation. La Résistance ira plus loin en accusant Clouzot et Chavance d'avoir, sur ordre, réalisé un film antifrçais conforme aux vœux de Goebbels. Dans le même article cité précédemment de *L'Écran français*, Georges Adams et Pierre Blanchar opposent *Le ciel est à vous*, œuvre patriotique par excellence, au *Corbeau*, œuvre de basse trahison.

À la Libération, Louis Chavance se justifiera sans mal devant le comité d'épuration des imputations de trahison. *Le Corbeau* ne peut être un film de propagande puisque, dès 1937, il a été déposé dans sa forme définitive à la Société des auteurs, sous le titre *L'Œil du serpent*. Par ailleurs, il n'a jamais été distribué en Allemagne sous le titre *Une petite ville française*, comme on l'a prétendu. Et, en l'occurrence, la censure de Vichy y fut pour quelque chose. De surcroît, la Gestapo, orfèvre en la matière, ne voyait pas d'un bon œil la dénonciation des lettres anonymes et avait frappé d'interdiction le slogan publicitaire qui disait : « Le crime de l'époque. La loi est-elle assez armée pour punir les auteurs de lettres anonymes ? » Clouzot, se présentant lui-même comme une victime des lettres anonymes, dira d'ailleurs pour sa défense : « J'en avais par-dessus la tête des lettres anonymes. On vivait sous un régime de dénonciation. Les lettres anonymes me sortaient par les yeux. On m'a reproché d'avoir travaillé pour Pressburger et Rabinovitch. Je me suis dit, au lieu de faire un film policier où il y a toujours quelque chose d'artificiel et de conventionnel, faisons *Le Corbeau*²⁵⁵. » À la Libération, Clouzot sera frappé de suspension à vie mais le comité d'épuration ne s'est jamais prononcé clairement sur *Le Corbeau*. On reprochait davantage à son réalisateur ses relations amicales avec Greven. Les passions apaisées, il fera un retour triomphal à l'écran, en 1947, avec *Quai des orfèvres*.

L'affaire du Corbeau, qui n'est tout de même pas une répétition de l'affaire Dreyfus, comme on a pu le dire, a provoqué des tempêtes dans les encriers. S'agit-il de la revanche des médiocres ? Ce n'est pas impossible. Tous les artistes ayant travaillé pour la Continental ne pouvant être sanctionnés sans que soit décapité le cinéma français, a-t-on fait de Clouzot, pilier de la firme allemande, une victime expiatoire ? Ce n'est pas invraisemblable non plus. Le terreau passionnel de l'époque reste pourtant le principal ingrédient de l'affaire. Les nerfs à vif et les susceptibilités aiguisées sont allergiques aux mauvais souvenirs. *Le*

Corbeau renvoie à d'insupportables vérités. Dans la grisaille de l'Occupation, les lettres de dénonciation, les lettres qui tuent, anonymes ou non, ne se comptent plus, et, à la faveur des événements et d'une politique de haine et d'exclusion, les noirceurs de l'âme remontent à la surface. Le procès du *Corbeau* est sans doute le coup de griffe d'une France travaillée par sa mauvaise conscience. Et si le film avait été produit par une firme française, peut-être y aurait-on vu une œuvre résistante fustigeant l'activité criminelle des délateurs au service de Vichy et de la Gestapo.

Le cinéma et le théâtre ne furent pas les seuls creusets où macérèrent arnaques et règlements de comptes. Sous l'Occupation, la presse est devenue le lieu privilégié de toutes les bassesses et vilénies où pouvaient opérer en toute liberté les canailles de la pire espèce. Deux ou trois d'entre eux méritent une mention spéciale : Jean Luchaire, Alain Laubreaux et le comte Bouly de Lesdain.

XVIII

La rage de parvenir

Jean Luchaire et Alain Laubreaux

Sous l'Occupation, Jean Luchaire, le "Führer de la presse", et Alain Laubreaux, la terreur des gens de lettres, sont les hommes les plus en vue et les plus haïs des milieux culturels parisiens. Président de la corporation de la presse en zone occupée, Luchaire est directeur du journal du soir *Les Nouveaux Temps*. Sur lui-même et sa fille, l'actrice Corinne Luchaire, courent des bruits aussi scabreux qu'invérifiables. Me Maurice Garçon, pourtant si sobre et réservé dans ses propos, écrit : « C'est un drôle que je connais depuis son enfance et qui appartient à une famille d'aventuriers pas ordinaires. » Son parcours, en effet, est aussi peu glorieux que celui d'Alain Laubreaux, collaborateur et délateur de la pire espèce. Or, tous deux, hommes de talent, auraient pu être des personnalités éminentes du monde des affaires et des lettres, si, mégalomanes névrosés, ils n'avaient gavé leur égo d'hormones de croissance qui exacerbèrent leur goût de l'aventure et de l'arnaque.

Jean Luchaire, Führer de la presse

La carrière de Jean Luchaire commence sous de mauvais auspices. En 1920, à l'âge de 19 ans, il épouse une jeune fille de 16 ans tombée enceinte de ses oeuvres, et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit de Lita Besnard, petite fille du grand peintre Albert Besnard, directeur de l'Ecole de Rome et des Beaux-Arts. L'enfant, qui s'appelle Corinne, filera à la vitesse de l'éclair dans l'espace cinématographique français avant de s'abimer dans la tragédie.

Dès l'âge de vingt ans, la légende s'est emparée de ce distingué jeune homme. Dans les années 1920, Jean Luchaire aurait, dit-on, occupé un poste lucratif à ne rien faire à la Société des Nations. Il y devient l'ami de Briand et de Stresemann. Il les reçoit tous les deux dans la splendide maison à flanc de coteau qu'il loue aux environs de Genève. Selon Me Garçon, Stresemann y venait avec sa maîtresse, journaliste de Berlin, dont il se débarrassa en la mariant au vieux Julien Luchaire, père devenu veuf de Jean.

Dès cette époque, Jean se jette dans le journalisme et mène grand train à coups de chèques sans provision et d'affaires louches. Sa fille, Corinne, serait devenue une actrice célèbre grâce à ses relations, dont elle aurait pu se passer, compte tenu de son talent. Comme elle est mineure, c'est Jean Luchaire qui

toucherait ses cachets qu'il dépenserait aussitôt²⁵⁶. Plus tard courront des rumeurs d'inceste qui en disent long sur les rancoeurs que le futur Führer de la presse aura accumulées. Voilà pour la légende. Qu'en est-il dans la réalité ?

Jean Luchaire est loin d'être blanc comme neige, c'est un fait. Mais, de source sûre, on peut dire qu'il a des qualités. C'est un journaliste précoce, actif et surdoué. À l'âge de 19 ans, il lance son premier journal, *Les jeunes auteurs*, et fonde la "Ligue de la jeunesse" qui rassemble 6000 adhérents. Puis, il écrit dans plusieurs journaux où il dénonce les erreurs du traité de Versailles. En 1925 il est de ces jeunes loups qui tiennent le haut du pavé dans le monde du journalisme et, en 1927, à l'âge de 26 ans, il fonde son propre journal, *Notre Temps*, qui défend la politique de Briand. Il est ici à l'avant-garde de cette jeunesse éprise de paix et de réconciliation, pépinière de futurs collaborationnistes par pacifisme. Il se lie d'amitié avec un jeune professeur de dessin allemand, Otto Abetz. En 1930 et 1931, par des voyages, des contacts et des congrès, Jean Luchaire, en France et Otto Abetz en Allemagne, rapprochent effectivement les deux jeunesses. Vers 1924, Aristide Briand fait entrer ce jeune homme d'avenir à la Société des nations où il occupe un poste important au service de la coopération intellectuelle. Mais il est faux qu'il ait été grassement payé à ne rien faire²⁵⁷. En revanche, c'est à la SDN qu'Otto Abetz, futur ambassadeur de l'Allemagne nazie en France, fera la connaissance de sa secrétaire, Suzanne, qu'il épousera et qui deviendra une nazie fanatique. Un bon placement pour l'avenir, mais qui ne durera que le temps de l'Occupation.

C'est en 1927 que Jean Luchaire commet sa première escroquerie dûment attestée par l'existence de poursuites judiciaires. C'est une affaire qui jette une lumière blafarde sur le personnage. À cette date il est directeur de l'Institut international de coopération intellectuelle à la S. D. N. et loue, depuis 3 ans, à l'honorable M. Sundt, pour la durée des vacances, sa villa de La Boverie, située à une dizaine de kilomètres de Genève. La rumeur voudrait qu'il y organisât des soirées très spéciales pour faciliter le rapprochement des personnels diplomatiques français et Allemands, ce qui ne figure naturellement pas aux procès verbaux.

À peine M. Sundt est-il de retour, à la rentrée de 1927, qu'il constate avec stupéfaction que les portes des pièces où il a entreposé ses objets précieux ont été ouvertes avec de fausses clefs et qu'un grand nombre de pièces rares en ont disparu. Coup de fil à Jean Luchaire qui, se trouvant à Paris, répond qu'il n'a « pas le temps de s'occuper d'objets égarés ». Mais les faits étant établis par l'information, Jean Luchaire prend la mouche. Pendant des mois, l'affaire défraie

la chronique, mettant son honneur à mal. Il porte plainte pour diffamation et demande 200000 francs (150000 euros) de dommages-intérêts. Sans succès ! À son tour saisie, la justice française condamne la famille Luchaire pour « vol d'usage » à des peines insignifiantes totalisant 1350 francs suisses. Jean Luchaire, tout heureux, s'incline et l'affaire sera vite oubliée, sinon enterrée, lorsqu'il deviendra le roi de la presse collaborationniste²⁵⁸.

Lorsque la Guerre éclate, il est retenu par la maladie à Saint-Flour dans sa maison de campagne mais restera persuadé que s'il avait été à Paris, il aurait trouvé le moyen de l'éviter. Dès son entrée en fonction, Otto Abetz songe à charger son ancien ami Jean Luchaire de l'organisation et du contrôle d'une presse collaborationniste. Le fait que l'une de ses grand-mères soit juive ne semble pas lui avoir posé problème. C'est Suzanne Abetz qui a été l'intermédiaire privilégiée. Dans une lettre qu'il recevra dans sa propriété de Saint-Flour, elle lui écrit : « Otto aimerait beaucoup vous voir dès votre retour à Paris. Vous pourrez le joindre ici rue de Lille ». Sensible à la voix des nouveaux maîtres, Luchaire accourt avec la bénédiction de Laval qui encourage la collaboration entre les deux hommes.

L'entretien a lieu le 20 juillet 1940. Luchaire, pourtant prudent et prévoyant de nature, en a laissé un rapport accablant, qui sera lu lors de son procès et pèsera lourd dans la sentence. Il ne laisse planer aucun doute sur ses bonnes dispositions collaboratrices alors que le mot de "collaboration" n'a pas encore été prononcé. Il écrit : « L'annexion à l'Allemagne de l'Alsace-Lorraine n'entraînerait pas nécessairement un état d'esprit antiallemand en France. Cet accord sincère (l'accord franco-allemand) est possible, même très vite. L'opinion française y est en très grande majorité favorable. De nombreux cercles dirigeants aussi. » Ce n'est pas seulement un crime d'intelligence avec l'ennemi. Luchaire, de sa propre initiative, livre l'Alsace et la Lorraine à l'ennemi. C'est un crime de haute trahison qui sera prouvé, de la main même de Luchaire, à la Libération²⁵⁹.

En 1940, il lance *Les Nouveaux Temps*, journal du soir qui se veut sérieux et qui est construit sur le modèle du *Temps*. Ultra collaborationniste, on y dénonce la mollesse du gouvernement de Vichy en matière de Collaboration. Certains de ses articles sont rédigés par des Allemands comme le prouve ce germanisme très critique envers *Les fausses vigueurs dont on est accoutumé sur les bords de l'Allier*²⁶⁰. Pendant l'Occupation, Luchaire est le maître d'œuvre de toutes sortes d'affaires louches, à tel point qu'il reçoit le surnom mérité de "Louche Herr". Il marie ses deux filles avec un gradé allemand et un directeur de bureaux d'achat

qui trafique avec l'occupant, ce qui conforte ses intérêts et sa position mais plongera ses enfants dans le malheur.

En pleine pénurie, il mène un train de vie insolent, possède deux appartements à Paris, deux voitures, deux propriétés et fait la tournée des grands ducs dans les meilleurs restaurants où, grâce à ses notes de frais, il festoie avec les Allemands et les grands patrons. Dans son esprit, il faut inviter les Allemands dans les meilleurs restaurants pour obtenir d'eux le maximum d'avantages²⁶¹. L'expert comptable chargé de faire le bilan de ses ressources établira à la Libération qu'il tire des revenus de ses deux journaux, des fonds du ministre des finances Cathala, des fonds spéciaux et de la Propagande allemande, ce qui correspondrait à des millions de francs par mois²⁶².

À son procès, Me Floriot ne sachant comment défendre l'indéfendable, multipliera les gaffes, parlant « de la grande idée de Luchaire, de l'entente franco-allemande, qui méritait d'être poursuivie malgré les circonstances défavorables ». Ou encore, il lancera des arguments dérisoires : « La presse de la collaboration, personne n'y croyait, ça n'avait pas d'importance. » On verra alors Luchaire se décomposer au fil des mots. Et pour couronner le tout, son principal témoin à décharge sera... Otto Abetz, qui fera son entrée dans le prétoire sous les huées. Douze minutes suffiront au jury pour le condamner à mort.

Seule circonstance atténuante, Luchaire n'a pas ménagé sa peine pour sauver plusieurs juifs de la déportation, dont une certaine Simone Kaminker, demi juive d'origine polonaise, dont le père fut speaker à Londres puis à Brazzaville. Grande amie de Lycée de Corinne Luchaire qui l'aidera dans ses débuts au cinéma, elle fera carrière sous le nom de Simone Signoret. Elle-même et son père feront leur possible pour obtenir la grâce du condamné. Il sera exécuté le 22 février 1946 au fort de Châtillon. Luchaire fut pourtant un enfant de cœur comparé à l'atrabilaire Alain Laubreaux.

Alain Laubreaux, le Rastignac de Nouméa

C'est un jeune homme gonflé d'orgueil et d'ambition qui débarque à Marseille vers le début des années 1920. Il vient de Nouvelle Calédonie où il travaillait comme journaliste au *Messenger de Nouvelle Calédonie*, organe de presse fondé par son père. Le cadre colonial étant trop étroit à son goût, il cherche un terrain de conquête digne de ses ambitions. Mais pour l'heure, ce Rastignac de Nouvelle Calédonie, qui s'appelle Alin Laubreaux, n'a pas un sou. À Paris, il commence par fréquenter les coulisses des théâtres où il recherche la faveur des actrices et des rôles de figurant. Peine perdue, c'est une carrière de traîne-savate qui s'offre

à lui. Il décide alors de tenter sa chance dans le journalisme. En 1925, il aurait visité l'URSS. Loin de la révolution romantique dont il rêvait, il aurait découvert les dessous d'une dictature, expérience qu'il aurait présentée dans un livre, *Ce que j'ai vu à Moscou*. En vérité, il n'a pas mis les pieds en Russie et c'est Henri Béraud qui est l'auteur du livre dont il s'attribue la paternité²⁶³.

De pige en pige, il s'impose par l'âpre originalité de son style et le sens des formules qui font mouche. Il entre au *Journal* comme petit reporter et collabore à des hebdomadaires douteux. Son talent n'échappe pas à Henri Béraud qui en fait son secrétaire. Henri Béraud est alors l'écrivain qui monte. Prix Goncourt en 1922 pour son livre *Le Martyre de l'obèse*, il se situe à gauche de l'échiquier politique mais en 1925, il visite l'URSS, et, loin de la révolution romantique dont il rêvait, il découvre les réalités d'une dictature qu'il raconte dans son livre *Ce que j'ai vu à Moscou* dont Laubreaux se dira plus tard plus tard le véritable auteur. En même temps, ce dernier collabore à divers journaux et se dit l'âme pensante du *Canard enchaîné*.

Voilà Laubreaux entre de bonnes mains. Mais l'obésité de son ego lui confère une personnalité tourmentée. Ses aphorismes tombent dru et sa verve cabotine affole son monde. Le monocle à l'œil et chaussé de bottes blanches, il affiche sa prospérité naissante et toise son monde dans les bars à la mode. Bientôt, sa mythomanie l'entraîne sur une pente suicidaire. Passe encore qu'il prétende écrire des romans qu'il garde dans ses tiroirs mais le jeu devient dangereux lorsqu'il prétend être le nègre de Béraud et l'auteur de ses romans et de ses articles alors que Béraud ne serait que son plagiaire. L'affaire s'envenime. Diffamé, le protecteur voit rouge et jette son protégé sans autre forme de procès. Les deux hommes seront désormais séparés par un dissentiment durable.

C'est alors que Laubreaux se tourne vers Bernard Lacache, directeur du *Droit de vivre* et président de la Lica (Ligue internationale contre l'antisémitisme). Philosémite militant par opportunisme, il étend son aura de journaliste et de critique littéraire et politique. Surtout, il profite de cette conjoncture porteuse pour se lancer dans une carrière de romancier.

Elle commence par une manipulation trouble. Le 16 septembre 1928, il avait signé aux éditions de France pour un roman intitulé *Yan le métis* et percevait un avance sur droit de 6000 francs (4100 euros). Quelle ne fut la surprise d'Horace Carbuccia, directeur de la maison, de voir que le livre en question figurait dans les nouveautés de la rentrée 1929 chez Albin Michel, Laubreaux ayant trouvé le label Albin Michel plus flatteur à son goût. Carbuccia réclama aussitôt la restitution de son avance et, bon prince, n'exigea aucune indemnité pour rupture.

unilatérale de contrat. Sur quoi Laubreaux donna la mesure de sa roublardise en soutenant qu'il avait signé aux éditions de France pour un autre livre et exigea de Carbuccia le versement de 10000 francs de dommages. Il faudra attendre dix ans pour que la justice tranche en faveur des Editions de France²⁶⁴.

Laubreaux n'en était pourtant qu'à son coup d'essai. Pour un premier roman *Yan le métis* obtint un beau succès de presse : « Récit exotique solidement documenté et charpenté, dit-on. L'auteur, qui connaît bien les terres lointaines met aux prises la civilisation et la nature (*La Rumeur*, 28 octobre 1928). » Le livre plut à la fois par sa saveur exotique et son côté BD qui en faisaient, non sans humour, un bon livre d'aventure et de détente comme le montre le synopsis du récit qui aurait pu inspirer à Louis Forton un *Bibi Fricotin en Nouvelle Calédonie* :

À force de labeur, Yan le métis, Calédonien de belle extraction, homme d'une beauté et d'une force supérieures, est en passe d'accéder au rang de blanc assimilé quand il tue par accident une brute infâme. Le voilà devenu criminel et contraint de gagner le grand large. Il débarque sur une île oubliée des Nouvelles Hébrides où une bande de cannibales lui réserve un accueil gourmand. Par chance, en raison de sa beauté et de sa force, la tribu préfère le conserver comme reproducteur. Mais, s'il n'engrosse pas son quota de popinées, il sera remis au chef cuisinier. Après quelques mois, à bout de souffle et vidé, il n'a d'autre choix que de reprendre la poudre d'escampette. Nouvelle bande de sauvages. Des sauvages civilisés, cette fois, des négriers australiens qui comptent bien le rentabiliser en battant monnaie avec son abattage musculaire. De nouveau vampirisé, il se réfugie dans un cirque où ses tours de force, exploités sans retenue, font les délices du public. Il est sur le point d'expirer d'épuisement lorsque, la décennie écoulée, sa peine est proscrite. Alors, il rentre à la maison...

Six mois plus tard, encouragé par le succès de *Yan le métis*, Laubreaux récidiva avec un nouveau roman, *Diane La Goule*, et un livre de cuisine qui obtient un formidable succès de librairie²⁶⁵. En 1929 sort son troisième roman, *Le Rocher et la voile*. D'un roman à l'autre, l'inspiration de Laubreaux gagne en profondeur jusqu'à atteindre ce seuil au-delà duquel on peut parler de vrai roman psychologique. Mais dans toute carrière artistique, il y a un point crucial où tout bascule dans un sens ou dans l'autre. Le point crucial intervient chez Laubreaux lorsqu'il publie un quatrième roman, *Le Corset noir*, roman si supérieur aux trois précédents qu'il se retrouve dans la sélection pour le prix Goncourt 1930, en même temps que Malraux pour *La Voix royale*.

Le Corset Noir, c'est le carcan à l'intérieur duquel macèrent les choses.

mauvaises, les préjugés religieux et parentaux, la méchanceté des hommes envers les femmes et la cruauté des lois. C'est tout cela qui empêchera l'héroïne, Andrée, fille de la Pampa, d'être libre et heureuse comme jadis sa grand mère, prisonnière du corset noir qui emprisonnait son corps. Le corset noir, instrument de torture hier est devenu aujourd'hui le symbole de la cruauté et des contraintes sociales. Pierre Ferrand, riche colon argentin, arrive au secours d'Andrée, cette tendre amie de jeunesse, fleur bleue mal mariée, ruinée et qui s'est réfugiée chez ses parents. Il ne pourra pas l'arracher à une famille rétrograde ni à ce vent mauvais qui souffle sur la bonne société déchue. Au terme du roman qui promène le lecteur de la Pampa à Montmartre et dans la province française, Andrée en mourra et, dans une fin très belle et émouvante, Pierre reviendra mais pour voir passer le convoi de celle qu'il aimait.

Le corset noir est un surprenant roman d'amour, d'humanisme et de férocité. On devine chez Laubreaux un féministe ouvert à la tendresse mais aussi, à travers la galerie de monstres qu'il fait défiler sous nos yeux, un fin connaisseur de la malignité. On a dit d'Hitler qu'il aurait été un homme charmant s'il s'était épanoui dans le domaine artistique et que, faute de mieux, il est devenu un monstre en politique. On pourrait en dire autant de Laubreaux. S'il avait réussi dans le domaine de la création littéraire, peut-être serait-il devenu un homme de qualité. Faute de mieux, il est devenu la terreur des artistes et l'un des plus sordides parangons de la collaboration. Tout se présentait pourtant à merveille. *Le Corset noir* faisait recette et les superlatifs émaillaient la presse : « chef d'œuvre, génial, aisance, densité, auteur de la meilleure lignée des romanciers français, nouveau Balzac, Flaubert, Mirbeau... » On le donnait lauréat du Goncourt 1930, les voix de Gaston Chérau et Lucien Descaves lui étant acquises.

Le 22 novembre 1930, *Aux Ecoutes* le présentait même comme le vainqueur, mais il perdit ses plumes au fil des scrutins et, au septième tour, se retrouva avec la seule voix d'Ajalbert. Au final, il fut coiffé au poteau par Henri Fauconnier dont le roman *Malaisie* décrocha la timbale. Mais il avait fait mieux que Malraux, éliminé dès le début. Le succès n'en restait pas moins foudroyant et l'on s'accordait à voir en Laubreaux « un talent puissant et profond qui honore les jeunes lettres françaises » (Jacques Chabannes, *Le carnet de La Semaine*, 21 novembre 1930) et un « romancier qui doit prendre la tête de sa génération » (Pierre Descaves, *L'Avenir*, 18 novembre). Bref, Laubreaux semblait bon pour le prochain Goncourt et, un jour peut-être, pour l'Académie française. C'était compté sans le grain de sable, hélas !

Trois mois plus tard, il confortait son image d'écrivain original et sympathique

en publiant un second livre de recettes culinaires intitulé *Essai sur la cuisine considérée à la fois comme un des Beaux-Arts et comme une volupté, en l'accompagnant de recettes choisies amoureusement ou inventées par l'auteur* « Si j'étais Dieu, déclare-t-il au cours d'une conférence de presse, je voudrais qu'on remplaçât les encensoirs par des casseroles car il n'est pas d'encens plus grisant que les vapeurs d'une bonne cuisine²⁶⁶. » Quelle classe ! Joindre à son talent d'écrivain l'image du bon vivant n'a jamais fait de mal à un romancier. Alin Laubreaux était alors considéré comme un homme délicieux et d'une exquise urbanité lorsque se produisit l'impensable.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans le landerneau littéraire. L'épisode du Goncourt avait fait connaître Laubreaux. Il attirait l'attention d'une famille de lettrés calédoniens, les Beaudoux, dont l'aïeul défunt Georges Beaudoux, était écrivain. Quelle ne fut l'étonnement de ses ayants-droit lorsqu'il constatèrent que *Yann le métis* reprenait mot pour mot l'un de ses romans, *Yan Barail*. Circonstance aggravante, Yan Barail avait été publié en 1927 sous forme de feuilleton dans un journal de Nouméa, *Le Messager de Nouvelle Calédonie*, dont le père d'Alin était propriétaire fondateur. Aussitôt, les ayants-droits (Georges Beaudoux étant mort entretemps) assignèrent avec succès le plagiaire en dommages-intérêts. Laubreaux fit appel et se précipita chez le plus grand avocat de Paris, Me Maurice Garçon, qui a raconté la scène dans son Journal :

Je n'ai fait que du bien à cet homme gras que l'alcool rend bouffi. Crevant de faim, il a été sorti d'affaires par Henri Béraud. Il a trahi son protecteur et publié des livres qui ne sont pas sans talent. Un de ses romans (*Yan-le-métis*, paru chez Albin Michel en 1928), connut une triste aventure. Il était copié ligne à ligne dans un roman paru jadis à Nouméa.

Un hasard voulut que l'auteur, Georges Beaudoux²⁶⁷, le sût et fit un procès que Laubreaux perdit en première instance. J'en fus chargé en appel. J'ai vu chez moi Laubreaux, humble et larmoyant, me parlant de sa pauvreté, de son honneur, me suppliant de le sauver²⁶⁸.

Me Garçon étudie le dossier et constate que le plagiat crève les yeux. Laubreaux imagine alors un coup fumant. Lorsque le dossier du plaignant parvient chez Me Garçon, il contacte sa secrétaire Paule pour lui proposer de le faire disparaître. Puis, redoublant de roublardise, il traite Beaudoux de plagiaire et, comme il le fit avec Béraud, soutient qu'il est bien l'auteur du texte, ayant lui-

même été le nègre de Beaudoux. Me Garçon lui faisant remarquer qu'il n'avait plus aucun droit sur un manuscrit vendu, il soutient que l'histoire de Yann étant une histoire vécue, elle appartient au domaine public. Mais nulle preuve n'étaye ces affirmations extravagantes. « J'ai fait ce que j'ai pu, dit Me Garçon, pour plaider ce procès implaidable et limiter au moins les risques. J'ai perdu. Il ne m'a jamais pardonné d'avoir tenté de lui venir gratuitement en aide. » Laubreaux cherchera en vain à faire avaler par le tribunal qu'il était le nègre et non le plagiaire de Beaudoux et que l'histoire de Yann appartenait au domaine public. La cour d'appel confirma les conclusions du tribunal de première instance et parla de contrefaçon et d'imitation frauduleuse²⁶⁹.

Après avoir brillé à l'Académie Goncourt, Laubreaux (qui se faisait appeler maintenant "Alain" Laubeaux) était un homme déchu. Il publia un cinquième roman qui passa totalement inaperçu. Son talent était peut-être sorti intact de l'affaire, mais ni les Dix ni les critiques n'apprécient qu'on les berne, même lorsqu'on a du talent. Il se tourna donc vers la critique littéraire où il se vengerait de ses déconvenues sur d'innocents auteurs.

Certaines de ses provocations défrayeront la chronique. La correction que lui inflige Jean Marais passera, nous l'avons vu, à la postérité. Moins drôle fut le différent qui l'opposa à Henri Bernstein. Le 8 février 1940, Alain Laubreaux était condamné à 500 francs d'amende et 11000 francs de dommages-intérêts pour avoir qualifié Bernstein de Juif et de corrupteur, injures qui, aux yeux de la Loi, constituaient avant l'Occupation une diffamation.

Réfugié aux Etats-Unis après la défaite, le dramaturge demanda à son avocat, Me Pierre Masse, de poursuivre l'action en justice. Malheureuse initiative ! La France étant devenue un Etat fasciste, ce fut le combat du pot de fer contre le pot de terre et l'affaire ne pouvait que se traduire par un festival antisémite, Me Pierre Masse étant juif.

Alain Laubreaux et *Je Suis Partout* comparaissent donc en justice, le 20 février 1941, devant la douzième chambre correctionnelle. Il est inutile de suivre les détails d'un procès qui ne pouvait tourner qu'au lynchage, sinon pour mesurer, à travers quelques citations, l'intensité de la haine qui divise désormais les Français. Le compte-rendu d'audience, rédigé par Henri Poulain et publié dans *Je Suis Partout* du 28 février 1941, résume de façon éloquente l'atmosphère qui régnait dans le prétoire :

Un avocat juif le représentait à la barre, Me Pierre Masse. Existe-t-il au Palais Juif plus insolent, plus prétentieux ? Avant l'audience, les larbins à sa dévotion

annonçaient que le cher maître serait féroce, qu'il écraserait l'adversaire. La publicité, bien sûr, n'a pas de secrets pour Israël, mais en entendant Pierre Masse, le public a pu voir que, depuis Jéricho, l'airain de la trompette judaïque s'est bougrement changée en gélatine. Le Juif Pierre Masse, l'éternel raté du bâtonnât, n'en est pas encore revenu.

Laubreaux, se montrera moins courageux à la Libération mais pour l'instant, on peut tout se permettre à l'ombre des baïonnettes allemandes. Il joue les zorros de prétoire en se présentant comme le bon aryen affrontant courageusement le petit juif en robe noire qui courbe l'échine. Col ouvert et nez au vent, il s'agite, plastronne, va de l'un à l'autre en bombant le torse. C'est le génie de la paix qui affronte Bernstein, génie de la guerre. Me Pierre Masse, placé en position d'infériorité, ne peut que lancer des arguments qui tombent à plat ou provoquent l'hilarité : « Je ne vais pas suivre l'accusé sur le terrain basement racial de ses articles ! » Le propos est accueilli par une volée de poncifs antisémites. Me Pierre Masse essaye-t-il de répondre, Laubreaux, lâchement, lui cloue le bec : « Je vois que Monsieur l'Avocat de M. Bernstein est hermétiquement fermé à cette forme du langage français qui s'appelle l'ironie. » En désespoir de cause, Me Pierre Masse, personnellement attaqué, en est réduit à prendre Alain Laubreaux à partie en faisant allusion à ses plagats. Dans pareil climat, Bernstein ne pouvait pas ne pas être débouté de sa plainte pour diffamation mais la cour retint tout de même contre Laubreaux le délit d'injure. Beaux succès, si l'on tient compte du contexte. Quelques mois plus tard, Me Pierre Masse mourra en déportation.

La tumultueuse carrière d'Alain Laubreaux se termine en beauté à la Comédie Française par une pantalonnade qu'on pourrait croire tirée du théâtre de Labiche mais dont il est l'auteur et le principal acteur. Elle se déroule non pas sur les planches mais dans les arrières boutiques de la collaboration. Elle commence avec la démission de Jean-Louis Vaudoyer, administrateur du Français, en mars 1944. Le motif en est grotesque. Pour les débuts de Raimu au Français dans *Le Bourgeois gentilhomme*, deux ministres de Pétain, Cathala et Bichelonne, retiennent des loges. La première étant une soirée de gala, le règlement exige que chacun paye sa place. Atteints dans leur dignité, les ministres refusent et se retrouvent bredouille. L'affaire devient alors une affaire d'Etat ! Appel au secours à Abel Bonnard, ministre de l'Education. Bonnard appelle Vaudoyer et lui envoie une bordée d'injures. Vaudoyer tient bon. Pas de place gratuite pour un gala ! Nouvelle claque de Bonnard à Vaudoyer qui lui adresse sa démission. Bonnard l'accepte dans une lettre encore plus insolente ²⁷⁰.

Voilà donc la Comédie française privée d'administrateur mais personne ne convoite le poste de peur de devoir, à la veille de la Libération, se compromettre avec l'occupant. Personne, sauf un : Alain Laubreaux. Précisément, son ami Georges Hilaire occupe alors le poste de directeur des Beaux-Arts où il espère se refaire une virginité qu'il avait perdue lorsqu'il était, sous Pierre Laval, secrétaire général du ministère de l'Intérieur. C'est lui qui nommait les préfets et se compromettait en leur donnant des consignes. Il avait, de plus, fait le pèlerinage de Nüremberg et Rebatet prétendait dans *Les Décombres* qu'il l'avait entendu chanter *l'Horst Wessel Lied*. Dans une atmosphère qui commence à sentir le roussi, la demande de Laubreaux l'embarrasse. Ou bien il l'appuie et se met à dos la Résistance et toute la Comédie française (sauf denis D'Ines, Balpétre et Mony Dalmès) ou alors il la rejette et se retrouve avec toute l'équipe de *Je suis Partout* contre lui²⁷¹. Quelle histoire !

Evidemment, la rumeur se répand et, soudain, le monde du théâtre s'embrase : Laubreaux est bien placé pour devenir administrateur. Or, depuis 1941, il fait la guerre à la Comédie française. Selon lui, on s'y occupe davantage de politique et d'intérêts claniques que d'art dramatique. Il écrivait dès août 1941 : « Tout acteur qui entre à la Comédie française dégénère. Tel est le cas de Jean-Louis Barrault qui ne cesse de décevoir depuis qu'il a rejoint le Français. Est-ce qu'il émanerait des planches de la Comédie un sortilège qui stérilise la jeunesse, l'originalité et le talent ?²⁷² »

Laubreaux était à ce jour l'homme qui répand la terreur dans les milieux de l'art. Allait-il le devenir au Français ? La résistance s'organise. On sollicite l'intervention d'Hilaire. Informé de la fronde, Abel Bonnard, grand ami de Laubreaux voit rouge, convoque les sociétaires et leur dit : « Vos petites histoires comptent peu en face des atrocités anglo-américaines (sic). J'ai su officiellement que vous avez envoyé une pétition. On ne me l'a pas faite parvenir, sachant ce qu'elle aurait provoqué ici. Je suis prêt à fermer la Comédie-Française. La séance est levée. » Marie Bell veut intervenir mais il l'arrête : « Vous n'êtes pas ici pour ouvrir la bouche. Taisez-vous. La séance est levée²⁷³. »

Les sociétaires consultent alors Me Garçon qui les appelle "mon demi quarteron de cabots". Ils décident de faire grève. Mais lorsqu'ils apprennent que cela leur coûterait 1000 francs par jour, ils y renoncent. Ils se demandent alors s'il ne vaudrait pas mieux donner leur démission. Me garçon le leur déconseille en faisant sagement valoir qu'« Abel Bonnard serait trop content de nommer un nouveau comité qui recevrait Laubreaux avec des fleurs et un orchestre »²⁷⁴.

Personne ne voulant occuper le poste vacant ni n'osant nommer Laubreaux, on tourne en rond jusqu'au mois de juillet où Jean Sarment est nommé nouvel administrateur, poste qu'il occupera un seul jour. C'est Pierre Dux qui, à la Libération, sera reçu au Français sous les applaudissements des sociétaires et des pensionnaires.

De sérieuses présomptions incitent à penser que Laubreaux aurait été responsable de la dénonciation, de la déportation et de la mort de Robert Desnos dont il avait fait son souffre douleur jusqu'au jour où, comme Jean Marais, le persécuté lui avait assené une admirable paire de gifles. Condamné à mort par contumace en 1947, Laubreaux se réfugia en Espagne où il mourra en 1968.

Luchaire et Laubreaux, en dépit de leur roublardise criminelle, étaient des nains au regard du roi des aventuriers : Jacques Bouly, comte de Lesdain.

Chapitre XIX

L'arnaqueur prodigieux :

Jacques Bouly, comte de Lesdain

Quel étrange personnage que cet homme. Tour à tour Diplomate, aventurier, globe-trotteur, espion, journaliste, dramaturge, organisateur d'expositions, conférencier, animateur radiophonique... Tel est Jacques Bouly, comte de Lesdain. Du désert de Gobi à sa condamnation à mort par contumace et à sa mort non confirmée en 1976 à l'âge de 96 ans, il emporte avec lui une part de mystère. Pourquoi s'évanouit-il sans laisser de traces deux jours avant la déclaration de guerre ? Pourquoi, de retour après l'armistice, Abetz eut-il une confiance aveugle en cet inconnu au point de lui verser d'énormes sommes d'argent ? Que cache son passé ? Et pourquoi, sans en avoir l'air, fit-il trembler Vichy ?

L'obscur passé de Bouly de Lesdain

La carrière de Jacques de Lesdain se présente sous les meilleurs auspices. À l'âge de vingt ans, il est nommé, après de brillantes études, attaché d'ambassade à Pékin. Puis, se sentant une âme de grand voyageur il devient globe-trotteur. Alors, venue du fond du désert de Gobi commence la longue saga de Jacques de Lesdain. Il parcourt l'Asie, glanant lors de son passage au Thibet une jeune Américaine qu'il épouse et lui donne deux filles (les trois femmes, vivant aux Etats-Unis pendant la Deuxième Guerre, condamneront ses idées). On le voit ensuite à la tête d'un ranch en Amérique du Sud. La guerre de 1914-1918 le trouve attaché à l'Amirauté britannique et correspondant de guerre du *Daily Chronicle*.

La guerre terminée, Changement de cap. Jacques de Lesdain se prend d'une soudaine affection pour l'Allemagne, fait de nombreux voyages à Berlin et y séjourne la plupart du temps après l'avènement d'Hitler au pouvoir. Bien qu'on ne lui connaisse aucun métier, il y mène une vie confortable. Divorcé de sa première femme, il épouse une Allemande d'Aix-la-Chapelle.

Lorsque la guerre éclate, il est à Paris où il travaille au *Matin*. Deux jours avant la déclaration de guerre il quitte brusquement son hôtel particulier du 129, boulevard Murat pour partir en Suisse. Et c'est le trou noir. Que fait-il en Suisse durant la drôle de guerre ? Mystère. Les *Mémoires* inédites de Robert de Beauplan indiquent qu'il serait passé en Allemagne. Selon des informations sérieuses publiées au lendemain de la Libération, ce serait lui le véritable "traître

de Stuttgart”, et non l’infortuné et falot Ferdonnet, docile speaker²⁷⁵. Voilà qui expliquerait l'évaporation intempestive du personnage l'avant-veille de la déclaration de guerre, l'incroyable sollicitude en sa faveur de l'ambassade d'Allemagne à Paris pendant l'Occupation qui, dès le début, lui fait une confiance aveugle alors qu'elle n'est pas sensée le connaître.

Dès le mois de septembre 1940, à peine rentré à Paris dans les fourgons du Reich, il reçoit des millions de marks pour mettre le Petit Palais en état de recevoir l'exposition *La franc-maçonnerie dévoilée* en passant par-dessus la tête de Bernard Faÿ nommé par Vichy délégué aux affaires maçonniques. Pourquoi accorder pareille marque de confiance à cet homme sans passé sinon pour le gratifier d'une importante mission secrète ? Ce faisant, il devient l'éminence grise des partisans d'une collaboration à outrance qui ne cessent d'aiguillonner Vichy jugé trop modéré.

Le picador du Reich

Dès l'entrée des Allemands à Paris, il déploie une activité inlassable et s'impose, par le chantage et grâce au soutien de l'occupant, comme rédacteur en chef de *L'Illustration*, au grand dam de la famille Bashet, propriétaire de l'hebdomadaire. Il reçoit pour mission de convaincre les Français de la nécessité d'une « collaboration européenne ». Il habite alors 14, rue Chalgrin, dans un appartement au loyer de 16000 francs (8200 euros) mensuels. La journaliste Simone Debreuilh le présente comme « une manière de vieux monsieur d'aspect correct. Le cheveu blanc, la moustache courte en brosse à dents ». Invariablement « housé de noir, il s'apparente par sa mise, à un chef de rayon de grand magasin²⁷⁶ ».

C'est avec une conviction qui tourne à l'acharnement qu'il s'acquitte de sa tâche en participant à l'action des ultra-collaborationnistes de Paris (Doriot, Déat, Alphonse de Châteaubriant) qui cherchent à pousser Vichy dans les derniers retranchements de la collaboration, y compris militaire. Tous les canons lourds de la presse parisienne étant pointés sur la cité thermale, Jacques de Lesdain, devenu picador du Reich, cherche à dominer le tumulte en faisant donner la charge par *l'Illustration*. En janvier 1941, le vénérable hebdomadaire s'en prend, dans une lettre ouverte, au maréchal Pétain lui-même. Le chef de l'Etat, ou du moins son entourage, paralyserait la Révolution Nationale en accumulant des mesures laissées sans suite et en ignorant délibérément "l'idée directrice nazie". C'est ainsi, dit-il, que « les Juifs et les maçons et les plus louches perturbateurs, habitués à comploter dans l'ombre » restent « plus ou moins libres de poursuivre

en sous main une lâche besogne. » Il soutient en même temps l'idée nazie d'espace vital.

Son activité journalistique ne se limite pas à sa gestion de *L'Illustration*. Jean-Paul Perrin recense 182 articles issus de sa plume en 4 ans d'occupation. Pour la seule année 1943, il en écrit 46 (son record). Ce ne sont pas des articulets mais des textes en pleine page, parfois sur 2 pages, alors que sévit la pénurie de papier. Bouly de Lesdain a un faible pour *La Gerbe*, d'Alphonse de Châteaubriant, où il n'hésite pas à jouer les mystiques hallucinés sous les titres : « Le Dieu que nous cherchons » (6 mars 1941), « Les âmes collectives » (14 octobre 1943). « Nous ne nous acheminons pas, écrit-il dans *La Gerbe* du 9 novembre 1943, vers la victoire de Churchill, de Roosevelt ou de Staline. À pas lents, pénibles, ensanglantés, nous montons vers le sommet qu'illumine déjà la victoire de l'homme ».

Le même mysticisme apparaît dans *L'Illustration*. Il y prêche, le 25 janvier 1941, « ses trois amours : celui de la divinité, celui de nous-mêmes et, source d'espoir, celui des autres hommes ». Il noue des liens d'étroite amitié avec l'halluciné Châteaubriant qu'il décrit comme « un homme charmant. Ecrivain très délicat, un peu vieille France ». On le retrouve au *Matin* de Bunau-Varilla; aux *Nouveaux Temps* de Jean Luchaire, à *Aujourd'hui* de Georges Suarez ou au *Cri du peuple* de Doriot qu'il trouve « trop communiste à son goût ». Il collabore même à l'élégant *Comoedia* et, dans les derniers temps de l'Occupation, il trempe sa plume dans les égouts pour *Au Pilon*, et fonde encore deux revues, *La France européenne* relayée par *Aspects*.

Sous l'égide du groupe Collaboration, il sillonne la France pour donner des conférences qui tournent toutes autour des thèmes éternels : *La jeunesse française*, *La France dans l'Europe*, *La Croisade contre le communisme*, *Le Mal juif*... Ses expositions et son théâtre restent les manifestations les plus curieuses de son militantisme. Bouly de Lesdain a organisé trois expositions mémorables sur *La Franc-maçonnerie dévoilée*, *La France européenne* et *La Vie nouvelle*. Il est aussi l'auteur d'une étrange pièce de théâtre : *Le don se soi-même*.

Maître d'œuvre d'expositions

12 octobre 1940. Inauguration par Fernand de Brinon de l'exposition « La Franc-Maçonnerie dévoilée » au Petit Palais. Elle a été organisée à l'initiative de Jacques de Lesdain. Dans ses *Mémoires*, il raconte la genèse de l'idée :

Lorsque j'appris que le Maréchal Pétain [...] allait prendre des mesures contre la maçonnerie, j'obtins la permission de visiter les deux loges principales, celle

du Grand Orient et celle de la grande loge de France. Ce que j'y découvris me confirma dans mon dessein d'exposer les chambres secrètes de réflexion avec leurs têtes de mort peintes sur les murs, les squelettes, les planches à bascule qui devaient procurer à l'impétrant la sensation de tomber dans le vide²⁷⁷.

L'idée reçoit un appui total de l'ambassade d'Allemagne. La terreur inspirée par l'omnipuissance de l'ordre est tellement ancrée dans les mentalités qu'on a prévu, à la demande de Jacques de Lesdain, de mettre à l'ombre une cinquantaine d'otages, choisis parmi les dignitaires de la franc-maçonnerie, qui seront fusillés s'il arrivait malheur à l'exposition. Tout se présente donc pour le mieux lorsque survient un obstacle inattendu en la personne de Bernard Faÿ, fadasse spécialiste de la question nommé par Pétain délégué aux questions franc-maçonnes. La querelle de compétence est réglée à l'amiable lorsque Jacques de Lesdain accepte la présence à ses côtés d'un certain Marquès-Rivière, collaborateur de Bernard Faÿ et futur auteur du film crapuleux *Forces occultes*.

L'exposition fut un succès. Elle reçut 100000 visiteurs en octobre et novembre 1940 et jusqu'à 900000 selon certains journaux. Après sa clôture, elle se transporta à Nancy, Bordeaux, Rouen, avant d'être présentée à Berlin en 1942. Elle répand toutefois des idées fausses comme l'affirmation selon laquelle la maçonnerie, d'origine hébraïque, remonte à la nuit des temps. Elle est « à Israël ce que la monture est au cavalier », proclame de Lesdain. La preuve : 126 lévy étaient inscrits au Grand Orient de France, rue Cadet. Or, la franc-maçonnerie n'a rien à voir avec le judaïsme. Et puis, cette exposition n'a ni queue ni tête.

Dans son *Journal des années de guerre*, Me Maurice Garçon note à la date du 13 octobre 1940 : « Montée dans l'urgence, l'exposition dégage une impression de bric-à-brac tour à tour macabre, amusant et pittoresque. Insignes, mobilier et instruments cultuels foisonnent sans la moindre explication. On y confond le rite écossais avec le Grand Orient et les martinistes.... »

Mais il s'agit surtout de frapper les imaginations. Quand on fait de la propagande, on n'y regarde pas de si près ! De ce point de vue, l'exposition est réussie. Les visiteurs s'esclaffent devant les insignes, cravates, tabliers, épées flamboyantes et même squelettes que les adeptes utilisent dans leurs cérémonies. « Je songeais, poursuit Me Garçon en parcourant les salles, à ce que serait une exposition organisée par les Papous de Polynésie qui auraient pu saisir et emporter le trésor de Notre-Dame. »

Me Garçon, qui s'intéressait à l'occultisme et à l'ésotérisme, reste hostile à la franc-maçonnerie, comme la plupart des Français : « Il est évident, écrit-il, que,

depuis soixante ans, la maçonnerie est devenue une entreprise assez malpropre de artisanat politique. On y cultivait l'art de se distribuer les places et les prébendes, on y travaillait à faire triompher des doctrines qui ont eu le malheur de faire faillite²⁷⁸. »

Cette exposition, et c'est là le plus grave, est aussi un organe de délation. Parmi les documents raflés dans les loges figurent les annuaires par ordre alphabétique des membres de la franc-maçonnerie que de Lesdain a mis à la disposition du public. On les consulte librement et comme qui cherche trouve, on découvre horrifié que tel voisin ou tel collègue de bureau est franc-maçon. Des parents d'élèves s'aperçoivent, non sans angoisse, que leurs enfants seraient sous la coupe des loges. Robert de Beauplan, collègue de de Lesdain à *L'Illustration*, note la présence de certains noms qui lui sont familiers : anciens camarades de lycée, écrivains, fonctionnaires, directeurs de théâtre... Aussitôt, on comprend la rapidité de leur ascension. Dès lors, la suspicion se répand partout.

Jacques de Lesdain est le maître d'œuvre de deux autres expositions organisées, à la demande des Allemands, non plus au Petit mais au Grand Palais. Sa deuxième exposition, *La France européenne*, ouverte du 31 mai au 31 octobre 1941, a été entièrement financée par l'ambassade d'Allemagne. En l'espace de 5 mois, elle attirera 600000 visiteurs.

Le Grand Palais, qui servait de garage pour l'armée allemande ayant été vidé de ses 1200 camions, c'est une fourmilière humaine qui prend possession des lieux : surgissent de la dalle une ferme modèle, une multitude de panneaux et de dioramas, un théâtre de 1400 places et un restaurant de luxe. L'ensemble est dominé par deux immenses cartes d'une superficie de 1250 mètres carrés. L'une nous montre l'Europe actuelle hérissée de frontières, de postes de police et de barrières douanières, l'autre une Europe sans frontières et zébrée d'autostrades. La construction du théâtre a tenu du prodige. Dans ses *Mémoires*, Jacques de Lesdain écrit : « Je me demande encore aujourd'hui comment le théâtre fut construit, installé, éclairé, décoré [...] en 49 jours exactement²⁷⁹. » Arrive le grand jour.

31 mai 1941. Il est exactement 17 heures. La musique de la Garde Républicaine entonne *l'Air des Trompettes d'Aïda*. Nous sommes à l'entrée du grand Palais. Le cortège des officiels s'ébranle. On y distingue en tête Jacques de Lesdain, commissaire général à l'Exposition et le général Von Stülpnagel, Militärbefehlshaber en France ; M. Quirin, consul général à l'ambassade d'Allemagne, et leur suite; MM. de Brinon, ambassadeur ; Scapini, ambassadeur,

et Pierre Laval. Qu'est-on venu voir ? Les dernières merveilles de l'armement du Reich ? Une rétrospective des prodiges accomplis par la Wehrmacht depuis le début de la guerre ? Rien de cela.

C'est la France qui est à l'honneur dans le cadre de l'Exposition de *La France européenne*. Alors, l'auguste aréopage découvre émerveillé les richesses du pays : des poules de race Faverolles avec leurs poussins de huit jours venus de Gambais; des canards de race rouennaise; une famille paysanne des Ardennes, les Rignoletts ; une vingtaine de brebis, moutons et agneaux du domaine de Villarceaux, près de Magny-en-Vexin; une truie et ses neufs petits, nés de deux jours, et huit porcelets de deux mois; un étalon magnifique, une jument et son poulain provenant des haras de Maureverti...

Chemin faisant, Jacques de Lesdain sert de guide au général Militaerbefehlshaber Von Stülpnagel qui approuve gravement. Que lui dit-il ?

Cet étalon, nommé Chicotes, est le fils de Timon un cheval sept fois primé. Nous nous sommes heurtés à des difficultés incroyables. Songez, mon général, qu'il faut près de 500 kilos de fourrage vert par jour pour nourrir rien que les bovidés. Il a fallu faire venir des dizaines de paysans des campagnes pour l'entretien de la ferme modèle. Il y a, pardessus cela, le labeur des ouvriers de France. Ils toucheront demain un supplément de 8 jours de congés payés.

Le général, passionné par cette démonstration de puissance agricole, est alors invité à serrer la main des ouvriers les plus âgés pendant qu'un ensemble vocal en costumes paysans entonne l'*Hymne de la France Européenne* composé pour la circonstance et accompagné par un orchestre qui, l'instant d'avant, interprétait la marche de Tannhäuser. Après quoi on passe aux choses sérieuses, les officiels étant invités au restaurant du Grand Palais où un lunch et une coupe de champagne les attendent²⁸⁰.

C'est pour complaire à l'Occupant que Jacques de Lesdain a organisé cette exposition. Laval, qui a toujours cru que, grâce à lui, la France deviendrait la partenaire privilégiée du Reich dans l'Europe nouvelle, était du cortège officiel. Il ne semble pas avoir compris la signification de l'entreprise : la France, dans l'esprit de l'occupant, devra devenir un pays agricole et le grenier de l'Allemagne. Mais l'exposition repose sur une autre grugerie. Pendant plusieurs semaines, des milliers de Parisiens vont défiler devant des bovins du Charolais ou des moutons des Causses alors que leur ration de viande est réduite à 150 grammes et jusqu'à 90 grammes par semaine.

Dans les jours qui suivent, de Lesdain organise par voie de presse une campagne de sensibilisation à l'agriculture afin de favoriser les retours à la terre si chers au Maréchal. Et cette campagne, agrémentée de petites histoires, est d'une délicieuse naïveté. C'est, par exemple, une belle histoire en forme de conte de fées qui nous est contée par Roger Grison journaliste au *Petit Parisien*. Elle a beaucoup plu au Maréchal Pétain qui aimait à se la faire lire et relire. Écoutons : il était une fois « une étudiante parisienne, jolie brune de 18 ans » qui avait été élevée à la campagne. En visitant la ferme modèle, elle retrouve les images de son enfance. « Rentrée chez elle, elle confie à ses parents son désir de faire son apprentissage de fermière au Grand-Palais. » Lettre de son père à M. Baibant, commissaire à l'agriculture de l'exposition. Demande agréée. La jeune et belle étudiante deviendra fille de ferme grâce à ce gros coup de piston. « Et voilà comment, conclut Roger Grison, depuis deux mois une étudiante parisienne quitte les bancs de la faculté pour s'initier au métier de fermière. Elle y a appris à traire une vache, elle s'est initiée aux travaux de la laiterie et à l'entretien du bétail comme à celui des volailles qui n'a plus guère de secrets pour elle en attendant de compléter ses connaissances dans une vraie ferme afin de pouvoir être un jour digne du beau nom de paysanne²⁸¹. » Cette campagne de sensibilisation à la terre intervient au moment où l'on discute à Vichy des modalités d'instauration du travail obligatoire des enfants à la campagne durant les vacances d'été, opération qui fera de la terre un repoussoir pour la plupart d'entre eux.

Du 6 avril au 31 octobre 1942, c'est une troisième exposition qui se tient au Grand Palais : *La Vie nouvelle*. Jacques de Lesdain en est de nouveau commissaire général. La France européenne était un rêve. Elle nous présentait une Europe idyllique baignant dans l'opulence agricole apportée par le Reich. *La vie nouvelle* nous présente cette même Europe, mais en gestation. On a donc maladroitement attelé la charrue avant les boeufs. Les grandes lignes directrices de *La Vie Nouvelle* nous plonge dans le cauchemar.

La « Vie nouvelle » est en effet consacrée, selon Jacques de Lesdain, à une « propagande sociale, mettant en valeur certains principes du national-socialisme ». Il s'agit, pour les Français, de comprendre la nécessité de se plier aux consignes du Reich avant d'accéder à la vie nouvelle offerte par la France Européenne. C'est donc, diorama et panneaux à l'appui, la version négative de la précédente exposition. Sont à l'ordre du jour la gestion de la pénurie, les ersatz, le recyclage. La France doit s'appuyer sur la nécessaire collaboration qui passe

par le développement du volontariat des travailleurs français en Allemagne et la Croisade antibolchévique, notamment par son fer de lance, la Légion des volontaires français.

La Vie Nouvelle ne fera pas recette. La presse collaborationniste, seule, fera couler l'encens. Pour faire gonfler le nombre des entrées, on organise des visites guidées pour enfants des écoles. Ils s'y rendent, en rang par deux et traînant les pieds, mais en reviennent dégoûtés de cette « vie nouvelle » qui les envoie bosser en Allemagne ou mourir sur le front de l'Est. Le nombre des entrées s'élèvera à 300000 au lieu du double pour La France européenne.

Le don de soi-même

Porté par le retentissement de ses expositions, par la faveur des Allemands et des collaborationnistes, Jacques de Lesdain pense que le temps est venu pour lui de passer à la postérité grâce à son talent de dramaturge. Bien sûr, dans son esprit, il ne s'agit pas de faire du Bernstein ou du Cocteau. Il se sentirait plutôt en communion de pensée avec Victor Hugo ou Byron, et plus encore s'il se peut. C'est ainsi qu'il conçoit une fresque torrentielle dont le lyrisme et la portée spirituelle devraient faire planer son génie sur les hautes sphères de la création artistique. Son point de départ repose sur le noble propos du Maréchal : « Je fais don de ma personne à la France », d'où le titre de la pièce : *Le don de soi-même*.

L'histoire de sa genèse est délicieuse. Écoutons Jacques de Lesdain :

En 1942, je fus invité à une réception de gala à l'Ambassade d'Allemagne [...] La conversation tomba sur la décadence morale des Français, incapables de sentiments élevés [...]. Alors Abetz me dit : « Démontrez nous ce que vous dites. Faites jouer une pièce spiritualiste et vous êtes dispensé de la censure allemande » [...]. J'acceptai [...] Après dix jours, commencèrent les répétitions du *Don de soi-même*.

Dix jours pour une pièce d'une durée de 4 à 6 heures. Jacques de Lesdain serait-il un génie ? Pas tout à fait. Il a puisé sans vergogne dans les manuels scolaires... et encore. La première version de ce travail de compilation brosse l'histoire de l'humanité en 20 tableaux. Chaque tableau a son héros qui a fait don de sa personne à l'humanité ou à la France. Il y déclame le récit soporifique de son sacrifice avec une onction d'homme politique en campagne électorale. Tout commence avec le sacrifice de Socrate et se poursuit avec le message pacifiste de Jésus. Il est suivi par un Charlemagne européen à la barbe soyeuse. L'inévitable Jeanne d'Arc, ravissante et frêle créature dans une robe d'organdi

bleu ciel, vous assèche les glandes lacrymales avec sa péroration anglophobe. De Napoléon se dégage une énergie farouche. S'ensuit le sacrifice du Maréchal Pétain. Enfin, au sommet de la pyramide ; apparaît Adolf Hitler, reconnaissant pour sienne la morale de Jésus. Le Führer parle avec tant de douceur que l'auditoire bouleversé se croise pour l'ordre nouveau. À quoi se mêle la voix du soldat inconnu venue là on ne sait trop comment.

L'épopée est ponctuée d'interludes symphoniques. Et pas n'importe lesquels. Pour la grande cause, on a battu le rappel de Bach, Beethoven, César Franck, Gabriel Fauré, Maurice Ravel. Ils sont servis par un chœur composé de 75 exécutants sous la direction de E. Mignan, grand prix de Rome. L'orchestre de 50 instrumentistes est dirigé par G. Cloez. Décidément, l'ambassade d'Allemagne n'a rien à refuser à Jacques de Lesdain. Mais les metteurs en scène Bravard et Dubois vacillent à la vue du pyramidal scénario qui leur tombe dessus. Il faudra donc réduire le nombre des tableaux de 20 à 6.

La première a lieu au théâtre du Grand-Palais, le 23 juin 1942 dans le cadre de l'exposition *La vie nouvelle*. Et ce soir-là, se prenant pour l'un des personnages de sa pièce, sinon pour Dieu le père, Bouly de Lesdain monte sur scène juste avant le lever du rideau et dit :

De même qu'en contemplant une chaîne de montagnes nous retenons plus facilement les noms des sommets les plus grandioses, de même il apparaît en parcourant l'histoire de l'humanité que quelques faits frappants expriment avec plus de force cette idée selon laquelle, pour parvenir à la plénitude de son développement moral, l'homme devrait apprendre à transformer le culte de sa personne en un don de soi-même.

Après quoi, il cède la parole à Jésus. Dans ses *Mémoires*, Jacques de Lesdain précise avec modestie : « J'ai composé et fait jouer une pièce, *Le don de soi-même*, où je me suis efforcé de remonter le courant contre la platitude générale en faisant appel aux grands sentiments » et dans *La France socialiste* du 20 juin, il en rajoute avec une sublime éloquence : « Ce que j'ai voulu, c'est montrer que l'amour est autre chose que ce qu'en a souvent montré le théâtre de boulevard... »

Et c'est en ces termes que la presse collaborationniste présentera la pièce : originalité, beauté du sacrifice, émotion, haute spiritualité... Mais il faut croire qu'on avait de sérieux doutes quant à son pouvoir de séduction puisqu'on distribua sans compter les invitations et les places à prix réduits dans les entreprises et les collectivités. Selon Jacques de Lesdain, *Le Don de soi-même*

atteignit la centième et resta à l'affiche quatre mois durant. Selon Jean Quéval, il n'y eu que trois représentations jusqu'à son interdiction immédiate sur intervention de Rosenberg, idéologue du nazisme, qui jugea intolérable que le rideau se levât en majesté sur le juif Jésus pour retomber en apothéose sur l'aryen Hitler.

Dernières ruades

Jacques de Lesdain a tiré un profit matériel substantiel de son zèle collaborationniste. Outre ses articles grassement rémunérés, il a empoché une partie de l'argent versé par l'ambassade d'Allemagne au titre du financement de ses expositions. À quoi s'ajoutent les largesses personnelles de l'ambassade : 2,5 millions de francs pour la seule années 1942 (800000 euros). Mais tout à une fin.

À l'automne 1943, les collaborationnistes ne doutent plus de la défaite allemande mais tous restent discrets par crainte d'incommoder leurs maîtres. Tous sauf un : Drieu la Rochelle. Dans *L'Illustration* d'avril 1944 Jacques de Lesdain l'invite à modérer son noir pessimisme. « Pauvre Europe ! » s'exclame Drieu, « tu t'en vas aux quatre vents de ton désastre : vent asiatique, vent slave, vent juif, vent américain ! Si tu ne le sais pas, tu seras morte que tu ne le sauras pas. Car tu n'as pas de conscience en toi, ou tu as perdu cette conscience²⁸². » Cette prose révolue à ce point Jacques de Lesdain qu'il se demande, non sans prescience, s'il ne serait pas plus raisonnable pour Drieu de quitter volontairement une existence désormais qui lui pèse.

Après avoir été reconnu par le Allemands comme l'un des collaborateurs les plus appréciés, Bouly de Lesdain, pro nazi de choc, commence à s'ennuyer en 1944. Fini le temps des grandes expositions, des pièces de théâtre et de l'activisme journalistique. On vit dans l'attente anxieuse du débarquement et rien d'autre ne compte. Alors, ne sachant plus comment se changer les idées, il s'en prend aux juifs avec une virulence spectaculaire. Surtout, l'extravagante idée lui vient, quelques semaines avant le débarquement, alors que tous les hommes de mauvaise conscience sont à la recherche de juifs à protéger, de briguer le poste horrible de Commissaire aux Affaires Juives en remplacement du fêlard à monocle et ivrogne invétéré Darquier de Pellepoix. Dès le 12 décembre 1943, il se fait remarquer salle Pleyel en appelant à « mettre au point la question juive ».

Mais c'est le 22 janvier 1944 qu'il déclenche le coup de théâtre qu'il mijote de longue date. Au cours d'une grande conférence antijuive organisée par le Parti Populaire Français à la salle Wagram, il prend la parole juste après le Commandant Demessine, président de séance, et Maurice-Yvan Sicard (futur

Saint-Paulien en littérature), auteur de *Juifs, je vous hais*, qui en appelle à une « dératization », tout en souhaitant que les juifs servent d'otages²⁸³.

Jacques Bouly de Lesdain fait alors éclater sa bombe. Il s'en prend à Laval avant d'accuser Darquier de Pellepoix, dans un exposé de plus d'une heure, de mettre sa fonction au service des « grands Israélites ». L'accusation n'est pas tout à fait fautive, Darquier ayant monnayé la vie de plusieurs Juifs allemands et autrichiens réfugiés en France.

Scandale ! Empoignade ! Car Darquier a des amis dans la salle qui clouent le bec de l'impudent. Sur quoi le président de séance préfère clore le débat "dans la sérénité". Tout heureux, Darquier, prétextant son honneur bafoué, en profite pour donner sa démission de ce poste devenu encombrant. Personne ne voulant lui succéder sur le trône de l'antijudaïsme, sauf Bouly de Lesdain disqualifié d'emblée après son éclat, on y fourre, sur intervention de Laval, un certain Paty de Clam, fils du colonel de sinistre mémoire depuis le temps de l'affaire Dreyfus. C'est un demeuré féru de spiritisme et perclus de microbes intestinaux qui ne lui permettent pas de rester plus de dix minutes en place.

Malgré ce crash, Jacques Bouly de Lesdain persiste et signe avec l'acharnement d'un fauve blessé et se déchaîne plus que jamais contre les juifs, comme s'il les tenait pour responsables de son échec à la candidature de commissaire aux questions juives. Le 24 janvier 1944, se croyant revenu au bon temps de 1942, il publie dans *Paris-Soir* un sévère réquisitoire contre les juifs et un panel de sanctions à mettre en œuvre. Le 18 février, Il développe au Cercle aryen son point de vue sur « les solutions pratiques à la question juive ».

Le 5 juillet 1944, un mois après le débarquement des Alliés en Normandie et une semaine après l'assassinat de Philippe Henriot, son nom figure en bonne place parmi les signataires de « la déclaration commune sur la situation politique » qui constituent le dernier carré des obsédés de la collaboration. Ils s'adressent aux autorités allemandes et réclament la mort contre les actions « terroristes » et une véritable mise au pas du gouvernement de Vichy dont ils demandent le retour à Paris. « C'est seulement à ce prix, dit la pétition, que l'Etat français reprendra figure (et) que le Reich retrouvera à ses côtés une France capable de parcourir avec lui la dernière partie du chemin qui mène à la victoire de l'Europe. » Ce document n'aura d'autre utilité que de servir de pièce à charge contre les signataires durant les procès de l'épuration. Tous reçurent alors par la poste un grand nombre de petits cercueils, ce qui fit dire à Bouly de Lesdain (qui en totalisait à lui seul une dizaine) qu'on les enterrerait en pièces détachées. Après quoi, ils se retrouvèrent sans illusion au cercle aryen pour le

« banquet des fusillés en herbe » organisé par Bouly de Lesdain et Georges Oltramare dans un moment de grande lucidité²⁸⁴.

C'est sur cette heureuse prestation que se termine la carrière collaborationniste de Jacques Bouly de Lesdain. Le 13 août, sans prévenir personne, après avoir vendu clandestinement ses meubles mais non sans laisser quelques dettes et avoir vidé la caisse du restaurant de la France européenne, qu'il monte discrètement à bord d'une automobile qui le conduira à Baden-Baden, étape obligée avant la principauté de Sigmaringen.

Ce que l'on sait de l'exil de Jacques de Lesdain repose sur le récit qu'il en fait dans ses *Mémoires* et sur sa correspondance avec son fils Renaud Bouly de Lesdain jusqu'en 1976, date, sinon de sa mort, du moins de son étrange disparition. Rien n'y est certain, mais tout y est vraisemblable. Il faudrait, pour en savoir plus, fouiller les archives du Quai d'Orsay et du Vatican. Cet exil commence à Sigmaringen. En 1948, pressé par le besoin, il vend à *Samedi-Soir* le récit de son séjour dans ce château perdu. Il est publié dans la livraison du 21 août 1948 sous le titre "La cour de roi Petaud". Il recoupe dans ses grandes lignes les témoignages connexes sur le panier à crabes où s'entredéchirent les figures marquantes de la défunte collaboration : Déat, Doriot, de Brinon, Luchaire... Dans cet univers dégénéré qui prétend incarner la "vraie France", il crée, sous le contrôle de Fernand de Brinon, un poste émetteur appelé *Radio-Patrie* ! Et, du sol allemand, chaque soir, il dénonce, sur le mode lyrique, le « jeu impérialiste des Anglo-Saxons » avant de terminer par une exhortation pathétique aux « Français soucieux de garder une patrie... qu'il ne conserveraient que dans une Europe nouvelle ! »

Mais le gouvernement "légal" de de Brinon est contesté par les partisans de Jacques Doriot installés à Mainau. Contre *La France*, journal fondé par Luchaire, les putschistes de Doriot lancent le *Petit Parisien*. Contre la radio de Sigmaringen, qui se veut officielle, Doriot crée son propre émetteur et tous s'amusent à se brouiller. Cette comédie se termine par la mort mystérieuse de Doriot dont la voiture est mitraillée par un avion non identifié. Il est possible que les Allemands aient souhaité éliminer ce trublion au profit de Fernand de Brinon tout de même plus présentable.

Après cette pantalonnade, Jacques de Lesdain pérégrine dans le Haut Adige. En 1947, on le retrouve à Rome où il commence la rédaction de ses *Mémoires*. Faisant l'objet d'un mandat d'arrêt, il sollicite et obtient l'asile politique de l'Italie. Mais il se retrouve dans le besoin car l'argent français qu'il a détourné à si grand peine, volé dans les caisses du restaurant ou touché d'Abetz à grands coups

de bakchichs est démonétisé. Il se retrouve alors avec des millions de francs qui ne valent plus que leur pesant de papier. Il faut vendre bijoux, fourrures et objets de valeur. Jacques de Lesdain raconte même avoir donné des leçons de français et de littérature : « Existence bien précaire, mais existence quand même », note-t-il avec philosophie dans ses *Mémoires*.

Il prétend avoir été contacté à cette période par les Soviétiques intéressés par ses talents de propagandiste mais il aurait refusé. Il est finalement recruté par l'ambassade de France au Vatican où il aurait rédigé des rapports hebdomadaires à l'adresse du Quai d'Orsay. Sa position est d'autant plus paradoxale qu'il est au même moment condamné à mort par contumace par le tribunal judiciaire de Paris pour intelligence avec l'ennemi. En 1958, le retour de de Gaulle aux affaires met fin à ses fonctions au Vatican. De 1961 à 1968, il travaille comme traducteur à *l'Osservatore romano*, organe du Vatican. Son fils Renaud Bouly de Lesdain cesse sans raison d'avoir de ses nouvelles en 1976. Est-il mort ? C'est très possible car il avait alors 96 ans. Mais personne ne sait ni où ni comment et nul ne connaît l'emplacement de sa sépulture. L'homme qui fit tant de vacarme dans la période la plus troublée de notre histoire s'est soudain évaporé dans le silence de l'éternité avec la discrétion d'un homme de bonne compagnie.

D'autres arnaqueurs de grand style investissent la médecine et les sciences de l'homme. Ils y sèment une confusion qui tourne à l'aliénation mentale.

Chapitre XX

La science dévoyée :

Montandon, Bernardini, Labroue

L'antisémitisme étant devenu une affaire d'Etat, il convient de le doter de fondements scientifiques et juridiques. Sous le régime de Vichy, il devient donc source d'arnaques et de profit pour des kyrielles d'arrivistes qui y voient l'occasion de se faire connaître et reconnaître dans de nouvelles disciplines comme la raciologie, l'onosmatique ou l'histoire « scientifique » de la peste juive. Du creuset de la collaboration surgissent des savants ratés qui partent à l'assaut de chaires fictives, s'investissent de spécialités imaginaires et dispensent un savoir opaque.

À la pointe du progrès, ou de la régression, l'ethno-racisme occupe une place prestigieuse. Certes, le rôle joué par les très rares ethno-raciologues français des années 1930-1940 n'est en rien comparable à celui des raciologues allemands au service du nazisme, mais par la grâce d'un certain George Montandon, il va se frayer en France un chemin entre délires et persécutions. D'autres arnaqueurs vont s'ouvrir une brèche dans le filon antisémite. Les Pr Armand albertini, onosmate de circonstance et Henri Labroue, historien de l'antisémitisme, resteront comme les arnaqueurs « scientifiques » les plus célèbres de la période.

George-Alexis Montandon, savant d'avenir²⁸⁵

Dans le prologue à son film *Monsieur Klein*, Louis Malle a mis en scène un savant en blouse blanche à l'apparence irréprochable opérant des relevés anthropométriques sur une malheureuse femme terrorisée. La scène se déroule sous l'Occupation dans un laboratoire parfaitement tenu relevant du CGQG (Commissariat Général aux Questions Juives). L'opération est un examen ethno-racial dont dépend la vie ou la mort de la patiente. Les honoraires lui coûteront 400 francs, mais pour avoir une chance de survie, il faudra payer bien plus.

Cet homme en blouse blanche est le docteur George Montandon, grand patron de l'ethnoraciologie de la France de Vichy. C'est lui qui, interrogé par George Oltramare (alias Dieudonné ou Soral), déclarera en 1942 sur les antennes de Radio-Paris à l'émission « Les juifs contre la France », que « si les juifs avaient la peau bleue il n'aurait pas été nécessaire de leur imposer le port de l'étoile jaune. »

Dans ce monde faisandé, le docteur George Montandon fait figure de pontife.

Vers 1930, une nouvelle science fait son apparition en Europe : La raciologie. Elle a peu d'audience en France jusqu'au jour où cet homme, ethnologue et docteur en médecine suisse de 60 ans ayant acquis la nationalité française en 1936, fait paraître un livre ouvertement raciste, *L'Ethnie juive*.

Après avoir fréquenté toutes les facultés d'Europe et dirigé une expédition ethnologique en Ethiopie, Montandon exerce la médecine en Suisse. En 1919, il publie *Généalogie des instruments de musique* et *Les Cycles de civilisation*, deux livres qui semblent augurer d'une carrière éclectique à mille lieux de la littérature criminelle qui le stigmatisera à vie. Il mène aussi une carrière politique qui commence à l'ombre du communisme. En 1923, il reçoit même des services secrets russes une subvention mensuelle de 5 000 francs suisses destinés à la propagande en faveur de l'Union soviétique.

Jusqu'en 1927, il travaille au laboratoire d'anthropologie du Muséum national d'histoire naturelle de Paris, où il est le collègue de Paul Rivet, passionnément attaché aux valeurs républicaines et futur grand résistant. Entre Rivet et Montandon le torchon brûle pour des questions de préséance. Montandon est si furieux qu'il en vient à commettre une première faute professionnelle qui suffirait à le disqualifier à tout jamais. De rage, il oriente ses idées scientifiques dans le sens contraire de celles de Rivet. Alors que l'ethnologie de Rivet repousse toute théorie raciste, celle de Montandon va s'orienter vers le racisme. Sous l'Occupation, Louis-Ferdinand Céline racontera que Montandon était pris de « bouffées de haine » lorsqu'il parlait de « la crapule » Paul Rivet : « Transi, soudain [...] il lui vient du rose aux joues blafardes lorsqu'il parle de Rivet et de Serpeille de Gobineau²⁸⁶ ».

En 1931, Montandon entre à l'Ecole d'anthropologie de Paris et publie *La Race* où il distingue la notion d'*ethnie*, groupement à caractère culturel de *la race*, ensemble de caractères purement somatiques. À ce niveau, Montandon occupe encore une place honorable dans la communauté scientifique. Certes, il soutient l'inégalité mentale des diverses races et fait planer sur son livre un fumet d'antisémitisme, mais c'est une tendance si courante depuis la fin du XIXe siècle qu'elle passe inaperçue. Un an plus tard il publie *Ethnie française* et le voilà professeur titulaire de la chaire d'ethnologie à l'école d'anthropologie de Paris.

Soudain, l'orage se déchaîne. En août 1935, Paul Rivet est chargé de la création du futur musée de l'Homme, qui est inauguré en mai 1937, et du premier grand musée du folklore en France : le musée national des Arts et Traditions Populaires. Montandon, attribue faussement cette promotion au gouvernement de Front populaire du juif Blum qui est pourtant formé un an plus

tard. Peu importe ! C'est plus qu'il n'en faut pour que se déchaîne le syndrome de Soral. Il voit des Paul Rivet entouré de juifs partout. Or, 1937-1938 est une date charnière dans la montée de l'antisémitisme littéraire en France. Marcel Jouhandeau publie *Péril juif*, Céline *Bagatelles pour un massacre*. Suivent, on l'a vu, *Pleins pouvoirs* (Giraudoux), *Vers un racisme à la française* (Gonthier) et *L'Ecole des cadavres* (Céline). À l'inverse, Rivet fonde la revue *Races et Racisme* qui prend le contre-pied des doctrines racistes qui submergent l'ethnologie allemande.

Mais Montandon jubile. La vague antisémite, qui lui permet de régler ses comptes, devient aussi une bonne affaire et une nouvelle filière d'orientation « scientifique ». L'homme a trouvé sa voie. Il sera le chef de file de l'antisémitisme ethno racial scientifique en France, spécialité d'avenir. La montée du nazisme le fascine. Une de ses remarques résume le personnage. Le 26 avril 1940, au journal *La Lumière*, qui le décrivait comme « un apôtre du racisme hitlérien », il répond : « prétendre à ce propos que j'obéis à des suggestions hitlériennes est un non-sens. C'est plutôt Hitler qui s'est saisi des miennes, les réalisant en pleine guerre²⁸⁷ . »

Chirurgie inesthétique pour belles juives

La « question juive » est alors au cœur des débats. L'expression « question juive » ou « Problème juif » est d'ailleurs impropre puisqu'elle désigne un problème qui n'existe pas. Il serait plus juste de parler de la « question antisémite » ou du « problème antisémite » qui lui, est bien réel. Pour résoudre son problème et celui des antisémites, Montandon songe à la création d'un ghetto en Palestine alors que les Allemands le voudraient à Madagascar. Il s'élève contre *l'Action française* qui milite pour un antisémitisme d'Etat, seul digne d'un Etat civilisé, alors qu'il appelle de ses vœux un antisémitisme racial, l'antisémitisme "à la française" conduisant au pogrome²⁸⁸ . Au cours de ses conférences et dans sa correspondance, Montandon développe d'autres idées effarantes : Les Juifs enfreignant la politique de « préservation » (interdiction de rapports avec les aryens) risqueraient la peine de mort ou la castration et, « en ce qui concerne les femmes [...] la répression consisterait à les défigurer en leur coupant l'extrémité nasale, car il n'est rien qui enlaidisse davantage que l'ablation de l'extrémité du nez ».

Montandon semble avoir été perturbé jusqu'à l'aliénation par la beauté des vedettes Mae West ou Marianne Oswald, trouvant sans doute alarmant que des juives puissent avoir un aussi joli visage, ce qui les rend d'autant plus

dangereuses. En 1942, il propose donc d'étendre le traitement de la "circoncision nasale" (sic) aux actrices juives en expliquant dans sa correspondance qu'il existe une façon élégante de refouler les belles juives dans leur terrier natif. Dès le mois d'août 1940, à peine l'armistice signé, impatient d'en découdre avec ces beautés vénéneuses, il écrivait dans sa correspondance :

Vous savez qu'il n'y a rien qui enlaidisse d'avantage une femme que de rendre béantes ses deux ouvertures nasales. Pas besoin d'opération à grand spectacle, avec assistants, narcose, etc... ! Il suffit d'un coup de pince coupante ou d'un coup de dents. Le danger d'hémorragie mortelle est nul. Mais la jolie juive qui devra subir la circoncision de l'appendice nasal, automatiquement ne remontrera plus sur les tréteaux... » [lettre du 13 août 1940 à un correspondant non identifié, CDJC.]

En 1943 il revient sur son obsession en proposant que l'on pratique systématiquement « une opération défigurante pour les " belles juives " » [*Le Cahier Jaune*, 5 avril 1943]. Où Montandon a-t-il puisé cette idée ? Sans doute en Ethiopie ou en Abyssinie, qu'il a parcourues avant la Grande Guerre, où la pratique serait courante. Il s'avère qu'il aurait « pu constater dans un cas de cet ordre l'excellent effet d'une telle opération pratiquée par morsure » au cours de son stage de jeune médecin à la clinique universitaire de Zurich, entre 1906 et 1908. Il recommande donc aux chirurgiens de pratiquer la « circoncision nasale » par morsure, opération bénigne, peu douloureuse et rarement suivie d'hémorragie. Reste à savoir qui, dans le corps médical, aurait accepté de croquer le nez de jolies femmes.

À partir de 1938, avec une sorte de prescience diabolique, il travaille sur la reconnaissance des caractères somatiques du Juif estimant que cela pourra lui être utile un jour prochain. Avec la défaite s'ouvre l'âge d'or de sa carrière. Dès juillet il prend la direction d'une nouvelle revue, *L'Ethnie française*, consacrée à ses seules idées. Il peut, dès lors, s'en prendre ouvertement à la communauté juive qu'il désigne sous le vocable d'« ethnologie putain ». En août 1940, alors même qu'il se présente en prophète, il publie un livre destiné à lui ouvrir la voie royale, *Comment reconnaître le Juif*, édité aux Nouvelles éditions françaises (Denoël). C'est l'illustration délirante d'une fausse science expliquée dans un jargon qui tourne à la verbigération :

Légende illustrant un portrait de Léon Blum : « C'est le frétillement avide des fibrilles musculaires de la face boursouflée, qui révélerait son hérédité juive (p.

12) ».

Légende illustrant le portrait de Jéroboam Rothschild dit Georges Mandel : « Lèvre inférieure outrageusement proéminente (résidu de négroïdisme [sic] ancien) Le nez se projette en carène; protusion [sic] du globe de l'œil; en un mot, masque classique (p. 13) ».

L'ethnie juive s'est formée à cheval sur les deux races arménoïdes et araboïdes, s'assimilant les éléments de l'une et de l'autre, plutôt des éléments de la première dans le Nord, plutôt des éléments de la seconde dans le Sud. Ainsi s'explique le fait que le juif ne dispose pas d'un squelette dont il soit racialement le propriétaire car sur le crâne arménoïde ou araboïde, ou composé, le juif a appliqué des traits propres (p. 14).

L'arnaque criminelle réside moins dans le fait d'inventer une fausse science que dans celui de spéculer sur la haine et la crédulité publique. Mais les Français ne se laissèrent pas abuser et *L'Ethnie française* se solda par un fiasco. L'Institut Allemand, qui la finançait s'en lassa et passa la main au Commissariat général des questions juives de Darquier de Pellepoix.

Des faciès qui valent de l'or

Avec la législation raciste de Vichy, il devient urgent pour certaines personnes, dont le nom ou le faciès peuvent induire en erreur, de posséder une preuve tangible de leur non appartenance à la race juive. Puisqu'il existe désormais une technique de reconnaissance faciale qui permet d'identifier le juif, c'est Montandon qui sera chargé de délivrer des certificats qui feront de lui le maître de la vie ou de la mort des suspects. Avec pareil rapace, ce pouvoir a un prix.

L'examen « ethno racial » se déroule dans un « laboratoire » qui dépend du CGQJ selon un protocole et en un lieu hospitalier qui lui confèrent un vernis scientifique. Ceux qui ne peuvent pas payer sont d'emblée déclarés juifs, donc condamnés à la déportation. Un simple examen au laboratoire coûte 400 francs (160 euros). Il équivaut, lui aussi, à une condamnation à mort. Il peut atteindre 2000 francs et, pour avoir une chance de s'en tirer, il faut demander un examen à domicile. Le déplacement de Montandon est alors facturé 10000 francs (4000 euros) mais on a la possibilité de "discuter". On parle de consultation à 50000 francs et de pots de vin. La vie n'ayant pas de prix on peut supposer que les économies de toute une vie ont pu se retrouver dans la poche de Montandon. De l'ethnologie on est passé au plus méprisable des rackets.

En mars 1943, le CGQJ fondé en 1941 par Danneker, délégué du Reich chargé de contrôler la politique antisémite en France, est élevé à la dignité d'université et devient le CGQJER (Commissariat aux questions juives et raciale). Des chaires y sont créées et confiées à Montandon (ethno racisme), à l'« historien » Jean Héritier (journaliste à *Au Pilon*), à l'ingénieur Charles Laville (cours de « judéocratie » ou « technique de l'intrusion juive dans la direction du pays »), à Armand Bernardini (onomastique) etc. L'Institut se veut une pépinière de savants d'avenir chargés de régler scientifiquement la question juive. Des étudiants s'y inscrivent avec l'espoir d'avoir trouvé leur voie dans un secteur encore peu encombré et prometteur.

Le 4 août 1944, on peut enfin pousser un soupir de soulagement en lisant les journaux. La veille, un groupe de résistants s'est présenté au domicile de Montandon, a abattu sa femme qui était venue ouvrir la porte puis a fait feu sur Montandon lui-même armé d'un pistolet. Atteint au côté droit, il demande à être transporté à l'hôpital Lariboisière, alors sous administration allemande. Il sera transféré en Allemagne où il mourra à Fulda quelques semaines plus tard. Une légende voudrait qu'il ait survécu à sa blessure, l'annonce de sa mort n'étant qu'une façade destinée à lui éviter le poteau.

Pr. Armand Bernardini, ignare devenu grand patron

L'Occupation baigne dans un climat favorable à d'étranges mutations. On s'endort soi-même pour se réveiller un autre. Chardonne, Giono et Fabre-Luce découvrent en moins d'une nuit qu'ils ont le don miraculeux de "voir la figure". Le philosophe Alain, transgenre spirituel, ne s'était jamais douté qu'il était antisémite et le découvre un beau matin de 1941, à sa grande stupéfaction, comme certains transsexuels qui se retrouvent spontanément de l'autre sexe²⁸⁹. Jean Bruller était un bon, un excellent dessinateur et, du jour au lendemain, il vous compose une grande page de littérature, *Le Silence de la mer*, alors qu'il n'a pas écrit une seule ligne à ce jour. Avec Armand Bernardini, c'est un peu pareil. Journaliste et homme politique raté, il militait en inconnu dans les mouvements antisémites et antimaçonniques, et se réveilla, par un beau matin du mois de mars 1941, grand spécialiste d'onomastique et professeur à l'Institut de généalogie sociale.

Bernardini commence sa carrière dans l'onomastique sous l'aile de Montandon pour la revue duquel, *l'Ethnie juive*, il écrit des articles. Il est ambitieux et sait que l'antisémitisme offre de juteuses perspectives d'avenir. Mais quel sera son domaine dans la spécialité ? Il le trouve dans l'étude des noms juifs et, comme il

souffre d'une névrose antisémite hallucinatoire à connotation mercantile, il voit des noms juifs partout. Selon lui, le recours à l'onomastique c'est-à-dire à l'étude philologique des patronymes permet dans beaucoup de cas le dépistage scientifique de pseudo-aryens qui polluent l'espace social. Il sera donc une sorte de Nostradamus des temps modernes. Qui sont donc ces falsificateurs juifs embusqués sous des noms aryens ? Ce ne sont pas des inconnus. Il s'agit de de Gaulle, Roosevelt, Jules Romain, Bernanos, Marat, Christophe Colomb...

Bernardini se fait alors connaître en publiant dans la grande presse, *Le Matin* et *l'Emancipation nationale*, les premiers résultats de ses recherches. Et pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. Ses lecteurs éberlués apprennent que Charles de Gaulle est juif. Après quoi, c'est au tour de son coreligionnaire Roosevelt d'être démasqué ! La méthode de Bernardini est d'une simplicité émouvante. Il prend des personnes qu'il n'aime pas. Comme il ne les aime pas, c'est qu'elles sont juives, et, de gré ou de force, il le prouve. Il décide d'abord et prouve ensuite et comme il n'a aucune instruction, il invente. Et il invente jusqu'à ses sources. Nous avons vu, au chapitre consacré à la verbigération, le texte qu'il consacre à Roosevelt. Celui consacré à de Gaulle ne vaut guère mieux. Tout commence par une "enquête de terrain".

Une légende voudrait, assure Bernardini, que de Gaulle fût l'héritier spirituel de Jeanne d'Arc et l'unique descendant de Louis XVI, au grand dam des Naundorf et de l'infortuné Louis XVII. Mais la rumeur populaire ne résiste pas à l'étude scientifique des faits établis par Bernardini. En effet, de Gaulle ne saurait se prévaloir d'aucune noblesse "putative". On trouve bien, au début du XVII^e siècle, en Bourgogne, une famille de petits robins du nom de De Gaule (avec un, seul « l ») mais elle n'est même pas mentionnée dans les registres de la grande révision de 1696. Bizarre !

Quittons l'héraldique et faisons appel à l'onomastique (étude des noms de personnes). Nous voyons que le répertoire si complet de l'excellent ouvrage de Paul Chapuy *L'origine des noms patronymiques français* ne fait état d'aucun nom même approchant. Passons à la toponymie (étude des noms de lieux) et nous chercherons en vain quelque bourgade ou village dont un de Gaulle eût pu être seigneur ou manant. « Nous avons donc, conclut Bernardini, d'excellentes raisons de poser en principe que ce nom prédestiné est à priori suspect d'être un nom forgé. » Or, il se trouve qu'en hébreu le verbe *Degol* signifie se glorifier ou s'exalter alors que le substantif *Degol* veut dire l'étendard. Et quand on sait que de très nombreux noms hébreux transcrits phonétiquement donnent des formes confuses, avec des patronymes français, il est permis de se demander, sans

risquer d'être suspecté de manie interprétative, si « l'homme-drapeau de la France libre » ne « brandit pas l'étendard atavique de Judas Macchabée²⁹⁰ ».

L'entourage du général félon est d'ailleurs truffé de juifs, tels Henry Bernstein ou André Maurois (qui n'étaient pas à Londres mais à New-York), mais aussi de juifs masqués. L'ex-général Catroux correspond au mot hébraïque qui désigne « le lévite préposé à l'autel aux parfums ». Jules Romains dont le patronyme provençal, *Farigoule*, pourrait être aussi d'origine rabbinique et provenir des verbes hébreux qui signifient « celui qui explique et qui révèle ». Georges Bernanos, lui, promène un nom de type bien hébraïque, qui signifie *le fils de la fleur*.

Ca en devient poétique.

Les apparences sont parfaites. Qui douterait de l'érudition philologique de Bernardini ? Il multiplie pourtant les arnaques puisque ce qu'il raconte n'existe pas, qu'il ne possède aucun diplôme et qu'il ne connaît pas un traître mot d'hébreu. Encore n'en est-il qu'au début de son opération de falsification car après avoir falsifié le présent, Bernardini s'invente un passé : Il a fait des études de linguistique, de sociologie et d'histoire des religions; il est secrétaire général de la Société des océanistes, et bien avant la guerre, il faisait des communications aux Congrès internationaux d'anthropologie comme celui de Bruxelles en 1936²⁹¹. Il a été admis à l'Institut international d'anthropologie, reconnu d'utilité publique. Sous l'Occupation, le "Professeur" Bernardini devient le personnage obligé de la Commission d'études judéo-maçonniques et du cercle aryen. Il est de tous les déjeuners de presse, de tous les colloques mais son nom ne figure ni dans les fichiers de la Bibliothèque nationale ni dans ceux d'aucune bibliothèque universitaire. Il est de plus absent de toutes les notices bibliographiques. Malgré tout, on vient de partout pour le consulter. Son autorité est si grande que nul ne songerait à la contester. À son procès, pourtant, tous ses titres et fonctions voleront en éclats.

Dans sa tête, les projets bouillonnent et un nouveau trouble obsessionnel convulsif prend corps : la névrose du fichier. Il ne pourra se montrer affirmatif, précise-t-il, qu'en recourant à la méthode de l'enquête généalogique. Pour cela, « il faudra bien en venir un jour à la constitution de ces "Archives des familles françaises" qui, seules, permettront de vérifier sûrement et rapidement les ascendances de chacun. Il invente aussi l'idée d'un "passeport ancestral" sur présentation duquel nul ne pourrait être inquiété s'il n'est pas juif. Il demande aussi la création d'un "fichier aryen", les juifs ayant bien le leur, ce qui est injuste. C'est donc l'idée du fichier juif renversé, car il faut bien distinguer les

bons Français des "anaryens" [sic]²⁹². Bernardini donne une extension majestueuse à cette révolution dans le domaine de l'identification :

L'homme du temps présent est un ambassadeur que nous envoie du fond des siècles l'assemblée de ses aïeux. Il ne saurait donc se considérer comme indépendant de ceux qui l'ont précédé. Les hommes attribuent une importance démesurée à leurs petites personnes; à cette limitation égoïstement rétrécie il importe de substituer au plus tôt la notion autrement féconde de dynamisme et d'extension. La famille doit être envisagée dans le temps et dans l'espace. Il est inadmissible, sous prétexte que l'on n'est pas duc ou pair, de se soucier fort peu de ceux qui vous précédèrent²⁹³

Bernardini ne s'improvise pas seulement spécialiste des sciences de l'homme. Il se veut aussi ethnologue. Il dit :

Le sémite auquel nous avons affaire est le juif, ce métis de blanc et de noir chez qui la pigmentation leucoïde a dominé au point de devenir fixe. Il ne peut, sous prétexte qu'il ne nous serait dermatologiquement semblable que par coïncidence, ne pas être rejeté de la grande race dite blanche ou europhile. Puisque, anthropologiquement il chevauche et largement la race brune ou méditerranéenne qui est une province de cette grande race. ("La réalité du fait aryen", *Emancipation nationale*, 8 août 1942).

En d'autres termes, le juif serait un nègre qui s'ignore. Reste à Bernardini de faire le lien entre l'onomastique et l'histoire. En remontant le temps, il rencontre le juif Marat qui fait l'objet de son premier livre (1944). La méthode est la même. Comme il adore Charlotte Corday, il déteste Marat. Donc, Marat est juif. Tout s'enchaîne : haine, accusation de judaïté, preuves, étude de terrain, onomastique...

Marat est en réalité d'une origine espagnole suspecte. Les Maxa-Bonfigli, francisés en Maxa-Bonfils, patronyme normalement Mara ou Marat en français, du fait de la prononciation R du J ou du X Ibériques, avèrent, dans leur ascendance, des noms et des prénoms spécifiquement Israélites, etc.

Le procès de Bernardini aura lieu le 27 novembre 1946 devant la Cour de justice de la Seine. Il sera condamné à la dégradation nationale et à la confiscation de ses biens mais sera amnistié le 28 février 1949, en raison de

troubles mentaux. Fidèle à sa marotte, il publiera en 1953 un livre sur la judaïté de Christophe Collomb. De ses ouvrages de pure fiction restera chez certains la certitude que Marat et Christophe Collomb furent Juifs. Bernardini mourra en Belgique en 1972.

Un autre falsificateur, historien à l'origine sérieux, cette fois, a laissé des traces dans les annales de l'arnaque intellectuelle sous l'Occupation : Henri Labroue

Chaire d'antisémitisme à la Sorbonne

Dans le même but de donner à l'antisémitisme une assises scientifique, donc universitaire, est créé à la rentrée 1942, une chaire d'histoire du judaïsme, pour ne pas dire d'antisémitisme à la Sorbonne. Jacques Chevalier et Jérôme Carcopino en avaient repoussé le projet mais Abel Bonnard, devenu Secrétaire d'Etat à l'Education nationale par la volonté de Laval, le reprit à son compte. Cette chaire fut confiée à Henri Labroue, agrégé d'histoire, docteur ès lettres, auteur d'un *Voltaire antijuif* que toutes les maisons d'édition avaient refusé avant l'armistice mais s'étaient arraché après²⁹⁴.

Rien ne prédisposait Henri Labroue à une telle fonction. Ancien avocat et homme politique depuis 1914, il était ancré à gauche comme Républicain, défenseur de la laïcité, franc-maçon initié à la loge parisienne "Les droits de l'homme" et militant à la Ligue des droits de l'homme de Bernard Lacache. À ce titre, il avait bénéficié de bourses du mécénat juif. Le prix Rothschild et la bourse accordée par le banquier Albert Kahn lui avaient permis de faire le tour du monde. Et rien, jusqu'en 1939, ne laissait filtrer chez lui le moindre soupçon de cet antisémitisme qui fera de lui l'icône érudite de l'antijudaïsme historique.

Selon la presse collaborationniste, la leçon inaugurale se déroula en grande pompe dans l'amphithéâtre Michelet en présence de MM Abel Bonnard, Darquier de Pellepoix, commissaire aux questions juives, d'un grand nombre de responsables politiques et d'étudiants. Tout autre est la réalité. L'assistance a été triée sur le volet et l'entrée interdite aux photographes. Des forces de police ont été déployées dans le quartier et des policiers en civil ont pris place dans l'assistance, ce qui laisse supposer que l'éventualité de troubles n'a pas été écartée.

Le maître fait son entrée, le silence est religieux. Dans une flamboyante introduction, il définit d'abord ce qu'il appelle "les trois piliers du judaïsme": "internationalisme, messianisme, parasitisme". Le décor planté, il sert à ses auditeurs, que gagne la torpeur chez les uns, l'hilarité chez les autres, une

époustouflante platée de pseudo considérations historiques : Il existe, dit-il,

une ethnie juive caractérisée par le masque juif, les juifs constituant une sous-race blanche métissée d'apports négroïdes et mongoloïdes. Les juifs ont les cheveux crépelés, qu'on peut rattacher à l'ascendance négroïde [...] une faible musculature du mollet, s'expliquant par un résidu négroïde [...] une odeur particulière traduisant peut-être les anciennes accointances négroïdes, prédominance du sang B... comme chez les primitifs. Les juifs n'ont de patrie que la tente du désert. Partout ailleurs, ils ne font que transhumer... La Torah est leur "patrie portative"... Au cours de leur tranhumance, ils dépouillent les non-juifs de leurs biens...

L'Œuvre commente : M. Labroue a la maîtrise des grands : « Il s'exprime avec une remarquable aisance, et a le don de passionner son auditoire ». Mais rien de cette belle ordonnance ne correspond à la réalité. Devant cette ahurissante accumulation d'insanités exprimées par Labroue avec une onction de prédicateur, les étudiants deviennent sourdement hilares. Des rires moqueurs ou des éclats de rire fusent. Ils annoncent le chahut organisé par le futur historien Jacques Dupâquier alors âgé de 20 ans. Puis viennent les huées, les sifflets et même les cris : « Bandit ! Canaille ! Salaud ! ». Des tracts portant l'inscription « Ne laissons pas introduire les méthodes nazies en France » sont lancés à l'intérieur de l'amphithéâtre, et tandis que des appariteurs tentent de rétablir le calme, des étudiants commencent à quitter la salle par petits groupes. Au passage, certains d'entre eux n'hésitent pas à bousculer les auditeurs qui ont applaudi l'orateur de manière trop ostensible. Blanche Maurel, chargée de mission dans le cabinet Bonnard, personnellement très engagée dans l'application des mesures antijuives à l'Université, est bousculée, voire, selon certaines sources, molestée²⁹⁵.

Ridiculisé, boudé par les professeurs de la Sorbonne qui n'ont pas été consultés lors de la création de la chaire, comme le veulent les règlements, Henri Labroue poursuivra pas moins sa mission en présence d'un auditoire de 3 ou 4 pelés et un peu moins pour s'instruire que par curiosité. Il cherche donc à gagner les catholiques pratiquants à sa cause. En s'appuyant sur des citations de l'Évangile et de Saint-François, il démontre, croyant flatter le clergé, que Jésus n'avait pas de sang juif. À sa grande surprise, le clergé ne réagissant pas, il se fait anticlérical, attaque violemment les hiérarchies ecclésiastiques qui se sont déclarés solidaires des juifs persécutés et fait sa bête noire du cardinal Liénart, évêque de Lille²⁹⁶.

Labroue trouvera tout de même un digne motif de consolation dans la poursuite de sa vie mondaine, dans les articles qu'il publie dans les revues antisémites (*Au Pi*, *Le Cahier jaune*, *La Question juive*) et dans les conférences qu'il fait en Allemagne où il prend la parole aux côtés de Goebbels, du bourreau de la Pologne Franck et de l'idéologue fumeux du parti nazi Rosenberg, ce qui flatte son orgueil de façon inespérée. À la Libération, l'Éducation nationale le révoquera sans pension et avec interdiction d'enseigner. Il sera interné au fort de Hâ, à Bordeaux, jusqu'à l'automne de 1951.

On comprend que, dans ce monde angoissant dominé par la haine, la fuite ou l'évasion soit devenue irrésistible.

Cinquieme partie

Filières d'évasion et zones d'ombre de la libération

Dans l'atmosphère bitumineuse de l'Occupation, la recherche de filières d'évasion permettant aux Français d'oublier la noirceur des temps tourne à l'obsession. On s'évade en allant au cinéma ou au théâtre, certes, mais aussi par la poésie et la lecture. Le livre devient le compagnon de tous les jours. Il permet, durant les longues soirées de brume et de couvre-feu, sinon d'oublier, du moins de se donner l'illusion de quelques instants de grâce. Puis, on s'essaye à la création littéraire ou à la peinture. Ainsi s'explique l'extraordinaire bouillonnement poétique et pictural qui submerge la France dans une nuit sans fin. Des écrivains en herbe ou des fanatiques de la carrière cinématographique vont voir en rêve le moment venu de tenter leur chance grâce à une extraordinaire floraison de prix et de concours. Ils sont ouverts à tous et chaque inconnu peut s'y retrouver, de la midinette à la jeune fille de famille. Rêver permet de supporter. Malheureusement, il faudra tomber de haut, ces concours n'étant le plus souvent que de simples arnaques conçues à des fins médiatiques ou mercantiles. Le bouillonnement poétique, lui, est bien réel.

Chapitre XXI

Les filières d'évasion : Lire, écrire, peindre

Le bouillonnement poétique et livresque

« Jaillie de nos bouleversements et de nos détresses, la poésie d'aujourd'hui est le témoignage d'un génie vivace que nulle défaite ne peut juguler. » Ainsi s'exprime Raymond Millet dans *La Revue des Jeunes* du 1er janvier 1942. Il n'est pas surprenant que le désir d'un renouveau poétique intervienne au moment où la France, défaite dans une Europe bouleversée, songe d'abord à des tâches de survie. Mais un peuple menacé d'anéantissement doit, s'il veut renaître, affirmer son âme en l'exprimant. Car la poésie n'est pas seulement une filière d'évasion qui adoucit le présent, elle est aussi ce lien qui unit le passé au futur et la mémoire à l'espérance.

Ainsi se définit la poésie, pièce maîtresse d'une culture des profondeurs. C'est l'instinct de survie d'un peuple et son désir d'exister qu'exprime l'efflorescence poétique des lendemains de désastre. Devenue conquérante, la poésie s'impose partout. Elle envahit les devantures des libraires, la première page des journaux et les cénacles. Jamais les anthologies de la poésie n'ont été si nombreuses qu'en 1941²⁹⁷. Comme stimulées par les aiguillons de la génération spontanée, des revues surgissent, innombrables : *Messages* (publiée à Paris par Jean Lescure, d'une très belle tenue, et qui, hélas ! n'a publié que deux numéros), *Poésie* 42, *Confluences*, *Fusées*, *Pyrénées*, *Méridien*, et même, dans le lointain, *La Tunisie française* (animée par Armand Guibert et Jean Amrouche), *Fontaine* puis *Simoun* (Algérie). Et Quelle merveilleuse éclosion de poètes : Pierre Emmanuel, Lanza Del Vasto, Luc Estang, Claude Roy, Max-Pol Fouchet, Loys Masson, Guillevic, Alain Borne, Robert Ganzo, René-Jean Clôt, Guermaz, le tout jeune Henri Pichette...

Du miracle poétique naîtra demain le renouveau de la France. Surtout, et c'est là le second miracle, la poésie réussit à s'éditer malgré la pénurie de papier. Cette soif de libération se confond avec l'instinct d'évasion qui vous entraîne hors d'une réalité qui plonge dans le brouillard. Nombreux sont donc les poètes qui, à travers la rage de survivre, chantent l'amour, les rêves de jeunesse, la fantaisie, les illusions et les désillusions. Certes, certains de ces poètes et certaines de ces revues ne résisteront pas à l'épreuve du temps. Mais dans l'immédiat on a besoin de s'émerveiller pour avoir le goût de résister et de repartir. Il n'est donc pas

étonnant que la plupart de ces poètes, amoureux de cette Liberté qui est la raison d'être de l'inspiration, figurent au premier rang de la résistance intellectuelle à l'Occupant. Dans la revue *Fontaine*, Henri Hell déplore que les cénacles parisiens restent "aveugles" face à ce bouillonnement et il exécute un peu vite l'arrière-garde de la création poétique: "Mme Delétang-tardif, dit-il, écrit toujours avec goût des bribes de poèmes ornées de polisses, de roses et de jasmin; Mme Louise de Vilmorin une poésie frivole, enrubannée, élégante, dans les traces de Jean Cocteau; Audiberti déverse toujours des "tonnes de semences", etc... Pas de nouveaux venus à l'exception de Guillevic et de ses aphorismes, encore qu'ils ne me semblent chargés d'autre puissance poétique que celle prêtée par le lecteur lui-même. »

Henri Hell constate qu'il faut franchir la ligne de démarcation pour trouver « une poésie en accord avec cette époque de désolation, de feu et de mort ». Et c'est un fait : la quasi totalité des revues de poésie paraissent en zone Sud ou en Afrique du Nord. La proximité des nazis et de la Propaganda Staffel n'a pas de quoi soulever l'inspiration poétique. Il s'agit-là d'un phénomène existentiel et suggestif car les Allemands n'auraient pas vu d'un mauvais œil pareil foisonnement poétique en zone occupée pour peu qu'il fût apolitique.

Le livre connaît un même succès²⁹⁸. Selon une statistique sérieuse communiquée par la Propaganda Staffel, le nombre des publications se maintient ou s'accroît pendant les années d'Occupation en dépit de la pénurie de papier. En 1943, 9 348 titres sont imprimés en France. C'est mieux que les USA et la Grande-Bretagne qui n'éditionnent que 8 320 et 6 705 titres²⁹⁹. Mais ce n'est qu'illusion. Le nombre d'exemplaires imprimés par titre est plus réduit et il faut déduire de ce bilan flatteur les livres et brochures de propagande qui, échappant à la pénurie de papier, s'éditionnent à foison et sans vergogne avec le soutien de Vichy ou des Allemands. Plus significatives sont les statistiques des bibliothèques municipales. En 1938, elles prêtaient 1.787.294 volumes. En 1941, le chiffre a dépassé les 3 millions. En librairie, les affaires ont rarement été aussi bonnes, note Pierre Assouline. Les retours de livres, des libraires au distributeur Hachette sont inexistants par rapport à ce qu'ils furent avant-guerre³⁰⁰. Selon Léon Werth, la lecture est devenue une drogue « comme le tabac ou la morphine ».

Or les bouquinistes vendent moins alors que la demande augmente. En effet, les sources d'approvisionnement se tarissent. À l'Hôtel Drouot, qui, jadis, méprisait la vente des livres, tout est hors de prix et les libraires raflent les plus

belles pièces. Les marchés aux puces où les livres s'empilaient jadis sont dévalisés. Les bouquinistes doivent acheter plus cher. Un livre qu'ils ont acheté 20 francs se revend à 30 francs en 1942 (12 euros). Le chiffre d'affaires a donc augmenté, mais les bénéfices ont diminué. Naguère c'était une joie que de marchander. Maintenant, les prix sont marqués et on ne discute plus.

Faute de marchandise, les bouquinistes ont recours à un service de location. Pour avoir un livre du « Masque » ou de « L'Empreinte », il faut en rapporter un autre et donner deux francs. Un bouquiniste loue un livre 4 francs, avec un dépôt de 16 francs. Et il refuse du monde.

Des livres d'occasion vendus à vil prix avant 1940 deviennent des produits de valeur. Un *Bel Ami* illustré d'Ollendorff d'avant-guerre coûte trente francs d'occasion. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, édition ordinaire : cent francs les deux volumes (33 euros). Proust est aussi souvent demandé sur les quais qu'apprécié à l'Hôtel des Ventes³⁰¹. Ce ne sont pas les romans qui profitent de cet engouement, mais les livres de culture générale, histoire, littérature, économie politique, vulgarisation scientifique. Après quoi viennent les classiques : Dumas père, d'abord, et Jules Verne, suivis de Victor Hugo, Balzac et Anatole France. Zola garde la cote. Il est rejoint par Renan. Grand succès des livres d'évasion sur les colonies. Au printemps, les livres sur le jardinage ou l'électricité pratique s'arrachent. On rêve, que l'on ait ou non un jardin ou une maison de campagne. Belle vente des livres sur la religion.

Bientôt, le marché noir s'en mêle, comme partout ailleurs. La vente des livres interdits et des livres anglo-saxons fait même l'objet d'une spéculation soutenue. Les titres portés sur la liste Otto sont hors de prix. En 1942, on peut se procurer un exemplaire de *Autant en emporte le vent* pour 1800 francs (720 euros). Les romans anglais d'occasion trouvent preneurs à 350 francs au moins³⁰². Le nouveau roman de Maxence Van der Meersch *Corps et Âme*, se vend 400 francs sous le manteau et, en salle des ventes, une édition originale des *Décombres* de Rebatet est adjugée à 2700 francs³⁰³. En 1943, la spéculation sur le troisième tome de la *Chronique de Paris*, où Benoist-Méchin exprime son pessimisme sur la situation militaire des Allemands, paru sans être soumis à la censure et qui valut plusieurs mois de prison à son auteur, se vend au prix hallucinant de 9000 francs (3000 euros !). Les Allemands ont vite compris le parti qu'ils pouvaient tirer de cette spéculation. Ils escamotent certains livres maudits des listes Otto qu'ils ont confisqués pour les livrer au pilon et les revendent aux bouquinistes.

Les amateurs connaissent bien les librairies où il est possible de trouver les

livres clandestins des éditions de Minuit. Des rafles périodiques sont opérées chez les bouquinistes. Heller, tenu au courant des opérations, se plaît à avertir un seul bouquiniste. La rumeur se propageant, tous les livres interdits seront planqués le jour de la rafle. Détail curieux, les livres interdits en librairie ou chez les bouquinistes sont en vente libre chez Drouant. Explication officielle, ce ne sont plus des livres mais des objets rares et précieux. C'est ainsi ! En général, les livres bannis sous l'Occupation ne sont pas de bons placements, leur cours étant tributaire d'une conjoncture tôt ou tard réversible.

Frénésie de prix littéraires

La passion du livre encourage la création littéraire. La presse et l'édition ne voient pas d'un mauvais œil cet engouement. Pour l'encourager ils créent une cascade de prix. La déferlante des prix commence en 1941. Le 28 août, Création du « Prix Drumont », qui couronnera une œuvre, parue ou inédite, sur la question juive. Le jury, présidé par Paul Chack, est composé des ténors de l'antisémitisme : George Montandon, Jacques Ploncard, Claude Jeantet, Henry Coston, Edmond Pilon et le fumiste Armand Bernardini. Le même jour le même jury attribue le prix de la France aryenne à Maurice-Ivan Sicard (futur Saint-Paulien) pour *Vive la France !* (Editions de France) par 10 voix contre 3 à Léon Brasat pour *Synthèse de la question juive* (Sorlot).

Chaque journal se vante d'avoir son concours. *L'Œuvre* crée un « Grand Prix annuel de Poésie » ; *Aujourd'hui* un « Grand Prix de littérature dramatique » ; *Paris Soir*, un « Grand Prix de reportage » ; *le Petit Parisien*, un « Grand Prix du journalisme ». Les éditions Balzac instituent un prix aux gratifications fastueuses: 100000, 25000, 15000 et 10000 francs. Il est prévu par le règlement que le lauréat sera obligatoirement choisi parmi des « collaborateurs » éprouvés. Les membres du jury se réuniront dans un restaurant de la rue Royale. Ce sont Drieu La Rochelle, André Thérive, Gabriel Boissy, Pierre Hamp, Robert Francis, Georges Simenon et La Varende. Il ne sera décerné qu'une seule fois, en 1944, et attribué au journaliste Aimot pour son livre *Nos mitrailleuses n'ont pas tiré*. Créé par la NRF, le prix de la Pléiade sera attribué en 1944 au chanteur et acteur Mouloudji et décerné jusqu'en 1947.

En 1944 est même créé le prix littéraire de la Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme. Le jury est trié sur le volet : Pierre Ducrocq (*La Gerbe*), Jacques Dutal (*Radio-Paris*), Jean Mara (*La Gerbe*), Julien-Courtine (*Au Pilon*), Pierre Costantini (Directeur de *L'Appel*). Le règlement signale : Ce n'est plus la formule « Politique d'abord » qui doit orienter nos efforts mais l'impératif

« Police d'abord ». On se demande s'il existe un seul auteur pour briguer pareil prix à la vieille de la Libération. Bien entendu, Il ne sera jamais attribué.

Le prix de La Nouvelle France, fondé par *Les Nouveaux Temps* est le plus prestigieux de tous. Armé d'une pointe de mégalomanie, Jean Luchaire veut faire mieux que le Goncourt. Il récompensera un livre encore manuscrit, ce qui est un gage d'honnêteté comparé aux prix littéraires qui volent au secours de la victoire en couronnant les livres une fois le succès en librairie acquis. Le magnat de la presse n'a pas lésiné sur les moyens. L'opération lui coûte une fortune puisque le jury se compose du gratin du monde des lettres et de l'orthodoxie pétainiste ou ultra-collaborationniste : Alphonse de Châteaubriant, Bernard Grasset, Georges Suarez, André Thérive, Pierre Mac Orlan, Abel Bonnard, ministre, secrétaire d'Etat à l'Education nationale; Pierre Benoît, Abel Hermant, Maurice Donnay, de l'Académie française ; Sacha Guitry et La Varenne, de l'académie Goncourt; Léon-Paul Fargue et Paul Fort, de l'académie Mallarmé. Le prix sera décerné en juillet sur fond de bombance et de bon vin à la Tour d'Argent.

Le lauréat recevra 10000 francs de récompense, somme portée à 30000 francs en 1943 lorsque *L'œuvre*, s'avisant de faire mieux que le Goncourt et le prix de la Nouvelle-France réunis, annoncera la fondation d'un nouveau prix littéraire couronné, cette fois, d'une récompense de 100000 francs !

Dès l'ouverture de la première session, le jury du prix de la Nouvelle France se trouve submergé par 250 manuscrits. Le lauréat, Margravou, incarne à merveille *l'homo pétainicus*. C'est un artisan, profession chérie du Maréchal et c'est un auteur du terroir. Son livre, *La vipère rouge*, est un roman paysan qui fleure bon son Morvan natal. Margravou n'est pas sans talent. Son style est pittoresque, imagé, poétique, imprégné du parler et des parfums de la nature, peuplé de geais et de pies, « d'hirondaux qui paient loyer en argent de chanfre », de génisses blanches « qui ont des cornes rayées comme des culs de guêpe ».

La presse officielle de province lui réserve un accueil chaleureux. Les qualificatifs élogieux ne manquent pas : "Malice", "humour" et "truculence" dit-on. Malheureusement, si Margravou est un poète inspiré, il n'est pas vraiment un conteur et son récit est plutôt tordu. *Comoedia*, organe de référence des arts et des lettres, ne pouvait cautionner certaines de ses faiblesses. Marcel Arland souligne que « l'auteur a recours aux plus grosses ficelles, insiste, veut attendrir, larmoie, se gonfle, prend un ton épique ou d'une simplicité ampoulée. Je connais peu de pages, précise-t-il, plus déplaisantes que celles où il montre un gamin paysan qui, la nuit, déterre son chien, s'achemine vers le cimetière, escorté par tous les chiens du monde, et, soulevant la dalle sous laquelle repose un oncle

aimé, laisse glisser le chien et se confondre ainsi ses deux amours³⁰⁴. »

Le prix 1942 couronne un roman d'évasion dans l'air du temps, *L'Aventure commence ce soir*, de Robert Collard. C'est une sorte de conte fantastique beignant dans une atmosphère de science fiction. L'auteur jongle avec le temps. Comment André Sergonne, chef de laboratoire à l'institut du Radium, peut-il devenir, sans le savoir, l'amant de la célèbre Héloïse, morte depuis près de huit siècles, et rival d'Abélard ? Il y a là un miracle de la radio-activité. Tout s'éclaire lorsque les lecteurs apprennent que Robert Collard n'est autre que Lortac, le dessinateur bien connu de dessins animés.

9 des 22 jurés sont présents à la session de 1943. Les autres ont voté par correspondance. Cette fois, c'est une femme, Marie Derennes, qui est couronnée pour un roman historique, autre genre de roman d'évasion alors fort prisé : *Le Prince aux jasmins*, qui se déroule dans l'Espagne mauresque du XIV^e siècle.

En 1944, le prix de la Nouvelle France sera décerné à Gilbert Dupé pour *Le bateau à soupe*. Malheureusement pour l'infortuné Lauréat, le prix sera voté mais jamais décerné car un mois plus tard, presque tous les membres du jury se retrouveront à Drancy.

L'évasion au bout du pinceau

Sous l'Occupation, les amateurs d'art plastique ont tout lieu d'être satisfaits. Le nombre de galeries bien chauffées ne cesse d'augmenter et la peinture constitue une bonne affaire pour les nouveaux riches du marché noir qui cherchent à placer leur argent dans la discrétion et la distinction. Les artistes peintres aussi, ne sont pas mécontents. La flambée du cours de l'œuvre d'art fait leur bonheur sur fond d'une polémique qui, depuis les années 20, oppose modernistes et nostalgiques du classicisme. Ces derniers estiment en effet que les arts plastiques sont gangrénés par un mal incurable que Rebatet décrit en ces termes : « Le Juif, depuis la fin de l'autre guerre a pullulé comme un charançon sur cet arbre magnifique qu'était l'art français au point d'en gâter presque tous les fruits et d'en tarir la sève pour de longues années³⁰⁵. » Contre ce fléau, le critique Camille Mauclair lutte depuis des lustres. Mais que peut-il faire sous peine de passer pour tardigrade et antisémite. Il est bien épaulé par Lucien Rebatet, mais si tous deux sont d'accord pour faire la guerre au chancre juif de l'art, ils ne sont pas du même avis sur les objectifs. Rebatet souhaite une peinture dans la tradition de Cézanne et de Renoir, Mauclair appelle de ses vœux un retour pur et simple à l'art pompier et se pâme d'admiration devant les toiles imbuables de Rochemore.

Cette maladie juive, que déplorent Mauclair et Rebatet, c'est l'art dit "dégénéré" : fauvisme, cubisme, pointillisme, art abstrait ou naïf... et ce sont les juifs qui, selon l'un comme l'autre, ont fait flamber sa cote avec la complicité de l'hôtel des ventes et des galiéristes juifs qui ferment les yeux sur les enchères fictives. Or, Mauclair a l'oreille du parfumeur François Coty, lui aussi idolâtre des pompiers et propriétaire du *Figaro*, du *Gaulois* et de *l'Ami du peuple* qui devient le porte-drapeau des peintres traditionnalistes. Chaque année, il organise les "Expositions du Figaro" où figurent une centaine de peintres issus du dernier carré des braves du pompiérisme³⁰⁶.

Dans une enquête ouverte par *le Carnet des Ateliers*, il faut reconnaître que Mauclair juge l'art vivant en termes pittoresques. Il parle des odalisques à la framboise de Matisse, des paysages en tôle ondulée de Vlaminck; des puérités d'Utrillo, des pains d'épice de Derain, des cotons poussiéreux de Laprade, des absurdités de Grommaire, de Metzinger, de Friesz, de Dufy (*Carnet des Ateliers*, 15 septembre 1929).

En même temps, il déclare la guerre à Montparnasse et bombarde la Rotonde, le Dôme, la Coupole de flèches au curare dans un article inquiétant du *Mercur de France* : « Montparnasse est un foyer de bolchevisme intellectuel et artistique, un carnaval qui tient du ghetto, du campement de gitans, du sabbat... » Il appelle même de ses vœux une police des mœurs pour enrayer ces « malheurs » et requiert l'interdiction d'exposer des croûtes et de s'étaler aux terrasses en « débraillé »³⁰⁷.

On conçoit à quel point ce réactionnaire intégriste va s'en donner à cœur joie une fois la Révolution nationale au pouvoir. Dès le mois de décembre 1940, il peut enfin donner libre cours à ses phobies. Ce qu'il est convenu d'appeler "art vivant", dit-il sans se cacher, est une entreprise juive qui s'est donnée pour but de « démolir la tradition française ». Sur ce thème, Mauclair déploie une fresque complotiste en tous points digne des *Protocoles des sages de Sion*. Les grands marchands juifs Wildenstein, Berheim, Hessel, Rosenberg, ou les enjuivés Vollard et Paul Guillaume commencent par ruiner la cote d'artistes de talent par des manœuvres de baisse boursière pour neutraliser la concurrence, font main basse sur un maximum d'œuvre dégénérées juives, intéressent à l'entreprise des femmes (sic) d'affaire et des politiciens, mettent dans le coup des critiques juifs comme Mayer dit Vauxcelles ou des affariste suisses comme Le Corbusier qui a traité les cathédrales de France de "charognes vénérables". Ainsi, ceux qui, sans mandat, s'intitulaient critiques d'art étaient donc des courtiers déguisés et incompetents et des agents bolchévistes qui procédaient à des ventes fictives au

quartier Montparnasse où pullulent mêtèques et ratés.

Selon Rebatet qui, comme Mauclair, déplore la décadence et le complot juif contre les arts, le contraste est désolant entre le splendide épanouissement de l'impressionnisme de la fin du siècle dernier et l'anarchie, le relâchement et l'anémie qu'on observe aujourd'hui, vingt-trois ans après la mort de Renoir et de Degas. Chez nombre de leurs héritiers, le virus juif, véhiculé par les barbouilleurs des ghettos orientaux et les marchands de tableaux, est le principal responsable de cette maladie.

Contre cette décadence, le salon de 1941, obéissant aux canons de la Révolution nationale, a voulu réhabiliter le classicisme. Mais, dans ce but, il a eu l'inconscience d'organiser une rétrospective des illustres pompiers de la Belle Epoque. On y vit Henner, Donnât, Delaunay, Baudry, Jean-Paul Laurens. « C'est une morgue, commente Rebatet, le funèbre domaine des jus de pipe, des bitumes opaques, de fausse patine, un musée Grévin où des photographes pensaient refaire Titien, Rembrandt ou Ingres en les noyant dans la boue et la poix.³⁰⁸ » Pareille exhibition de croûtes a eu pour seul effet de mettre en valeur la peinture moderne.

Lorsque la France fut envahie, on avait pu croire que, dans un pareil climat, les artistes dégénérés, qui étaient persécutés en Allemagne, le seraient bientôt en France occupée. Picasso, auteur de *Guernica* en qui l'on voyait le symbole la lutte contre l'Espagne franquiste et qui fit un beau tapage à l'Exposition universelle de 1937, ne risquerait-il pas d'être livré à Franco ? On craignait pour Matisse, pour Braque... Un Américain humaniste, Varian Fry, se dépensa sans compter pour faire passer le maximum de peintres maudits outre-Atlantique. Il faut dire qu'acceueillir la crème des peintres dégénérés aux Etats-Unis aurait été non seulement un geste philanthropique mais aussi une bonne affaire pour le patrimoine culturel du pays et les spéculateurs américains.

Mais rien ne se passa comme prévu. Les peintres, qu'ils fussent dégénérés ou pas, bénéficièrent en France d'une paix royale et purent exposer avec succès quand et où ils le voulaient. Au fond, pensaient les nazis, leur art dégénéré, dont ils redoutaient l'influence dissolvante en Allemagne, pourrait bien servir d'épouvantail qui valoriserait l'art aryen en France. Picasso et son Egérie de la petite vingtaine, la peintresse Françoise Gillot, coulèrent donc des jours heureux dans leur duplex de la rue des Grands Augustins où ils recevaient le tout Paris des arts et des lettres et prenaient leurs repas au Catalan voisin où Picasso payait ses additions en griffonnant quelques barbouillis sur la nappe en papier pieusement recueillie par le restaurateur. La bonne affaire !

Une deuxième surprise attendait le monde de la peinture. Lorsqu'ils entrèrent à Paris, les Allemands, contre toute attente, raflèrent et même achetèrent tous les tableaux dégénérés qui leur tombaient sous la main. Que s'était-il passé ? En 1937, ils avaient organisé deux expositions à Berlin. L'une, d'art aryen, l'autre d'art dégénéré composée des toiles décadentes retirées des musées, confisquées à des particuliers ou à des galeries. On pensait que les amateurs feraient la différence entre la beauté aryenne et la laideur dégénérée. Or, l'exposition d'art dégénéré attira trois fois plus de visiteurs que sa concurrente aryenne. Puis, les autorités mirent en vente, sans illusion, les toiles dégénérées en Suisse et, à leur grande surprise, elles battirent monnaie au-delà de toute espérance. Du coup, les nazis ont pris conscience de la valeur marchande de l'art décadent et s'en sont portés acquéreurs. En 1941, Valéry écrivait à l'historien d'art Louis Gillet: « Il fait trop faim et trop froid pour pouvoir écrire... Mais les Allemands, eux, achètent toujours, emportent toujours des Picasso, des Braque et des Matisse. Et le *New-York Times* nous disait récemment que le maréchal Goering et le Dr. Goebbels lui-même payaient des sommes considérables en dollars américains pour des Picasso, y voyant, paraît-il, une valeur universellement cotée et très stable³⁰⁹ ».

Troisième surprise, le marché de l'art se porta à merveille sous l'Occupation. De tous les articles dispersés aux feux des enchères, c'est la peinture qui fut la plus prisée à l'Hôtel des Ventes. En ces années noires, l'art, qui fait rêver, devint non seulement une filière d'évasion mais aussi un placement de choix. Tous les peintres étant à la hausse, les bourses modestes ne purent plus suivre. Un grand magasin de Paris a donc inventé un procédé de reproduction d'un réalisme qui ne permet pas de distinguer le vrai du faux. On put s'offrir le *Moulin de la Galette* pour 1100 francs (440 euros) et L'homme à l'oreille coupée pour 675 francs au lieu de plus d'un million³¹⁰. Jean Galtier Boissière note dans *Mon journal sous l'Occupation*, à la date du 29 novembre 1942 :

C'est la bonne vie pour les peintres, les marchands de tableaux, les antiquaires et les éditeurs de luxe. Les nouveaux riches s'empressent d'acheter n'importe quoi à n'importe quel prix pour placer leurs « briques » de billets. On me cite le nom d'un marchand de tableaux qui a fait cette année plus de cent millions de vente soit aux nouveaux riches, soit aux collectionneurs allemands³¹¹.

Débutants et vieux routiers profitent de la conjoncture. Des peintres, hier encore inconnus, sortent de l'ombre à la faveur de la morosité, de la soif

d'évasion, et des nouveaux riches. À Paris comme en province, des galeries bien chauffées font leur apparition un peu partout et n'importe où. Granges, greniers, librairies et même arrière salles de bistrots se couvrent d'œuvres d'art ou de croûtes. Venus des profondeurs de l'anonymat surgissent des noms : Digitmont, Dureg, Touchagues, Limouze, Creixams, Savin, Jadelot... Mais comment reconnaître les artistes authentiques des arnaqueurs ?

Jean Galtier Boissière note : « Jadelot, hier sans le sou et inscrit au chômage, a vendu en une semaine cinquante mille francs (20000 euros) de dessins grâce à Georges Geoffroy que j'avais amené dans son atelier et qui a été emballé. Cocteau est très excité par ses dessins de forêts et commente : « Ce sont des arbres qui marchent ». Picasso dit : « C'est une présence nouvelle. » Voilà ce cher vieux fou lancé ! Il était temps³¹² ». Autre exemple : Jean Noly, parfait inconnu en 1939, expose à Paris puis s'installe à Peyrehorade, vit en dilettante, expose avec succès à Biarritz chez Darricacarrère puis à Pau. Bouchers et charcutiers s'arrachent ses toiles à prix d'or car le bruit court de mirifiques plus-values. Il monte à Paris, retrouve son cher Montmartre, expose ses peintures et aquarelles à "l'Arc en siècle", à l'hôtel de la rue chanoinesse, à l'ombre de Notre-Dame et dans divers bistrots et librairies du vieux Montmartre³¹³. Les journaux en parlent mais, une fois la paix revenue, il ne fera qu'une furtive apparition, en 1950³¹⁴.

Ignorant les galeries boui-boui, les trafiquants d'un niveau plus relevé préfèrent fréquenter l'Hôtel Drouot. Au fil de la presse, on peut suivre d'un jour à l'autre la stupéfiante envolée des cotes. Dès 1941, les cours des grands maîtres flambent. Dans une vente dirigée par Me Ader, une toile de Claude Monet, *Brouillard sur la Seine*, est adjugée 500000 francs (225153 euros). Un Eugène Boudin atteint 510000 francs. Un Courbet, *Biche dans un paysage de neige*, est poussé jusqu'à 400000 francs et un Pissaro trouvera acquéreur à 3500000 francs (1150000 euros). En salle des ventes, une toile d'Utrillo que le peintre vendait à la sauvette 10 francs (40 euros) en 1910 pour satisfaire à son penchant pour l'alcool, se vend à 281000 francs (95000 euros) en 1942.

En quelques mois, le cours d'un tableau peut quadrupler sur le turf de la spéculation. En avril 1942, un portrait de femme de Bonnard est adjugé 90000 francs et revendu 130000 francs quelques jours plus tard. En juin, on le rachètera pour 340000 francs. Les Camille Pissaro sont alors au seuil de la plus flamboyante plus-value de l'Occupation: le Portrait de Murer, daté de 1878, a été adjugé pour 400000 francs (140000 euros) ; la Fenaison (1893) 165000 francs

(190000 euros)³¹⁵. Détail poignant, si Pissaro, peintre juif, était vivant sous l'Occupation, il n'aurait pas eu le droit de pénétrer chez Drouant pour assister à la vente de ses propres œuvres³¹⁶. Parfois, il est moins difficile d'engranger l'argent que de s'approvisionner en œuvres d'art.

Mais tout a une fin. Pour les artistes ayant glané une gloire éphémère à la faveur d'un contexte exceptionnel, c'est la douche froide lorsque, la paix revenue, les affaires ne marchent plus. Pour ajouter à leur déception, on les refuse au Salon d'automne, eux qui, hier encore, étaient si courtisés et adulés dans les milieux d'affaires. Ne voulant y croire et s'accrochant aux rêves de la veille, ils se réunissent dans un grand café de la rive gauche et se demandent si créer un second Salon des Indépendants³¹⁷.

Il est d'autres rêves qui laissent au réveil un sentiment de frustration peut-être plus amer. Ils concernent le septième art.

Chapitre XXII

Les filières d'évasion

L'appel des plateaux, les zazous, la magie des cimes

Sous l'Occupation, le monde du cinéma est en ébullition. Du jour au lendemain, une nouvelle vague déferle aux génériques : Serge Reggiani, Alain Cuny, Suzy Carrier, Jean Desailly, Gérard Philipe, Simone Valère, Renée Faure, Martine Carol, Danièle Delorme, Maria Casarès, Suzy Delair, Raymond Bussières, Paul Meurisse, Henri Vidal, Daniel Gélin, Jean Parédès... Plusieurs d'entre eux tiendront le haut du pavé jusqu'à la fin du siècle. Or, ces demi-dieux descendent soudain dans la rue et se mêlent à la foule. On les voit dans le métro, dans les bus. Alors, l'idée trotte dans les têtes : pourquoi ne pas tenter sa chance et les rejoindre, d'autant qu'une éclosion de concours semble ouvrir les portes du paradis.

Dans leur quête d'évasion, d'autres cherchent à changer d'univers, se font swing et zazous. Les privilégiés, eux, gagnent les cimes à défaut de gagner les îles. Mais il arrive que de mauvaises surprises les y attendent.

« À quoi rêvent les jeunes filles ? »

À cette question, Fernand Vérant répond en 1943 dans le *Nouveau Film* : « Elles rêvent de bouts d'essai, contrats, projecteurs et cils artificiels. » Les revues sont inondées de lettres sur ce thème. « Monsieur, j'ai seize ans et déjà je sais que ma vie est manquée parce que je n'ai pas encore réussi à tourner », écrit une lectrice de *Ciné-Mondial* à Pierre Heuzé. « Allons donc. Il y a peut-être en vous des possibilités de future vedette », lui répond-il.

Devenir une vedette ! C'est le rêve de toujours. Mais dans ce monde sans espoir, le rêve tourne à l'obsession. D'autant que l'acteur n'est plus cet être que la gloire rend inaccessible et qui vit sur l'Olympe. Il ne sillonne plus en solitaire les mers ni le ciel et partage les souffrances de tout le monde. Les conditions de vie sous l'Occupation rapprochent le public de ses idoles. Vedettes et gens simples prennent le même métro, donnant le signal de la chasse aux autographes. Un reporter de *Ciné-Mondial* a même, au terme d'une patiente enquête, dressé à l'intention des amateurs la carte géographique des itinéraires les plus prestigieux. Maurice Chevalier est un habitué de la ligne 2, entre Etoile et Clichy. Blanchette Brunoy et Louise Carletti ont des chances d'être aperçues du côté de la station Barbès. Madeleine Sologne prend son métro à Saint-Augustin et Jean Tissier à la

station Exelmans... Le reporter ne précise pas les horaires mais signale qu'on a des chances de rencontrer un large panel de Vedettes après 11 heures du soir ou, plus encore, à minuit dans le mythique "dernier métro". Jean Marais, seul, fait exception. Il circule à bicyclette avec son chien Moulouk sur le dos³¹⁸.

La correspondance des vedettes n'a jamais été plus étoffée. Un admirateur d'Edwige Feuillère lui écrit : « Je voudrais faire un peu mieux votre connaissance. Voulez-vous accepter de déjeuner avec moi ? Voici mon adresse... Je vous offre votre voyage aller et retour en troisième classe. » Une autre lui demande d'intervenir auprès de son mari pour qu'il revienne à la maison. Un troisième lui adresse des vers : « Vous, livre d'or de mon Esthétique/Grandiose beauté d'une contrée divine³¹⁹ ... » !

De droit commun en matière alimentaire, les artistes doivent se soumettre à la dictature des tickets. Jean Marais lui-même doit en remettre pour toucher ses 90 grammes hebdomadaires de viande. « Gaby Sylvia aime le fromage, dit *Ciné-Mondial*. Mais oui, on peut être jolie et aimer le camembert; seulement les goûts sont contingentés, alors tickets... Le ciseau de la crémère est implacable. »

Mêmes contraintes en ce qui concerne l'habillement. « Quand Renée Saint-Cyr veut, pour habiller ses jolies jambes, des bas de soie, de la soie la plus douce, la plus fine, elle donne des points... Mais oui, madame, comme tout le monde; alors Renée Saint-Cyr fait la queue derrière vous, peut-être, madame.³²⁰ » Bien entendu, tout cela, c'est pour la photo. La journaliste de *Ciné-Mondial* se garde bien de faire allusion au marché noir et aux restaurants de luxe qui dispensent les vedettes de l'ordinaire.

Les nouveaux venus, jaillis comme par enchantement des écrans entretiennent le bouillonnement des illusions. Certaines revues spécialisées l'ont bien compris. Non sans démagogie, elles exploitent le filon et font monter les ventes en multipliant les concours qui donnent au rêve sa première expression tangible. *Vedettes* organise un concours sur le thème de Gaby Andreu. Le lauréat sera filmé à ses côtés lors de sa prochaine apparition sur un plateau et les auteurs des dix meilleures réponses seront invités à prendre le thé chez elle. Il imagine aussi la « course à la vedette » présentée comme un vrai marathon : « Aujourd'hui, samedi, vous, fidèle lecteur qui venez d'acheter *Vedettes*, hâtez-vous de vous présenter 49, avenue d'Iéna, à Paris (métro Étoile, George-V ou Boissière). » Les douze premiers lecteurs arrivés avec leur numéro seront invités à prendre l'apéritif avec Louise Carletti. *Ciné-Mondial* lance un référendum sur la popularité de Jean Marais, Alain Cuny et Georges Marchal. Un concours de

pronostics est ouvert. Premier prix : un repas au restaurant avec Jean Marais.

Avec une démagogie pyramidale, *Vedettes* organise chaque année le concours de « Mademoiselle Vedettes » destiné à donner sa chance à une étoile en herbe. Fabienne F..., danseuse au Lido, est élue « Mademoiselle Vedettes 1942 ». Au cours d'une soirée en son honneur, elle est présentée « à tout ce que Paris compte de personnalités cinématographiques : artistes, metteurs en scène, producteurs ou critiques ». « Elle a fait à chacun, note la revue, l'impression la plus favorable et tous, lui prédisant un brillant avenir, l'ont complimentée pour sa fraîcheur, sa beauté et son naturel. » La présentation terminée, personne n'entendra plus jamais parler de « Mademoiselle Vedette 1942 », pas plus que de « Mademoiselle Vedette 1943 ».

Deux mille candidats répondent à l'appel de *Ciné-Mondial* qui lance, en février 1943, le « concours du couple idéal ». Photographies et questionnaires remplis seront adressés à la rédaction. Un extrait de naissance est exigé afin que nul atome de judaïsme ne vienne altérer la pureté des épreuves. Une bande d'essai chez Pathé sera le couronnement de la victoire. Dans le jury, on relève la présence de France Roche, Pierre Heuzé, Jean Marchat, Annie Ducaux. En juin, deux mille cinq cents personnes applaudissent les lauréats à la salle Pleyel. Deux couples ont été sélectionnés : Maud L., artiste-peintre ; Charles R..., représentant en parfumerie ; Jacqueline G..., danseuse aux Folies-Bergère et Jacques M..., doublure de Pierre Fresnay. Tous quatre se mettent au travail sous la direction de Solange Sicard, directrice du cours d'art dramatique fondé par Pathé. En octobre, le bout d'essai de cinquante mètres est enfin réalisé sous la direction d'Henri Decoin aux studios Pathé de la rue Francœur. Le résultat est affligeant. Peu charitable envers les lauréats de son propre concours, *Ciné-Mondial* ne se prive pas d'ironiser :

Maud L... a un rhume qui lui noie le nez et la gorge. Elle aurait un peu de la fraîcheur de Danielle Darrieux. Son partenaire, Charles R..., un sous-Brasseur cocasse, s'installe lui aussi. La voix est grêle, mal posée et fausse. S'il réussissait, cela ferait un second Jean Murat à la voix de fillette. Jacques M... est dans une position délicate ; heureusement, on n'enregistre que sa voix. Une fois le bout d'essai terminé, l'opérateur Jean Hayer déclare : « Et n'oubliez pas que je porte chance ! » « En effet, conclut *Ciné-Mondial* non sans cynisme, il a déjà présidé aux essais de Suzy Carrier³²¹. »

Les aspirants scénaristes ne sont pas oubliés. Le 24 octobre 1942, *Comoedia*

ouvre le « concours du meilleur scénario » destiné, selon les propos de Roger Régent, à « la foule des inconnus qui ont des idées mais qui n'ont jamais pu, ou su, jusqu'à présent, les faire parvenir à ceux qui auraient dû les exploiter. » Un jury prestigieux réunit une quarantaine de personnalités du monde des arts et des lettres : Colette, Edwige Feuillère, Marcel Achard, Jean-Louis Barrault, Madeleine Renaud, Jean Delannoy, Marcel L'Herbier, Henry de Montherlant, Marcel Pagnol, Lucien Rebatet, Jean-Paul Sartre, Audiberti et le compositeur Honegger... Louis-Émile Galey, directeur du COIC donne sa bénédiction et publie dans *Comoedia* d'émouvants encouragements assortis de la promesse d'une adaptation cinématographique. Les candidatures sont innombrables mais les résultats si affligeants que *Comoedia* juge plus prudent de déléguer au magazine *Vedettes* le soin d'attribuer le premier prix.

Deux scénarios sont retenus, *Michaël* et *La Revanche de Dieu*. Leurs auteurs reçoivent chacun la somme promise de deux mille cinq cents francs mais aucun des projets ne sera jamais porté à l'écran. Pour avoir rappelé ses promesses à Galey, directeur de la cinématographie, l'un des lauréats se fera même féroce ment remettre à sa place. Après lui avoir expliqué qu'il ne peut délivrer de licence à un amateur, il ajoute : « Je ne crois pas inutile, au reste, de vous préciser que l'attribution d'une licence ne vous aurait pas donné un producteur [...] Quant à la question de savoir si vous avez été ou non convaincu par le post-scriptum de mon article de *Comoedia*, puis-je vous avouer, ne vous considérant pas comme susceptible de me juger, qu'elle ne présente à mes yeux qu'une importance très secondaire³²² . »

Le concours des sept jeunes filles

Le plus cruel des concours fut le "concours des 7 jeunes filles". Le 15 août 1941, *Ciné-Mondial* l'annonçait en des termes qui firent plonger des milliers de jeunes filles dans le rêve.

À sept jeunes filles, nous offrons la chance de tourner immédiatement, c'est-à-dire dès octobre, un rôle de premier plan dans un très grand film français. C'est la première fois qu'un hebdomadaire du cinéma peut donner intégralement une aussi merveilleuse chance à des inconnues. D'autant que si vous n'êtes pas choisie parmi les sept, vous aurez encore la possibilité d'un rôle de deuxième plan dans ce même film...

1500 jeunes filles se portent aussitôt candidates. Elles devront d'abord adresser deux photos à *Ciné-Mondial* et répondre à un étrange questionnaire. Le portrait

psychologique de sept jeunes filles leur est proposé. Il leur faudra dire à laquelle d'entre elles chaque candidate s'identifie et pourquoi. Aux jeunes filles éliminées après l'examen des photos ne resteront que les yeux pour pleurer. Elles sont majoritaires et ont piétiné des heures dans les locaux de *Ciné-Mondial* en attendant l'affichage des résultats. Les épreuves se poursuivent par l'examen du questionnaire au terme duquel c'est l'épreuve la plus terrible qui attend les quelques dizaines d'élues : l'épreuve du bout d'essai. Le tournage aura lieu dans un cinéma de la capitale. Les journalistes sont là, appareil photo en main, dans l'attente des quelques évanouissements qui ne manqueront pas de se produire. Toutes les candidates, laminées par l'émotion, sont photographiées de long en large, gloire prématurée qu'elles ne souhaitaient peut-être pas. La liste des lauréates sera publiée dans le *Ciné-Mondial* du 17 octobre 1941.

Ce jour-là on apprend que « l'examen des photographies ainsi que les bouts d'essai se sont poursuivis toute la semaine et le jury n'a toujours pas pu se décider. En effet, des concurrentes qui avaient été jugées admissibles sur la vue de leurs photos n'ont pas donné à l'audition les résultats escomptés. Aussi l'examen se poursuit. » Rendez-vous au prochain numéro.

Le numéro suivant entretient le suspense et les illusions en racontant l'histoire de jeunes femmes qui, du jour au lendemain, se sont retrouvées vedettes :

Un jour, ces femmes environnées de photographes, de fleurs, d'admirateurs, ces femmes ont été comme vous... Comme vous elles ont travaillé, comme vous elles ont été vêtues de petites robes simples [...] Annie Vernay, qui était alors élève d'un lycée de Nice, envoya sa photo à un concours, « Le jugement d'Hélène ». Elle fut choisie avec 9 autres concurrentes³²³ ...

Le grand jour arrive. *Ciné-Mondial* précise : "Parmi les sept jeunes filles choisies, ajoutons que la plupart n'ont jamais abordé le studio et ne savent même pas ce qu'est un appareil de prises de vues ; certaines ont déjà fait leurs débuts sur la scène... mais toutes, au vrai sens du terme, sont des nouvelles venues... Voilà, certes, un résultat qui prouve qu'on peut faire confiance à des inconnues."

La liste des lauréates, adresse personnelles à l'appui, est enfin publiée. "Des inconnues ?... Qui ne savent même pas ce qu'est un appareil de prise de vues ? " Mensonge ! Toutes, à l'exception de Solange Delporte, ont tourné dans un film au moins. "L'inconnue" Simone Valère a tourné dans 4 films à succès. L'"inconnue" Marianne Hardy a joué dans deux films dont *La Kermesse héroïque*. "L'inconnue" Jacqueline Bouvier, que Pagnol connaît depuis 1938,

deviendra sa femme et tournera dans quatre de ses films. L'"inconnue" Denise Jovelet a tourné dans *Franco de port* (1937). En fait, le casting de *La Maison des sept jeunes-filles* était forclos avant même l'ouverture du concours et les pseudos lauréates étaient complices de cette mascarade. Pas un centimètre de pellicule ne se trouvait dans la camera des bouts d'essai. *Ciné-Mondial* aura malgré tout le culot de laisser mijoter le bon petit plat en laissant entrevoir aux recalées l'espoir d'un "petit rôle". Qu'on songe au pincement de cœur ressenti par ces dernières qui, par centaines, verront *La Maison des sept jeunes filles*³²⁴ après avoir compris qu'elles ont été victimes d'une arnaque passible de la correctionnelle. Le concours des "sept jeunes filles" connaîtra un épilogue inattendu.

Pierre Ramelot ne trouvant pas d'actrices pour sa croûte antisémite *Les Corrupteurs*, eut l'idée de puiser dans le « vivier » des premières recalées. Il y dénicha une étudiante aux Beaux-Arts, Maryse Harlay, dont le nez aquilin n'avait pas encore été transfiguré par les miracles de la chirurgie esthétique. « A-t-elle deviné qu'elle avait un bel avenir³²⁵ ? » se demande Pierre Heuzé. Lorsque Carlo Rim lui proposera, un an plus tard, un rôle de premier plan dans *La Ferme aux loups*, elle changera de nom et deviendra Martine Carol.

Telle est la fascination exercée par le cinéma que pour celles qui n'auraient rien obtenu nulle part, il existe un concours d'ouvreuses, le métier étant fort prisé mais les places rares. Mais voilà qu'une autre forme d'évasion envahit les esprits, la rue, les lieux publics et les cafés. Elle ne touche qu'une seule catégorie de jeunes, les jeunes des beaux quartiers.

To be or not to be swing

Col montant, veston long à deux fentes, pantalon étroit, parapluie roulé, chevelure longue, ondulée, dont les bandeaux se rejoignent sur la nuque soigneusement rasée en une sorte de chignon, petit pinceau de moustache en accent circonflexe, lunette noire... On les voit déambuler d'Auteuil à Passy et de Passy aux Champs-Élysées. Ce sont des animaux d'une espèce nouvelle et bien particulière, les zazous, issus du swing et du jazz (ou jaze comme on disait). Il faut les étudier comme Buffon l'aurait fait de l'âne ou du dindon :

C'est une espèce pas tout à fait humaine, étrange d'apparence et de conception. Elle est née de la fécondation artificielle, voici un an environ, de l'action produite sur les nerfs par la musique du même nom, importée de Broadway par le guitariste Django Reinhardt et de petits jeunes désœuvrés. Le swing est une façon de jouer des airs de jazz n'importe comment. Une succession de lignes

mélodiques brisées suffisent à claquer les nerfs des plus fragiles. C'est à cette hystérie collective qu'on doit le mouvement swing³²⁶.

Le jeune homme swing, le jazz et les zazous appartiennent à des espèces différentes les unes des autres mais dans l'imaginaire elles vivent en symbiose. Qui aime le jazz est swing et zazou. Dans un monde chaviré on voit du swing partout. Etre swing désigne une forme bien précise de comportement. On est swing, on s'habille swing, on marche swing, on pense swing, on est swing de la tête aux pieds. Comme le dit la chanson, *on est swing, swing, swing, zazou, zazou. On est swing, Madame, oadadidada...*

La peinture elle-même devient swing, car il y a une école « swing », une peinture « swing », inventée par l'excellent Gen Paul, qui reçoit le dimanche dans son perchoir de Montmartre où, en présence de L.-F. Céline, René Fauchois, Marcel Aymé et d'autres bons bougres, il explique tout feu tout flamme la peinture « swing »³²⁷.

Le jeune homme swing est considéré dans la bonne société comme un facteur de déliquescence. Il vit chez ses parents. Inapte au travail, il traîne dans ses bars de prédilection : *le Saint-James*, rue Montaigne; *Carpentier*, *Vol de nuit et Carrère*, rue Pierre Charron. Il a développé au plus haut degré l'art de la contestation et de la provocation. C'est à rebours qu'il prend les dogmes de l'idéologie pétainiste. S'il ne fait pas de résistance, il n'hésite pas à exprimer son antipathie pour l'idéal vichyste par un ensemble de comportements symboliques. Il refuse le travail et repousse la famille, se fiche ouvertement de la patrie, ne boit pas d'alcool mais du jus de fruit et de l'eau minérale, rejette l'embrigadement par le sport, idolâtre Django Reinhardt, tzigane aussi peu porté que les juifs dans le coeur des pétainistes, et témoigne de son anglophilie en se faisant appeler *James, Jim, George*, en fréquentant le magasin « Fashionable » ou en lisant James Joyce. Le jeune homme swing affiche le plus profond mépris pour le culte du bel homme fort et de la belle race. C'est par affectation qu'il s'efforce de se montrer bancal en portant une épaule plus haute que l'autre, en se voutant ou en boitillant. Pire, il se met parfois à zézeiller, rééditant à sa façon la mode des merveilleux et incroyables.

Le jeune homme swing se veut irréductible à tout idéal. Le dandy avait une philosophie, l'esthète cultive la poésie et la peinture, le snob lance les modes, le dadaïste portait le culte de l'absurde à la hauteur d'un beaux-art, le "swing" ou zazou cultive l'irréductibilité à toute forme de culture afin de crier haut et fort son mépris d'un monde livré à la barbarie où le fait de s'intégrer à la société

consiste à se mettre tôt ou tard sous la coupe de l'occupant.

Certains ont bien senti la dimension existentielle du mouvement swing. Dans les ténèbres de l'Occupation, il exprime ce besoin d'évasion qui se manifeste sous d'autres formes à travers la création littéraire ou le rêve d'une carrière de vedette. Mais la filière zazou d'évasion est très mal vue. Radio Vichy, et pour cause, tire à boulets rouges sur les jeunes gens swing. Pour le chroniqueur Jean Delage, les swings et les zazous sont des gaullistes déguisés. S'ils ne sont pas politiquement dangereux car beaucoup trop idiots pour l'être, ils le sont socialement. On les voit traîner de bars en surprises parties et en bals clandestins. Ils introduisent dans le corps social le ferment de la désagrégation. Ne travaillant pas, les "gaullo-swings" vivent du travail des autres. Leur anglophilie et la haine qu'ils portent au Maréchal les rend détestables³²⁸.

La presse collaborationniste rejoint le point de vue pétainiste et se montre profondément allergique au swing, au jazz et aux zazous. Les détracteurs du genre swing soutiennent qu'à une époque où la jeunesse doit plus que jamais avoir conscience de ses lourdes responsabilités dans l'avenir du pays, c'est un spectacle navrant et révoltant que de voir une minorité de désaxés la contaminer par ce « Delirium Tremens ». Pour mettre fin à ces « pitreries épileptiques » il faut mettre les rieurs de son côté, afin de rendre nos « dingos-swings » ridicules, car c'est le ridicule qui tue³²⁹.

Le mouvement swing entraîne une polémique autour du jazz qui ne lui est en aucun cas lié. Dans une savante analyse de *l'Histoire générale du jazz* (Denoël, mai 1942), André Thérive déplore qu'à une époque où les relations de l'Europe continentale avec les pays anglo-saxons sont difficiles, ce soit précisément un mot anglais qui ait paru à l'avant-garde de la mode³³⁰.

Pour les penseurs de droite, le jazz est une tare raciale. Dès novembre 1940 Doriot dénonce au congrès de Marville ces « rythmes judéo-négroïdes ». Selon le maître du PPF, ces danses « hystériques » seraient l'apanage des adeptes de *Father Divine* et des Adorateurs du Vaudou. Ils impliquent une régression vers l'état sauvage et l'animalité car il s'agit de contorsions simiesques qui n'ont aucun point commun avec la grâce des pas de danse traditionnels³³¹. Dans *La Nueva Italia* (20 décembre 1941), Vauquelin développe une théorie ingénieuse mais vicieuse sur les origines du phénomène swing et son inadéquation au temps présent. Il estime qu'il tire sa source lointaine de l'effondrement du niveau moral et intellectuel des Français au lendemain de la guerre de 1914-1918. Car il n'est pas rare qu'une altération du comportement survienne à la suite de grands

bouleversements sociaux. Ce fut l'époque où apparurent les cocktails, le jazz, les femmes qui fument, la garçonne, la Revue nègre, Joséphine Baker, les Américains montrant leurs dents blanches à l'instar des nègres et dansant le charleston directement imité des nègres. La naïveté américaine elle-même qui transparaît, parfois avec bonheur, dans le cinéma, est le bon côté de ce mimétisme dont la France éberluée d'après guerre ne devait connaître que le mauvais. C'était là, précise Vauquelin, un caprice sociétal acceptable dans le monde des vainqueurs mais une fois le capital de prestige évanoui dans la défaite, ce comportement a pris chez nous son sens véritable : la nigrification de la société. Tous les intellectuels ne sont pas d'accord et le phénomène ne tarde pas à susciter la polémique. Des voix éclairées réduisent le problème à de plus justes estimations en faisant glisser le débat du sociétal au musical.

Dans un livre percutant, le musicologue Hugues Panassié souligne qu'il faut bien dissocier la musique jazz « d'une extraordinaire beauté » du phénomène swing ou zazou qui est un snobisme ridicule. Ce à quoi Pierre Mariel répond dans *Les Ondes* (10 octobre 1943) : « Nous estimons, nous, que le jazz anime les couches les plus inférieures de notre psychisme, qu'il nous ramène à la primitivité des sylves africaines. »

La polémique gagne bientôt l'espace public. D'une enquête ouverte par le Magazine *Jeunesse* (26 avril 1942) il résulte qu'à une immense majorité des jeunes estiment que la bonne musique swing est supportable alors que sont imbuables « les excentricités des snobs et bobinettes des Champs-Élysées ». Le roi du swing, Johnny Hess, est lui-même révolté par le snobisme swing au point de renoncer à chanter son tube *Je suis swing*, devenu l'hymne officiel des jeunes swings³³².

La polémique est dominée par l'élégante métaphore de Paul Morand, grand défenseur du jazz, qui rappelle que « Le jazz c'est la mélodie nègre du sud débarquant à la gare de Pennsylvanie, plaintive et languissante, soudain affolée par ce Manhattan doré où tout est bruit et lumière ; c'est le rêve du Mississippi devenu cauchemar, entrecoupé de trompes d'auto et de sirènes³³³ ».

Des artistes de renommée mondiale mêlent bientôt leur voix au débat. Ernest Ansermet, le prestigieux chef d'orchestre de la Suisse Romande, reconnaît le « génie du trompettiste noir Louis Armstrong, improvisateur merveilleux³³⁴ ». Au cœur de la polémique, le point de vue complotiste et phobique de Céline rejoint le système de pensée des collaborationnistes. Dans une lettre autographe déposée à la Bibliothèque nationale, il remercie André Coeuroy de lui avoir

adressé son livre sur le jazz.

« Mille mercis pour votre beau livre sur le jazz. Je suis certain que vous avez raison, toutefois puisque vous ne faites pas état des Juifs dans votre étude, il lui manque presque tout. J'ai vécu assez longtemps chez les Nègres tropicaux pour comprendre à peu près ce qui se passe.

Une offensive énorme menée par les Juifs contre notre folklore et nos traditions émotives – notre rythme – à l'aide du bougnoulisme instrumental.

Le nègre, vous le savez, n'aime que le rythme et le tam-tam – Pas du tout notre mélodie – il la hait, il s'en débarrasse comme il peut en la désossant, la défigurant, la salopant. Il nous détruit intimement aussi sous le commandement youtre (tous vos faux jazzmen sont juifs). Il nous avilit, nous animalise, nous avachit à plaisir. Programme encore juif. Il poursuit l'œuvre de la religion anesthésiante ahurissante catholique.

Question de retour au corporel – Vous m'excuserez de trouver plus à notre façon les marches militaires allemandes – à rythmes héroïques, syncopés, plus dans notre destin que les dégoulis tropicaux avachis américano-youtres (que ce soit par le juif Lewis ou le juif Hilton). Ajoutez à cette mélasse une bonne dose branleuse de mélancolie slavo-chinoise et le complot sera complet...

Enculer l'aryen ! C'est le grand programme. Lui ramollir l'oignon, c'est le rêve de tous vos Lewis et vos Stravinsky biscornus – Les bougres savent bien ce qu'ils font... !

Si les blancs mécanisés sont décidément incapables d'une nouvelle floraison musicale, qu'ils s'abstiennent tout au moins de musique comme ils s'abstiennent au fond très bien de danse, de chant et de poésie...

Tout vaut mieux que d'être enculé, même musicalement, même par Ted Lewis !³³⁵

Pour les nantis existe un type d'évasion moins platonique : gagner les cimes. Mais en ces temps calamiteux, rien n'est sans danger.

Le scandale de Megève

Sous l'Occupation, dans un univers de désolation et de gisaille, Megève reste le paradis d'un petit nombre de nantis, de vedettes et de personnalités, le malheur des temps n'ayant pas entamé la vogue de cette station d'altitude. En mars 1943, un article publié dans *Ciné-Mondial* observe que, « si l'on veut se rendre compte à Paris du succès remporté, cette année encore, par les sports d'hiver, il suffit d'aller un soir flâner à la gare de Lyon au départ du train de huit heures. »

Renée Saint-Cyr, Marie Déa, Elvire Popesco, Jean Murat, Mistinguett, Fernand Gravey, Gilbert Gil, Marcel Pagnol et sa femme Josette Day coulent des jours paisibles à la pension « L'Hermitage » ou au « Chardon bleu ». Viviane Romance a loué un chalet isolé. Danielle Darrieux, qui vient de divorcer d'avec Henri Decoin, fait un peu bande à part avec son nouveau mari, le diplomate Porfirio Rubirosa. Seule la présence de Corinne Luchaire, venue soigner sa tuberculose pulmonaire, obéit à des motifs impérieux. À midi, tous se retrouvent au bar « Le Chamois » autour d'un jus de tomate, puis au « Mont d'Arbois », un restaurant épargné par la pénurie alimentaire, si l'on en croit une photo publiée par *Ciné-Mondial*. Le soir, on va à "L'Équipe", une boîte tenue par Dodo Gabin, femme de Jean en instance de divorce.

Certains soirs, Mistinguett et Danielle Darrieux accompagnée de Porfirio se réunissent dans la chambre de Corinne Luchaire. Ils y sont rejoints par le jeune Dominique Dauphin qui écoute avec passion la BBC dans l'espoir de capter la voix de son oncle Claude. Emile Allais, Danielle Darrieux et son mari fondent un club sportif. Lorsqu'on veut s'amuser, on rend visite aux résistants qui opèrent à quelques lieues de là. Parfois, ce sont les résistants qui, selon le témoignage de Corinne Luchaire, rendent visite aux vedettes dans leurs pensions et les Italiens, qui contrôlent la région avec philosophie, ferment les yeux³³⁶.

D'autres mondanités plus ou moins sportives égayent la station. Les prouesses de Katia Lowa, actrice et skieuse à la fois, font l'admiration de tous. Gérard Landry réalise un exploit encore plus spectaculaire. À bord d'un avion de tourisme, il survole Megève et largue sur le toit de la pension « Le Chardon bleu » un colis de ravitaillement destiné à sa femme, Janine Darcey. Au cours d'un gala, Fernand Gravey vend aux enchères une « leçon de ski sous sa propre conduite ». Deux ingénieurs parisiens s'en portent acquéreurs pour la somme de 17000 francs. Le même soir, Danielle Darrieux achète, pour 65000 francs, une paire de skis signés par les plus grands champions et clôturé le gala en chantant l'air de *Premier rendez-vous*. Mais le luxe dans lequel vivent les vedettes n'a rien d'exceptionnel ni de scandaleux au regard des frasques parisiennes de "Tabarin" ou du "One Two Two", maisons hupées de tolérance, rendez-vous des Allemands, des trafiquant du marché noir et des truands de la gestapo française.

Megève était aussi devenu le rendez-vous des profiteurs du régime, qui, à l'abri des regards indiscrets, y jouissaient des revenus inavouables de la collaboration et du marché noir. Le soir, au *Mauvais pas*, l'un des cabarets les plus chics, les élégantes confiaient au vestiaire pour des dizaines de millions de fourrures. Mais rien d'extraordinaire non plus, des faits analogues se produisant

de façon moins voyante un peu partout sous l'aile protectrice de la Révolution nationale.

Pourtant, quelques journaux de la collaboration, alertés par les reportages retentissants de *Ciné-Mondial* et des *Cahiers du film*, crient au sacrilège devant ce tapage et ce luxe. Ils partent en guerre contre Megève, dénonçant la station comme un repaire de Juifs. L'affaire devient politique lorsque *La Semaine* décide de mêler sa voix à celle des contempteurs de cette *dolce vita* : « Tout ce que la France compte de personnalités artistiques et industrielles a passé cet hiver sur la route du mont d'Arbois. Parmi ces millionnaires et ces stars, on croise des enfants, etc. ... »

Moins complexés que les profiteurs de Vichy dressés à l'école du puritanisme, quelques nouveaux venus de la zone Nord enrichis par le marché noir se signalèrent en 1942 par leur conduite bruyante et même scandaleuse. Il y eut des signes d'agacement dans la population locale. La presse collaborationniste redoubla d'indignation. Les autorités décidèrent alors d'agir, car c'était une excellente occasion de montrer qu'un pouvoir souverain existe encore à Vichy.

Un soir, alors qu'on festoyait au "Mauvais pas", la police fait irruption, vérifie les papiers d'identité et fait fermer la boîte. Le lendemain, on prie ce beau monde de plier bagage et de déguerpir au plus vite. L'ordre paraissant invraisemblable ne fut pas respecté. Il fallut donc faire appel à la force publique. On assista alors à des scènes "déchirantes". Hommes et femmes furent embarqués *manu militari* dans des cars comme de vulgaires « Juifs » pris dans une rafle. Des gardes mobiles distribuèrent même quelques coups de crosse. Des hurlements retentirent : « C'est du bolchevisme ! Nous nous plaindrons ! » Personne, dans les forces de l'ordre, n'avait remarqué qu'au nombre des expulsées se trouvait Corinne Luchaire, venue à Megève pour des raisons de santé justifiées mais qui n'en descendait pas moins les pentes neigeuses du Mont d'Arbois tous les matins. Corinne Luchaire, la fille du magnat de la presse, expulsée à coups de crosse. Misère !

La presse parisienne, ignorant les détails de l'affaire, approuva l'action du gouvernement mais Jean Luchaire fut comme foudroyé lorsqu'il apprit que sa fille avait été traitée en paria. *Les Nouveaux Temps* ayant salué une " mesure d'assainissement " inspirée par la sagesse du Maréchal, il ne pouvait faire marche arrière. Il chercha autre chose. C'est alors que, pour se venger de l'humiliation, il en infligea une autre, plus cuisante, à Vichy. Et c'est ainsi qu'il fit éclater le scandale du "Secours National".

Depuis longtemps, la rumeur courrait la presse clandestine et alimentait le

bouche à oreille. On murmurait que l'organisme caritatif phare du régime de Vichy était au cœur d'un trafic peu reluisant. Les fonds, les vivres et tous les objets amassés au nom de la philanthropie sous le couvert du "Secours National" étaient détournés vers des destinations inavouables. Les Allemands étaient les premiers à y voir une corne d'abondance dans laquelle ils puisaient en cas de besoin. C'est ainsi que les surtaxes qui pesaient sur les objets ou les restaurants de luxe alimentaient les poches de l'occupant et des trafiquants du milieu. Vichy alerté repoussa avec indignation ces bruits perfides, le "Secours National" étant l'œuvre du Maréchal qui s'en portait garant. Mais il fallut tout de même se rendre à l'évidence.

L'embarras de la police redoubla lorsque, examinant la liste des expulsés, elle découvrit qu'on avait molesté Fernand Gravey, Mistinguett, Elvire Popesco, Corinne Luchaire... La crème du monde du spectacle idolâtrée par la presse et le public dont la parole plaintive était de nature à bouleverser l'opinion. Pour éviter que le scandale éclabousse la police on décida donc d'en faire retomber la faute sur les juifs. Et puisqu'il n'y avait pas de juifs dans la foule des trublions, on décida de les inventer. Et c'est ainsi qu'un épisode de la *dolce vita* devint un épisode de la croisade antisémite de Vichy.

« Megève était un centre de trafiquants juifs », titre la presse.

Dans certains cabarets et boîtes de nuit fréquentés surtout par des Juifs et des étrangers douteux, l'on oubliait trop les événements survenus depuis le mois de septembre 1939. Depuis les fêtes de fin d'année, tous les jours étaient des jours de liesse et, grâce à un système de guet organisé par les tenanciers et les clients, la police ne pouvait jamais arriver à faire les constatations permettant des poursuites (*L'Echo d'Alger*).

"De nombreux trafiquants seront poursuivis. Il a été procédé à l'expulsion de plusieurs centaines de touristes, presque tous juifs (*Le Petit Courrier*).

"La station savoyarde hébergeait un certain nombre de personnages, dont plusieurs Juifs français et étrangers qui, sous couleur de s'adonner aux sports d'hiver, faisaient la fête sans aucune retenue. Danses toute la nuit, Champagne au prix fort, rien ne manquait (*Le Figaro*.)

Wladimir d'Ormesson qui avait tenté, dans une chronique du *Figaro*, de réduire l'affaire au tapage de quelques "écervelés" sans mentionner la

responsabilité des juifs se fit agresser par la presse collaborationniste et, surtout, par *l'Emancipation nationale* qui lui consacra une tribune où il fut traité de "bolchevique". Des mesures sévères furent prises par le maire de Megève et c'est ainsi que la cité alpine fut délivrée de l'occupation juive et retrouva sa vocation sportive.

Soudain, sur le front, le vent se mit à tourner en faveur des alliés et l'on assista dans la société française, à d'étranges métamorphoses.

Chapitre XXIII

Le grand tournant et l'heure des règlements de comptes

Corinne Luchaire et Germaine Lubin

Dès 1942, alors que l'Allemagne semble au sommet de sa puissance, le doute commence à germer dans les esprits. Les armées allemandes avaient habitué les esprits à des succès foudroyants. Or, l'échec du Blitz, la reculade devant Moscou et l'entrée en guerre de l'URSS et des Etats-Unis ont brisé son image d'invincibilité. Certes la Wehrmacht fonce sur le Caucase, Bakou et la Crimée. Mais ne va-t-elle pas s'engloutir dans les grands espaces et se perdre dans les étendues neigeuses ? Les généraux allemands sont encore plus inquiets. Il était convenu qu'on ne se battrait que sur un seul front. Or, on se bat sur 4 fronts : le front atlantique, le front oriental, le front africain et les fronts intérieurs, contre les partisans. À l'Est, la ligne de front s'étire sur 3000 kilomètres alors que la logistique suit mal. Le ravitaillement se fait par traction hippomobile et l'essence devient rare. Et puis, la Wehrmacht de 1942 n'est plus celle des campagnes de Pologne et de France qui s'est brisée devant Moscou. Plus vieux ou plus jeunes, gavés d'emphétamines et « accros » à la pervitine, ses soldats font encore preuve de tonus quand tout va bien, mais ils résistent mal à l'épreuve des difficultés.

En France, les collaborateurs les plus fanatiques croient encore en la victoire finale du Reich alors que la majorité pencherait plutôt pour une paix blanche. Si, pour l'homme de la rue, les Allemands sont encore redoutables, les plus compromis sentent bien que la machine conquérante ne tourne plus rond et commencent à se triturer l'esprit pour trouver les voies de la repentance.

Le temps des girouettes

Dès le mois de mai 1942, Cocteau analyse avec une intuition remarquable la rythmique des discours d'Hitler et en conclut que le moral du dictateur commence à vaciller :

Sa ligne droite [du discours] est brisée par les circonstances. Il doit inventer maintenant, devenir un homme. On sent, je ne sais pourquoi, que les événements changent. Les faits n'ont plus d'importance. Ils se brouillent et deviennent flous. C'est le fondu enchaîné qui précède une image nouvelle.

C'est la préparation du deuxième pèlerinage de Weimar qui, en septembre 1942, signe le basculement de l'opinion avant même la chute d'Al Alamein et de

Stalingrad. Lors du premier pèlerinage, les pèlerins avaient accepté l'invitation sans trop d'hésitations, la victoire de l'Allemagne étant un fait acquis. En septembre 1942, changement de décor. Devenus prudents, les auteurs se désistent les uns après les autres : Pierre Benoît a une cousine mourante; Morand doit réécrire un discours de Laval ; Jouhandeau a les maçons dans sa maison et ne peut laisser l'infamale Elysa seule avec eux; Giono demande par télégramme qu'on vienne le chercher à Manosque... Jacques Chardonne et Pierre Drieu La Rochelle, qui, comme André Thérive, ont de nouveau accepté l'invitation au voyage, sont écœurés par ce qu'ils appellent la légèreté, la lâcheté, le défaut de sens politique des écrivains français.

Heller rend visite à Henry de Montherlant, quai Voltaire, pour le convaincre de se joindre aux nouveaux pèlerins. Il refuse à son tour en donnant une excuse surprenante : « Je ne puis, dit-il, supporter de causer longtemps, surtout avec des inconnus. Cela est suivi par un effondrement nerveux et des migraines sans proportion avec la cause. Un exemple : en décembre 1940, je fis, en huit jours, trois conférences dans des villes différentes et cette semaine se passa à voir des gens. Aussitôt revenu à Nice, la fièvre me prit, elle dura deux mois. Durant deux mois exactement, j'eus tous les soirs 38° et 39°³³⁷ »

Début janvier 1943, les nazis piétinent à Stalingrad. La presse collaborationniste affiche un noir pessimisme et en appelle à des mesures drastiques:

L'Appel. (Pierre Costantini): « 1943 sera une année très dure, l'année de l'épuration, il faudra dresser la guillotine et couper les têtes de l'hydre juive. »

L'Illustration: (Jacques de Lesdain) : « L'année défunte s'est effondrée parmi les décombres d'un découragement général, d'une lassitude morale infinie, d'une périlleuse inconscience. »

La Gerbe (Louis Ferdinand Céline) : « Suppression immédiate des appareils de T.S.F. Les Français sont malades de la tête. »

La Gerbe (Alphonse de Chateaubriant): « Alliance positive définitive et immédiate avec l'Allemagne. »

Paris-soir : (Jean Bosc) : « Est-il temps encore de tout sauver ? Verra-t-on se maintenir les francs maçons à certains postes de commande; les Juifs toujours scandaleusement tolérés et protégés ? »

Je Suis partout (Robert Brasillach) : « "Mon pays me fait mal". La foi est en train d'être perdue. »

Dans le même temps, dans diverses institutions, on prépare la relève. À l'Académie française, un groupe d'Académiciens songe à l'exclusion des collaborationnistes. On dresse des listes noires et des listes blanches en faveur de la prochaine fournée d'auteurs résistants. La chasse aux parrains commence, on jauge leur cote. Pétain a lui-même demandé la suspension des élections. Faute de quoi, on n'élirait plus que des candidats hostiles à sa politique³³⁸.

À partir de l'été 1943, il ne s'agit plus d'avoir des doutes mais, pour les plus compromis, de préparer le terrain de leur volte-face. Ainsi commence le temps des girouettes. En juillet, la NRF collaborationniste dirigée par Drieu La Rochelle se saborde. On cherche à la remplacer par une revue littéraire neutre et indépendante où les mauvaises consciences pourraient se refaire une virginité. C'est ainsi que les éditions Balzac, qui avaient fait main basse sur les éditions Calmann-Lévy, lancent une revue mensuelle, *La Chronique de Paris*, dirigée par Henry Jamet ultra collaborationniste, antisémite patenté et directeur de la librairie franco-allemande "Rive Gauche" sur les sentiers de la repentance. Il fait appel à ses amis de *Je suis partout* dont certains, cherchant à se démarquer du nazisme, lâchent la feuille fasciste et accourent à la becquée. André Fraigneau, Georges Blond, Maurice Bardèche, Brasillach et plusieurs vétérans des pèlerinages de Weimar, s'engouffrent dans la brèche au grand dam des durs comme Rebatet, Laubreaux ou Cousteau. Ainsi est lancée *La Chronique de Paris*, revue littéraire apolitique et parfaitement fréquentable dans le style de *Confluence*. On y parle de tout, de littérature, musique et danse. Aussitôt *Je suis partout* est surnommé *Je fuis partout*.

De leur côté, les ultras restés fidèles à *Je Suis partout* ne sont pas en mal d'imagination. Le 3 décembre 1943, Cousteau, rend un hommage surprenant aux patriotes. « L'idéal, écrit-il, serait de refaire la France avec les ultras des deux partis. Mais entre les "durs" du Gaullisme et les "durs" de la collaboration il y a un malentendu affreux, insurmontable peut-être et à coup sûr déplorable. »

Fin 1943, les éditeurs commencent, eux aussi, à jouer la prudence. La maison Flammarion, qui a fait fortune avec les 200 éditions de *La France juive* de Drumont (autant que *La Garçonne*), refuse, au grand dam des intellectuels collaborationnistes, d'en faire une réédition à l'occasion du centenaire de son auteur, ce que le *Mercure de France* accepte "courageusement". Pour motiver son refus, Flammarion invoque la pénurie de papier. Or, il vient de rééditer une volumineuse biographie de Diderot par le "replié" André Billy, qui se vendra à 70 francs l'exemplaire, et annonce une monumentale vie de Balzac³³⁹.

On commence à fuir les plus compromis. En décembre 1943 a lieu au Palais la

cérémonie d'introduction du féroce procureur Gabolde que Radio-Londres a traité de bourreau et voué aux gémonies. Une partie des magistrats s'est éclipsée après la cérémonie pour ne pas avoir à lui serrer la main. Me Maurice Garçon est submergé par les collaborateurs repentis qui préparent leur défense. Il les écarte presque tous. L'historien Carcopino qui fut un temps secrétaire d'Etat à l'Instruction publique le rencontre chez le recteur et lui dit : « Je suis content de vous voir. Je compte sur vous pour me défendre... bientôt ». Puis, c'est Pierre Benoît qui lui fait de grandes déclarations sur la défaite allemande et ajoute : « Rappelez-vous de ce que je vous dis là... Vous serez mon témoin. » Jacques Boulenger, qui ne jurait plus que par Doriot et Abel Bonnard, était devenu l'écrivain attitré de la défaite et de l'anglophobie dans *La Gerbe* et *Les Nouveaux Temps*. Il consulte Me Garçon, non pas pour sauver sa peau mais pour sauver son patrimoine en trouvant le moyen de se rendre insolvable.

À la Nationale, Bernard Faÿ, ancien pontife de la collaboration et leader fanatique de l'antimaçonnisme, ne cache plus ses opinions profondes : il a toujours désiré en secret la victoire anglo-américaine. C'est par haine des Allemands, soutient-il bizarrement, qu'il a écrit dans le *Matin* et dans *Au Pilon*, qu'il a fréquenté assidûment Abetz pendant deux ans et qu'il n'a pas manqué de se montrer dans tous les meetings collaborationnistes ! Il déclare que son action antimaçonnique visait à sauver le maximum de franc-maçons qui, grâce à lui, n'ont pas été déportés. Sans lui, on les aurait traités comme les juifs et peut-être massacrés ! Sceptique, Me Maurice Garçon se souvient : « C'est sans doute pour éviter d'attirer sur eux l'attention qu'il a publié des listes de noms dans l'Officiel »³⁴⁰.

À mesure que se rapproche le grand jour, d'autres secteurs sensibles commencent à être rattrapés par le doute. Chez les speakers de radio-Paris, c'est la panique. Un à un, ils s'esquivent. Force est de combler les vides par concours. Les candidats affluent, non pas en raison de leurs talent d'orateurs mais parce que le salaire est mirobolant et l'anonymat garanti. *Les lettres françaises*, qui ont des taupes partout, promettent d'en donner les noms mais, magnanime, donne 15 jours aux candidats pour se raviser³⁴¹.

À l'Odéon on prend également ses distances. Lorsque le *Staatliches Schauspielhaus* (le Théâtre d'Etat) de Hambourg y donne quelques représentations, en mai 1944, son directeur, M. Hoher, convie sa troupe à une amicale réception franco-allemande. Il se trouve un seul acteur sur 89, Martial Rèbe, pour répondre à l'appel. Où est le temps où le Schillertheater et Heinrich George étaient reçus en grande pompe par la totalité des pensionnaires et des

sociétaires du Français ?

Les girouettes ne s'arrêtent pas de tourner avec la Libération. Paul Claudel qui avait composé une *Ode au Maréchal* en 1940, en compose une autre, au Général, encore plus mauvaise que la précédente. Elle sera publiée le 23 décembre 1944 dans *Le Figaro*.

Avec la Libération commence le temps de l'épuration. Près de 800 condamnations à morts seront suivies d'une exécution capitale. Elles concernent surtout les collaborateurs dont la trahison aura provoqué morts d'hommes ou compromis la tâche des alliés par le moyen du fer ou de la plume. Mais dans l'immense majorité des cas, les tribunaux prononceront des condamnations à l'indignité nationale. Dans le domaine de la culture et des arts, où les artistes sont des personnages dont la raison d'être est de se montrer, ces condamnations pèseront lourd sur certaines carrières. Or, bien souvent, faute de preuve, on invoquera la rumeur. Deux cas, parmi les plus symptomatiques, incitent à la réflexion. Ceux de l'actrice Corinne Luchaire et de la cantatrice Germaine Lubin. Ils montrent que l'épuration a fait remonter à la surface de vieux mythes qu'on croyait de longue date remisés au grenier : accusations de sorcellerie mais aussi préjugés misogynes.

Corinne Luchaire ou le malheur d'être la fille de son père

Corinne Luchaire était une actrice de talent. Elle avait fait ses débuts dans une pièce de son grand père, *Altitude 3200*, où sa brillante prestation avait attiré l'attention de Marc Allegret qui lui confia un rôle dans *Les Beaux jours* (1935). Elle n'avait que 14 ans. Elle tourne ensuite dans une dizaine de films qui en font l'une des grandes vedettes du cinéma consacrée par l'immense succès de *Prison sans barreaux* de Léonide Moguy. Corinne avait donc tout pour être heureuse, la beauté, le talent, la gloire et l'argent. Malheureusement, pesait sur elle une double malédiction : son père, Jean Luchaire, et la tuberculose pulmonaire.

Au début de l'année 1940, alors que l'Occupation n'en a pas encore fait un magnat de la presse, Jean Luchaire cherche à se distinguer sur les ondes radiophoniques où il lance l'émission *Destins hors série*. Il s'agit de présenter une famille qui s'est détachée de la masse inertielle des Français par son talent. L'idée serait excellente si l'envie ne lui était venue de consacrer le premier numéro à la famille Luchaire soi-même, ce qui provoqua les railleries de *Je Suis Partout* et de la presse³⁴². La pauvre Corinne, déjà célèbre, n'avait pas besoin de cette farce pour se faire connaître. Mais Jean Luchaire avait surtout besoin de sa fille pour se mettre en valeur.

En février 1942, alors que la famille Luchaire est déjà stigmatisée, commence pour elle ce que *Comoedia* présente comme un conte de fées. Dans un petit village savoyard, elle devient la comtesse Guy de Voisins Laverrière. Pour relever la sauce, le maire qui maria Corinne (Zizi pour les intimes) vint à la mairie en skis. À un journaliste qui demandait à la comtesse quels étaient ses projets cinématographiques, l'actrice, rayonnante de bonheur, répondit : « Le film que je viens de commencer n'est pas pour le public³⁴³. » La malheureuse venait en effet de donner à son insu le premier coup de manivelle d'un film noir dans la pure tradition cauchemardesque d'Hollywood. Le comte Guy de Voisins Laverrière (alias Guy Voisin tout court), dont Corinne ignorait le pédigrée horrible, dirigeait un bureau d'achat, au 11 rue Newton à Paris, faisait du marché noir et trafiquait avec les Allemands. Il vivait au 23, rue Raynouard avec sa maîtresse Lydia Rogger, danseuse nue au Tabarin et fréquentait, rue Lauriston, le siège de la gestapo française où il était devenu l'ami du sinistre Henry Lafont. Tous deux préparaient leurs coups dans sa villa de Barbizon. De plus, Guy Voisin battait Corinne comme plâtre. Au bout d'un mois, elle le quitta. Ce n'était pas un beau mariage mais Guy Voisin faisait les affaires de son père qui donna sa seconde fille Florence au lieutenant allemand Helsig. Tout pour plaire !

Vers le début du mois d'avril 1942, la presse signale l'arrivée à Davos du commandant van Schaumbourg accompagné de Corinne. Pour Corinne commence alors la plongée dans l'abîme d'une collaboration inconsciente. Entre deux séjours au sanatorium du plateau d'Assy, elle fréquente les boîtes à la mode, « Shéhérazade » ou « Monseigneur », déjeune chez « Maxim's » ou à « La Tour d'argent ». Et partout, elle s'affiche en compagnie d'officiers allemands tandis que son mari, Guy Voisin, se fait annoncer dans les cabarets au son de l'hymne de la LVF. Elle assiste aux concerts du palais de Chaillot dans la loge de Suzanne Abetz où tout le monde peut la voir aux côtés du commandant von Schaumbourg et d'un colonel qui est le bras droit de Goering. Ayant acheté une Peugeot, elle veut son laissez-passer. Le préfet de police Bussière se montrant intraitable, elle se tourne vers la Kommandantur du Palais-Bourbon où le général Reichmaster lui réserve un accueil plus favorable. Elle se lie enfin avec un officier autrichien dont elle aura un enfant. Son destin s'est noué. On jase, la presse se perd en rumeurs mais elle se sait condamnée par la tuberculose. Que lui importe l'opinion du monde ?³⁴⁴

L'affabulation journalistique se donne pleine carrière même dans la presse française à l'étranger. À New-York, *France* laisse injustement entendre que Julien Luchaire, père de Jean, anticollaborationniste affiché et dramaturge de

talent, doit à son fils l'acceptation de sa dernière pièce à l'opéra comique, ce qui est faux, plusieurs de ses œuvres y ayant déjà été jouées avec succès. Le journal ajoute : « Quant à sa fille, Corinne Luchaire, les studios se la disputent. Est-il besoin de dire que les “ autorités occupantes ” ont la haute main à Paris sur le théâtre et le cinéma ? Elles n'ont rien à refuser à Jean Luchaire. » C'est encore plus faux. Corinne, laminée par la tuberculose n'a pas tourné un seul film pendant l'Occupation. Et quand bien même, elle n'aurait pas eu besoin de son père pour multiplier les occasions de tourner. *La Tribune de Genève* parle encore du scandale provoqué par le deuxième prix de danse au Conservatoire attribué à Florence Luchaire par la grâce de son père, paraît-il (août 1943).

À la Libération commence l'exode des Luchaire. À Baden Baden, d'abord, où Corinne trouve refuge dans les boîtes de nuit, à Sigmaringen, ensuite. Au terme de la cavale, ils sont cueillis à Merano, dans le Tyrol autrichien, en juin 1945. Selon la presse qui en fit ses gorges chaudes, l'arrestation fantasmée de Darnand, Bucard et de la famille Luchaire tiendrait davantage d'un conte de Boccace que de la chronique de guerre. Ce gros gibier de la trahison s'était retrouvé à Merano où un avion devait venir les chercher pour les amener en Espagne, ce qui est possible. Ils y trouvèrent l'hallali. Joseph Darnand fut arrêté grâce à un sergent britannique et à... Joséphine Baker ! Le sergent Labbé, originaire de Jersey, ayant entendu siffler l'air bien connu de Joséphine Baker *J'ai deux amours*, comprit que des Français étaient dans le coin. Il débusqua le siffleur, un milicien qui le conduisit à Joseph Darnand.

Bucard et Les Luchaire furent arrêtés près du tarmac. Marcel Bucard, chef du mouvement franciste ultra collaborationniste, plus connu sous le surnom de la « Grande Marcelle » en raison de ses mœurs, supplia qu'on lui permette de revoir au moins une fois son « fils adoptif ». Alors, le maître et le page, indifférents aux témoins, tombèrent dans les bras l'un de l'autre tandis de Mme Bucard s'écriait : « Je n'ai rien à lui dire, il m'en a assez fait comme ça. »

Luchaire, sa fille Corinne et son bébé firent leur apparition au milieu de cette histoire ubuesque. Jean Luchaire demanda que Corinne, qui était très malade, fût bien traitée. « - "Elle n'est pas marié ? » demanda l'un des gardiens étonné. « - "Je n'allais tout de même pas les marier en Allemagne". » répartit son père ³⁴⁵.

Après son arrestation, Corinne Luchaire, atteinte de tuberculose, passa 4 mois dans une maison de santé de Nice. Puis, elle fut transférée rue des Saussaies où elle subit un premier interrogatoire qui n'apprit rien à personne. Elle n'en fut pas moins inculpée d'intelligence avec l'ennemi. Amaigrie et pâle, elle inspira à un journaliste de *Ce soir* (27 septembre 1945) une remarque de mauvais goût :

« Des patriotes aussi malades ou plus, n'eurent jamais droit à tant de soins. » Ce fut pour Corinne le début d'un sordide lynchage médiatique et judiciaire.

Au cours de l'instruction, on lui fit réciter son curriculum d'artiste, qui n'avait rien à voir avec les faits reprochés mais donna sans doute au juge Blumel l'impression de se promener en touriste dans la vie d'une célébrité. Il la fit remonter très en amont. Le procès verbal indique : « elle a débuté au théâtre à l'âge de 14 ans et a suivi des cours de comédie sous la direction de Raymond Rouleau... » Suivit le chapitre consacré à ses amants réels ou supposés et le plus souvent supposés. Après quoi, on passa au récit de son séjour dans un sanatorium de Baden Baden et de son pneumothorax qui ne lui apporta aucun soulagement. Et dans tout cela, on se demande où est le crime d'intelligence avec l'ennemi. Puis, elle sera reconduite dans sa cellule, ce qui inspire à *Cinévie* une jubilation sadique: « Elle a quitté la fréquentation des Palaces pour celle, beaucoup moins agréable, de Fresnes » (3 octobre 1945).

Le crime d'intelligence avec l'ennemi ayant été écarté, Corinne Luchaire restait passible de la Chambre civique chargée de mesurer son degré d'indignité nationale. Que lui reprochait-on, au juste ? Rien, sinon d'avoir été la fille de son père et de l'avoir aimé. Un parfum de responsabilité collective flottait dans l'air. Dans les faits, on lui reprochait surtout d'avoir été une femme, ce qui fit remonter des profondeurs de l'inconscient des nuées de fantasmes misogynes. Corinne devint la femme destructrice, la femme insatiable qui vampirise l'homme, la femme qui s'attire enfin la juste punition de Dieu ou du prétoire. Circonstance aggravante, on lui reprochait aussi d'avoir été une femme célèbre, enviée et admirée. Il fallait donc, comme Trasybule, couper les épis qui dépassent.

Les titres des journaux donnent le ton : « Corinne Luchaire, collaboratrice sentimentale, répond en chambre civique de ses frasques internationales » *Paris-Presse l'intransigeant*, « Corinne Luchaire répondra de ses caprices devant deux tribunaux » (*Paris Presse*), « Le dernier rôle de Corinne Luchaire » (*L'Aurore*).

C'est pourtant une femme brisée qui se présente à l'audience le 27 septembre 1944. En février, son père a été fusillé. On lui a enlevé sa fille dont le père, capitaine autrichien, est mort, lui aussi. Elle est rongée par une tuberculose qui entame sa phase terminale, elle a le teint terreux, elle tousse, elle n'a plus d'argent... Tout cela va se retourner contre elle. Le terrain a été de longue date miné par le procès de Jean Luchaire au cours duquel l'ancien magnat avait été accusé d'avoir offert sa fille à Laval, Darnand, Ciano et à tous les grands patrons et hauts gradés allemands... La diffamation la plus crapuleuse fut articulée par

L'humanité (28 septembre 1944) :

Selon les affirmations de Lafont qu'on a tout lieu de croire exactes car elles confirment ce qu'on soupçonnait, Jean Luchaire, directeur des *Nouveaux Temps*, entretenait des relations sexuelles avec chacune de ses trois filles³⁴⁶ ; le fils imitait le père, et la mère, qui s'adonnait aux stupéfians, participait à ces orgies. Cependant que M. Luchaire faisait prôner dans son journal « la bienfaisante politique familiale de Vichy ».

Oui, Corinne Luchaire a bien été au sabbat des sorcières !

C'est le compte rendu de Francine Bonin pour *L'Aurore* qui dégage le parfum de jalousie et de misogynie le plus féroce. La journaliste se complaît, dès le début, avec une pointe de sadisme, dans l'évocation de la tragédie endurée par l'actrice tout en émettant de cruelles réserves sur la réalité des faits. "Certes, Corinne Luchaire, comme l'affirme son avocat, Me Marcel Héraud, peut être très malheureuse. Son père vient d'être fusillé, son mari est en prison, son amant, père de sa petite Brigitte, l'a abandonnée... et pour cause, c'était un capitaine de la Wehrmacht. Il est possible qu'elle soit sans argent. Il doit être vrai quelle elle est tuberculeuse. »

Le reste roule sur des procès d'intention. Il faut punir Corinne Luchaire d'avoir été célèbre. Francine Bonin l'accuse donc de mettre ses talents au service d'une comédie bien sentie : « Elle fait de grands efforts pour persuader la chambre civique de cette misère morale et physique, en appelant à la rescousse des effets de studio qui finissent par sonner faux. » Ses vêtements eux-mêmes font partie de la comédie: « Son feutre noir était trop minable. Son mana au bleu a la ceinture trop étriqué, comme pour accuser sa maigreur et sa pauvreté qui ne lui permettait pas de s'offrir des vêtements de deuil. »

Puis, avec des accents de prédicateur, Francine Bonin s'acharne contre Corinne Luchaire à travers un discours d'un autre âge :

Et puis elle s'était montrée si désinvolte dans les couloirs, offrant complaisamment aux photographes son visage au teint terreux parsemé de taches de rousseur, totalement dépourvu de fard pour la première fois depuis bien longtemps sans doute, qu'on ne pouvait même pas croire à l'émotion qu'elle invoqua auprès du président, pour excuser la faiblesse de sa voix. Cette allure de pensionnaire échappée d'un couvent, parlant bas comme à son confesseur-président dont l'onction dans la voix et les gestes est toute sacerdotale. Le jury, parmi lequel figurait une vieille demoiselle genre armée du Salut, donnait a

l'audience une tournure MRP.

Le décor en place, le greffier rappelle les faits. « Corinne Luchaire Rosita, femme de Voisin La Verrière, est accusée d'avoir entretenu des relations suivies avec des officiers allemands et des personnalités de la Collaboration. Il apparaît que, dans sa déchéance, elle n'alla pas jusqu'à fréquenter de simples soldats ou des lampistes. Elle connut Ribbentrop, Abetz, Laval, Ciano et, à Sigmaringen, Déat, Darnand, Marion et le général Bridoux ! etc. » Ce à quoi Corinne Luchaire répond que son seul tort fut d'avoir aimé son père qui l'a entraîné dans un milieu où elle reconnaît avoir eu de mauvaises fréquentations.

Condamnée à 10 ans d'indignité nationale, Corinne Luchaire mit son dernier souffle au service de l'écriture. Son livre autobiographique, *Prison avec barreaux*, est d'une réelle portée documentaire. Jusqu'à la fin, elle rêvera de son retour à l'écran. *Combat* du 5 août 1948 annonce qu'elle sera l'héroïne du *Chevalier de la Croix d'or*, dont le tournage aurait dû commencer en Espagne un mois plus tard. Le 7 février 1950 au soir, elle se préparait à se rendre à un dîner entre amis lorsqu'un abcès pulmonaire se déchira, provoquant l'expulsion de crachats sanguinolents. Elle se rendit tout de même à l'invitation mais mourut dans la nuit, à l'âge de 29 ans, au milieu de ses hôtes. Elle devait, disait-elle, commencer sous la direction de Léonid Moguy, l'un de ses premiers metteurs en scène, à tourner, pour la première fois depuis dix ans, un film au titre dérisoire : *La Vie recommence*.

En 1950, le ton de la presse avait bien changé. Les mêmes qui décochaient leurs flèches empoisonnées versaient maintenant des larmes d'émotion. On peut lire dans *La Gazette provençale* du 9 février 1950:

Corinne Luchaire est morte, elle qui nous émerveilla dans *Prison sans barreaux* n'avait pas peur de la mort; elle la savait inévitable puisque la tuberculose la rongait depuis longtemps et qu'elle l'avait vue si souvent passer près d'elle. Je me souviens de l'avoir vue à son procès ; sa tristesse douloureuse, lorsqu'elle parlait de son père mort, était bouleversante. Malgré sa maladie, elle croyait encore à la vie et devait commencer le tournage d'un film ces jours-ci...

Corinne Luchaire fut une grande actrice dans son propre rôle. Les metteurs en scène l'avaient bien senti : elle n'a jamais été aimée et, dans tous ses films, elle apparaît de façon poignante comme une femme en mal d'amour. Et comment aurait-elle pu aimer n'ayant jamais reçu d'un père l'amour qu'elle en attendait, d'un père qui croyait faire le bonheur de sa fille en faisant son propre bonheur et

en se consacrant à sa propre ambition. Confinée dans la solitude par la maladie et le mur de la honte, Corinne Luchaire fut l'ange foudroyé des années noires.

Germaine Lubin au cœur de règlements de comptes villageois

Avec le procès de Germaine Lubin nous voilà transportés du monde de la cinématographie et de l'affairisme à celui de la musique. Il se déroule dans une atmosphère malsaine de rumeurs et de haine. La grande cantatrice, diva internationale de l'entre-deux-guerre, est accusée, alors qu'elle résidait pendant l'Occupation dans son château Tourangeau de Ballan-Miré, d'avoir dénoncé à la gestapo son jardinier Cohérier qui mourra à Dora. Rumeur paysanne ? Accusation fondée ? Aucune preuve objective ne viendra étayer le crime.

La collaboration artistique avec le Reich est en revanche clairement établie. C'est Germaine Lubin qui, le 28 octobre 1940, dans *Fidelio*, premier opéra allemand chanté à Paris sous l'Occupation, tient le rôle de Léonore. Suit, le 24 février 1941, la représentation du *Chevalier à la Rose*, où elle incarne une Maréchale admirée du général Hans Speidel. Il lui est présenté par le journaliste Hans Joachim Lange. Dès cet instant, il sera là tous les soirs, dans la salle et dans sa loge. Elle devient dès lors une idôle du public allemand et commence une carrière de cantatrice outre-Rhin aux côtés de Max Lorenz et de la troupe du Staatsoper, sous la direction de Herbert von Karajan. Elle est présentée à Winifred Wagner et reçue à Bayreuth. Elle passe aussi pour avoir été l'amie et chanteuse préférée d'Hitler chez qui elle a été invitée au moins une soirée. À Paris, elle adhère au Groupe Collaboration présidé par Alphonse de Châteaubriant et, accompagnée par Alfred Cortot, chante à l'exposition d'Arno Brecker à l'Orangerie. Mais rien de tout cela n'apparaît au procès verbal.

Le Président Saunier écume pour d'autres raisons : « C'est parce que Cohérier vous a reproché votre attitude avec les Allemands que vous l'avez dénoncé déclare-t-il. N'avez-vous pas dit à sa femme, à la suite d'une dispute que vous aviez eue avec lui : "Vous feriez mieux de quitter votre mari si vous ne voulez pas être déportée !" Et Mme Ripoché ne vous a-t-elle pas avertie qu'on menaçait de brûler votre château lorsque les Allemands auraient quitté Ballan ? " »

Le chroniqueur de *Combat* (7 décembre 1946), Jean-Pierre Vivet, se permet ici une digression mysogine et, sur le thème de la femme destructrice, se lance dans un procès d'intention, qui n'est pas sans analogie avec celui dont Corinne Luchaire fut victime : « Tête légèrement inclinée en arrière, elle dirige sur ses juges de langoureux mouvements de paupières. Cherche-t-elle à les séduire comme elle a séduit les habitués de l'Opéra et, malheureusement aussi, certains

membres de l'armée d'occupation ? Ou bien cette mimique lui est-elle devenue trop naturelle pour qu'elle puisse s'en dispenser ? Ce qui est certain, c'est que tout cela semble de nature à indisposer plutôt qu'à attendrir ceux auxquels elle s'adresse. » L'interrogatoire se poursuit dans le même esprit. Le président fulmine :

— Vous étiez au mieux avec les Allemands. Vous les receviez constamment au château de la Carte. Un certain capitaine Hans Joachim Lange [à ne pas confondre avec Werner Lange] notamment, dont on dit que vous auriez été la maîtresse.

— Oh ! fait Germaine Lubin, en agitant une main délicieusement gantée. Mon attitude avait ses raisons. Grâce au capitaine Lange j'ai pu aider des résistants, des réfractaires. Cohérier n'aimait pas les Allemands, moi non plus. Mais je n'étais tout de même pas obligée de le dire à mes gens... J'ai rien fait pour l'arrestation de Cohérier. J'suis une malheureuse victime. J'ai rien fait, m'sieur le président.

— Rien fait, Au moins de l'abattage clandestin et du marché noir...

On procède à l'appel des témoins que Germaine Lubin, amazone de prétoire, appelle "mes gens". Ils sont plus d'une quarantaine, la plupart du village de Ballan. Et ce sont 40 hyènes qui s'engouffrent dans le prétoire. Mais toujours rien sur le collaboration artistique, le déchaînement des colères villageoises offrant un spectacle de plus grande qualité sur le thème de la lubricité de la châtelaine.

— Les Tourangeaux sont des gens paisibles, fait remarquer le président Saulnier. Il faut que votre conduite ait été bien scandaleuse pour avoir déclenché Leur indignation.

— Eux, des gens paisibles ! s'écrie Germaine Lubin. Vous ne les connaissez pas. Ils sont terribles. Ce sont d'horribles gens.

Et, le doigt tendu vers l'assistance, Germaine Lubin déclare : « Menteurs, infâmes, je le jure hautement. » Si la châtelaine de la Carte n'a que le plus profond mépris pour les gens du village, ils le lui rendent bien. C'est l'ancien intendant du château qui rapporte que Germaine Lubin et le capitaine Lange couchaient dans deux chambres contiguës aux portes communicantes et que leurs objets de toilette se trouvaient réunis dans le même cabinet. C'est un cultivateur qui les a vus « à, poil sur la pelouse ». C'est une petite femme de

chambre qui affirme que le château de la Carte était « un véritable bordel où tout le monde se promenait tout nu ». À ces mots, Germaine Lubin se dresse et, laissant tomber son manteau dans un geste théâtral : « Ma fille est ici et vous osez dire des choses pareilles ! Vous êtes une femme ignoble. » Le maire de Ballan-Miré est appelé à la barre : « On m'a menacé de mort, s'écrie-t-il, pour m'empêcher de faire ma déposition. Mais je la ferai quand même ». Et la salle d'applaudir. Mais la déposition du maire se réduit à deux mots : « Je confirme, monsieur le président. »

Le défilé continue, précise Jean-Pierre Vivet, chaque témoin renchérissant sur le précédent quant à l'inconduite de Germaine Lubin, mais aucun n'apportant de preuve décisive en ce qui concerne la culpabilité de l'accusée dans l'arrestation de Cohérier. Après la plaidoirie de Me Floriot, qui ne peut que constater qu'il n'existe aucune preuve quant à la dénonciation de Coherier, le réquisitoire du procureur Sauthrot apparaît des plus modérés. Il se contente de flétrir les amitiés allemandes de Germaine Lubin et sa collaboration artistique avec l'ennemi. Elle est condamnée à l'indignité nationale à vie et à la confiscation de ses biens.

Le chroniqueur des *Dernières dépêches de Dijon*³⁴⁷ ironise : « Elle pourra continuer à chanter, sinon à l'Opéra d'où elle se trouve automatiquement exclue, du moins sur des scènes moins officielles ; elle aura le loisir d'interpréter un jour quelque rôle de châtelaine victime de la malignité publique » En 1951 elle bénéficiera de la loi d'amnistie et une partie de ses biens lui seront restitués. Mais sa carrière en fut brisée et, jusqu'à sa mort, en 1979, elle se consacra à l'enseignement. Régine Crespin sera l'une de ses élèves. Alfred Cortot, qui, nous le verrons, a commis une acte de collaboration infiniment plus grave, ne sera pas inquiété.

Rumeurs et mystères, tel fut le lot de la France sous l'Occupation. Ils ne planent pas seulement sur les tribunaux, mais aussi sur les célébrités qui deviennent des denrées très recherchées par certains partis politiques qui cherchent à exploiter leur popularité à leur profit.

Chapitre XXIV

Urgent ! PCF cherche désespérément célébrités résistantes

1944. La Seconde Guerre mondiale ne touche pas à sa fin que se dessinent les prémices de la Guerre froide. Pour les communistes français, il s'agit d'incruster dans les esprits le mythe du "parti des 100000 fusillés" ! Un mensonge est d'autant plus crédible qu'il est énorme. À quoi s'ajoute le mythe de la domination culturelle du parti qui s'annexe les plus grandes figures de la création artistique : Picasso, Fougère, Aragon, Eluard, Cassou deviennent l'expression du génie artistique du communisme. Le culte de la personnalité aidant, on les divinise. À l'inverse, les collaborateurs et même les tièdes ou les attentistes sont diabolisés. Il s'agit de renforcer le mythe du complot revanchard et de faire planer un climat d'insécurité. C'est à la même époque que Staline entretient le doute sur la mort d'Hitler qui coulerait des jours paisibles en Amérique du Sud ou ailleurs en attendant de reprendre du service au profit des puissances impérialistes et capitalistes. Dans le même esprit on crédite les collaborateurs d'un traitement de faveur de la part des autorités.

Drancy, où ils sont regroupés, devient un lieu de "villégiature pour cinquième colonne" et même une sorte d'eden au milieu de la désolation. Alors que les restrictions pèsent plus que jamais sur les travailleurs, on y fume du bon tabac, on y boit du bon café, l'heure du thé y est sacrée, on y reçoit et on y écrit autant de courrier que l'on veut tandis que les gardiens font office de valets. Roland Diquelou écrit dans *L'Humanité* : « J'ai vu à Drancy des faces hilares et des sourires goguenards. Un détenu que j'interrogeais m'a demandé mes papiers. Non, ces gens-là ne sentent pas que l'heure du châtime³⁴⁸nt approche. » 70.000 familles crient justice, l'enquête du quai de Gesvres découvre toujours de nouvelles horreurs mais on ne semble pas pressé de saisir la justice, conclut le reporter³⁴⁸. Le PC va donc modeler son image résistante à sa convenance et, à cette fin, tenter de récupérer le plus grand nombre de vedettes en les persuadant qu'elles ont joué un rôle majeur dans la Résistance.

La course aux vedettes

C'est d'autant plus facile que toutes sortes de rumeurs courent sur elles. On les fait tour à tour collabos ou résistantes, elles meurent et sont en vie d'un instant à l'autre. Un jour on a fusillé Maurice Chevalier, le lendemain on a repêché son cadavre dans la Seine, le troisième jour il monte sur scène. Charles Trenet est

fusillé, il meurt dans un accident d'avion et reçoit la médaille militaire, et tout cela, en l'espace de deux jours. Les célébrités sont des êtres en pâte à modeler dont on fait ce qu'on veut en fonction des besoins. On se repaît des avanies qui, à la Libération, s'abattent sur Alice Cocéa, Corinne Luchaire ou Germaine Lubin. Mais dans ce tourbillon de fantasmes, on oublie la figure des héros dont la mort tragique ne souffre pas l'ombre d'une rumeur.

Qui parle de l'inoubliable créateur de "Poil de Carotte", Robert Lynen, surpris dans le maquis avec une douzaine de francs-tireurs, et qui tomba, le corps percé de balles en criant « Vive la France ». Qui se souvient de Aimos tombé les armes à la main au cours de la libération de Paris ? Il faut dire que la propagande allemande a créé une tradition de légendes qui brouille les cartes en publiant des listes de résistants qui ne l'étaient pas et de collabos qui l'étaient encore moins, en faisant mourir les vivants et vivre les morts. C'est ainsi que l'acteur Jean Daste, qui cachait des résistants dans sa maison, serait tombé dans un guet-apens mortel tendu par la Gestapo. Or, il mourra à 90 ans de sa belle mort. De cette foire aux fantasmes, les communistes tirent parti. Ils ne perdent aucune occasion d'énumérer les héros tombés pour la patrie en suggérant qu'ils étaient communistes, même s'ils ne l'étaient pas. À quoi s'ajoute la quête de nouveaux héros.

À propos d'un juste hommage rendu au Père Lachaise aux résistants communistes Henri Barbusse et Paul Vaillant-Couturier, le quotidien communiste *Ce Soir* (8 octobre 1944) dont Aragon est rédacteur en chef, y associe tous les résistants tombés sous les balles de l'occupant (communistes ou pas, croyants ou pas, juifs ou pas, résistants ou pas...) et précise que familles et amis de ces héros seront présents à la cérémonie, tout étant bon à prendre. Et lorsque les morts n'ont pas ou plus de famille, comme Max Jacob, ils seront accompagnés de leurs « grandes ombres », elles aussi communistes :

Il y aura là les grandes ombres de Saint-Pol Roux, le poète assassiné à Camaret ; du philosophe Bergson, qui mourut portant la croix jaune ; du poète Max Jacob qui périt à Drancy ; du philosophe Victor Basch et de sa femme, tués ensemble par les miliciens dans la rue. Il y aura là le jeune catholique Gilbert Dru, abattu sur la place Bellecour à Lyon ; il y aura là d'Estienne d'Orves qui mourut en parlant de Dieu et de la France et il y aura Gabriel Péri qui mourut en parlant de la France et du communisme³⁴⁹ ...

Familles, amis et tous les Français, sensibles à l'attention du parti, alors que les

journaux des autres partis se repaissent du comportement trouble de Joselyne Gaël ou de Sacha Guitry, entreront en communion de pensée avec les communistes et, l'auto persuasion aidant, finiront par s'imaginer que leurs chers morts l'étaient aussi, ou pour le moins sympathisants. Ainsi a pu prendre corps la légende du parti des 100000 fusillés, nouvelle arnaque, le total des fusillés ne dépassant pas les 10000, otages compris, pour toute la France.

Le PCF, parti alors majoritaire en France, cherchant à se donner une légitimité historique, quoi de plus naturel que de battre le rappel des personnalités résistantes les plus prestigieuses. À cette fin, courtoisie et parfois même trucages médiatiques sont à l'ordre du jour. Le domaine des arts et des lettres est particulièrement sollicité. La campagne de recrutement remonte à 1941. Dès cette date, le Parti avait confié le combat artistique au FNA (Front National des Arts) animé par Goerg Pignon et le jeune peintre André Fougeron. À la Libération, il va même se livrer à un jeu subtil pour tirer parti des excès bien connus de l'épuration³⁵⁰.

Face à la déferlante "résistancialiste", selon le terme ironique de l'époque, chacun se cherche des alibis pour se "dédouaner". L'alibi préféré des mauvaises consciences est le sauvetage des juifs. Il est inutile de recenser les collaborateurs qui ont sauvé un juif car tous en ont au moins un à leur palmarès. À partir de 1942, le juif en péril devient une denrée rare, à condition qu'il soit d'un certain poids social pour pouvoir témoigner un jour. Un cordonnier juif de la rue des rosiers n'a que peu de valeur, mais venir au secours d'un auteur ou d'un journaliste juif est l'idéal. Et de fait, bien des juifs seront ainsi sauvés. De façon paradoxale, ce sont les collaborationnistes les plus puissants, donc les plus crapuleux, qui seront en mesure de sauver le maximum de juifs, ce qui ne leur servira à rien puisque Suarez, Luchaire, ou de Brinon, qui ont un impressionnant tableau de sauvetage à décharge, seront les premiers à être passés par les armes.

L'art de se refaire une virginité

On peut aussi se refaire une virginité en s'inventant un passé de résistant, comme le serial killer Dr Petiot (alias capitaine Henri Valéry inscrit au groupe des FFI du 10e arrondissement), ou en prétendant avoir hébergé un parachutiste anglais au péril de sa vie, mais la mise en scène est ici plus compliquée. Avec un peu de chance, on peut passer un deal avec les libérateurs. C'est ainsi que Cocteau, dont les prises de positions scabreuses en faveur d'Hitler, qu'on a vu dans la loge d'Abetz au Français et qui a célébré Breker en publiant son méchant *Je vous salue Breker*, ne sera pas inquiété si Jean Marais accepte de servir dans

la 2e DB. Non pas pour risquer sa vie, évidemment, mais pour la photo. Sa popularité rejaillira ainsi sur la France combattante et Cocteau en sortira aussi pur que la blanche colombe. Si Jean Marais est un faux combattant honnête, qui ne cherchera pas à jouer les héros, il en est qui le sont moins.

À la Libération écrivait dans les colonnes du *Parisien Libéré* un certain François-Charles Bauer (*alias* le futur François Chalais) qui, durant l'Occupation, vaticinait à *Je Suis Partout* et *Combats* (au pluriel) revue de la Milice. Ce coquin, jouant sur les mots, avait réussi, on la vu, à faire avaler par la commission d'épuration du journalisme qu'il avait été journaliste résistant à *Combat* (au singulier) ce qui lui avait valu d'être blanchi avec les félicitations du comité d'épuration. *Les Lettres françaises* s'étonnant qu'un ancien de *Je Suis Partout* écrive dans *Le Parisien*, contactèrent deux journalistes de ce journal, Charles Bellanger et Jal Rebeyrol qui confirmèrent que François Chalais était en réalité un agent double infiltré à *Je Suis Partout* et *Combats* où il était "en service commandé". *Les Lettres françaises* restèrent méfiantes, considérant que ce n'était pas à la presse libre de recycler des agents doubles³⁵¹. On peut en effet douter de cette fable. Car tout de même, connaissant la faconde narcissique de François Chalais et sa surface médiatique, on se demande pourquoi il n'aura jamais tiré un best-seller de ses exploits d'agent double.

Un grand artiste aurait pourtant dû faire bonne figure dans les rangs de la France libre : Louis Juvet. Pendant 42 mois, il a été l'ambassadeur de la culture française en sillonnant l'Amérique du Sud à la tête de sa troupe. Il a partout rencontré un accueil triomphal, un accueil qui était l'accueil de la France à l'étranger, mais à son retour à bord du "Sagittaire", personne ne l'attendait sur le quai de Marseille, pas même son ami Pagnol³⁵². Juvet, on l'avait oublié. Et qu'importe Juvet lorsqu'on a Edith Piaf, Maurice Chevalier, Giraudoux ou Picasso à se mettre sous la dent ?

Très épineux est le cas d'Edith Piaf. Elle n'est coupable de rien mais son comportement pendant l'Occupation fait pour le moins mauvais effet lorsqu'on est la *même Piaf*, enfant de la balle qui fleure si bon le peuple de France que le PCF se sent obligé d'intervenir en sa faveur. Pendant deux ans, elle a habité le bordel "L'Étoile de Kleber". Quel besoin avait-elle de hanter ce beuglant de luxe alors qu'elle n'était plus dans le besoin ? Elle s'était installée au troisième étage. Au rez-de-chaussée, il y avait un bar restaurant avec piano. Cela ne serait pas bien grave si elle n'avait festoyé avec des officiers allemands, des profiteurs du marché noir et des hommes de la Gestapo française de la rue Lauriston toute proche. Dans son étage, elle retrouvait ses connaissances : Jean Cocteau, Michel

Simon, Robert Dalban, Marie Bell, Mary Marquet... venus s'encanailler, eux aussi. Il y avait du champagne, du caviar et « elle faisait la bringue ». Ce n'est pas un délit, mais ça suffit pour vous conduire devant une commission d'épuration ou une cour civique, d'autant qu'Edith Piaf avait, à deux reprises, chanté en Allemagne, mais devant des prisonniers français.

L'affaire Piaf plonge les épurateurs dans l'embarras. Comment sanctionner la petite môme attendrissante, l'enfant chérie du peuple des faubourgs, celle qui donne aux Français un tonus d'enfer. On invente donc en sa faveur un scénario à dormir debout. À chacun de ses voyages en Allemagne, elle aurait apporté, cachés dans le double fond de sa trousse de toilette, des papiers d'identité et des ausweis destinés à faciliter l'évasion des prisonniers. Pour ce haut fait, elle s'en sortira avec... les félicitations de la commission. Que ne gobe-t-on pas lorsqu'il s'agit de la "môme Piaf" !³⁵³ Il faut dire que les communistes furent très heureux de prendre fait et cause en faveur de cette enfant du peuple si populaire.

Jouvet, on l'avait oublié; Piaf, on avait volé à son secours. Mais Maurice Chevalier, Giraudoux, Picasso. Que d'excellentes recrues ! Ils posent problème, toutefois. Comment les tirer d'affaire ? Ils sont blancs comme neige ou mort en ce qui concerne Giraudoux. Personne ne les accuse de rien. Il s'agit donc non pas de les sauver, mais de les récupérer. De ce genre de récupération, le PCF s'est fait une spécialité. Au sein de ce parti opère un sergent recruteur de grand talent : Louis Aragon.

La conquête communiste de Maurice Chevalier

Jean Cocteau voit tout en grand. Il donne à l'épuration une dimension dantesque : « À Marseille, à Toulouse, à Nice, écrit-il, on arrête, on massacre, on fusille sans l'ombre d'un procès. Aucune influence, aucune gloire, aucun âge, aucun sexe ne protègent les victimes d'un caprice de la foule ou d'une erreur. » Ce n'est pas totalement faux, c'est seulement exagéré. La France est sous tension mais elle n'est pas à feu et à sang. Les injustices, les rumeurs et les caprices se multiplient mais on ne fusille pas à tous les coins de rue, même s'il existe des dérapages atroces comme celui de l'Institut dentaire. L'imagination de Cocteau confine au sublime lorsqu'il raconte les déboires de Maurice Chevalier :

Aragon lui-même ne sauve Maurice Chevalier, accusé à tort et à travers par la radio, qu'en le cachant près de Toulouse, chez Laporte, en le faisant enlever par un avion américain, en lui inventant une légende de résistant pour les journalistes, en l'obligeant à défiler dans le cortège de la cérémonie des fusillés

On sent dans ce récit la griffe de l'affabulateur Aragon. Maurice Chevalier n'a jamais été enlevé par un avion américain et on voit mal comment le pétainiste "soft" qu'il fut pourrait être mêlé à la Résistance. N'a-t-il pas refusé de chanter *Prosper Youp la boom* ou *Valentine* comme peu conforme à l'esprit de la Révolution nationale ? De certaines de ses chansons, *La Chanson du Maçon* ou *Ca sent si bon la France*, se dégagent des effluves pétainistes. L'une de ses chansons "égarées" a même été composée à la gloire du Maréchal. Mais ce n'est pas pour cela qu'il est convoqué le 14 février 1944 au Quai des orfèvres où des questions précises lui sont posées. La délation n'ayant rien perdu de son tonus, on l'interroge sur sa présence rue Lauriston. Il y aurait obtenu de Lafont, répond-il, un laissez-passer et des autorisations de circuler. En réalité, il lui aurait demandé d'intervenir en faveur de « sa fiancée juive » Rita Zarái. Satisfaction lui sera donnée à condition qu'il se produise en Allemagne. Son voyage fera mauvais effet, comme tout voyage de vedette outre-Rhin. Mais il s'en sortira avec les honneurs de la guerre. Il accepte de s'y rendre à condition de chanter devant les prisonniers du camp d'Altengrabow où il avait lui-même été détenu en 1916, et nulle part ailleurs. Tout est donc à son honneur, mais à la descente du train ou dans les rues des villes allemandes, les flashs crépitent et le piège se referme. Aucune charge n'est retenue contre le chanteur mais, la rumeur aidant, c'est un mauvais coup porté à sa réputation, surtout aux Etats-Unis. Heureusement, Aragon et le PCF vont voler à son secours.

Maurice Chevalier est jugé par les communistes parfaitement fréquentable et récupérable en dépit de ses prises de position pétainistes. Surtout, il ne s'est jamais compromis, sourire aux lèvres, en compagnie d'officiers allemands. *Ce Soir* le présente comme une victime de la calomnie et le brave homme se laisse interviewer par le grand quotidien avec complaisance et bonne humeur. Il confirme: « Je suis bien allé chanter en Allemagne, mais uniquement devant des prisonniers français, au camp d'Altengrabow où j'ai moi-même été prisonnier en 1916. » Que les 27% des Français qui votent pour le parti le sachent bien. Après tout, se dit « Maurice », un petit coup de volant à gauche ne fait de mal à personne. Il évoque encore (*Ce Soir*, 8 octobre 1944) les ruses, d'ailleurs réelles, déployées en vain par les occupants pour le faire basculer dans les nasses de la collaboration.

Il n'a été de semaine où je n'ai reçu des invitations. On m'offrait de participer à

des galas, à des tournées en Allemagne. On voulait à tout prix me faire rencontrer à Berlin Emil Jannings. J'ai toujours refusé de participer à toutes les manifestations organisées par les Allemands, et j'en ai eu gros sur le cœur lorsque j'ai lu dans la presse de Paris qui paraissait sous leur contrôle que je « collaborais résolument avec eux ».

Pour donner à la récupération de Maurice Chevalier un parfum d'authenticité, Aragon fait défiler son protégé devant le mur des fédérés et *Ce Soir* peut triompher sous le titre « Nouvelle adhésion au Parti des fusillés »:

Le temps était maussade et un ennui morne planait sur la foule qui défilait devant le cimetière du Père-Lachaise, se dirigeant vers le Mur des Fédérés. Soudain, Maurice Chevalier, récemment dédouané après avoir été injustement enchristé, descend d'une automobile, se découvre. La foule reconnaît le populaire chanteur et clame sa joie : Maurice, pousse-en-une ! Valentine ! Les petits tétons ! Valentine !³⁵⁵

Evidemment, Maurice Chevalier n'a jamais adhéré au Parti. Si le parti a ses bons, il a aussi ses méchants. Cocteau et Sacha Guitry en font partie. Interpellé le 15 octobre Sacha est inculpé d'intelligence avec l'ennemi mais il est relâché le 24 pour raison de santé et admis dans une clinique proche du Trocadéro ce qui déclenche les foudres de *L'Humanité* qui, le 15 novembre, lance un appel à la délation en demandant « aux personnes ayant des reproches à formuler contre M. Sacha Guitry » de témoigner devant le nouveau juge nommé pour instruire le dossier³⁵⁶. Dans le même temps, Aragon voit grand en lorgnant du côté de Picasso.

Le mystère Picasso

Quand elle s'exprimait au grand jour, la résistance des auteurs ou des metteurs en scène était codée et devenait lisible une fois l'œuvre passée au crible de la récupération idéologique (*Antigone, Jeanne avec nous*). Selon la tonalité émotive de chacun on l'interprétait dans un sens ou dans l'autre, ce qui était bien pratique pour s'en tirer avec les honneurs dans tous les cas. Quant à la résistance ouvertement formulée, elle n'avait d'autre choix que de se réfugier dans la presse clandestine ou aux Editions de Minuit. Il en fut de même pour les arts plastiques. Pour les peintres, il n'était pas question de s'en prendre aux Allemands dans une œuvre figurative sous peine de se voir collé au poteau. Il fallait alors choisir la clandestinité. En avril 1944, un album collectif et clandestin de lithographies

intitulé *Vaincre* fut ainsi vendu au profit des FTP.

De très rares œuvres publiques n'en restaient pas moins ouvertement partisans. Tel fut le cas de *Rue de Paris 43* qu'André Fougeron prit le risque d'exposer au Salon d'Automne de 1943. À travers le réalisme poétique de l'auteur, on ne pouvait se méprendre sur le thème de la faim : files d'attente devant les magasins d'alimentation et enfants cherchant à grappiller quelques calories dans les poubelles. Fort heureusement, Werner Lange, directeur des arts plastiques et de la musique à la Propaganda, qui était un homme éclairé amateur en secret d'art dit "dégénéré", ferma les yeux. Comme le remarque Françoise Bertrand-Dorléac « La peinture de Fougeron découpait en deux la France de la misère : à droite et sur fond clair une mère et ses enfants nus et faméliques, l'un d'eux plongé dans une poubelle ; à gauche et sur un ciel foncé, un groupe de sombres spectateurs. » C'était « prendre à rebours le discours officiel franco-allemand : la famille idyllique était réduite à la déchéance, et la fameuse jeunesse choyée par le régime grandissait dans les poubelles de la capitale³⁵⁷. »

Mais il en fallait davantage pour capter l'attention des communistes et faire de Fougeron leur icône. Car le malheureux n'avait pas grande envergure médiatique. C'était un besogneux, un menu fretin, un gagne petit. Il fallait au PC une personnalité d'éclat capable de brandir haut et fort l'étendard de la cause prolétarienne. On songea donc à Picasso.

Malheureusement, Picasso, qui n'avait rien d'un résistant, était apolitique dans l'âme et son seul combat s'était borné à multiplier les sauvegardes sur sa tête. Personne ne l'avait inquiété durant les années noires. Il les avait passées, en compagnie de la toute jeune Françoise Gillot dans son superbe duplex de la rue des Grands-Augustins, faisait bombance au Catalan voisin et tenait cénacle dans son atelier au milieu d'un parterre d'artistes. On le voyait souvent aux *Trois sœurs*, restaurant semi-confidentiel fort prisé des officiers allemands et il recevait des occupants dans son atelier. Ernst Jünger, Gebahrt Heller et Werner Lange, têtes pensantes de la Propaganda Staffel, lui ont amicalement rendu visite. Rien en lui n'évoquait le héros du communisme.

L'Humanité songea un temps de le faire passer pour résistant, mais il fallut y renoncer sous peine de faire sombrer le projet dans la rigolade. On développa en revanche la mythologie d'un Picasso narguant les Allemands et leur offrant des cartes postales de *Guernica*. C'est ainsi qu'Abetz visitant son atelier lui aurait demandé en jetant un œil sceptique sur l'une d'elles : – *C'est vous qui avez fait ça ?* – *Non* aurait répondu Picasso, *c'est vous*. Or, Abetz n'a jamais mis les pieds chez Picasso.

Fort heureusement, Picasso pouvait se forger un passé héroïque et se présenter comme le résistant franquiste qu'il n'avait jamais été. N'avait-il pas été nommé conservateur du Prado par le gouvernement républicain et personne n'avait besoin de savoir qu'il n'y avait jamais mis les pieds. En France, « Les policiers d'Hitler, écrit Cachin, ne pardonnaient pas à ce grand fils de la grande Espagne d'avoir pris part à la résistance du Front populaire contre Franco. » Pour le grand public, c'était crédible, pour les initiés, risible. Mais tout fier, Picasso exhibait deux arguments de taille. Il avait été interdit d'exposition par les Allemands soucieux de ne pas effaroucher Franco et était l'auteur de *Guernica*, fresque mythique devenue le symbole de l'Espagne républicaine en guerre contre les dictatures fascistes alors que, sans arrière pensée politique, il n'y avait vu qu'une œuvre de commande pour l'Exposition de 1937.

La peinture de Picasso avait un autre avantage. On pouvait y voir ce qu'on voulait. Un pied à la place de la tête, un œil à la place des seins et une main à la place du derrière pouvait s'intituler *La Bataille de Stalingrad* et tout le monde était content. Kahnweiler, picassiste en renom, voyait dans son travail des années sombres la présence de la guerre et du patriotisme partout, fût-ce à travers un pot de chambre. Mais pour le Parti, mieux valait tout de même, à côté de Picasso, s'adjoindre par précaution un peintre figuratif exprimant de façon lisible l'idéal communiste, et c'est pourquoi on fit appel au réalisme poétique et militant d'André Fougeron qui associa ses efforts à ceux du Catalan pour imposer l'image d'un parti communiste devenu muse résistante. Picasso serait le glorieux étendard et Fougeron l'imagier laborieux.

Picasso et Fougeron acceptèrent l'hommage du parti. En 1946, Picasso finit même par se laisser convaincre d'exposer au salon d'automne qu'il avait toujours boudé en raison de son traditionalisme de rigueur. C'est précisément cet aspect réactionnaire que les communistes désiraient bouter hors les limites du salon. Une salle entière fut consacrée à toute la production de guerre du grand peintre, soit, plusieurs centaines d'œuvres (4770 selon Florence Bertrand-Dorléac). Jean Cocteau a décrit l'hébétude des lecteurs de l'*Huma* devant le bric à brac éclos sous le pinceau de la nouvelle idole :

Donc, la foule communiste s'écrase, le nez en l'air, devant la syntaxe illisible que Picasso s'invente et dont l'orthographe ne relève que de lui. Est-ce une farce ? Impossible. Cachin se porte garant. Alors quoi ? La foule s'éloigne, une autre la remplace et ainsi de suite. Des milliers de silences consternés se brisent une fois de plus contre cette peinture de choc ³⁵⁸.

C'en était trop. Picasso fit contre lui l'union sacrée de la droite et de certains lecteurs de *l'Huma* qui restaient étrangers à son style où se sentaient floués par Marcel Cachin qui avait titré la veille dans *L'Humanité* : « Le plus grand des peintres aujourd'hui vivants ». Une coalition hétéroclite se forma. Elle était composée de gens de droite, de lecteurs déçus de *l'Huma*, d'amis de peintres évincés du salon pour collaborationnisme, d'élèves de l'Ecole des Beaux-Arts formés à l'école du traditionalisme ou de peintres hier encore célèbres à la faveur de la spéculation. On les vit débouler au salon de Tokyo, envahir la salle Picasso en hurlant, décrocher les tableaux et les massacrer. Il fallut faire appel à la police et monter la garde devant les toiles maudites. Déboulonné de son piédestal, Picasso semble avoir beaucoup souffert de cette *furia* iconoclaste. Maurice Toesca, qui l'a vu quelques semaines plus tard, le décrit déprimé :

À l'euphorie succède la dépression. Pendant quatre années Picasso n'avait pas exposé de toiles [...] La gloire de Segonzac et de Matisse, de Braque, de Derain, de Maillol s'amplifiait. De lui on ne parlait pas, ou que pour médire. Il en souffrait, mais avec jouissance, sachant bien qu'une revanche se préparait pour lui et qu'elle aurait un double éclat : politique et artistique. Ce qui ne manqua point de se produire³⁵⁹.

Picasso n'a pourtant pas trop à se plaindre, le tapage ayant fait flamber le cours de ses oeuvres. Il devient un phénomène de société et intègre le langage courant. Lorsque quelque chose semble incompréhensible il n'est pas rare de dire « C'est du Picasso ». Il apprend à Cocteau que des tableaux qu'il a vendus 4000 francs à certaines mairies qui les lui ont achetés par charité, sont revendus à 200000 francs. Il n'arrive plus à travailler, c'est un cortège de "tapeurs". On lui demande des programmes, des souliers pour les soldats, des requêtes incroyables. Il a donné plusieurs millions depuis son entrée au parti communiste. Il est à la veille d'une crise de fureur et de brouilles retentissantes. « Je m'en doutais », commente Cocteau, il avait cru simplifier les choses en s'inscrivant au parti, il les a compliquées³⁶⁰.

La conversion de Picasso au communisme et son adhésion militante au parti ont soulevé bien des questions et de nombreux commentaires. Interviewé des Etats-Unis pour le *New Masses* en octobre 1944 par l'intermédiaire de Pol Gaillard de *L'Humanité*, l'artiste s'est livré à une confession sans doute inspirée par Aragon mais trop belle et trop polissée pour être vraie :

Oui, j'ai conscience d'avoir toujours lutté par ma peinture, en véritable révolutionnaire. Alors, je suis allé vers le Parti Communiste sans la moindre hésitation, car au fond j'étais avec lui depuis toujours. Aragon, Eluard, Cassou, Fougeron et tous mes amis le savent bien ; si je n'avais pas encore adhéré officiellement, c'était par « innocence » en quelque sorte, parce c'est mon Parti. N'est-ce pas lui qui travaille le plus à connaître et à construire le monde ? À rendre les hommes d'aujourd'hui et de demain plus lucides, plus libres, plus heureux ? etc.

La réalité est moins glorieuse. Picasso a confié à Cocteau avoir versé des millions au Parti. Qu'a-t-il reçu en échange ? Les communistes tiennent alors le haut du pavé, *L'Humanité* reçoit un contingent de papier qui lui permet de tirer à 350000 exemplaires alors que le tirage du *Figaro* ne dépasse pas les 60000 exemplaires. On le croit tout puissant et il l'est. Le gouvernement, qui a besoin de la classe ouvrière pour la Reconstruction, s'incline. On voit déjà les communistes au pouvoir partout. Les riches tremblent. Or, Picasso, qui est riche, tremble lui aussi et se voit déjà collectivisé. En échange de son adhésion et de ses cadeaux, il a reçu l'assurance que son patrimoine sera préservé. C'est la thèse, d'ailleurs exacte, à l'honneur dans les milieux artistiques. Jean Galtier Boissière en rend compte dans ses mémoires :

La vérité, tous les artistes le savent. Picasso a une peur panique de se voir privé de son immense fortune. En adhérant au Parti communiste, il prend une assurance, et certains donnent même le chiffre exact de la prime. Mais l'archimillionnaire Picasso collectiviste, c'est tout de même un beau sujet de rigolade à Montmartre et à Montparnasse !

« Voici le premier geste antirévolutionnaire de Picasso, renchérit Cocteau. La première adhésion d'un trust au parti communiste. Picasso n'en est-il pas un à lui tout seul ?³⁶¹ » En prime, il réclame des avantages en nature. Juste après avoir adhéré au Parti, il a un entretien grave et navrant avec Marcel Cachin, (membre du comité central, du bureau politique du PCF et directeur de *L'Humanité*). Il lui demande d'exiger par voie de presse l'arrestation de ses anciens amis devenus ennemis et concurrents : Dunoyer de Segonzac, Derain et surtout Vlaminck qui l'a erreinté dans la presse.³⁶² Ils ont fait le pèlerinage du Reich. N'est-ce pas suffisant pour les boucler ?

Les communistes vont encore plus loin en faisant adhérer les morts à leur

parti. C'est ainsi qu'en septembre 1944, les lecteurs de *Ce Soir* apprennent que Giraudoux, mort en janvier 1944, fut un résistant communiste assassiné par la Gestapo.

La mort imaginaire du résistant communiste Giraudoux

En janvier 1944, Jean Giraudoux mourrait d'une crise d'urémie diagnostiquée dans les règles. Le chagrin fut immense dans le monde de la littérature. On revendiquait sa mémoire de Brasillach à Aragon. À son chevet, Jean Cocteau dessinait son portrait et écrivait dans son journal : « Je dessine, je parle, je tâche de t'entendre. Si je voulais savoir où tu es, peut-être me suffirait-il de mettre ton chien en laisse et de le suivre; je te découvrirais n'importe où. » À l'office de Saint-Pierre du Gros Caillou, Cocteau était en larmes.

Quelques jours après sa mort, Claude Roy entra au café de Flore en grand émoi porteur d'une nouvelle sensationnelle: Giraudoux avait été empoisonné. On en restera là car le récit de la mort de Giraudoux aurait pu, à l'époque, déclencher la colère de la Gestapo. L'affaire rebondit 7 mois plus tard lorsque Aragon, dans *Ce Soir* du 20 septembre 1944, peut enfin confirmer dans Paris libéré que c'est la Gestapo qui a tué Giraudoux « non pas seulement parce que c'était le plus français de nos écrivains, précise Aragon, mais aussi pour son activité résistante gardée très secrète et que, pour ma part, j'avais devinée durant le dernier entretien que j'eus avec lui cinq jours avant sa mort. » S'ensuit un polar digne d'un mauvais Simenon :

Le 23 septembre Claude Roy affirme, toujours dans *Ce Soir*, que le jour de sa mort une mystérieuse inconnue s'est présentée au quai d'Orsay³⁶³ en disant, avant de s'enfuir : « Prévenez là-haut que M. Giraudoux a été assassiné. » Le même jour, c'est Aragon qui, dans *Les Lettres françaises*, livre une nouvelle fournée d'informations et parle de : « ce secret que nous partagions avec Mme Giraudoux. » Sur la mort de Jean Giraudoux, précise-t-il, « il va falloir que toute la lumière soit faite. Le cri des médecins « Mais c'est un empoisonnement ! », la visite d'une inconnue au quai d'Orsay, la révélation de Giraudoux qui aurait dit peu avant sa mort « J'ai des voisins suspects » sont autant de preuves qui impliquent la main de la Gestapo.

Aragon décide donc d'enquêter. Son enquête est brève. Quatre jours lui suffisent pour tirer le mystère au clair. Il en publie les conclusions dans *Ce Soir* du 27 septembre. Quelques jours avant sa mort, il a rencontré Giraudoux plein de vie et ardemment tourné vers l'avenir. Il ne croit pas en la version officielle de la crise d'urémie. Il interroge l'entourage du défunt mais on lui claque partout la

porte au nez. Mystère ! Son docteur se retranche derrière le secret professionnel, Mystère ! Ses amis se taisent, sa femme avoue qu'on a refusé l'autopsie du corps mais qu'elle ne soupçonne rien de précis Mystère ! Les preuves s'accumulent dans la presse et aux postes de police. Aujourd'hui, précise Aragon, on découvre le visage de Giraudoux, poète résistant qui voulait consacrer à la résistance le seul livre qu'il méditait : *Dossier*. Or ce livre contenait la clé du mystère. Le complotiste Aragon fagotte alors une histoire puérile autour du mystérieux *Dossier*.

Dans *Dossier*, que ni lui ni personne n'a jamais lu ni vu, on trouve, nous dit-il, les mobiles de l'assassinat. Giraudoux pensait qu'au moment de la paix, il faudrait plaider la cause de la France. Il fallait donc établir un état précis des lieux afin de condamner les responsables sur des preuves tangibles : importance des réquisitions, liste des fusillés, emprisonnés. Les statistiques officielles étant fausses ou incomplètes à la suite d'un complot, il fallait les rétablir dans leur authenticité. Six hommes, dont Giraudoux, entreprirent ce travail et créèrent une sorte d'agence. Le moment voulu, les dossiers auraient été communiqués à la presse française anglaise et américaine. La Gestapo ayant été informée de ce projet, il lui fallait se débarrasser de Giraudoux. Comme on ne pouvait pas le fusiller en raison de sa célébrité, on l'aurait empoisonné. Personne n'ayant jamais apporté la moindre preuve de ce complot, cette histoire de fous se perdit dans la nuit de l'oubli.

La Libération tant attendue étant arrivée, les arnaques en tous genres ne cessèrent pas pour autant. Dans le domaine littéraire, on assista même à la naissance d'un chef d'œuvre de littérature résistante dont l'origine baigne encore dans le mystère et à l'assassinat mystérieux de l'un des éditeurs les plus connus de France.

XXV

Grands mystères

Mais où est donc passé Vercors et qui a tué Robert Denoël ?

Comme toute période troublée, celle de l'Occupation a laissé derrière elle son contingent de mystères. Deux d'entre eux méritent de passer à la postérité. Le mystère du *Silence de la mer*, devenu le mystère du silence de Vercors et l'assassinat ténébreux de l'éditeur Robert Denoël.

Longtemps classées « top secret », ces deux affaires ont laissé trop d'indices pour qu'il ne soit pas impossible d'émettre de sérieuses hypothèses.

Le silence d'un auteur

En janvier 1943 commençait à circuler sous le manteau un livre intitulé *Le Silence de la mer*. C'était un recueil de nouvelles de différents auteurs résistants, intitulé du nom de la nouvelle de tête. Son auteur signait sous le pseudonyme de Vercors (qui n'avait rien à voir avec le maquis qui n'existait pas encore). D'un coup, Vercors accédait à la célébrité mondiale et à l'immortalité. Mais soudain, Mystère ! Lorsque vint la Libération, alors que tous les auteurs résistants clandestins s'empressaient de sortir de l'ombre pour se faire acclamer, Vercors, le plus prestigieux de tous, avait disparu sans laisser de traces dans le triangle des Bermudes de la littérature. Pendant de longs mois, on le cherchera sans le trouver en dépit de l'impatience générale et de l'acharnement de la presse et du public à le dépister. Une fois sorti de l'ombre, personne, pas même Vercors lui-même, ne pourra expliquer les raisons de ce long silence.

Le Silence de la mer était le premier ouvrage d'une maison d'édition clandestine, "Les Editions de Minuit". Suivraient, chez le même éditeur, une brillante suite de textes de Jacques Maritain (qui pouvait signer de son nom, étant aux Etats-Unis) : *À travers le désastre*; *Chroniques interdites*, *Indications* d'un certain Champaigne etc... La pensée française résistante parvenait donc à s'exprimer et à se présenter au grand jour sous des apparences flatteuses. Ce n'est pas là le moindre mérite des Editions de Minuit en des temps où le travail clandestin d'imprimerie relevait du prodige, faute de papier, de locaux et de matériel. Surtout, échappant à la censure allemande et de Vichy, les auteurs faisaient un grand pas vers la liberté.

Le Silence de la mer est un hommage à tous ceux qui, au début de l'Occupation résistèrent en opposant aux Allemands un silence méprisant. C'est ce silence qu

donne sa force émotive à la narration. Dans une maison de campagne, une jeune Française répond par un mutisme obstiné aux avances sincères et délicates d'un officier allemand, Werner von Ebrennard. Et quel amour d'officier ! Musicien dans l'âme, épris de culture française, pianiste, apôtre d'une vraie collaboration où l'amour aurait son rôle à jouer. Mais il est là par droit de conquête. La jeune femme se tait. Lutte ardente, épuisante, jusqu'au jour où l'officier s'effondrera ayant enfin compris, à son retour d'un voyage en Russie, que ses compatriotes ne veulent pas d'une réconciliation sincère et désirent seulement faire de la France "la chienne rampante" de l'ordre nouveau. Mais en dépit des apparences, la jeune française n'est pas insensible à la dignité de l'officier. Le mot "Adieu" s'envole discrètement de ses lèvres lorsque sera venu le moment de se quitter. Un "adieu" d'espérance puisqu'il augure d'une future réconciliation franco-allemande.

Mais qui était l'auteur, ce Vercors dont on parlait tant ? À Londres, on crut d'abord qu'il s'agissait de Gide, de Bernanos, de Maritain ou de Mauriac. À Alger les communistes refusèrent d'admettre qu'il s'agissait-là d'un écrit résistant. L'écrivain et journaliste soviétique Ilya Ehrenbourg y voyait même la griffe de la collaboration tant cet officier Allemand était sympathique. « Quant à M. Ilya Ehrenbourg, commentera Maurice Druon, sans marchandage et sans enquête, il affirma que *Le Silence de la Mer* était un ouvrage de collaboration, publié avec la complicité nazie. Et il ajouta : « Une guerre sans haine est aussi impardonnable qu'un mariage sans amour ³⁶⁴ ». » Arthur Koestler, dans *La Tribune* de Londres, trouva le récit illogique. Comment un Allemand aussi sensible que l'est Werner Ebrennard a-t-il pu s'aveugler si longtemps sur les intentions des nazis ?

Mais à Londres, *Le Silence de la mer* tombait à pic. Qui étaient alors les chefs de file de la résistance intellectuelle en France : Aragon, Eluard, Cassou. Des communistes ! Les gaullistes comprirent donc le parti qu'on pouvait tirer de l'affaire. Ils firent diffuser le livre à grands frais dans le monde, ce qui fit de Vercors un leader non communiste de la résistance intellectuelle.

La Libération venue, il fallut bien dévoiler la véritable identité de Vercors, ce qui plongea les Editions de Minuit dans l'embarras. On avait pensé à tout, sauf : ça ! L'opération littéraire était un succès mais la logistique ne suivait pas. On peut bien publier un faux, mais donner corps à son auteur est autre chose. On fit traîner l'affaire en longueur. Puis, on tomba d'abord sur le premier venu : un certain Desvigne, de son nom dans la clandestinité, simple employé typographe aux Editions de Minuit. Foudroyante surprise ! Personne n'aurait pu imaginer que ce obscur personnage fût Vercors. Sa femme elle-même ne le savait pas. Elle lui disait : « Vercors d'après des renseignements sûrs, Vercors c'est X . » Pour ne rien

simplifier, les époux Desvigne étaient eux mêmes de faux époux qui se connaissaient à peine, l'anonymat étant de règle dans la clandestinité³⁶⁵. Mais le faux M. Desvigne, devenu du jour au lendemain le vrai Vercors, chef de la résistance intellectuelle à l'occupant, écrasé sous le poids de cette soudaine célébrité, en perdit la tête et finit par craquer, avouant qu'il n'était pas Vercors tout en précisant, pour sauver les meubles, qu'il le connaissait bien. À défaut d'en dévoiler l'identité, il en donna quelques traits de caractère : « Vercors est un homme modeste, scrupuleux, sensible, d'un désintéressement absolu. Jamais il ne chercha à se mettre en avant. »

Mais quant à dire qui il était... Top secret ! Pourtant, dans Paris libéré, on pouvait maintenant s'afficher au grand jour. Pourquoi tant de modestie ? Pourquoi cacher l'identité d'un héros de la résistance intellectuelle déjà submergé par le effluves de la gloire ? On commença donc à se demander si l'auteur du *Silence de la mer* n'était pas un écrivain connu. Mais comment avouer que le légendaire Vercors était un homme déjà consacré ? L'impact psychologique et le charme en seraient tombés en quenouille. Pour la gloire, il fallait trouver un résistant intellectuel sorti de l'ombre et sachant tenir son rôle d'auteur et de résistant, un homme de la rue, en qui tous les Français pourraient se reconnaître dans le cadre d'une France héroïque et fantasmée et non pas un académicien planant sur les cimes de la renommée. Comment accueillerait-on la poésie d'un enfant présenté comme un petit prodige si l'on apprenait que l'auteur caché de ses poèmes est le père ?

Lorsque, en janvier 1944, *Le Silence de la mer* fut publié en Algérie, aux éditions Charlot, Jean Orieux signalait dans la revue *Fontaine* la maturité professionnelle de Vercors, qui était encore dans la clandestinité : « L'auteur, qui nous est inconnu, et pour cause, est déjà ou sera un grand écrivain. Une sensibilité puissante et précise au service de l'art le plus sûr peut seule, avec tant de sobriété dans le détail, de retenue dans l'expression, d'effacement de soi, nous livrer un document aussi dépouillé et aussi vibrant. Cela ne s'invente pas³⁶⁶. » Bref Vercors était un écrivain au sommet de sa maturité.

Pendant que, brûlant d'impatience, les curieux attendaient de savoir qui était le prestigieux fantôme, on le cherchait sans le trouver, la mauvaise performance de Desvigne ayant prouvé qu'un simple *quidam* devenant du jour au lendemain héros de la résistance intellectuelle et sachant tenir son rôle est un diamant rare. On songea un instant à faire tomber Vercors sous les balles de la Gestapo. Mais on s'aperçut qu'il est encore plus difficile de fabriquer un héros mort que vivant. Et puis, pourquoi avoir attendu si longtemps pour le dire ? On tourna en rond et, un

fois la Libération venue, on n'avait toujours pas trouvé le bon vrai Vercors Panique ! Tous les auteurs des Editions de Minuit étaient sortis de l'ombre. L'auteur des *Cahiers noirs* était Mauriac (pseudonyme, Forez), des *Amants d'Avignon*, Elsa Triolet (Laurent Daniel), de *Musée Grévin*, Aragon, (François le colère), d'*Angleterre* Debu-Bridel, (Argonne)... Mais, de façon inexplicable seul, Vercors, le plus emblématique, restait dans l'ombre.

Faute de mieux, Desvigne, faux Vercors provisoire, captait l'attention des journalistes. Il raconta aux *Lettres françaises* l'histoire, d'ailleurs exacte, de la fondation par Pierre Lescure des éditions de Minuit faisant suite à *La pensée libre* de Politzer et Decour après la mort héroïque de ce dernier. C'est le vrai Vercors qu'on cherchait encore partout, qui la lui aurait racontée³⁶⁷. Mais pourquoi Desvignes, qui connaissait si bien Vercors, refusait-il d'en dire plus ? Mystère.

C'est seulement en décembre 1944 qu'on découvrit enfin le vrai Vercors ou sa doublure. On choisit un dessinateur de talent, Jean Bruller, qui publiait des albums de dessin depuis 1924 et qui, en 1942, aurait été du jour au lendemain touché par la grâce littéraire. L'idée du *Silence de la mer* lui serait venue, disait on, après avoir lu *Jardins et routes* d'Ernst Jünger que l'écrivain André Thérive lui avait offert au cours de l'été 1941. On ne voit pas le rapport, les deux livres n'ayant aucun point commun mais peu importe, il fallait bien dire quelque chose.

La révélation inexplicablement tardive de l'oiseau des îles ne suffit pas à dissiper les scepticismes. Dans *Mon journal depuis la Libération*, Jean Galtier-Boissière, l'homme le mieux renseigné des milieux journalistiques et littéraires, reste sceptique. Il dit : « Curieux destin que celui de ce Jean Bruller, qui pendant quinze ans pasticha, non sans esprit, Gus Bofa [dessinateur célèbre]. Et voilà qu pendant l'Occupation, ce charmant dessinateur se met à écrire, et, du premier coup, se hausse au premier rang et devient célèbre, sous le nom de Vercors, avec *Le Silence de la mer* et *La Marche à l'étoile*³⁶⁸. »

Sept mois après la Libération de Paris, le chroniqueur César Santelli se refusait encore à admettre l'identité de cet auteur issu de la génération spontanée. Dans *L'Ecole et la vie* du 10 mars 1945, il écrit : « Ce qui reste, c'est que *Le Silence de la Mer* a porté le renom de Vercors aux limites du globe. Vercors n'est pas son véritable nom, pas plus qu'Arouet ne s'appelait Voltaire. Mais il est clair que dans l'histoire de la guerre, comme dans celle des lettres françaises, c'est Vercors qui demeurera pour l'éternité l'auteur du *Silence de la Mer*. »

Mais alors, qui est l'auteur du *Silence de la mer* ? Faute de preuve, on en est réduit aux suppositions et aux intimes convictions sur la base d'un faisceau de faits troublants. Si Stéphanie Corcy a le mérite de poser le problème de l'identité

de Vercors, elle en conclut qu'il est bien Jean Bruller³⁶⁹.

De tous les auteurs supposés en des temps où la question était à l'ordre du jour, c'est François Mauriac qui semble avoir été le mieux placé pour se cacher derrière Vercors et *Le Silence de la mer*. Sa formule sybilline *C'est Heller qui est le père du Silence de la mer*, a prêté à bien des conjectures et prouve qu'il en savait déjà long sur la question. Du coup, on a voulu voir en Heller le sympathique lieutenant du *Silence de la mer*. Or, il a été établi que tout concorde pour affirmer que le personnage de Werner von Ebrennac a été inspiré par Ernst Jünger³⁷⁰, bien connu de Mauriac, alors que Jean Bruller ne l'avait jamais rencontré. Comme l'Officier du *Silence*, Jünger était artiste et francophile, l'occupation de la France lui pesait et il est revenu horrifié d'un voyage sur le front de l'Est. Il serait donc plus judicieux de penser que Heller fut le père spirituel, c'est-à-dire l'inspirateur du *Silence de la mer* et Mauriac l'auteur.

Mauriac le résistant et Heller chef de la section littéraire à la Propaganda Staffel complices à ce point ? Pourquoi pas ? Tous deux étaient bons amis. Heller, francophile sincère, rêvait de réconciliation. C'est grâce à lui que *La Pharisienne* a été publié alors que Epting, directeur de l'Institut Allemand, lui refusait le contingent de papier nécessaire. Mauriac sera reconnaissant à Heller au point de lui en dédicacer un exemplaire. Heller vitupérait contre Rebatet qui, dans *Les Décombres*, traitait Mauriac de "salaud" et de "hyène fielleuse". Bien plus tard, le 15 mars 1961, Mauriac adressera à Heller une lettre encore vibrante d'amitié:

Cher Gérard Heller,

J'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles. Je n'oublie pas, et je l'ai su, d'ailleurs surtout depuis l'Occupation, ce que vous étiez pour nous. Je n'ai jamais regretté cet exemplaire que je vous avais dédicacé : vous savez tout ce que mes ennemis en ont tiré contre moi. Je me suis bien gardé de protester, d'expliquer qui vous étiez pour nous, craignant de vous porter tort chez vos compatriotes...

Cette lettre, publiée par Heller dans son livre *Un Allemand à Paris*, et ces protestations d'amitié n'ont jamais été démenties. Dans *Cahier noir*, paru clandestinement sous le pseudonyme de Forez, Mauriac exprime d'ailleurs une pensée dont Heller fera son credo : « Nous sommes de ceux qui croient que l'homme échappe à la loi de l'entredévorement, et non seulement qu'il y échappe, mais que toute sa dignité tient dans la résistance qu'il lui oppose de

tout son cœur et de tout son esprit. » Heller et Mauriac étaient donc animés du même idéal. Ils voyaient loin. Au-delà de la tragédie du nazisme, ils rêvaient de l'amitié retrouvée entre les peuples allemand et français, Mauriac au nom du pardon chrétien, Heller au nom d'une réconciliation nécessaire.

Heller ne fit rien pour troubler la bonne marche des Editions de Minuit et *Les Lettres françaises* ne s'en prendront jamais à lui. Il était parfaitement au courant de la présence d'une imprimerie clandestine boulevard de l'Hôpital où Oudeville avait imprimé *Le Silence de la mer* et d'autres ouvrages résistants mais fit semblant de n'en rien savoir³⁷¹.

Tout cela est vraisemblable et nul ne peut nier que de ce faisceau d'indices peut naître une explication plausible et suffisante pour se faire une intime conviction. Mais l'intime conviction a-t-elle sa place dans l'histoire ? Si, dans le prétoire, elle est parole d'Évangile, dans la syntaxe de l'histoire, son immixtion n'est admissible que sous forme d'hypothèse.

Certes, l'inspiration artistique peut être la grâce d'un instant. Rimbaud est devenu Rimbaud d'un coup de baguette magique, pendant un an, à 19 ans. *Voyage au bout de la nuit* a éclos spontanément dans l'imagination de Céline. L'abbé Prévost a écrit *Manon Lescault* et quelques ouvrages de compilations sans importance. Benjamin Constant n'est l'auteur que d'une seule œuvre marquante : *Adolphe*...

Mais pour rester légendaire sous le pseudonyme de Vercors, Bruller aurait dû cultiver le flou et s'abstenir d'écrire, mis à part quelques bons articles publiés sous son nom à la Libération. Or, exploitant son prestige, il se lança dans une carrière militante et, prenant goût à la gloire littéraire, écrivit sous le nom de Vercors d'autres œuvres romanesques oubliées, mais jamais, semble-t-il, sa prose n'atteindra le niveau du *Silence de la mer*.

Peu importe, au fond. De Vercors restent aujourd'hui un texte de grande allure, un beau film de Jean-Pierre Melville et une plaque commémorative sur le Pont des Arts. Mais puisqu'il est passé comme un rêve dans les brumes de l'Occupation, oublions tout et rêvons à jamais que Vercors fut Vercors.

Plus tragique fut l'affaire Robert Denoël.

Mais qui a donc assassiné Robert Denoël ?

En 2009 Denys Garnier-Deferre portait à l'écran un film intitulé *Les livres qui tuent*. Il retraçait l'histoire de l'assassinat de l'éditeur Robert Denoël en décembre 1945. Le mystère a longtemps plané sur cette affaire. Très vite, sans raison apparente, elle fut, « sur ordre », classée « sans suite » dans la rubrique

des « crimes crapuleux ». Puis, c'est le dossier de l'enquête lui-même qui disparut aussi mystérieusement. Or, ce dossier a récemment été retrouvé encore plus mystérieusement aux... Etats-Unis ! Il ouvre une brèche dans l'opacité de cette sombre histoire. Loin d'être un crime crapuleux, il impliquerait des personnalités importantes du monde de la politique et de l'édition.

Le 26 septembre 1944 fut un grand jour à la rédaction de *L'Humanité*. Ecoutons ce qu'en dit le quotidien communiste dans son édition du lendemain :

Fine et vive silhouette, figure jeune, le geste impétueux, l'allure militaire, Louis Aragon est venu, hier, rendre visite à *L'Humanité*. Accueilli par Marcel Cachin, celui que tous les Résistants, en zone sud, n'appellent que le poète du maquis, nous a remis, à la gloire de Paris, le beau texte qu'on lira ci-dessous. l'organisateur du soulèvement national dans la Drôme, l'Isère, le Lyonnais, le puissant éveilleur des intellectuels de notre pays du temps de l'oppression, le chanter pathétique de la France meurtrie rend, dans ces vers, le plus filial hommage à Paris par lui-même libéré.

Aragon est alors le demi Dieu, le paladin du Parti. Il se promène de cellule en cellule, chante la bonne parole, lyre de l'élégie en main ; abat les uns, célèbre la vertu des autres, compose la geste de Giraudoux et de Picasso, célèbre de Gaulle avec lyrisme. Mais lorsqu'on touche au PC, alors, il devient teigneux comme une mouche à viande, et, pour tout dire, le plus teigneux de tous, juste après Céline. Passe encore si l'infâme est de droite... Mais lorsqu'il est de gauche, alors, c'est l'éruption du Krakatoa. André Gide en sait quelque chose, lui qui, après avoir papillonné à gauche, revint de son voyage en Russie guéri du communisme et le clama dans *Retour d'URSS* (1935).

Pour se venger, c'est avec une subtile perfidie qu'Aragon cite dans *Les Nouvelles littéraires* du 25 novembre 1944, 9 ans plus tard, quelques formules dites "collaborationnistes" tombées des lèvres de Gide sans tenir compte de leur amer contexte ni des propos résistants tenus par la suite alors que lui, Aragon, plus prudent, n'a jamais ouvertement protesté contre l'Occupation et que, dans le cadre du pacte germano-soviétique, *L'Humanité* clandestine a célébré, à la même époque, le "brave Maréchal" et les prolétaires français et allemands (en uniforme), trinquant sur le zinc, tout en déposant auprès de la Propaganda Staffel une demande d'autorisation de reparaître officiellement³⁷². En 1945, l'acharnement contre Gide se poursuit. Aragon rappelle que Philippe Henriot a salué sa "haute conscience" et suggère que de troubles sentiments travaillent

l'auteur de *Corydon* traité en l'occurrence de "prophète de la collaboration". Valéry, Cocteau et toute la communauté des lettres furent révoltés par tant de muflerie

Pourtant, Aragon, ce saint laïque aux yeux de *L'Huma*, cache un point noir. Il a publié un roman chez Denoël en 1943, *Les voyageurs de l'Impériale* et son roman *Les beaux quartiers* y a fait l'objet d'une réédition. Elsa Triolet y a également publié *Mille regrets*, *Le Cheval blanc* (1943) et *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*, qui obtiendra le prix Goncourt en 1944. Or, Robert Denoël est l'éditeur maudit des années noires, surtout aux yeux de *L'Humanité* qui en a fait son bouc émissaire dans l'édition. C'est lui qui a édité *Mea Culpa* pamphlet violemment anticomuniste de Céline et ses pamphlets pro-nazis et antisémites, *Bagatelles pour un massacre*, *L'Ecole des cadavres* et *Les Beaux draps*. À quoi s'ajoutent, chez Denoël, *Les Décombres*, de Rebatet, et la collection "Le Juif et la France".

Avoir publié dans ce cloaque, pour celui qui se veut se veut l'archange immaculé du PCF, c'est le péché originel. Encore ne sait-on pas tout. Durant la période de l'Occupation, Aragon et Elsa Triolet ont entretenu une correspondance affectueuse avec Robert Denoël, directeur de la boîte maudite, qui n'a pas été avare de ses deniers pour leur venir en aide car, dans le besoin, ils ne cessaient de le solliciter. Or, Denoël, qui a gardé des preuves de cette relation affectueuse et charitable, doit passer en cour de Justice en décembre 1945 et il ne fait aucun doute qu'il se dédouanera avec éclat en montrant qu'il a été le sauveur de l'enfant chéri des communistes. Pour Aragon et Elsa, ce sera la honte, le deshonneur éternels et *L'Humanité* sortira moralement plumé de la révélation.

Les archives de Denoël contiennent maintes preuves de cette affection. Dès le 29 juillet 1940, c'est le grand amour entre Aragon et Denoël qui est déjà un éditeur maudit pour avoir publié les pamphlets de Céline et annoncé la parution de plusieurs livres de la collection "Le juif et la France". Aragon lui écrit malgré tout :

Cher ami, votre lettre du 20 m'est arrivée le 26. Elsa a écrit aussitôt à Cécile³⁷³ et à vous une lettre qui dit au fond ce que je voulais vous écrire. Nous embrassons Cécile, Finet et vous. Et à bientôt, bien affectueusement. Aragon..

Le 18 mai 42 : Denoël, qui est sur le point de publier *Mille Regrets* d'Elsa Triolet, s'inquiète du ménage Aragon-Triolet

Le 27 mai 1942: Quelques jours après l'envoi des exemplaires du service de presse de *Mille Regrets*, Denoël s'inquiète du manuscrit de *Cheval blanc* qu'Elsa

Triolet tarde à lui transmettre

Le 10 octobre 1942 : Lettre d'Elsa Triolet aux Denoël, chez qui elle a passé quelques jours en compagnie d'Aragon dans leur appartement de la rue de Buenos Ayres :

Chers amis, c'était trop court... Merci de nous gêner, cela fait du bien, formidablement ! Et vous vous y entendez l'un comme l'autre... Je vous embrasse avec toute mon affection. Elisabeth.

Pierre Assouline fait remarquer que, 40 ans plus tard, dans sa préface à l'édition « Folio » de *Cheval blanc*, Elsa Triolet fera preuve d'une crasse vacherie en écrivant : « Pendant quelques jours, ils nous hébergèrent chez eux, dans un bel appartement suintant le neuf, près du Champ de Mars. Denoël semblait, malheureusement, fort prospère³⁷⁴. "Malheureusement" car cette prospérité proviendrait de livres collaborationnistes. Pourtant, Aragon et Triolet en ont largement profité, eux aussi, de cette impure prospérité, puisque, lors du premier procès de Robert Denoël, l'expert mandaté par la cour de justice a montré, au cours de l'audience du 12 juillet 1945, que Robert Denoël leur aura versé durant toute l'Occupation, la somme de 374000 francs (125000 euros) à titre d'avance et de droits³⁷⁵. »

Cet argent leur sera d'un grand secours car en mars 1944, la Gestapo lance l'ordre d'arrêter « la juive Elsa Kazan, dite Triolet, maîtresse d'un nommé Aragon, également juif [ce qui est faux] ». Aragon et Elsa Triolet devront désormais vivre cachés grâce à l'argent de Denoël mais Louis Aragon n'entrera jamais en résistance, quoiqu'en dise *L'Humanité* du 26 septembre 1944. À l'approche de son second procès, Robert Denoël était donc sûr de pouvoir compter sur le témoignage d'Aragon en sa faveur. Mais en sortant d'un entretien avec son ancien protégé, il dira dépité à sa compagne Jeanne Loviton : « Je leur ai demandé de m'aider... ils m'ont répondu : c'est impossible, on vous a supporté pendant la guerre... Vous ne pouvez pas savoir le calvaire que ce fut pour nous d'être publiés à côté de Céline et de Rebatet, dans la même maison qu'eux³⁷⁶. » Grande ingratitude !... Mais qu'y a-t-il de petit chez les grands ?

Aragon et Elsa Triolet étaient eux-mêmes d'une probité intellectuelle toute relative. Non seulement ils avaient touché 374000 francs de Robert Denoël durant les années noires mais, comme le signale Pierre Assouline, tous deux avaient en même temps publié chez Gallimard (maison honorable), chez Denoël

(maison collaborationniste) et aux Editions de minuit (maison héroïque). Dans tous les cas, ils s'en sortiraient avec les honneurs de la guerre.

Or, Robert Denoël, tout fier, se disait « couvert par son carnet noir ». Les archives de Denoël nous permettent de reconstituer le très modeste itinéraire d'Aragon quand il était, selon les termes de *l'Humanité*, soit-disant « chef de la résistance » du Centre et « le puissant éveilleur des intellectuels de notre pays du temps de l'oppression. »

Le 3 mars 1943, Robert Denoël et Wilhelm Andermann, l'éditeur allemand qui a repris 49% des parts des éditions Denoël font bombance au restaurant avec Louis et Elsa qui logent alors chez l'éditeur, rue de Buenos-Ayres

Le 1er juillet 1943 les Aragon, dénoncés comme juifs, se cachent, sous le nom de Lucien et Elisabeth Andrieux, à Saint-Donat, dans la Drôme, où personne ne les inquiétera jusqu'à la Libération. Il faut croire que le danger n'était pas bien grand puisqu'ils se payèrent le luxe de quelques escapades à Paris, notamment fin septembre 1943 et en janvier et mars 1944. Ils recevront alors l'hospitalité chez Robert Denoël et sa compagne Jeanne Loviton rue de Buenos-Ayres.

Vint la Libération et l'élévation d'Aragon à la dignité de chantre du Parti. Après un premier procès heureux, Robert Denoël attend donc le second avec confiance puisqu'il détient des documents décisifs. Mais tout ne va pas se passer comme prévu. Le 2 décembre 1945, il fait froid. Robert et Jeanne Loviton se rendent en voiture au théâtre lorsque, passant devant les Invalides, ils sont victimes d'une crevaision. Tandis que Robert s'apprête à monter la roue de secours, Jeanne Loviton se dirige vers le commissariat pour appeler un taxi. À son arrivée, elle apprend que Robert vient d'être assassiné de deux balles dans le dos. Une enquête est ouverte. Elle semble avoir dégagé d'intéressantes pistes mais, mystérieusement, au bout d'une semaine, le dossier est classé sans suite "sur ordre", avant de disparaître aussi mystérieusement pour être retrouvé, 70 ans plus tard, aux Etats-Unis !

Officiellement, l'affaire a donc été classée "crime crapuleux". Dans les faits, plusieurs pistes ont été envisagées. On n'a que l'embarras du choix.

Crime crapuleux. Peu probable, on a retrouvé sur le cadavre la somme de 12380 francs mais constaté la disparition de documents que Robert Denoël portait dans une serviette.

Crime d'intérêt. Jeanne Loviton, instituée ayant droit des éditions Denoël par son amant, aurait commandité l'assassinat pour entrer en possession des éditions Denoël (thèse de Céline qui la détestait). Tiré par les cheveux et sans l'ombre

d'une preuve. Jeanne Loviton ne comprenait rien à l'édition et voulait si peu en entendre parler qu'elle s'empessa de céder le fonds Denoël à Gallimard en 1947.

Crime passionnel. Jeanne Loviston était une Messaline de cénacle. Avant Robert Denoël, elle avait croqué Jean Giraudoux, Saint-John Perse, Curzio Malaparte, Paul Valéry et la féministe Yvonne Dornès. Mais en pareil cas, on tue en intérieur et dans le feu de la passion. On ne charge pas un compère de pister la victime jusqu'au moment propice.

Crime politique. Thèse défendue par Me Roland Dumas et évoquée par Tony Yagu qui incrimine "un certain premier ministre", sans plus. Vague et peu probable.

Crime communiste. Très vraisemblable. Il expliquerait le classement sans suite du dossier et son transfert aux Etats-Unis. Surtout, il lève le voile sur le mobile.

À son premier procès, Denoël avait montré quelques pièces de la correspondance affectueuse qu'il entretenait avec Aragon et Elsa Triolet. Allait-on reparler plus en détails de cette relation contre-nature ? Quoi... quoi !... Le chef résistant Aragon affectueusement protégé, nourri par le grand collaborationniste Denoël et planqué à Saint Donat dans l'attente pénarde de la Libération ? Cette piqure de rappel avait de quoi provoquer dans le parti une chaîne de ruptures d'anévrisme de cellule en cellule. Or, les communistes étaient merveilleusement entraînés et outillés pour pister un ennemi et l'abattre au moment propice. À l'Institut dentaire, ils ont même installé en toute impunité un centre de règlement de comptes où seront éliminées sans procès 110 à 130 personnes compromettantes³⁷⁷. Cette hypothèse a le mérite d'expliquer le classement sans suite de l'enquête, le pouvoir ne voulant surtout pas heurter le Parti dont on avait grand besoin pour la Reconstruction et la cohésion du gouvernement tripartite.

Elle explique également la présence du dossier aux Etats-Unis. C'est le début de la Guerre froide et les Renseignements américains demandent à leurs agents à l'étranger communication d'un maximum de pièces concernant l'activité des communistes dans le monde, ce qui prouverait bien leur implication dans l'affaire. L'historienne américaine Alice Louise Staman, qui a découvert le dossier, en a tiré un livre, *With the Stroke of a Pen* (New York, 2002). Elle en arrive, elle aussi, à cette même conclusion³⁷⁸.

Une seule question reste en suspens. De joie, Aragon a dû se rouler à terre en apprenant la mort de Robert Denoël. C'est certain. Mais a-t-il eu vent du projet

d'assassinat, l'a-t-il approuvé, ou même suggéré ? On le saura peut-être à l'ouverture des dossiers d'archives en 2065. Mais comme tout est possible avec ce diable d'homme, qui donnera la mesure de sa poisseuse roublardise lors de l'affaire Kravchenko, ceux qui le connaissent peuvent toujours se faire une intime conviction.

Telle furent les dernières grandes arnaques dans le monde des lettres et des arts sous l'Occupation. Certains diront que la Quatrième République allait prendre la relève. Peut-être, mais c'est une autre histoire.

XXVI

Epilogue

Un jour d'été à Robinson

Ce livre laisse un sentiment d'injustice. Les résistants de plume et les artistes résistants, comme les classes populaires résistantes y ont tenu peu de place, priorité ayant été donnée aux artistes et gens de lettres collaborateurs, névrosés et arnaqueurs plus ou moins tordus. Les artistes résistants ou opposants furent pourtant nombreux mais ils ont laissé moins de traces puisqu'ils ne purent jamais s'exprimer au grand jour et c'est dans la seule presse clandestine ou aux éditions de Minuit qu'il faut les chercher. Et puis, la cause des artistes résistants est claire, naturelle, entendue. Pourquoi épiloguer ? Dans son évidence, elle ne fait pas débat. On leur rend hommage sans discuter. Le parcours et les motivations des collaborationnistes restent au contraire obscures, nimbées de mystère, irritantes. Passe encore que des personnages louches comme Laubreaux, Luchaire, Bouly de Lesdain, Robert de Beauplan, Oltramar ou Rebatet s'y laissent prendre. Mais comment un poète aussi délicat que Brasillach, comment un homme aussi sensible, et peut-être même aussi humain que Drieu La Rochelle ; comment un mystique catholique comme Chateaubriant ont-ils pu se complaire dans le bitume ? Là est le mystère. Pour le comprendre il faut plonger dans la psychologie des profondeurs, ce qui ouvre un débat aux prolongements infinis.

Les auteurs reconnus eurent eux-mêmes grand mal à se faire publier lorsqu'ils ne donnaient pas de gages à la cause de l'Occupant. Mauriac n'étant pas en odeur de sainteté, c'est par miracle, et grâce à Heller, qu'il put publier *La Pharisienne* qui fut tiré à 3000 exemplaires en 1943. *Pilote de Guerre*, de Saint-Exupéry, fut tiré à 2100 exemplaires aussitôt condamnés au pilon. Duhamel fut interdit d'édition... En revanche, Jean-Paul Sartre et Albert Camus furent bien vus des Allemands. Les pièces de Jean-Paul Sartre se jouaient à guichet fermé devant un parterre d'officiers allemands. Et pour cause, tous deux étaient de jeunes auteurs qu'on espérait, courbettes et flatteries à l'appui, pouvoir gagner à la cause du Reich. Ils n'y pouvaient rien mais ni l'un ni l'autre ne se lièrent jamais d'amitié avec un seul Allemand à la différence de Cocteau ou de Sacha Guitry qui, sans collaborer pour autant, et sans tourner un seul centimètre de pellicule à la Continentale, se plaisaient au milieu d'officiers allemands.

To Wright or not to wright. La question fut à l'ordre du jour sous l'Occupation. Jean Guéhenno préféra ne pas écrire car se soumettre à la censure de l'occupant était humiliant à ses yeux et contraire à la liberté d'expression qui est l'essence de la création artistique. Mais il fut bien le seul. Il mena donc son combat en faisant des leçons de patriotisme à ses élèves de khâgne, mais, trahi par l'un d'eux, qui, à l'âge de 19 ans, arborait la Francisque, il fut muté dans le secondaire avec un salaire de misère.

Sur les planches, Fernand Ledoux trouva aussi le moyen de s'en tirer avec les honneurs. Exaspéré de jouer à la Comédie française devant un parterre vert-de-gris, il donna sa démission. Vaudoyer la refusa. Qu'à cela ne tienne. Il déclara qu'il ferait un éclat. Le soir même, au milieu du spectacle, il bafouille, cherche ses mots et se tait. Scandale ! On baisse le rideau. On fait appel à sa doublure, le sociétaire Chambreuil. Ledoux ne remettra plus les pieds au Français³⁷⁹. Cette abstention est très belle, mais, comme le fait remarquer Pierre Assouline, les auteurs ou les artistes connus, seuls, pouvaient se payer pareil luxe. Comment demander à Sartre ou Camus de se taire à un moment névralgique de leur carrière ?

De plus, nombreux furent ceux qui plaçaient l'art au dessus de toutes les contingences. Le poète Eugène Guillevic qui publia des poèmes dans la NRF de Drieu a éprouvé le besoin de s'en justifier dans son livre de souvenirs : « À l'époque, écrit-il, je croyais que la poésie se situait au-dessus ou à l'écart des contingences, des circonstances, ou mieux, que sa force révolutionnaire agissait par elle-même, où que paraisse le texte³⁸⁰. » Cocteau parle sans états d'âme de la « patrie des écrivains » fédérant sous une même bannière les artistes de toutes des nations et leur conférant un droit d'exterritorialité. Après avoir dîné avec Gehrard Heller, Ernst Jünger et plusieurs Allemands éclairés par les lumières de la francophonie, il écrit dans son Journal : « Une patrie c'est la rencontre d'hommes qui se trouvent instantanément au même niveau³⁸¹. » Sacha Guitry déclare de son côté que l'art est universel et que sa vocation lui interdit de dresser des barrières entre les artistes de différentes nations.

Dans leurs rapports avec la Résistance, la marge de manœuvre des artistes est encore plus limitée. Les intellectuels ont souvent un visage trop connu et sont inexpérimentés pour faire de la résistance active, comme le prouve le tragique destin du Réseau du Musée de l'Homme. La résistance artistique clandestine est leur refuge de prédilection. Plusieurs revues résistantes voient donc le jour sous l'Occupation : *L'Université libre*, *La Pensée libre*... Des sections clandestines se

créent par profession. Le Comité National des Ecrivains, le Comité National des juristes, le Comité des artistes. Des journaux clandestins circulent dans chaque profession : *Palais Libre*, *Le Médecin français*, *L'Ecran français*... Et, bien entendu, *Les Lettres françaises* et *Les éditions de Minuit*.

Si la résistance des maquis a mobilisé une faible proportion de Français animés d'un idéal élevé et d'un sérieux savoir faire dans l'action ; il est une autre forme de Résistance populaire qui a mobilisé une grande partie des Français. Il peut s'agir d'une résistance rampante faite de réactions spontanées lancées comme un défi à l'occupant. Son théâtre de prédilection est la salle de cinéma. Lors de la présentation, à Dieppe, d'un film de propagande sur les prouesses de l'aviation allemande et italienne, on crie « À bas Hitler, à bas Mussolini. » La ville sera condamnée à une amende d'un million de francs³⁸². À Paris, en 1944, les spectateurs de *Titanic*, très bon film allemand qui a inspiré James Cameron d'image en image, manifestent leur hostilité à l'occupant pendant l'épisode du naufrage, aux cris de « Lusitania ! Lusitania ! ». Les Allemands font sauter deux cents mètres de pellicule, et la séquence du naufrage se réduit à quelques minutes³⁸³. Le phénomène est à ce point généralisé que les actualités finissent par être projetées toutes lumières éclairées pour éviter que les spectateurs n'applaudissent à la vue d'un soldat allié ou ne sifflent à celle d'un soldat allemand.

Mais la forme la plus glorieuse de résistance rampante, celle à laquelle a participé un grand nombre de Français est le sauvetage des juifs, des résistants du maquis et, plus rarement, des aviateurs anglais. Il est douloureux de constater à quel point, dans les milieux privilégiés, le sort des juifs semble avoir déserté les consciences. Les journaux intimes n'y font presque pas mention, à l'exception du *Journal* de Me Maurice Garçon. Rien de tel dans les milieux populaires et ecclésiastiques. Ici, pas de journaux intimes mais des actes. Au lendemain de la Guerre s'est imposée l'image gaulliste d'une France résistante les armes à la main. En 1970, Le film *Le Chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls lui a substitué celle d'une France attentiste avant que l'ouverture des archives ne nous présente l'image authentique d'une France des milieux populaires en grande partie unie dans le secours aux juifs pourchassés, aux maquisards et aux parachutistes alliés.

Sur ce type de résistance rampante en milieu urbain, nous possédons un document rare : *Un journaliste juif à Paris sous l'Occupation (1940-1942)*, par Jacques Biélinky³⁸⁴. Ce témoignage se présente sous la forme de notes brèves, écrites avec la précision et la froideur d'un rapport d'inspecteur de police. Et dans

sa simplicité, il est glaçant. Le sort des juifs ne nous est pas présenté sous la forme spectaculaire que nous lui connaissons, avec ses grandes rafles, ses fours crématoire et ses images de déportation ou d'holocauste. Il est vécu au quotidien sous la forme d'une tragédie intimiste, avec ses angoisses, avec l'attente chronique d'un nouveau décret : coupure du téléphone, confiscation des bicyclettes, interdiction de s'asseoir sur les bancs publics, interdiction des cabines téléphoniques des squares et des jardins.... Surtout, il met l'accent au jour le jour sur la disparition soudaine d'un proche, sa recherche désespérée ou la confirmation de sa déportation. Pendant 4 ans, nul juif ne pourra jamais s'endormir en France sans se demander quelle mauvaise surprise l'attend au réveil ou lequel de ses corréligionnaires aura disparu sans laisser de trace. Les bruits qui circulent de bouche à oreille, les "on dit", les nouvelles orales rendent infernale chaque minute de cette Shoah au compte-gouttes :

Le Dr Bloch s'est suicidé au moment de l'arrestation...

On a arrêté l'imprimeur Beresniak et ses deux frères. Un bruit circule que quatre avocats internés à Drancy (dont Pierre Masse)¹²² ont été fusillés....

On a arrêté Lehman, marchand de chevaux du boulevard Saint-Mancel...

Parmi les derniers arrêtés on cite le dentiste Saltiel, Schnitowski, directeur de l'École israélite de l'avenue...

Ces jours-ci cent quatre-vingts Juifs de Compiègne ont été expédiés à Drancy menottes aux mains. Parmi eux l'avocat Pierre Masse...

À Drancy on divise les internés en deux catégories, aptes et inaptes au travail... Panique ! Que fera-t-on des inaptes ?

Le gendre de M. Raphaël, pharmacien à Bourg-la-Reine, ayant été arrêté, sa femme s'est rendue à l'hôtel Majestic pour savoir où il était interné. Mais là elle fut gardée et internée à la Tourelle...

Six mille bicyclettes enlevées aux Juifs ont été expédiées en Allemagne. Un cas rare à signaler: celle d'Albert Lévy, boulevard du Port-Royal, lui fut restituée...

À la préfecture, irruption fréquente des femmes juives affolées qui déclarent qu'on a arrêté leurs maris ou leurs enfants et qu'elles ne savent pas où on les a envoyés...

Arrestations massives des Juifs à Paris (rafle du Vel d'hiv)...

Mon cordonnier de la rue Broca, Juif polonais, est arrêté avec sa femme. Ma paire de souliers, que je lui ai confiée pour réparation, est restée chez lui et sa maison est fermée etc.

Si grand est le désespoir et le déracinement des familles d'un disparu qu'elles n'hésitent pas à se jeter dans la gueule du loup en suppliant certains journaux collaborationnistes d'insérer des avis de recherche. En mars 1943, ce sera au tour de Biélinky lui-même de disparaître. Il mourra en déportation. On a justement insisté sur l'aide apportée aux Allemands par une administration française servile et efficace. Dans la population, l'image authentique du délateur hantera longtemps les esprits. Mais aussi, que d'actes de résistance, symboliques ou non, dans la France des gens modestes. Avec les lois raciales, les marques de sympathie en faveur des juifs se multiplient dans les milieux populaires. Biélinky les a recensées. Les magasins qui affichent le carton jaune « Entreprise juive » ont la préférence des clients non juifs à telle enseigne qu'un commerçant chrétien l'affiche à sa porte pour attirer la clientèle. Le 28 novembre, le curé de Saint-Médard prononce un sermon dans lequel il condamne toute haine et hostilité contre les fidèles des cultes non catholiques. Il s'élève énergiquement contre l'antisémitisme, contraire à l'enseignement de l'Eglise. À l'école catholique de la rue Vandrezanne un curé professeur condamne l'antisémitisme et rappelle que Jésus était juif. Au quartier latin, l'antisémitisme qui sévissait avant la guerre y a disparu. Lorsqu'une ordonnance prescrit de servir les juifs en dernier, une fois les boutiques d'alimentation dévalisées, des voisines s'organisent pour faire leurs achats aux heures qui leur sont interdites. Le moment venu, des non-juifs arborent une étoile découpée dans du papier jaune mais la retirent lorsque quelques-uns d'entre eux se retrouvent à Drancy pour un bref séjour. Multiplions ces gestes par cent, par mille et nous obtiendrons l'image d'une France populaire dont la résistance silencieuse et oubliée aura sauvé un grand nombre de persécutés. Bientôt, ce fut l'Eglise de France qui réveilla les consciences.

Pourtant, lors de la promulgation des premières lois raciales, à la rentrée de 1940, personne, sauf les juifs eux-mêmes, n'avait réalisé qu'elles correspondaient à terme à une sentence de mort. Lorsque survint le temps des rafles et des déportations, ce fut le choc. On s'aperçut que ces lois pouvaient tuer hommes, femmes et enfants. Cardinaux et archevêques de la zone non occupée adressèrent au maréchal Pétain un vigoureux message de protestation. Il fut suivi de la protestation des églises protestantes. En vain !

En tête de la fronde, le Cardinal Gerlier, primat des Gaules et Monseigneur Saliège, Archevêque de Toulouse, incitent leurs pasteurs à résister contre toute forme d'antisémitisme. Monseigneur Théas, évêque de Montauban, fait à son tour entendre sa voix dans une lettre pastorale émouvante « sur le respect de la

personne humaine ». La prise de conscience est considérable. Les fidèles sont avertis et Vichy ne peut l'ignorer. Une partie importante de la France se désolidarise de toute politique raciale. Le conflit s'envenime lorsque l'arrestation massive de juifs à Lyon entraîne un premier acte de résistance ecclésiastique active.

En septembre 1942, le préfet du Rhône, Alexandre Angeli, reçoit l'ordre de déporter 800 juifs en Allemagne. Des Jésuites parviennent à soustraire les enfants du groupe. Accusé de les cacher le père Chaillet invoque l'autorité du primat des Gaules. Sommé de s'expliquer devant Angeli, le cardinal Gerlier déclare: « Il y a des limites à toutes choses. Nous garderons ces enfants. Inutile d'insister, les enfants, vous ne les aurez pas. » Embarrassé, Vichy voudrait bien en rester là mais, sur ordre des Allemands, la police française revient à la charge. Le Père Chaillet est arrêté. Entre le cardinal Gerlier et Vichy c'est la rupture et, lorsque la police se présente pour la seconde fois, les enfants ont disparu. Huit Jésuites sont alors arrêtés. Il en faut davantage pour intimider le Primat des Gaules qui prescrit aux prêtres de son diocèse de refuser les sacrements de l'Eglise à tous les membres de la Légion Tricolore.

La courageuse attitude du cardinal Gerlier aura un retentissement immense sur l'ensemble des membres du Clergé. Un tabou est brisé. Tous, prêtres et fidèles, savent désormais de quel côté est le bien. Ce vent nouveau ne sera pas sans influence sur grand nombre de Français qui, d'une façon discrète ou au péril de leur vie, s'efforceront de venir en aide à un maximum de juifs persécutés. La presse résistante, en France comme à l'étranger, rendra un juste hommage à ces prises de position³⁸⁵.

Après coup, quelques historiens jugeront l'attitude de l'Eglise trop timide en montrant que si les 80 évêques de France avaient protesté de la même façon, les persécutions antisémites se seraient heurtées à un mur. Rien de moins certain. L'Eglise serait alors devenue un corps de partisans, aurait perdu toute autorité spirituelle et se serait exposée à des foudres qui l'auraient pulvérisée sans résultat. Qu'aurait pu faire un ecclésiastique derrière les barreaux ou dans un camp ? Grâce à l'action des plus hauts dignitaires, elle a, au contraire, si solidement infiltré la masse du clergé et des fidèles que Laval fut contraint de demander aux Allemands d'opérer dans la plus grande discrétion, ce qui a entraîné non pas l'abandon des persécutions mais celle des grandes rafles et diminué l'ampleur du crime. À Paris, les milieux collaborationnistes écument. À *Radio-Révolution*, rubrique du poste nazi Radio-Paris, Jean Fursac attaque avec une grossière véhémence le cardinal Gerlier. Quant à la presse

collaborationniste, elle voit dans ce conflit une nouvelle preuve de l'étendue du "diabolique" complot juif.

Jusqu'ici, tout est clair. Nous savons où sont les bons et les mauvais. Tel n'a pas toujours été le cas. Deux histoires, toutes deux racontées dans ses mémoires par le lieutenant Werner Lange, responsable du département musique et arts plastiques à la Propaganda, montrent qu'il est des cas où la situation est infiniment plus complexe.

Première histoire. En septembre 1942, le grand pianiste Alfred Cortot doit donner un concert en Allemagne sur la scène de la Philharmonie de Berlin. Il est le premier artiste français à se produire en Allemagne depuis la défaite. Il est prévu que Werner Lange l'accompagnera. Or, celui-ci vient d'apprendre que son frère est mort sur le front de Russie. Lui-même et sa mère, laminés par le chagrin, assisteront au concert dans une loge en avant scène, à deux mètres du concertiste. Cortot joue, selon l'expression de Werner Lange, « avec une grâce et une sensibilité telle, qu'à la fin du concert, la salle explosa littéralement dans un tonnerre d'applaudissements. Ma mère sanglotait. » En finale, Cortot a effectivement joué un morceau de circonstance, la *Marche funèbre* de Chopin. Alors, après la dernière note, il se lève, se dirige vers la pauvre femme, la prend dans ses bras, l'embrasse et lui glisse dans le creux de l'oreille : « J'ai joué ce soir en l'honneur de votre fils tombé au champs d'honneur, Madame. » Dans la salle, les applaudissements redoublent pendant plusieurs minutes. On pleure d'émotion. Est-ce bien ou est-ce mal ?

Deuxième histoire. En Juin 1942, Breker a accepté d'exposer ses œuvres à l'Orangerie à la seule condition que son maître Maillol soit présent à l'inauguration. Maillol pressenti se fait tirer l'oreille mais finit par accepter, à condition d'être accompagné de son modèle préféré, Dina Vierni, belle jeune femme de la vingtaine. Mais comment donc, cher maître ! Or, Dina Vierni est juive et, ce qu'on ignore encore, résistante. Ce que Breker veut, Dieu le veut. Dina Vierni refusera d'assister au vernissage mais, à la faveur de cet événement, elle fera la connaissance de Werner Lange. Ils sympathiseront. À la fin de leur séjour parisien, Werner raccompagnera en automobile Maillol et Dina, qui lui inspire des sentiments profonds, jusqu'à la ligne de démarcation. Ils ne croyaient plus se revoir, mais quelques mois plus tard, Dina Vierny de passage à Paris fera signe à Werner. Celui-ci racontera leurs retrouvailles dans son livre de souvenirs:

Pendant un des rares séjours de Dina Vierni à Paris, nous décidâmes d'aller passer le dimanche à Robinson, pour échapper à la chaleur parisienne. J'étais un

grand admirateur de Maillol et j'aimais beaucoup Dina, sa muse. Nous voulions aller déjeuner chez Blandeau, petit restaurant de campagne qu'affectionnait particulièrement Rudier, On y trouvait toujours à manger, et à bien manger. Le train qui partait de la gare de Luxembourg en direction de Sceaux était bondé. On aurait cru que tout Paris fuyait la fournaise de la capitale.

Pendant le voyage, on discute de choses et d'autres... et soudain, tous deux éclatent de rire... Est-ce bien ou est-ce mal ?

Après cette journée, ils croyaient ne plus jamais se revoir mais quelques mois plus tard, Lange trouve sur son bureau un mot de Dina : « Werner, je suis emprisonnée à Fresnes, venez vite me sauver. Dina. » Fresnes dépend de la Gestapo. Lange multiplie les démarches à la rue des Saussaies, apprend que Dina fait partie du prochain convoi pour Auschwitz, se démène et parvient de justesse à l'exfiltrer de l'enfer, mais avec une facilité si soudaine qu'on peut y voir la main de Breker alerté par Maillol. C'est du moins la version que semble donner Dina Vierny dans son livre de souvenirs. Mais peu importe.

Que penser de ces deux histoires ? Histoires d'amour entre deux peuples que tout sépare, en somme. À un détail près. Dans son livre antisémite *Les Décombres*, Rebatet refait le monde selon ses vœux et en exclut les juifs. Mais il précise, « je ne verrai toutefois aucun inconvénient à ce que des juifs de talent, comme Horowitz, Yehudi Menuhin ou Wanda Landowska, se produisent sur scène pour notre plaisir, à la façon des bayadères, à la condition formelle qu'ils ne se mêlent pas à nous. » Cortot a profité de son voyage en Allemagne pour jouer devant des ouvriers et des prisonniers français. C'est entendu. Mais par sa présence sur la scène hautement symbolique de la Philharmonie de Berlin, par son geste spectaculaire de sympathie et de solidarité envers la mère d'un ennemi tombé au front, Cortot, qui représente la France de par ses fonctions officielles au Conseil National et sa juste célébrité, a servi la propagande du Reich, s'est rendu coupable d'un crime d'intelligence avec l'ennemi inspiré par Goebbels et a rempli le rôle de la Bayadère.

Dina et Werner étaient deux êtres que tout séparait. Elle, juive et résistante; lui, officier de la Wehrmacht. À la faveur de circonstances extraordinaires, ils ont su, pourtant, en dehors de tout et en présence d'eux seuls, qu'ils étaient deux êtres humains et rien d'autre, deux êtres humains faits pour s'aimer, peut-être, et ils ont tout oublié l'espace d'une journée d'été à Robinson. Après quoi la réalité a repris ses droits. Elle est retournée à son réseau, il a regagné son poste à la Propaganda Staffel. Et cette histoire, version existentielle du *Silence de la mer*,

est magnifique. Magnifique parce qu'elle montre que la guerre est absurde, que l'humanisme ne meurt jamais tout à fait, qu'au milieu de l'horreur la flamme de l'espoir et du renouveau brûle toujours quelque part et puis, elle préfigure ce que seront les futures relations entre la France et l'Allemagne et donne la meilleure définition de la guerre : on s'aimait hier, on se massacre aujourd'hui, on s'aimera demain³⁸⁶ .

Sources

Ce livre repose en grande partie sur un dépouillement quasi exhaustif des mémoires et journaux d'époque et de la presse politique, artistique et scientifique des deux zones ; de la presse clandestine parue en France et de la presse française libre à l'étranger : Amérique du Nord, Amérique latine et Angleterre.

Sources d'archives

Archives privées numérisées

Archives Denoël, http://www.thyssens.com/01chrono/chrono_1941.php

Robert de Beauplan, Mémoires inédits d'un partisan convaincu de la collaboration, Archives Renaud de Lesdain.
<https://presseillustrée.home.blog/2019/08/15/robert-de-beauplan-1882-1951-au-regard-de-ses-memoires-inedit/>, par Jean-Paul Perrin

Perrin (Jean-Paul), *Archives Renaud de Lesdain.*
<https://presseillustrée.home.blog/2019/08/15/robert-de-beauplan-1882-1951-au-regard-de-ses-memoires-inedit/>

Archives publiques

A.N., A.J. 40, archives de la Propaganda Staffel.

A.N., F42 1 et suiv. Archives de la cinématographie française.

A.N., F21. Beaux-Arts.

A.N., Dossier Bunau Varilla, inv. du fonds 18 AR.

etc.

Aperçu bibliographique

Added (Serge), *Le Théâtre dans les années Vichy*, Paris, Ramsay, 1992.

Amouroux (Henri) *La Grande histoire des Français sous l'Occupation*, Paris, Robert Laffont, 1977 sq.

Audiat (Pierre), *Paris pendant la guerre*, Paris, 1946.

Arsand (Daniel), *Mireille Balin ou la Beauté foudroyée*, La Manufacture, 1989.

Assouline (Pierre), *Gaston Gallimard, un demi siècle d'édition française*, Paris,

folio, 2006,

Aumont (Jean-Pierre), *Le Soleil et les ombres*, Paris, Robert Laffont, 1976 (réédition 2020)

Badinter (Robert), *Un antisémitisme ordinaire, Vichy et les avocats juifs*, Paris, Fayard, 1997

Bardèche (Maurice), *Céline*, Paris, La Table ronde, 1986.

Bardèche et Brasillach, *Histoire du cinéma*, Paris, Editions André Martel, 1948.

Barrot (Olivier), *L'Écran français, 1943-1953. Histoire d'un journal et d'une époque*, Les Editeurs français réunis, 1979.

Barthelémy (Victor), *Du communisme au fascisme*, Paris, Albin Michel, 1978.

Bazin (André), *Le cinéma de l'Occupation et de la Résistance*, Préface de François Truffaut, Edition générale d'édition 10-18, 1975.

Bellot (Robert), *Lucien Rebatet, Le fascisme comme contre-culture*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2015.

Benjamin (René), *Vérités et rêveries sur l'éducation*, Paris, Plon, 1941

Benjamin (René), *Le Maréchal et son peuple*, Paris, Plon 1942.

Benjamin (René), *Le Grand homme seul*, Paris, Plon, 1943

Benoist-Méchin (Jacques), *À l'épreuve du temps*, Paris, Perrin, 2019.

Biélinky (Jacques), *Un journaliste juif à Paris sous l'Occupation (1940-1942)*, Paris, Cerf, 2011.

Bonal (Gérard), *Gérard Philipe*, Le Seuil, 1994, p. 331.

Boterf (Hervé Le), *La Vie parisienne sous l'Occupation, 1940-1944*, 2 vol., France-Empire, 1974.

Boterf (Hervé Le), *Le Vigan, le mal-aimé du cinéma*, Editions France-Empire,

1986.

Brasillach (Robert), *Les sept couleurs*, Paris, Gallimard, 1939.

Brasillach (Robert), *Notre avant guerre*, Paris, Gallimard, 1943.

Burrin (Philippe), *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Paris, Le Seuil, 1997.

Cahiers Céline, tome 1 : "Céline et l'actualité littéraire", 1932-1957, 1976

Cahiers Céline, tome 6, "Lettres à Albert Paraz", 1980. Pierre Dauphin (Sous la direction de), Henri Godard (Sous la direction de), Louis Ferdinand Céline Gallimard.

Cahiers Jean Cocteau, n° 14, *Jean Cocteau sous l'Occupation*, Les amis de Jean Cocteau, sl, 2015

Cantier (Jacques), *Drieu La Rochelle*, Paris, Perrin, 2011.

Cantier (Jacques), *Lire sous l'Occupation*, Paris, CNRS éditions, 2018.

Cardinne-Petit (Robert), *Les Secrets de la Comédie-Française, 1936-1945*, Rennes, Nouvelles éditions latines.

Carné (Marcel), *La Vie à belles dents : Souvenirs*, Paris, J.P. Ollivier, 1976.

Céline (Louis Ferdinand), *Lettres de Céline à Milton Hindus (1947-1949)*, Gallimard, 2012.

Céline (Louis-Ferdinand), *Correspondance (1932-1948), Lettres à des amies* (textes réunis et présentés par Colin W. Nettelbeck), Paris, Gallimard, 1997.

« « « *Rencontre à Copenhague*, traduit de l'anglais par André Belamich, Paris, l'Herne, 2007.

Chardonne (Jacques), *Chronique privée de l'an 40*, Paris, Stock, 1940. Réédité à plusieurs reprises sous l'Occupation aux éditions Boutelleau.

Chardonne (Jacques), *Correspondance Chardonne/Paulhan, 1928-1962*, préface de François Sureau, Stock, 1999.

Charensol Georges, *Renaissance du cinéma français*, Paris, 1945.

Châteaubriant (Alphonse de), *La Gerbe des forces*, Plon, 1937.

Chevassus-au-Louis (Louis), *Savants sous l'Occupation. Enquête sur la vie scientifique entre 1940 et 1944*, Paris, Seuil, 2004

Chirat (Raymond), 40-44 : *Cinéma de Vichy, les années Pétain*, Serdoc, Lyon 1972.

Cocteau (Jean), *Foyer des artistes*, Plon, 1947.

Cocteau (Jean), *Journal 1942-1945*, Gallimard, 1989.

Copeau (Jacques), *Journal, 1916-1948*, Paris, Seghers, 1991

Corcy (Stéphanie), *La vie culturelle sous l'Occupation*, Paris, Perrin, 2005

Coston (Henry), *Dictionnaire de la politique française*, L'Haÿ-les-Roses, 2000

Dalio, *Mes années folles*, J.C. Lattes, 1976, p. 127.

Desanti (Dominique), *Sacha Guitry, cinquante ans de spectacle*, Paris, Grasset, 1982.

Dorléac (Bertrand-Laurence), *L'Art de la défaite*, Paris, Le Seuil, 2011.

Dietrich (Marlène), *Marlene D.*, Grasset, 1984.

Drieu la Rochelle (Pierre), *Journal (1939-1945)*, Gallimard, 1992.

Dubreuilh, Simone, *Le Journal de Paris*, Documents d'archives et manuscrits, 1945

Dufay (François), *Le Voyage d'automne. Octobre 1941, des écrivains français en Allemagne*, Paris, Perrin, coll. Tempus, 2008.

Epstein (Simon), *Les Dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, Albin Michel, 2001

Epstein (Simon), *Un paradoxe français : Antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la Résistance*, Paris, Albin-Michel, 2008.

Fabre-Luce (Alfred), *Le Journal de la France*, Paris, chez l'auteur, 1941-1943.
3 vol.

Fabre Luce (Alfred), *Le projet Churchill, Les Etats-Unis d'Europe*, Paris, éditions de l'auteur, 1947.

Feuillère (Edwige), *Les Feux de la mémoire*, Albin Michel, 1977.

Galtier Boissière (Jean), *Mon journal sous l'Occupation*, Paris, La jeune Parque, 1944.

Galtier Boissière (Jean), *Mémoires d'un Parisien*, Paris, La Table ronde, 1963.

Garçon (Me Maurice), *Journal de guerre, (1939-1945)*, Paris, Perrin, 2015, 23 octobre 1939.

Gide (André), *Journal, 1926-1950*, Tome 2, Gallimard, éd. de 1997.

Giono (Jean), *Le Triomphe de la vie*, Paris, Grasset, 1942.

Giono (Jean), *Le poids du ciel*, Paris, Grasset, 1943

Golsan (Richard), "Jean Giono et la collaboration", *Revue Mots*, mars 1992.

Guehenno, *Journal des années noires*, Paris, folio, 2014

Guérin (William Karl), *Max Ophuls*, Ed. de L'Etoile-Cahiers du cinéma, 1988

Guitry (Sacha), *Quatre ans d'Occupation*, Paris, L'Elan, 1947.

Halimi (André), *Chantons sous l'Occupation*, Paris, Olivier Orban, 1976.

Hindus (Milton), *Céline tel que je l'ai vu*, trad. de l'anglais par André Belamich, l'Arche, 1951.

Hindus (Milton), *Rencontre à Copenhague*, traduit de l'anglais par André Belamich, l'Herne, 2007.

Jagu (Tony), *Jeanne Loviton et Robert Denoël, Deux amants dans la tourmente à la Libération*, Paris, édition Passion du livre, 2019.

Joseph (Daniel), *Guerre et Cinéma. Grandes illusions et petits soldats*, Paris, 1972.

Joubert (Marie-Agnès), *La Comédie française sous l'Occupation*, Paris, Tallandier, 1998.

Jouhandeau (Marcel), *Chroniques maritales*, Paris, Gallimard, 1938.

Jouhandeau (Marcel), *Nouvelles chroniques maritales*, Paris, Gallimard, 1943.

Jouhandeau (Marcel), *Les Journaliers*, Paris, Gallimard, 1961-1978 (28 volumes).

Jouhandeau (Marcel), *Journal sous l'Occupation*, Paris, Gallimard, 1980 (synthèse tirée des *Journaliers*)

Knobel (Marc), « George Montandon et l'ethno-racisme », dans Pierre-André Taguieff, *L'Antisémitisme de plume, 1940-1944*, Paris, Berg International, 1999.

Knobel (Marc), « L'ethnologue à la dérive. George Montandon et l'ethnoracisme » in *Ethnologie française*, « Ethnologie et racismes. », 1988, vol. 18, no 2, p. 107–113

Laubreaux (Alain), *Ecrit pendant la guerre*, Paris, Inter France, 1944.

Lazareff (Pierre), cf Sauerwein.

Lévy (G), « L'organisation de la propagande allemande en France », *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, octobre 1966, p. 86-96.

Labroue (Henri), *Voltaire antijuif*, Paris, Les Documents contemporains, 1942.

Laporte (Marcel), *Mémoires de Radiolo*, Paris, Grasset, 1925.

L'Herbier (Marcel), *La tête qui tourne*, Paris, Belfond, 1979.

Loiseaux (Gérard), *La littérature de la défaite et de la collaboration*, Paris, Fayard, 1995.

Loiseau (Jean-Claude), *Les Zazous*, Paris, Le Sagittaire, 1977.

Luchaire (Corinne), *Ma drôle de vie*, Paris, Sun, 1949 (réédité chez Dualpha 2018).

Mahé (Henri), *Brinqueballe avec Céline*, La Table Ronde, 1969.

Mazet (Eric), George Montandon, troisième volet de « Céline et les maudits », *Le Bulletin célinien*, no 135, décembre 1993, Bruxelles

Meyran (Régis), « Écrits, pratiques et faits. L'ethnologie sous le régime de Vichy », in *L'Homme*, 1999, vol. 39, n. 150, p. 203-212

Montandon (George), *L'Ethnie Française*. Revue mensuelle de doctrine ethno-raciale et de vulgarisation scientifique 1941-1944. Anthropologie, Génétique, Eugénisme, Ethnosociologie, Ethno-psychologie. Archives d'histoire de l'ethnologie. Dalex, Montrouge 1993 (Introd. de 16 pp + 10 numéros paru entre 1941 et 1944 d'environ 30 à 40 pages chacun)

Milton Hindus, *L. F. Céline tel que je l'ai vu*, trad. de l'anglais par André Belamich, l'Arche, 1951.

Marais (Jean), *Histoire de ma vie*, Albin Michel, 1975.

Mazet (Eric), George Montandon, troisième volet de « Céline et les maudits », *Le Bulletin célinien*, no 135, décembre 1993, Bruxelles

Meyran (Regis), « Écrits, pratiques et faits. L'ethnologie sous le régime de Vichy », in: *L'Homme*, 1999, vol. 39, n. 150, p. 203-212

Mahé (Henri), *Brinqueballe avec Céline*, La Table Ronde, 1969.

Monnier (Jean), *Elisabeth Craig raconte Céline*, Paris, La Nouvelle Librairie, 2022.

Montandon (George-Alexis), *Comment reconnaître le Juif*, Paris, Nouvelles éditions françaises, 1940.

Montandon (Georges), *L'Ethnie Française*, Revue mensuelle de doctrine ethno-raciale et de vulgarisation scientifique 1941-1944. Anthropologie, Génétique, Eugénisme, Ethnosociologie, Ethno-psychologie. Archives d'histoire de l'ethnologie. Dalex, Montrouge 1993 (Introd. de 16 pp + 10 numéros paru entre

1941 et 1944 d'environ 30 à 40 pages chacun)

Morand (Paul), *Journal de guerre, Londres-Paris-Vichy (1939-1943)*, Gallimard, 2020.

Morgan (Michèle), *Avec ces yeux-là*, Robert Laffont, 1977, p. 131.

Negri (Pola), *Mémoires d'une star*, Robert Laffont, 1970

Oltramare (Georges, alias Dieudonné, alias Soral), *Les Souvenirs nous vengent*, Paris, éditions Deterna, 2000

Onfray (Michel), *Solstice d'hiver, Alain, les juifs, Hitler et l'Occupation*, Paris, L'Observatoire, 2018.

Ory (Pascal), *Les Collaborateurs (1940-1945)*, Paris, Le Seuil, 1977.

Quéval (Jean), *Première page, cinquième colonne*, Paris, Fayard, 1945.

Parrot (Louis), *L'intelligence en guerre*, Paris, le Castor astral, 1991 (première édition, 1948).

Perrin (Jean-Paul), *Robert de Beauplan, Mémoires inédits d'un partisans convaincu de la collaboration*, Archives Renaud de Lesdain
<https://presseillustrée.home.blog/2019/08/15/robert-de-beauplan-1882-1951-au-regard-de-ses-memoires-inedit>

Philippe (Claude-Jean), *Le Roman du cinéma*, t. 2, 1938-1945, Fayard, 1986.

Poulet (Robert), *Entretiens familiaux avec Louis Ferdinand Céline*, Plon, 1958.

Ragache (Gilles et Jean-Robert), *La Vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'Occupation, 1940-1944*, Hachette, 1988.

Rebatet (Lucien), *Mémoires d'un fasciste*, préface de J.J. Pauvert, Paris, J. J. Pauvert, 1976.

Rebatet (Lucien), *Les Décombres*, Paris, Denoël, 1976 (réédité – expurgé- en 2006 et 2015).

Renoir (Jean), *Ma vie et mes films*, Paris, Flammarion, 1974.

Richebé (Roger), *Au-delà de l'écran, 70 ans de vie d'un cinéaste*. Éditions Pastorelly, 1977

Rivers (Fernand), *Cinquante ans chez les fous*, Editions Georges Girard, 1945.

Rouquet (François), *Alfred Fabre Luce ou le roman d'un tricheur*, Presse universitaire de Rennes, 2016,

Sadoul (Georges), *Journal de Guerre 1939-1940*, Les éditeurs français réunis, Leipzig, 1977.

Sadoul (Georges), *Histoire générale du cinéma*, t. 6, "Le Cinéma pendant la guerre", 1939-1945.

Sapiro (Gisèle), *La guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999.

Sauerwein (Jules) et Lazareff (Pierre), *30 ans à la une*, New-York 1942.

Schlossberg (Léopold), *Les Censures cinématographiques*, Publications de l'Union rationaliste, 1955.

Siclier (Jacques), *La France de Pétain et son cinéma*, Paris, Ramsay, 1987.

Singer (Jean-Claude), "L'échec du cours antisémite d'Henri Labroue à la Sorbonne", *Vingtième Siècle*. 1993, p. 3-9

Stéphane (Roger), *Chaque homme est lié au monde*, Paris, Grasset-Fasquelle, 1946.

Taguieff (Pierre-André), *La Couleur et le Sang : doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une Nuits, coll. « Les petits libres », 1998.

Taguieff (Pierre-André) et **Duraffour** (Annick), *Céline, la race, le juif*, Paris, Fayard, 2017.

Thérive (André), *L'Histoire générale du jazz*, Paris, Denoël, mai 1942

Toesca (Maurice), *Cinq ans de patience (1939-1945)*, Paris, Emile Paul, 1975.

Tournoux (Raymond), *Pétain et la France*, Paris, Plon, 1980,

Vierny (Dina), *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, 2009.

Vitoux (Frédéric), *Vie de Céline*, Paris, Grasset, 1988.

Werth (Léon), *Déposition: Journal 1940-1944*, Paris, édition de 2007 (1re édition 1946).

Notes

[←1]

L'Art de la défaite, Paris, Le Seuil, 2011.

[←2]

Jean Cocteau, *Journal 1942-1945*, Gallimard, 1989, p. 128 (propos recueillis de la bouche d'Arno Breker).

[←3]

Marlène Dietrich, *Marlene D.*, Grasset, 1984, p. 112.

[←4]

Dalio, *Mes années folles*, J.C. Lattes, 1976, p. 127.

[←5]

Pola Negri, *Mémoires d'une star*, Robert Laffont, 1970, p. 445.

[←6]

Selon une statistique fournie par *Les Cahiers du film*, septembre 1941, n°14.

[←7]

Pola Negri, *Mémoires d'une star*, op. cit., p. 389.

[←8]

William Karl Guérin, *Max Ophuls*, Ed. de L'Etoile-Cahiers du cinéma, 1988, p. 83-84.

[←9]

Statistique citée par *Les Cahiers du film*.

[←10]

Cité par Robert Badinter, *Un antisémitisme ordinaire, Vichy et les avocats juifs*, Paris, Fayard, 1997, emplacement 300. ("emplacement" indique le repère de l'édition numérique).

[←11]

Maurice Toesca, *Cinq ans de patience (1939-1945)*, Paris, Emile Paul, 1975. 1er septembre 1939.

[←12]

Ibid., 3 septembre 1939.

[←13]

Jacques Benoist-Méchin, *A l'épreuve du temps*, Paris, Perrin, 219, p. 196.

[←14]

Me Maurice Garçon, *Journalde guerre (1939-1945)*, Paris, Perrin, 2015, 23 octobre 1939.

[←15]

Ibid., 8 janvier 1940, 1939.

[←16]

Journal, Op., cit, 5 janvier 1940.

[←17]

Jean-Pierre Aumont, *Le Soleil et les ombres*, op. cit., p. 63

[←18]

Cinq ans de patience (1939-1945), Op. cit., décembre 1939.

[←19]

« Films interdits pendant la durée des hostilités », *La Cinématographie française*, 18 novembre 1939, n° 1098.

[←20]

« Il faut que nos actualités françaises soient réalisées par nos metteurs en scène, » *Pour vous*, 17 janvier 1940, n° 583.

[←21]

Léopold Schlossberg, *Les Censures cinématographiques*, Publications de l'Union rationaliste, 1955, p. 24-25.

[←22]

Georges Sadoul, *Journal de Guerre 1939-1940*, Les éditeurs français réunis, Leipzig, 1977, p. 171-172.

[←23]

Georges Sadoul, *Histoire générale du cinéma*, t. 6, Le Cinéma pendant la guerre, 1939-1945, *op. cit.*, p. 37. Dans son livre *Guerre et Cinéma. Grandes illusions et petits soldats* (Paris, 1972, p. 176-179), Daniel Joseph brosse une analyse détaillée de *Un tel père et fils*.

[←24]

Georges Charensol, *Renaissance du cinéma français*, Paris, 1945, p.

[←25]

Journal, Op. cit., 10 mai 1939.

[←26]

Alain Laubreaux, *Ecrit pendant la guerre*, Paris, Inter France, 1944, p. 38-39.

[←27]
Ibid., p. 45.

[←28]

Déposition de Laval à son procès, cité par Raymond Tournoux, *Pétain et la France*, Paris, Plon, 1980, p. 135.

[←29]

Le Maréchal et son peuple, Paris, Plon, 1943.

[←30]

Léon Werth, *Déposition: Journal 1940-1944*, Paris, édition de 2007 (1re édition 1946), 2 août 1942.

[←31]

René Benjamin, *Le Maréchal et son peuple*, Paris, 1942, p. 4.

[←32]
Ibid., p. 5.

[←33]

Léon Werth, *Déposition: op. cit.*

[←34]
Ibid., p. 146

[←35]

L'Art de la défaite, Paris, folio, 2010.

[←36]

La Dépêche du Midi, 10 novembre 1940.

[←37]

Le Progrès de la Somme, 5 septembre 1942 (discours repris par l'ensemble de la presse).

[←38]

Journal, Op. cit., 30 novembre 1930.

[←39]

Léon Werth, *Déposition*, *Op. cit.*

[←40]

Léon Werth, *Déposition*, *Op. cit.*

[←41]

Action française, 15 novembre 1940.

[←42]

Me Garçon, *Op. cit.*, 5 juillet 1942.

[←43]

Le Cri du Peuple, 5 janvier 1941.

[←44]

Gide, *Journal*, 16 juillet 1940.

[←45]

15 novembre 1941.

[←46]

Roger Stéphane, *Chaque homme est lié au monde*, Paris, Grasset-Fasquelle, 1946, 22 mai 1941.

[←47]

Ibid, 16 juin 1941.

[←48]

René Benjamin, *Le Maréchal et son peuple*, *op. cit.*, p. 8.

[←49]

Jacques Benoist Méchin, *op. cit.*, emp. 12236 (emp. désigne le repère numérique d'un fichier epub).

[←50]

Du communisme au fascisme, Paris, Albin Michel, 1978.

[←51]

Jean-Pierre Aumont, *Le Soleil et les ombres*, *op. cit.*, p. 65.

[←52]

Roger Stéphane, *op.cit.*, 25 juillet-7 septembre.

[←53]

Les correspondances anciens francs/euros sont calculées, au mois près, à l'aide du calculateur d'inflation Google, *Calculateur d'inflation de 1901 à 2023* (france-inflation.com).

[←54]

Cité par Gérard Bonal, *Gérard Philipe*, Le Seuil, 1994, p. 331.

[←55]

Michèle Morgan, *Avec ces yeux-là*, Robert Laffont, 1977, p. 131.

[←56]

Daniel Arsand, *Mireille Balin ou la beauté foudroyée*, op. cit., p. 202

[←57]

Jean-Pierre Aumont, *Le Soleil et les ombres*, *op. cit.*, p. 66.

[←58]

"Au Majestic, à Cannes, Maurice Chevalier chante", 7 jours, 20 octobre 1940.

[←59]

"La vie reprend sur la côte d'azur", 7 *jours*, 1er juin 1941

[←60]

Roger Stéphane, *op. cit.*, 7 mars, 1941

[←61]

Marcel L'Herbier, *La tête qui tourne*, Paris, Belfond, 1979, p. 280.

[←62]
Ibid., p. 65.

[←63]

Hervé Le Boterf, *Le Vigan, le mal-aimé du cinéma*, Editions France-Empire, 1986, p. 30.

[←64]

Jean-Pierre Aumont, *Le Soleil et les ombres*, *op. cit.*, p. 66-67.

[←65]

7 *Jours*, 5 avril 1941.

[←66]

Jean Renoir, *Ma vie et mes films*, *op. cit.*, p. 168.

[←67]

Jean-Pierre Aumont, *Le Soleil et les ombres*, *op. cit.*, p. 68.

[←68]

Marlène Dietrich, *Marlene D*, Grasset, 1985, p. 129 et suiv.

[←69]

La Revue de l'écran, 18 mars 1942, 478 B. 2.

[←70]

Pierre Audiat, *Paris pendant la guerre*, Paris, 1946

[←71]

Journal, *op.*, *cit.* 28 juillet 1940.

[←72]

Maurice Garçon, *Ibid.*, 29 juillet 1940

[←73]

7 *jours*, 19 janvier 1940.

[←74]

Art. de Marcel Montarron, *Le Petit Marseillais*, 24 août 1941.

[←75]

L'Emancipation nationale, 17 mai 1941.

[←76]

Jean Cocteau, *Journal*, 1942-1945, Paris, Gallimard, 1989, mai 1942.

[←77]

Ibid., décembre 1942.

[←78]
Ibid, mars 1942.

[←79]

Dans son livre *Un paradoxe français* (Albin-Michel, 2008), Simon Epstein étudie le cas de ceux qui, ancrés à gauche avant la défaite, se retrouvent dans les rangs des collaborationnistes ensuite.

[←80]
Ibid..

[←81]

M° Maurice Garçon, *Journal, op. cit.*, 27 juillet 1940.

[←82]

"On a crié *Vive Hitler* à la salle Pleyel", *Comoedia*, 27 novembre 1933.

[←83]

Jacques Alphand, "La musique comme elle va", *L'Européen*, 1er novembre 1933

[←84]

Lucien Rebatet, "Une apostrophe de M. Florent Schmitt à la salle Pleyel", *l'Action française*, 2 décembre 1933.

[←85]

L'Action française, 10 février 1938.

[←86]

Un antisémitisme ordinaire. Vichy et les avocats juifs (1940-1944), Paris, Fayard, 1997.

[←87]

CAOM, Oran, 11H 61, Rapport du CDI d'Oran pour février 1942.

[←88]

Il s'agit sans doute de Guillaume de Tarde qui n'est pas juif mais travaille à la banque Lazare, ce qui revient au même pour les antisémites.

[←89]

Journal de Drieu la Rochelle (1939-1945), 5 octobre 1939.

[←90]

Ibid., 14 novembre 1939.

[←91]

[←92]

3 ou 4 des 23 ministres du gouvernement Blum étaient juifs ou d'un parent juif.

[←93]

Jules Sauerwein et Pierre Lazareff, *30 ans à la une*, New-York 1942, empl. 720.

[←94]

A.N., Dossier Bunau Varilla, inv. du fonds 18 AR.

[←95]

Jules Sauerwein, *op. cit.*, empl 720 seq.

[←96]

Jean Quéval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, Fayard, 1945, p. 21.

[←97]

Ne pas confondre avec le mark d'occupation, triste monnaie de singe fabriquée en Allemagne et ayant cours forcé.

[←98]

Pierre Audiat, *Paris pendant la guerre*, Paris, 1946

[←99]

Marcel Laporte, *Mémoires de Radiolo*, Paris, Grasset, 1925.

[←100]

Dubreuilh, Simone, *Le Journal de Paris*, Documents d'archives et manuscrits, 1945 et BNF, Fonds Simone Debreuilh.

[←101]

Perrin (Jean-Paul), *Robert de Beauplan, Mémoires inédits d'un partisan convaincu de la collaboration*, Archives Renaud de Lesdain. <https://presseillustrée.home.blog/2019/08/15/robert-de-beauplan-1882-1951-au-regard-de-ses-memoires-inédits>

[←102]

Les Lettres françaises, 24 juin 1944.

[←103]

Georges Oltramare, *Les souvenirs nous vengent*, Paris, Deterna, 1960, p. 151.

[←104]

Aux écoutes de la radio, *Franc-Amérique*, 1er novembre 1943

[←105]

La Petite Gironde, 14 septembre 1940.

[←106]

D'après *Les Ondes* du 29 juin 1941.

[←107]

Céline, *Lettres à Charles Deshayes (1947-1951)*, Paris, Bibliothèque de littérature de Paris VII, 1988.

[←108]

7 *jours*, 2 novembre 1941

[←109]

Robert Cardinne-Petit, *Les secrets de la Comedie française*, Paris, 1958.

[←110]

Sacha Guitry raconte l'histoire de la reprise de *Pasteur* dans *Quatre ans d'Occupation*, Paris, L'Elan, 1947, p. 160-165.

[←111]

Il s'agit probablement de Bernhardt Raedemecker (on le disait apparenté à Goebbels). Il dirigea la section théâtre à la Propaganda Staffel jusqu'en 1942 date à laquelle il fut envoyé sur le front russe.

[←112]

Fernand Rivers, *Cinquante ans chez les fous*, Editions Georges Girard, 1945, p. 267.

[←113]

« La première du film ACE, « Le Maître des postes », au Colisée, a été un imposant événement de la saison cinématographique », *Le Film*, 15 novembre 1940, n° 3.

[←114]

400 millions de Francs représentent en janvier 1942 160 millions de nos euros.

[←115]

Edwige Feuillère, *Les Feux de la mémoire*, Albin Michel, 1977, p. 132.

[←116]

Marcel L'Herbier, *La Tête qui tourne*, *op. cit.*, p. 281-282

[←117]

Marcel Carné, *La Vie à belles dents*, *op. cit.*, p. 227.

[←118]

. Jacques Siclier, *La France de Pétain et son cinéma*, op. cit., p. 48.

[←119]

Cité par Raymond Chirat, *Le Cinéma français des années de guerre*, Hatier, 1983, p. 48-49.

[←120]

Roger Richebé, *Au-delà de l'écran*, op. cit., p. 151-152.

[←121]

André Rousseaux, *Le Figaro littéraire*, 23 novembre 1940.

[←122]

NRF, décembre 1941.

[←123]

"Le solstice de juin", *NRF*, novembre 1941.

[←124]

"Le Fait", NRF, *Juin* 1941.

[←125]

"Antisémitisme, "national-socialiste" : comment devient-on Alain Soral ?" *L'Obs*, 24 janvier 2014.

[←126]

Journal de guerre, Londres-Paris-Vichy (1939-1943), Gallimard, 2020.

[←127]

La milice de Darnand interdira leur représentation pour cette raison.

[←128]

Journal (1935-1945), Présenté par Julien Hervier, Gallimard, 1992, 13 octobre 1939

[←129]

Heller, *Op. cit.*, p. 48.

[←130]

Journal présenté par Julien Hervé, Gallimard, 1992, 3 janvier 1936.

[←131]

Heller, *Op. cit.*, p. 44.- Pierre Assouline, *Gaston Gallimard, un demi siècle d'édition française*, Paris, folio, 2006, Paris, p. 380 *sqq.*

[←132]

Bernard Lenain, "Courrier de Paris", *L'Effort*, 8 décembre 1940.

[←133]

Cité par Jacques Cantier, *Pierre Drieu La Rochelle*, Perrin, 2018, p. 200.

[←134]

Cinq ans de patience, Op. cit., 7 novembre 1944.

[←135]

Élu à l'Académie en 1683, le fabuliste dut patienter plusieurs mois avant d'obtenir l'approbation de Louis XIV pour y être reçu.

[←136]

Témoignage d'André Chaumeix à Maurice Garçon, *Journal (Londres)*, *Op. cit.*, 18 novembre 1942.

[←137]

Pierre Duhamel, neveu de Georges, à l'auteur.

[←138]

Alain Laubreaux, *Ecrit pendant la guerre*, Paris, Inter France, 1944, p. 113.

[←139]

L'œuvre, 23 décembre 1942.

[←140]

L'œuvre, 6 janvier 1942.

[←141]

7 *Jours*, 20 février 1944.

[←142]

Cité par P. Assouline, *op. cit.*, p. 533.

[←143]

[←144]

L'Emancipation Nationale, 4 décembre 1941

[←145]

Werner Lange, *Les artistes en France sous l'Occupation*, édition du Rocher, 2015, p. 85 sqq.

[←146]

Landowsky, *Journal*, op. cit., 4 novembre 1941.

[←147]

Werner Lange, *op. cit.*, p. 91.

[←148]

"Chez Charles Despiau", *Comoedia*, 29 novembre 1941.

[←149]

Werner Lange, *Les Artistes en France sous l'occupation*, Clemecey, éditions du Rocher, 2015, p. 91 sq.

[←150]

Dina Vierny, *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, 2009, p. 138-139.

[←151]

Ciné-Mondial, 10 avril 1942, n° 33.

[←152]
AN. F21 8108.

[←153]

AN. F21 8113.

[←154]
AN. F218112.

[←155]

André Halimi, *Chantons sous l'Occupation*, Paris, 1986, p. 245-246.

[←156]
AN., F21 8108.

[←157]

AN., F2I8124, pièce 9.

[←158]

D'après les reportages de *Ciné-Mondial*, 10 avril 1942, n° 33 et suiv. et *Le Film*, 25 avril 1942.p

[←159]

Vedettes, 4 juillet 1942, n° 83.

[←160]

« Pendant huit jours, Paris a fait la fête à Zarah Leander », *Le Film*, 24mai 1941, n°16.

[←161]

Comoedia, 17 avril 1942, n°42.

[←162]

Journal, op. cit., mai 1942, p. 137.

[←163]

Dina Vierny, op. cit., p. 132-133.

[←164]
Ibid.

[←165]

France-Amérique, 17 septembre 1944.

[←166]

Journal, Ibid., 7 novembre 1940.

[←167]

Ibid., 4 janvier 1941.

[←168]

Geneviève de Sérerville est alors âgée de 26 ans.

[←169]

Sacha Guitry, *Quatre ans d'occupation*, Paris 1947, p. 193-201. "Ma question juive personnelle".

[←170]

Ibid., p. 227-228.

[←171]

M° Maurice Garçon, *Ibid*, 12 mai 1943.

[←172]

Benoist Méchin Jacques, *op. cit.*, Emplacement 6,664 sqq. de la version numérique.

[←173]

On trouvera un exemplaire de ce livre pour 250 euros sur Amazon en 2018.

[←174]

Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Paris, Le Seuil, 1997

[←175]

Journal, Op. cit., juillet 1942. Le *Journal* de Cocteau a été publié d'après ses notes non corrigées, ce qui explique la brutale franchise de ses opinions.

[←176]

La pièce avait été présentée en français par la troupe de la Comédie Française puis en Allemand par les acteurs allemands. Cocteau ne comprenant pas l'allemand semble avoir été émerveillé par les seules gestuelle et intonations des acteurs allemands.

[←177]

Comoedia, novembre 1943.

[←178]

Moulouk est le chien de Jean Marais.

[←179]

Cocteau doit confondre, les films américains étant alors interdits d'exploitation. A moins qu'il ne s'agisse d'une projection privée comme en organisait Gaston Gallimard.

[←180]

Journal, *Op. cit.*, 31 août 1943.

[←181]

Mémoires d'un fasciste, op. cit., p. 24.

[←182]

Anonyme (Mauriac) "Les faux calculs de Mauriac", *Les lettres françaises* du 1er avril 1944.

[←183]

J'ai toujours cru que mon impuissance vient du tabac au moins autant que de la vérole et de l'épuisement par l'abus. Curieux que j'aime plus le tabac que les femmes? (*Journal*, 17 octobre 1939). – Je jouis aussi de mon impuissance sexuelle qui me délivre à demi des femmes (*Journal*, 5 janvier 1940)

[←184]

Pourtant, je m'en suis tiré. Par les femmes. Par le côté faible et doucereux de ma nature, j'ai toujours eu toute ouverture de ce côté-là. D'abord, ma première femme qui était assez riche et m'avait donné au moment du mariage en 1917 une dot de 4 ou 500 000 francs. L'ayant quittée en 1920, j'ai vécu avec ce pécule jusqu'en 1926. Je me suis remarié et mon beau-père aidait notre triste ménage (*Journal*, 26 octobre 1939).

[←185]
Ibid.

[←186]

Drieu, *Journal (1939-1945)*, *op. cit.*, 22 mai 1940.

[←187]

Heller, *Op. cit.*, p. 48.

[←188]

Sur Pierre Drieu La Rochelle, voir la biographie classique de Jacques Cantier, *Drieu La Rochelle*, Paris, Perrin, 2011.

[←189]

Un Allemand à Paris, Op. cit., p. 77

[←190]

Journal, 14 mars 1942.

[←191]

Un Allemand à Paris, Op. cit., p. 75.

[←192]

Jouhandeau, *Le Journal sous l'Occupation*, Paris, Gallimard, 1991, p. 180-181.

[←193]

Les Journaliers de 1959.

[←194]

Un Allemand à Paris, op. cit., p. 77.

[←195]

Paris, Fayard, 1945, p. 263-264.

[←196]

La Gerbe, 10 juillet 1940.

[←197]

Jacques Copeau, *Journal, 1916-1948*, Paris, Seghers, 1991, 14 août 1940

[←198]

Paris, Ars Litterae, 2018, (réédition) p. 212 *sqq.*

[←199]

La France de Bordeaux et du Sud-Ouest, 8 septembre 1938.

[←200]

Leader nazi des Sudètes. Nous sommes en pleine crise des Sudètes qui conduira aux accords de Munich..

[←201]

Chronique privée de l'an 40, Paris, Stock, 1940. Réédité à plusieurs reprises pendant l'Occupation aux éditions Boutelleau.

[←202]

"Lettre à Jean Paulhan, 6 juillet 1940, de La Maurie" *Correspondance Chardonne/Paulhan, 1928-1962*, préfacée par François Sureau (Stock, 1999), p. 114.

[←203]

"Lettre à Jean Paulhan, novembre 1940", *Correspondance Chardonne/Paulhan*, op. cit., p. 116.

[←204]

"Causeries littéraires", *L'Action française*, 15 juin 1943.

[←205]

Henri-François Rey, *Idées*, 1er juin 1942.

[←206]

Les Lettres française, 15 juin 1943.

[←207]

Rubrique *Livres*, 1er juin 1042, p. 68 sq.

[←208]

Idées, Op. cit., 1er juin 1942

[←209]

"Giono trouve sa pièce mal jouée", 7 *jours*, 24 mai 1943

$[\leftarrow 210]$

[←211]

Richard Golsan, "Jean Giono et la collaboration", *Mots*, mars 1992, p. 86.

[←212]

Mon Journal sous l'Occupation, op. cit., p. 385.

[←213]

François Rouquet, "Alfred Fabre Luce ou le roman d'un tricheur", *Presse universitaire de Rennes*, 2016, p. 286.

[←214]

Les trois volumes de *Journal de la France* ont été réédités en 1946 mais, expurgés des passages les plus scabreux, ils perdent toute leur valeur de document historique pour devenir une sorte de "vie quotidienne" bien construite.

[←215]

Fabre-Luce, *Double prisons*, Tome II, p. 148, Paris, par l'auteur", 1946

[←216]

Le projet Churchill, Les Etats-Unis d'Europe, Paris, éditions de l'auteur, 1947, p. 44.

[←217]

Encyclopédie des sciences médicales de Panckouke, Paris, 1820, verbo "bourdonnements". Jean Itard est surtout passé à la postérité pour avoir réussi la réhabilitation de "Victor", L'Enfant sauvage de l'Aveyron, que François Truffaut a immortalisé dans l'un de ses films (*L'enfant sauvage*, 1970)

[←218]

L'automutilation de Van Gogh a soulevé bien des hypothèses. Encore aujourd'hui, on l'attribue à divers troubles mentaux (schizophrénie, saturnisme, épilepsie, absinthe...). On dit qu'il entendait des voix, souffrait d'hallucinations auditives et se coupait du monde. Il était aussi sujet à de violents colères. La veille de son automutilation, il s'était vivement disputé avec Gauguin. Le lendemain, après une nuit d'insomnie, il se coupa l'oreille droite ce qui, aux yeux de tous et de la postérité, confirma non pas un acte de rage impuissante ou la volonté de punir son oreille, mais le diagnostic de démence. En étudiant la correspondance de Van Gogh avec son frère Théo, deux ORL, Yasudo (1970) et Ahrenberg (1991) ont émis l'hypothèse qu'il souffrait du syndrome de Ménière, ce qui pourrait avoir été à l'origine de son acte. Or, les troubles liés au syndrome de Ménière sont spectaculaires (vertiges, bruits) mais transitoires et ne peuvent en aucun cas justifier pareille violence ni le suicide. Les lettres de Van Gogh à Théo, montrent qu'il souffre en fait de troubles chroniques auditifs et caractériels, symptomatiques de l'acouphénie, et en tous points semblables à ceux de Céline : colères, impossibilité de communiquer, volonté de s'isoler, "hallucinations" dites auditives, insomnies (Vincent Van Gogh, *Lettres à Théo*, Nice, La Diane française, 1999). Au moment de son automutilation, il était sans doute en proie à une crise aigue, ce qui expliquerait sa violente dispute de la veille avec Gauguin. Van Gogh mettra fin à ses jours en 1890, probablement au cours de l'une de ces crises.

[←219]

Ce peut-être le bruit d'un compresseur, d'un rasoir électrique... De nos jours, il existe des DVD de bruits blancs qui peuvent apporter un répit relatif mais provisoire.

[←220]

[←221]

L'intransigeant, 8 décembre 1932, entretien avec Merry Bromberger.

[←222]

Citations extraites du livre de de Frédéric Vitoux, *La Vie de Céline*, Paris, Grasset, 1988 et de Maurice Bardèche, *La vie de Céline*, Paris, La Table ronde, 1985.

[←223]

Vie de Louis-Ferdinand Céline, Paris, Grasset, 1988, empl. 1995. (emplacement désigne le repère de la citation dans l'édition numérique du livre.).

[←224]

Jean Monnier, *Elisabeth Craig raconte Céline*, Paris, La Nouvelle Librairie, 1922.

[←225]

Vitoux, *op. cit.*, empl. 4042.

[←226]

Robert Poulet, *Entretiens familiers avec L.F. Céline*, Plon, 1958.- Milton Hindus, *L. F. . – Céline tel que je l'ai vu*, trad. de l'anglais par André Belamich, l'Arche, 1951.- *Rencontre à Copenhague*, traduit de l'anglais par André Belamich, l'Herne, 2007. – Henri Mahé, *Brinqueballe avec Céline*, La Table Ronde, 1969. – Céline, *Lettres de Céline à Milton Hindus (1947-1949)*, Gallimard, 2012. *Cahiers Céline*, biographies de Maurice Bardèche et Frédéric Vitoux.

[←227]

Jean Monnier, *Elisabeth Craig raconte Céline*, Paris, La Nouvelle Librairie, 2018.

[←228]

Il n'est pas sûr que Erika Irrgang ait été juive, comme le prétend Maurice Bardèche. Mais il est certain qu'elle a épousé un juif puisque Céline déplore, dans une lettre qu'il lui adresse en 1939, la déportation de son mari en camp. Il en profite pour stigmatiser Hitler en termes violents alors qu'à la même époque, il le célèbre comme un bienfaiteur de l'humanité dans *L'Ecole des cadavres*.

[←229]

En caractères gras dans le texte.

[←230]

Il s'agit vraisemblablement de florins Wilhelmina, frappés en 1938. Aujourd'hui cotés à 50 euros, 186 florins représenteraient en 2023 la somme de 9300 euros.

[←231]

http://www.thyssens.com/01chrono/chrono_1941.php

[←232]

On savait donc, en 1943, que les os des juifs récupérés dans les fours crématoires étaient convertis en engrais phosphatés. L'idée selon laquelle Hitler aurait été remplacé par un clone juif n'est pas propre à Céline. Elle sera à l'origine du mythe complotiste selon lequel Hitler fut un agent sioniste.

[←233]

Cité par Frédéric Vitoux, *op. cit.*, empl. 5693 et 5791.

[←234]

Clément Vautel, *Le Journal*, 6 octobre 1936.

[←235]

Article de Gabriel Reuillard, *Excelsior*, 17 octobre 1936.

[←236]

Jean Marais, *Histoire de ma vie*, Albin Michel, 1975, p. 111.

[←237]
Ibid., p. 162-165

[←238]

Ibid, p. 134-135

[←239]

Journal, mai 1944 p. 511.

[←240]

Ibid, 28 mai 1944.

[←241]

La Gerbe, 1er juin 1944.

[←242]

Maurice Toesca, *Op. cit.*, 1er Juin 1944.

[←243]

Jean Anouilh, *La vicomtesse d'Eristal n'a pas reçu son balai mécanique*, La Table ronde, 1986, p. 164-168.

[←244]

Lettres de Galey au ministre des Affaires étrangères, le 14 janvier 1944, AN, F42 12, pièce 1058, et lettre du 2 août 1943, AN, F42 9, pièce 6577.

[←245]

Galey au ministre des Affaires étrangères, le 15 octobre 1943, AN F42 10, pièce 10513.

[←246]

Lettre du 27 novembre 1942, AN, F42 5, pièce 11612.

[←247]

Olivier Barrot, *L'Écran français, 1943-1953. Histoire d'un journal et d'une époque*, Éditeurs Français Réunis, 1979, p. 14-15.

[←248]

« Montant des avances consenties en vertu de la loi du 19 mai 1941 », AN, F42 127.

[←249]

Lettre de Galey aux films Raoul Ploquin, 1er août 1944, AN, F42 20, pièce 9346.3. Raoul Ploquin démentira par la suite avoir été présent à cette soirée.

[←250]

Georges Sadoul, *Histoire générale du cinéma*, t. 6, Flammarion, 1954, p. 46.

[←251]

Lettre des 21 juillet et 26 août 1942, AN, F42 2, pièces 7712 et 8472.

[←252]

Cité par Joseph Daniel, *Guerre et Cinéma*, *op. cit.*, p. 200.

[←253]
Ibid.

[←254]

Sur l'affaire des anonymographes de Tulle voir d'Edmond Locard, *Traité de criminalistique*, t.6, Lyon 1937, p. 509 et suiv.

[←255]
AN.F21 8124.

[←256]

M° Maurice Garçon, *Journal*, op. cit., 26 octobre 1941.

[←257]

Biographie sérieuse publiée dans *Le Matin* du 27 mai 1941.

[←258]

Action française, 6 novembre 1932.

[←259]

Audience du 21 janvier 1946, *Combat*, 22 janvier 1946.

[←260]

Ibid., 3 novembre 1944.

[←261]

"Audience du 23 janvier", *La Croix*, 24 janvier 1946.

[←262]
Ibid.

[←263]

Jean Quéval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, Fayard, 1945, p. 330-335.

[←264]

Comoedia, 7 décembre 1939.

[←265]

"Alain Laubreaux gastronome", *La Femme de France*, 2 mars 1930.

[←266]

Le jardin des lettres, 1er mai 1931

[←267]

Me Garçon semble ignorer que Georges Beaudoux est mort.

[←268]

Maurice Garçon, *Journal*, 1939-1945, 6 février 1941, p. 349.

[←269]

Le Temps, 28 mars 1931.

[←270]

Me Maurice garçon, *op. cit.*, 28 mars 1944.

[←271]

"Heil Hilaire", *Les Lettres françaises*, 1er mai 1944.

[←272]

"L'Odéon et la Comédie française", *Je Suis Partout*, 31 août 1941.

[←273]

Jean Cocteau, *Journal*, op. cit., mardi 25 avril 1944. Me Maurice Garçon donne une version à peu près identique dans son journal, à cette différence près que Bonnard aurait dit à Marie Belle : *Vous, taisez-vous et sortez.*

[←274]

Me Maurice Garçon, *op. cit.*, 26 avril 1944.

[←275]

Jean-Paul Perrin a pu consulter ce document, *Robert de Beauplan, Mémoires inédits d'un partisans convaincu de la collaboration, op. cit.*

[←276]

Selon Simone Debreuilh, *France-Soir*, 10 décembre 1944.

[←277]

Jean-Paul Perrin, Itinéraire d'un collaborateur,

<https://presseillustree.home.blog/2019/04/07/jacques-de-lesdain-itineraires>

[←278]

Il s'agit sans doute d'une allusion à l'ascension du radicalisme, après l'affaire Dreyfus, et à la victoire du Bloc des gauches aux élections législatives de 1902.

[←279]

Jean-Paul Perrin, *Itinéraire d'un collaborateur*

<https://presseillustree.home.blog/2019/04/07/jacques-de-lesdain-itineraires>

[←280]

D'après le reportage de *La France au travail*, 17 juin 1941.

[←281]
Ibid.

[←282]

France, 23 mai 1944

[←283]

Laurent Joly, *Vichy dans la solution finale*, Grasset, 2006

[←284]

Georges Oltramare, *Les souvenirs nous vengent*, *op. cit.*, p 153

[←285]

Sur cet aspect du problème, voir l'étude de Marc Knobel in *L'antisémitisme de plume*, (1940-1944) sous la direction de Pierre-André Taguieff. Articles de Pierre-André Taguieff, Grégoire Kauffmann, Michaël Lenôtre, Marc Knobel...

[←286]

Cité par Marc Knobel, *L'Antisémitisme de plume, op. cit.*, Paris, 2014.

[←287]

Marc Knobel, *Ibid.*, p. 32.

[←288]

L'antisémitisme d'Etat ou « à la française » consiste à distinguer les juifs français de longue date, les anciens combattants, ou ceux qui ont rendu des services éminents à la patrie de tous les autres. L'antisémitisme racial met tous les juifs sur le même plan. L'antisémitisme de Vichy sera un antisémitisme d'Etat. L'antisémitisme des collaborationnistes de la zone occupée sera racial.

[←289]

Michel Onfray, *Solstice d'hiver, Alain, les juifs, Hitler et l'Occupation*, Paris, L'Observatoire, 2018.

[←290]

Le Matin, 8 avril 1942.

[←291]

Il s'agit sans doute du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques (Bruxelles, 1936). Le nom de Bernardini ne figure pas dans la liste des intervenants.

[←292]

Jacques Plançon, *Le Matin*, 3 juillet 42

[←293]

[←294]

H. Labroue, *Voltaire antijuif*, Paris, Les Documents contemporains, 1942, 262 p. Travail méthodologiquement vicieux. Voltaire a fustigé le fanatisme chez les musulmans, les chrétiens et les juifs. Labroue a compilé les seules références au fanatisme des juifs.

[←295]

J.C Singer, "L'échec du cours antisémite d'Henri Labroue à la Sorbonne", *Vingtième Siècle*. 1993, 39, p. 3-9. – J. C. Singer, *Vichy, l'Université et les juifs*, Paris, Les Lettres, 1992, p. 170 et suiv.

[←296]

"L'ignoble antisémitisme", *France*, 14 juin 1943.

[←297]

Kleber Haedens, *Poésie française, une anthologie*, un vol., La Nef, Toulouse. – Pierre Bessant Massenet, *Itinéraire sentimental*, un vol. Editions du milieu du monde, Genève. – Marcel Arland, *Anthologie de La poésie française*, un vol. Stock. – Thierry Maulnier, *Introduction à la poésie française*, un vol. N.R.F.

[←298]

Ce sujet a fait l'objet d'une étude approfondie, cf., Jacques Cantier, *Lire sous l'Occupation*, Editions CNRS, 1919.

[←299]

Heller, *op. cit.*, p. 39

[←300]

Gaston Gallimard, *un demi siècle d'édition française*, Paris, folio, 2006, p. 434.

[←301]

Ibid, 24 janvier 1943.

[←302]

Louis Parrot, *L'intelligence en guerre*, Paris, le Castor astral, 1991 (première édition, 1948).

[←303]

Pierre Assouline, op. cit., p. 465.

[←304]

Comoedia, 12 novembre 1941.

[←305]

L'émancipation nationale, 11 janvier 1941.

[←306]

"Pintoricchio", *Le Carnet des Ateliers*, 26 octobre 1930.

[←307]

Carnet des Ateliers, 15 septembre 1929.

[←308]

"L'offensive des Pompiers" *Je suis partout*, 12 mai 1941

[←309]

R.P. Couturier, "L'Art et la Guerre : impressionnante plus value de l'art dégénéré", *France Amérique*, 27 février 1944.

[←310]

Ibid., 28 juin 1942.

[←311]

Mon journal sous l'Occupation, Paris, La jeune Parque, 1944.

29 novembre 1942

[←312]

Jean Galtier Boissière, *Mon journal sous l'Occupation*, Paris, La jeune Parque, 1944, 23 juillet 1942.

[←313]

René Miquel, "en suivant Naly", *Gazette de Biarritz*, 13 novembre 1942.

[←314]

"En suivant Robert Naly", *La gazette de Biarritz*, 13 novembre 1942

[←315]

"Les ventes à Drouot", *Le Temps*, 28 octobre 1942.

[←316]

Gazette Provençale, 29 novembre 1941, "De Claude Monet au prarpluie de l'escouade"

[←317]

France-Soir, 15 octobre 1944

[←318]

"Les artistes prennent le métro", *Ciné-Mondial*, 28 novembre 1941

[←319]

La Revue de l'Ecran, 15 avril 1943, n° 587 B.

[←320]

"Artistes et restrictions", *Ciné-Mondial*, 9 janvier 1942

[←321]

Ciné-Mondial, 22 octobre 1943, n° 112

[←322]

Lettre du 23 juin 1944, AN, F42 19, pièce 8490.

[←323]

Ciné Mondial aurait pu avoir le bon goût d'éviter de citer comme exemple d'heureuse élue la malheureuse Annie Vernay qui était morte du choléra moins d'un mois auparavant à bord du paquebot qui la conduisait à Hollywood.

[←324]

Le film, réalisé d'après par Albert Valentin avec Jean Tissier et Jacqueline Pagnol, obtiendra un beau succès lors de sa sortie. Mais dans *Je Suis Partout*, Rebatet (sous la signature de François Vinneuil) le trouvera du niveau de *La Semaine de Suzette*.

[←325]

Ciné-Mondial, 26 janvier 1942, n° 23.

[←326]

7 Jours, 17 mai 1942.

[←327]

"Peinture swing", *Comoedia*, 11 octobre 1941

[←328]

"Boul Mich", par Jean Delace, *Le Pays libre*, Dimanche 7 juin .1942

[←329]

Eugène Bernier "To be swing", *Emancipation nationale*, 23 mars 1942.

[←330]

"Swing et zazous", *Le Français moderne*, 1er avril 1942.

[←331]

Emancipation nationale, 23 mars 1942.

[←332]

Georges Devaise, "Johnny Hess contre les zazous", 7 *Jours*, 29 mars 1942.

[←333]

Le Journal, 10 mars 1942.

[←334]

"Plaidoyer pour le Swing", par Françoise Montcormier, *Le journal*, 21 octobre 1942

[←335]

Autographe déposé à la BnF, Paris, cité in archives denoël,

http://www.thyssens.com/01chrono/chrono_1941.php

[←336]

Corinne Luchoire, *Ma drôle de vie*, Paris, Sun, 1949.

[←337]

Heller, *Un Allemand à Paris*, op. cit., p. 91-92.

[←338]

Me Maurice Garçon, Journal, *op. cit.*, 22 février 1944.

[←339]

Joseph Rouault, "Les chevaliers de la littérature pure », *L'Appel* du 23 mars 1944.

[←340]

Me Maurice Garçon, *Journal, op. cit.*, 13 juillet 1944.

[←341]

"La voix des traîtres", *Les lettres françaises*, 1er mars 1944.

[←342]

Je Suis Partout, 27 février 1940.

[←343]

Comoedia, 7 février 1942.

[←344]

Corinne Lucaire, *Ma drôle de vie*, Paris, 1949. Dualpha 2018.

[←345]

"Comment j'ai arrêté Bucard et les Luchaire", *France-Soir*, 30 juin 1945.

[←346]

Jean Luchaire n'a eu que deux filles, Corinne et Florence. Sa troisième fille, Monique, aurait été inventée par la presse. Corinne Luchaire est évoquée par Patrick Modiano dans les dernières pages de *Livret de famille*: Il y évoque sa sœur inventée. Cette sœur imaginaire est sans doute Monique car Florence, bien réelle, a tourné dans deux films. *Comoedia* du 7 février 1942 évoque la présence de Monique au mariage de sa sœur et *l'Humanité* du 28 septembre 1944 parle des 3 filles de Jean Luchaire toutes trois violées par leur père selon le tabloïde communiste.

[←347]

Combat, 8 décembre 1946.

[←348]

L'humanité, 26 septembre 1944.

[←349]

Ce *Soir*, 8 octobre 1942.

[←350]

Cf Pierre Assouline, *L'Epuración des intellectuels*, Paris, Editions complexe, 1999. – Robert Aron, *Histoire de l'épuration*, Paris, Fayard, 1975.

[←351]

Les Lettres françaises, 18 novembre 1944.

[←352]

Ibid., 17 février 1945.

[←353]

Robert Belleret, *Piaf, un mythe français*, Paris, Fayard, 2013.

[←354]

Journal, Ibid., 17 octobre 1944.

[←355]

Ibid., 24 octobre 1944.

[←356]

Cité par Dominique Desanti, *Sacha Guitry, cinquante ans de spectacle*, Paris, Grasset, 1982, p. 319.

[←357]

Françoise Bertrand-Dorléac, *L'Art de la défaite*, Paris, Le Seuil, 2010.

[←358]

Journal, op. cit., 24 octobre 1944.

[←359]

Maurice Toesca, *Cinq ans de patience*, op. cit., 27 novembre 1944.

[←360]

Journal, op. cit., 24 octobre 1944.

[←361]

Cocteau, *Journal, op. cit.*, 24 Octobre 1944.

[←362]

Me Maurice Garçon, *Journal, op. cit.*, 15 octobre 1944.

[←363]

La Quai d'Orsay, devenu quai Branly pendant l'Occupation, n'abritait au moment de la mort de Giraudoux aucun service officiel. Pendant la durée de l'Occupation, le ministère des affaires étrangères avait été transféré au troisième étage de l'hôtel du Parc à Vichy.

[←364]

La Nef, 1er août 1946.

[←365]

Yvonne Desvignes, « Ainsi naquit le silence de la mer », *France* (Londres), 27 octobre 1944. – « Le secret de Vercors », *Les Lettres françaises*, 9 septembre 1944.

[←366]

« Le Silence de la mer », *Fontaine*, 1er janvier 1944.

[←367]

"Magnifique éditions de Minuit", *Les lettres françaises*, 9 septembre 1944.

[←368]

Mon journal depuis l'Occupation, Paris, 1960, p. 69. « La marche à l'étoile » est une deuxième nouvelle de Vercors publiée dans *Le Silence de la mer*.

[←369]

Stéphanie Corcy, *La Vie culturelle sous l'Occupation*, Paris, Perrin, 2005, p. 209-210.

[←370]

Ernst Jünger était alors le conseiller technique de Heller.

[←371]

Un Allemand à Paris, op. cit., p. 147.

[←372]

La Propaganda a donné un avis favorable mais c'est de Vichy qu'est venue l'interdiction.

[←373]

Cécile Loviton, compagne de Robert Denoël.

[←374]

Pierre Assouline. *Gaston Gallimard, un demi siècle d'édition française*, op. cit., p. 534.

[←375]

Archives Denoël à la date du 12 juillet 1945.

[←376]

Témoignage de Jeanne Léviton à Pierre Assouline, *op. cit.* p. 534.

[←377]

Notamment les militants communistes qui ont critiqué le pacte germano-soviétique. Mais il n'est pas prouvé que l'équipe de l'humanité clandestine y ait été éliminée, comme on a pu le dire.

[←378]

Le livre de Staman a été publié en France dans une version tronquée et sous le titre *Assassinat d'un éditeur à la Libération*. – voir aussi Tony Jagu, *Jeanne Loviton et Robert Denoël, Deux amants dans la tourmente à la Libération*, Paris, édition Passion du livre, 2019 (passe en revue toutes les thèses).

[←379]
Ibid., avril 1941.

[←380]

Vivre en poésie, Stock, 1980, p. 122.

[←381]

Ibid., Mars 1942, p. 31.

[←382]

France, 29 avril 1941.

[←383]

Les Lettres françaises, 1er mars 1944.

[←384]

Paris, Cerf, 2011.

[←385]

France, 15 septembre 1942

[←386]

Ce livre a été écrit et publié dans des circonstances difficiles. Il n'aura avec lui ni les maisons d'édition ni les critiques ni les distributeurs. Merci à ceux qui l'auront apprécié de le faire connaître dans leur entourage.